This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ex-libris
Charles Atwood
Kofoid

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

PRESENTED BY
PROF. CHARLES A. KOFOID AND
MRS. PRUDENCE W. KOFOID

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME PREMIER

de la Troisième Souscription,

ET NEUVIÈME

de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉS

NOORTHELI

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à reculer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME NEUVIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XXV A XXVII.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1809.

Hekaton-kephales
Village
Village
Village
Village
Port Cochino
Ruines d'une Forteresse

G161
A59
v. 9-10
**

ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE.

MÉMOIRE
SUR LA DESTRUCTION
DE L'ILE DE CHRYSÈS
ET
DU VOLCAN DE LEMNOS;

Par M. Dureau de La Malle (1).

Depuis les grandes révolutions qui ont changé l'étendue des mers et la forme des continens, notre globe n'est pas resté tout à fait sans altération. Des causes secondaires, toujours agissantes, ont accasionné des changemens partiels.

(1) Ce Mémoire m'a été remis il y a près de six mois; diverses circonstances en ont retardé la publication. (*N. du R.*)

M315605

L'élément le plus destructeur a enrichi nos contrées de nouvelles terres. Les Açores dans l'océan Atlantique, Santorin dans l'Archipel, nous en offrent des exemples. Plus souvent encore le feu s'est uni avec les eaux pour engloutir des pays qu'avoit respectés la grande éruption des mers. L'île de Sorca dans les Moluques, Callao dans le Nouveau-Monde, et la province de Chansy en Chine, sont des témoins irrécusables du ravage causé par les éruptions volcaniques.

Fidèle au plan que je me suis tracé de donner une histoire exacte des changemens arrivés à la surface de la terre, depuis le siècle de Moïse et d'Homère jusqu'à celui dans lequel nous vivons, j'ai dû m'occuper d'abord du bassin de la mer Noire et de la Méditerranée, qui, habité par des peuples plus anciennement civilisés, connu, observé et navigué depuis un plus grand nombre d'années, pouvoit aussi me fournir des renseignemens plus exacts et plus authentiques. Je ne m'occuperai dans ce moment que de l'île de Lemnos; je réserve le reste de mon travail pour la nouvelle édition de mon ouvrage sur la géographie physique de la mer Noire et de la Méditerranée, auquel les critiques bienveillantes de plusieurs membres de l'Institut m'ont fait faire des changemens considérables.

Il est peu de contrées sur le globe qui aient excité, parmi les voyageurs, d'aussi grandes con-

traditions que l'île de Lemnos : les uns assuroient que c'étoit une île volcanique ; d'autres, que les rochers qui en forment la charpente étoient tous granitiques ou calcaires ; ces opinions si opposées vont bientôt se concilier, lorsqu'on saura que la différence des époques auxquelles cette île fut visitée, que la différence des points de cette île où abordèrent les voyageurs, en sont la véritable cause. En effet, le volcan de Lemnos étoit relégué à l'orient d'Héphestie, dans l'extrémité septentrionale de l'île : le reste n'offre aucune trace d'éruptions ni de débris volcaniques. Mais ce volcan existoit dès la plus haute antiquité. Homère en parle dans l'Iliade. La fiction où il dit (1) que Jupiter précipita Vulcain du haut de l'Olympe, n'est point une allégorie obscure : l'origine de la tradition mythologique qui fait de Lemnos l'atelier de Vulcain, n'est pas difficile à découvrir. Lemnos, je le répète, a eu un volcan en activité dès les temps les plus reculés ; c'est un fait attesté par l'histoire : mais il restoit un fait curieux à constater pour l'histoire naturelle, c'étoit de déterminer l'époque à laquelle ce volcan a cessé ses ravages.

Homère, dit Eustathe (2), savoit certainement que Lemnos possédoit un volcan vomissant des flammes, et la fiction où il peint Jupiter préci-

(1) Iliad. I, 593.
(2) Ed. Rom., p. 158.

pitant Vulcain du haut de l'Olympe sur le rivage de l'île de Lemnos, s'explique facilement. Homère, ajoute le savant archevêque, attribue la propriété de Lemnos à Vulcain, non seulement à cause des cratères de feu qui s'y élèvent au-dessus de la terre, διὰ τοὺς ἐν αὐτῇ γῆθεν ἀναζαίνοντας κρατῆρας τῦ πυρός; non seulement à cause du feu qui s'élançoit autrefois de la surface du sol, ὅτι πῦρ καὶ ἐκεῖ γῆθεν ἀνεδίδατό ποτε ἀυτόματον: mais parce que les sources chaudes qu'on y trouve, la nudité du sol totalement privé de forêts, et le manque de terrain gras et fertile sont certainement du domaine de Vulcain. C'est encore à cause de toutes ces circonstances que l'île de Lemnos fut consacrée à ce dieu, et que la ville située près du lieu de sa chute fut nommée *Héphestia*. Héphaistos est, comme on sait, le nom grec de Vulcain.

Valerius Flaccus (1), en traduisant Homère, fixe de même auprès d'Héphestie le lieu de la chute de Vulcain. *Lemni cum littore tandem Insonuit, vox indè repens ut perculit urbem.* Il ajoute encore (2) que Lemnos est aussi célèbre par son volcan que l'Etna et que Lipari. *Lemnos cara deo (Vulcano) nec famâ notior Ætne, aut Lipares domus.*

Anacréon (3), dans ses odes légères, n'a point

(1) 2, 91.
(2) 2, 95.
(3) Od. 45.

oublié le volcan de Lemnos, qu'il nomme *les forges lemniennes de Vulcain*, παρὰ Λημνίαις καμίνοις.

C'est du pied du volcan, dans le lieu consacré par la chute de Vulcain (1), qu'on tiroit cette terre sigillée, si fameuse chez les anciens par ses propriétés médicales, qu'on recueilloit avec des cérémonies religieuses, et qui fit faire à Galien le voyage de Lemnos.

Ce volcan étoit si fameux en Grèce, qu'il y avoit donné lieu à plusieurs locutions proverbiales. Un feu vif et pétillant s'appeloit en grec, *un feu de Lemnos*, Λήμνιον πῦρ, comme nous dirions, un feu d'enfer.

Dans la Lysistrate d'Aristophane, un des personnages brûlé par la vapeur ardente d'un brasier, dit en plaisantant : Certes, c'est un feu de Lemnos que celui-là : καίει Λήμνιον πῦρ τοῦτο πάση μηχανῇ.

La position du promontoire Chrysès et du volcan de Lemnos est fixée d'une manière précise par plusieurs passages du Philoctète de Sophocle. On voit qu'il a toujours devant les yeux le volcan, le promontoire et le port d'Héphestie : Cher ami, dit-il (v. 799), livre-moi aux feux de Lemnos, τῷ Λημνίῳ πυρὶ ὕμπεμψον. Ailleurs (v.686), il atteste la terre de Lemnos et les flammes

(1) Philostrat. Heroïc. fab. Philoct., c. 5, 2. p. 703. Ed. Olearii.

toutes puissantes de Vulcain, et les presse de le secourir, lorsqu'Ulysse l'entraîne : ω Λημνία χθὼν καὶ τὸ πανπρηστὶς σέλας Ἡφαιστότευκτον. Le scholiaste de Sophocle ajoute sur ce vers : C'est à Lemnos où existent des cratères vomissant des flammes, que sont les ateliers de Vulcain : ἐν γὰρ Λήμνῳ ἐργαστήριον τοῦ Ἡφαίστου, ἔνθα καὶ κρατῆρες πυρός. Ce passage est fort curieux, en ce qu'il parle des cratères brûlans de Lemnos, comme existans à l'époque où il commentoit le Philoctète de Sophocle.

Dans l'exclamation pathétique de Philoctète (1), ne s'aperçoit-on pas que le port d'Héphestie, ses caps avancés, ses rochers volcaniques escarpés, sont présens aux regards du héros? O port! ô promontoires avancés dans la mer! ô rochers âpres et déchirés! je m'adresse à vous.

Enfin, quand il part (2), il adresse ses adieux au bruit des vagues, à son antre situé au bord de la mer, et au promontoire Hermæum qui, situé en face de lui, lui renvoyoit ses cris et lui répondoit par un murmure lamentable lorsqu'ils étoient tous deux battus par la tempête; on ne pourra douter, ce me semble, que l'habitation de Philoctète ne fût située sur le cap Chrysès, lorsqu'au premier vers Sophocle décrit ainsi le lieu de la scène : C'est ici le promontoire

(1) 959.
(2) 1501.

de l'île de Lemnos, lieu désert qui n'est ni habité, ni même foulé par les pas des hommes. Enfin, cette position est fixée indubitablement par un passage d'Etienne de Byzance, cité par Eustathe (1), où on lit positivement que Chrysès est un promontoire de Lemnos, auprès d'Héphestie, dont la pointe regarde Ténédos.

Hérodote ne parle point du Mosychlos. Mais certainement Diodore de Sicile et Strabon nous auroient laissé quelques détails sur ce volcan, si leurs ouvrages n'avoient pas été mutilés précisément dans la partie où ils doivent avoir traité de l'île de Lemnos.

Deux fragmens des poèmes d'Antimaque et d'Eratosthène, qui nous ont été conservés par le scholiaste de Nicandre (2), nous apprennent le nom de la montagne volcanique de Lemnos, et nous instruisent qu'à cette époque le cratère de Mosychlos vomissoit des flammes ardentes.

Voici le fragment d'Antimaque : Semblable au feu de Vulcain que verse la cime la plus élevée des sommets du mont Mosychlos.

Ἡφαίστῳ πυρὶ ἴκτιλον ἦν ῥα τηλόσε
Σάμος ἀκροτάτου ὄρεος κορυφῇσι Μοσύχλου.

Dans l'autre, Eratosthène dit : Il parut aux

(1) Il., l. I, p. 73. Ed. Florent. Χρυσῆ ἀκροτήριον πυρὶ Ἡφαιστίαν τῆς Λήμνου Ἕλικον πρὸς Τένεδον.

(2) Theriaca, 472.

regards semblable aux flammes de Mosychlos.

La succession des témoignages sur le volcan de Lemnos se développe, ainsi qu'on le voit, sans interruption depuis Homère jusqu'à Sophocle, Anacréon et Aristophane, tous écrivains du beau siècle de Périclès. Nous la voyons continuée par Antimaque qui vivoit 406 avant J. C.; puis par Eratosthène qui fleurissoit sous Ptolémée Evergète, 276 ans avant l'ère chrétienne.

Nicandre, poète grec de Colophon, qui vivoit du temps d'Attale, 140 ans avant J. C., en donnant toujours à Lemnos (1) l'épithète d'île volcanique, Ἡφαίστοιο νῆσος, ajoute qu'on y trouve un serpent d'une forme particulière dont il donne la description, et qu'il y a sur le sommet du mont Mosychlos d'énormes sapins, à l'ombre desquels les pasteurs, lorsqu'ils suspendent leurs travaux, vont chercher le repos et la fraîcheur. Villoison a mis en note sous ce passage (2) : A présent les pâtres de Lemnos ne vont point chercher le repos à l'ombre de ces arbres, car il n'en existe plus dans toute l'île (3).

De Pont, dans une dissertation sur le passage d'Homère cité, atteste que, de son temps, le volcan de Lemnos étoit encore en activité. Il

(1) Theriac., 458.

(2) Voy. en Grèce, manuscrit, p. 136, n° 36, 11.

(3) Héraclide p. 445 (Opusc. mythol., phys. et éthic. Amstelœdami, 1688).

dit qu'à Lemnos il sort sans cesse de la terre des flammes engendrées subitement, ἐνταῦθα γὰρ ἀϊδίως ἐγγιγνῶς πυρὸς αὐτόματοι φλόγες. Suidas, au mot Λήμνιον πῦρ, remarque que cette expression dérive de ce qu'il y a dans Lemnos un lieu où des flammes s'élancent avec violence du sein de la terre, ἔστι ἀναφορὰ ἐν Λήμνῳ πυρὸς χαλεπότητος; mais il a copié sûrement cette phrase dans des auteurs plus anciens, du temps desquels le volcan existoit encore. Photius, autre lexicographe, ajoute à la même glose ces termes plus précis : Dans l'île de Lemnos il se produit des éruptions enflammées, semblables à celles de l'Etna en Sicile : ἤ τι καὶ ἐν Λήμνῳ ἀναφορὰ πυρὸς ἐστιν, ὡς καὶ ἐν τῇ Σικελίᾳ τὸ Αἰτναῖον. Photius, je pense, a aussi transcrit de même, d'un écrivain antérieur, cette phrase, qui n'est que la traduction du vers de Valerius :

Lemnos cara deo (Vulcano) nec famâ notior Ætne.

Valerius Flaccus, poète latin, contemporain de Tacite et de Vespasien; Valerius, qui a mérité de son temps le surnom de *doctus poeta* que la postérité lui a confirmé, se sert du présent dans sa description du volcan de Mosychlos (1), et en parle comme d'un phénomène existant de son temps. Il nous le représente, ainsi que font Sophocle

(1) 2, 334-339.

et Antimaque, comme une haute montagne hérissée de rochers noirs et fumans. Il nous dit que c'est la demeure de Vulcain et que, la nuit, on y entend le bruit des marteaux et le sifflement des flammes renfermées dans le cratère.

Stace confirme le récit de Valerius, dans une pièce de vers sur l'Hercule de Surrentum, adressée à son ami Félix Pollius, silv. 3, 131; il nous apprend que le volcan de Lemnos existoit encore de son temps, et il paroît qu'il exerçoit alors de grands ravages, puisqu'il le compare aux effets de l'Etna. *Non tam grande sonat motis incudibus Ætna cum Brontes, Steropesque ferit, nec major ab antris Lemniacis fragor est, ubi flammeus Ægida cœlat Mulciber.*

C'est, à coup sûr, cette montagne volcanique de Mosychlos, détruite aujourd'hui, qui a mérité à Lemnos l'épithète d'*Alta* que lui donne Stace dans son Achilléide, 11, 73 : jam Paros, Olearosque latent, jam raditur *Alta Lemnos.*

Vis-à-vis du promontoire Chrysès, étoit une île du même nom, qui n'en étoit séparée que par un petit bras de mer de 700 toises de large, de 9 à 10 brasses de profondeur. Son existence est attestée, par l'histoire, depuis l'époque du voyage des Argonautes jusqu'au siècle des Antonins : Jason et ses héros y avoient élevé un autel avant d'entrer dans l'Euxin; Hercule et Philoctète y avoient sacrifié lors de leur expédition contre

Troie. C'est en leur indiquant cet autel, et en essayant de le dégager des ronces qui le couvroient, que Philoctète fut piqué par un serpent, et délaissé par le conseil d'Ulysse (1). La position de l'île Chrysès est fixée d'une manière sûre par Etienne de Byzance, par Appien, par le scholiaste de Sophocle, et enfin par le savant Eustathe, qui a recueilli plusieurs témoignages des auteurs qui vivoient avant la catastrophe qui l'a engloutie. Il y avoit, dit Eustathe (2), deux lieux voisins du nom de Chrysès : l'un étoit une île et une ville Chrysès, située en face de Lemnos ; l'autre, un promontoire oriental de Lemnos.

Le scholiaste de Sophocle (3), et Eustathe dans un autre endroit (4), parlent encore de cette ville Chrysès, située tout près de Lemnos. La ville Chrysès étoit détruite, mais l'île existoit encore du temps de Lucullus et de Cicéron. Appien rapporte (bell. Mithrid., c. 77) précisément, que Lucullus trouva Varius, Alexandre et Denys dans une île déserte près de Lemnos, où on lui montra l'autel de Philoctète, le serpent d'airain, l'arc et la cuirasse entourée de bandelettes, monumens des souffrances de ce héros.

(1) Sophocl. Philoctet. 195, et Scholiast. h. l.

(2) Iliad., l. I, p. 73. *Id.* Florent.

(3) Philoct., 195.

(4) Vid. Polit. not. ad Eustath. *Id.* Florent., p. 707.

Cette île ne peut être que l'île Chrysès, maintenant engloutie sous les vagues, et que M. de Choiseul a retrouvée au fond de la mer, à force de sagacité, de courage et de constance.

C'est, je crois, aussi l'île de Chrysès que Cicéron (de Finib. 2, 26) désigne sous le nom de rocher lemnien. *Saxum illud Lemnium clamore Philocteteo funestatum.* Du moins les deux passages de l'historien grec et de l'orateur romain, qui s'appuyent mutuellement, prêtent une grande force à cette opinion.

Il ne nous est point resté de détails sur l'extinction du Mosychlos; mais l'histoire nous atteste la destruction de l'île Chrysès. Cet événement remarquable arriva du temps de Pausanias, c'est-à-dire, sous le règne d'Antonin le philosophe. Voici comment s'exprime cet auteur, Arcadic. L. 8, c. 33, p. 668, édit. Kuhn : « La fortune a donné de nos jours un mémorable exemple de l'instabilité des choses humaines. L'île Chrysès qui n'étoit séparée de Lemnos que par un très-petit bras de mer, où Philoctète fut piqué par un serpent et où il supporta de si cruelles douleurs, l'île Chrysès vient d'être envahie par les vagues et engloutie au fond de la mer, tandis que dans le même moment l'île Hiéra (à Santorin) vient de s'élever subitement du fond des eaux ». *Επιδείκνυται δὲ καὶ ἐν τῷδε ἔτι τὴν ἰσχὺν μείζονα καὶ θαύματος πλείονος ἢ κατὰ συμφορὰς καὶ ἀνυπαγίας πόλεων. Λήμνῳ γὰρ*

πλῶν ἀντέχειν οὐ πολὺν Χρυσῆ νῆσον· ἐν ᾗ καὶ τῷ Φιλοκτήτῃ γενέσθαι συμφορὰν ἐκ τοῦ ὕδρου φασι. ταύτην καθέλκειν ὁ κλύδων πᾶσαν, καὶ καθεδεῖν τε ἡ Χρυσῆ καὶ ἠφανίσθαι κατὰ τοῦτο. νῆσον δὲ ἄλλην ἀνίφανε καλυμένην Ιερὰν, ἣ τόνδε ἐκ ἦν χρόνον.

Maintenant il est difficile, à ce qu'il me semble, de ne pas admettre qu'à l'orient d'Héphestie il ait existé une montagne, et un volcan jetant des flammes dès la plus haute antiquité. Plusieurs causes accessoires contribuoient à le rendre célèbre. Il s'élevoit comme un rival de l'Athos au milieu de la mer Égée. On y recueilloit cette terre sigillée qui, de même que la terre cimolée, n'est probablement qu'un tuf volcanique; la violence de ses feux avoit passé en proverbe. On suit sans interruption son existence, depuis la prise de Troie et le siècle d'Homère jusqu'au règne d'Antonin. Là, tout à coup ce grand phénomène disparoît de la surface de la terre; il ne nous reste aucun détail sur la révolution qui l'engloutit. Est-ce une raison pour révoquer en doute cet événement, quand nous apprenons dans cette même époque la destruction de l'île Chrysès, qui n'étoit séparée des racines du Mosychlos que par un canal de 700 toises, et lorsqu'enfin nous retrouvons, à quelques brasses sous la mer, ce promontoire, et cette île Chrysès qui n'étoit qu'un prolongement des bases de la montagne volcanique séparé, selon toute appa-

rence, par une révolution antérieure aux temps historiques?

Quelques preuves négatives peuvent se joindre encore à tous les faits que j'ai rapprochés, et appuyer l'identité du Mosychlos et de l'île Chrysès, avec les bas-fonds qui se trouvent aujourd'hui à l'orient de Cochino.

Les historiens, les géographes anciens ne nous y parlent point d'écueils, ne nous y peignent point la navigation embarrassée. De plus, autant qu'on en peut juger par la carte de Ptolémée, qui est copiée d'après des cartes antérieures à l'époque où il vivoit, mais qui est malheureusement sur une trop petite échelle, on voit dans la partie orientale de Lemnos un renflement qui n'existe plus à présent, et qui a sûrement été englouti par la révolution qui a plongé l'île Chrysès sous les eaux.

Outre le récit positif de Pausanias, ce qui me donne de grandes probabilités pour fixer l'identité de la catastrophe qui a englouti l'île et le promontoire, et pour placer l'époque de cette catastrophe entre le règne de Vespasien et celui de Marc-Antonin, ou même de Sévère, c'est que Galien, témoin oculaire, en nous décrivant ces lieux, ne nous les dépeint plus avec des roches élevées et fumantes, avec des éruptions de flammes et des bouleversemens volcaniques, comme

nous les ont peints les auteurs des siècles précédens, mais dans un état de repos et de calme qu'ils ont conservé sans altération jusqu'à nos jours.

Voici le tableau fidèle que Galien nous présente de ce volcan après son extinction (de Simpl. Medic. usu. 9, p. 117 ed. Basil, t. 13, p. 246, 247, ed. de Chartier). Ce célèbre médecin dit qu'ayant abordé à Lemnos pour se procurer des renseignemens sur la manière de tirer la terre sigillée, il trouva près d'Héphestie (aujourd'hui Cochino, chef-lieu de la partie orientale) la colline qui fournit cette argile, et que son aspect lui donna sur-le-champ *la clef de la fiction d'Homère, qui fait tomber Vulcain dans cette île.* « En effet, dit-il, cette colline ressemble à un corps brûlé, tant par sa couleur que parce que rien n'y peut croître. » Galien ne désigne ce mont que par le terme de λόφος, colline. Il ajoute que la couleur en est partout d'un brun-rouge, que sur toute la surface on ne voit ni arbre, ni roc, ni plante, rien, enfin, que cette espèce de terre que la prêtresse d'Artémis vint recueillir en sa présence avec les cérémonies ordinaires.

Servius (ad Æneid. 8, 454) confirme le rapport de Galien, et nous offre un tableau semblable du volcan de Lemnos après sa catastrophe. Voici ses propres expressions. *Lemnos, insula Græciæ in mari Ægæo, satis fertilis et plana;*

in quâ colebatur Vulcanus deus ignis, unde Lemnius ardor λήμνιον πῦρ, dicitur à Poetis. Nam, ut est in fabulis, cum Juno eum peperisset, eumque turpem conspexisset, è cœlo in eam insulam dejecit, in collem quemdam Hephæstiadi urbi imminentem. Hujus fabulæ occasionem præstitit collis ejus color et sterilitas. Nam et exusto simillimus est, et nullam omnino plantam gignit.

Les faits nombreux que j'ai rapportés réfutent, je crois, suffisamment M. Butmann qui (Annal. des Voy., t. 6, p. 66), après avoir observé que Valerius parle des effets volcaniques du Mosychlos comme d'une chose actuelle, fixe, par une simple conjecture dénuée d'opinion historique, l'extinction de ce volcan au siècle d'Alexandre. M. Butmann veut aussi, contre le sentiment de Galien, témoin oculaire, et contre la langue elle-même, donner au mot λόφος une signification toute particulière : il soutient que le Mosychlos, auquel Galien ne donne que le rang de coteau, est une montagne très-élevée, qui ne porte le nom de λόφος que parce que la pente en est très-douce et très-commode : on voit qu'il a voulu concilier tous les récits, qu'il a ignoré la catastrophe, et qu'il ne s'est pas fait une idée des changemens qu'ont dû subir les lieux. Ecoutons maintenant les voyageurs modernes.

Etienne Albacarius, envoyé à Lemnos, au seizième siècle, par le fameux Busbek, suivit la

même route que Galien au second. Son récit est très-différent de celui du célèbre médecin, et cependant sert à le confirmer; il servira même à fixer l'époque où la végétation s'est emparée des racines de ce volcan, éteint sous le règne d'Antonin. « Galien rappporte, dit Albacarius (voyez ce récit dans le commentaire de Dioscoride, par Mathioli, 6, 73), que la colline est d'un rouge-brun, qu'on n'y trouve ni arbre, ni roc, ni plante, mais seulement de la terre sigillée, tandis que l'endroit où on la trouve aujourd'hui offre des caractères tout différens. La colline n'a point l'air brûlé, ni aucune teinte rougeâtre; elle est, d'ailleurs, d'une si grande fertilité, que les habitans la cultivent avec beaucoup d'avantage. La terre sigillée se tire maintenant dans des carrières remplies de pierres si grosses, qu'on en fabrique des meules. » Il est évident, ce me semble, que la colline désignée par Galien, à l'est de Lemnos, au nord d'Héphestie, est bien celle retrouvée par Albacarius au seizième siècle, et qu'il place près du village de Repondi ou Rapanidi. Cette identité est confirmée encore par M. de Choiseul-Gouffier, qui a fait lever de Lemnos une excellente carte qu'il a eu la bonté de me confier, et dont j'ai sous les yeux une épreuve qui n'est pas encore entièrement terminée.

Maintenant la description de Galien, qui nous

peint cette colline comme semblable à un corps brûlé, sans arbres, ni rocs, ni plantes, ne nous conduit-elle pas à croire que ce n'étoit que depuis peu d'années que le volcan cessoit de brûler?

Le père Torelli (voy. l'ouvrage de Piazenza, *Egeo redivivo*, pag. 427) dit qu'il y a dans l'île de Lemnos deux montagnes, dont l'une, située vers le nord et nommée par lui *monte di Volcano*, fournit la terre sigillée qu'on y vient prendre tous les ans avec des cérémonies religieuses, et offre l'aspect d'une colline très-agréable, tandis que l'autre montagne, appelée *monte di Nettuno*, et située vers le midi, élève sa tête formidable dans les nues, et imprime la terreur aux voyageurs; il n'y a pas de doute que la première ne soit la même que celle qui a été visitée par Galien et Albacarius, et qui formoit une des racines septentrionales du Mosychlos.

Sonnini, dans son voyage en Grèce et en Turquie (p. 352), dit assez légèrement qu'à Lemnos, deux volcans jetoient continuellement des flammes; mais qu'il n'en reste plus d'autres vestiges qu'une source d'eau chaude dont on a fait des bains, et une autre d'eau alumineuse.

L'abbé Sestini, qui a visité Lemnos, a assuré à M. Butmann qu'il n'y a dans toute l'île que deux montagnes, dont l'une, située près d'Héphestie, s'élève en pente douce et agréable, et présente une forme conique, et que tout le sol de l'île, la

forme du rivage et des bas-fonds le long de la côte, portent des traces d'éruptions volcaniques.

M. Olivier n'a pas été à Lemnos; mais il a vu Ténédos qui en est si voisine. Il a observé toutes les îles environnantes, et les a trouvées toutes rongées par des feux souterrains ou éteints ou brûlans.

Villoison, qui a été à Lemnos, n'étoit point naturaliste, et n'a laissé dans ses manuscrits que j'ai consultés, aucun renseignement sur la constitution physique de cette île.

M. de Choiseul-Gouffier, qui a fait explorer cette île par MM. Racord, officier de marine, et Tondu, astronome, auteurs de la carte dont la copie est jointe à ce Mémoire, a bien voulu me communiquer le résultat de ses recherches, qui paroîtra dans la première livraison du deuxième tome de son Voyage en Grèce.

« De premières recherches, dit M. de Choiseul (Voyage en Grèce, 2e vol., pag. 134, 135), dirigées vers l'intérieur de l'île et vers les parties les plus élevées, avoient été toutes infructueuses: on n'y avoit reconnu ni cratère, ni laves, ni restes de volcan : on n'y avoit trouvé que des pierres-ponces, mais elles pouvoient avoir été apportées des îles voisines par les courans. Une reconnoissance plus exacte de ces recifs m'apprit que ces bas-fonds sont une partie de l'île de Lemnos qui s'est affaissée sous les eaux. Les feux intérieurs

ont miné les fondemens de ce promontoire, maintenant recouvert par les flots; la montagne brûlante, qui menaçoit d'anéantir l'île entière, a péri, et elle a entraîné dans sa chute les îles voisines.

» En multipliant les sondes, on y a découvert un passage étroit qui divise les rescifs en deux parties très-distinctes. Cette circonstance, qui étonna les marins chargés de sonder ces parages, me fit reconnoître sous les eaux l'île de Chrysès, que l'infortune de Philoctète a rendue célèbre, et qui ne se retrouvoit plus.

» La petite île de Chrysès est l'extrémité du promontoire auquel elle tient par les racines, et dont elle n'étoit séparée que par un détroit de neuf à dix brasses de profondeur. Elle s'est donc nécessairement affaissée avec les bancs qui la portoient. »

J'ai rapporté fidèlement tous les auteurs anciens qui traitent du volcan de Lemnos. J'ai constaté son existence pendant un période de près de 1200 ans, j'ai donné le tableau de sa catastrophe, j'ai peint l'état des lieux peu de temps après cette grande révolution; j'ai transcrit, avec exactitude, les récits du petit nombre de voyageurs éclairés qui ont visité cette île. J'ai appuyé tous les faits d'une excellente carte de cette île que M. de Choiseul a eu la bonté de me donner; j'espère que, sans m'accuser de me livrer

à de vaines conjectures, on adoptera avec moi ces conclusions :

1° Que le volcan de Mosychlos a existé à Lemnos pendant près de 1200 ans ; 2° que c'est sous le règne des Antonins qu'il a été englouti avec l'île Chrysès ; 3° et que c'est l'île Chrysès et le mont Mosychlos qui ont été retrouvés affaissés sous les eaux, dans les écueils et les bas-fonds qui entourent la côte orientale de Lemnos près de l'ancienne Héphestie et du port de Cochino.

Note du Rédacteur.

Les recherches de M. Dureau de La Malle sur le volcan de Lemnos me paroissent complètes et décisives en faveur de son opinion. Je me félicite d'avoir eu l'avantage de publier dans ces *Annales* une dissertation aussi savante. Cependant, comme cette démonstration de la réalité d'une catastrophe partielle pourroit influer sur le jugement des lecteurs à l'égard de ces grandes révolutions physiques que plusieurs savans, entr'autres M. Dureau de La Malle, adoptent, et que nous refusons d'admettre, il nous a paru nécessaire de faire à cet égard les observations suivantes :

1° Les grandes catastrophes physiques qui ont changé la face de la terre, les disparitions des continens, les déplacemens des continens et d'autres révolutions de ce genre, sont *antérieures aux temps historiques.* Il n'existe pas une seule relation positive et authentique de ces révolutions. Les passages des historiens et des poètes,

où il est parlé de ces catastrophes sous le nom vague de *déluges* ou plutôt *d'inondations*, n'offrent ni *mesures* ni *dates* exactes, ni aucune donnée susceptible d'une discussion scientifique.

2° Les petites modifications de la surface du globe *dont nous voyons encore des exemples*, telles que la disparition ou l'apparition d'un îlot volcanique, l'éboulement d'une montagne, le desséchement d'un lac ou d'une rivière, doivent être distinguées des catastrophes générales, antérieures à l'histoire. Ces révolutions, pour ainsi dire journalières, peuvent souvent être *prouvées en détail* et d'une manière *exacte*, comme M. Dureau de La Malle l'a fait à l'égard du volcan de l'île de Lemnos.

Nous engageons le savant que nous venons de nommer, à discuter ces deux observations. Il pensera, avec nous, qu'il est de l'intérêt des sciences de ne rien admettre qui ne soit *rigoureusement* démontré.

PREUVES

DE

LA LIBERTÉ DES FEMMES EN ORIENT,

OU

LEUR SORT COMPARÉ A CELUI DES ANGLAISES;

Par MIRZA ABOU TALEB KHAN, *traduit littéralement de la langue persane en anglais, et de l'anglais en français* (1).

PENDANT mon séjour à Londres, me trouvant dans une société assez nombreuse, la conversation tomba sur la *liberté*. Les Anglais, comme on

(1) *Mirza Abou Taleb Khán*, natif de Lucknow dans l'Indostan, Musulman de religion, long-temps un des principaux *aumils* ou percepteurs de revenu du nabob de l'Oude, ayant résigné ce poste où il se distinguoit par ses talens, sa probité et sa bienfaisance, vint à Calcutta, et de là à Londres où il séjourna depuis 1799 jusqu'en 1801. Présenté à la cour, admis dans la meilleure compagnie, il apprit assez l'anglais pour soutenir une conversation; sa langue favorite étoit cependant le persan: il composa dans cette langue un *poeme descriptif* sur Londres, et le morceau dont nous

sait, regardent sous ce rapport leurs lois et leurs coutumes comme les plus parfaites de l'univers. Une dame anglaise, m'adressant la parole, observa que les femmes de l'Asie n'avoient aucune liberté, et vivoient dans la maison de leurs maris comme de véritables esclaves, sans aucune espèce de pouvoir ni de considération. Cette dame reprochoit aux Orientaux trop de rigueur, et à leurs femmes une soumission qui les dégradoit. J'eus beau essayer de la convaincre (comme je l'étois moi-même) que les femmes ont réellement en Eu-

offrons ici une traduction. Les observations d'un véritable Asiate, moins piquantes sans doute que celles des Persans de Montesquieu, ont néanmoins le mérite de la naïveté et de la franchise; il est curieux de voir, une fois pour toutes, comment les Orientaux rétorquent les critiques que nous faisons de leurs mœurs et usages. Disons aussi que Mirza Abou Taleb, venu à Paris en 1801, pour se rendre par Vienne et Constantinople à la Mecque et de là dans l'Inde, a déclaré à M. Langlés, de l'Institut, « *qu'il n'entendoit point établir un parallèle entre le sort des Françaises et celui des femmes de l'Orient; qu'il n'a voulu comparer l'état de celles-ci qu'à l'état des Anglaises, et qu'il convient que les Françaises ont autant de liberté que les* BALLADÈRES *de l'Inde* ». Aussi avons-nous ajouté à l'intitulé de l'original un second titre explicatif.

C'est aux constantes bontés de M. *Langlés* que nous devons la communication du volume de l'*Asiatic Annual Register*, où se trouve la traduction anglaise de l'original persan de ce morceau.

rope moins de pouvoir qu'en Asie, je ne pus la faire revenir tout à fait de son erreur qui étoit le contre-pied de la réalité. Cependant mes efforts ne furent pas entièrement perdus; elle parut moins affermie dans son opinion, et finit par me prier d'approfondir par écrit le sujet qui venoit de nous occuper, afin de la mettre à même de discerner d'un coup d'œil la vérité du mensonge. Sachant combien l'opinion de cette dame est fortement enracinée dans l'esprit des Européens, j'ai cru les servir autant qu'elle, en traçant ici une esquisse des priviléges que la loi et la coutume accordent au sexe en Asie, comparés avec ceux dont il jouit en Europe. Après avoir balancé les usages qui sont particuliers aux deux contrées, en mettant ce qui leur est commun, je crois que l'évidence de la vérité frappera tout homme doué d'un jugement sain.

J'établirai d'abord comme principe fondamental de tout système social, le respect pour les maximes de l'équité et de la bienséance, et le soin qui en dérive de ne faire tort à personne; autrement la liberté d'un individu détruiroit celle d'un autre, ce qui seroit un désordre réel. Si un homme se permet de faire de sa maison un usage qui puisse nuire et compromettre la sûreté de ses voisins, ceux-ci en éprouvent une gêne incompatible avec la liberté qu'ils ont droit de prétendre, et contre laquelle ils peuvent ré-

clamer l'autorité des lois. Celui qui, pour se garantir de l'incommodité d'une chaleur excessive, iroit voir ses amis en robe de chambre ou même en chemise, se donneroit sans doute un surcroît d'aise et de liberté; mais en même temps il semeroit le germe de la licence et de la grossièreté: il faut donc admettre ces restrictions nécessaires au bon ordre.

Les choses qui peuvent faire croire que les femmes d'Asie ont moins de liberté réelle que celles d'Europe, sont au nombre de six.

La *première*, et la plus grave de toutes, c'est l'obligation que la loi impose aux femmes de se dérober aux regards des hommes. De-là viennent toutes les fausses notions des Européennes sur la contrainte qu'en Asie les femmes éprouvent de leurs maris. Celles-ci, j'entends dire partout, ne demanderoient pas mieux que de sortir et de se montrer en public; mais les maris mettant une garde à leur porte, les tiennent renfermées et les entourent de surveillans.

Observons d'abord que les avantages de ce peu de commerce entre les deux sexes sont trop manifestes pour qu'il soit besoin de les démontrer. Que de liaisons dangereuses d'évitées! que de temps gagné pour les travaux domestiques! Si l'usage autorise la communication des deux sexes en Angleterre, c'est que le caractère national, l'austérité des mœurs, le respect des

bienséances qui y sont généralement observées, la rendent beaucoup moins dangereuse, et que d'ailleurs l'usage contraire entraîneroit ici des inconvéniens plus graves, et qu'on n'a pas à redouter dans l'Asie.

Parmi ces inconvéniens je place au premier rang la cherté des objets de luxe ou de nécessité, ainsi que le petit nombre de domestiques et de pièces dont une maison se compose. La dépense d'un ménage anglais seroit beaucoup trop forte si la femme et le mari avoient leur appartement, leur couvert et leur équipage séparés; au lieu de manger à la même table, de recevoir ensemble leurs hôtes, de coucher dans la même chambre et souvent dans le même lit. Ils ne peuvent donc pas éviter d'être toujours en présence l'un de l'autre. En Asie, au contraire, où la main-d'œuvre coûte peu, où les maisons ont un appartement particulier pour les femmes, celles-ci ne sont point obligées de régler l'emploi de leur temps sur la convenance de leurs maris, à la société desquels elles renoncent pendant plusieurs jours lorsque leurs amis intimes viennent les visiter. Pendant ce temps le mari vit et mange seul dans le *murdannah* (1) ou appartement des hommes : il est vrai qu'il

(1) On appelle en Indostan et en Perse l'appartement des hommes *murdannah*, et celui des femmes *zenanah*.

peut s'y retirer de lui-même, y coucher seul et rester aussi long-temps que cela lui plaît.

La rigueur du climat de l'Angleterre nécessite l'exercice et la promenade, genre de plaisir que les femmes ne sauroient prendre sans se montrer. Cette cause y réunit aussi les époux dans le même lit, s'ils n'y étoient pas déjà forcés par la petitesse du logement, qui est elle-même un grand inconvénient; car en tout pays il est pour l'homme des situations d'esprit qui lui font désirer d'être seul.

En Angleterre, contrée placée dans une des extrémités du globe, le peuple y est sans mélange, et il y a peu de voyageurs étrangers. La communication entre les deux sexes n'entraîne donc pas des conséquences aussi funestes qu'en Asie, où l'on voit des hommes de toutes les nations et de toutes les couleurs. Si en Asie on permettoit aux femmes la même liberté qu'ici, on empiéteroit sur l'autorité des hommes, ce qui est contraire à la justice. Le mélange des races amène la dépravation des mœurs; c'est une vérité trop évidente pour avoir besoin de preuves. Avant que les Musulmans eussent pénétré dans l'Indostan, les femmes n'évitoient pas la présence des hommes. Ces mêmes mœurs anciennes se sont conservées dans les villages éloignés. Tout le monde connoît l'extrême et l'inviolable attachement des Indous pour leurs coutumes : cependant, malgré

leur empire, les femmes maintenant observent si scrupuleusement les lois de la retenue, que la nouvelle mariée ne se montre pas à son beau-père, et que la sœur ne se trouve que rarement en présence de son frère.

Les femmes d'Europe sont obligées d'apprendre une foule de choses essentielles à leur manière d'être, et indispensables aux affaires de leurs maris. Cette expérience ne peut pas s'acquérir dans une réclusion; c'est pourquoi les devoirs des femmes asiatiques consistent seulement à prendre soin des biens de leurs maris et à leur donner des enfans. Elles n'ont aucune occasion de s'instruire, aucun motif d'abandonner leur retraite. Cette observation a pour but principal de montrer que les femmes asiatiques ne sont point obligées de se faire voir. Mais il faut remarquer qu'elles ont plusieurs autres raisons de préférer la solitude: l'une est l'amour du repos et des commodités, l'aversion pour le travail et la fatigue; l'autre, le désir de conserver leur honneur et leur réputation, qui pourroient être insultés si elles se confondoient avec le bas peuple qui inonde les rues; sentimens qu'elles partagent avec les femmes de qualité de l'Europe qui, pour conserver et montrer leur rang, ne se promènent jamais dans les rues, et qui, dans leurs visites de la nuit et du jour, sont toujours accompagnées d'un ami ou d'un domestique pour les

protéger. L'idée généralement répandue parmi les femmes européennes qu'en Asie les femmes n'ont jamais vu que la figure de leurs maris, et qu'elles sont privées de tous les plaisirs de la société, vient uniquement des notions fausses qu'elles s'en sont faites. Il leur est permis de voir et de fréquenter les parens mâles de leurs maris et de leurs pères, les anciens voisins et les domestiques qui assistent à leurs repas. Elles peuvent en outre sortir en palanquin pour se rendre dans la maison de leurs parens et chez des dames d'un rang égal au leur, sans même en informer leurs maris. Elles peuvent aussi se promener dans les jardins après que les étrangers en sont sortis, recevoir chez elles des musiciens et des danseurs. Enfin elles ont plusieurs autres moyens de s'amuser, indépendamment de ceux dont on vient de parler.

La *seconde* des circonstances qui induisent les Européens en erreur, est le privilége qu'a le mari de pouvoir se marier à plusieurs femmes. Cette prérogative paroît extrêmement injuste aux femmes d'Europe, et elles méprisent celles qui s'y soumettent. Mais l'esprit de cette loi et de cette coutume est dans la nature même de la femme, qui la sépare de son mari pendant les derniers mois de sa grossesse et celui de l'allaitement. Indépendamment de ces raisons, en Asie les femmes s'éloignent de leurs maris dans

plusieurs autres époques. La loi européenne qui a aboli la polygamie, fait essentiellement tort à l'homme. La loi orientale qui l'a conservée rend justice au mari sans nuire à la femme; car l'honneur de l'un et de l'autre n'en reçoit aucune atteinte. Les femmes qui consentent à épouser les hommes mariés, ne sont pas admises dans la société des dames, parce qu'elles n'appartiennent jamais à des familles riches ou considérées, et parce qu'aucun homme d'honneur ne permet à sa fille de faire un pareil mariage.

Voici quelle est la manière de vivre des femmes entr'elles. Celles qui sont d'une naissance distinguée ont une maison distincte pour elles-mêmes, et en sont maîtresses comme le sont en Angleterre les femmes entretenues; celles qui appartiennent aux classes inférieures sont attachées en qualité de domestiques à la femme dont le rang égale celui du mari. Celui-ci ne les approche qu'en secret et à la dérobée. En outre, ces femmes ne peuvent usurper aucun des droits de la femme d'un rang supérieur; car, quoique elles et leurs enfans aient par la loi un droit égal à l'héritage de leur père, cependant, comme les femmes d'une naissance illustre ne se marient jamais sans stipuler un immense douaire, tous les biens que le mari laisse passent au paiement de ses droits, et il ne reste rien pour les autres héritiers.

L'opinion qui donne aux Asiatiques trois ou quatre femmes, est tout à fait erronée; car ordinairement ils n'en ont qu'une. Sur mille il n'en est peut-être pas cinquante qui en prennent deux, et dix qui en aient davantage. Les hommes éclairés par l'expérience sur les suites funestes de la polygamie, aiment mieux se séparer de leurs femmes : car j'ai appris par moi-même qu'il est plus aisé de vivre avec deux tigresses qu'avec deux femmes.

Le *troisième point* est le divorce que la loi permet au mari, mais dont il ne fait jamais usage; car si un mari a reçu une offense, et peut en fournir des preuves, il ne répudie point sa femme, mais il la fait condamner par le magistrat à un châtiment auquel tous ses autres parens consentent. Si l'injure est légère et n'a d'autre cause qu'une humeur insociable et jalouse, le mari la punit en désertant son appartement pour rester dans le sien propre. Mais le divorce ne pouvant être invoqué que par le mari, montre l'équité de la loi et la supériorité de l'homme, due à la part plus grande qu'il a dans les affaires; car les peines les plus dures sont son partage : il est obligé de porter les fardeaux les plus lourds, d'aller à la guerre et de repousser l'ennemi, au lieu qu'en général la femme passe sa vie dans une douce tranquillité. Cependant, si la femme prouve que le mari a poussé

l'oubli de ses devoirs au point de l'exclure du partage égal de ses faveurs, ou qu'il lui refuse les besoins de la vie, elle peut, malgré lui, obtenir le divorce.

On parle du peu de crédit qu'en Asie la loi attache au témoignage des femmes : car, dans la jurisprudence indienne, la preuve d'un fait est acquise par la déposition de deux hommes; tandis qu'il faut quatre femmes, si ce sont elles qui sont appelées en témoignage. Cette différence est fondée sur l'inexpérience et le peu de connoissances des femmes, et de l'inconstance de leur esprit.

Les Européens citent encore l'obligation où sont les femmes asiatiques de fuir les bals et les plaisirs, et de s'abstenir de tout luxe, de tout ornement éclatant après la mort de leurs maris. Ceci est une conséquence de l'affection qu'elles conservent pour la mémoire de leurs maris, de la mode et des mœurs particulières à ce peuple; car rien ne pourroit empêcher une femme de se conduire autrement, ou même de se marier une seconde fois, si la crainte de se voir exposée au ridicule et à la censure des autres femmes de son rang ne la retenoit.

« Les filles, en Asie, n'ont pas la liberté de » se choisir leurs maris ». Il est inutile de beaucoup s'étendre sur ce chapitre, car en Europe cette liberté est purement nominale, puisque,

sans la volonté du père et de la mère, le choix de la fille ne sert à rien, et qu'elle est obligée d'accepter celui qu'ils choisissent pour elle. Quant à ses effets, cette liberté n'est bonne qu'à favoriser les enlèvemens, si communs parmi les esclaves de l'Inde, et qui jette du trouble parmi les membres de la famille. Mais, en accordant que cette même liberté existe en Angleterre, il n'est pas possible de se dissimuler les malheurs et la honte dont elle est cause. Le choix d'un mari, fait par une fille qui à peine sort de l'enfance et qui est toujours empressée de se marier, mérite rarement les égards et la considération qui sont dus à celui que font des parens éclairés par l'expérience et non entraînés par la passion.

Considérons maintenant la question sous une face opposée.

Les avantages que la loi et la coutume accordent aux femmes asiatiques, et que n'ont pas les femmes d'Europe, peuvent être classés dans huit articles.

Le *premier* est le pouvoir que la coutume leur donne sur les biens et les enfans du mari; car en Asie, après la propagation de l'espèce, devoir recommandé par la religion, les hommes en se mariant ont principalement deux objets en vue. Par le premier, ils savent que leurs femmes doivent prendre soin de leurs effets et de leur for-

tune; par le second, ils sont assurés que leurs enfans seront élevés comme ils l'ont été eux-mêmes, entièrement libres et dégagés de tout ce qui pourroit nuire à leurs progrès et à leur développement. Aussi presque tout ce que le mari gagne, il le donne à garder à sa femme, de sorte qu'elle peut dissiper en un jour le fruit d'une vie laborieuse. Quoique cela arrive rarement, il n'est cependant pas sans exemple de voir la femme refuser au mari, qui, après avoir amassé une grande fortune dans sa jeunesse, la lui avoit confiée, la liberté d'en disposer, ne lui accorder même dans sa vieillesse que ce qui est indispensable à ses besoins journaliers, et conserver le reste pour ses enfans. Elles n'exercent une si grande autorité sur ces mêmes enfans que pour ne leur donner aucune éducation ou pour les laisser mourir en bas âge; car les femmes ont si peu de jugement qu'elles craignent de s'en séparer, qu'elles n'osent les envoyer à l'école, et empêchent qu'ils ne s'instruisent en voyageant. Enfin, lorsqu'ils sont malades, elles préfèrent les conseils de leurs confidentes à ceux du médecin, leur donnent des remèdes contraires, ou leur permettent, par foiblesse, tout ce qui peut rendre la maladie plus opiniâtre et même mortelle.

Le *second* est l'autorité que la coutume donne à la femme lorsque les enfans se marient ou choi-

sissent leur religion. Car si le mari désire faire épouser à un de ses enfans une personne qui ne plaise pas à sa femme, le mariage n'a pas lieu; mais le choix de celle-ci est presque toujours approuvé. Les enfans des deux sexes étant toujours avec leur mère, et la regardant comme leur appui et leur protecteur contre un père que dès leur enfance ils' ont entendu qualifier d'oppresseur et de tyran par leur mère, suivent de préférence les dogmes religieux de celle-ci. Il arrive souvent que la femme étant une *schia*, et le mari un *sounni*, les enfans que les suggestions de leur mère ont rendus *schia*, parlent avec mépris des chefs de la secte des *sounni* en présence de leur père; et celui-ci qui, pendant sa vie, a puni de mort quiconque a osé lui tenir un pareil langage, doit se soumettre patiemment à l'entendre de ceux que leur ignorance et les liens du sang rendent excusables. Aussi cette répétition ébranle-t-elle son attachement à la foi de ses pères, et il finit à la longue par y renoncer, ou par n'y plus songer qu'avec indifférence.

Le *troisième* est leur autorité sur leurs domestiques, ceux même employés aux appartemens des hommes, et sur lesquels le mari est censé avoir conservé tous ses droits. Aussi la crainte de s'exposer aux reproches et à la colère de sa femme, circonstance qui arrive sou-

vent, parce qu'elle en cherche l'occasion et que ceux-ci la lui donnent, les porte-t-elle plus à lui obéir qu'à leurs propres maîtres. Les domestiques de la *zenana*, que la femme peut garder ou renvoyer à son gré, sont si soumis à ses volontés, que plusieurs d'entr'eux passent leur vie dans la *zenana*, sans jamais parler ni voir le mari ni rien faire pour lui. Les femmes sont si entêtées à cet égard, que celui-ci ne peut pas même chasser un domestique impertinent, et qu'une plainte contre l'un d'entr'eux est une recommandation, et qu'une recommandation équivaut à une plainte, parce qu'elle leur attire le ressentiment de leurs maîtresses. En Europe les mœurs et les usages sont entièrement différens: les femmes n'ont aucun empire sur leurs enfans et sur leurs domestiques; mais elles vivent plus libres, et ressemblent en quelque façon à des hôtes du mari. Le soin de la maison étant en commun, si l'un des deux a besoin d'une chose nécessaire à l'autre, de la voiture, par exemple, il faut que celui-là attende jusqu'à ce qu'elle soit vacante. Il s'ensuit de là que si une dispute s'élève entre un mari et sa femme, celle-ci abandonne la maison et va dîner chez son père ou chez une amie; mais en Asie, c'est le mari qui est obligé de s'en aller, car le train du ménage est sous la direction exclusive de la femme.

Le *quatrième* est la coutume qui, en Asie,

sépare la femme du mari et la dispense de partager ses travaux, devoir qu'elle impose aux femmes d'Europe, du moins à celles dont le sort est attaché à des hommes qui exercent une profession sédentaire, telle que joaillerie, la mercerie, la parfumerie, et même des états plus serviles. J'en ai vu plusieurs se lever de table, suspendre leur dîner pour réponde aux demandes d'un acheteur; et quoiqu'on n'exige pas tous ces devoirs des femmes d'un rang élevé, cependant quelques fonctions, telles que recevoir les convives, découper et servir à table, leur sont exclusivement réservées. Les dames asiatiques n'ont aucun de ces devoirs à remplir, et vivent de la manière qui a été déjà décrite.

Le *cinquième*, ce sont les déférences et le respect qu'on a pour les caprices des dames asiatiques, et le droit de tourmenter leurs maris sans raison, dont elles sont en possession et dont elles savent user, ce qui est regardé comme une qualité essentielle et inhérente à la beauté; car si une femme est assez raisonnable pour le dédaigner, et se soumet à la volonté de son mari, ses charmes perdront à ses yeux de leur fraîcheur et de leur empire. Aussi, lorsqu'une dame sort pour faire une visite, elle se garde bien de retourner que son mari ne soit venu plusieurs fois la chercher, et ne se soit bien impatienté de ses délais. Tous les jours, lorsque le

dîner est servi, sous prétexte qu'elle a affaire quelque part, elle sort ou tient son mari dans l'attente, et ne paroît que lorsque le dîner est froid. Même caprice pour se mettre au lit; elles regardent le retour prompt à la maison comme une marque de tendresse pour leurs maris, ce qui, d'après leur manière de voir, ne convient pas à une femme du bon ton; et leur prompte apparition à table décèle, selon elles, les besoins d'un mendiant affamé. Dans toutes ces circonstances la patience doit être la vertu du mari. C'est entièrement différent si elles l'aiment: c'est alors le tour du mari d'être capricieux et fantasque. J'ai connu plusieurs femmes belles, constantes dans leur amour, réglées dans leur conduite, qui, parce qu'elles n'avoient pas les ridicules qualités, avoient cessé de plaire et avoient été abandonnées pour des femmes qui les possédoient au suprême degré.

Le *sixième*, c'est l'extrême confiance que la loi et la coutume inspirent aux maris relativement à l'honneur de leurs femmes. Quoique les dames en Europe puissent sortir seules, et faire la conversation avec des étrangers, elles n'usent de ce droit que lorsqu'elles ont auprès d'elles quelque personne de confiance, amie du père ou du mari. Il ne leur est pas permis de découcher; bien différentes à cet égard des dames asiatiques qui, lorsqu'elles vont chez quelqu'une de leurs

connoissances, fût-elle étrangère au mari et au père, ne sont accompagnées par personne, et passent non seulement une ou deux nuits dans cette maison, mais toute une semaine; et quoiqu'il soit défendu au maître d'entrer dans l'appartement où elles sont, cependant les jeunes gens de quinze ans, membres ou parens de la famille, qu'on regarde comme des enfans, y ont un libre accès, et partagent tous les plaisirs qu'on cherche à procurer à leurs hôtes.

Le *septième* est le partage égal de leurs enfans, ordonné par la loi en cas de divorce : les garçons suivent le père, et les filles restent avec leur mère. Il n'en est pas de même en Angleterre où, dans une hypothèse semblable, la mère qui, pendant vingt ans, a travaillé et passé sa vie à élever ses enfans, doit les laisser au père et vivre loin d'eux dans la peine et dans l'affliction.

Le *huitième*, la facilité que la loi et la coutume donnent aux femmes de se séparer, à leur avis, sans en venir au divorce, lorsqu'elles ont quelque sujet de querelles avec eux; aussi la femme mécontente s'en va, avec ses enfans et avec ses richesses, dans la maison de son père ou de quelque parent; et à moins que le mari ne lui donne toute satisfaction, elle ne rentre point, ce que d'ailleurs elle peut toujours faire quand cela lui plaît.

Indépendamment de ces huit espèces d'avan-

tages qu'en Asie les femmes ont sur celles d'Europe, il y en a d'autres que l'amour de la brièveté m'empêche d'énumérer. Ce que j'ai dit suffit aux gens qui savent réfléchir. Je voudrois bien voir celui qui sauroit y répliquer.

VOYAGE EN SUÈDE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1808-1809;

Par THOMAS HARRINGTON; traduit de l'anglais.

PREMIÈRE LETTRE.

Gothenbourg, 15 mai 1808.

J'AI mis le pied sur le sol de cette fameuse Scandinavie, patrie de tant de nations, berceau de tant de héros sauvages, et de cette mythologie imposante et terrible dans laquelle nos poètes commencent à chercher les sources d'un nouveau sublime. Je n'avois pas sous la main les poèmes de mon ami *Sayers;* mais en apercevant de loin les rochers de la côte de Suède, je les saluai par ces vers de Virgile, un peu arrangés pour l'occasion:

Salve magna parens bellorum, Odinia tellus,
Magna virûm.....

Mais au moment où je me plaisois à chercher,

dans les nuages colorés par le soleil couchant, quelque apparition des dieux de la Scandinavie, notre capitaine crut apercevoir un corsaire danois venant du cap Skagen; tout fut en un instant préparé à le recevoir de manière à lui faire passer le goût pour son métier. Cependant la nuit approchoit; on jugea prudent de ranger de près les côtes de la province de *Bahus*, partie de la Norvège incorporée à la Suède par le traité de Copenhague. Je me fis mettre à terre à *Malstrand* ou *Marstrand*, petite ville avec une citadelle très-forte et un beau port capable de contenir une flotte nombreuse. Le phare de cette ville peut figurer à côté de ceux d'Angleterre: six miroirs ardens, tournant au moyen d'un rouage, répandent au loin leurs clartés mobiles. Le *télégraphe* de Marstrand, entretenu aux frais du commerce de Gothenbourg, sert à annoncer d'avance l'arrivée des bâtimens.

L'aspect des côtes de Bahus n'offre rien d'agréable; les îles dont elles sont parsemées consistent en sables et tourbe, mêlés de quelques rochers: la terre ferme présente une suite de collines nues et arides; ce n'est que dans l'intérieur qu'il s'élève des montagnes, ornées de bois toujours verdoyans (1). Mais l'industrie des

(1) Les Suédois nomment la contrée montagneuse *Fiællgord*, et la chaîne des îlots *Skiergord*. Le mot *gord*

habitans supplée à la stérilité naturelle du sol; l'agriculture ne pouvant suffire à leur subsistance, ils exploitent la mer. « Les flots amers, comme dit Bion, sont leur patrie, un bateau leur tient lieu de maïson ». Les Bahusiens prennent sur leurs côtes environ 100,000 tonnes de harengs, outre une grande quantité de saumons, de maquereaux, de merluches, d'huîtres et de homards; ils vont jusqu'à 100 milles de distance dans la haute mer pour pêcher des cabeliaux et d'autres poissons de la mer du Nord.

Les pauvres gens ont découvert un moyen de subsistance fort singulier : ils vont ramasser sur les rochers le *lichen tartareus* qui y croît en abondance; ils le vendent à Gothenbourg, d'où nos vaisseaux l'importent pour l'usage de nos teintureries. Mais la concurrence des Français et des Hollandais, qui ont commencé à se servir de cette matière colorante, en a fait considérablement hausser le prix; à Rotterdam on en paye le *lispond* 12 à 14 florins.

Depuis 1779 jusqu'en 1792, on en avoit exporté 12,396 *skippond*, 16 *lispond*, 13 li-

signifie, dans les dialectes gothiques, *enceinte*. *Fiœll* veut dire montagne de rochers, comme *berg* montagne de terre. *Skier* dénote un îlot rocailleux; *holm* un îlot fertile. Ainsi, les langues du nord ont des termes exacts pour chaque objet physique. (*N. de l'A.*)

vres (1) : le prix d'achat du lispond étoit, année commune, 12 schellings *banco*, suédois; ainsi cette branche d'industrie avoit fait entrer dans le pays une somme de 62,000 rixdalers.

C'est d'Angleterre qu'est venu le modèle du *grattoir*, au moyen duquel on arrache le lichen des rochers; mais la facilité que donne cet instrument pour dépouiller entièrement le sol, a été cause de la diminution de la quantité et même de la qualité du lichen. Il paroît qu'il a besoin, pour ainsi dire, de mûrir pendant l'espace de quelques années. On s'occupe sérieusement des mesures à prendre pour empêcher que l'avidité et l'indigence n'épuisent pas cette source de revenus, précieuse pour un pays aussi pauvre.

Voilà tout ce que j'ai appris en passant, sur la province de Bahus; j'y reviendrai peut-être : mais je vais d'abord aller examiner les fameuses cascades de *Trollhætta*, et le canal que l'audace suédoise a ouvert à côté de ces cataractes qui barroient la navigation de la rivière de Gothenbourg. Les Suédois vantent cet ouvrage comme un travail herculéen; mais, ils sont sujets à caution; ils aiment à s'admirer comme s'ils étoient nés sur les rives de la Garonne.

On m'a raconté à ce propos une anecdote

(1) Le grand *skippond* suédois équivaut à 8,848 *as*, poids de Hollande; il contient 20 *lispond*, le lispond 20 livres. (*N. d. T.*)

assez plaisante. Lors de la visite que le roi Gustave III rendit à la cour de Copenhague, en 1788, on lui présenta l'ambassadeur français. Aux premiers mots prononcés par celui-ci, le monarque suédois reconnut à l'accent de quelle partie de la France il étoit : « Vous êtes Gascon, lui dit-» il ».—« Oui, sire, du *Midi* ». Réponse d'autant plus fâcheuse pour le roi des Gascons du nord, qu'il étoit précisément venu à Copenhague pour faire des gasconnades sur la conquête de la Finlande russe à laquelle il vouloit engager les Danois à coopérer.

DEUXIÈME LETTRE.

Gothenbourg, 20 mai.

Je reviens de Trollhætta, et j'espère vous donner une idée exacte de cet endroit vraiment digne de toute l'attention d'un voyageur.

La rivière de Gothenbourg, ou la *Gœtha-Elf*, est pour ainsi dire le débouché d'un grand courant d'eau venant des Alpes de Norvège, et portant, vers la fin, ayant de tomber dans le lac *Wener*, le nom de *Clara-Elf;* elle ressort de ce lac sous le nom de *Gœtha-Elf*, Elbe des Goths. Cette rivière ne commence proprement sous ce dernier nom qu'aux environs de Wenersbourg. Auprès de cette ville le lac forme deux anses : l'une, au nord-est, s'étend par-dessus un fonds

pierreux ; c'est de celle-ci que sort la rivière: jusqu'à présent on ne la croyoit pas navigable, mais des recherches récentes ont démontré le contraire. L'autre anse, du côté méridional, s'appelle *Wassbottn* ou *anse de vase;* le canal *Carlsgraf* (fossé de Charles), long d'un quart de mille suédois, et muni d'écluses pour obvier aux inégalités du terrain, lui ouvre une communication avec la rivière.

C'est à un demi-mille au-dessous de ce canal, que mugissent les cataractes connues sous le nom de *Trollhætta.* Au milieu du courant se trouve une petite île nommée *Gullœ*, qui donne naissance à la double cataracte supérieure. La branche orientale s'appelle *Gullstrœm*, et l'occidentale *Nollstrœm;* chacune des deux chutes a environ 26 pieds de hauteur. La rivière se réunit ensuite pour être divisée bientôt par l'île rocailleuse *Toppœ*, qui produit une autre cataracte plus considérable. Plus bas, les eaux réunies se précipitent une troisième fois du haut des rochers : cette cataracte s'appelle *Stampestrœmsfall*, et elle est moins remarquable par sa hauteur que par sa largeur. Alors la rivière, redevenue tranquille, réunit ses eaux dans une espèce de bassin, puis elle se rétrécit de nouveau, et forme successivement trois petites cataractes appelées *Chutes d'Enfer* (*Helvetes-fallen*), moins terribles cependant que leur nom ne semble l'annoncer.

Les voyageurs, par une erreur devenue commune, donnent ordinairement ce nom à la cataracte près de Toppœ. La dernière, et la plus petite chute d'eau, est au-dessous d'Olida, et s'appelle *Flottbergs-fall.* La hauteur réunie de toutes les cataractes, depuis le Wener jusqu'à cet endroit, est de 130 pieds suédois. Près d'Olida est un point où l'on jouit de la vue de toutes ces cataractes, des monts escarpés qui les bordent, et des forêts qui couronnent même les rochers isolés, au milieu des eaux. D'ici la rivière est navigable, à l'exception de deux endroits, savoir à un quart de mille au-dessous d'*Akerstrœm,* où une petite écluse conduit pardessus une chute de 3 pieds et demi, et près de *Lilla-Edet,* à 2 milles et demi de Trollhætta, où la chute, de 10 pieds, est corrigée également par une écluse. Malgré les avantages qu'on entrevoyoit dans une communication des provinces de l'intérieur avec la mer, on a été long-temps à concevoir seulement la possibilité de l'effectuer par la rivière de Gœtha. L'écluse près de Lilla-Edet, moyennant laquelle on pouvoit monter jusqu'à Akerstrœm, fut établie sous la minorité de la reine Christine. Le transport ultérieur se faisoit par terre.

Sous le règne de Charles XII, *Polhem* l'aîné offrit non seulement de rendre la Gœtha navigable, mais même d'ouvrir, par le centre de

la Suède, une nouvelle communication entre la mer du Nord et la mer Baltique; il s'engagea à remplir la première partie de sa promesse dans l'espace de cinq ans. Le roi, porté naturellement vers toutes les grandes idées, conclut un contrat avec Polhem, au 16 janvier 1718. On accorda à l'architecte 40,000 dollars d'argent (ou 6,666 rixdalers banco) par an, pour les frais, le bois nécessaire, et 5 dollars (environ 3 shellings et demi) par jour pour son entretien. Il lui fut promis en outre une gratification de 50,000 écus, et la compensation des frais, s'ils passoient l'estimation. La mort de Charles XII dégagea l'artiste des obligations contractées; et les petites querelles qui divisoient les États de l'Empire leur firent oublier toutes les entreprises nationales.

En 1742 il fut de nouveau question de rendre la Gœtha navigable. Après différentes recherches préalables, les États accordèrent 100,000 rixdalers pour l'exécution. Le projet étoit de former, par la construction de digues et d'écluses dans les rochers, un courant d'eau tranquille sur le côté oriental, et de laisser subsister les cataractes du côté de l'ouest. Une partie des travaux fut heureusement achevée. Deux superbes écluses furent percées dans les rochers et munies de leurs portes. Une voûte de rochers étoit restée au-dessus. Néanmoins, suivant l'avis des connoisseurs, les portes n'auroient pas été capables de

soutenir la pression énorme de l'eau; mais avant que l'expérience pût prononcer, il falloit, par le moyen de digues, faire refluer l'eau sur les *Chutes d'Enfer*, tellement que les navires pussent les traverser sans obstacle.

Après cinq ans d'efforts, l'architecte *Wiman* réussit à élever une digue qui résistoit à l'eau, et qui avoit seulement besoin d'être parfaitement achevée pour braver, à perpétuité, la fureur des flots. En dépit des défenses les plus rigoureuses de ne point faire flotter des bois par les cataractes, 900 grosses planches furent descendues, l'on ne sait par qui, en 1755, dans une nuit orageuse : la digue fut entraînée. Les coupables atteignirent leur but, qui étoit d'empêcher l'ouvrage d'être achevé. Neuf ouvriers périrent dans les flots; les autres ne se sauvèrent qu'avec peine. L'infortuné Wiman mourut de chagrin : tous les travaux furent suspendus.

Néanmoins, lors de la diète de 1756, il fut établi une commission qui devoit encore s'occuper du soin de rendre la Gœtha navigable. Le célèbre architecte hydraulique *Thunberg* donna un nouveau plan, et proposa d'éviter la cataracte par le moyen d'un canal. Mais le gouvernement aristocratique d'alors n'étoit occupé qu'à des intrigues de parti. Les opérations de Trollhætta avancèrent si lentement, qu'il ne vaut pas seulement la peine d'en parler.

Gustave III chercha à ranimer ces utiles travaux. Le *Carlsgraf* fut nettoyé ; les écluses au-dessous d'Akerstrœm furent rétablies, et un pont en bois, de 4000 aunes, construit à côté des cataractes, facilita le transport des marchandises. Mais la guerre et les autres soins du gouvernement empêchèrent ce roi de faire davantage. Enfin, en 1793, l'entreprise entière fut confiée à une société particulière. En vertu des priviléges accordés à cette société, tous les Suédois pouvoient y prendre part ; toutes les propriétés domaniales comprises dans l'entreprise, ainsi que tous les travaux déjà faits, lui furent cédés par bail éternel. La couronne lui accorda en outre le bois de chêne nécessaire, 800 quintaux de poudre, et 1000 à 1200 soldats pour le travail. La société étoit exemptée de toute rétribution durant l'espace de vingt ans après l'achèvement des travaux ; ensuite elle devoit payer, pendant quinze ans, 500 rixdalers ; les quinze années suivantes 1000, puis durant vingt ans 1500, et, après ce terme, 2000 rixdalers par an. La société de son côté s'engagea à terminer l'ouvrage dans quatre, ou tout au plus dans six ans. La largeur du canal et des écluses fut fixée à 22 pieds entre les portes, la profondeur à 6 pieds et demi, et la longueur de chaque écluse à 60 aunes. Les frais de l'entreprise furent divisés en actions, chacune de 600 rixdalers en billets de dette nationale

Dans trois villes seulement, 765,200 rixdalers furent souscrites pendant le court espace de quinze jours. Les travaux, commencés avec la plus grande vigueur, se trouvèrent achevés avant la fin de la sixième année, sous la direction du grand mécanicien *Nordwall.* Le 14 août 1800 le premier navire y passa. Le canal commence au-dessus du *Kufledamm* (digue de Kufle) établi, avant le commencement de la cataracte, entre le continent et l'île *Malgœ,* long de 120 aunes, large de 15 aunes. La longueur du canal est de deux milles anglais environ. Il est creusé dans la terre, ou au travers des rochers qu'on a fait sauter. Pour diminuer le travail, on l'a conduit dans le petit lac dit *Akersjœ,* qu'il a fallu nettoyer à grands frais. Au bout du lac, le passage est percé à travers le roc à la hauteur de 72 pieds. Cinq écluses conduisent les navires du haut en bas; vient ensuite un bassin, bordé de rivages extrêmement romantiques, où les bâtimens peuvent passer l'un à côté de l'autre. Enfin ils sont conduits par trois autres écluses dans la rivière de Gœtha. La profondeur des écluses et du canal est de 9 pieds, quoique dans l'ordonnance du roi elle ne soit fixée qu'à 6 pieds et demi. Le reproche qu'on a fait à l'égard des dimensions du canal, comme étant trop petites, est très-mal fondé, et les auteurs du projet sont suffisamment justifiés par une quantité de causes

locales. On a aussi blâmé les directeurs de l'exécution de ne point avoir conduit partout le canal en ligne droite, mais d'avoir suivi le sol le plus égal et le moins difficile à creuser. La somme de 358,988 rixdalers seulement de la souscription, a été employée; cependant il y a eu postérieurement encore plusieurs dépenses pour de petits travaux. D'après le journal *Inrikes-Tidningar* (1), la recette du canal a été ainsi qu'il suit:

En 1800. . . .	7,488 rixd.	24 sh.	2 p.
— 1801. . . .	20,856	44	4
— 1802. . . .	20,954	37	10
— 1803. . . .	23,282	17	2
— 1804. . . .	22,955	24	4
— 1805. . . .	21,821	6	2

Dans la dernière année, les frais de réparation se montèrent à 323 rixdalers 2 sh. 6 p. Défalcation faite de toutes les dépenses, on distribua aux actionnaires 17,156 rixdalers 12 schellings, ce qui fait 2 rixdalers et demi par action. Jusqu'en 1804 les actionnaires n'ont eu que 5, et à présent tout au plus 6 à 7 pour cent de leur capital. Le canal et les écluses sont soumis à l'inspection de six directeurs et trois réviseurs, qui servent sans appointemens, et ne touchent chacun que 100 rixdalers par an pour frais de voyage.

(1) Année 1806, n° 26.

Il y a en outre un nombre suffisant d'employés payés.

Les principales marchandises transportées sur le canal consistent en fer, bois, ciment, chaux, harengs, sel, blés, ainsi que dans les productions étrangères qui de Gothenbourg sont envoyées dans l'intérieur.

Toutes ces opérations portent, comme on voit, ce grand caractère d'esprit public, de dévouement patriotique et d'honneur national qui distinguent les entreprises des Suédois; mais l'état de langueur dans lequel le défaut de population retient le commerce intérieur de la Suède, l'empêchera long-temps d'avoir d'aussi brillans résultats que de semblables travaux ont eus en Angleterre. L'utilité du canal ne sera entièrement sentie qu'après qu'on aura réussi à ouvrir une communication entre le lac Wener et celui d'Hielmare, qui déjà communique avec le lac Mélar, sur l'embouchure duquel Stockholm est situé.

En revenant de Trollhætta nous passâmes devant le château de Bahus ou Bohouse, situé sur un îlot, dans la Gœtha; c'étoit jadis une place forte, mais, étant dominée par deux montagnes voisines, elle n'est pas tenable aujourd'hui; elle n'effraye plus que les malfaiteurs qu'on y enferme. Un homme très-instruit, de Gothenbourg, nous a affirmé qu'il se trouve dans ce château une

prison très-singulière, dont on se sert pour forcer des criminels endurcis à faire l'aveu de leurs méfaits. Le prisonnier y est descendu par des cordes, il marche sur un grillage de fer qui tient lieu de plancher; il y trouve un coucher, et il reçoit des alimens abondans; mais n'en sortant point, ses excrémens, en passant par le grillage, s'accumulent dans un fossé qui est au-dessous: bientôt une puanteur insupportable tourmente tellement le prisonnier, qu'il est obligé d'en venir à l'aveu qu'on veut lui arracher. Nous n'avons pas vérifié le fait, mais on nous assure qu'il se trouve consigné dans une topographie de la province de Bahus, topographie composée par un docte et grave pasteur, et aussi minutieusement exacte que nos topographies anglaises à la mode.

Je commence déjà à me faire aux usages de ce pays, et si j'avois l'honneur d'être un voyageur français, je vous tracerois tout de suite le caractère des Gothenbourgeois; mais j'aime mieux vous faire attendre que j'aie réuni plus d'observations et que j'aie appris à fond la langue du pays, assez facile à saisir pour un Anglais.

TROISIÈME LETTRE.

Gothenbourg, 1er juin.

Quelle nation estimable, admirable même, que la nation suédoise! Elle me paroît unir en grande partie ce que le caractère anglais a de solide, de mâle et de profond, à ce que le caractère français a de brillant et d'aimable. Mais il ne faut pas se borner à l'observer dans les villes. La vertu, le talent, la science même, habitent ici souvent une campagne isolée. La Suède étant très-vaste et remplie de terrains incultes, la population s'y trouve nécessairement clair-semée; il faut parcourir les provinces lentement et dans toutes les directions, si vous ne voulez pas que les choses les plus dignes d'attention vous échappent.

Je reviens d'un tour dans la *Westro-Gothie*, province qui s'étend à l'est de Gothenbourg, entre les lacs Wener et Wetter. C'est la patrie de ces fameux Visigoths qui, ayant traversé toute l'Europe, du nord au sud et de l'est à l'occident, terminèrent leurs courses en Espagne. Les traits du peuple de la Westro-Gothie offrent encore dans toute leur pureté les traits de la race gothique : les cheveux blonds, les sourcils bien arqués et les grands yeux bleus sont ici l'ornement commun du sexe. Le regard des

simples paysannes me parut avoir quelque chose de romanesque, ou, pour mieux dire, il s'y peint une certaine exaltation religieuse, qui rappelle ces siècles antiques où les femmes étoient principalement chargées du culte des dieux. Le sang est très-beau dans cette province; on y voit beaucoup de physionomies nobles et spirituelles. Le caractère des habitans a beaucoup d'excellens côtés : ils sont doux et braves, industrieux et hospitaliers, gais sans immoralité, extrêmement attachés à leur religion et à leur patrie. J'ai rarement rencontré des gens ivres; il est vrai que les Suédois, habitués aux boissons fortes, savent très-bien maintenir l'équilibre du corps, même après avoir pris une dose qui coucheroit par terre même un Irlandais.

Divers usages de la Westro-Gothie remontent aux temps du paganisme. Le premier de mai on fait des cavalcades solennelles et on se réunit pour boire, afin, dit-on, *d'avoir de la moelle dans les os.* On nous a assuré que la coutume de passer ensemble quelques *nuits d'épreuve*, a lieu entre les jeunes gens des deux sexes, du moins dans quelques cantons; mais cela ne se pratique plus que clandestinement. Les curés mettent un zèle quelquefois absurde à extirper ces usages antiques. Un d'eux m'a dit, avec l'accent de l'horreur, qu'il y avoit des sorcières dans sa paroisse, et qu'elles se rendent la nuit de Wal-

purge à une montagne nommée *Blâ-Kulle,* ou Mont-Bleu.

Malgré les efforts des prêtres, beaucoup d'anciennes superstitions se maintiennent encore dans cette province ainsi que dans celle de Bahus. On croit les collines habitées par des pygmées d'une nature bienfaisante, pourvu qu'on ne les irrite pas. On les nomme *Gens de la Montagne.* Ils portent des habits gris; on les voit le soir occupés à forger. Ces pygmées font de la musique et aiment qu'on vienne les accompagner du violon; mais pour peu qu'on crie avec force ou que le violon soit mal d'accord, les gens de la montagne brisent avec fracas leurs instrumens et se mettent à pleurer. Il est arrivé que des *filles de la montagne* aient été rencontrées par des paysans qui leur ont fait la cour; dans ce cas, le vieux de la montagne fait ordinairement une apparition et promet une bonne dot : le jour de noce il vient invisiblement et jette un énorme sac d'argent par le toit de la maison, ou il invite son gendre à amener une voiture au pied de sa montagne, et il charge tout-à-coup cette voiture de chaudières de cuivre et d'autres ustensiles. Il n'y a pas de canton qui n'ait sa tradition populaire de ce genre; on nous a même indiqué des familles de paysans qui passoient pour descendre de mariages semblables. Je pense que ces traditions ont quelque rapport

aux siècles reculés, où les Finnois et les Goths habitoient les uns à côté des autres; les premiers exploitoient les mines et passoient généralement pour sorciers.

L'idiome particulier de la Westro-Gothie diffère, à ce qu'on m'assure, des autres dialectes suédois; on y retrouve quelques mots du mésogothique d'Ulphilas, entr'autres *kind*, pour signifier canton ou principauté, où vient *kindins*, chef, dans le langage d'Ulphilas. Les habitans s'appellent *Ouest-Gœthar*, ou, d'après leur prononciation, *Ouesh-gœu-thar;* on y reconnoît la vraie origine du nom de Visi-Goths, ou *Vese-Gothi*.

Je ne doute point que les Visigoths ne soient sortis de cette contrée qui anciennement formoit un petit royaume. La loi particulière de la Westro-Gothie offre beaucoup de traits de ressemblance avec les lois et coutumes des Visigoths. Par exemple, la loi de Westro-Gothie dit « que » le peuple a le droit de choisir et de rejeter » son roi (1) ». On sait que les Visigoths ont toujours maintenu ce principe, et souvent agi en conséquence. Les Westro-Goths de Suède fixèrent le présent de noce qu'un mari peut donner à son épouse, à la valeur de trois

(1) Lois de Westro-Gothie, chap. *Konunga-Balk*, p. 16.

marcs (1); ceux d'Espagne déterminèrent également ce présent, mais en le bornant seulement à la dixième partie du pécule de l'homme (2). Chez les premiers, l'oncle paternel et la tante paternelle héritent d'une part égale (3); la même coutume règne chez les seconds (4). Les deux législations s'accordent à laisser à la mère la tutelle de ses enfans, tant qu'elle reste veuve, mais à ordonner qu'il y ait des tuteurs dès qu'elle se remarie (5). Le Code des Visigoths ajoute que cette loi est *ancienne*. Dans l'un et l'autre de ces Codes il n'y a rien de plus commun que la fixation des amendes pécuniaires pour les blessures infligées et pour les meurtres commis involontairement; mais la loi espagnole attache la peine de mort au meurtre volontaire, *d'après la loi de Dieu*, c'est-à-dire d'après la religion chrétienne (6) : elle étoit donc anciennement d'accord avec la loi suédoise. Dans l'un et l'autre Code, le receleur et celui qui conseille un vol, sont formellement désignés comme une deuxième

(1) *Ibid.*, ch. *Gifte-Balk*, part. II, p. 18.

(2) Leg. Wisigoth, lib. III, tit. I, chap. 4, p. 53.

(3) Ch. *Arfda-Balk*, part. I, p. 22.

(4) Leg. Wis. lib. IV, tit. II, cap. 6 et 7, etc.

(5) Ch. *Arfda-Balk*, part. VII, pag. 24. Leg. Wis., lib. IV, tit. III, c. 4, p. 25.

(6) Leg. Wisig. VI, 4, 5.

et troisième espèce de voleurs, aussi coupables que celui qui commet le vol (1).

J'ai parcouru la Westro-Gothie dans deux directions différentes. De Gothenbourg jusqu'à *Alingsâs*, j'ai cheminé sur une belle route qui a 22 milles anglais de long, et qui a été mise dans l'état où elle se trouve, aux frais d'un seul particulier, M. *Clas Alstræmer*. Le père de ce vrai patriote, *Jonas Alstræmer*, a immortalisé son nom dans l'histoire de l'industrie suédoise. Ce citoyen, d'un patriotisme ardent et d'une imagination un peu exaltée, comme le sont pour la plupart les Suédois, vouloit faire de sa ville natale le siége de toutes les manufactures qui paroissoient alors les plus propres à réussir en Suède. C'étoit en 1724, que les états du royaume lui accordèrent de grands priviléges. On vit s'élever des manufactures de draps et de bas, des teintureries, des fabriques de pipes; on vit la garance et le pastel transplantés sous l'âpre climat de la Suède : mais ces plantes ne purent point s'acclimater; les matières premières coûtèrent trop; les primes seules soutinrent l'entreprise, lorsqu'en 1766 les états changèrent de système administratif, et les établissemens d'Al-

(1) Ch. *Thiuva Balk*, part. I, p. 69. Leg. Wisig. VII, tit. II, cap. 7, p. 144.

strœmer, d'ailleurs ravagés par deux incendies, tombèrent dans la nullité dans laquelle ils languissent encore. Les connoissances répandues par les ouvriers étrangers, attirés par Alstrœmer, ont cependant laissé des traces. On fabrique dans cette petite ville, qui n'a que 1,000 habitans, des draps, des étoffes, des bas et des pipes pour la valeur d'environ 14,000 écus de Suède.

- A travers des montagnes et des bois, nous arrivâmes à *Borâs*, autre petite ville peuplée seulement de 2,000 ames. L'active industrie de ses habitans étend son influence sur tous les villages des environs; on y fabrique une quantité d'ustensiles en fer, que les bourgeois de Borâs colportent dans toute la Suède; ils en font de même à l'égard des étoffes de laine et de lin fabriquées par leurs femmes. Plusieurs habitans d'Alingsâs suivent la même vie errante; il y a de ces marchands qui pénètrent en Norvège, en Finlande et en Russie.

La route de Borâs à *Iænkœping*, capitale de la *Småland*, offre souvent des espaces déserts; mais cette dernière ville, située agréablement entre le grand lac *Wetter* et deux petits dont j'ai oublié le nom, a une meilleure apparence que la plupart des villes de l'intérieur de la Suède. Ce n'est point le commerce, ce sont

les procès qui font vivre les habitans de cette ville; elle est le siége du tribunal d'appel, dont le ressort embrasse toute la Gothie ou Suède méridionale. C'est aussi la garnison ordinaire d'un régiment d'artillerie. Ainsi Lænkœping doit sa prospérité à deux objets qui ont détruit bien d'autres villes.

Mon intention étoit de m'embarquer sur le lac Wetter et de visiter l'île de *Wisingsœ*, fameuse autrefois par un château appartenant aux comtes de Brahé, et où il y avoit une imprimerie dont les ouvrages sont au rang des curiosités typographiques, surtout le *Voyage de Jons Matson Kœping*, dans lequel il est parlé des hommes à queue, vus dans l'Inde par ce voyageur, s'il faut l'en croire: Ce livre, cité par Linné, se trouve dans la magnifique bibliothèque de notre illustre Banks.

Aujourd'hui le château n'existe plus, mais il y a dans l'île un gymnase richement doté, avec un jardin botanique. Tout étoit préparé pour me conduire dans ce coin de terre, rarement visité par des voyageurs; j'allois entrer dans le bateau, quand tout-à-coup les bateliers me refusent leur service: aucune offre ne peut les fléchir; ils me montrent du doigt la surface du lac qui commençoit à se hérisser de petites lames courtes sans qu'il soufflât le moindre vent.

On m'assure que dans peu de minutes les eaux seroient extrêmement agitées, et qu'ensuite il s'éleveroit une tempête. En effet, en moins d'une demi-heure le lac rouloit des flots écumans, et le vent du nord souffloit avec une violence qui rendoit le trajet impossible. Le nom du lac *Wetter* a rapport à sa nature particulière; il signifie lac des tempêtes, ou lac qui annonce le temps : en véritable suédois on devroit dire *Wéder;* mais le nom de *Wetter* n'est pas le seul du dialecte gothique qui s'éloigne du suédois.

Les caprices du lac Wetter m'obligeant de changer de projet, j'eus envie de faire une course dans la partie de la Smâland voisine de Iænkæping. C'est un pays très-pittoresque : les quatre cascades de *Husquarn,* à deux milles de Iænkæping, forment, avec les bâtimens de la manufacture d'armes qui y est établie, un ensemble digne des pinceaux d'un Berghen ou d'un Ruysdael. La chute de l'eau n'est pas très-considérable; ce sont les *accidens* qui rendent ce site charmant. Une cataracte d'un genre plus sévère est celle de *Skalpet,* à deux journées de marche d'Iænkæping : l'eau se jette en trois branches d'une hauteur de près de 80 pieds. Au bas de la muraille du rocher qui forme la cataracte, s'étend un vaste et sombre bassin, également bordé de rochers; plus loin, la rivière serpente tran-

quillement au milieu des rochers entremêlés de bosquets de sapins.

La principale curiosité de cette contrée, c'est le mont *Taberg*, à six milles d'Iænkæping. C'est une masse isolée, longue d'un mille anglais, et qui a 200 pieds d'élévation à l'extrémité S. S. E. A cet endroit, un escarpement montre à nu les entrailles de la terre; on y aperçoit des dépôts de minérai de fer, disposés par couches horizontales, et qui s'élèvent aux trois quarts de la hauteur de la montagne. Ce minérai donne 31 pour cent. Toute la crête est traversée de filons de minérai, la plupart verticaux et dirigés dans le même sens que la montagne; ce minérai est brun comme celui des dépôts horizontaux, mais il s'en distingue par un éclat métallique dont l'autre est dépourvu; il donne 32 pour cent. Sur le penchant occidental de la montagne, il se présente des filons qui contiennent du minérai *rubanné;* il est formé des couches de spath blanc et des feuillets de minérai noirâtre : il donne 21 pour cent.

Revenu à Iænkæping, j'y ai trouvé une invitation extrêmement amicale de M. *Pehr Tham*, célèbre antiquaire, qui m'engageoit à le visiter dans sa terre de *Dagsnés*. J'abandonnai en conséquence mes projets de navigation sur le Wetter, et je me rendis à Dagsnés, où j'ai passé deux jours de la manière la plus agréable du monde.

M. Tham a fait de sa terre un véritable *muséum* des antiquités scandinaves. Sa bibliothèque renferme tous les *sagas* islandais, imprimés à Upsala et à Copenhague ; et dont, comme vous le savez, les exemplaires ne sont rien moins que faciles à trouver. Il y a joint une collection d'antiquités, telles que couteaux, épées, lances, sceaux et autres objets trouvés en grande partie dans les tombeaux des anciens Scandinaves. Parmi les objets dont il a récemment fait l'acquisition, j'ai remarqué le sceau du roi *Ingou ;* il est du treizième siècle. J'ai vu chez M. Tham les dessins d'un tombeau antique qu'on venoit d'examiner, et qui est situé dans la lande d'*Axvalla ;* c'est un monument très-remarquable. D'énormes blocs de grès, grossièrement taillés, et dont l'un est estimé peser 360 quintaux, sont rangés en carré oblong ; ils sont couverts de dalles de granit. Le long des côtés sont des tombeaux carrés de pierres de diverses dimensions, mais presque toujours trop petits pour que le corps y ait pu trouver place autrement que dans la position d'un homme accroupi. En effet, l'ordre dans lequel les os sont retrouvés, prouve évidemment que telle étoit la position dans laquelle on enterroit les morts à l'époque où ces tombeaux furent érigés.

Dans le parç de Dagsnés on voit plusieurs pierres sépulcrales avec des inscriptions runi-

ques, trouvées dans diverses parties de la Suède, et que le zèle de M. Tham a sauvées de la destruction. Ces monumens des siècles héroïques de la Scandinavie s'élèvent ici à l'ombre des arbres exotiques, la plupart des États-Unis d'Amérique. Ce n'est pas seulement en amateur de la botanique, c'est plus encore en patriote et en agronome que M. Tham a formé ces belles plantations. Les végétaux des États-Unis s'acclimatent parfaitement dans la Suède méridionale; et si leur culture étoit plus générale, ils répandroient bientôt une variété aussi utile qu'agréable dans les forêts un peu monotones de ces contrées.

Le caractère de M. Tham offre, dit-on, quelques singularités à côté des vertus les plus éclatantes : sa bienfaisance éclairée, son ardeur pour tout ce qui peut améliorer l'état de sa patrie, les sacrifices considérables qu'il a faits pour la conservation des monumens nationaux, voilà les mérites qui l'ont fait respecter, même du despote capricieux et borné qui, dans ce moment, règne sur la Suède. M. *Pehr Tham* fut du nombre de ces nobles qui, à la diète de 1801, indignés de voir leur perfide maréchal modifier arbitrairement le vote émis par l'ordre de la noblesse, déclarèrent qu'ils regardoient les ordres du royaume comme anéantis de fait, et qui déchirèrent leurs lettres de noblesse comme ne pou-

vant servir à rien dans un État où le despotisme établissoit l'égalité d'esclavage. Parmi ceux qui avoient de cette manière proclamé, à la face de l'Europe, l'état d'oppression dans lequel la représentation nationale se trouvoit, plusieurs furent traduits devant le tribunal de Gothie, séant à Iænkæping : ils furent acquittés. M. Tham et deux autres ne furent point cités, quoiqu'ils se fussent montrés au premier rang parmi les mécontens. Le monarque déclara ne voir dans leur conduite qu'un mouvement de colère. Il me semble que cette clémence royale étoit une véritable insulte, et je n'oserois pas soutenir que M. Tham ait rempli, dans toute leur austérité, les devoirs d'un représentant d'une nation libre; il auroit dû insister pour ne pas être séparé de ceux dont il avoit embrassé la cause. Mais le désir d'être bientôt rendu à ses doux loisirs littéraires, et la conviction, peut-être, que le triomphe de l'un ou de l'autre parti seroit également inutile au bien public, expliquent assez honorablement pourquoi, dans cette discussion, il a imité Cicéron plutôt que Caton.

En revenant de Dagsnés, je parcourus une partie de la Westro-Gothie, qui s'étend le long du lac Wener. Je ne vous entretiendrai point des petites villes de *Skara* et de *Lidkæping*, ni des tombeaux anciens, nommés, en dialecte gothique, *kumbl*, et que le défaut de temps m'em-

pêcha de visiter, quoique M. Tham m'eût bien recommandé de le faire.

J'employai le peu de momens dont je pus disposer à une excursion au mont *Kinne-Kulle*, qui s'élève à l'est de Lidkæping, presque sur les bords du lac Wener; on en estime la hauteur à 760 ou 780 pieds au-dessus du niveau du lac, qui est lui-même à 150 ou 160 au-dessus de la mer du Nord. Le *Kinne-Kulle* a 9 ou 10 milles anglais de long, sur 3 à 4 de large. Il consiste en diverses couches, ou *strata*, de rochers, rangées régulièrement l'une au-dessus de l'autre, comme les terrasses d'un jardin. La première terrasse se compose d'un grès calcaire, dont les grains sont quelquefois conglutinés par du spath calcaire; la deuxième est une immense couche de rochers calcaires, qui, entr'autres à *Vesterplana*, forme des plaines très-étendues; elle est rougeâtre, bleue ou grise, et sert à faire de la chaux; la troisième terrasse est formée de schiste alumineux; la quatrième, ou la crête de la montagne, présente cette substance énigmatique nommée *trap* par les Suédois, et qui, selon les savans du Nord, est un produit de l'eau, tandis que ceux du Midi y voient un ouvrage du feu souterrain. Ce trap est d'un gris noirâtre; il est pesant et ferrugineux. Les rochers calcaires ne sont, en grande partie, qu'une coagulation de coquillages pétrifiés; le schiste même en est rempli. Le sol

qui recouvre les trois premiers plateaux, et surtout le deuxième, est très-fertile : les cerisiers, les noyers et les pommiers y prospèrent infiniment mieux que dans les plaines voisines. Le *Kinne-Kulle* est très-peuplé ; les églises, les villages, les maisons des nobles s'y élèvent en grand nombre, et se groupent souvent d'une manière pittoresque. C'est, en un mot, une des curiosités naturelles de la Suède, et aucun voyageur ne devroit négliger de la visiter.

Les autres montagnes de la Westro-Gothie présentent une analogie frappante avec le Kinne-Kulle ; elles sont également composées de calcaire coquillier et recouvertes de trap. Le *Hunneberg*, non loin de Wenersburg, offre sur son sommet un plateau parfait, escarpé de tous les côtés, et composé de trap semblable à celui de Kinne-Kulle. Sur ce plateau, long et large d'un à trois milles, on trouve 23 petits lacs ou étangs naturels.

En allant de Lidkæping à Wenersburg, j'observai une singularité qui doit intéresser les agronomes : les restes des harengs, dont on a tiré l'huile, sont délayés dans de l'eau et employés comme engrais. On assure que cette sorte d'engrais a trois ou quatre fois autant de vertu que le meilleur fumier, et que depuis que cette découverte commence à se répandre, le produit

annuel de la province en grains et blés s'est accru dans une proportion sensible.

Voilà les observations que mes courses dans la Westro-Gothie m'ont fait faire. Je pars dans quelques jours pour la province de Bahus.

(*La suite au Cahier prochain.*)

est dangereux; un bâtiment surpris par la tempête seroit jeté à la côte sans espoir de salut: c'est là cependant que les Russes sont obligés de débarquer leurs troupes et leurs munitions pour la Mingrelie. Ainsi, le fort bâti pour disputer l'entrée de la rivière est parfaitement inutile; l'embouchure est très-bien défendue par des bas-fonds et des bancs de sable qui ne permettent pas aux bâtimens d'en approcher.

La rivière a, dans l'intérieur, depuis douze jusqu'à trente pieds d'eau. Les munitions débarquent à Redoute-Koulie, remontent le Kopy jusqu'au village de Korghy. Ce village est à 5 lieues de la mer. De Korghy on les transporte par terre jusqu'au fleuve Rhion ou Phaze; ce trajet n'est environ que d'une lieue et demie. Le village du Phaze, où se rembarquent les provisions, s'appelle *Choladidy;* ces provisions remontent par eau jusqu'à Maran, de Maran on les transporte, à dos de cheval, à Cotatis. Ce dernier trajet par terre est de 75 werstes, ou d'environ 18 lieues: toutes ces embarcations retardent assez la marche des munitions et économisent très-peu la dépense. De Cotatis à Redoute-Koulie la route est en plaine et carrossable; il ne faudroit, pour la rendre très-belle, que brûler les bois très-épais qui gênent la marche et surtout le transport à dos de cheval. Les Mingreliens prennent cette route de terre; et quoiqu'il y ait 36 lieues de Cotatis

à Redoute-Koulié, la charge de cheval ne coûte pas plus de 10 à 12 francs.

La Redoute-Koulie, garnie de quelques canons, est gardée par deux bataillons d'infanterie ; un troisième bataillon, compose la garnison de Cotatis. Cinq cents cavaliers cosaques sont cantonnés dans les villages de l'intérieur pour assurer les transports et faire la police. Ainsi le nombre des Russes en Mingrelie ne passe pas 2,300 hommes. Leurs établissemens en Mingrelie sont aussi mal entendus et aussi négligés que s'ils étoient précaires ou inutiles. Cependant le gouvernement paroît disposé à garder ce pays; et les bienveillantes intentions de l'empereur Alexandre sont de rendre les habitans heureux, de les soustraire à l'esclavage auquel leurs chefs les ont condamnés, de les familiariser avec les Européens, et de leur apprendre les arts utiles.....

Il faut que le cabinet de Pétersbourg ait été bien trompé par ses agens; le véritable lieu de la colonie étoit dans le Guriel, sur les bords et à l'embouchure du Phaze, à 3 ou 4 lieues de la Redoute-Koulie. L'embouchure du Phaze a 12 pieds de profondeur, et beaucoup plus en dedans. Les bâtimens d'une médiocre portée peuvent le remonter assez loin. Les marchandises, placées dans des barques, se transporteroient à très-peu de frais, et très-vite, à Maran. Il y a dans ce dernier endroit un magasin russe d'où,

comme il a été dit, on expédie les munitions par terre jusqu'à Cotatis. De Cotatis à Teflis la distance est de 40 lieues à peu près. Une grande partie de la route est accessible aux voitures, et le transport par charrois jusqu'à Sumarra ne coûte que 100 copecks (soit 50 centimes). Le chemin de Sumarra à Cotatis est beaucoup plus cher. Les marchandises doivent se transporter à dos de cheval; mais cette partie de la route n'est pas un objet considérable : il seroit d'ailleurs très-possible de l'améliorer.

Ainsi, en s'établissant à Potty, sur les bords du Phaze, les Russes auroient ouvert des communications plus aisées avec Teflis; les munitions et les objets d'échange auroient pu se transporter très-loin par le fleuve, et les bâtimens auroient eu l'avantage d'un bon port et d'un abordage assez facile.

Après avoir très-mal choisi le poste d'Anacria, les Russes, obligés de l'abandonner, n'ont pas été plus heureux dans le choix de leur seconde colonie; ils seront forcés de finir par où ils auroient dû commencer. Potty ne leur offre pas d'ailleurs les moindres difficultés; une mauvaise redoute défendue par des Lazes, ne leur opposera pas une grande résistance.

Quand on pense que la route de la mer à Teflis est infestée par des Abcas au point de la rendre dangereuse pour des petites caravanes;

quand on songe que les Abcas viennent piller le pays et les voyageurs entre les armées de la Georgie et de la Mingrelie, on ne croiroit jamais que les Russes ont plusieurs années de séjour et d'établissement entre les mers Noire et Caspienne : et cependant la chose est certaine.

Mon frère avoit ordre et le plus grand désir de voir la ville de Teflis ; il n'étoit pas effrayé de la fatigue, et on lui avoit annoncé qu'il faudroit faire à pied une partie du chemin : mais il ne trouva pas de guide ; ils ne vouloient partir qu'avec une escorte de 50 ou 60 personnes, et il auroit fallu attendre plusieurs mois pour trouver une caravane aussi nombreuse. Ainsi, à son grand regret, mon frère fut obligé de renoncer à l'espoir de prendre quelques renseignemens sur le commerce à faire avec Teflis, la Perse intérieure et les bords de la Caspienne.

Indépendamment des facilités que les voleurs et les nomades trouvent dans l'épaisseur des bois, dans le mauvais état des routes, dans le défaut de police et de sage administration, les habitans nuisent beaucoup aux Russes : ils sont détestés des grands dont ils ont usurpé les droits et limité la puissance, et n'ayant rien fait pour le peuple, ce dernier ne les aime pas ; il a même pour eux l'éloignement qu'inspire le joug étran-

ger à tous les peuples barbares ou civilisés. Les Mingreliens, non moins esclaves, non moins pauvres, non moins avilis que les Cophtes d'Egypte, se verroient délivrer avec plaisir de leurs grands et de leurs princes; mais il faudroit que les Russes fissent aimer leur autorité, il faudroit que le nouveau joug fût plus supportable. Les habitans, au lieu de s'opposer aux incursions des Abcas, soit lâcheté, soit connivence, cachent même aux Russes les chemins plus courts, plus faciles, moins exposés, qui conduisent de la mer à Teflis.

Les grands et les princes montrent leur haine moins que le peuple, mais elle est beaucoup plus forte. Le prince d'Imeret, l'infortuné Salomon, dépouillé peu à peu de son autorité, de ses revenus, de sa considération, traîne une vie misérable; il erre çà et là, comme un malheureux proscrit qui craint d'être arrêté.....

Malgré les efforts de la jalousie et de la rivalité, l'admiration générale a porté chez les Mingreliens les plus sauvages, et jusque chez les Abcas, le nom, les victoires et les prodiges de *Napoléon*. Quand mon frère mangeoit avec les princes ou les grands du pays, il se trouvoit dans la douce obligation de parler toujours de l'empereur et de ses campagnes.

..... La reine de Mingrelie, veuve

du prince Nadian, est assez belle, et âgée de 35 ans. Très-pauvre depuis la mort de son mari, ne recevant aucun secours du roi Salomon, elle vit comme une bohémienne. Accompagnée de 100 à 150 nobles ses sujets, mais que la misère rend ses égaux, elle erre de village en village. Les habitans sont obligés de la nourrir, ainsi que toute sa suite. Chaque bourgade, tour à tour visitée, est dépouillée tour à tour de ce qu'elle a de mieux. La reine s'étoit rendue à Cotatis pour voir nos bâtimens; elle fit beaucoup d'accueil à mon frère, avec lequel elle dîna deux fois chez le général Ringoff; et quelques jours avant le départ, la reine le pria de lui rapporter, au printemps prochain, quelques objets dont elle avoit besoin : mon frère le lui promit, et j'espère tenir sa promesse.

La note est écrite de la main de la reine; elle demande une nappe, 12 serviettes, 100 assiettes et une douzaine de fourchettes et couteaux. On peut juger, par la commission, de l'état et du mobilier de cette princesse.

A l'époque où mon frère eut l'honneur de la voir, elle arrivoit d'une expédition qui n'avoit pas eu beaucoup de succès : elle avoit été au secours du fils aîné de Kelech-Bey, seigneur de Sohkoum. Il faisoit la guerre à son frère cadet qui, pour régner, avoit assassiné son père, et s'étoit retranché dans une forteresse. Le défaut

de vivres obligea l'armée de la reine à se débander au bout de trois jours. Cette armée n'étoit composée que de 500 hommes. Les Russes ne se mêlent pas de ces guerres intestines ; ils ne peuvent même qu'y gagner : leurs ennemis se détruisent l'un par l'autre ; mais cette anarchie empêche la civilisation et les relations commerciales, et peu de Russes ont le bon esprit de voir qu'ils perdent beaucoup à maintenir un pareil ordre de choses.

Cependant, comme nous l'avons déjà dit, quand même les Russes auroient des vues plus étendues et plus libérales, la haine, les préjugés, l'ignorance des habitans leur opposeront beaucoup de difficultés; le bien qu'ils font ou qu'ils cherchent à faire est même empoisonné. Ils ont décoré le prince héréditaire de Mingrelie du rang de général-major et du cordon de Sainte-Anne. Cette décoration a été donnée à sa mère; mais ils aimeroient beaucoup mieux, comme les grands de Georgie, qu'on leur laissât l'indépendance et la facilité de vendre leurs sujets.

Le jeune prince de Mingrelie est âgé de 12 à 13 ans; il fait sa résidence dans un château voisin de Maran, et construit en pierres. Ces habitations sont très-rares. Les hôtels des princes et des grands sont mal couverts, et bâtis en terre. Tous les seigneurs que mon frère a vus dans sa

route mènent une vie misérable et que n'envieroient pas les paysans européens; ils mangent encore leur plat favori de panis, dont Chardin a le premier parlé; il est encore connu sous le nom de *gom* ou *gomi*. Le costume n'a pas changé; les princes ne se distinguent des particuliers que par leurs moustaches peintes en rouge, et par un clou attaché aux bottines en forme d'éperon.

Les femmes, très-sales, quoique aimant à se montrer, recherchent autant de fard que du temps de Chardin, et elles font tout ce qu'elles peuvent pour s'enlaidir.

La ville de Cotatis, capitale de l'Imeret, est très-petite; elle est cernée en demi-cercle par des montagnes qui courent de l'est au nord-ouest. Les maisons ne sont que des chaumières. Le palais du roi Salomon est bâti en pierres; mais il n'est plus habité, et tombe en ruines. Les Russes l'ont presque détruit, ainsi que la forteresse : cette dernière avoit été bâtie par les Génois.

On voit avec plaisir les ruines d'une ancienne église; il ne reste qu'une chapelle voûtée qui sert au culte. Ce monument a dû être très-beau. L'évêque a sa résidence dans l'enceinte de la forteresse génoise. Ce prélat fit à mon frère l'accueil le plus amical.

J'appris avec plaisir que le roi Salomon avoit

une imprimerie; elle est sous la direction du curé de la ville.

Les Mingreliens, mieux gouvernés, seroient un peuple dont on pourroit tirer parti. Le climat est doux, le sol fertile; les troupeaux et les pâturages sont nombreux; le pays produit d'assez bon vin : la vigne naît partout spontanément. Le buis, le chêne, le figuier viennent partout et en quantité. En général, ce royaume est couvert de bois et bien arrosé : il ne manque pas d'habitans; il y faudroit des lois, et des magistrats éclairés.

Cotatis renferme 40 familles d'Arméniens catholiques; ils ont une église assez jolie. Ils sont gouvernés par trois prêtres italiens, qui sont les médecins du roi Salomon. Mon frère fut très-content de l'accueil et des opinions de ces bons moines.

Malgré la guerre et la surveillance, les Mingreliens commerçoient avec les peuplades turques du Phaze. Ces dernières achetoient surtout beaucoup d'esclaves. Mon objet n'a pas été rempli : je vais m'occuper d'une seconde expédition; c'est déjà beaucoup d'être assuré des dispositions des habitans. Il est très-difficile, dans les circonstances, de recueillir beaucoup de marchandises françaises. Je vais faire un choix dans tous les articles de nos manufactures que je puis trouver

et qui peuvent convenir. Je serai trop heureux si je montre la route d'un nouveau commerce à mes compatriotes, si je suis utile à nos manufactures, et surtout si je contribue à faire aimer le nom français dans des contrées où notre empereur l'a rendu respectable.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXV.

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie.

PLUSIEURS amis des études géographico-historiques nous ont adressé, ou ont promis de nous adresser des lettres destinées à éclaircir des points douteux, à relever des erreurs essentielles et qui pourroient se propager; enfin, à proposer des idées nouvelles et propres à provoquer des discussions utiles. Pour ne point disséminer dans les *Annales* ces articles, souvent très-curieux, mais de peu d'étendue, nous avons résolu de les réunir désormais sous le titre de *Correspondance critique*, de leur assigner la première place dans le Bulletin, et de donner à chaque lettre un numéro qui servira à les retrouver plus facilement.

Nous n'admettrons que des lettres signées par leurs auteurs, dont cependant nous supprimerons les noms lorsqu'ils nous en marqueront le désir.

I.

SUR LE FAUX PSALMANASAR.

Paris, 6 septembre 1809.

MONSIEUR,

L'intérêt que présente votre analyse de quelques Mémoires hollandais sur l'île de Formose, me l'a fait lire avec une attention particulière. J'y vois que le savant *Adelung* vous a induit en erreur sur le nom de l'imposteur qui a pris le nom de Psalmanasar. A l'en croire, cet auteur s'appeloit N. F. B. de Rodes; c'est une erreur dont la traduction française de la *Description de l'île Formos*, fait connoître l'origine. Le traducteur est nommé sur le frontispice N. F. D. B. R.; ces lettres ont probablement servi à former N. F. B. de Rodes : mais l'on a pris pour auteur de l'ouvrage un acteur mis en scène par Psalmanasar. En effet, dans la partie de la description de l'île Formosa, relative aux aventures de Psalmanasar, il est souvent question d'un prétendu jésuite d'Avignon, nommé le P. de Rode. Psalmanasar assure que ce jésuite, qui se faisoit passer pour Japonais, fut choisi par son père pour être son précepteur et pour lui apprendre la langue latine. Ce missionnaire eut un très-grand soin de lui, et s'en fit tellement aimer, que Psalmanasar ne put se résoudre à le voir partir de Formose sans le suivre. Ils sortirent donc ensemble de cette île et passèrent d'abord à Luçon, ensuite à Goa, et de Goa à Gibraltar, d'où ils firent voile pour Toulon; de Toulon ils allèrent à Avignon, qui étoit le terme du voyage du P. de Rode..... Ce récit ne présente que des fausseté;

mais il en est une qui a été bien et dûment vérifiée, car les jésuites ont inséré dans le *Journal de Trévoux* des certificats par lesquels il est authentiquement prouvé que le P. de Rode n'est jamais sorti de la province de Lyon. On n'a d'ailleurs aucune preuve qu'un nommé de Rode se soit caché sous le nom de Psalmanasar. Cet imposteur, mort à Londres en 1763, âgé, non de soixante-cinq ans, comme le disent les *Dictionnaires historiques*, mais de quatre-vingt-quatre ans, a emporté dans la tombe son secret. On sait seulement qu'il étoit né dans une contrée méridionale de la France. Peu de temps avant de mourir il composa, en anglais, des *mémoires* pour désabuser le public et pour lui faire connoître toutes ses fourberies. On les a publiés à Londres en 1764 : leur lecture prouve que Psalmanasar n'a jamais voyagé hors d'Europe. Né de parens catholiques et d'une ancienne, mais pauvre famille, il quitta son pays natal à seize ans. Ce fut le besoin qui le détermina à se faire passer en Angleterre pour un Japonais converti au christianisme, et amené en Europe par les jésuites. Il se fit successivement maître de langues, de fortifications, empirique, peintre d'éventails, etc. Enfin, par l'avis d'un ecclésiastique, et avec le secours de plusieurs personnes charitables réuni au profit des leçons qu'il donnoit, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la théologie et de l'hébreu. Il traduisit plusieurs ouvrages, et devint auteur lui-même. On l'engagea à s'unir aux savans qui avoient entrepris l'Histoire universelle. Ses *Mémoires* font connoître ce qu'il fit pour perfectionner l'ouvrage, pour lui donner l'ordre et la méthode qui y règnent, etc., etc.

Je dois dire, avant de terminer cette lettre, que M. Boucher de La Richarderie, dans sa *Bibliothèque uni-*

gerselle des Voyages, n'a pas cité exactement les lettres initiales des noms du traducteur français de la *Description de l'île Formosa*. Il a omis la troisième, c'est-à-dire le D. Je n'ai pu découvrir ce que signifient les cinq lettres N. P. D. B. R. Aussi l'impossibilité de trouver le nom de ce traducteur et celui de Psalmanasar, m'a empêché de placer, dans mon Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, la *Description de l'île Formosa*.

J'ai l'honneur, etc,

BARBIER,

Bibliothécaire de S. M. l'Empereur.

II.

OBSERVATIONS SUR LE VOYAGE AU MIDI, *DE M.* MILLIN (1).

Beaucaire, ce 30 août 1809.

MONSIEUR,

« Les *Annales des Voyages, de l'Histoire et de la Géographie*, destinées à tenir le public au courant des » progrès que font les sciences historiques, et spécialement » la géographie », doivent aussi, sans doute, servir à rectifier les relations souvent inexactes des voyageurs. C'est dans ce dessein que je prends la liberté de vous adresser quelques observations sur le *Voyage* de M. *Millin* dans les départemens du midi de la France.

(1) Nous avons hautement reconnu le mérite du *Voyage* de M. Millin; nous recommandons encore une fois à nos lecteurs cet utile et intéressant ouvrage. Mais les personnes qui habitent un lieu, trouvent toujours quelque chose à corriger dans les relations des voyageurs, qui ne peuvent jamais tout vérifier. (*N. d. R.*)

On lit dans l'ouvrage de cet estimable voyageur, tome III, page 436 :

« Les auteurs de l'Histoire de Languedoc placent » Ugernum à peu de distance de Bellegarde. » M. Millin est dans l'erreur; les savans Bénédictins, auteurs de l'Histoire de Languedoc, disent formellement, tome II, page 618 : *Ugernum est donc le même lieu que Beaucaire;* et tome V, page 661 : *Il n'est point douteux que le château d'Ugernum, situé sur le bord occidental du Rhône, n'ait été à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Beaucaire.*

M. Millin ajoute, tome III, page 420 :

« Les *barques* du Lyonnais, du Dauphiné, de la Suisse » et de l'*Allemagne* descendent (à Beaucaire) par le » Rhône..... Outre ces barques, etc. »

On n'a jamais vu à Beaucaire de barques venant de la Suisse et de l'Allemagne !! M. Millin sait très-bien, sans doute, que le Rhône, s'engouffrant à cinq ou six lieues de Genève, se perdant sous des rochers l'espace d'un quart de lieue, et ne commençant à porter bateau qu'à Seissel, ne peut pas amener à Beaucaire les *barques* de la Suisse.

On lit encore, tome III, page 434 :

« Le portail de l'église Notre-Dame des Pommiers (à » Beaucaire) *est* orné de figures relatives à la naissance » du Christ; au milieu *est* la Vierge, qui tient entre ses » bras le divin Rédempteur. On lit au-dessous, en caractères gothiques :

» *In gremio matris, residet sapientia patris.*

» A droite, l'ange prescrit à saint Joseph d'emmener » la Vierge et son enfant en Egypte; on lit *encore* :

» *Ducit in Ægyptum, Joseph cum Virgine Christum.*

» Enfin, sous l'adoration des Mages, qui est à gauche, » on a écrit :

» *Nostro divino, dant tres tria numera trino.* »

Ce qu'il y a de vraiment remarquable, c'est que pas une seule de ces inscriptions, pas un seul de ces bas-reliefs ne se trouve sur le portail de l'église Notre-Dame des Pommiers. Il existoit anciennement une église gothique, entièrement conforme à celle que M. Millin prétend avoir vue en 1804; mais cette église fut détruite au commencement du dernier siècle, et sur son emplacement on construisit, en 1734, d'après les dessins de M. Franque, le temple qu'on voit aujourd'hui, et sur la façade duquel on ne trouve rien de ce que dit M. Millin.

On lit enfin dans le savant voyageur, tome III, page 435 :

« Beaucaire a produit plusieurs hommes célèbres; le » pape Urbain V, et Raimond comte de Toulouse, y » sont nés, ainsi que l'évêque de Metz appelé *Jean de* » *Beaucaire*, qui a écrit en latin l'histoire des troubles » arrivés sous François II et Charles IX. »

Il y a eu sept comtes de Toulouse du nom de Raimond. C'est le courageux et infortuné Raimond VII, fils de Raimond VI et de Jeanne d'Angleterre, qui naquit à Beaucaire au mois de juillet 1197 : tous les historiens sont d'accord sur ce point. Il n'en est pas de même du pape Urbain V. Poldo d'Albenas, dans son *Discours historial de l'antique, cité de Nimes;* Nicole Gilles, dans ses *Chroniques et Annales de France;* l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Mer des Histoires*, etc., font naître Urbain à Beaucaire; mais la plupart des auteurs, et notamment Duchêne dans la Vie des Papes, don Vaissete dans son

Histoire de Languedoc, Baluze, etc., placent le lieu de sa naissance dans le diocèse de Mende.

Quant à l'évêque de Metz, qui a écrit en latin l'histoire des troubles, ce qu'en dit M. Millin est entièrement controuvé : ce savant évêque ne s'appeloit pas *Jean*, mais *François ;* il n'est pas né à Beaucaire, mais dans le Bourbonnais; enfin ce nom de *Beaucaire*, en latin *Belcarius*, étoit son nom de famille. Moreri, Bayle, Sainte-Marthe, etc., ne laissent aucun doute à cet égard.

Toutes ces erreurs appartiennent uniquement à M. Millin. Il en est un grand nombre d'autres qui sont une suite de la confiance que ce savant membre de l'Institut a accordée à des mémoires et à des ouvrages apocryphes : elles seront le sujet d'une nouvelle lettre, etc., etc.

ISIDORE DE FORTON,
ancien officier de marine.

DESCRIPTION des Hindous; par M. SOLVYNS. 15e livraison de l'édition in-folio; 6e de celle in-4°.

Nous avons fait connoître à nos lecteurs le plan de l'ouvrage de M. Solvyns; nous en avons indiqué le caractère original, authentique et digne d'éloges sous tous les rapports. Comme cet ouvrage, dont les livraisons se succèdent rapidement, se trouve, par son prix, quoique très-modéré en proportion de sa valeur, hors de la portée de beaucoup de personnes qui étudient soit la géographie, soit l'histoire des peuples, nous croyons faire une chose agréable à la plupart de nos lecteurs, en analysant

ici la partie du texte des deux dernières livraisons de l'édition *in-folio*, qui a rapport aux *faquirs* ou dévots-pénitens de l'Indostan, espèce d'hommes dont l'histoire tient à celle des superstitions en général, plus encore qu'à l'histoire religieuse des Hindous en particulier; car il y a aussi dans l'Inde des faquirs musulmans, quoique improprement appelés ainsi. M. Solvyns, toujours fidèle au plan de son ouvrage, se borne à ceux qui sont vraiment Hindous.

« Je me suis proposé, dit-il, de faire connoître une classe d'hommes très-particulière et très-nombreuse dans les pays habités par les Hindous. C'est celle des *faquirs*, gens fanatiques qui, ne possédant rien au monde et ne s'attachant à rien, peuvent se livrer uniquement à la dévotion, vivent partout aux dépens des autres, et jouissent généralement d'une considération qui va quelquefois jusqu'au respect le plus soumis. »

Nous allons commencer par cette espèce de faquirs appelés *Porom-Houngse*. A en croire un superstitieux Hindou, le *porom-houngse* est un homme qui, descendu du ciel, vit des milliers d'années sans jamais prendre la moindre nourriture, et qui étant jeté à l'eau ou dans le feu, n'y périt point. Ce qu'il y a de vrai dans ces contes ridicules, c'est qu'on ne voit point un porom-houngse mangeant ou buvant en présence de personne. « Moi-même, dit M. Solvyns, ayant vu un faquir de » cette espèce, assis sous un arbre dans le jardin d'un » Hindou connu par sa piété, j'eus la curiosité de l'ob- » server pendant une grande partie de la journée; il » garda toujours la même attitude et ne fit presque » aucun mouvement. Obligé ensuite de me retirer, je » le fis observer par mes domestiques qui, au bout de » quelques heures, vinrent me dire qu'il étoit toujours

» dans la même position. Je ne sais ce qui se passa » pendant la nuit; mais le lendemain, et les jours suivans, je le vis encore dans la même attitude et presque immobile. Ce ne fut qu'au bout de cinq ou six » jours qu'on vint me dire que le porom-houngse n'étoit plus sous l'arbre. Quelques Hindous qui étoient » présens m'assurèrent très-sérieusement qu'apparemment il étoit remonté au ciel, d'où il n'étoit descendu que pour visiter ce pieux Hindou ». Remarquons ici que la réputation d'un Hindou est faite dès le moment qu'un porom-houngse daigne entrer chez lui, et qu'alors toute la famille est, dans le canton, en odeur de sainteté. Aussi tout le monde accueille-t-il un porom-houngse avec le plus profond respect : le peuple surtout fait toutes sortes de momeries autour de ces faquirs, et ne se lasse point d'honorer, par les cérémonies les plus ridicules, la sainteté de leur origine.

Les *Bormatcharys*, autre espèce de faquirs, se signalent par leur chasteté qu'ils paroissent effectivement pratiquer avec beaucoup de rigueur. Ils sont très-dévots, et font continuellement des prières, un chapelet à la main. Semblables à plusieurs autres faquirs, ils passent devant les maisons des Hindous, mais sans jamais demander l'aumone; ils acceptent cependant la nourriture qu'on leur offre, et qui consiste communément en riz, lait et fruits; mais ils ne peuvent en accepter au-delà de la quantité nécessaire à leur subsistance journalière. On voit aisément que la vie de ces superstitieux dévots n'est qu'un état de paresse continuelle, et que l'entretien de ces fainéans est à la charge de la classe laborieuse qui, à la vérité, ne fait pas autant de simagrées que les faquirs pour faire preuve de dé-

votion, mais qui use sagement de ses dispositions naturelles pour gagner sa subsistance. On croiroit d'abord que le peuple devroit se lasser de pourvoir aux besoins de tant de faquirs indolens qui vivent à ses dépens; mais il faut songer que ces hommes ont l'adresse d'exciter, par toutes leurs pénitences extraordinaires, l'attention et la commisération des ames sensibles, et qu'ainsi ils doivent toujours réussir à se faire donner les choses nécessaires pour les besoins de la vie, d'autant plus que les pieux Hindous regardent comme une œuvre méritoire d'avoir soin d'un faquir. Il y a même des marchands qui se croient honorés de ce qu'un faquir veut bien choisir dans leurs boutiques ce dont il a besoin, et qui se flattent qu'une pareille visite portera bonheur à leur commerce. Ainsi, dans l'Indostan comme jadis en Europe, tout le monde espère gagner le paradis, les uns en ne faisant rien, et les autres en nourrissant ceux-ci du fruit de leur travail.

Les Ramanandys, ou dévots consacrés à *Râm*, forment une espèce particulière de faquirs. Le nom de *Râm* est donné, par les Hindous, à la divinité qui possède le pouvoir créateur. Les faquirs, adorateurs particuliers de cette divinité, portent les cheveux extrêmement longs et épais, et ont soin de les couvrir d'une poudre rougeâtre mêlée de terre ou de boue. Mais ces cheveux forment autour de leur tête une masse tellement énorme, qu'il est difficile de se persuader qu'ils aient crû naturellement jusqu'à ce point-là, et il y a lieu de soupçonner qu'ils amassent sur leur tête beaucoup de cheveux étrangers, afin de se donner un air terrible et imposant. Ils laissent en outre croître, au milieu de leur barbe, une mê-

che qui descend jusqu'à terre, même quand ils se tiennent debout.

Les ramanandys portent communément dans la main un tas de feuilles sèches, au milieu desquelles se trouve de la cendre; c'est pour en distribuer, avec un air mystérieux, à tous les pieux Hindous qui viennent les entourer partout où ils se montrent. Les faquirs se font voir plus souvent à la campagne qu'à la ville; et dans les pays plats de l'Indostan, particulièrement dans le Bengale, ils semblent se montrer plus fréquemment en hiver qu'en été; mais, à l'exemple de tous les autres faquirs, ils ne sont pas plus vêtus pendant le froid que dans les plus grandes chaleurs. Les ramanandys marquent de trois signes leur front, le creux de la poitrine et le haut des bras; souvent aussi ils se couvrent tout le corps d'une terre ou cendre blanche, ce qui leur donne un air vraiment hideux, surtout quand ils portent avec cela leur perruque énorme. Ils tiennent sous le bras un morceau de toile constamment mouillé, qui leur sert à se rafraîchir la figure et à se frotter les différentes parties du corps.

On appelle *Bichnoub* les hommes qui, après avoir renoncé à tous les plaisirs de la vie, aux richesses et aux biens terrestres, se sont voués au culte de *Vichnou*, et ont consacré le reste de leurs jours à l'adoration continuelle de cette divinité. Il est rare de voir des jeunes gens dans cette classe de dévots; mais des hommes d'un certain âge y entrent fréquemment. Souvent des pères de famille, ayant amassé une fortune immense et porté leur maison à un haut degré de prospérité, renoncent tout à coup à toutes leurs possessions et s'exilent volontairement de leurs foyers, pour n'être plus distraits par des soins temporels dans

leur préparation à la vie future. Avant de partir, ils assemblent leurs enfans et leurs proches parens, et leur annoncent la résolution qu'ils ont prise de ne plus s'occuper des affaires de ce monde. Ils se couvrent alors la tête d'un bonnet rouge et bleu, se revêtent d'un morceau de toile, se munissent d'un bâton et d'un chapelet, et abandonnent ainsi tout ce qu'ils ont de plus cher. De riches négocians qu'ils étoient, ils deviennent des pélerins errans, ne possédant rien, allant de temple en temple, et vivant des aumônes qu'on veut bien leur faire. On peut s'étonner justement que les sectateurs d'une religion semblable à celle des Hindous, puissent trouver dans ses dogmes des motifs assez forts pour les arracher à tout ce qui attache l'homme à la terre par de si puissans liens : ces grands sacrifices ne sembleroient être possibles qu'aux Chrétiens. Mais il faut songer que le seul dogme qui soit capable d'y déterminer les Hindous est sans doute celui qui fait aussi partie des principes de la religion chrétienne, savoir l'immortalité de l'ame et l'espérance d'une seconde vie meilleure que la première. C'est cette doctrine consolatrice qu'envisage le dévot Hindou lorsqu'il se voue pour toujours au culte de Vichnou ; c'est ce dogme salutaire qui élève les pensées de son ame vers un but plus noble, plus sublime, et fait de lui un modèle de résignation, de piété et de sainteté.

M. Solvyns ne donne point le nom hindou des faquirs qui adorent le feu : ils récitent presque sans cesse des prières ou *mounters*. Ils sont ordinairement assis sur une peau de tigre royal du Bengale, et ressemblent beaucoup, par l'extérieur, aux ramanandys. Ils ont, pendant leurs prières, les cheveux flottans autour de la tête ; et comme leur chevelure est en même temps

très-longue et fort épaisse, elle forme autour des épaules une masse et un volume énormes. En voyant quelques-uns de ces faquirs pour la première fois, M. Solvyns eut de la peine à croire que ces cheveux fussent les leurs. « Dans la suite, dit-il, je les examinai de plus » près, mais je n'ai point découvert qu'ils en portassent » de faux; cependant je n'ai pu me persuader encore » qu'il en croisse autant sur la tête d'un seul homme ». Du reste, ils portent, comme les ramanandys, une mèche de leur barbe tellement longue qu'elle traîne par terre. Lorsqu'ils ne font pas de prières, ils nouent cette mèche auprès du menton; ils en font autant de leurs cheveux qu'ils passent autour de la tête de manière à en former une espèce de turban. Cette chevelure épaisse ne leur semble pas sans doute les rendre assez hideux, voilà pourquoi ils se frottent fréquemment la peau d'une terre blanchâtre, et en outre se peignent la figure de manière à devenir, comme ils le désirent, vraiment épouvantables.

L'adorateur du feu, représenté par M. Solvyns, porte dans sa main un vase avec un peu de cette terre dont il se colore le corps; devant lui on voit un *sunk* ou conque, et une *gluntha* ou sonnette, instrument dont il fait usage en priant Dieu. Assis auprès d'un feu, il orne de fleurs le dieu *Sieb* ou *Chewa*, que le crédule Hindou se figure présent dans un morceau de terre aussi bien que dans toute autre matière : il fait ce sacrifice devant la maison d'un pieux Hindou qui l'en a chargé, afin d'obtenir la réussite d'une chose incertaine; par exemple, l'heureuse délivrance de sa femme enceinte, ou une abondante récolte de riz, d'indigo, de sucre. Souvent le Hindou fait répéter ces sacrifices jusqu'au moment de l'événement désiré, ce qui tourne presque toujours au

profit du faquir, largement récompensé de ses peines.

Tous les faquirs mettent des soins particuliers à se donner un air horrible, ou du moins à en imposer à la multitude, n'importe de quelle manière; les *Abdhouts* y parviennent en se peignant bizarrement la figure et le corps, mais d'une manière différente de celle de tous les autres faquirs : car chaque classe de ces dévots a sa manière de se peindre, d'arranger le turban, les cheveux, la barbe et les diverses parties de son vêtement.

Les abdhouts vont ordinairement en bandes; ils sont bien faits et très-propres. Celui qui est représenté dans l'estampe porte à la main un petit bâton, dont un des bouts se termine en forme de main; cette baguette sert au dévot à se gratter les différentes parties du corps. Ce qui rend les abdhouts remarquables, c'est la grande vénération et la confiance aveugle que leur témoignent les femmes. C'est à ces abdhouts qu'elles s'adressent pour n'être pas stériles dans leur mariage; mais la manière dont elles leur rendent leurs hommages est tellement dégoûtante et contraire à la pudeur, que je ne pourrois la raconter sans blesser les lois de la décence. Je dois cependant dire que les abdhouts se montrent insensibles à toutes ces marques d'une telle adoration, et donnent tranquillement leur bénédiction aux femmes sans jamais abuser de leur confiance extrême. Les abdhouts sont ordinairement mariés et ont un grand nombre d'enfans.

Les faquirs dont nous avons parlé mènent tous la vie la plus paisible du monde, et ne gagnent leur subsistance que par leurs pratiques superstitieuses et bizarres. Il y en a d'autres qui se font craindre par les violences qu'ils exercent, et auxquelles ils se croient autorisés par le nom sacré qu'ils portent. Les *Nagous*, ainsi que

les *Sounyacys*, sont de cette dernière espèce. On a observé qu'ils se montrent, dans les pays plats, en plus grand nombre depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mars, qu'en toute autre saison; il paroît que, pendant les grandes chaleurs, ils restent chez eux au milieu des montagnes. On les reconnoît à leur physionomie commune et désagréable. La crainte qu'inspirent au peuple hindou ces pieux voleurs, fait qu'on débite sur leur compte une foule de récits absurdes que je n'ai point vus confirmés par mon expérience, et que je regarde par conséquent comme trop incertains pour entrer là-dessus dans aucun détail. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aujourd'hui beaucoup de Mahométans qui apparemment trouvent commode de vivre aux dépens d'autrui, se mêlent du métier des nagous et se font passer pour de véritables faquirs. Cependant les Hindous les distinguent bientôt et les volent de très-mauvais œil. Ce qui fait reconnoître surtout ces imposteurs, c'est qu'ils demandent très-souvent l'aumône, contre la coutume des véritables faquirs; car ceux-ci ou se contentent de ce qu'on veut bien leur donner, ou ils le prennent de force, comme font ordinairement les nagous et les sounyacys. Du reste, aucun faquir n'est sujet aux impôts; et ils se dispensent de payer les frais de voiture, les passages de rivière, ou tout autre droit quelconque. Ils assistent en grand nombre aux cérémonies extraordinaires, telles que le mariage d'un riche, une cavalcade, une procession, etc. On ne manque pas de payer libéralement leur présence à ces solennités. Les nagous y assistent aussi quelquefois; mais on est trop heureux quand on peut terminer la fête sans éprouver leurs violences accoutumées.

Le nom de *Dondy*, que portent certains faquirs, est

dérivé du mot Hindou *dond*, qui signifie bâton, ou plutôt gourdin, parce qu'ils en portent toujours un avec eux: lorsqu'ils sont en marche, ils l'ont à la main, et assis ils le déposent à leurs pieds, au bout de la natte ou *cusa*. A l'extrémité de ce dond ou gourdin est attaché un petit morceau carré d'une toile rougeâtre. Ce qui distingue les dondys des autres faquirs, c'est qu'ils prétendent communiquer directement avec la Divinité, et qu'ils ne rendent aucun culte aux simulacres et aux représentations symboliques de leurs dieux; aussi ne portent-ils point le cordonnet, que tout brahman est obligé de porter.

Les dondys ont une grande réputation de sainteté, et sont respectés dans cette qualité partout où ils se montrent. Réunis en bandes de vingt, de trente, et même davantage, ils viennent s'établir communément dans les jardins des riches Hindous; et comme ils ne se piquent point, à l'instar des Porom Hourgse, de vivre sans nourriture, ces jardins se ressentent bientôt de leur visite; mais loin d'en être fâchés, les propriétaires leur fournissent tout ce dont ils ont besoin, et s'en croient très-honorés.

Le chef de ces dondys est communément un homme très-savant, surtout en matières de théologie. Lorsqu'il est assis, ordinairement sur une petite natte, avec ses poytahs, les brahmans viennent en foule l'entourer et recueillir ses instructions sur les points les plus difficiles ou les plus douteux de leur religion. « J'ai aussi, dit » M. Solvyns, eu recours à un chef de dondys pour » avoir des éclaircissemens sur différens objets de la re» ligion et des mœurs des Hindous; il m'en a donné de » très-satisfaisans, et je dois avouer que c'est à lui que je » suis redevable d'une partie des détails qu'on trouve » dans cet ouvrage. Ce dondy conversa aussi plusieurs

» fois en ma présence avec le célèbre William Jones, » qui me dit qu'il le regardoit comme un des plus sa- » vans *pundits* qu'il avoit rencontré. Lorsqu'il venoit » me rendre visite, il falloit préparer pour lui une ca- » bane (*bungalau*) neuve pour le recevoir, un palanquin » neuf pour le faire transporter ; bref, tout ce dont il se » servoit dans sa visite devoit être neuf et n'avoir jamais » été employé. C'est-là un des dogmes de leur secte, » auquel ils tiennent très-rigoureusement. »

Voici encore une classe de faquirs, mais plus dangereux que les précédens. Les *Sounyacys* ne se contentent point, comme les dondys, de dépouiller un jardin; mais, véritables brigands, ils vont en bandes nombreuses attaquer les propriétaires isolés dans les campagnes; ils volent, pillent et commettent en outre toutes sortes de vexations et d'horreurs. Ces vagabonds sont toujours armés; ils se peignent la moitié du visage et quelques parties du corps, et ils laissent croître leur barbe et les cheveux sans les peigner jamais; c'est ce qui fait que leurs cheveux, épais et flottant en désordre, leur donnent un air farouche et sombre, d'autant plus qu'ils les chargent de boue et de terre coloriée. Ils portent à la main un bâton et un *tillia*, ou petit pot de cuir pour puiser l'eau. La religion hindoue prescrit aux sounyacys de ne jamais coucher que sous des palmiers; ce précepte est presque le seul qu'ils observent strictement, car pour les autres ils s'en dispensent à leur gré. Quoique célibataires, sous prétexte de sainteté, ils ne se livrent pas moins au libertinage et aux débauches.

Lorsqu'ils se présentent quelque part, on leur donne volontiers du riz et d'autres espèces de nourriture pour se soustraire à leurs violences, qu'on a d'autant plus de raison de craindre, que ces faquirs sont ordinairement

d'une taille et d'une force plus que communes. Dans des temps d'anarchie, les petits rajahs de l'Indostan ont quelquefois pris à leur solde des bandes de sounyacys, et souvent elles ont attaqué et pillé des districts entiers; mais la vigilance des gouverneurs actuels les empêche de s'attrouper et de troubler le repos public : aussi les sounyacys deviennent-ils toujours plus rares, au grand contentement des habitans de la campagne.

Les faquirs qu'on appelle *Nanek-Pounthy* sont bien différens, et bien plus paisibles que ceux dont nous venons de parler; ils ont dans leur extérieur quelque chose de particulier qu'on ne trouve point chez d'autres faquirs: cette particularité consiste en ce qu'ils ne portent jamais qu'une moustache et un seul soulier. L'origine d'un usage aussi bizarre est encore inconnue, quelque peine que M. Solvyns ait prise pour la découvrir. Chaque faquir de cette classe a son turban couvert de fils de fer entrelacés, dont il porte également une espèce de cordon à son cou, en guise de collier. Au côté gauche du turban, au-dessus de l'oreille, sont attachés deux grelots d'argent. Les nanek-pounthys portent aussi, dans chaque main, un bâton qu'ils frappent continuellement l'un contre l'autre, en récitant, avec une volubilité de langue extraordinaire, un *durnah* ou morceau de légende hindoue. On trouve une description assez détaillée de ce durnah dans le troisième volume des mémoires de la société de Calcutta. C'est en se servant de cette fraude pieuse que ces faquirs s'imaginent avoir acquis un titre incontestable à la charité et à la bienfaisance de ceux devant lesquels ils ont fait leurs longues déclamations. Aussi, lorsqu'après cela ceux-ci ne leur donnent rien, ils les accablent d'une foule d'injures et de malédictions, toujours avec la même volubilité; ils y sont autorisés, à ce qu'ils pré-

tendent, par les préceptes de leur secte. Il faut remarquer que les Hindous sont plus sensibles aux paroles injurieuses qu'aux mauvais traitemens qu'on pourroit leur infliger.

Quelques nanek-pounthys choisissent pour le théâtre de leurs harangues continuelles les marchés et places publiques; d'autres vont de maison en maison, de boutique en boutique, toujours en déclamant et en frappant leurs bâtons l'un contre l'autre, sans qu'on les voie se lasser jamais de pérorer, ne fût-ce que pour dire des injures : c'est-là leur métier et l'état qu'ils ont embrassé pour toute la vie. Ils sont, du reste, assez tranquilles, et jouissent même de quelque estime, surtout parmi les Seykes et les Mahrattes.

Nous espérons que cet extrait fera sentir à nos lecteurs combien d'intérêt l'ouvrage de M. Solvyns offre à tous ceux qui s'occupent de l'histoire morale des peuples. Les notions données par cet estimable voyageur méritent la confiance la plus illimitée; elles ne contiennent que ce qu'il a vu lui-même, et le ton à la fois simple et judicieux qui y règne prouve qu'il a observé avec attention, avec impartialité et avec toute la candeur d'un homme qui ne cherche que la vérité.

Nous donnerons encore un extrait de cet ouvrage dans un prochain cahier.

Tableau Géographique et Politique de la Hongrie, de la Croatie et de l'Esclavonie, etc.; par M. Demian; traduit de l'allemand; publié par MM. Raymond et Roth.

(deuxième et dernier extrait.)

Nous avons rendu justice à cette traduction et nous en avons donné un ample extrait dans notre XXIVe Bulletin; nous y revenons encore avec plaisir. C'est le caractère et la manière de vivre des Slavons ou habitans de l'Esclavonie qui vont nous occuper.

« Cette province fertile, mais inculte, ne renferme que 450 à 460,000 habitans en tout, ou 1659 par mille carré d'Allemagne; population bien foible pour un pays aussi susceptible de culture, et situé sous un aussi beau climat. On ne trouve dans toute la province que 5 villes et 26 bourgs.

» Le nombre des maisons est de 22,189. Dans les villes et dans les bourgs les maisons sont fort mal bâties; elles ne sont qu'en bois ou de terre battue, couvertes de tuiles, de bois, ou de roseaux. Il n'y a de maisons en pierres et de rues pavées que dans les deux forteresses d'Essek et de Peterwardein. Les couvens sont un peu mieux construits. Il n'y a pas 60 ans que l'on ne voyoit pas un seul village dans toute l'Esclavonie, les hommes vivoient dans des huttes de terre comme les sauvages; ce n'est que depuis peu de temps qu'ils ont commencé à se réunir dans des villages et à bâtir des maisons comme les autres peuples de l'Europe.

D'après l'origine, on divise les habitans de l'Esclavonie de la manière suivante :

a. Les Slavons, établis dans le royaume depuis le septième siècle, presqu'entièrement détruits ensuite par les guerres et le joug de la domination turque.

b. Les Illyriens qui, en 1690, vinrent de l'Albanie et de la Servie, sous le règne de Léopold Ier.

c. Les colons Allemands, appelés par Marie-Thérèse et Joseph II.

d. Les Hongrois, beaucoup plus nombreux avant l'invasion des Turcs; il n'en reste actuellement que fort peu dans la contrée d'Essek.

e. Les Bohémiens, ou *Zigeuner,* appelés dans le pays *Neubauern* (nouveaux paysans).

Les familles nobles, à l'exception de deux allemandes et d'une famille italienne, sont toutes d'origine slave ou hongroise. La totalité, ou à peu près, des terres des trois comtés appartient à la noblesse; le souverain ne possède que les deux seigneuries d'*Essek* et de *Dallja,* encore celle-ci est-elle hypothéquée à l'évêque grec de Karlowitz. L'évêque latin de Slavonie possède la seigneurie de Diakowar; toutes les autres, au nombre de 28, appartiennent à la noblesse.

Les bourgeois sont en fort petit nombre.

La plus grande partie des habitans forme la classe des paysans. La disproportion qui se trouve entre leur nombre et celui des habitans des villes n'est pas favorable à la prospérité de l'État. Les paysans exercent grossièrement, et pour leur propre besoin, tous les métiers que les bourgeois font dans les villes des autres pays. Ils ne sont plus attachés à la glèbe, mais obligés à des corvées très-onéreuses.

Les soldats du cordon militaire des frontières sont en même temps agriculteurs.

Le Slavon d'origine slave ou illyrienne est en général d'une taille haute et élancée; son corps est d'une constitution saine et robuste, endurci dès l'enfance à supporter toutes les fatigues et toutes les privations. On baigne les enfans, été et hiver, dans les rivières; ils courent pendant toute la journée sur la neige et sur les glaces, nu-pieds, et sans autres vêtemens que la chemise. Lorsqu'ils rentrent, la mère leur donne, pour les réchauffer, une goutte de *raky* (eau-de-vie de prunes).

Le costume des hommes ne diffère pas beaucoup du costume hongrois; mais dans quelques endroits il est encore à moitié turc. Pendant l'été l'habillement est de toile. La chemise, serrée par une ceinture, descend jusqu'aux genoux. Pour s'habiller plus décemment, ils passent quelquefois sur cette chemise un habit court de toile brune, lisérée en bleu. Ces habits de couleur sont plus usités dans les montagnes que dans les plaines, où l'on porte plus ordinairement le blanc. Les Slavons conservent encore quelques usages turcs, tel que celui de s'asseoir à terre les jambes croisées, et de laisser croître leur barbe; cependant, dans le comté de *Posega* et dans le cordon militaire, on commence déjà à couper la barbe et à ne porter que des moustaches. Leurs cheveux sont toujours bien peignés et tressés sur la nuque en chaînette. Ils se couvrent la tête d'un bonnet de drap rouge ou bleu, de la forme d'un cône coupé par le sommet.

L'habillement des femmes est aussi de toile. Elles portent cependant sur la chemise deux tabliers d'étoffe de laine, rayée de diverses couleurs; elles mettent ces deux tabliers, l'un par devant et l'autre par derrière.

Leur tête est toute enveloppée d'un mouchoir de toile. Pour se parer elles passent, sur leur habillement, un corset noir à manches, et chaussent des bas de laine bigarrée. La coiffure est l'objet principal de leur toilette. Les filles ont, au lieu d'un voile, une espèce de bonnet rouge. Les bijoux dont les femmes slaves aiment le mieux à se parer sont les dents des animaux, et de petites plaques de métal de toutes couleurs; elles s'en parent les cheveux, le cou et les oreilles. Pendant l'hiver, les hommes et les femmes portent des pelisses.

Les mères nourrissent ordinairement leurs enfans, et bien souvent même deux ou trois à la fois.

Les fils ne partagent jamais entre eux les champs qu'ils reçoivent de l'héritage de leur père; toute la famille reste réunie et jouit en communauté de la succession : c'est ce qui fait que l'on trouve souvent des familles fort nombreuses où il y a jusqu'à vingt couples d'époux qui vivent ensemble avec leurs enfans, dans la même maison. Tous les membres de cette famille se rassemblent pour choisir un chef qu'ils nomment *hareschina* (le plus vieux). Dans ce choix ils suivent presque toujours les derniers conseils du défunt, qui recommande ordinairement un membre de la famille pour être son successeur; il arrive aussi assez souvent que le choix tombe sur de jeunes parens. Toute la famille respecte ce chef comme un père, et le craint comme un supérieur. Il exerce une autorité absolue sur tous les individus, hommes et femmes; il gouverne toute la maison, il récompense et il punit; il est le dépositaire des propriétés, il administre le bien, distribue les travaux, pourvoit à tous les besoins de la famille dont il est aussi le représentant, et paye les impôts.

mais s'il s'acquitte mal de ces devoirs, il arrive aussi qu'on le destitue de sa place. Une femme, nommée comme chef de la maison par tous les individus de la famille, est à la tête du ménage et dirige les travaux domestiques. On mange en commun, d'abord les hommes, puis les femmes et à la fin les enfans.

Les Slavons sont très-hospitaliers; ils accueillent avec plaisir le voyageur : on lui prépare, aussitôt son arrivée, un repas auquel assiste ordinairement le chef de la famille; avant de le conduire coucher, une des femmes de la maison vient lui laver les pieds. Les hommes d'un âge mûr ont des lits de plume et des couvertures, les enfans et les jeunes gens n'ont d'autre lit que le plancher sur lequel ils étendent tout au plus un drap ou un habit.

Les habitans de la Slavonie sont braves. On leur reproche à tort d'être paresseux, ignorans, faux et rusés; ces défauts ne sont pas dans leur caractère, ils ne sont qu'accidentels : la polygamie est un vice qu'ils tiennent des Turcs.

Leur nourriture consiste pendant l'été en légumes et en laitage, et pendant l'hiver en viandes, surtout en chair de cochon; mais le mets principal de leurs repas est le chou préparé à l'allemande : leur pain est de froment, et en quelques contrées, d'orge; ils font aussi des mets de farine de maïs qu'ils assaisonnent avec du lait ou du lard. Pour boisson ils aiment le vin, et encore plus le raky : au défaut de ces deux liqueurs, ils se contentent d'eau pure, car on ne brasse point de bière dans tout le pays.

Les Slavons ont aussi quelque talent pour la musique. Ils ont deux instrumens, la cornemuse et une espèce de vielle à quatre et à six cordes; ils aiment plus la

musique douce que la musique bruyante : leurs danses sont d'un caractère sérieux, et ils dansent souvent sans aucun instrument, à la simple voix de l'un des danseurs.

Les Illyriens aiment à chanter les exploits de leurs anciens rois et des héros de leur nation : ils ont beaucoup de dispositions naturelles pour la poésie. Leurs chansons sont fort mélodieuses et remplies d'une imagination poétique, d'autant plus admirable que leurs poètes ont été privés de tous les secours de l'instruction et de l'art.

Les Slavons, manquant presque entièrement de médecins et de pharmacies, guérissent le peu de maladies auxquelles ils sont sujets par des remèdes qu'ils préparent eux-mêmes des simples qui croissent abondamment dans leur pays.

La culture du millet et du maïs est celle dont s'occupent presque exclusivement tous les Slavons ; premièrement parce que ces grains se multiplient davantage, et ensuite parce que leur usage est beaucoup plus varié que celui des autres blés. Ils en font du pain, ils en nourrissent le bétail, et ils s'en servent aussi à leur cuisine: mais ce qui fait surtout que les paysans préfèrent la culture du millet et du maïs, c'est qu'ils sont exempts de dixmes.

Le commerce ne fournissant aux paysans aucun moyen de débit lucratif de leurs bestiaux, ils négligent presque entièrement l'entretien des troupeaux et du bétail, et les campagnes manquent nécessairement d'engrais. Sans fourrage pour nourrir les bêtes à cornes dans des étables où l'on peut faire provision de fumier, ils sont obligés de les mener paître dans les bois où l'engrais se perd. Tout cela prouve que les Slavons

sont encore trop ignorans et trop paresseux pour adopter, dans leur économie rurale, une réforme avantageuse. En Sirmie, leur ignorance est si grande, qu'ils ont même le préjugé que tout engrais est nuisible à la culture du blé.

Au lieu de la faux, les Slavons se servent de la faucille pour couper leurs blés; et au lieu de les battre en grange, comme l'on fait partout ailleurs, ils font fouler les gerbes par les chevaux et par les bœufs en pleine campagne. De cette manière une grande quantité de grains se perd dans la terre; et triturée par les pieds des chevaux qu'ils font trotter jusqu'au nombre de 12 à la fois, la paille n'est plus bonne à rien. Cette perte évidente, et le mal qu'ils font à leurs chevaux, que l'ardeur excessive du soleil, qu'une multitude d'insectes harassent jusqu'à l'épuisement pendant cette longue et pénible opération, n'ont pu encore les engager à bâtir des granges; leur paresse trouve beaucoup plus son compte en faisant faire cette opération par leurs chevaux, qu'à se servir du fléau, ce qui les obligeroit à travailler eux-mêmes. Dans le comté de Posega, on ne se sert de cet instrument que pour battre le seigle, afin d'en conserver la paille dont ils ont besoin pour couvrir leurs maisons.

N'ayant point de granges pour garder leurs moissons, ils sont obligés d'entasser les gerbes dans les champs, en proie aux bestiaux, aux insectes, à l'humidité et aux oiseaux. Elles y restent jusqu'au printemps, lorsque les pluies ont empêché de les battre pendant l'hiver. Les grains poussent pendant ce temps, et on voit quelquefois des gerbes toutes vertes comme si elles étoient couvertes de gazon.

Le maïs cependant est un objet plus sérieux de leurs

soins. Du temps de la récolte, tout le monde, jusqu'aux enfans, s'occupe à en recueillir les épis et à les porter dans une espèce de magasin grossièrement construit de quelques pieux entourés d'osier; mais plus d'une fois on a vu le paresseux paysan mener paître tout bonnement les bestiaux qu'il veut engraisser, dans les champs même où croît le maïs.

Les paysans font eux-mêmes leur farine, et construisent leurs moulins d'une manière fort simple, et semblable à celle que Pallas dit avoir vue chez les Baschkires. De cet aperçu il résulte que l'agriculture est encore fort négligée en Slavonie, et qu'en général le paysan ne sème de blé qu'autant qu'il lui en faut pour sa consommation annuelle : si la récolte est abondante, il emploie le superflu à engraisser ses bestiaux, ou il le dissipe sans en retirer aucune utilité. Les seigneurs et les propriétaires seulement s'occupent avec soin de la culture du blé, dont ils font un commerce assez considérable dans les ports de mer et dans l'Autriche. Les soldats du cordon militaire ne vendent point de blé, mais ils gardent leur superflu pour les mauvaises années, ou ils l'emploient à engraisser des cochons pour les vendre. Comme la population augmente, il faut espérer qu'on s'occupera de lever les obstacles qui s'opposent à l'industrie nationale; l'un des plus grands c'est que, faute de villes et de bourgs, le paysan ne peut vendre ni assez vite ni avec assez de détail les fruits de ses travaux. Un débit facile dans les villes peu éloignées de la demeure des paysans seroit un grand encouragement pour leur industrie, et la cupidité l'emporteroit sur leur paresse. La contrée dans le voisinage d'Essek en fournit une preuve évidente : là, tous les paysans cultivent leurs champs à la manière allemande;

ils ont des étables, des granges et des aires; ils fument leurs terres, et souvent on voit jusqu'à trente chariots chargés de denrées et de vivres que les villageois vont vendre à Essek. On peut en dire autant de la contrée de Daruwar; les campagnes y sont fort bien cultivées et les villageois fort industrieux. Les bains de ce bourg attirent beaucoup d'étrangers qui augmentent la consommation; on y fait un commerce assez considérable, et une quantité d'artisans allemands, nouvellement établis à Daruwar, contribuent à faire naître une industrie très-profitable, celle des manufactures. On peut donc dire de ce pays, que c'est la partie la plus florissante de la Slavonie.

Si les Slavons en général ne se distinguent pas par leur industrie, ils ont d'autres excellentes qualités qui ne demanderoient que d'être développées par de bonnes lois et institutions pour en former une nation digne d'estime. Ils sont très-attachés à leur patrie et à leur prince. Ils éprouvent souvent ces élans d'un sentiment généreux qui porte l'homme à se dévouer pour son semblable. A une ame forte ils joignent une constitution robuste et un tempérament vigoureux. Voilà, ce me semble, des avantages qui valent bien une partie des prétendus bienfaits de notre haute civilisation. Je n'admire point les sauvages, mais j'aime les peuples neufs; c'est avec eux qu'on peut produire de grands et d'heureux changemens.

Les autres chapitres de ce Tableau ne sont pas moins intéressans que ceux que nous venons d'analyser; mais les bornes prescrites à notre Bulletin nous empêchent d'en donner des extraits. D'ailleurs, les amateurs de bons ouvrages de géographie se procureront sans doute ce *Tableau de la Hongrie*, etc. Ils n'y regretteront

qu'un peu plus de précision et d'élégance dans le style; les traducteurs auroient dû prendre la liberté d'habiller un peu à la mode française M. Demian, qui a quelquefois des airs un peu tudesques.

DESCRIPTION topographique et statistique de la France, contenant, avec la carte de chaque département, la Notice historique de son ancien état; les divisions territoriale, civile et politique; les montagnes, rivières, canaux, navigation intérieure, agriculture, productions, industrie, commerce, étendue; population, contributions, instruction publique, mœurs, antiquités, etc.; par J. PEUCHET et P. G. CHANLAIRE. Paris, 1809; *in-4°.*

Une bonne géographie de la France est encore un ouvrage à faire. En attendant que quelque génie heureux construise cet édifice, les amateurs des sciences géographiques ne peuvent mieux faire que de recueillir les matériaux qui doivent en constituer la base; mais il faut faire un choix parmi ces collections, surtout parmi celles qui ont été publiées pendant l'époque funeste où la licence s'étoit introduite jusque dans les sciences, si l'on ne veut courir le risque d'amasser à grands frais d'inutiles fatras qu'on ne peut plus lire aujourd'hui; tels qu'un certain *Voyage dans les départemens*, par M. Jos. Lavallée, ouvrage dans lequel les notions scientifiques sont bien moins fréquentes que les sorties injurieuses contre les institutions civiles et religieuses, qu'il eût été décent et noble de respecter quand la populace les foulait aux pieds.

Le travail de MM. Peuchet et Chanlaire est bien loin d'être de cette espèce ; ce qui le recommande surtout, ce sont les détails statistiques qui peuvent être regardés comme les plus exacts que nous ayions, puisque les auteurs, par les places qu'ils occupent, l'un au ministère de l'intérieur, l'autre au bureau du cadastre, sont à même, mieux que personne, de s'en procurer d'authentiques. Ils ont eu soin en outre de consulter des personnes propres à leur fournir les renseignemens nécessaires, et à orner leurs tableaux statistiques de quelques fleurs, en y joignant la description des mœurs et usages, ainsi que des antiquités de chaque département. Pour celui de la Loire-Inférieure, qu'ils viennent de publier, ils sont surtout redevables d'un grand nombre de détails intéressans à M. Denoual de la Houssaie, qui s'est déjà fait avantageusement connoître, dans les *Mémoires de l'académie celtique*, par une dissertation savante sur les Curiosolites, ancien peuple de la Bretagne.

Nous allons extraire quelques passages de cette livraison, qui est une des mieux faites de toute la collection.

« Le département de la Loire-Inférieure, remarquable par sa population, son étendue, le beau fleuve qui l'arrose, et par son commerce maritime, formoit autrefois une portion de l'Armorique, nom que l'on donnoit à cette partie des Gaules qui s'étend de la Seine jusqu'au-delà de la Loire, et renferme ainsi toute la Bretagne avec une partie des contrées voisines.

» On n'y trouve point de lieux assez élevés pour mériter le nom de montagnes ; les plus hautes collines sont recouvertes, à la surface, d'une couche végétale et argileuse, mélangée de cailloux, de quartz blanc et rouge, d'aventurines évidemment arrondies par le balancement des eaux. On y remarque aussi des cailloux agglutinés

en poudingues isolés par grandes masses, et presque toujours d'une nature différente de la roche sur laquelle ils reposent.

» Ce département est baigné par l'*Océan* sur une étendue de 30 myriamètres; il est traversé de l'est à l'ouest par la Loire, dont il termine le bassin. Il est en outre coupé par une infinité de petites rivières et de ruisseaux; il renferme un lac et 588 étangs qui occupent une étendue de 13,000 arpens (7200 hectares). Le lac de *Grand-Lieu*, le seul qui mérite le nom de *lac*, forme une étendue presque égale à la totalité des étangs. L'on croit assez généralement qu'il fut formé par l'engloutissement d'*Herbadilla*, capitale de l'Herbange, un des anciens cantons de ce pays.

» La navigation de la Loire est une source de richesses pour plusieurs départemens de la France. On distingue onze espèces de bateaux employés pour le commerce sur ce fleuve, les *chalans*, les *sapines*, les *chareyonnes*, les *gyards*, les *annequins*, *gabares*, *gabareaux*, *toues*, *futreaux*, *bachots* et *barges*. On a constaté que pendant les deux premiers mois de l'an 11 il étoit descendu à Nantes 1679 embarcations. Il seroit difficile de trouver les bases d'après lesquelles le conseil de navigation a déterminé la quotité du droit ordonné par la loi, et présumé un produit de 90,000 francs. La navigation supérieure de la Loire est gênée par une multitude d'îles et de bancs de sable que déplace chaque année ce fleuve capricieux. Les voyages, devenus très-difficiles, lors même que les bateaux n'ont que demi-charge, se trouvent totalement interrompus pendant l'été.

» Le sol de la Loire-Inférieure est, en général, composé de roches granitiques, tel que celui de Nantes et de ses environs; de roches schisteuses, d'ardoises et de pierres analogues, tel est le territoire de Moisdon-la-Rivière, de Guémené; de terres d'alluvion ou de transport, tels que les dépôts charriés par la Loire, et dont l'accumulation successive a formé les prairies et les îles qu'elle arrose. Quoiqu'on ait trouvé dans les lits de la Moine et de la Sèvre quelques produits volcaniques, ou plutôt volcanisés, on ne connoît dans ce département de sol qu'on puisse supposer avoir été altéré par les feux souterrains, ou recouvert de leurs éruptions.

» On peut fixer à 60,000 hectares l'étendue des bois,

dont un tiers appartient à l'État. Il résulte des comptes du ministère des finances, que l'ensemble des coupes des années 1803, 1804 et 1805 a été composé de 977 hectares de bois, et de 12,341 arbres épars, et a produit 326,077 francs de principal, non compris le décime pour franc.

« Le département avoit, en l'an 11, 176,234 bêtes à cornes de gros bétail. Les bœufs sont de belle race sur toute la rive gauche de la Loire. Dans les cantons où les pâturages sont négligés, la race en est petite et chétive. Les forêts sont peuplées de sangliers, de cerfs, de chevreuils et de loups. Les loups se sont multipliés pendant la révolution; les cerfs, au contraire, ont diminué. Les fabriques (que les auteurs divisent en cinq classes, mais inutilement, à notre avis) seroient plus florissantes sans la guerre, qui en fait languir plusieurs.

En partant d'une étendue de 7660 kilomètres carrés, et d'une population de 365,466 individus, que donnent les états de l'an 9 (1801), fournis par les juges de paix, on voit que la population seroit de près de 48 habitans par kilomètre carré, ou de 960 par lieue carrée. La contribution foncière est dans ce département (suivant le tableau de répartition) de 1,580,000 francs, nombre qui, divisé par les 760,000 hectares, donne 2 francs 8 centimes par hectare. La contribution mobiliaire est de 455,900 francs. En la divisant par 365,466 (nombre des habitans), on voit que chacun d'eux en supporte 1 fr. 24 c.

Dans la Loire inférieure, les campagnes conservent encore quelques vestiges du régime patriarchal; la femme, les enfans, les valets, les servantes sont aveuglément, et presqu'au même degré, soumis aux ordres du chef de la famille. Ce qui contribue surtout à maintenir la bonne harmonie dans les ménages, c'est cette supériorité universellement reconnue, et partout observée, d'un sexe sur l'autre. Dans les temples, les hommes seuls approchent du sanctuaire, et toutes les femmes se tiennent au bas de l'église. Dans la maison, l'homme seul dirige exclusivement ses cultures, ses marchés, ses spéculations; on ne confie habituellement aux femmes que le soin du ménage et celui des écuries pour le petit bétail. La propreté est une vertu générale et caractéristique des campagnes de ce département. On remarque un peu plus de luxe et d'élégance dans la mise des deux sexes sur la rive gauche de la Loire. Chaque canton offrant quelques va-

riétés dans les costumes, nous nous bornerons à faire connoître celui des Paludiers, nommé *costume guérandais*, parce qu'il ne se rencontre dans aucun autre endroit de la France.

Les femmes portent des coiffes à fond étroit et plissé, dont les pans s'attachent sous le menton et pendent alors sur la poitrine ou flottent sur les épaules; elles séparent et tressent leurs cheveux sur le front avec un cordon plat. Un collet à dentelles, un fichu plissé, une robe blanche à manches larges, violettes ou rouges, et dont le corset se lace avec un ruban croisé à quatre ou cinq rangs; un jupon noir ou violet bordé en velours, une ceinture d'un ruban de soie à fleurs d'or ou d'argent, nommé *livrée;* des bas rouges à fourchettes de couleur, des pantoufles; voilà l'habillement d'une femme du bourg de Batz. Des culottes amples et plissées, deux ou trois gilets blancs et bleus placés par étages; par-dessus, une chemisette de toile, une chemise à rabat, un chapeau rond ou dont les bords se relèvent peu, voilà l'habillement des hommes. Le bleu est la couleur favorite. Le costume des femmes, comme dans presque toutes les campagnes de l'ancienne Basse-Bretagne, est éclatant par l'emploi fréquent des galons et des rubans brochés d'or. Ici les femmes, comme les hommes, portent, aux jours de cérémonie, des manteaux courts à collet droit et qui dépasse la tête. Il y a quelque chose d'espagnol ou de béarnais dans cette manière de s'habiller.

La danse est l'exercice et l'amusement le plus ordinaire. On danse à toutes les foires; on danse dans toutes les fermes après les vendanges ou à la fin des *batteries*. On danse partout où quelque travail extraordinaire réunit des jeunes gens. Les chorégraphes distinguent deux principales danses, les *bretonnes* et les *rondes*. Nous ne parlerons que des premières. Les bretonnes se dansent sur des airs à deux reprises, chacune de deux mesures à quatre temps, et se composent ainsi de huit mesures par les doubles répliques. Chaque reprise doit, comme pour la gavotte, commencer avec le second temps et finir sur le premier. Elles se dansent à deux ou à quatre. On marche pendant la première reprise, on figure pendant la seconde. Quand on est quatre, on forme un moulinet. Quand on la danse à deux, un très-grand nombre de danseurs sont à la suite les uns des autres, et semblent tourner sur un pivot. Les femmes supportent ces exer-

cices beaucoup plus long-temps que les hommes; de sorte qu'au milieu de la figure, quand un des spectateurs aperçoit le danseur fatigué, il se place devant lui et continue de figurer. Cette danse est d'un mouvement gracieux, ni trop gai, ni trop grave.

Nous croyons avoir cité assez pour faire connoître l'utilité du travail de MM. Peuchet et Chanlaire. Sans doute les livraisons suivantes égaleront celle-ci et rendront tout l'ouvrage digne de l'attention des lecteurs, particulièrement de ceux à qui il importe d'avoir d'exacts renseignemens sur les objets de statistique.

(*Article de M.* DEPPING.)

DESCRIPTION du Pachalick de Bagdad, suivie d'une Notice sur les Wahabis et de quelques autres pièces relatives à l'histoire et à la littérature de l'Orient; par M. ***, *un vol. in-8°.*

(PREMIER EXTRAIT.)

En lisant la préface de cet intéressant recueil, on devine facilement qui en est l'éditeur, quoiqu'il ait caché son nom sous les lettres initiales *S. D. S.* Il seroit superflu d'expliquer à nos lecteurs ces initiales d'un des premiers orientalistes et de qui les *Annales des Voyages* contiennent déjà deux articles importans. Nous devons ici oublier la personne pour ne parler que de l'ouvrage.

La *Description du pachalick de Bagdad*, que M. *S. D. S.* a reçue d'un de ses amis demeurant sur les lieux, se fait lire avec plaisir; elle donne plusieurs notions nouvelles sur l'état politique de cette vaste province de la Turquie asiatique, et principalement sur les tribus arabes qui en parcourent l'étendue. L'ayant comparée avec le précieux article de la géographie de Busching (1) et avec la relation récente et très-estimable de M. Olivier, nous

(1) Dans le premier volume de l'*Asie*, volume qui n'est pas traduit en français, et qui méritoit le plus de l'être.

nous sommes toutefois convaincus que M.*** n'a pas dit beaucoup de choses qui fussent entièrement neuves.

La *Notice sur les Wahabis* est plus piquante, et nous fait très-bien connoître ces fanatiques déistes qui, déjà maîtres d'une grande partie de l'Arabie, menacent l'Orient d'une nouvelle révolution dans le genre de celle que firent les successeurs de Mahomet. Nous donnerons dans le cahier suivant un extrait de cette notice.

Le morceau le plus curieux de ce recueil n'est pas de M. ***; c'est une relation *sur les Yézidis*, écrite en italien par le P. *Garzoni*, missionnaire, qui a exercé ses fonctions dans le Kurdistan pendant dix-huit années. L'abbé Sestini la publia à Berlin en 1807; M. Silvestre de Sacy, qui vient de la traduire, y a joint des observations tirées des différens ouvrages dont il a recueilli les lumières et rectifié les erreurs.

Les *Yézidis* sont répandus dans plusieurs cantons du Diarbekir et du Kurdistan. Leurs tribus les plus nombreuses et les plus redoutables habitent les montagnes de Singiar, entre le fleuve Khabour et la ville de Mossul. Ces montagnes, fertiles en toutes sortes de fruits, ne présentent aucun accès facile à des troupes régulières; aussi les Yézidis bravent-ils les pachas de Mossul et de Bagdad. Ils ressemblent aux Arabes par leur penchant au brigandage, et en diffèrent en ce qu'ils joignent le meurtre au pillage, au lieu que les Arabes ne massacrent point leurs prisonniers. Les Yézidis sont tributaires de quelques princes Kurdes dont ils sont soufferts parce qu'ils leur fournissent de très-bons soldats; mais ils jouissent d'ailleurs d'une pleine indépendance. Le chef spirituel de tous les Yézidis est le scheik de la tribu, qui demeure près le tombeau d'*Adi*, restaurateur de la secte. Ce scheik est toujours un descendant de *Yézid*, fondateur de la religion que professent les Yézidis. Il réside sur le territoire du prince Kurde d'Awadia; la tribu dont il est le chef temporel n'est pas nombreuse.

C'est la religion qui a fait des Yézidis un peuple isolé; et leur origine remonte jusqu'aux premiers temps du mahométisme. Il est cependant fort difficile de dire s'ils sont Mahométans ou Chrétiens. On seroit forcé de les agréger aux sectateurs de Mahomet, puisque le grand-seigneur les tolère; et cela, dit le père Garzoni, parce que les Turcs regardent comme vrai croyant tout

homme qui admet leur formule fondamentale : *il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* Mais d'un autre côté, les Musulmans de la secte d'Ali les persécutent et les ont en horreur. Les Yézidis les détestent de même ; et, ce qui pourroit les faire regarder comme Chrétiens, ils ont la plus grande vénération pour les monastères de cette religion, ils rendent des respects aux supérieurs et aux évêques, et n'entrent jamais, au contraire, dans les mosquées des Musulmans. Enfin, selon M. Niebuhr, il est impossible de savoir d'eux quelle est la foi qu'ils professent, car ils se disent Mahométans, Chrétiens ou Juifs, selon la religion de celui qui les interroge.

Les autres moyens qui pourroient servir à faire connoître leur croyance sont à peu près nuls ; ils n'ont point de livres, il leur est même défendu d'apprendre à lire et à écrire, et quant aux pratiques, elles se réduisent presque à rien ; ils n'ont ni jeûnes ni prières ; aucune nourriture ne leur est défendue, si ce n'est la laitue et la citrouille. Ils disent, pour se justifier de cette absence de toutes pratiques religieuses et expiatoires, que le scheik Yézid, leur fondateur, a satisfait pour tous ceux qui feront profession de sa doctrine. Nous observerons en passant qu'une hérésie semblable a eu quelques cours parmi les Chrétiens, et qu'elle a produit dans le dernier siècle un petit ouvrage assez singulier : *le Ciel ouvert à tous les hommes.*

Il est cependant un point de la doctrine des Yézidis, qui est généralement connu et qui paroîtra d'abord très-bizarre : c'est un respect pour le diable, tel que les nations les plus religieuses l'ont rarement témoigné à Dieu. Les Juifs, en effet, ne prononçoient jamais le nom de Jehovah ; mais les Yézidis n'ont même pas osé en donner un au diable ; ils l'appellent simplement *le grand chef.* Quiconque maudiroit le diable devant eux, seroit en danger de la vie ; ils évitent même tous les mots qui ont de la consonnance avec ceux-là. Bien plus, il est arrivé plus d'une fois, dit le P. Garzoni, que des hommes de cette secte ayant été arrêtés pour quelques crimes par la justice turque, et condamnés à mourir, ils ont mieux aimé subir leur condamnation que d'user de la faculté qui leur étoit accordée de s'y soustraire en maudissant le diable ; si bien que, selon ce pieux missionnaire, le diable même auroit eu ses *martyrs.*

Cependant on peut douter de l'exactitude de ce rapport bizarre, ou du moins il faut croire que les Yézidis ont du diable une idée très-différente de celle que les autres peuples allient avec ce mot. Le P. Garzoni nous met lui-même sur le chemin de la vérité. Les Yézidis, nous dit-il (page 194), admettent tous les prophètes et tous les saints révérés par les Chrétiens..... « Ils croient que tous ces saints personnages, lorsqu'ils vivoient sur la terre, ont été plus ou moins distingués des autres hommes, selon que le diable a résidé plus ou moins en eux; c'est surtout, suivant eux, dans Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, qu'il s'est le plus manifesté; en un mot, ils pensent que c'est Dieu qui ordonne, mais qu'il confie au pouvoir du diable l'exécution de ses ordres. » Or, nous le demandons à nos lecteurs : Qu'a de commun avec le diable, tel que nous le connoissons, un être qui auroit inspiré Jésus-Christ et Moïse, et que Dieu même choisiroit pour l'exécution de ses volontés? Un tel être, loin d'inspirer la haine, mériteroit plutôt d'être confessé jusqu'à la mort par celui qui l'admettroit. Ainsi disparoît la bizarrerie ou plutôt l'absurdité de la conduite des Yézidis; elle retombe sur les Turcs qui la leur attribuent, et nous sommes fâchés qu'il en rejaillisse quelque chose sur le bon missionnaire qui nous la transmet.

Au reste, les Yézidis ont assez de superstitions ridicules pour que leurs ennemis, les Turcs, eussent pu se dispenser de leur en prêter. Auprès de leur scheik, par exemple, réside un vicaire qu'ils nomment *kotchek*, et qu'ils croient immédiatement inspiré par le diable, ou plutôt par cet être merveilleux dont ils n'osent prononcer le nom. Sous ce prétexte, le kotchek change à son gré leurs usages et leurs mœurs; et il n'y a pas très-longtemps que s'étant avisé de proscrire la couleur bleue, qui étoit celle de leurs vêtemens, ils furent obligés de s'en défaire pour en prendre d'autres. Leur respect pour la personne du scheik ne produit pas des effets moins bizarres : ses vieilles chemises sont pour eux des reliques sacrées, et ils les paient jusqu'à 40 piastres, même de son vivant.

Le matin, à peine le soleil commence-t-il à paroître, qu'ils se jettent à genoux les pieds nus, et que, tournés vers cet astre, ils se mettent en adoration, le front contre terre. Pour faire cet acte de dévotion, ils se retirent à part, loin de la présence des hommes; ils font leur pos-

sible pour n'être point vus quand ils s'acquittent de ce devoir, dont ils se dispensent même suivant les circonstances.

N'ayant ni prières, ni jeûnes, ni sacrifices, ils n'ont aussi aucune fête. Ils tiennent cependant le 10 de la lune d'août une assemblée dans le voisinage du tombeau du scheik Adi. Cette assemblée, à laquelle beaucoup de Yézidis se rendent de contrées éloignées, dure toute cette journée et la nuit suivante. Cinq ou six jours avant ou après celui où elle a lieu, les petites caravanes courent risque d'être attaquées dans les plaines de Moussol et du Kurdistan, par ces pélerins qui voyagent toujours plusieurs ensemble; et il est rare qu'une année se passe sans que ce pélerinage donne lieu à quelque fâcheux événement. On dit qu'un grand nombre de femmes des Yézidis, à l'exception cependant des filles qui ne sont point encore mariées, se rendent des villages voisins à cette réunion, et que cette nuit-là, après avoir bien bu et mangé, l'on éteint toutes les lumières, et l'on ne parle plus jusqu'aux approches de l'aurore, instant auquel tout le monde se retire. On peut se faire une idée de ce qui se passe dans ce silence et à la faveur des ténèbres.

Il y a environ quarante ans, les femmes des Yézidis portoient, comme les femmes arabes, afin d'épargner le savon, des chemises bleues teintes avec l'indigo. Un matin, lorsque l'on s'y attendoit le moins, le *kotchek*, ou prophète, alla trouver le chef de la secte, et lui déclara que, pendant la nuit précédente, il lui avoit été révélé que le bleu étoit une couleur de mauvais augure et qui déplaisoit au diable. Il n'en fallut pas davantage pour que l'on envoyât sur-le-champ à toutes les tribus, par des exprès, l'ordre de proscrire la couleur bleue, de se défaire de tous les vêtemens qui étoient de cette couleur, et d'y substituer des habits blancs. Cet ordre fut exécuté avec une telle exactitude que, si aujourd'hui un Yézidi se trouvant logé chez un Turc ou chez un Chrétien, on lui donnoit une couverture de lit bleue, il dormiroit plutôt avec ses seuls vêtemens que de faire usage de cette couverture, fût-ce même dans la saison la plus froide.

Cette secte a aussi ses faquirs ou moines, que le vulgaire appelle *karabasche*, parce qu'ils portent sur la tête un bonnet noir avec des bandelettes de même couleur. Leur manteau ou *aba* est pareillement noir, mais leurs habits de dessus sont blancs. Ces gens-là sont en très-petit

nombre ; partout où ils vont on leur baise les mains, et on les reçoit comme des ministres de bénédiction et des présages de bonne fortune. Quand on les appelle auprès d'un malade, ils lui imposent les mains sur le cou et sur les épaules, et sont bien récompensés de leurs peines. S'ils sont mandés pour assurer à un mort le bonheur dans l'autre monde, avant de vêtir le cadavre, ils le dressent sur ses pieds et lui touchent légèrement le cou et les épaules ; ensuite ils le frappent de la paume de la main droite, lui adressant en même temps ces mots en langue kurde : *Ara béhescht*, c'est-à-dire : *Va en paradis*. Ils sont chèrement payés pour cette cérémonie, et ne se contentent point d'une modique rétribution.

Les Yézidis croient que les ames des morts vont dans un lieu de repos, où elles jouissent d'un degré de félicité plus ou moins grand, en proportion de leurs mérites ; et qu'elles apparoissent quelquefois en songe à leurs parens et à leurs amis, pour leur donner avis de ce qu'elles désirent. Cette croyance leur est commune avec les Turcs. Ils sont persuadés aussi qu'au jour du jugement universel, ils s'introduiront dans le paradis les armes à la main.

(*La suite au prochain Cahier.*)

RECUEIL de traits mémorables, tirés de l'histoire du Danemarck, etc.; par OWE MALLING; *traduit du danois par* M. MOURIER. Copenhague, 1794.

(PREMIER EXTRAIT.)

C'étoit une heureuse idée du gouvernement danois que de faire composer, à l'usage des écoles du pays, un recueil des traits mémorables tirés de l'histoire nationale, et propres à réveiller dans les jeunes cœurs toutes les dispositions vertueuses qui assurent le bonheur des individus et la prospérité de l'Etat. M. *Malling*, chargé de cette tâche, l'a remplie en homme religieux et honnête ; mais peut-être n'a-t-il pas fait un choix assez sévère parmi les traits qu'il rapporte ; il a aussi trop négligé les temps héroïques de la nation ; enfin,

son style, très-pur, très-doux, très-nombreux, n'offre ni assez de nerf ni assez de flexibilité : il tombe dans la trivialité et dans la diffusion. Son traducteur ne sait pas le français; son style est celui d'un réfugié qui a tout à fait oublié le bel usage de sa langue maternelle. M. Mourier, autant qu'il nous en souvient, passoit pourtant pour un grand orateur; il étoit pasteur de l'église française réformée de Copenhague. Il paroît qu'il n'a pas eu le temps de revoir cette première esquisse de traduction, imprimée après sa mort.

Nous ferons connoître dans notre *Bulletin* quelques-uns des articles les plus saillans de ce recueil. En voici un qui peint les mœurs des anciens Scandinaves.

« *Vermund*, roi de Danemarck, avoit marié son fils avec la fille de Frovin, duc de Sleswig. Celui-ci ayant été vaincu et tué par Atisle, roi de Suède et grand guerrier, Vermund, après la retraite de l'ennemi, confirma les fils de Frovin dans le gouvernement de Sleswig. Atisle, irrité de la protection que Vermund accordoit à ceux qu'il avoit proscrits, résolut de marcher contre le Danemarck. Kette, l'un des fils de Frovin, envoya son plus vaillant guerrier, nommé Folke, à Jellinge, chez Vermund, pour l'avertir des grands préparatifs de guerre que faisoit Atisle. Le roi de Danemarck se trouvoit à table au moment même où le messager arriva. Quand Folke eut rempli sa mission et assuré le roi de son dévouement, Vermund voulut le faire asseoir. Folke s'excusa par ses ordres qui lui défendoient de s'arrêter; alors le roi lui tendit un gobelet d'or rempli d'hydromel, et lui dit de le garder pour s'en servir en route. Un présent de la main d'un roi étoit, pour les héros de ce temps-là, une marque d'honneur signalée. Folke y fut extrêmement sensible, et, dans l'excès de son ravissement, il fit serment qu'avant de tourner le dos à l'ennemi en servant Vermund, il boiroit plutôt ce gobelet plein de son propre sang.

» Atisle ne tarda pas à paroître avec une forte armée. Le preux Folke tint fidèlement parole. A la tête des Danois il abattit tout ce qui se présenta devant lui, et se fit jour jusqu'à Atisle qui, criblé de blessures, fut assez heureux de sauver sa vie par une fuite précipitée. Folke, blessé lui-même, et exténué de fatigue, fut obligé de se reposer sur le champ de bataille; là, pressé par une soif brûlante, il prit son gobelet, y laissa cou-

ler son sang et en but. Dans ce moment le roi passoit; il s'arrête, il demande au guerrier : Que faites-vous là? —Je bois ce gobelet plein de mon sang, dit Folke; un Danois doit remplir à la lettre sa promesse. »

Le trait suivant est plus gai.

« Lors de l'invasion en Zélande, par les Suédois, suivie du siége de Copenhague, les militaires suédois furent souvent rendre visite à M. Joachim, curé danois à Corfoer. M. Joachim accueilloit les ennemis de la manière la plus honnête, et les traitoit avec toute l'hospitalité possible. Les Suédois, usant du droit du plus fort, prirent l'habitude d'emporter les couverts d'argent et les autres objets de valeur qui se trouvoient sur la table. Le curé ne faisoit pas seulement semblant de s'en apercevoir; il remplaçoit les objets enlevés par d'autres, sans jamais se plaindre de la conduite de ses hôtes, même au roi de Suède qui lui marquoit beaucoup d'estime. Mais un jour, invité à dîner chez un général, quelques historiens disent chez le roi Gustave, le curé, à la fin du repas, mit le couvert avec la serviette dans sa poche. L'on se lève de table; Joachim se disposoit à sortir : on l'arrête poliment, on s'explique et on lui déclare combien on étoit surpris de son procédé. « Eh quoi! répondit-il, n'est-ce donc pas l'usage établi en Suède? » — On lui dit que non. — « Dans ce cas, mille pardons; mais chez moi tous les Suédois ont fait de même. » Le chef, indigné de la conduite de ses guerriers qui violoient ainsi les droits de l'hospitalité, ordonna une enquête, et fit amplement dédommager le curé des pertes que les désordres de la guerre lui avoient fait éprouver.

(*La suite au Cahier prochain.*)

VOYAGE

DE MILAN AUX TROIS LACS;

Traduit de l'italien par M. Depping.

Une des plus agréables excursions qu'un voyageur puisse entreprendre aux environs de Milan, est, sans contredit, le voyage aux lacs *Majeur*, de *Lugano* et de *Come*, qu'on comprend sous la dénomination générale des *trois lacs*. M. Carlo Amoretti a donné un nouvel intérêt à ce voyage par son ouvrage intitulé *Viaggio da Milano ai tre laghi Maggiore, di Lugano e di Como, e ne' monti che li circondano. Milano*, 1806. *Terza editione;* ouvrage dans lequel il décrit tous les lieux remarquables de cette belle contrée. Savant antiquaire, connoisseur vraiment éclairé dans les arts, naturaliste à la fois et physicien, M. Amoretti nous fait passer sous les yeux toutes les curiosités, tant de la nature que de l'art, et les examine avec le plus grand soin. Son livre invite le lecteur à voir le pays dont il offre un tableau si intéressant. Nous allons le suivre dans une de ses excursions, et observer avec lui tout

ce qui intéresse, sinon l'antiquaire et le naturaliste, du moins le simple amateur sensible aux beautés de la nature et capable d'apprécier les chefs-d'œuvre du génie de l'homme (1).

En sortant de Milan par la porte de *Tanaglia*, on traverse une suite assez uniforme de terres labourées et de pâturages, et au bout de trois milles on arrive à l'ancien couvent de *Garegnano;* l'église en est encore très-bien conservée, et ornée de peintures à fresque, de Dan. Crespi, dans lesquelles la vivacité du coloris et l'exactitude du dessin sont jointes à la force de l'expression. Le miracle du Mort ressuscité produit surtout un effet admirable. L'amateur des poésies du chantre de Laure ne manquera pas d'aller visiter le village voisin d'*Inverno* où Pétrarque fit son séjour pendant quelque temps, et qui a reçu son nom de *Linternum*, de la maison de campagne de Scipion. Une vraie curiosité dans cette contrée, ce sont ces prés artificiels dont l'arrosage se fait par le moyen des filets d'eau qui sortent de diverses cavités appelées *fontanili*. Grâce à une loi très-sage, qui ordonne aux propriétaires d'accorder le passage de l'eau à travers leurs champs, en faveur de leurs voisins, la vé-

(1) Les détails qui manquent dans le livre d'Amoretti seront extraits de l'*Itinerario italiano; Firenze*, 1807, ouvrage que nous pouvons recommander aux voyageurs comme le meilleur guide dans cette contrée.

gétation de ces prés est une des plus belles qu'on puisse voir; ce qui ne contribue pas peu au bien-être des habitans. La méthode de cet arrosage est inconnue dans d'autres pays; tout l'art en consiste dans le soin qu'il faut employer d'abord à bien niveler le terrain, afin que l'eau en recouvre la totalité jusqu'à une certaine hauteur absolument égale, et puis à distribuer cette eau avec une telle économie, qu'après avoir servi à arroser une partie d'un champ, elle puisse, par le moyen de rigoles artistement distribuées, également arroser les autres parties.

Ces belles prairies forment un contraste avec le terrain inculte que le voyageur rencontre en poursuivant sa route; mais la contrée change à mesure qu'il avance. Le village de *Rò*, lieu très-peuplé, est sous un climat sain et très-pur, et contient un temple attenant au collége des missionnaires et exécuté sur les dessins de Pelegrino Tibaldi. Deux autres bourgs considérables, ceux de *Nerviano* et de *San-Vittore*, se présentent sur la route de *Galarate;* mais ils ne renferment rien d'intéressant.

Non loin du dernier, à quelque distance de la route, est le village de *Lagrano*, dont les habitans sont sujets, plus qu'ailleurs, à une maladie épidémique, désignée dans le pays sous le nom de la *pellagra*, maladie qui n'y est connue que depuis le commencement du dernier

siècle : on y a fondé à cet effet un hôpital pour les pauvres affectés de ce mal. C'est à *Castellanza* que l'on traverse la rivière d'Olona qui, quoique petite et peu profonde, donne son nom au premier département du royaume d'Italie. Elle prend sa source au-dessus de *Varese*, reçoit les eaux qui descendent des monts situés à l'ouest et au sud du lac de Lugano, et dont l'accroissement subit la rend quelquefois très-impétueuse; elle poursuit sa course vers Milan où elle est peu considérable, étant saignée fréquemment par les habitans des environs pour l'arrosage des prairies. Au-dessous de Milan cependant, son lit s'élargit, et elle se jette dans le Pô auprès de *Corte-Olona*, ancien séjour des rois d'Italie.

Avant d'arriver à *Galarate*, le voyageur découvre au loin de vastes bruyères et des terrains entièrement déserts : sans la guerre on seroit sans doute déjà occupé des défrichemens de ces terres, qui ne sont restées sans culture que par les défauts de l'ancien système des contributions; d'après celui qu'on a introduit sous le nouveau régime, les impôts sont répartis également sur tous les cultivateurs, changement qui ne peut que les encourager et augmenter la population de cette contrée. Malheureusement le sol en est d'une aridité extrême, et le projet qu'on a eu d'y conduire les eaux du lac Majeur ou de

celui de Lugano, présente trop de difficultés à cause de l'inégalité des terrains. C'est dans cette bruyère que les astronomes italiens ont mesuré, sous le méridien, une étendue de 5,130 toises, pour servir de bases aux triangles, d'après lesquels doivent être fixés les points dans la grande carte de la Lombardie, carte dont l'exécution, commencée en 1796, interrompue par la guerre et reprise aujourd'hui, touchera sans doute bientôt à sa fin.

En examinant de plus près le sol qui porte cette bruyère, le voyageur sera frappé de la quantité de sable et de petits cailloux ronds qui non seulement en recouvrent la surface, mais qui en forment aussi les couches inférieures. On ne peut en attribuer l'existence à un fleuve, parce qu'il auroit fallu que son lit s'étendît depuis les Apennins jusqu'aux Alpes; c'est donc la mer qui a étendu sur ces plaines ces couches de sable et de pierres arrondies à force de frottemens.

Galarate, dont quelques-uns dérivent le nom de *Gallorum area,* est un assez riche bourg qui sert de marché à tous les villages des environs. Le torrent d'Arno, qui passe dans le voisinage, cause souvent de grands dommages à leurs campagnes. Presque toutes les routes de cette contrée sont bordées de châtaigniers et de marroniers : le vin et la soie du pays sont d'une excellente qualité.

Iles Borromées. Lorsqu'on désire prendre le chemin le plus court pour aller de Milan à ces îles, situées dans le lac Majeur (lacus Verbanus), on passe par *Varese*, et on ne fait que traverser le lac; si au contraire on veut jouir du plaisir du trajet, on se dirige, en quittant *Galarate*, vers *Sesto-Calende* : mais avant d'arriver au bourg de ce nom, on traverse quelques hauteurs et des bruyères, au bout desquelles est situé *Somma*, grand village, et ancienne seigneurie de *Visconti*, dont les descendans jouissent encore de quelques-uns des priviléges qui leur furent accordés par l'ancien suzerain, l'abbé de Saint-Gall. Il y a aux environs de cet endroit quelques beaux châteaux et des jardins charmans; on ne manque pas de montrer aux curieux un cyprès de la plus haute antiquité, et dont la circonférence est au moins de 16 pieds. On remarque encore à Somma, comme une singularité, que la partie haute du village a des sources d'eau très-abondantes et presque à fleur de terre, tandis que les habitans de la partie basse ont de la peine à en trouver dans les puits les plus profonds.

Somma et ses environs renferment quelques antiquités, et l'on ne croit pas sans raison que ce fut là qu'Annibal défit l'armée de Scipion; du moins toutes ces circonstances locales, indiquées par Polybe et Tite-Live, telles que la proxi-

mité de *Vicus*, capitale des Insubres (aujourd'hui *Vico-Seprio*), les collines et monticules répandues dans une plaine assez élevée; le Tésin, qui roule en dessous, et les Alpes qui y prennent racine; tout enfin se retrouve dans les environs de ce village, où il y a encore beaucoup d'inscriptions romaines bien conservées. Au village d'*Arsago*, qui est l'*Ara Cœsaris*, ou peut-être l'*Arsus-Ager*, il y a même un ancien temple octogone qui a servi de baptistère pendant plusieurs siècles, et qui a été évidemment construit avec les ruines d'un autre temple plus ancien encore.

De Somma on descend vers le torrent de *Strona*, qu'on traverse sur un beau pont; et de là il faut monter de nouveau jusqu'à *Sesto-Calende*. Les granits qui composent ces collines situées sur les rives du Strona, renferment de la *lumachelle* blanche, formée d'ammonites, de pierres lenticulaires et frumentaires.

Il y avoit autrefois à Sesto beaucoup d'inscriptions anciennes qui, dans le seizième siècle, ont été recueillies et réunies à celles de Varese, de Castel-Seprio et d'autres contrées. Cette collection fait actuellement partie du cabinet de M. Rossi à Milan. C'est à Sesto que le Tésin sort du lac et va séparer le département d'Olone de celui de l'Agogna. On remarque en cet endroit les débris d'un pont très-ancien,

bâti, non par les Gaulois, comme quelques-uns croient, mais par les Romains. A peine a-t-on traversé le Tésin qu'on se trouve sur la nouvelle route du Simplon, auprès de laquelle on prend la barque pour se rendre aux îles; mais auparavant on fait bien de s'approvisionner de vivres pour ce trajet, pendant lequel il n'est ni aisé ni à propos de s'arrêter pour manger.

Les rocs sur les bords du lac, entre *Sesto* et *Arene*, sont d'une matière calcaire qui repose sur du schiste argileux, et qu'on prépare dans quelques fours à chaux construits près de ces villages; on emploie pour les chauffer une tourbe qu'on exploite à *Angera*, où il y a une vaste tourbière de la plus belle qualité; il est étonnant qu'on n'en tire pas un meilleur parti, vu la cherté des combustibles et la facilité qu'on auroit de transporter cette matière par eau ou par terre.

Après avoir traversé le lac, on entre dans le port d'*Arona*, retraite sûre et commode pour les barques. Cette petite ville est très-commerçante, étant située sur la route par laquelle les marchandises vont de la Méditerranée en Allemagne. Les environs sont remarquables pour le naturaliste par des carrières d'un marbre calcaire rouge et rempli de belles dendrites, et pour l'amateur de l'histoire par la fameuse sta-

tue de Charles Borromée, né à Arona en 1638. Cette statue, placée sur une éminence, a 66 pieds d'élévation, et le piédestal de granit sur lequel elle repose en a 46. Malgré sa hauteur gigantesque, elle est néanmoins bien proportionnée dans toutes ses parties. La tête, les pieds et les mains sont de bronze fondu; le reste est de cuivre en lames fort épaisses. En dedans est une masse de grosses pierres, destinée à donner de la solidité à la statue; on y a pratiqué un escalier, par le moyen duquel on peut monter jusqu'à la tête du colosse; à moins d'être d'un embonpoint extraordinaire, on peut s'asseoir commodément dans le nez du saint. Cette statue colossale est l'ouvrage de Siro Zanella de Pavie et de Bernard Falcone de Lugano; elle fut élevée en 1697, aux frais des habitans des environs et d'autres personnes pieuses, surtout de la famille des Borromée.

Au lieu de côtoyer le lac pour se rendre aux îles, les barques se dirigent d'abord vers la pointe de *Ranco*, sur la rive droite, et puis de là vers la pointe de Stresa, sur la rive gauche, en sorte que pour arriver au but du voyage, au milieu du lac, on est obligé de le traverser deux fois dans toute sa largeur; cette manœuvre, loin d'alonger le trajet, comme on pourroit le croire, le raccourcit et n'exige pas la moitié du temps qu'il faudroit pour longer la

côte, extrêmement anguleuse et pleine de détours. Comme le lac Majeur n'est point entouré de hautes montagnes, si ce n'est dans sa partie inférieure, il n'est point sujet, comme beaucoup d'autres, à des tempêtes subites. Les eaux en sont toujours limpides, et il est rempli d'excellens poissons. Il a environ 59 milles de long sur 5 à 6 de large.

A mesure que la barque avance, le groupe des îles Borromées se déploie devant le voyageur. A droite il voit l'île de *Saint-Juan*, ou autrement l'*Isolino*, qui paroît toucher Palanza; puis se lève au milieu l'*Isola-Madre*; enfin, se présente celle qui, avec raison, porte le nom d'*Isola-Bella*, et derrière elle l'*Isola-Superiore*.

A l'entrée du bassin qui renferme ce groupe, l'on jouit d'une vue imposante et délicieuse, formée par les chaînes de montagnes qui, d'abord petites, s'élèvent peu à peu en s'éloignant du spectateur, et sont terminées par la magnifique cime glacée du Simplon. La partie gauche du tableau est occupée par le village de *Stresa*, situé sur le bord du lac. Mais bientôt l'attention se détourne des environs et se fixe seulement sur la scène pittoresque qu'offre l'*Isola-Bella*, et qui transporte le spectateur, en idée, dans l'île d'Alcine ou de Calypso. Dix beaux jardins, élevés les uns sur les autres en forme

d'amphithéâtre, remplissent le milieu du paysage; d'un côté s'étend, comme un vaste rideau, une forêt de vieux orangers, reposant entièrement sur des arcades dont la base est fondée dans le lac même; derrière cette forêt est un sombre bosquet de lauriers toujours verts et très-élevés, au milieu desquels s'élance, avec un doux murmure, une cascade artificielle; à travers le feuillage des limoniers qui recouvrent les murs, et dont l'agréable verdure est relevée par le brillant éclat des fleurs de toutes sortes de couleurs, se montrent, de distance en distance, des tours, des arcades et des statues. Du côté septentrional, où les orangers ne peuvent prospérer, les murs sont revêtus de lauriers et de myrtes en fleurs. Les regards, enchantés d'un aspect aussi varié, découvrent un autre bosquet d'une teinte différente de celle des autres : c'est un assemblage des plus beaux arbres et arbustes exotiques qu'il soit possible de cultiver sous ce climat.

Après avoir passé au-devant des belles terrasses, le voyageur remarque plusieurs cabanes de pêcheurs, dont la vue lui donne le regret de ne point habiter ce séjour de paix et de bonheur; au milieu de ces humbles demeures se montre une jolie et élégante maison : c'est l'auberge du Dauphin, où les passagers sont sûrs de trouver des logemens commodes. Encore quelques coups de rame, et le voyageur voit en

face de lui le palais des possesseurs de ces lieux enchanteurs. La magnificence et le luxe s'y manifestent de toutes parts; chaque possesseur a contribué, dans des âges successifs, à l'embellissement de cette demeure vraiment royale, et actuellement encore on songe à continuer ce beau monument commencé il y a un siècle et demi. L'amateur des beaux arts trouve dans l'intérieur du château de quoi s'occuper des journées entières : de magnifiques tableaux des meilleurs maîtres, d'un Luc Giordano, d'un Procaccini, d'un Schidoni, d'un Lebrun.....; de riches appartemens ornés de marbre et de dorures; des souterrains garnis en mosaïques et embellis par une collection de statues; enfin un salon, chef-d'œuvre d'architecture et de goût, tout attire ses regards et lui arrache des sentimens d'admiration et d'étonnement. Le salon, ainsi que la chapelle, ont été construits sur les dessins du professeur Zanoja; mais on a le projet de bâtir une autre chapelle où seront déposés trois beaux mausolées en marbre que la famille Borromée a fait retirer des églises supprimées, où ces monumens avoient été érigés par leurs ancêtres. On doit aussi achever le salon du côté de l'occident, destiné à servir de communication à tous les appartemens. De plus, on veut joindre l'île à un rocher appelé *la Malghera*, qui, dans les basses eaux, se voit à quelque

distance de là dans le lac, afin d'y pratiquer une rade commode pour les barques qui arrivent. On ne revient pas de sa surprise lorsqu'on apprend que cette île, qu'on compareroit volontiers à un paradis, n'étoit, il y a deux siècles, qu'un aride rocher de schiste argileux, entremêlé de filons de trap ferrugineux et de quartz de la même nature enfin que les îles *Superiore*, *Isola - Madre* et *Isolino*. Ce fut en 1670 que Vitaliano Borromée conçut l'idée de rendre ce lieu digne d'être habité par sa célèbre famille. Il fit aussitôt détruire une partie du rocher, construire des arcades et des murs soutenus par des piliers, et apporter tant de terre du continent qu'en peu de temps cette île, autrefois stérile et affreuse, parvint à ce degré de beauté et de fertilité qui, aujourd'hui, fait le ravissement des étrangers.

Rousseau avoue, dans ses Confessions, qu'en composant la *Nouvelle Héloïse*, il pensa transporter dans cette île la demeure de sa Julie: tout lui paroissoit analogue au caractère sensible dont il vouloit la douer; mais il changea d'avis en songeant que ce séjour étoit plus l'ouvrage de l'art que de la nature.

M. de Saussure fait un juste éloge de ces îles dans le premier volume de son Voyage aux Alpes.

Les établissemens de bienfaisance dont il parle

existent encore, et la bibliothèque Ambrosienne, fondée et dotée par l'immortel cardinal Frédéric Borromée, fournit annuellement des fonds destinés à l'entretien d'un grand nombre d'enfans pauvres. Où sont les familles qui font un aussi noble emploi de leurs richesses, et qui ont autant de titres à l'estime et à la reconnoissance de leur nation que la famille des Borromée?

L'*Ile-Supérieure* ou *des Pêcheurs* (de Pescatori) forme un contraste frappant avec l'*Isola-Bella*. Au lieu de beaux ouvrages d'architecture, le voyageur ne voit que de petites chaumières, séparées par des rues très-étroites, entourées de filets suspendus de toutes parts, et habitées par des pêcheurs dont le teint est bruni par le hâle du soleil; mais qu'il se garde de porter sur le sort de ces insulaires un jugement précipité! Chacun de ces pêcheurs est possesseur d'une chaumière, d'un bateau, d'un filet, et souvent d'un peu de terrain sur le continent; trop riche s'il a l'ame assez grande pour ne pas porter ses désirs au-delà de son petit bien, et de jouir paisiblement de ce bienfait des Borromée!

La population de cette île est une chose surprenante, mais une preuve de l'heureux état de ses habitans qui, au nombre de plus de 200, n'occupent qu'un demi-mille de circuit; *Isola-Bella* en renferme 100, et est à peu près de la même grandeur que l'*Isola de Pescatori*.

M. Morozzo, membre de l'académie de Turin, a publié, dans les actes de cette société, un aperçu du bassin dans lequel est situé ce groupe d'îles : il résulte de son travail, que la surface du lac est dans cet endroit-là 122 toises au-dessus du niveau de la mer, que sa profondeur n'y excède pas 100, ni d'une île à l'autre trois toises. Le même savant a fait aussi des expériences sur la chaleur de l'eau dans ces lieux, et il a trouvé que, bien que le thermomètre marquât à l'air 17° Réaumur, posé sur la surface de l'eau il descendit à 16; à 200 pieds de profondeur, il étoit à 15, et à 300 jusqu'à 14 et demi (1).

. . . . . .

(1) Atti della R. Acad. di Torino. Ann. 1788 et 1789. Voici le Tableau de l'élévation des principaux monts et lacs de la Lombardie, au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations du célèbre astronome Oriani.

Nota. Les mesures sont évaluées en brasses milanaises, dont une est au pied de Paris comme 22 à 12.

. . . . . .

	brasses milanaises.
Surface du lac Majeur auprès d'Angera. . . .	0
Lac de Come, auprès de Menaggio.	4 $\frac{9}{11}$
Lac de Lugano, à Porlezza.	128
Lac de Varese.	84
Mont *Sasso del Ferro*, auprès de Laveno. . .	1,466
—*Pizzo d'Orsera*, ibid.	1,290
—*Di Pino*, au-dessus de Campagnano. . . .	1,665
Madonna du mont de Varese, clocher.	1,118

L'*Isola-Madre*, appelée aussi *Isola de San-Vittore* sur quelques vieilles cartes, est située au milieu du groupe. Quoique irrégulière et peu ornée par l'art, cette île n'en a pas moins des beautés naturelles. A l'est et à l'ouest, l'œil découvre cinq grands jardins plantés d'espaliers, de bosquets et de berceaux d'orangers. Le nord

	brasses milanaises.
Mont Beuscer, cime la plus haute des monts de Varese	1,749
Mont *Campo de' Fiori*, cime occidentale de ces montagnes	1,738
—*Montareggia*, maison de Fumagalli à Saint-Bernardo	508
—*S. Ginesio*, clocher	1,100
—*S. Primo*, dans la vallée d'Assina	2,511
—*Gordona*, vallée d'Intelvi	2,049
—*Bisbino*, ibid.	1,968
—*Calvagione* ou *Generoso*	2,550
—*Pizzo di Gino*, vallée de Cavargna	3,463
—*S. Lucio*, ibid.	2,261
—Corne occidentale *di Canzo*	1,974
—Ceramede, au-dessus de Tremezzo	2,435
—*Poncione*, de Mezzegra	2,497
—Calbega ou *della Gada*, auprès de Porlezza	2,514
—*Resegone di Lecco*, cime la plus élevée	2,825
—*Grigna Settentrionale* ou *Monte Godeno*	3,716
—*Grigna Meridionale*	3,335
—Legnoncino	2,552
—Legnone	4,083
Monte-Rosa	6,560

et l'est de l'île sont ombragés par un bois charmant, composé de lauriers très-vieux et très-élevés, de sapins, de cyprès et d'autres arbres toujours en verdure, et entourés de vignes par-ci par-là : on y voit une espèce de limonier d'une grosseur extraordinaire, qui embaume l'air d'une odeur délicieuse. Ce bois est habité par de nombreux faisans et des poules de Numidie qui, n'ayant pas assez de force pour s'envoler, font leur séjour perpétuel dans ce bois, et y trouvent une nourriture suffisante. Tout en haut se présente une maison d'une architecture très-simple; cette qualité en feroit la beauté si elle étoit achevée : il y a aussi un petit théâtre où l'on a représenté quelquefois les comédies de Goldoni, de Molière et de Regnard. Cette maison appartient, ainsi que toute l'île, à la famille de Borromée; il n'y a d'autres habitans que les gardiens et les jardiniers.

L'*Isolino*, appelée aussi *isola di S. Giovanni*, ou *di S. Michele*, est la plus petite de tout le groupe, et quoiqu'elle soit très-bien disposée pour former un séjour agréable, elle n'est pas cultivée.

Avant de quitter cette délicieuse contrée, retournons à l'*Isola-Bella*; montons sur la terrasse la plus élevée, et jetons de là un coup d'œil sur le pays au centre duquel nous nous trouvons. Quel vaste horizon et quel tableau imposant!

Au sud se présente le village de Stresa, avec la belle *villa Bolongari*, entourée de vignes, de bosquets et de prés d'une verdure agréable; à l'est, les regards plongent sur le lac et sur les rives couvertes de villages et de terres cultivées; à l'ouest, se montrent les crêtes granitiques des monts de Baveno et de Montorfano, au milieu d'énormes masses de schiste. En nous tournant un peu du côté du nord, nous découvrons dans le lointain le majestueux *Simplon* avec sa double cime, et, à quelque distance, le *mont Rouge* et le *mont Simmolo*. Plus on regarde, et plus on découvre de montagnes; l'une s'élève au-dessus de l'autre, et est surmontée à son tour par une troisième, plus éloignée encore que les deux premières: d'autres enfin ferment l'horizon et empêchent les regards de pénétrer plus avant. Mais combien cet assemblage confus de masses ne devient-il pas plus intéressant, lorsqu'on se trouve porté au milieu d'elles, et que, guidé par quelques connoissances en minéralogie, on examine de près leurs innombrables trésors! Mais cette entreprise, pour être exécutée avec fruit, demanderoit des semaines, même des mois. Poursuivons donc notre route, et contentons-nous d'observer les curiosités qui frappent nos premiers regards.

Lorsqu'on veut se rendre des îles Borromées au lac de Lugano par le chemin le plus court,

on se fait débarquer auprès de *Laveno* ou aux autres villages prochains; l'on se rend de là par terre, et en traversant la Tresa, à Lugano; mais pour jouir plus long-temps de l'agrément de la navigation, on remonte le lac jusqu'à Luino, et de ce village à Lugano; il n'y a qu'une distance de 6 à 7 lieues. Ce n'est qu'à regret qu'on quitte les îles Borromées pour se rembarquer et continuer le trajet. Mais bientôt de nouveaux objets attirent et fixent l'attention. Quatre villages se succèdent sur la rive gauche, tandis qu'à la droite les regards sont frappés par la singulière forme d'une roche dont la base, altérée et rongée par le temps, ressemble à un pain de sucre renversé: une pointe est le seul support de toute la masse du roc. Auprès de là est le village de Porto, assez remarquable pour qu'on descende à terre afin de l'examiner. Ce sont entr'autres deux belles fabriques de cristaux qui méritent une petite visite. On y emploie un grand nombre d'ouvriers, surtout de la Bohême, et on y fait d'excellens ouvrages. Les propriétaires sont secondés par la belle situation de ces fabriques au milieu de terrains abondans en couches de sable quartzeux extrêmement blanc et fin, ainsi qu'en bois; et cependant ils ne peuvent encore rivaliser avec d'autres manufactures du même genre, et ne fournissent pas même assez de marchandises pour les contrées voisines.

Un peu au-dessus de Porto, il sort du lac Majeur un ruisseau appelé *la Tresa*, qui va se joindre au lac de Lugano. C'est à l'endroit où la Tresa débouche qu'est situé *Luino*, village très-riche et considérable; c'est l'entrepôt du commerce de la Lombardie avec la Suisse; on y voit un très-beau palais, bâti sur le dessin du professeur Felice Soave. Les environs en sont charmans. A Luino on quitte le lac pour se rendre par terre à Lugano; ce n'est pas le meilleur chemin, mais c'est du moins le plus court. Le voyageur suit à sa droite la Tresa; il descend jusqu'au village de *Cremenago* par une pente assez douce, et entre dans le territoire de la Suisse; il remonte ensuite jusqu'à *Ponte di Tresa*, endroit qui tire son nom de sa position. La Tresa y sépare le royaume d'Italie du canton du Tésin, faisant partie de la république helvétique. On a eu le projet de rendre cette rivière navigable; mais comme ses deux rives n'appartiennent pas au même souverain, l'exécution en a éprouvé des obstacles. Si on ne se rebute pas de quelque lenteur, on peut prendre la barque à *Ponte della Tresa*, et aller par eau jusqu'à Lugano; et l'on traverse alors dans toute sa longueur un des bras du lac de ce nom. Dans ce trajet, on laisse sur le côté droit du lac les villages de *Lavena* et *Brusinpiano*, dans les environs desquels il y a des carrières de beau

marbre, de granit et de porphyre; et à gauche, les bourgs de *Figino* et de *Morcatte*, placés sur la pointe d'un promontoire. Les montagnes caverneuses qui se trouvent auprès de *Figino* sont très-propres, par la température fraîche de leur intérieur, à conserver long-temps les vins du pays.

Après avoir visité la petite ville de Lugano, qui du reste n'a rien de remarquable, on peut continuer le trajet du lac jusqu'à l'extrémité septentrionale où est situé le village de *Porlezza*, afin de se rendre de là au lac de *Come* et de jouir entièrement de l'aménité de ses environs. Avant d'arriver à *Porlezza* on passe devant le petit bourg de *Caprino*, entouré de collines dont l'intérieur est percé de grottes extrêmement fraîches, et semblables à celles dont nous venons de faire mention : on appelle ces cavités, en italien, *cantini*; M. de Saussure en a donné une description détaillée dans le troisième volume de son *Voyage aux Alpes*. Il paroît que la température froide y est produite par un vent qui pénètre d'en haut, à travers les fentes des rochers; elle diffère souvent de la température du dehors de 19 degrés, comme on l'a prouvé par des expériences. On passe aussi devant les villages de *Gandria* et de *Prato*, qui touchent à la vallée de *Valsolda* où naquit Pellegrino de' Pellegrini, surnommé *Tibaldo*, fameux peintre et architecte.

Les deux rives du lac qu'on traverse sont très-fertiles en bonnes olives; il y a aussi des filons de pyrites sulfureuses, dans lesquelles on s'est flatté, en vain, de trouver de l'or. Après avoir longé pendant quelque temps des côtes très-bien cultivées et des collines caverneuses, on s'arrête enfin à *Porlezza*, au bout du lac. On raconte beaucoup de singularités de ce village; il paroît qu'il a éprouvé l'effet d'une révolution physique, et qu'il n'est plus où il étoit originairement : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à quelque distance de là on voit la moitié d'un clocher qui s'avance au-dessus de la terre; peut-être un éboulement de la montagne voisine a-t-il enseveli l'ancienne église, ou bien le terrain sur lequel elle étoit bâtie s'est subitement affaissé, et a fait naître le marais qui depuis ce temps-là entoure le clocher. De Porlezza à Menaggio, situé sur le bord du lac de Come, il n'y a pas très-loin; cependant, si l'on ne prend pas ses précautions d'avance, on a de la peine à trouver des chevaux pour faire cette route; mais des mules ou des ânes suppléent ordinairement à ce défaut. On longe la petite lagune *del Piano* qui communique avec le lac de Lugano, et qu'on a cherché en vain à dessécher. Dans le temps des fortes pluies une autre lagune se forme au-dessous du village d'*Agrona*, et finit par répandre ses eaux dans un trou souterrain. A Castello, le voyageur minéralogiste peut visiter les excellentes mines

de fer, de cuivre, et de plomb *argentifère*, et les fourneaux de *Valcavergna* et de *Gaeta*, construits à la norvégienne, et dans lesquels on fond tous les ans une grande quantité de minérai. *Menaggio* est un gros bourg. Une belle inscription fixée dans le mur d'une petite église, et dont les caractères, gravés dans du marbre blanc, ont presqu'une coudée de long, pourroit faire croire que le tribun militaire Minicius, en faveur duquel elle a été faite, *Minicio exorato, tribuno militum pontifici et consuli*, est le fondateur de ce lieu, si l'on ne savoit pas que cette inscription a été trouvée à Rezzonico (1). Le marbre de cette pierre est de la même qualité que celui du dôme de Come. On peut juger, par la situation de l'ancienne église auprès du lac, que ses eaux étoient autrefois moins élevées qu'aujourd'hui. Ce fut à Menaggio que naquit, au quinzième siècle, *Leon Leoni*, dit *Aretino*, célèbre architecte et statuaire, sur les dessins duquel fut construite à Milan la maison dite *Degli Omenoni*, entre les palais *Belgioioso* et *Sanfedele*.

Pour ne rien perdre des belles vues du lac de Come et des environs, il faut se transporter de *Menaggio* à *Cadenabbia*, village qui n'en est pas très-éloigné : c'est là que la vue embrasse

(1) Voyez *Rovelli*, Storia di Como.

un horizon immense, dont le milieu est occupé par la vaste nappe des eaux du lac, et les extrémités par des chaînes de montagnes à perte de vue. Ces lieux étoient célèbres dans les temps reculés; et pour rendre notre description aussi complète que le comportent les bornes de cet article, nous allons commencer par dire quelques mots de leur histoire.

Le lac de Come, long de 60 milles, s'appeloit chez les Latins *lacus Larius*, nom qui lui vient, à ce qu'on croit, des *larus*, appelés en italien *gabiani*, oiseaux aquatiques dont le lac abonde. Ses bords furent habités d'abord par les Étrusques et les Grobes, c'est-à-dire par les habitans des montagnes, puis par les Gaulois, soumis à leur tour par les Romains qui y conduisirent une colonie latine et une grecque. Pompée, père de celui qui acquit le surnom de *Grand*, y envoya, au rapport de Strabon, cinq cents Grecs des plus nobles, afin de repeupler ce pays, dévasté par les Rhétiens, et c'est sans doute à leur séjour que l'on doit les noms grecs qu'y portent plusieurs lieux. Il y reste en outre des vestiges de la langue des Celtes et des Goths, qui s'emparèrent de ces contrées et y portèrent l'anarchie. Dans des temps plus modernes, la ville de Come et son territoire appartinrent successivement à l'Empire,

aux Visconti ; aux Sforza, et à la maison d'Autriche. Aujourd'hui Come fait partie du royaume d'Italie et est chef-lieu d'un département.

L'enceinte des montagnes qui entourent le lac de Come ainsi que les deux autres, sont toutes couronnées par une masse calcaire nue qui s'incline légèrement, tantôt au sud, tantôt au nord. Cette roche ne s'étend pas plus loin qu'à Menaggio du côté de l'ouest, et qu'au-delà de Bellano vers l'est ; là elle est remplacée par des monts graniteux ou de schiste micacé, entremêlé fréquemment de cristaux de roche, de quartz et de feldspath ; de temps à autre on y découvre aussi du marbre, soit en filons dans de profondes crevasses, soit en couches sur du schiste micacé, et du granit. Dans plusieurs endroits, c'est l'argile et le sable quartzeux qui prédominent. Il en faut reporter l'origine à une époque fort ancienne. Quant à la *pierre ollaire*, que les naturalistes appellent *pierre de Come* (*lapis Comensis*), elle ne s'y trouve pas, ou du moins n'est pas tirée de ces montagnes, mais bien au-dessus de *Chiavenna* ; peut-être n'a-t-elle reçu le nom de *Come* que parce que c'est particulièrement là qu'on la tailloit et qu'on la débitoit.

Les monts calcaires renferment de beaux marbres. M. *Scopoli* en décrit dix espèces différentes qu'il a recueillies auprès de Varèse ; il y en a bien plus dans les environs du lac : les principaux

sont le noir de *Varena*, le blanc de *Musso*, et le *lumachella* de la *Tramezina*, négligé jusqu'à présent.

Plusieurs de ces montagnes renferment dans leur sein des cavernes, où viennent se rassembler les eaux des hauteurs les plus considérables, dont les plateaux, souvent percés de trous, donnent une retraite à la pluie. On distingue deux sortes de plateaux, les uns situés à peu près à un tiers, et les autres à deux tiers de l'élévation des plus grandes montagnes; ceux-ci s'appellent *Alpes*, et fournissent de la pâture aux troupeaux et un emplacement aux bergeries; les autres ont généralement la forme de promontoires, et se distinguent mieux. Il y en a de moins élevés, mais tous sont disposés avec une certaine régularité, et à peu près au même niveau. Pour les reconnoître, il n'y a qu'à voir où il y a des habitations, parce qu'ordinairement elles sont établies sur les plateaux, ou du moins tout auprès, à cause de la culture. On peut faire cette remarque dès que l'on sort de Cadenabbia.

Ce qu'il y a encore de très-remarquable sur ces montagnes ou sur leurs côtes, ce sont ces masses énormes de granit qui s'en sont détachées, et qui, par leurs qualités, ressemblent quelquefois aux masses des Alpes plus élevées. C'est ainsi que le granit à gros cristaux de feldspath blanc, et appelé par les Italiens *scèrizzo ghiandone*,

quoique abondant dans les basses régions, ne se trouve en couches qu'au Saint-Gothard.

Si on aime à former des systèmes, on peut à volonté conclure de ces remarques qu'une grande catastrophe, ayant poussé du nord au sud une immense quantité d'eau, a superposé toutes ces masses au-dessus des montagnes de Come et des autres qui alors avoient des plateaux; et que, par la chute de ce volume immense, s'est excavé le lac, dont la surface seroit restée très-élevée, s'il n'y avoit eu auprès de Come un canal par lequel les eaux se sont versées dans le lit du Seeveso, fleuve qui a dû être anciennement très-considérable, à en juger par la vaste étendue de son bassin. Les terres et les pierres qui venoient à s'écrouler du haut des montagnes, à la suite des averses, se précipitoient alors, comme elles le font encore, dans le lac, et y formoient ces bas-fonds qu'on remarque dans l'intérieur de son enceinte. Ses eaux durent baisser encore par la rupture des digues naturelles qui les retenoient au-dessus de Come, au-dessous de Lecco, auprès de Malgrate ou au-dessus de Menaggio, puisque dans tous ces lieux les montagnes sont moins élevées. Ces bas-fonds ne furent plus, dès-lors, que des promontoires qui forçoient les torrens venant des hauteurs, à se détourner dans leur chute; et en effet, on n'a pas de peine à remarquer ces détours. De semblables abaissemens devoient

avoir lieu à plusieurs reprises, et voilà sans doute la raison de la différence qui existe dans la hauteur des promontoires et des plaines. Les amas de cailloux qui se trouvent sur les bords des vallées et des lacs, la diminution qu'on remarque dans la grosseur de ces pierres, à mesure qu'on avance vers le midi, prouvent que la direction de l'eau qui les a apportées a été du nord au sud. On remarque aussi que dans ce lac, ainsi que dans le lac Majeur, les angles saillans correspondent fréquemment avec les angles rentrans du bord opposé.

D'ailleurs, les nombreux coquillages de toute espèce et de toute grandeur qu'on trouve dans les montagnes voisines, ne laissent plus de doute que la mer n'ait recouvert ces contrées. Parmi ces productions marines, les *ammonites*, qu'on appelle mieux aujourd'hui *discolites*, sont les plus abondantes. On sait qu'on n'en trouve plus dans nos mers, si ce n'est d'une très-petite espèce.

Les métaux abondent également dans tous les monts qui ceignent le lac de Come. Il est étonnant que Strabon, en parlant des mines de ce pays, ne fasse mention que de celles de *Vercelli* et d'*Ictomulo*, c'est-à-dire de la vallée d'*Anzasca*, et qu'il passe entièrement sous silence celles de Come; peut-être n'étoient-elles pas encore découvertes alors, opinion d'autant plus probable,

que Pline (1) dit qu'à Come, la patrie de ce naturaliste, il n'y avoit point de mines de fer, mais qu'on y donnoit une excellente trempe à ce métal. On en connoissoit cependant dans le moyen âge, puisque le mont qu'on traverse pour aller de l'*Aguedina* au *val Malengo* avoit reçu le nom de *mont d'Or*, et qu'au treizième siècle un évêque de Come sollicita et obtint de Frédéric II, en faveur de son église, la donation de toutes les mines de son diocèse. Paul Jove (2) parle de mines d'argent du *Valassina*, que nous ne connoissons pas. L'encouragement que donne actuellement le gouvernement à l'exploitation de toutes celles du royaume, fait espérer qu'il n'en restera pas beaucoup de cachées aux recherches des gens de l'art.

Les sommités des montagnes sont occupées par des bosquets ou par des pâturages pour la plupart communaux. Le milieu, dans les bonnes positions, est planté de châtaigniers, et la partie inférieure, de vignes, d'arbres fruitiers, de mûriers, d'oliviers et d'orangers; ceux-ci exigent cependant que durant l'hiver on les mette à couvert. Les olives y étoient, dans les siècles précédens, bien plus abondantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Le froid de 1494, celui de 1709,

(1) Hist. nat., L. XXXIV, n. 41.

(2) *Pauli Jovii, Comensis, descriptio Larii lacus.*

et puis la propagation des mûriers ont fait beaucoup de tort aux oliviers, perte que la *société patriotique* s'occupe maintenant à réparer, tant par de nouvelles plantations que par l'amélioration du procédé d'extraire l'huile des olives. On en extrait beaucoup dans ce pays-là des fruits du laurier, qui se vend même plus cher que l'autre.

Les mûriers viennent très-bien sur ces hauteurs. Les vers à soie y font des coques bien plus longues et plus grosses que dans le bas, et la soie en est beaucoup meilleure. De même les grains réussissent assez bien dans la haute région, excepté dans la partie la plus élevée où l'on ne sème que du seigle, et où il vaudroit peut-être mieux encore essayer l'orge de Sibérie. Le chanvre y prospéreroit parfaitement bien, si on l'apprêtoit mieux. Autrefois on recherchoit les grosses truffes des monts de Come, et on en fait encore beaucoup de cas.

Passons maintenant au règne animal. Les hautes montagnes sont habitées par des chamois, des ours, des marmottes, des lièvres blancs, des taissons, des loups; et dans le marais de *Colico* il existe encore des loutres. Quant aux oiseaux, on y remarque le coq de montagnes, le faisan, le francolin, l'aigle, le grand hibou et le vautour. Quelquefois les vents amènent sur les lacs des pélicans, des cygnes, des grues et des bécharus. Pline dit que de son temps les corbeaux se te-

noient éloignés de huit milles de Come; actuellement on y entend leurs croassemens comme tout ailleurs.

Le lac renferme jusqu'à seize espèces de poissons, parmi lesquels les plus délicieux sont les truites, les brochets et les perches. P. Jove, qui prétend que la truite est le *mullus* des anciens, assure qu'il y a dans les cavités littorales du lac des *barbari*; ce sont, selon lui, des poissons dont la grosseur excède celle d'un homme, et qu'on ne peut jamais prendre, attendu qu'ils déchirent tous les filets; mais il avoue qu'il n'en a jamais vu : il faut croire qu'il n'y en a jamais eu, et que les prétendus barbares ne sont que de grosses truites que Morigia appelle *bulgari*, et qui dans le canton portent le nom de *bulberi*. Pline cite comme une curiosité de son temps le poisson *phycis* qui, dans la saison de ses amours, c'est-à-dire au printemps, change de couleur et devient rougeâtre; il en est encore de même d'une espèce de carpe appelée *ancobia* ou *pico*. La pêche se fait avec toutes sortes de filets, excepté ceux qui ont les mailles trop resserrées. A la saison de leurs amours qui, pour les divers poissons, n'ont pas lieu à la même époque, on leur tend un grand nombre d'embûches le long des bords abondans, et l'on prend alors beaucoup de truites à l'embouchure de l'Adda, de la Breggia, etc..... La pêche est encore très-abondante toutes les fois

que le lac s'enfle et s'élève au-dessus de son lit ordinaire, dont le niveau surpasse en hauteur celui de la mer de 356 brasses et deux tiers (1). Le commerce du lac se réduit à peu de chose; on y transporte ce qui du pays des Grisons va en Lombardie, et ce qui en vient, tant par la voie de Come d'où les marchandises se transportent par terre à Milan, que par celle de Lecco d'où elles se transportent par eau. Le district du lac fournit du bois, du charbon, de la chaux, du plâtre, des pierres de roche, du marbre, de la terre de faïence, des verres, des écorces de chêne, du fer, de la soie, des poissons, des oranges, et un peu d'huile. Les habitans de ces pays montagneux s'appliquent particulièrement à la fabrication des baromètres, thermomètres et autres instrumens de physique d'un usage commun; ils vont colporter ces sortes de marchandises dans les pays étrangers, vivent très-économiquement, et rapportent ordinairement un peu de fortune qui leur sert à acheter quelque propriété, ou à se faire de petites rentes. Ce genre de vie étoit tellement commun avant la révolution française, qu'il restoit à peine un dixième des habitans dans le pays : tous les autres émigroient et ne revenoient que tous les deux

(1) Oriani, *Posizione geografica*, etc. Opuscoli scelti, tomo XX, p. 391.

ans, pour s'en aller de nouveau à la fin de l'hiver. Les femmes étant, dans ces contrées, très-laborieuses et fortes, se chargeoient pendant ce temps des travaux champêtres, qui n'étoient pas cependant très-pénibles, vu le peu d'étendue de leurs terres. Mais depuis les dernières guerres, et surtout depuis le changement de gouvernement, ces émigrations, étant devenues plus difficiles, ont cessé en très-grande partie.

Les bords du lac, resserrés entre deux chaînes de montagnes, sont embellis par un grand nombre de maisons de plaisance appartenant presque toutes à des Milanais qui y font leur séjour pendant la belle saison. Du côté de Lecco, les maisons de campagne sont même habitées pendant l'hiver qui y est ordinairement très-doux, et n'est point nuisible à la floraison des oliviers, des myrtes et des limoniers.

Une curiosité de cette contrée est la succession périodique des différens vents. Quand l'air est pur, leur direction se conforme, en quelque sorte, au cours du soleil : car la nuit, c'est le vent du nord, appelé le *tivano*, qui souffle sur le lac et ne cesse qu'au point du jour; dès-lors tout est calme jusqu'à midi : à cette époque c'est le vent du sud-ouest, dit la *breva*, qui s'élève et domine jusqu'au soir. Mais cette succession régulière des vents est dérangée par la moindre pluie, ou par les tourbillons dans quelque coin du lac;

dans l'un ou l'autre de ces cas, on entend siffler tout d'un coup un vent impétueux, dont le bruit (appelé dans le pays *rumata*) est bien connu des bateliers, et leur sert d'avertissement pour se retirer dans quelque port. Les *monsoni* sont encore des vents dangereux pour les navigateurs: ils s'élèvent subitement dans les vallées souvent sinueuses des montagnes qui environnent le lac, et cessent avec la même vitesse; mais ces dangers viennent plutôt de la forme des barques et des voiles, que des vents : car les barques ne sont ni assez profondes ni assez larges, relativement aux voiles, quand le vent ne vient pas en droite ligne; et les voiles, faites d'une forme quadrangulaire, aussi larges en haut qu'en bas, semblent être faites exprès pour renverser plus sûrement tout le navire. Il suffiroit de leur donner une forme triangulaire pour écarter tout danger de cette navigation. Du reste, les exemples de naufrages sont extrêmement rares, et presque toujours ces accidens ont leur cause dans le chargement trop fort ou trop foible de la barque, ou dans la maladresse des bateliers.

Quoique le lac de Come ne reçoive aucun fleuve considérable, excepté l'Adda qui cependant n'égale ni le Tésin, ni la Tosa du lac de Verbano, il est néanmoins sujet à des crues très-considérables, surtout du côté de Come, par la raison qu'il n'y a aucun écoulement. Les vents

y contribuent aussi beaucoup, puisque celui du nord accumule les eaux vers Come, tandis que celui du sud les empêche de se porter vers Lecco, ce qui les force de refluer vers Come. Quelquefois on a vu le lac se gonfler et s'agiter tout-à-coup sans aucune raison visible. Dans la supposition que ces tempêtes ne devroient point leur origine à quelque contre-secousse dans la terre, on ne peut en attribuer la cause qu'à une tourmente sous l'eau, occasionnée par la chute d'une masse de cailloux que les torrens déposent à leur embouchure.

Après avoir examiné le lac en général, il nous reste à connoître ses bords rians. Descendons-le à cet effet jusqu'à Come. Le premier lieu qui s'offre à droite est celui de *Tramezzo* (Tremetium) : beaucoup de belles maisons de campagne ou de *villa* entourent, dans un charmant désordre, les simples habitations de ce village; mais la villa *Clerici* (aujourd'hui Sommariva) éclipse toutes les autres : bâtie au milieu de bosquets d'orangers, dans le goût somptueux du commencement du dernier siècle, sur le bord de l'eau, ce palais appelle les regards du navigateur ; mais cette belle position le rend très-souvent inhabitable à cause des inondations. Plus haut sont *Grianta* et d'autres bourgs entourés d'oliviers et de vignes cultivés avec beaucoup de soin. La partie la plus élevée de ces hauteurs

est une masse calcaire percée de cavernes et remplie de productions marines.

S. Lorenzo est un petit village sur la rive du lac, où il y avoit autrefois un vieux cimetière dans lequel l'eau enduisoit les ossemens de terre calcaire et les changeoit en une espèce de *brescie*, ce qui a fait croire qu'ils avoient été pétrifiés.

Dans la petite terre de *Bolsanigo*, située plus haut, le peuple montre comme une curiosité sur la crête de la montagne l'empreinte des pieds de toutes sortes d'animaux; le naturaliste sourit de l'erreur du vulgaire, en reconnoissant des traces de coquillages, pour la plupart de bouccins, dont les dépouilles se sont changées en un spath blanc très-dur et ont été enveloppées d'un marbre noir, susceptible d'un très-beau poli. Ces coquillages varient beaucoup de forme; il y en a depuis un pied jusqu'à un demi-pouce de diamètre.

En continuant de côtoyer le lac, on passe successivement devant *Porlezza* et *Lenno* (Lemnos), où l'antiquaire aimera s'arrêter pour y voir des restes d'antiquités, consistant en un petit temple souterrain, avec des colonnes; un autel, et d'autres morceaux en marbre blanc, ainsi qu'une ancienne épigraphe dédiée à Diane.

L'ancien monastère d'*Acquafredda* se montre de loin sur une hauteur. Le petit bourg de *Balbianello*, construit sur un promontoire et muni

d'une bonne rade avec un fanal, est l'ouvrage du cardinal Durini. Autrefois ce lieu étoit occupé par des pirates qui de là infestoient tout le lac. Tout près de Balbianello est *Balbiano*, bourg avec un beau palais également embelli par ce cardinal. C'étoit autrefois la propriété de la famille de Jove (*de Giovii*), qui a produit deux fameux écrivains, Benoît et Paul. On passe entre ce bourg et l'île de Saint-Jean, fameuse dans l'histoire du moyen âge par les guerres qu'elle soutint contre Come : elle avoit alors une population très-considérable, et possédoit un territoire assez étendu sur le continent. *Oltrocchi* (1) prétend qu'avant le douzième siècle elle étoit plus étroite que maintenant, et que le détroit a été resserré par les ruines des fortifications et des maisons. Si le voyageur arrive à l'île le jour de Saint-Jean, il peut jouir du plaisir de voir représenter, devant un concours innombrable de peuple, une comédie ou une tragédie sainte, représentant, une année la naissance, et l'autre la décapitation du saint. En se tournant vers le côté opposé au détroit, on aperçoit les hautes montagnes qui entourent la Vall-Alsina et la plaine de Tirano. D'horribles cavernes, d'une étendue inconnue, commencent sur le bord du lac qui est très-profond dans ces parages; c'est-là que

(1) Histor. eccles. Mediol., p. 468.

Paul Jove prétend que séjournent les fameux Burburi dont nous avons parlé. On comprend sous le nom de *Lesseno* toutes les habitations éparses situées sur le sombre rivage de cette contrée. Si vous demandez à votre batelier des renseignemens sur ce pays, il vous répondra que « *Lesseno* est un pays d'enfer, où l'on ne voit pas la lune en été, ni le soleil en hiver. »

Continuez votre trajet, et vous jouirez d'une autre vallée d'une nature toute différente : c'est celle d'*Intelvi*, appelée dans les chartres du huitième siècle *Intellavi* (inter Lacus); elle mérite, par son aménité et son sol fertile, une petite excursion de la part du voyageur, d'autant plus que la route qui la traverse est une des plus belles qu'on puisse rencontrer dans ces contrées montagneuses. La végétation d'Intelvi présente à l'œil une variété singulière : en bas elle commence par des grains et des vignes; plus haut, viennent du seigle et du chanvre entremêlés de noyers; au-dessus de ces productions, s'étendent majestueusement de beaux châtaigniers, auxquels succèdent des hêtres. Les cimes sont couronnées de beaux bois et d'excellens pâturages qui nourrissent d'innombrables troupeaux.

En entrant par le pont de la Valàccia, dans la *Vall'Intelvi*, le naturaliste ne verra pas sans intérêt la singulière position des couches calcaires qui, dans toute cette vallée, forment des an-

gles et des courbures les plus irrégulières. Ce noyau calcaire est recouvert de masses rompues de granit, de schiste et de quartz, ce qui fait présumer que dans une époque antérieure les cimes des montagnes d'alentour étoient composées de ces matières.

Le long du rivage se succèdent les villages d'*Argegno*, *Brienno*, *Laglio* (Lælium), *Carate* et *Urio*, où il y a une belle ville bâtie par la famille de Porta. Entre les deux derniers villages, les curieux débarquent pour voir une petite grotte nommée la *Strona*, à cause du torrent du même nom qui passe auprès; les carrières d'ardoises sont aussi dignes d'être visitées. Étant parvenu à Urio, on a en face, sur la rive opposée du lac, le lieu le plus fameux de cette contrée, c'est-à-dire *Pliniana*, que Jove prétend avoir été nommé autrefois *Pluviana*. On y voit un beau palais bâti en 1570 par un certain *Anguissola* qui étoit, selon l'opinion de quelques personnes, un des quatre bourgeois de Plaisance qui jetèrent par la croisée Pierre-Louis Farnèse; il se retira dans ce lieu, dit-on, pour se mettre à l'abri des poursuites après son attentat. Deux choses rendent ce palais intéressant: c'est une fontaine fort curieuse et une cascade très-élevée et très-large, embellie par le mélange délicieux de toutes sortes de nuances que produisent des lauriers et des cyprès toujours verts, entremêlés, d'un côté,

de châtaigniers, de hêtres, de peupliers; et de l'autre, de mûriers, de vignes et d'arbres à fruits. Mais ce qui attire les regards plus encore que le coup d'œil frappant de cette belle nappe d'eau, c'est la source dite *de Pline* (Pliniana), parce que ce sont les deux écrivains de ce nom qui, les premiers, en ont fait mention. Pline le jeune l'a même examinée et décrite d'après les connoissances physiques de son temps, il y a 18 siècles. La lettre où il en parle, gravée en latin et en italien, a été fixée auprès de la source même. Cependant ces deux auteurs ne l'ont observée qu'imparfaitement. Pline l'ancien dit que la source croît et décroît chaque heure; Pline le jeune prétend que ce phénomène se renouvelle régulièrement trois fois par jour. Le père *Ghezzi,* qui observa plus attentivement les intermittences de cette fontaine, vers la fin du dix-septième siècle, les trouva fort irrégulières; il est à regretter que ce savant n'ait pas employé des instrumens métrologiques pour constater ses observations. Quelle peut donc être la cause de ce phénomène? Les anciens voyant quelque analogie entre la marée et le cours de cette source, ont attribué l'un et l'autre à la même cause, c'est-à-dire à la lune : il est pourtant aisé de remarquer que les intermittences de la source ne se conforment point au passage de la lune, mais bien aux heures de la journée, si toutefois le

temps est calme. D'autres ont supposé dans la terre un grand récipient qui se remplit et se vide alternativement par la force de l'équilibre. Cette supposition est très-facile à détruire. Le célèbre naturaliste Fortis (1), en traitant des autres fontaines intermittentes du Bergamasque, pense que les eaux souterraines accumulent constamment du sable qui finit par boucher les orifices de leurs canaux jusqu'à ce que l'eau, à force de pousser, renverse cette digue, remplacée bientôt après par une autre qui a le même sort. Cette idée peut avoir quelque fondement quant à diverses sources; mais il n'en est pas de même de celle de *Pline*, où le phénomène du flux doit certainement être attribué en grande partie aux vents. Il ne suit pas cependant de là, comme l'a cru M. Testa (2) en voyant le ruisseau s'accroître considérablement pendant un vent violent, que l'eau de la cascade emportée par le vent dans les crevasses de la montagne voisine, s'infiltre dans la terre, et apporte ainsi de nouveaux alimens à la source. Moi, qui l'ai observée pendant quelques mois de suite, je puis assurer que le phénomène a eu lieu même dans le temps le plus sec, tandis que la cascade n'avoit qu'un filet d'eau.

(1) Opuscoli scelti., tome 1, p. 215.

(2) *Ibid.*, tome 8, p. 180.

Il est néanmoins certain qu'il existe une certaine relation entre les vents et les intermittences de la source. Nous avons déjà vu qu'au lac de Come des vents divers se succèdent dans un temps calme, à des époques régulières. La *breva*, qui s'élève à midi, commence toujours dans la région élevée et descend peu à peu; j'ai remarqué que ce même vent commence vers les neuf heures du matin sur les sommités des montagnes qui recouvrent la source : une anticipation pareille a semblablement lieu pour le *tivano*, qui est, comme l'on sait, le vent nocturne. Une autre remarque que j'ai faite souvent, et qui m'a été confirmée par les habitans du lieu, c'est que l'eau de la source commence à croître vers le milieu de la matinée pour descendre ensuite. La durée de la crue dépend encore du vent; elle est en général de trois à quatre heures. On m'a assuré que la même chose arrivoit dans la soirée. Quand le vent est fort et souffle long-temps, la crue est plus considérable et se soutient plus long-temps.

C'est donc au vent qu'il faut attribuer ce phénomène qui existe depuis tant de siècles; mais comment le produit-il? Voici l'explication qui me paroît la plus naturelle. Sur les hauteurs de *Vall'Assina*, où est située la source de Pline, il y a un grand nombre de cavernes, ou plutôt de citernes naturelles qui s'enfoncent dans l'inté-

rieur de ces montagnes. J'en ai remarqué cinq dans la montagne qui est au-dessus de la source, et je me suis convaincu de l'existence d'un réservoir d'eau renfermé dans celle qu'on appelle *la Grotta di Gravinate*. On peut donc supposer avec raison, qu'il y a dans l'intérieur de la montagne d'autres réservoirs qui correspondent et communiquent à autant d'ouvertures extérieures. Ce sont ces réservoirs qui alimentent les sources; or, quand le vent souffle, il tombe perpendiculairement sur la masse d'eau, la comprime et la pousse vigoureusement dans les petits canaux qui la portent à la fontaine. Mais dès que le vent cesse, l'eau se remet en équilibre; le réservoir reçoit de nouveau les gouttes d'eau qui filtrent à travers la voûte, et se remplit jusqu'à ce qu'un autre vent disperse de nouveau ce dépôt. Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est que quand le vent a soufflé long-temps avec beaucoup de force, la source ne s'accroît point pendant plus d'un jour; la raison en est facile à concevoir, c'est que le réservoir a été vidé par la forte impulsion du vent, sans qu'il ait eu assez de temps pour s'alimenter ensuite d'une manière suffisante.

C'est probablement à une raison semblable qu'il faut attribuer le changement d'air qu'on remarque dans les petites grottes que renferment plusieurs de ces montagnes.

Mais il est temps de continuer notre voyage.

Les deux villages de *Torno* et de *Perlasca*, autrefois riches et opulens, sont bien déchus aujourd'hui. Ce qu'il y a de plus remarquable à Perlasca, c'est la villa *Tanzi*, ornée de tout ce que le luxe et le bon goût peuvent faire pour l'embellissement d'un séjour champêtre. Une habitation magnifique, plusieurs jardins plantés d'arbres et d'arbustes d'Amérique, un assemblage de serres qui renferment les plantes les plus délicates des climats brûlans, des sources, des grottes, des chaumières délicieusement placées, tels sont les objets qui ravissent le voyageur dans ce lieu qu'il regrette de ne voir qu'en passant. Un coup tiré d'une couleuvrine du château, et répété avec le fracas du tonnerre dans les montagnes voisines, le tire de ses délicieuses rêveries; il se rembarque en emportant le souvenir de tous ces objets étonnans et divers. Bientôt de nouvelles beautés demandent son attention. La situation pittoresque de *Moltrasio* est de ce nombre. Un torrent y porte ses eaux; quelques plaines s'élèvent au-dessus; dans la montagne de *Bisbino*, sur la cime de laquelle se montre une chapelle, il y a des grottes dont plusieurs renferment du bel albâtre veiné; celle qu'on appelle *Pertuggio della Volpe* a, dit-on, 900 pas de long. Quelques-unes sont très-propres, par leur température froide, à conserver les vins. On prétend que quand le mont Bisbino a la cime enve-

loppée de nuages, c'est signe de pluie, ce qui a fait naître le proverbe que *si Bisbino a son chapeau, il faut mettre le manteau.*

Vanne a prendere il mantello
Che Bisbino ha il suo capello.

Cernobio (Cœnobium), anciennement un monastère, est maintenant un assez agréable bourg, habité par des pêcheurs et des bateliers. Le torrent de la Breggia, qui prend naissance dans la vallée d'Intelvi, y a son embouchure. Quelquefois, lorsque le niveau du lac est très-élevé, les eaux du torrent refluent vers leur source, inondent les campagnes d'alentour et y laissent des eaux stagnantes et malsaines. D'autres fois il s'élève dans la vallée de la Breggia des vents impétueux et dangereux. En automne, on pêche dans ce torrent beaucoup de truites qui s'y retirent du lac; les femelles pour y déposer le frai, les mâles pour le féconder. Sur la montagne qui s'élève au-dessus de Cernobio, est la source dite *acqua della Colletta*, dont l'eau est très-salutaire.

Depuis le bourg de *Vico* jusqu'à Come, on ne voit que peu de *villas* anciennes. Jove prétend que c'étoit dans cette partie du lac qu'étoit une des maisons de Pline et le magnifique palais de Vibius Caninius Rufus, avec le portique, l'*euripe* et le grand *platane* dont Pline fait men-

tion dans l'une de ses lettres (1). Dans l'emplacement que Jove assigne à cet édifice, il y a de gros tilleuls, et autrefois on y voyoit un orme d'une grosseur prodigieuse.

Le bourg de Saint-Augustin, qui tire son nom d'un ancien couvent d'augustins et portoit anciennement celui de *Colognola* ou *Curignola* (Coloniola), renferme plusieurs fabriques; il commence dès le beau promontoire de *Geno* (Genium), où est une villa fort ancienne qui paroît avoir servi de lieu de sépulture dès les premiers temps du christianisme, à en juger par les inscriptions trouvées dans les fouilles faites en 1791.

San Donato, situé à mi-côte, a une grotte très-fréquentée par les dévots. Sur un plateau plus élevé encore, on voit *Brunate*, où il y avoit autrefois un couvent de femmes dont la patronne étoit sainte Guillelmine, sur laquelle on raconte diverses anecdotes. On prétend que ce fut la sœur d'un roi d'Angleterre, qu'elle se sauva de chez elle, qu'elle s'établit dans ce lieu et y mourut. Cette sainte est encore aujourd'hui en grande vénération, particulièrement parmi les nourrices qui s'adressent à elle pour avoir du lait; aussi son image est-elle richement ornée. Le vin par-

(1) Lib. I, ep. 5.

vient rarement à sa maturité sur cette hauteur; mais le blé y vient très-bien et y est d'une belle espèce.

La ville de *Come*, située à l'extrémité méridionale du lac, est renfermée entre de hautes montagnes. Cette ville est très-peuplée, et d'une origine fort ancienne. Elle se distingua par son attachement à ses alliés, les Romains, quand Annibal vint s'en emparer et la mit en cendres: ayant été rebâtie, elle prit le nom de *Nouvelle-Come*. Elle a été la patrie du poète Célius, et de la famille des Pline dont plusieurs inscriptions attestent le séjour. *Come* a donné aussi naissance à *Paul Jove* qui y fut évêque, et dont la maison de plaisance, ornée d'une grande bibliothèque et d'un cabinet de curiosités, se voit encore dans une péninsule sur le lac. Un des édifices les plus remarquables de Come, c'est la cathédrale, commencée en 1396 et achevée dans le siècle dernier. Elle est entièrement de marbre et a un aspect imposant. On y voit d'excellens tableaux de Bernardino Luini et de Gaudenzio Ferrari. Le baptistère, qu'on prétend avoir été exécuté sur les dessins de Bramante, est encore d'un travail achevé. L'amateur des sciences ne manquera pas de visiter dans cette ville la belle collection d'objets d'histoire naturelle et d'instrumens de physique de M. Gattoni, chez lequel il verra aussi

une harpe d'Eole, composée d'un grand nombre de fils de métal, qui vont de la maison du propriétaire à une tour voisine, et qui, touchés par le vent, font entendre dans l'air des sons harmoniques. Le jardin Passalacqua, et celui de M. Fumagalli qui élève beaucoup de plantes rares employées dans la pharmacie; celui enfin de M. Cigalini, à quelque distance de la ville, méritent également d'être vus par les curieux qui cherchent à s'instruire.

De Come, le voyageur peut retourner directement à Milan dans l'espace de six heures et demie; mais s'il veut encore prolonger son excursion, il peut se rendre à Lecco, et remonter le lac jusqu'à *Belluno* et même jusqu'à l'autre extrémité du lac, appelée *Laghetto di Chiavenna.* Ce qui le frappera le plus dans ce nouveau trajet, c'est sans doute *Belluno* même. On y débarque, passe auprès de la maison du célèbre Boldoni, traverse sur un pont tremblant et suspendu dans des chaînes, la rivière de *Pioverna,* et puis on monte jusqu'au sommet d'un rocher très-élevé. Arrivé là, on regarde par une ouverture pratiquée dans le roc, comme par une croisée, la belle scène qui se passe au bas du rocher. L'œil plonge sur un gouffre de 200 pieds de profondeur, traversé par les eaux écumantes de la Pioverna qui ont creusé par leur chute cet abîme,

et qui l'entourent d'une nuée épaisse, font entendre un bruit sourd qui ajoute encore à l'horreur de ce lieu, justement appelé l'*Orrido di Belluno*. Après s'être précipitées dans le gouffre, les eaux s'élancent en bouillonnant, et s'échappent, par une voie qu'elles se sont également frayée elles-mêmes, jusqu'au lac. On remarque que leur chute se fait par intervalles, comme si la rivière, après un si violent effort, avoit besoin de respirer pour le renouveler. On voit aussi que le gouffre n'est point régulier, mais tortueux, sans doute par la raison que le roc étant composé de parties calcaires et de parties quartzeuses, n'offroit pas partout la même résistance, et que les parties molles ont cédé plus facilement à la fureur des flots.

A environ sept milles au-dessous de Belluno, on voit sortir d'une ouverture de la montagne une autre petite rivière dont les eaux sont toutes blanches, et qu'on appelle, *Fiume-Latte* (fleuve de lait); elle ne coule que depuis mars jusqu'à septembre, et fait aller des moulins à peu de distance de sa source. Si on ne craint pas les fatigues, on peut remonter la Pioverna à travers d'épouvantables rochers qui renferment de beaux marbres, et examiner toutes les beautés de la vallée d'Alsina, qui n'est en rien inférieure à tout ce qu'on a vu dans la route que nous avons

parcourue, un peu rapidement à la vérité, mais d'une manière satisfaisante, sans doute, pour ceux qui savent combien les descriptions, même les plus achevées, restent au-dessous des tableaux de la nature.

ANECDOTES HISTORIQUES

SUR

L'ORDRE DE LA TOISON D'OR *.

L'origine du célèbre Ordre de la Toison d'Or est environnée de fables et de traditions obscures. Les historiens sévères se bornent à dire que le duc *Philippe-le-Bon*, de la seconde maison de Bourgogne, ayant réuni sous sa domination la plupart des dix-sept provinces des Pays-Bas, et voulant se signaler par une nouvelle croisade, fonda cet Ordre à Bruges, l'an 1430, ou, selon la manière de compter des Flamands, en 1429,

* Nos sources sont les ouvrages suivans :

Ayreri Dissertatio de magno Magisterio equestris ordinis Aurei Velleris Burgundo-Austriaco. Gœttingue, 1748; *in-4°*.

Historia de la insigne Orden del Toyson de Oro; par D. *Jul. de Piredo y Salazar*. Madrid, 1788; 3 volumes *in-folio*.

Mémoires sur l'Ordre de la Toison d'Or; dans les *Mélanges* du maréchal *prince de Ligne*, tome 30e.

pendant ses noces avec la princesse Isabelle de Portugal, et que cette illustre compagnie prit pour patrons particuliers la sainte Vierge et saint André. Tous les chevaliers devoient être de la religion catholique, et juroient de propager la foi chrétienne. On ajoute que le duc Philippe reçut du pape une épée bénite, et qu'il se fit peindre en habit de pélerin. Mais il ne paroît pas prouvé que ce prince, brave et magnanime, eût sérieusement conçu les projets que peut-être la politique ou l'esprit chevaleresque l'engageoit quelquefois à mettre en avant.

Le vrai motif de Philippe, en fondant l'Ordre, fut plus vraisemblablement le désir de s'attacher les grands seigneurs des Pays-Bas en les réunissant souvent autour de sa personne, sous les bannières de l'amitié et de la fraternité. C'est ce qui prend presque le caractère de la certitude quand on réfléchit que, conformément aux premiers statuts de l'Ordre, le souverain qui en même temps en étoit le chef héréditaire, ne pouvoit faire la guerre ni la paix sans prendre l'avis de ses confrères, les chevaliers de la Toison d'Or. Ces chevaliers avoient même le droit d'assister à tous les conseils du souverain et d'y dire leur avis. Une autre belle idée, une idée profondément politique, c'étoit d'avoir attribué au chapitre assemblé le droit, et même le devoir de faire des enquêtes sur la conduite des membres, même sur celle du *chef* et

souverain; de les reprendre quand on les trouvoit en faute, et de leur infliger diverses punitions et amendes.

Une autre règle de l'ordre défendoit aux chevaliers d'accepter les décorations d'aucun autre ordre, sous peine d'être exclus de celui de la Toison d'Or. Il n'y avoit d'exception que pour les premiers souverains; et seulement à l'égard des ordres dont ils étoient chefs supérieurs.

Les décorations de l'Ordre indiquent le même but; le collier des chevaliers étoit une chaîne d'or, représentant alternativement des pierres à feu et des briquets, ou, selon une modification moderne, des rayons de feu, avec cette légende en latin :

Ante ferit, quam flamma micat.
Il frappe avant que la flamme ne brille.

Philippe-le-Bon, selon les historiens les plus authentiques, vouloit marquer par ces symboles qu'il ne prenoit les armes que lorsqu'on le provoquoit. Quant à la Toison d'Or, avec la légende *Pretium non vile laboris* (1), c'est-à-dire « prix » qui n'est pas au-dessous de nos travaux », les uns pensent que le fondateur a simplement fait allusion à la constance et à la fidélité des Argonautes; les autres croient qu'il a voulu an-

(1) Cet hémistiche est de *Claudian.*

noncer son dessein d'achever la réunion des riches contrées de la Belgique, dont la plus grande partie lui appartenoit. Une tradition, très-répandue, donne à ce symbole de l'ordre une origine beaucoup plus plaisante, et que le prince de Ligne, chevalier lui-même, semble admettre comme un fait historique.

Philippe-le-Bon avoit eu, dit-on, vingt-quatre maîtresses (1). Il portoit souvent un *nœud d'amour* composé de tresses de cheveux de ces dames; au milieu étoit une petite rosette de cheveux roux, de *Marie de Crumbrugge*, à laquelle étoit suspendu un petit cœur d'or. Quelques courtisans se permirent des plaisanteries sur ces sortes de bijoux : ils dirent hautement que le duc aimoit à faire tondre les jolies femmes de son duché; et la Marie Crumbrugge lui avoit vraiment

(1) Voici leurs noms :

1. *Marie de Looringe de Crumbrugge.* 2. *Thérèse Stalports Van der Wiele.* 3. *Marie-Thérèse Barradot.* 4. *Joseph-Henriette de la Woestyne.* 5. *Françoise de Brune.* 6. *Philippine de Boonheim.* 7. *Guillelmine de Pachtere.* 8. *Marie de Leval.* 9. *Jacqueline Dyve.* 10. *Jeanne de Presle.* 11. *Margueritte Van Poest.* 12. *Jacqueline Van Steenberge.* 13. *Lopez de Ulloa, Portugaise.* 14. *Anotte de Vandoome.* 15. *Agnès de Cantaing.* 16. *Marie de Fontaine.* 17. *Claire de Lattre.* 18. *Anne de Masnuy.* 19. *Jacqueline de Cuvillon.* 20. *Honoria Marie Bette.* 21. *Scholastique Van den Timpel.* 22. *Marie-Joseph de Bronekorst.*

fourni une *Toison d'Or*. Le prince, à ce qu'on raconte, répondit que tel qui se moquoit de cette Toison, la tiendroit bientôt à grand honneur. En même temps la cour de Portugal faisoit quelque difficulté de lui accorder la main de la princesse Isabelle à cause de sa réputation de galanterie. « Eh bien, dit-il, je prendrai pour devise, » cette année 1429, que je me marie; et que, » pour fête de mes noces, j'institue vingt-quatre » chevaliers pour la gloire de mes vingt-quatre » anciennes amies: autre n'aurai q'Dam Isabeau, » tant que vivrai. »

Parmi les premiers chevaliers nommés, il y eut des bâtards du duc. Tous les autres étoient choisis parmi les seigneurs les plus nobles et les plus riches des Pays-Bas et de la Bourgogne.

23. *Wilhelmine de Horst.* 24. *Catherine de la Tuffferie.*

Elles lui donnèrent huit fils naturels et autant de filles, dont les noms sont connus.

Le père de Philippe-le-Bon, *Jean-sans-Peur,* n'avoit eu que deux maîtresses. Quelle modération! Mais s'il étoit sans peur, il n'étoit pourtant pas sans reproche; car il débaucha, dans un bal, sa parente *Agnès de Croy*. Il en eut *Jean de Bourgogne*, évêque de Cambray, qui eut quinze bâtards, et qui se fit servir la messe un jour par trente-six fils et petit-fils de ce genre. Les uns étoient en diacres, d'autres en sous-diacres; ceux-ci portoient la mitre, la sonnette, des flambeaux, ceux-là levoient la chasuble, chantoient ou faisoient fonctions d'enfans de chœur.

Apparemment que la belle *Isabeau*, ayant appris que le nombre des vingt-quatre chevaliers étoit dû aux maîtresses, et voulant en effacer la mémoire, engagea *Philippe* à en créer six de plus. En 1433, au chapitre tenu à Dijon, on les nomma; et il fut résolu que le nombre en seroit toujours fixé à trente. Peut-être que la religion s'en mêla aussi, et que les confesseurs firent entendre au duc qu'il falloit faire oublier ainsi la scandaleuse origine de l'Ordre.

Voici quelques extraits des archives de l'Ordre qui se trouvoient autrefois à Bruxelles.

An 1431.

« Le 6 de mai après midi, les chevaliers étant assemblés, *le sire de Vauldray* entra au chapitre, et demanda au souverain le collier de l'ordre pour *Louis de Chalon, prince d'Orange*. *Philippe* lui répondit qu'il étoit informé que ce prince, se trouvant l'année précédente dans une action en Dauphiné, à la tête d'un corps de troupes, avoit, *contre les Statuts de l'Ordre*, fait battre en retraite, et que, pour cette raison, il s'étoit déterminé à ne pas lui donner le collier qu'il sollicitoit. »

An 1451.

« Vendredi, 7 du mois, il fut procédé à l'information de vie et de mœurs des chevaliers;

mais l'on ne trouva rien de répréhensible à leur charge, sauf à celle de *méssire Philippe de Ternant.* Il fut accusé 1° d'avoir fait arrêter et emprisonner un marchand anglais, au mépris de la trève que le souverain avoit conclue avec cette nation, fait qu'il avoit osé nier contre la vérité dans des termes arrogans et injurieux à l'Ordre, et pour lequel il avoit tenu prison pendant un mois ; 2° d'avoir détourné une partie considérable d'argent, qu'il avoit été chargé par monseigneur le duc de distribuer au dauphin et à ses gens qui étoient alors sur les frontières d'Allemagne ; 3° d'avoir retenu le prêt de sa compagnie. Ayant été observé que le souverain en son particulier avoit pardonné à M. *de Ternant*, et qu'il ne restoit plus à celui-ci qu'à réparer l'injure qu'il avoit faite à l'Ordre, il lui fut ordonné de demander pardon à l'assemblée, ce qu'il fit aussitôt ; après quoi on lui enjoignit, pour peine et amende, de faire un pélerinage à Saint-Jacques en Gallicie. »

An 1468.

« *Le comte de Nevers*, accusé de *sortilége* et cité au chapitre, n'ayant pas comparu et ayant renvoyé son collier, son blazon fut ôté de l'église. »

Même année.

« On reprocha à M. *Adolphe jeune, duc de Gueldres*, la sévérité dont il usoit envers son père, qu'il détenoit injustement prisonnier, et la mésintelligence qu'il y avoit entre lui et son oncle *duc de Clèves*, avec qui il étoit en guerre ouverte.

» On nota aussi *Jean duc de Clèves, comte de la Marck*, pareillement absent, parce qu'il étoit en guerre avec son neveu; qu'il occupoit la ville de Soest qui appartenoit à l'église de Cologne, etc.

» M. *de Ravenstein, le duc d'Aléçon* et M. *d'Auxi* furent blâmés pour *quelque irrégularité dans leurs mœurs.* »

Même année.

« On passa à la conduite du souverain, et après s'en être exactement informé, il fut résolu qu'on lui remontreroit très-humblement les points suivans:

» 1° Que mondit seigneur, sauf sa benigne » correction et révérence, parle parfois ung peu » aigrement à ses serviteurs, et se trouble au- » cune fois en parlant des princes;

» 2° Qu'il prend trop grande peine, dont fait

» à doubter qu'il en puist pis valoir à ses anciens » jours;

» 3° Que quand il fait ses armées, lui pleust » tellement drechier son fait, que ses subgiez ne » fussent plus ainsi travaillez, ne foulez comme » ils ont été par ci-devant ;

» 4° Qu'il veuille être benigne et attempré, » et tenir ses pays en bonne justice ;

» 5° Que les choses qu'il accorde et dit, lui » plaise entretenir, et être véritable en ses pa- » roles ;

» 6° Que le plus tard qu'il pourra il veuille » mettre son peuple en guerre, et qu'il ne le » veuille faire sans bon et meur conseil ».

« Le souverain reçut benignement ces remontrances, et y répondit à la satisfaction de l'assemblée. »

Même année.

« *Le roi de Portugal* avoit été proposé pour succéder dans une des places vacantes ; mais ayant été observé qu'il étoit de l'Ordre de la Jarretière, dont il n'étoit pas le chef et souverain, on déclara que tant et si long-temps qu'il seroit de cet Ordre, il ne pourroit être reçu dans celui de la Toison d'Or. »

Cette règle a été observée rigoureusement pendant 260 ans.

An 1473.

« Voici la déclaration conçue en ces termes, au sujet des autres souverains de l'Europe :

« Qui avec ce présent Ordre, pourront porter » l'ordre *dont ils seront chefs*, par ainsi que ce » soit du gré et consentement de nous ou de » nos successeurs souverains, et des frères de » l'ordre passé en leur chapitre et non autre- » ment. »

Même année.

« Il fut décidé que les chevaliers seroient logés les premiers après les neveux et autres proches parens du duc, tant en temps de paix que pendant la guerre.

» Qu'ils auroient aussi l'entrée au grand conseil du souverain, où ils auroient lieu et rang ensemble; voulant qu'ils y soient placés sur un banc à la droite du chancelier, avec cette réserve néanmoins que les chevaliers qui seroient membres du conseil pourroient, s'ils le trouveroient à propos, garder leur place ordinaire.

» Qu'il leur seroit aussi permis d'entrer dans toutes les chambres du conseil du souverain, établi pour le gouvernement de ses états, et qu'ils y auroient rang après ses neveux et ses autres proches parens. »

An 1478.

« On commença l'information de vie et mœurs; mais des cinq chevaliers présens, il n'y eut de répréhensible que *Juglebert de Nassau*, que l'on trouva fort dissolu dans ses mœurs; et ayant été observé que *Louis seigneur de Gruythuse, comte de Wyncestre*, avoit un différend avec *Josse de Lalaing seigneur de Montigny*, on l'engagea de le laisser terminer agréablement. »

Même année.

« ..... Il sembloit néanmoins à quelques-uns » des chevaliers, qu'il seroit plus convenable à la » situation des affaires de célébrer cette fête en » la ville de Lille, tant pour *tourner visage aux* » *ennemis*, que pour encourager les sujets des » environs à résister à leurs entreprises. »

An 1479.

« Dans la même séance, quatre chevaliers de l'Ordre représentèrent qu'ils avoient perdu leur grand collier à la journée de Vieville près de Therouenne, et demandèrent, qu'en conformité des statuts, il plût à l'archiduc de leur en faire faire de nouveaux. »

Ceci prouve que les grands d'alors montroient de la bravoure personnelle. D'après les statuts de

l'Ordre, les chevaliers étoient obligés de porter tous les jours leur grand collier.

An 1481.

« *Louis de Brugges, seigneur de la Gruythuse*, s'étant absenté de la fête sans raisons légitimes, quoique cependant il eût envoyé une procuration en due forme, fut condamné en une amende de cent écus, au profit de quelques maisons religieuses, et en outre à donner un souper au souverain, aux chevaliers et officiers de l'ordre. On imputa aussi à ce chevalier d'avoir été cause, en manquant au secret, que le souverain n'avoit pu exécuter une entreprise très-avantageuse qu'il avoit méditée contre les Français. M. de *Gruythuse* étant arrivé le lendemain à Bois-le-Duc, le roi d'armes l'informa des points dont il s'agit. »

An 1491.

« Après le repas, le roi d'armes dit *Toison d'Or*, et quelques autres officiers d'armes, demandèrent au *duc Philippe* que ceux d'entr'eux qui n'étoient encore que poursuivans fussent créés héraults, et que les autres qui n'avoient que des places de messagers fussent promus à celles de poursuivans. Ce prince se rendit à leur prière, « et à tasses » pleines de vin, les sermens accoutumés par » eux faits, ils furent baptisés comme il appar- » tenoit en tel cas ».

Même année.

« On termina la séance par l'examen de la conduite de M. *de Nassau.* On lui imputa que, malgré les réprimandes qu'on lui avoit données ci-devant pour sa *vie déréglée,* et les promesses qu'il avoit faites de s'en amender, il continuoit toujours dans les mêmes désordres; sur quoi l'assemblée lui déclara qu'il eût à changer de mœurs, et surtout *à cesser de s'adonner aux femmes,* à peine, en cas d'une désobéissance réitérée, qu'il seroit condamné à payer au trésorier de l'Ordre la somme de cinquante florins, à distribuer par celui-ci en aumônes. M. *de Nassau* répondit qu'il ne négligeroit rien pour tâcher de remplir les intentions de l'assemblée. ».

Même année.

« Les dernières informations que l'on fit sur les chevaliers présens, roulèrent sur le *duc Philippe,* âgé alors de treize ans. On trouva en lui de grandes dispositions à la vertu et aux bonnes mœurs, beaucoup de douceur et d'humilité, et une déférence des plus respectueuses pour le roi son père. On jugea néanmoins à propos de lui faire des remontrances sur ce qu'il étoit quelquefois trop ardent au jeu, lui ordonnant pour ce sujet, par forme de pénitence, de dire le même

jour, avant que d'aller coucher, un *Pater noster* et un *Ave Maria*. Le *duc Philippe*, informé du résultat de cette enquête, répondit que s'il étoit doué de quelques bonnes qualités, il en louoit le Tout-Puissant; qu'au reste il remercioit les chevaliers des remontrances qu'ils avoient trouvé bon de lui faire, les assurant qu'il se corrigeroit de la faute dont on l'avoit repris, et qu'il porteroit avec plaisir la peine qu'ils lui avoient infligée. »

An 1498.

« Quelques-uns des chevaliers se prévalant d'une noblesse plus illustre que celle de leurs confrères, avoient empiété sur le rang des autres; le chancelier, dans une assemblée que l'on tint après les vêpres, leur rappela le dix-septième article des statuts, qui détermine l'ordre que l'on doit observer dans toutes les cérémonies; et pour les engager à s'y conformer avec d'autant moins de difficulté, il leur fit connoître que le feu *duc Charles*, du vivant de *Philippe-le-Bon* son père, et en dernier lieu le souverain actuel, qui étoient tous deux des princes d'un rang plus élevé qu'aucun de l'assemblée, avoient occupé *la dernière place* dans les cérémonies de l'Ordre, sur quoi les chevaliers assemblés répondirent unanimement qu'ils vouloient s'acquitter de leur devoir,

tant pour ce qui regardoit cet article qu'à l'égard de tout autre.

Même année.

» Il fut décidé que le chef et souverain étoit obligé d'aimer et estimer les chevaliers ses confrères, préférablement à tous autres, et de s'en servir dans le maniement de ses affaires; et que les chevaliers devoient de leur côté obéir au souverain, l'honorer et le respecter, et concourir de tout leur pouvoir à la bonne administration de l'état. Finalement le chancelier exhorta respectueusement l'archiduc, et les autres chevaliers assemblés, à se corriger, et à changer tellement de conduite à l'avenir, que cette noble compagnie, tombée dans une espèce d'avilissement, fût bientôt rétablie dans son premier lustre.

An 1500.

» On blâma M. *de Cunnengem* de ce qu'il fréquentoit les cabarets et les lieux de débauche, et l'on reprocha au *comte de Nassau* « de tenir as-
» sez petite compagnie à sa femme et d'être trop
» damaret ».

Même année.

» Finalement l'enquête roula sur le chef et souverain qui, pour son âge, fut trouvé très-vertueux et très-habile dans la direction des affaires.

» Quelques-uns de l'assemblée firent néanmoins

connoître « qu'il n'avoit pas pour les chevaliers » de son Ordre toute l'estime qu'il leur devoit, » qu'il ne les appeloit pas aux délibérations de » ses affaires, comme il étoit ordonné par les » statuts; qu'il ne maintenoit pas les chevaliers » ni les officiers de l'Ordre dans la jouissance » des priviléges accordés par les souverains » ses prédécesseurs, qu'il avoit très-mal pourvu » à l'administration de la justice en confiant ce » soin à des gens *notés d'insuffisance* ou de né- » gligence ».

« Le chef et souverain, informé de ce qu'on avoit trouvé de répréhensible à sa charge, répondit à l'assemblée, après l'avoir *remerciée de son admonition*, qu'il vouloit, et qu'il avoit déjà ordonné, avant la tenue de cette fête, que tous les chevaliers de l'Ordre indistinctement eussent l'entrée en tous ses conseils; mais qu'il se réservoit la liberté d'en consulter quelques-uns en particulier lorsqu'il le trouveroit bon, ajoutant que si jusqu'alors ils n'avoient pas joui de cette distinction, l'on ne pouvoit pas lui en attribuer la faute, ne les ayant jamais fait exclure de ces sortes d'assemblées, et ignorant même qu'on leur en eût refusé l'entrée, etc. Et quant à ce que la justice seroit mal administrée, il répondit à l'assemblée que s'il y avoit quelque faute à cet égard, c'étoit de son insu; qu'au reste il en avoit du regret et étoit prêt d'y pourvoir, de l'avis et conseil des chevaliers; et après les avoir assurés de

sa confiance, il les exhorta à l'aider dans le maniement de ses affaires, et promit de leur être toujours *bon chef et souverain, et bon confrère de l'Ordre.* »

En 1500, le chef et souverain étant sur le point d'hériter de la couronne de Castille et des États allemands de la maison d'Autriche, demanda à l'Ordre l'autorisation pour en donner le collier à quelques seigneurs espagnols et allemands. De cette époque date la décadence des institutions chevaleresques qui étoient l'ame de l'Ordre. La puissance immensément agrandie du prince fit décroître dans la même proportion le crédit et l'influence de l'Ordre. En 1513, la duchesse Marguerite, gouvernante des Pays-Bas, osa faire arrêter un chevalier sans l'avoir fait condamner par le chapitre de l'Ordre. Cette infraction de leurs priviléges souleva les chevaliers; ils firent des remontrances solennelles à cette princesse hautaine, qui finit par leur dire « qu'ils avoient » beau jeu en s'appuyant sur leurs statuts, puis- » qu'ils les interprétoient à leur guise; *mais que* » *si elle estoit homme comme elle estoit femme,* » *elle les feroit chanter leurs statuts par livre,* » *et apporter ces statuts avant.* »

An 1516.

Il résulta de l'enquête que l'on tint sur la personne de *Jacques, comte de Hornes,* qu'il étoit

très-enclin à l'ivrognerie, de quoi le chancelier le reprit avec beaucoup de douceur, en lui représentant les inconvéniens qui résultent de ce vice, et combien il étoit indécent à un homme de rang, et surtout à un membre d'une si illustre compagnie, de s'y livrer.

Le *comte de Hornes* s'étant mis à sourire aux remontrances du chancelier, celui-ci qui le remarqua, condamna hautement ce procédé et renouvela sa réprimande avec plus de force. Le chevalier reconnoissant alors la faute qu'il avoit faite, en témoigna beaucoup de regret, et le chancelier s'attira par sa fermeté l'applaudissement de toute l'assemblée.

M. *de Lalaing* fut accusé de malpropreté. On trouva que *Philippe, Bâtard de Bourgogne*, et M. *d'Isaelstein* étoient fort *damarets;* qu'au surplus le premier étoit enclin à *tricher au jeu*, et que le second étoit sujet à la boisson. Le chancelier de l'Ordre leur représenta ces défauts et les exhorta à s'en corriger.

Même année.

« Les chevaliers assemblés condescendirent à » la demande du roi, relativement à la création » de dix nouveaux chevaliers en Espagne, sous » la condition qu'il avoit suggérée; et quant à » ceux qu'il avoit proposés pour remplacer une » partie des défunts, ils dirent qu'ils y étoient

» tous très-propres, et qu'il seroit pris égard à » sa recommandation lorsqu'il s'agiroit de pro- » céder à cette élection; sauf néanmoins pour » ce qui étoit du *roi de Danemarck* (1), qu'ils » rejetèrent à cause qu'il étoit accusé de vivre » en adultère public, et qu'il traitoit fort mal » la reine son épouse. »

An 1529.

« *Jean Lescot*, choisi pour chancelier religieux, après avoir prêté serment, ayant fait connoître au trésorier et au greffier qu'il n'avoit point d'habillemens assez décens pour se présenter devant le chef et souverain et les chevaliers de l'Ordre, ni d'équipage propre pour le mener où les fonctions de sa charge l'appelleroient, ils en informèrent ce prince, qui ordonna au trésorier de pourvoir le nouveau chancelier d'habillemens honnêtes et conformes aux règles de son Ordre, de lui donner en outre une *mule* pour sa personne et un cheval pour son domestique, ainsi que de l'argent pour sa dépense.

An 1531.

» *François de Melun, comte d'Espignoy*, fut réprimandé pour avoir été trouvé adonné au vin, de quoi il fut si honteux qu'il voulut faire vœu de ne jamais plus en boire ; mais l'assemblée l'en

(1) C'étoit Christian II, le tyran.

empêcha, lui représentant qu'il suffisoit qu'il s'abstînt de s'y livrer au-delà des bornes de la raison.

» On reprit *Maximilien de Hornes, seigneur de Gaesbeke*, parce qu'il aimoit trop la bonne chère et qu'il étoit damaret.

» *Don Ferdinand Remon, duc de Cardona*, Arragonois, absent de la fête, fut accusé de différens excès, savoir de mêler dans ses discours des plaisanteries basses et bouffonnes, de retenir le bien d'autrui, de ne point payer ses dettes, d'avoir vendu et joué deux fois son collier, d'être d'une humeur difficile et étrange, et finalement de n'avoir satisfait à aucun point des lettres de convocation qui lui avoient été adressées par le présent chapitre. Les chevaliers assemblés, regardant la conduite du *duc de Cardona* comme un mépris marqué pour l'illustre compagnie dont il étoit membre, proposèrent différentes corrections à décerner à sa charge. « Les uns dirent qu'on pourroit le condamner à faire des pélerinages, tels que d'aller à pied à Notre-Dame-de-Montserrat, à Notre-Dame-de-Guadelouppe, ou à Saint-Jacques, avec ordre de porter durant le voyage son collier à découvert, et en le faisant accompagner, pour s'assurer de son exactitude à remplir cette peine, d'un officier de l'Ordre, ou au moins d'un ou de deux officiers d'armes. D'autres furent d'avis que l'empereur, à son ar-

rivée en Espagne, où il comptoit de se rendre bientôt, pourroit ordonner à ce duc de comparoître devant lui et les chevaliers qui l'accompagneroient dans ce voyage, pour, après l'avoir entendu sur les différens excès qu'on lui imputoit, en ordonner comme il le trouveroit à propos ; à quoi quelques-uns ajoutèrent, qu'en lui signifiant cet ajournement personnel, on devoit lui interdire par provision le port du collier. » L'empereur opinant ensuite, dit qu'à son arrivée en Espagne il pourroit défendre au *duc de Cardona* de porter les marques de l'Ordre, jusqu'à ce qu'il eût fait à pied un pélerinage de Barcelone à Notre-Dame-de-Montserrat, où il seroit obligé d'offrir une lampe d'argent de la valeur d'un collier, proposant en outre de convenir de quelque témoignage ou renseignement, pour perpétuer la mémoire de cette réparation. L'assemblée ayant mûrement examiné l'affaire, s'en remit à la résolution que le chef et souverain jugeroit bon d'y prendre à son arrivée en Espagne, après préalable avis des chevaliers dont il seroit accompagné.

» La conduite du chef et souverain (l'empereur Charles-Quint) ne fut pas non plus exempte de reproche. Le chancelier, chargé de lui faire connoître le résultat de la délibération tenue sur sa personne, lui dit, après avoir relevé l'éloge qu'on lui avoit donné pour sa vertu et ses glorieux

exploits, « qu'on avoit trouvé qu'il étoit lent dans l'expédition des affaires ; qu'en son particulier il s'occupoit beaucoup de petites et négligeoit les plus importantes ; que son conseil, qu'il consultoit peu ou point, n'étoit pas composé d'un nombre suffisant de conseillers ; qu'il ne pourvoyoit pas à ce que les tribunaux de justice, où d'ailleurs les affaires se traitoient avec beaucoup de lenteur, fussent composés de personnes convenables ; qu'il payoit fort mal les gens de sa cour, ainsi que ses gens d'armes ». L'empereur, *qui reçut cette remontrance avec bonté et reconnoissance*, rejeta la faute de cette prétendue mauvaise administration de la justice sur ceux qu'il avoit chargés d'y pourvoir pendant son absence, ainsi que sur les grandes occupations qui lui survenoient continuellement, et qui l'avoient empêché jusqu'alors de donner tous ses soins, tant pour l'arrangement de ses affaires particulières que pour la conduite de celles de ses sujets ; ajoutant, pour ce qui étoit de son conseil, que, faute de trouver des gens assez expérimentés et affectionnés à son service sur lesquels il pouvoit se reposer, il avoit été obligé de se charger seul du soin de beaucoup d'affaires qu'il auroit pu, sans cela, partager avec d'autres. Du reste, il promit de mettre tout en usage pour remédier promptement aux différens abus que l'assemblée venoit de relever.

AN 1545.

» *Le comte de Buren* fut accusé de faire quelquefois des excès dans le boire et dans le manger, de jurer fréquemment, de parler de la religion avec peu de respect et de discrétion, et d'en mépriser les devoirs les plus essentiels, manquant souvent la messe les dimanches et fêtes, et faisant publiquement gras pendant le carême sans nécessité, et enfin de porter la débauche au point de violer la foi conjugale, et de ne pas avoir honte de s'en vanter dans les compagnies ou assemblées qu'il fréquentoit. »

« On accusa *le seigneur de Praet* d'être hautain, ambitieux, brutal, indévot, avare, et de connoître d'autres femmes que la sienne.

» *Le comte de Lalaing* fut trouvé sujet à beau-
» coup de scrupules, nuisibles à sa santé par
» l'humeur mélancolique qu'il en avoit con-
» tractée ».

» *Le seigneur de Boussu* fut blâmé pour être adonné à la boisson, et sujet à des emportemens de colère.

» *Le seigneur de Brederode* fut accusé de s'être abandonné quelquefois aux femmes d'une manière scandaleuse et en présence de ses enfans, et d'entretenir encore actuellement chez lui une concubine; d'être avare, colère et médisant, et

de parler avec peu de respect des affaires de la religion. Outre la réprimande qu'il reçut, il lui fut encore ordonné de se défaire de sa concubine dans un certain temps, à peine qu'il y seroit pourvu.

» *Le comte du Roeux* fut trouvé colère, opiniâtre et attaché aux minuties.

» *Le comte d'Espinoy* fut accusé de fréquenter publiquement des lieux de débauche, de s'enivrer très-souvent et même deux fois le jour, d'être *rempli* de dettes et poursuivi ignominieusement par ses créanciers, auxquels il avoit plusieurs fois engagé son collier, et enfin de ne pas être en état de se gouverner soi-même non plus que ses biens, ce que quelques-uns attribuèrent à son peu de jugement. L'assemblée, qui trouva la conduite de ce chevalier d'autant plus répréhensible, que nonobstant les admonitions et les réprimandes qu'on lui avoit données précédemment pour les mêmes excès, il s'y étoit encore livré avec moins de ménagement, résolut de tâcher d'y remédier par une autre voie, à l'effet de quoi il fut ordonné que son collier seroit séquestré pour un an entre les mains du trésorier, et qu'il seroit exclu de l'assemblée du lendemain, et privé du droit de suffrages pour la future élection, « voulant qu'il se rendit d'abord en sa » maison d'Espinoy, pour y rester durant le » temps de cette séquestration, ou plus long-

» temps si on le trouvoit convenir, avec dé-
» fense de sortir de l'étendue de cette terre, ne
» fût pour aller prendre le divertissement de la
» chasse, ou pour quelque autre amusement
» honneste, en observant néanmoins de ne jamais
» passer la nuit hors de sa terre ; le tout à peine
» que s'il désobéissoit, le chastiment seroit pro-
» longé et rendu public ».

» *Le duc d'Arschot* fut accusé d'être ambi-tieux, et d'avoir eu durant son mariage quelque commerce de galanterie avec des filles et même avec des femmes mariées. L'examen de la con-duite de ce chevalier termina la séance, qui avoit duré depuis deux heures de l'après-midi jusqu'à onze heures du soir.

» Le lendemain on reprit la même besogne sur les chevaliers absens ; et comme le chef et souverain, incommodé de la goutte, étoit obligé de garder le lit, il tint l'assemblée dans sa cham-bre, et fit mettre à côté de lui son chaperon et son collier.

» Ceux des absens dont on trouva la conduite répréhensible, furent les suivans :

» *Philippe duc de Bavière*, à qui l'on reprocha de s'être mal comporté dans la défense des forts du duché de Wurtemberg, de s'être rangé ci-devant du parti des Luthériens, et d'avoir fait des voyages en Angleterre et en France pour

y aller offrir ses services, indifféremment pour ou contre l'empereur.

» *Le marquis del Guasto* fut accusé d'être poltron, cruel envers ses soldats, et d'avoir retenu une partie considérable de leur prêt. Le chef et souverain, faisant remarquer à l'égard de ce dernier point qu'il avoit envoyé un commissaire en Italie pour en savoir la vérité, le chapitre ne porta d'autre résolution au sujet de ce chevalier, que celle de lui écrire une lettre à la manière accoutumée, pour lui demander les raisons qui l'avoient empêché d'envoyer une procuration.

» Le 9, continuant la même information sur les absens, on trouva « que *don Philippe de Cas-* » *tille* (1), fils du chef et souverain, étoit trop » prolixe dans l'expédition de ses affaires, qu'il » employoit trop de temps pour s'ajuster, et » qu'il aimoit trop la solitude, de quoi son pro- » cureur, qui étoit M. *de Bossu*, fut chargé de » l'informer, en l'exhortant gracieusement de » s'en corriger ».

» Quant au *prince de Busignan*, on rappela ce qui avoit été dit sur son sujet dans une assemblée tenue à Bruxelles le 27 octobre 1540; savoir, qu'il étoit accusé d'avoir tenté d'empoisonner sa sœur et d'avoir tué sa femme : sur quoi le chef

(1) Depuis *Philippe II*.

et souverain, qui s'étoit chargé alors du soin de prendre là-dessus des informations pertinentes, fit connoître qu'il étoit assez clair que le *prince de Busignan* avoit eu dessein de faire mourir sa sœur de poison, mais qu'il ne l'avoit point effectué ; que l'on tenoit aussi pour bien assuré qu'il avoit tué sa femme, et qu'il l'avoit même étranglée à l'aide d'un autre, avec ces circonstances que, pour cacher son crime, il avoit, dès qu'il l'eut commis, appelé ses gens, leur disant que sa femme, attaquée subitement d'une maladie, venoit d'expirer, et que, pour sauver les apparences, il avoit porté pour elle le deuil ordinaire ; à quoi l'empereur ajouta que cette femme lui avoit paru autrefois assez dissolue, et qu'elle avoit même donné lieu à la faire soupçonner d'entretenir un commerce criminel avec son maître-d'hôtel, ce qui fit croire qu'elle s'étoit attiré, par sa mauvaise conduite, cette violence de la part de son mari. On se le persuada d'autant plus facilement, que comme ni les parens, ni les amis de cette femme n'avoient fait aucune poursuite pour venger sa mort, le mari devoit avoir eu quelque juste motif pour en venir à cette extrémité. Ces considérations déterminèrent l'assemblée à ordonner qu'il seroit écrit, de la part du chef et souverain, une lettre gracieuse au *prince de Busignan*, pour le requérir de vouloir se justifier de ces deux cas, dans le terme

de six mois, en lui demandant aussi pourquoi il n'avoit point envoyé de procuration.

« On observa qu'il étoit apparent que l'empereur, en ménageant en dernier lieu un traité avec la France, ne s'étoit pas rappelé qu'en renonçant au *duché de Bourgogne* il ne pouvoit plus demeurer chef et souverain de l'Ordre, ajoutant que si ce traité eût eu son effet, ils ne seroient plus restés en rien obligés envers lui en qualité de membre de cette compagnie, pouvant alors librement, et sans se rendre répréhensible, lui renvoyer leurs colliers; 2° on trouva qu'il s'exposoit trop à la guerre; 3° que tout le monde se plaignoit de ce qu'il étoit fort lent dans l'expédition des affaires; et 4° qu'il avoit plusieurs dettes qui donnoient occasion aux créanciers de murmurer hautement.

« Le chancelier remontra très-respectueusement à l'empereur les différens points de cette délibération, en le suppliant d'y prendre égard à l'avenir, et de procurer plus souvent qu'il n'avoit fait jusqu'alors la tenue des chapitres pour parvenir avec plus de facilité à l'exacte observation des statuts et ordonnances de l'Ordre.

« Le chef et souverain, *très-satisfait du zèle des chevaliers ses confrères*, répondit fort gracieusement à leur remontrance, et particulièrement aux points qui regardoient l'inobservance des statuts. Quant à l'affaire de Tunis et d'Alger, il fit con-

notre que cette expédition ayant dû être conduite avec la plus grande circonspection et dans le plus profond secret, pour ne point donner occasion aux ennemis de la traverser, il avoit jugé à propos de prendre des mesures pour que ses desseins eussent transpiré le moins qu'il eût été possible; déclarant néanmoins qu'il les avoit communiqués à quelques-uns des chevaliers qui étoient dans ce temps-là auprès de lui. A l'égard de la lenteur dans les négociations, il déclara que ce parti lui avoit toujours été le plus avantageux; et pour ce qui étoit de ses dettes, il fit connoître que ses occupations l'avoient empêché jusqu'alors de prendre des arrangemens pour les acquitter, que cependant il étoit d'intention de ne plus différer de le faire, ayant déjà donné ordre au trésorier *Sterck* de former un état spécifique de tout ce qu'il devoit; qu'au reste, s'il avoit failli, c'étoit plutôt par inadvertance que dans quelque vue sinistre. Finalement il assura l'assemblée que désormais il seroit plus attentif à remplir exactement ses devoirs. »

Dans l'information sur la vie et les mœurs des chevaliers et officiers de l'Ordre, on ne releva pas seulement leurs défauts et leurs contraventions aux statuts et ordonnances, on rapporta également leurs vertus et mérites; et on les y exhorta à y persévérer. On doit remarquer l'éloge distingué que le chef et souverain fit de la personne

d'*André d'Oria, prince de Melphe,* qui étoit absent. Les chevaliers assemblés s'écrièrent d'une voix unanime « que ce seigneur, abstractivement des excès qu'il pouvoit avoir exercés dans sa jeunesse, lorsqu'il alloit en mer en qualité de corsaire, étoit un chevalier très-vertueux et très-fidèle serviteur de l'empereur. » S. M. I. ajouta, après avoir rapporté les services signalés qu'il en avoit reçus dans l'expédition de Tunis, qu'il l'aimoit comme son propre père, et finit les éloges qu'il lui donna par ces mots: *Inveni hominem secundum cor meum.*

Sous Philippe II, l'usage d'informer sur la vie et les mœurs des chevaliers se perdit. Le tyran qui avoit fait mourir son propre fils, don Carlos, eut garde de se soumettre à l'examen du chapitre où le grand Charles-Quint n'avoit pas craint d'entendre la vérité. L'Ordre de la Toison d'Or devint ainsi peu à peu un établissement de parade; les décorations devinrent le prix d'un servile attachement à une cour despotique; cependant, comme on eut soin de ne les accorder qu'à des souverains et aux seigneurs les plus nobles et les plus riches, l'Ordre passa toujours dans les cours de l'Europe pour un des plus illustres. Un souvenir orgueilleux survécut seul à la chute de toutes les institutions et lois par lesquelles le fondateur en avoit fait une véritable chevalerie.

Après l'extinction de la lignée mâle de Charles-

Quint, la maison d'Autriche, devenue maîtresse des Pays-Bas, reste de l'ancien duché de Bourgogne, entra en possession de la grande-maîtrise de l'Ordre. Mais les monarques d'Espagne de la maison de Bourbon, se prétendirent également grands-maîtres d'un ordre qui, selon eux, avoit été incorporé à la monarchie espagnole. Après beaucoup de disputes et de protestations, chacun continua de son côté à créer des chevaliers. Les Autrichiens traitent l'ordre espagnol de fausse loge; en effet, les archives et le trésor sont à Vienne. Il est probable que Philippe-le-Bon, s'il pouvoit sortir de sa tombe, ne reconnoîtroit ni l'un ni l'autre, et qu'il penseroit avec nous que c'est à l'empereur des Français, maître de tous les anciens États de Bourgogne, qu'il appartient de rétablir cette illustre chevalerie.

Nous terminerons ces anecdotes par quelques remarques sur la famille de *Beydaels*, qui a fourni à l'Ordre de la Toison d'Or une série de rois d'armes distingués par leur bravoure et leur fidélité au souverain.

Henri-Beydaels, roi et héraut d'armes de *Lambert II*, dit *Balderic*, comte de *Brabant, de Louvain*, etc., vingt-deuxième aïeul du roi d'armes actuel de l'Ordre autrichien de la Toison d'Or, fut tué à la bataille de Florinnes en 1015, de même que son auguste maître, *Lambert II*, dit *Balderic*.

Gérard Beydaels, roi d'armes de *Godefroi III*, duc de *Brabant*, etc., dix-huitième aïeul de celui d'aujourd'hui, fut tué à la bataille de Grimbergue en 1143. Ce fut lui qui suggéra de faire suspendre aux branches d'un arbre, le jeune duc *Godefroi*, dans son berceau, sur le champ de bataille, à la vue des combattans, ce qui anima tellement les Brabançons, qu'ils remportèrent une victoire complète sur les princes réunis de Grimbergue et de Malines.

Henri Beydaels (seizième aïeul de celui d'à présent), roi d'armes de Brabant de *Henri II*, dit *le Magnanime*, mourut en la déplorable bataille de Stappen, le 13 octobre 1237 : ce fut lui qui sacrifia glorieusement sa vie pour sauver celle du duc *Henri*, son auguste maître. L'armée du duc étant en déroute, et déjà enveloppée d'ennemis qui avoient juré sa perte, il lui proposa de changer de heaume, de cheval et de *surcot*, c'est-à-dire de cotte d'armes, afin que n'étant pas reconnu il pût se sauver avec les débris de son armée; ce qu'il exécuta. « *Beydaels* ayant été » pris pour ledit seigneur duc, fut haché en piè» ces sur le champ de bataille. » En récompense de cette générosité et grandeur d'ame, le duc *Henri* arma chevalier, à son retour, en présence de toute son armée, près de Louvain, *Gérard Beydaels*, fils du défunt, le 22 octobre 1237, et lui conféra la charge de son conseiller, premier roi

d'armes, et lui ordonna de porter dorénavant, lui et ses descendans, pour armoiries, six haches d'argent sur un champ d'azur, et six cœurs d'or sur un champ de gueules, avec la devise *corde et opere.* Il lui donna en outre les seigneuries de Zittaert et Ginderomne, que sa famille possède encore aujourd'hui.

Henri Beydaels, quatorzième aïeul de celui qui vit, conseiller et premier roi d'armes de *Jean II* et *Jean III, ducs de Brabant,* mourut glorieusement dans un choc, à la guerre contre *Philippe de Valois*, roi de France, le 10 septembre 1339.

Jean Beydaels, son douzième aïeul, conseiller et premier roi d'armes d'*Antoine, duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant,* fut tué avec ledit duc *Antoine,* le 15 octobre 1415, à la bataille d'Azincourt.

Adam Beydaels, son huitième aïeul, conseiller et premier roi d'armes de *Bourgogne* et maître de cérémonies de *Charles-le-Hardi,* fut tué, de même que son auguste maître, à la bataille de Nancy, le 5 janvier 1477.

Ces faits déposent en faveur de l'Ordre. Il n'y a qu'une grande et belle institution qui puisse inspirer, même à de simples officiers, cette bravoure héréditaire. Il est probable qu'en fouillant mieux les archives, on trouvera encore beaucoup de traits héroïques sur les chevaliers. Ceux qui, dans le quinzième siècle, faisoient partie de l'Ordre,

moururent pour la plupart sur le champ de bataille. Au contraire, les dix-septième et dix-huitième siècles n'ont vu périr de cette sorte qu'un très-petit nombre de chevaliers. Cependant l'illustre maison d'Aremberg cite avec orgueil une particularité qui est arrivée à trois de ses membres, père, fils et petit-fils.

A la bataille de Dettingen, en 1743, un duc d'Aremberg reçut un coup de fusil qui cassa sa toison d'or; son fils, le duc *Charles*, reçut une balle à la bataille de Torgau, en 1760, au même endroit de la poitrine, sur sa toison; et le prince *Auguste*, fils de celui-ci, a reçu aux Indes la même blessure par un coup qui lui auroit aussi cassé la toison s'il avoit été chevalier de cet Ordre au lieu de l'être de Saint-Hubert.

DESCRIPTION

DES

DIVERSES MANIÈRES DE CHASSER

USITÉES

DANS L'INDOUSTAN;

Par le colonel IRONSIDE; *traduit de l'anglais.*

Nous avons retracé le tableau d'une partie de chasse anglaise dans l'Indoustan; nous allons décrire les diverses manières de chasser usitées parmi les indigènes de cette célèbre contrée.

Les Indiens riches, outre les fauconniers, les oiseleurs, les piqueurs, les pêcheurs et les gardes-chasse, entretiennent aussi des hommes qui ont fait une étude de l'art de tendre des piéges aux animaux, dans lesquels ils les font tomber en employant tour à tour la force, la ruse et l'adresse. Veulent-ils attraper des jackals vivans, deux Indiens s'approchent de la tannière et commencent à imiter les cris que les jeunes jackals mêlent à leurs jeux et à leurs ébats. Ces cris

trompent et attirent aussitôt le mâle qu'ils prennent dans le piége tendu à cet effet. En continuant le même bruit, la femelle suit bientôt le mâle, et se trouve prise de la même manière.

On pêche au Bengale en formant dans des basfonds, avec des branches d'arbre, de joncs ou de nattes, une enceinte circulaire qu'on rétrécit jusqu'à ce qu'on puisse se servir des filets.

La pêche du menu poisson se fait dans les petites rivières ou dans les lacs; des hommes placés dans un bateau font, avec des sonnettes et de petits bâtons, un bruit qui chasse le poisson vers un autre bateau autour duquel sont tendus des filets.

On fait la guerre aux petits oiseaux de différentes manières. D'abord on se sert de plusieurs roseaux creux renfermés l'un dans l'autre, et dont le dernier et le plus mince, enduit de glu, est dirigé avec beaucoup d'adresse et de célérité à travers les branches de l'arbre vers l'oiseau qu'on veut attraper. On emploie encore l'arc ordinaire, ou une sarbacane au moyen de laquelle on leur lance de petites boules de terre grasse qui les étourdissent.

En Perse, pour prendre le gibier ou les oiseaux sauvages, on va la nuit dans les lieux marécageux et couverts de joncs; là quelques hommes, placés en avant de plusieurs bateaux, secouent tout à coup des torches et des flambeaux, et en y

mêlant le bruit de plusieurs sonnettes, effrayent les oiseaux, qui vont se jeter dans leurs mains.

Dans l'Inde, on parvient à saisir les canards sauvages ou les autres oiseaux aquatiques en allant à gué ou en nageant dans les lacs avec un pot de terre sur la tête, qui a la forme et la couleur de l'un de ces animaux.

Le même stratagême s'emploie avec succès contre les oies, les butors et les sarcelles; le chasseur les approche au point de les prendre par les pattes. Il en remplit un réseau qu'il porte à sa ceinture; et quand il n'en peut plus contenir, il se contente de leur tordre une aîle et les laisse flotter sans crainte qu'ils ne s'échappent. Tout cela se fait sans que les autres s'en aperçoivent ou s'en effarouchent. Cette chasse est si aisée, le gibier est si abondant, qu'un canard ne coûte que six liards.

L'appareil le plus ordinaire pour prendre les tigres et les léopards, consiste dans une grande trappe qu'on amorce avec un chevreau en vie, et qu'on place à l'une des extrémités, de manière qu'il ne puisse pas être atteint et dévoré; ou bien on étend un arc, fait avec un très-fort bambou, vis-à-vis le repaire accoutumé de l'animal. Cet arc est armé d'une longue flèche dentelée; un fil qui croise la trace par où il doit passer, aboutit à la corde de l'arc. Il est à peine engagé, que la flèche part avec une telle

force, qu'elle manque rarement de l'atteindre et de le percer.

Je vais tâcher de décrire l'arc dont on se sert pour tuer le tigre. Je commencerai par les pièces dont il se compose, j'exposerai ensuite la manière de s'en servir.

Cet arc se compose 1° d'un bambou très-fort, d'environ six pieds de longueur et d'un demi-pouce d'épaisseur. Il n'est pas nécessaire que sa corde soit trop forte.

2° D'un bâton d'à peu près un pouce carré et de deux pieds et demi de long, dont les deux bouts sont fendus depuis leurs extrémités jusqu'aux deux tiers de leur longueur. Cette fente doit avoir un tiers de pouce.

3° On fait un nœud ou une bride au bâton fendu, avec une corde qui prend de l'extrémité supérieure de la fente.

4° On attache à l'autre extrémité de cette corde, longue d'environ un pied, un petit morceau de bois rond, n'ayant guère que six pouces de long et un tiers de pouce d'épaisseur.

5° On place au tiers de la fente une petite cheville qui traverse celle du bâton carré.

6° Il faut que du sommet du petit bâton arrondi pende une corde longue d'un pied, à laquelle est attaché un petit clou ou une aiguille aplatie, ayant deux pouces de long.

7° Là se trouve une petite corde qui tient à

peine le bâton carré, et un très-léger morceau de bambou, long d'un pouce et large de deux lignes, au milieu duquel est attaché un fil de soie crue ou de coton, destiné à l'usage qui va être indiqué tout à l'heure.

8° On prépare une longue flèche dentelée, dont la pointe a été empoisonnée.

Voici la manière de s'en servir : 1° Tenez le bâton carré et séparé avec la bride d'en haut, et la pointe à côté de l'arc ; passez la corde de l'arc sous la bride.

2° Placez le bout du petit bâton arrondi dans le nœud ou la bride, et faites en sorte qu'il y ait un peu d'espace dans le creux de la fente.

3° Mettez l'aiguille plate sous la cheville qui traverse la fente, ensuite poussez-en la partie supérieure un peu en arrière et au-delà de la même cheville.

4° Placez la pointe de l'aiguille sur un cordon qui doit être à peine attaché au bâton carré, ne devant rester là qu'un certain temps.

5° Avec ce petit bâton carré ainsi disposé, ouvrez l'arc. La partie supérieure doit alors servir d'entaille à la corde, et l'autre tenir ferme à l'intérieur de l'arc lui-même.

6° Placez l'arc dans une prairie ou dans un buisson sur deux morceaux de bois croisés, destinés à le supporter, et élevés de deux pieds au-

dessus du sol dans un endroit fréquenté par des tigres, des loups et des hyènes.

7° La flèche dentelée doit être exactement placée dans la direction de la fente pratiquée au bâton carré, et ses entailles s'appuyer sur la corde de l'arc.

8° On écarte la corde sur laquelle on avoit mis momentanément l'aiguille plate, et on la remplace par le petit morceau de bambou dont il a été parlé.

9° On dispose le fil ou le petit cordon à travers du sentier où passent les tigres, et on le lie légèrement à un buisson du côté opposé.

Dès que quelque bête sauvage touche le cordon, il enlève le petit morceau de bambou qui soutient l'aiguille aplatie. Celle-ci s'échappe aussitôt de la cheville, ce qui oblige le morceau de bois rond à céder, et détend la corde de l'arc qui chasse alors la flèche avec la plus grande force, et ramène en même temps le bâton carré et fendu en arrière. Dans l'instant tout s'écroule, et cet appareil tombe en pièces.

« Les Arabes, dit le docteur Shaw, ne chassent pas avec des chiens, mais se cachent sous une grosse pièce de toile étendue sur deux roseaux en forme de paravent. La toile est ordinairement tachetée et représente souvent la figure d'un léopard. Ils vont ainsi couverts où ils sont sûrs de trouver du gibier. Il y a d'espace en espace

plusieurs petites ouvertures par lesquelles le chasseur voit ce qui se passe devant lui. Les cailles et les autres oiseaux qui vont en troupe s'arrêtent à la vue de cette espèce de tableau et regardent étonnés : cela donne aux chasseurs la facilité de les approcher ; ensuite il pose le paravent à terre, et dirigeant son feu à travers les trous qu'il y a pratiqués, il en tue un très-grand nombre. »

Le même moyen est employé dans l'Indoustan. Les Indiens sont persuadés que le tigre exerce sur quelques autres animaux une espèce de charme ; car ils ont remarqué que lorsqu'un daim ou un paon l'aperçoivent, ils semblent enchantés de la scintillation de ses yeux encore plus animés par l'aspect de sa proie. Ils ne peuvent se lasser de le regarder ; ils s'en approchent peu à peu et d'un pas uniforme et presque involontaire, jusqu'à ce qu'étant à sa portée il se jette sur eux et les dévore ; car les tigres et les autres animaux de l'espèce du chat poursuivent rarement leur proie, parce qu'ils ne courent pas très-vite, mais se mettent en embuscade pour la saisir au passage. On sait aussi que les oiseaux et quelques autres animaux sont charmés par les serpens, dont les yeux brillent d'une vive lumière. Les Indiens se servent de cette prétendue magie, en chassant les oiseaux à l'aide du paravent peint, employé par les Arabes.

Dans les provinces de Lipperah et de Silhet,

à l'est de Chittagong, on prend les éléphans de deux manières. D'après l'une, trois ou quatre éléphans mâles apprivoisés et élevés dans le rôle qu'ils doivent faire, une femelle et un jeune éléphant sont conduits sur les bords d'une forêt. Attirés par leurs cris, et probablement par leur odeur, les éléphans sauvages les approchent, se mêlent avec eux : on les laisse quelque temps ensemble ; ensuite deux ou trois des conducteurs mettant pied à terre parviennent à les empêtrer avec des cordes qu'ils attachent à un poteau fixé à terre ou à des arbres, jusqu'à ce qu'épuisé par la faim, et par ses inutiles efforts, l'éléphant sauvage soit doux et docile. L'autre moyen consiste à enclore avec des pieux et des branches d'arbre entrelacées un terrain assez grand près de l'endroit qu'ils fréquentent. On a soin d'y laisser deux ouvertures vis-à-vis l'une de l'autre, et d'envoyer plusieurs femelles et jeunes éléphans pour attirer les mâles sauvages. Lorsqu'on en a réuni un nombre suffisant, au signal de leurs cornards, les femelles s'avancent vers l'enclos et le traversent. Les sauvages suivent ; mais on les empêche de sortir par des barres qu'on met à l'une des ouvertures lorsqu'ils sont entrés, et à l'autre avant qu'ils sortent de l'enclos. On les y laisse quelques jours avec peu de nourriture, jusqu'à ce qu'ils soient apprivoisés ; ce qui n'exige pas un temps très-long, cet animal étant naturellement obéissant et docile.

Près des montagnes limitrophes des provinces d'Oude, de Rohilcun et de Napaul, on prend les éléphans dans des fosses, ou bien on les attire dans les forêts et dans les plaines, et là ils sont entourés par des troupes nombreuses de chasseurs déterminés, dont le métier est de faire la guerre aux bêtes sauvages.

Nulle part dans le monde le gibier n'est aussi varié et aussi abondant qu'au Bengale, où il n'existe cependant aucune loi forestière pour sa conservation. Outre quinze espèces de daims, l'antelope et le chevreuil y compris, il y a des cochons sauvages, des lièvres, plusieurs espèces de perdrix ordinaires, des perdrix noires, des cailles, des paons, des ortolans, des oies, des canards sauvages, des sarcelles, des butors, des poules d'eau, des grues, des cigognes, des bécassines de toute grandeur et de tout plumage, et une quantité innombrable d'autres oiseaux aquatiques. Le florékin aussi, oiseau qui fut, je crois, connu jadis en Angleterre sous le nom de *flanderkin*, mais qu'on n'y trouve plus maintenant, offre un mets exquis, mais rare, dont la saveur tient de la poule d'eau et de la poule ordinaire. Un grand nombre de rivières, de crecks et de lacs fournissent du poisson en abondance; mais il n'y a point de faisans au Bengale, quoique les espèces marquetées, barriolées, dorées, et celles qu'on nomme l'*argus*, soient communes dans

les provinces voisines de Coohe-Bayas, Tipperah, et dans toutes les forêts et montagnes qui séparent l'Inde de la Tartarie. Il en est d'autres qu'on ne rencontre que là, telles que la bleue et la brune, et toutes les deux ont les couleurs de l'iris à l'extrémité de leurs plumes.

Dans la chasse du tigre et du bœuf sauvage (le plus grand des animaux après l'éléphant), on se sert d'éléphans à l'entour desquels se réunissent plusieurs cavaliers armés de fusils, de pieux, d'arcs et de flèches, et souvent couverts d'une cuirasse. Le loup et l'ours sont chassés par des chiens bassets, suivis par des chasseurs armés de pistolets et de lances. On dresse des levriers pour poursuivre le lièvre et l'antelope; la chasse de celle-ci est un des plus grands divertissemens des Indiens : ils l'estiment autant que celle du jackal et d'une petite espèce de renard. Les grands et les petits faucons fondent sur les perdrix, les cailles, les grues, les hérons, les cigognes, et sur toutes les espèces de poule d'eau. Pendant que le petit faucon effleure la surface des lacs, ceux de la plus grande espèce, volant sur ses bords, saisissent leur proie dès qu'elle s'approche du rivage.

Dans la chasse de l'autruche, en Afrique, cet oiseau qui ne peut pas voler, quoiqu'il ait des ailes, n'a de ressource que dans la célérité de sa course. En effet, au moment de son départ,

elle laisse bien loin derrière elle les chasseurs qui la poursuivent ; mais à la longue elle se fatigue, et quand elle sent ses forces lui manquer, elle commence par décrire une espèce de cercle, et continue de tourner ainsi, jusqu'à ce qu'enfin étant rendue, elle met et cache sa tête dans un trou ou dans quelque broussaille, et se laisse approcher et prendre par les chasseurs.

VOYAGE
A LA GRANDE CHARTREUSE,
EN 1789;

*Par M. T*******.*

Nous partîmes de Grenoble le 8 avril; à un mille environ de distance nous quittâmes la grande route de Chambéry pour nous rendre à la Chartreuse. Les montagnes, mêlées par-ci par-là de champs et de vignobles, offroient d'abord l'aspect de la fertilité; bientôt, arrivés sur une petite crête couronnée de rochers, nous passâmes à travers d'épaisses couches de neige dont l'éclat contrastoit avec la sombre teinte des forêts voisines. Ce sont le pin d'Écosse, l'if et le sapin qui couvrent ces hauteurs. A travers leur triste branchage, notre vue plongeoit de temps en temps sur la vallée où coule l'Isère et sur la ville de Grenoble. Bientôt nous commençâmes à descendre de nouveau; nous passâmes le hameau de *la Combe-Chaude,* ainsi que la chapelle de Saint-Hugues, et nous arrivâmes à une des grandes entrées du

pavement une imprimerie et un atelier pour filer la laine. A 500 toises en arrière de la Courrerie, s'élèvent les bâtimens du monastère ; quoique construits dans un goût demi-gothique, leur éten-

due, leur solidité, la propreté qui y régnoit, le contraste que forment ces monumens de l'industrie humaine avec les forêts voisines et la cime de la montagne *Le Som* qui, dans le fond du tableau, semble atteindre les nues, tout cela fit une profonde impression sur nos cœurs. Nous nous représentâmes saint Bruno, arrivant en 1084 ou 1086, au milieu de ces âpres régions avec ses pieux disciples : alors point de chemins frayés parmi ces précipices; point de pont jeté sur ces torrens fougueux; les bêtes féroces habitoient les cavernes ou l'épaisseur des forêts : aujourd'hui des milliers de voyageurs trouvent ici un asile hospitalier; les hymnes religieuses retentissent sous la voûte des temples, et le bruit des enclumes et des marteaux résonne dans la forêt. Huit fois la flamme a ravagé cet édifice; huit fois les moines l'ont fait ressortir de ses cendres, plus solide et plus régulier.

Le père coadjuteur nous reçut d'une manière assez aimable, nous présenta au général, et nous invita au dîner de la maison. Il y avoit deux tables, l'une pour les *pères*, au nombre de quarante-cinq ; ils font maigre toute l'année. L'autre table est celle des *frères*, au nombre de cinquante, dont quinze sont nommés *convers*, et les autres *frères donnés;* ils observent une discipline moins sévère. Pendant le dîner, on fit une lecture spirituelle, en latin pour les pères,

en français pour les frères. On ne voyoit point de fourchettes, et les assiettes étoient en bois. Les moines buvoient le vin du pays, mais on nous offrit du Bourgogne et du Champagne rosé.

Après le dîner, on nous fit voir toute la maison; mais comme nous n'en avons terminé l'examen que le lendemain, je réunirai sous un seul point de vue ce que nous avons appris.

Ce célèbre monastère est composé de deux grands corps de bâtimens en forme de parallélogramme, dont l'un est dirigé obliquement contre l'autre, et fait avec lui un angle fort aigu.

Le premier corps, placé vis-à-vis le portail de la seconde enceinte, a environ cent cinquante toises de longueur. A l'entrée sont placées les salles destinées à la réception des étrangers; ensuite, au côté droit d'une galerie qui le divise longitudinalement, les maisons de chacun des grands officiers de l'ordre; à l'extrémité, celle du général; au côté gauche, les cuisines et réfectoires; enfin, l'église occupe l'espace qui le sépare du second corps de bâtimens.

Au premier étage sont les salles capitulaires, les chambres des frères et des domestiques, et des logemens pour les prieurs appelés au chapitre général.

Le second corps-de-logis a environ deux cents toises de longueur sur cinquante de largeur. Le

centre du parallélogramme est occupé par une grande cour et un cimetière ; les côtés offrent un corridor éclairé par des arcades ouvertes sur la cour. Le long de ces corridors sont les cellules des profès, au nombre d'environ cinquante, composées chacune de deux pièces au rez-de-chaussée, de deux au premier étage, d'un grenier et d'un petit jardin. Nous entrâmes chez deux de ces pères ; leurs quatre pièces, savoir, une salle, une chambre à coucher, un cabinet d'études et un atelier, offroient, à côté de la plus grande simplicité, une propreté remarquable. Les appartemens du général sont plus vastes, mais aussi simples que les autres. Les corridors latéraux ou les cloîtres, longs chacun de six cents pieds, présentent un effet d'optique assez singulier : lorsqu'on se tient aux deux extrémités, un homme ne paroît y avoir guère que deux pouces de hauteur. L'extrême longueur de ces corridors, leur peu d'élévation, leur demi-obscurité concourent à cet effet.

Tous ces bâtimens se trouvent dans le meilleur état ; ils sont entourés de jardins, et de cours assez vastes, fermées par un mur d'environ quatre cents toises de long sur trois cent cinquante de large. La construction de ces bâtimens n'est pas fort ancienne. Quelque coûteuse qu'elle dût être dans un pays où il faut tout apporter à dos de mulets, dom Innocent-le-Masson, général à la fin du siècle de

Louis XIV, profita d'un incendie qui dévora la maison, pour la reconstruire sur un meilleur plan.

La décoration interne de l'édifice étoit conforme à l'austérité que respirent tous les statuts de l'ordre. On s'est cependant permis d'orner de deux superbes lampes d'argent l'église, dont l'aire inférieure est parquetée. Dans la salle capitulaire et dans une galerie adjacente, on trouve les portraits des généraux de l'ordre, les tableaux de toutes les Chartreuses, et de bonnes copies de la Vie de saint Bruno, par Le Sueur. Tout le reste de la maison est d'une simplicité lacédémonienne. Les aires sont en mollasse ou grès tendre, les murs sans tapisserie, les meubles en bois, les lits dans des garde-robes, garnis de paillasses à poussière d'avoine.

Les étrangers ne sont pas mieux traités pour le logement : on les couche dans des espèces de boîtes très-étroites. Cependant comme on nous avoit logés dans la *salle d'Allemagne*, la plus distinguée de toutes celles qui sont consacrées à la réception des étrangers, nous eûmes un lit de plume, mais point d'oreiller. Les salles, dites *de France*, *de Bourgogne*, *d'Aquitaine* et *d'Italie*, sont moins bien servies. Les Allemands ont le premier rang dans le chapitre général ; ils ont seuls le droit d'entrer à cheval dans la cour du couvent. Ces prérogatives viennent sans

doute de ce que saint Bruno étoit Allemand de naissance. Toutefois, les Chartreux qui ont un tact singulier pour deviner le rang de leurs hôtes, avant d'avoir lu leurs lettres de recommandation, traitoient d'Allemands les étrangers de quelque distinction, ainsi que les évêques et prélats à mitre.

L'*Album*, ou le grand livre dans lequel les étrangers inscrivent leurs noms, présente quelquefois une lecture intéressante ; nous en copiâmes quelques pages. Le morceau le plus digne d'être conservé est sans doute l'Ode latine suivante du célèbre poète anglais *Gray* ; je ne crois pas qu'elle ait été publiée encore.

« O Tu, severi religio loci,
Quocunque gaudes nomine (non leve
Nativa certè nam fluenta
Numen habet veteresque sylvas ;
Præsentiorem et conspicimus Deum
Per invias rupes, fera per juga,
Clivosque præruptos, sonantes
Inter aquas nemorumque noctem,
Quam si repostus sub trabe citreâ
Fulgeret auro et Phidiacâ manu)
Salve, vocanti ritè et fesso
Da placidam juveni quietem,
Quod si invidendis sedibus et frui
Fortuna sacrâ lege silentii
Vetat volentem, me resorbens
In medios violenta fluctus ;

Saltem remoto des, pater, angulo
Horas senectæ ducere liberas,
Tutumque vulgari tumultu
Surripias hominumque curis. »

« O toi qu'on adore en cet asile austère, puissante Divinité de ces antiques forêts, de ces sources natives ! ô toi, dont les ruisseaux murmurant à travers les précipices et les rochers, dans la nuit des bosquets, proclament mieux la divine présence que ne feroit une magnifique statue de marbre, ornée d'or, et placée sous des lambris précieux ; quel que soit ton nom, écoute ma pieuse prière, et donne à ma jeunesse fatiguée le repos et la paix.

» Si, malgré mes vœux, un sort contraire, en me repoussant au milieu des flots agités de la vie, m'empêche de jouir de cet asile, objet de mes désirs, et où règne un auguste silence, permets du moins, ô mon Père et mon Dieu, que ce coin de terre soit le refuge de ma vieillesse ; daigne m'y soustraire au tumulte du monde et aux soucis terrestres. »

Les sentimens qui respirent dans ces vers de l'auteur de l'*Élégie sur un cimetière*, sont plus ou moins partagés par tous ceux qui visitent la Grande Chartreuse. Peut-on voir ces pâles figures se promenant dans les cloîtres, sans proférer une parole, l'œil fixé sur les tombeaux ou levé vers le ciel? peut-on être témoin de ce recueillement

majestueux qui règne à leurs offices ? peut-on entendre l'écho des Alpes répéter leur chant noble, grave et égal, leurs prières ferventes mais pleines d'une dignité calme, sans éprouver ce sentiment indéfinissable qui, en appelant l'ame vers une éternité inconnue, lui inspire le dédain de tout ce qui est mortel ?

Les pères ne conversent ensemble que dans la promenade nommée l'*Espacement*. Pour s'y rendre ils traversent la cour, la robe troussée, le bâton à la main, sans se dire un seul mot ; mais dès qu'ils y sont arrivés, ils s'embrassent, se parlent et vont se promener dans les bois et parmi les rochers. Ces hommes silencieux ont pourtant la conversation très-agréable et des manières pleines d'aisance et de dignité. Leurs statuts les accoutumoient à l'étiquette, ce qui n'est pas moins surprenant, vu leur abnégation des pompes du monde : ainsi, un officier supérieur de l'ordre va en chaise, accompagné de deux frères à cheval et d'autant de domestiques à pied ; un prieur, d'un frère à cheval et d'un piéton. A notre départ, le père coadjuteur nous fit l'honneur de nous reconduire. Nous vîmes la chapelle de Saint-Bruno, à côté de laquelle étoit autrefois le monastère primitif ; mais les rochers voisins s'étant écroulés, renversèrent la maison ; six moines y périrent : on se vit obligé de transporter le monastère à un endroit plus sûr. La belle route

qui conduit à Vorespe a été construite par les soins du père coadjuteur qui en parloit très-modestement, en nous vantant seulement le bel ordre qui règne dans toutes les affaires du monastère, et en nous assurant que les revenus de la Grande Chartreuse ne s'élèvent qu'à 60,000 liv. tournois, ce qui nous paroît fort au-dessous de la vérité.

Le chemin par lequel nous passâmes, nous offrit de tous les côtés de belles horreurs. A l'endroit nommé le *Pas d'Ane*, on marche à côté d'un précipice d'environ mille pieds de profondeur; les gros sapins qui croissent dans la vallée, ne nous parurent que comme de petits plants d'une année. Une rivière rouloit souvent à nos pieds ses flots blanchissans d'écume, et d'autres fois, disparoissant à notre vue, elle annonçoit sa proximité par de sourds mugissemens. La cascade nommée la *Piperotte* égaie un peu ces sombres régions. Non loin de là un rocher qui semble inaccessible, porte sur son sommet une croix de bois qu'un soldat y a plantée.

Nous sortîmes par l'endroit nommé la *Leuliette*; et après avoir remercié l'excellent père coadjuteur de toutes ses bontés, nous continuâmes notre route vers la Savoie.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXVI.

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie.

III.

EXTRAIT D'UNE LETTRE SUR LE PASSAGE DES HUNS A TRAVERS LA SCANDINAVIE.

Gênes, ce 30 mars 1809.

.....J'AI lu, Monsieur, avec le plus grand intérêt, le savant Mémoire sur les Huns franciques, dont vous avez enrichi vos *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*. Je suis peut-être dans le cas de vous communiquer, à ce sujet, quelques remarques qui pourront contribuer à éclaircir l'origine et l'histoire de ce peuple.

Je ne vous parlerai ni des fables débitées par Jornandes, par Rudbeck et par d'autres sur l'origine des Huns asiatiques, ni de ce qu'ont dit d'eux Ammien Marcellin, Priscus,

Leibnitz et le professeur Meiners. Le commerce du diable avec des magiciennes, ou *alrunes*, et les hommes à têtes de chien, ont passé de mode depuis plusieurs siècles ; et l'on sait assez ce que valent les étymologies tirées par les cheveux. D'ailleurs il seroit difficile d'ajouter quelque chose à tout ce que le savant et laborieux de Guignes a publié en quatre gros volumes sur l'origine et sur l'histoire de cette colonie tatare.

Denys le Périégète et Ptolomée ont parlé des Huns depuis les premiers siècles de notre ère. Denys, qui vivoit sous Auguste, les place vers le Volga (1), et le géographe de Péluse dans l'Ukraine et dans la Podolie, entre les *Basterna* et les Roxolani (2), ce qui prouve qu'ils sont beaucoup plus anciens en Europe que ne le croit M. de Guignes.

Le nom des *Huni*, qu'une plus forte aspiration a souvent changé en *Chuni*, et qui a tant de ressemblance avec le mot *Hund* qui, dans presque tous les idiomes teutoniques et gothiques, signifie chien, paroît avoir donné lieu à une grande partie des fables qu'on a débitées sur ces peuples. L'auteur islandais du *Sturlaugs-Saga* (3) nous les présente sans cou, ayant le menton posé sur la poitrine, et le parler ressemblant plutôt à l'aboiement d'un chien qu'à la voix humaine : « *Their* » *haka var grönn vid bryngunna; their geltu som hun-* » *dar.* »

M. de Guignes trouve que les monumens ne nous apprennent point si les Huns ont pénétré dans le nord, c'est-à-dire dans la Russie septentrionale et dans les contrées voisines ; mais il croit que l'on auroit lieu de

(1) *Periéges*, v. 730.
(2) *Géogr.*, lib. III, c. 5.
(3) *Cap.* 17, p 45.

le soupçonner, si l'on fait réflexion qu'un peuple aussi remuant et aussi naturellement porté au brigandage que l'étoient les Huns, laisse rarement ses voisins en repos.

La réflexion de M. de Guignes est fort juste, mais il n'est pas exactement vrai que nous manquions de monumens historiques à cet égard. Non seulement des auteurs islandais, mais des allemands même, ont parlé des Huns comme établis dans la Russie, dans la Suède et dans la Germanie septentrionale. Il est vrai que ces auteurs ont donné dans les fables; mais il n'est pas moins vrai qu'il y a toujours, dans toutes les fables, quelque chose de réel, surtout lorsqu'elles parlent d'un peuple, de son nom, de ses mœurs et des bornes de son territoire. Les anciennes nations barbares, même les plus célèbres, ne sont connues que par leurs relations ou leurs guerres avec les peuples civilisés; presque personne n'a écrit *ex professo* leur histoire, et nous en saurions bien peu de chose si nous n'eussions pu recueillir et concilier les fragmens épars dans les livres historiques que le temps et la barbarie ont laissés parvenir jusqu'à nous.

Un jeune étudiant d'Upsal, M. *Samuel Tœrner*, soutint en 1791, sous le professeur Neikter, une dissertation sur *les vestiges des Huns dans la Suède et dans les autres royaumes du nord*, dans laquelle il crut prouver que ces mêmes Huns qui, dès les premiers siècles de notre ère, demeuroient dans la Russie méditerranée, en ayant été chassés par des peuples plus puissans, se retirèrent vers le nord où ils s'établirent entre le royaume de Holmgard et la Biarmie, c'est-à-dire entre la Moscovie et la Laponie actuelles. De là ils pénétrèrent entre le lac Onéga et la rivière Dwina, dans la Finlande, d'où ils passèrent au nord du golfe Bothnique, ou par le détroit du *Quarken*, dans les provinces septentrionales de la Suède dont

celles de Medelpadie, Helsingie et Gestricie s'appeloient par les Goths *Hunavaldi*, domaine des Huns (1). Forcés ensuite par la faim d'abandonner ce pays, ils passèrent par la Dalécarlie, le Vermeland, la Vestrogothie et le Halland, d'où ils se rendirent, ou par les îles et la Chersonèse des Cimbres, ou en traversant la mer Baltique, dans la partie de l'Allemagne limitrophe des Frisons et des Francs, c'est-à-dire dans la Basse-Saxe et dans la Westphalie. C'est là qu'on les retrouve dans les siècles suivans, jusqu'à ce que leur nom disparut en Allemagne par leur mélange avec les Francs et d'autres peuples qui les subjuguèrent. Torfæus croit que la ville de Hambourg s'appeloit autrefois *Huneburg* ou *Chumburg*, ville des Huns, et qu'elle fut bâtie par ce peuple. Le *Hunnrick* ou *Hunnorum Tractus* paroît avoir été la limite méridionale de leurs possessions en Allemagne.

Voici à peu près les raisons par lesquelles M. Tœrner crut prouver l'établissement des Huns dans la Russie septentrionale. *Helmold*, dans son *Chronicon Slavorum*, lib. I, p. 2, dit que la Russie s'appeloit *Chunigard*, parce que c'étoit le pays des Huns, et que sa capitale étoit *Chuve*. L'auteur anonyme de la Chronique des Slaves, citée par Lindinbrog, dit la même chose en donnant à la capitale le nom de *Chue*. Adam de Brême la nomme *Chiven*. Ihre et Schlœtzer croient que c'est la ville de Kiew ou Kiow; mais outre que cette dernière ville n'a été bâtie que vers l'an 430, il ne pourroit alors être question que d'un État fondé vers le Borysthène par les Huns d'Attila ou par les débris de ses armées. La Hun-

(1) *Kettel Hanget Saga*, c. 13, cfr. Lagerbring *Svea Rikes Historia*, t. 1, p. 322; e Torfæi *Hist. norv.*, p. I, p. 321. Le nom de *medelpad*, d'ailleurs, n'est pas d'origine scandinave.

nie de Ptolomée pouvoit fort bien s'étendre jusque-là ; mais il n'est pas probable que les chroniques slaves aient voulu parler ici des Huns septentrionaux ; et d'ailleurs Bangert, dans ses observations sur Helmold, remarque que *Chue* n'est pas un nom propre de ville, mais seulement un nom appellatif, signifiant la résidence du chef du peuple, Saxon rapporte (1) que les Huns habitoient la Russie dans le voisinage des *Estii* et du *Holmgard;* que *Frode* ou *Frothon*, roi du Danemarck, proposa au roi des Huns d'épouser sa fille *Hanunda*, et qu'un Norwégien nommé *Eric l'Éloquent* fut chargé de la conclusion de ce mariage. Il observe à cette occasion que les Huns étoient obligés de se servir d'interprêtes avec les ambassadeurs danois, à cause de la diversité de leurs langues.

Si ces témoignages peuvent paroître foibles, le passage des Huns dans la Suède est fondé sur des preuves plus sûres. Sans parler d'Ammien Marcellin et de Priscus, qui assurent que les Huns ont demeuré quelque temps auprès de l'océan Glacial, je dirai seulement que plusieurs auteurs islandais en ont parlé en des termes très-positifs. *Sturlaug le Laborieux* (2), en promenant ses armes victorieuses, soumit les *Hundingaland*, en tua le roi *Hundolfer*, et conduisit sa femme, *Snælauga*, prisonnière en Suède. Cette *Hundingie* étoit située à l'est du Gandvik ou golfe de Laponie, que nous appelons *mer Blanche*. Mais dans le *Halfdan Eistensyne Saga* (3), on appelle de ce nom la partie de la Suède située entre le Halogaland en Norwège, le Finmark et le Kyrialand ou Carélie moderne, que les habitans du pays appellent

(1) *Edit. Steph.*, l. V, p. 66 et 87.
(2) *Sturlaugs Saga*, c. 15 17.
(3) P. 14, in *Biœrners Kœmpe dater.*

encore *Cariela*. Le *Hundsland* ou *Hunsland* du Hervora Saga, p. 1, est le même nom de la même contrée, quoiqu'elle paroisse placée plus à l'est et au midi de la mer Blanche, d'où il paroît que les Huns non seulement ont habité la partie la plus septentrionale de la Russie et de la Suède, mais qu'ils ont même donné leur nom aux provinces qu'ils occupoient.

En rapprochant les époques de ces témoignages, nous trouvons que Sturlaug étoit contemporain de *Yngue*, roi d'Upsal, et par conséquent beaucoup plus ancien que *Halfdan Eistenson* qui, selon Torfæus, vivoit au septième siècle. Il s'ensuivroit donc que c'est dans cet intervalle que les Huns passèrent de la Russie dans la Suède. Il se pourroit même que le *Hunsland* ou le pays des Huns, s'étendit dès-lors depuis la mer Blanche jusqu'au-delà du golfe Bothnique. Une tradition conserve, de temps immémorial, dans la Suède, le souvenir du séjour des Huns dans ce royaume. Olaus et Jean Magnus, qui paroissent honteux d'avouer qu'un peuple si barbare ait passé dans leur patrie, conviennent cependant qu'il avoit occupé la Helsingie et la Médelpadie. Vous avez observé vous-même, Monsieur, que Duchesne les place aussi dans la Scandinavie, et le plus judicieux des historiens suédois modernes cite (1) le *Diarium Fratrum minorum Wisbyensium*, qui rapporte que les Huns, poussés par la faim, sortirent de la Suède en l'année 686.....

On n'est pas d'accord sur l'époque à laquelle les Huns quittèrent la Suède, nonobstant le témoignage des Cordeliers de Wisby. Il paroît toutefois que cela se fit avant la fin du septième siècle, car il est certain qu'ils étoient déjà dans la Germanie au temps de *Sigurd Ring* qui

(1) *E. Ludevig. Reliquiæ*, MSC.

régnoit en Suède et en Danemarck, après la moitié du huitième siècle. *Heidrec*, grand pirate scandinave, que le *Hervora Saga* fait visiter la Hunnie francique, fut plus ancien de six générations que le roi Sigurd; les Huns avoient donc passé en Allemagne bien long-temps avant l'époque indiquée par le journal des frères mineurs de Gothland.

Les historiens français parlent déjà de nos Huns en 562 ou 563, lorsque ces barbares firent une irruption dans les Gaules et furent taillés en pièces au-delà du Rhin par Sigebert I, roi de Metz et d'Austrasie, qu'ils vainquirent à leur tour en 566. Ce prince, fait prisonnier, se racheta, et fit même un traité avec le roi des Huns.

..... Ce qui est sans doute surprenant, c'est le silence de presque tous les historiens du nord, même à l'égard de leur séjour et de leur passage dans la Suède. La surprise cependant diminue si l'on réfléchit qu'à l'exception de Snorro Sturleson, qui écrivoit en Islande et dans le treizième siècle, il n'y a eu dans le nord aucun auteur qui ait écrit une histoire complète de la Scandinavie. Snorro même n'écrivit que les exploits des Ynglingiens qui régnoient sur la Suède propre; et si les Huns, en traversant le reste de la Suède, n'entrèrent point sur le territoire des Ynglingiens, il n'est pas surprenant que Snorro n'en ait point parlé. Aussi paroît-il qu'ils ont pris leur chemin par les provinces occidentales. La montagne de *Huneberg*, dans la Vestrogothie, quoi qu'en dise *Keisler* (1), qui prétend en dériver l'étymologie du mot frison *Hune* ou mort, porte encore le nom de ce peuple. On peut dire la même chose de *Hunehals* (2) et *Hunestad* dans le Halland.

(1) *Antiq. Select. Sept.*, p. 103.

(2) V. *Dalin*, *Svea Rikes Historia*, t. 1, p. 399.

..... J'ai déjà fait observer que la ressemblance des mots de *Huns* et *Hund* a donné lieu à beaucoup de fables, et surtout parmi le peuple. Il n'y a point de nation qui n'ait connu les Huns et qui n'en ait dit tout le mal possible, soit à l'égard de leur figure, soit par rapport à leurs mœurs. Depuis Ammien Marcellin jusqu'à l'auteur islandais de la vie de *Sturlaug*, tous leur ont assigné des têtes de chien; c'est cette fable de *Cynocéphales* qui fait raconter encore aujourd'hui, au même peuple du nord, tant de jolies choses de ces Huns qu'ils regardoient comme des ogres et des anthropophages sous le nom de *Hundturken* (chien de turc).

C'est aussi de là qu'est dérivée la fable du chien *Saur*, donné pour roi au peuple de Trondhiem par *Eisten*, roitelet d'Uplande, en faisant opter entre ce chien et *Faxe*, un de ses domestiques. Si je ne me trompe, le pauvre *Saur*, qui se faisoit porter pour ne pas marcher dans la boue, fut déchiré par des loups et non pas par des cochons. Au reste, Monsieur, votre explication de cette fable est aussi juste qu'ingénieuse, et je l'aime beaucoup plus que celle qu'en a donnée Sperling dans sa dissertation *de nomine regio*, p. 17. Vous savez d'ailleurs que *Hund* a été aussi bien un nom masculin en Suède que celui de *Canis* ou *Cane* en Italie et en Espagne. Olaus Magnus dit que, même de son temps, il y avoit beaucoup de gens de ce nom dans la Medelpadie. Quant aux rois-chiens, Pline et Solin en ont parlé long-temps avant Sturleson, Torfæus et Schœning. Mais personne, ce me semble, n'a raconté tant d'absurdités des Cynocéphales que le chanoine de Brême qui, au surplus, étoit presque Hun de naissance (1).

(1) Adam Brem., *De Situ Scandinaviæ*, p. 228.

Il est temps de revenir aux Huns établis dans le nord de l'Allemagne; c'est d'eux particulièrement qu'ont parlé les auteurs islandais et allemands. Le *Reidgotaland* est certainement la Poméranie et la Prusse actuelles; mais je crois qu'il faut y ajouter une partie du duché de Mecklenbourg.

Le Herrora Saga dit que le Reidgotaland étoit séparé de la Hunnie par le bois d'*Einarlunder*. Ainsi, sauf le respect dû à la mémoire de M. Lagerbring, je ne saurois lui accorder ni que le Reidgotaland se trouvoit dans la Suède, ni qu'il a dû y avoir en Allemagne une tribu scandinave sous le nom de Hunes. Les Huns établis dans la Basse-Saxe et entre l'Elbe et le Rhin, sont sortis, il est vrai, de la Scandinavie; mais ils étoient les descendans de ceux qui furent vaincus par les Chinois 87 ans avant notre ère, et qui, ayant ensuite passé au nord-ouest sur le Volga, se débordèrent sur l'Europe en torrens si nombreux, que le courage ne leur opposa qu'une vaine barrière. Il se pourroit qu'ils ne descendissent point des Huns de Balamir et d'Atila; mais je crois avoir prouvé qu'ils peuvent venir de ceux qui, du temps de Denys de Carax et de Ptolomée, demeuroient vers le Volga et le Borysthène.

Que la Hunnie allemande ou francique étoit maritime, cela paroît prouvé par le voyage de Heidree qui y débarqua avec une flotte. Le Volsunga Saga dit que *Sigurd Sven Fofnisbane*, beau-père du célèbre Raynar Lodbrog, en partant de la province danoise *Thiod*, le *Thye* ou *Thyeland* d'aujourd'hui, pour retourner dans sa patrie, se dirigea d'abord vers le midi jusqu'aux rivages de la Frise, et tournant ensuite vers l'occident, il parvint à la Hunnie. Le *Norna Gœsts Saga* raconte le même voyage en d'autres termes : *Navigavimus*, dit-il, *in*

austrum erunt Holsatium (Holsetuland), *cursu deinde flexo portum petivimus ex oriente Frisiæ* (austan fyri Frisland).

Je crois donc, Monsieur, que l'ancienne Hunnie doit se retrouver dans l'actuel duché de Brême et dans les provinces westphaliennes et saxonnes circonvoisines. Je crois de plus qu'elle étoit bornée au nord par les États des Danois, à l'est par le Reidgotaland, à l'ouest par la Frise et le golfe Britannique, et au sud par la Francie ou *Fraktland*, nom qu'on donnoit alors à toute la Westphalie entre le Rhin et le Weser. Schwartz croit qu'une partie du Mecklenbourgeois appartenoit à cette Hunnie, et je suis d'avis qu'il a raison. Tous les historiens du nord conviennent que le Danemarck confinoit avec la Hunnie. Leibnitz (1) cite une ancienne chronique où il paroît que le Danemarck étoit même appelé *Hunegord*. Il n'y a aucun doute que le *Huneingo* ou *Hunesgaw*, dans le pays de Groningue, n'ait formé partie de la Hunnie francique; mais il ne seroit pas juste, ce me semble, de resserrer les Huns franciques dans ce petit canton de la Frise.

Vous aurez vu, Monsieur, dans le *Niflunga Saga*, que la Hunnie étoit aussi limitrophe des États de *Gunnar* et *Hogni* (Hugo ou Hugues), roitelets ou princes des Jukinges ou Gaikinges, mentionnés par Paul Warnefride dans son Histoire des Lombards, l. I, c. 14; et il paroît qu'elle n'en étoit séparée que par le Rhin. Le Vilkina-Saga dit au moins que *Gunnar* et *Hugnes*, en allant dans la Hunnie, passèrent le Rhin; et qu'ils arrivèrent en très-peu de temps à la capitale des Huns. Le prince *Widga* fut tué dans un endroit près de la frontière et sur les bords de la Moselle (*Mosula-á*).

(1) *Script. rer. Brunswic.*, t. 3, p. 282.

J'ai déjà dit que le roi Sigebert de Metz eut des démêlés avec les Huns, à peu près dans cette même contrée. On trouve, dans l'Histoire de la Batavie, que Théodoric, premier comte de Hollande, se signala au commencement du dixième siècle contre ces mêmes Huns qui avoient passé le Rhin sur le pont de Worms, pillé la Frise, et s'étoient établis dans la Veluwe. C'est peut-être là la dernière fois que les historiens parlent des Huns dans cette partie de l'Allemagne.

..... Il est donc certain, Monsieur, qu'il y a eu une Hunnie et des Huns au nord de la France et au nord-ouest de la Germanie, entre le Rhin et l'Elbe. Votre Hunesgaw en faisoit partie, et le Hunsruck, *Hunnorum tractus*, autour de Coblentz, leur appartenoit également. Pour déterminer sans réplique l'origine de ces Huns et la marche qu'ils ont tenue pour s'établir dans ce pays, il faudroit avoir des connoissances et des moyens que je n'ai pas. Je crois cependant vous avoir fait voir qu'il n'est pas impossible qu'ils aient fait le tour de la mer Baltique. Leur nom a disparu en Allemagne par leur mélange avec les nations saxonnes ou franciques.

Je désirerois beaucoup, Monsieur, que ces remarques pussent ajouter quelque chose aux probabilités que vous avez proposées sur l'existence des Huns franciques. L'histoire du nord, et surtout celle des peuples scandinaves, est si peu connue en Europe, que c'est mériter l'approbation et la reconnoissance des savans, que de tâcher d'élever au rang des vérités historiques les probabilités et les faits que l'on peut recueillir dans le peu de monumens qui nous restent.

Jacques Graberg, Suédois,

Membre de l'Académie Italienne, etc.

Description des Hindous; par M. Solvyns. 16e et 17e livraisons de l'édition in-folio.

Nous avons si souvent fait l'éloge de cet ouvrage, qu'il ne reste plus rien à en dire; nous nous bornerons désormais à en extraire les notions les plus propres à intéresser nos lecteurs. Nous allons cette fois-ci parler, d'après M. Solvyns, des divers tourmens par lesquels la pieuse stupidité des Hindous croit se rendre agréable à la Divinité.

Les faquirs appelés *Oudoubahous*, représentés dans une des planches de M. Solvyns, l'emportent sur tous les autres pour le choix des peines qu'ils s'imposent. L'un tient continuellement un bras en l'air; l'autre a les deux mains jointes au-dessus de la tête, sans jamais les séparer, en sorte que les ongles des mains se sont tellement alongés qu'ils sont entrés dans la chair des bras. Non content de ce supplice affreux, ce même faquir s'est aussi imposé le vœu de tenir pour jamais ses jambes croisées. Cette position est si gênante, que pour manger il est obligé de se faire mettre sa nourriture dans la bouche.

Il semble véritablement que les faquirs rivalisent entr'eux par de nouvelles inventions de tourmens et de supplices. En voici, sur la même gravure, un troisième qui se transporte d'un temple à un autre, éloigné quelquefois de plusieurs centaines de lieues, non à pied, mais couché sur le dos et en se retournant de tout son corps pour avancer un peu. Non moins fou que son camarade, celui qui est à sa droite a fait le vœu de parcourir une distance semblable, mais en reculant constamment de deux pas après en avoir fait trois. Plus loin est un faquir

qui s'est laissé enchaîner à un arbre, afin de rester dans cette attitude pénible jusqu'à sa mort. Auprès de celui-là en est un autre, qui s'est fait un devoir de fixer tous les jours de sa vie le soleil depuis son lever jusqu'à son coucher, et de suivre des yeux sa course journalière, sans jamais les en détacher. A quelque distance de là on remarque deux autres dévots, dont l'un se couche toujours sur un lit hérissé de pointes de fer, et dont l'autre passe sa vie à réciter des prières sans discontinuer un moment. Je pourrois citer bien d'autres supplices de ce genre, si je ne craignois de lasser la patience de l'homme sensible : en effet, on ne peut voir, sans quelque indignation, avec quelle cruauté froide et méditée se traite un peuple qui pourtant a la douceur en partage; et tout cela dans le vain espoir de plaire à ses dieux, et de gagner, par les tourmens volontaires de cette vie, des récompenses dans l'autre. C'est sans doute là un des plus funestes effets de leur doctrine de la métempsycose, ou du moins de l'interprétation et du sens arbitraire qu'on a donnés à ce système.

Les Hindous pensent, comme bien d'autres peuples, qu'on peut désarmer la colère des dieux par des châtimens expiatoires, et que les douleurs qu'on s'inflige dans ce monde seront déduites, sur celles qu'on aura méritées, dans l'autre. Imbus de cette idée, ils se mettent à des tortures qu'on ne peut aisément se peindre, et que le charlatanisme parvient à rendre encore plus horribles. Ce qu'on appelle le *Djampo* offre un des spectacles les plus remarquables dans ce genre. Dans la gravure qui le représente, on voit des Hindous qui, de divers échafauds à plusieurs étages, et montés plus ou moins haut, selon le degré de leur zèle, se précipitent sur des espèces de matelas de paille ou de coton, garnis d'instrumens aigus

et tranchans. Ce sont des brahmans qui tiennent ces matelas pour y recevoir les patiens. Ils ont ordinairement l'adresse de se prêter à la chute du corps, de manière à diminuer le choc et à prévenir de trop grandes blessures; car l'essentiel n'est pas que le mal soit considérable, il suffit que l'effusion du sang le soit.

Ceux qui se dévouent à ce genre de sacrifice sont obligés de s'y préparer pendant plusieurs jours par des jeûnes et des abstinences; ils croient qu'ils en deviennent moins vulnérables. Cette préparation cache d'ailleurs, de la part de ceux qui dirigent la scène, le dessein de rendre les blessures plus faciles à guérir.

Les victimes des deux sexes, car les femmes ne s'exemptent pas, sont, avant l'action, promenées dans la ville ou le village, au son de divers instrumens. Elles sont ornées de fleurs rouges, et portent des fruits qu'elles jettent aux spectateurs qui les recueillent avec une avidité religieuse. Lorsqu'elles sont ensanglantées, c'est le sujet d'une nouvelle course triomphale où elles sont portées par les brahmans, aux acclamations de la multitude.

Lorsque le soir arrive, il s'ouvre une autre scène du même genre, qui s'appelle le *nylah-Poudjah*. Les acteurs les plus zélés des expiations courent en foule à des mundits ou pagodes. Là, ils se percent la langue avec de longs fers; même des espèces de coutelas et autres larges instrumens. Il y en a qui se font percer les doigts et y laissent des fers assez forts; d'autres se font faire au front, sur la poitrine et au dos, cent vingt blessures. Ce nombre, dont on ne connoît pas la mystérieuse fixation, est de rigueur. Enfin, il y en a qui se font percer les reins au-dessus des hanches, et qui passent dans l'ou-

verture ; en forme de séton, des cordes, des tuyaux de houka et des roseaux.

C'est ainsi que, pendant tout le jour suivant, ils vont en procession, s'arrêtant pour danser devant la porte de ceux qui les payent : car les riches gagnent des expiations avec leur argent, et rachètent leurs péchés par la douleur des pauvres ; ce qui, selon la croyance des Hindous, n'est ni moins efficace ni moins agréable à Dieu. La marche se fait au bruit des instrumens et des acclamations de la multitude. On brûle des parfums, et c'est le creux de la main de certains Hindous qui sert de cassolette ; ce qui, moyennant les précautions qu'ils prennent sans doute d'avance, donne à la fête une tournure miraculeuse.

C'est pour expier le mensonge que se perce la langue, c'est pour le vol que s'enfilent les doigts ; les blessures au front ont pour objet les mauvaises pensées, les regards illicites ; celles à la poitrine sont pour avoir bu du vin ou autres liqueurs ; enfin, ceux qui se font percer les reins se proposent d'expier le commerce avec les femmes hors de mariage ou avec des prostituées, et surtout l'adultère.

On seroit émerveillé si l'on voyoit la prompte guérison de toutes ces pieuses blessures, surtout si on la comparoit avec celle des plaies reçues en toute autre occasion. Le lait sert pour guérir la langue, et on emploie des simples pour le reste.

La fête la plus solennellement célébrée par les cérémonies et les tortures expiatoires, est celle du dieu *Cally*. M. Solvyns y a assisté à trois milles de Calcutta. Dans l'intérieur de la pagode, les pieds baignoient dans le sang.

C'est par le *Ttcharok-Pondjah* que se terminent les tortures expiatoires. Celle-ci, dont le patient fait, comme des autres, une espèce de métier, et qu'il endure plus souvent pour les péchés de ceux qui le payent que pour les siens propres, consiste à se faire percer la chair au-dessus de l'omoplate par deux crochets de fer, attachés par une corde à un levier placé sur le haut d'une espèce de mât. En déprimant l'autre branche du levier, le patient se trouve suspendu à une élévation d'environ trente pieds. Alors on lui fait faire avec rapidité autant de tours que son zèle ou ses forces peuvent lui en faire soutenir. Il y en a qui poussent la constance dans leur martyre jusqu'à une durée d'un quart d'heure sans donner signe de douleur. Pendant qu'ils tournent, ils jettent des cocos et autres fruits que ramasse avec empressement la multitude; ils laissent envoler des pigeons après lesquels elle court, toutes ces choses étant regardées comme sanctifiées. Quelquefois les chairs se déchirent; mais pour prévenir cet accident, et surtout lorsque le patient est à son début, on passe par-dessus les crocs de fer une écharpe qu'on serre fortement autour du corps.

C'est au bruit de divers instrumens et des acclamations que se fait cette espèce de cérémonie bizarre et cruelle. Elle a lieu dans les places publiques des villes et des villages. La scène représentée dans la gravure de M. Solvyns a été prise dans l'endroit le plus fréquenté de la ville de Calcutta. Il y avoit un prodigieux concours de curieux de toutes les nations qui, par leur luxe, et celui surtout de leurs voitures, palanquins, éléphans, etc., donnoient à la fête un grand éclat.

Aussitôt que les expiations sont finies, la populace se livre à une joie qui tient de la frénésie, et se jette dans des excès de débauche qu'il ne nous est pas permis de

décrire. Ceux même qui, la veille, se sont fait percer diverses parties du corps, ne manquent pas d'y prendre part; et on les voit, mêlés avec des gens masqués, courir les rues, tous animés pour ainsi dire du démon de la fête.

VOYAGE à la recherche de La Pérouse, commandé par d'Entrecasteaux; publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi; rédigé par M. ROSSEL. 2 vol. in-4°.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

NOUS avons donné un aperçu général du plan et du contenu de cet important ouvrage; nous avons indiqué les travaux scientifiques de MM. Rossel et Beautemps-Beaupré. Il nous reste à faire connoître ce Voyage sous le rapport le plus intéressant pour la majorité de nos lecteurs, sous celui de la géographie historique. Comme il est question ici des nations sauvages, la géographie historique se borne presque uniquement au tableau des mœurs. Il est vrai que la statistique peut réclamer le chapitre sur *l'île d'Amboine;* mais ayant entre nos mains une description plus détaillée et plus authentique de cette colonie (qui sera publiée dans un Cahier prochain), nous devons nous dispenser d'analyser celle de M. d'Entrecasteaux, dont nous reconnoissons d'ailleurs le mérite relatif. Nous nous bornerons à extraire les nouvelles notions que ce navigateur nous a procurées sur les nations de la mer du Sud, nations mille fois observées, mais toujours en passant, de sorte que l'on sera encore long-

temps avant de pouvoir concilier entièrement les contradictions qui résultent de tant de relations incomplètes. Commençons par la *Nouvelle-Calédonie*, découverte par le capitaine Cook en 1774, et décrite dans son deuxième Voyage.

« Nous prîmes des informations, dit M. d'Entrecasteaux, pour tâcher de savoir si les habitans de la Nouvelle-Calédonie avoient vu sur leurs côtes quelques bâtimens européens. Nous crûmes entendre qu'ils se souvenoient du capitaine Cook, mais je n'oserois pas l'assurer; au reste, nous ne vîmes aucun des objets qu'il dit avoir laissés dans leur île. Cependant l'avidité que ces insulaires témoignèrent pour les haches, auxquelles ils donnent le même nom que les habitans des îles des Amis, semble annoncer que la connoissance qu'ils en ont, leur avoit été donnée par Cook, et que ce navigateur leur en avoit également appris le nom. En général, ils faisoient très-grand cas du fer, et ils nous ont paru en sentir le prix.

» Nous ne remarquâmes aucune trace de police ni de subordination parmi les habitans de la Nouvelle-Calédonie; ils semblent vivre indépendans les uns des autres, ou du moins l'autorité de ceux qui nous avoient été désignés comme chefs, étoit si foible, qu'elle ne nous parut avoir que très-peu d'effet. Les égards qu'ils avoient pour ces chefs, approchoient plus de la déférence que de la soumission. L'une seroit sans doute préférable à l'autre; mais, malheureusement, l'expérience a prouvé qu'elle ne pouvoit suffire au maintien du bon ordre.

» Le droit que les chefs des îles des Amis s'arrogeoient d'enlever à ceux qui étoient moins constitués en dignité ce que nous leur avions donné, m'avoit paru une des principales causes du penchant que les habitans de ces

îles ont pour le vol. Comme nous avons retrouvé ce même penchant dans les naturels de la Nouvelle-Calédonie, j'ai dû juger que les chefs de cette île usoient du même droit à l'égard de leurs inférieurs, quoique leur influence m'ait, en général, paru moins marquée. Aussi ai-je reconnu que je ne m'étois pas trompé. Dans une promenade que nous fîmes, accompagnés de plusieurs naturels, nous donnâmes quelques bagatelles à ceux que nous présumions être chefs, et à ceux qui nous avoient rendu quelques légers services; et plusieurs des objets donnés à ces derniers, furent pris sans difficulté par les autres.

» Nous avons visité plusieurs de leurs cases, et nous n'y avons pas trouvé de vestiges des effets qui leur avoient été donnés par le capitaine Cook. Il paroît qu'ils cachent avec le plus grand soin tout ce qu'ils reçoivent; ce qui annonce la méfiance avec laquelle ils vivent entr'eux. Il a été impossible d'imaginer où ils avoient enfoui ce que nous leur avions donné ou ce qu'ils nous avoient pris; car on n'aperçut dans leurs cases aucun des objets d'échange. Une natte est le seul meuble que l'on ait vu dans quelques-unes de ces misérables huttes, dont l'ouverture, qui sert de porte, est si petite, qu'on n'y peut entrer qu'en se tenant extrêmement courbé. Ces cases sont enfumées au point d'être inhabitables: c'est sans doute pour se garantir de la piqûre des moustiques, en plus grand nombre et plus incommodes ici qu'on ne peut l'exprimer, qu'ils y allument du feu. La petite entrée dont nous venons de parler est fermée par des joncs qu'ils ne lient pas ensemble, mais qui sont en assez grande quantité pour ne pas paroître détachés lorsqu'ils les ont étendus le long d'un morceau de bois placé intérieurement au-dessus de cette espèce de porte.

» La taille commune des habitans de la Nouvelle-Calédonie est peut-être un peu au-dessus de la moyenne; cependant on n'a vu qu'un seul homme de six pieds, et l'on en a remarqué un assez grand nombre qui n'avoient pas plus de cinq pieds un ou deux pouces. Les hommes sont entièrement nus; mais ils ont la verge enveloppée avec une espèce d'écorce d'arbre, ou plus simplement encore avec des feuilles, et ils la relèvent avec un cordon qui leur sert de ceinture. Ils y attachent

tous les morceaux d'étoffe qu'on leur donne; les parties naturelles, ainsi que la tête, sont les endroits qu'ils ont le plus soin d'orner : quelques-uns cependant ont des colliers et des bracelets. La manière dont ils enveloppent les parties naturelles ne me donne pas lieu de penser que ce soit par décence; il me paroît plus vraisemblable que c'est pour garantir cet organe, plus délicat que les autres, de la piqûre des mouches et des accidens auxquels il seroit exposé par la nudité. Quelques-uns parmi eux ont le prépuce fendu. Les femmes de ce pays ont le regard féroce et les traits désagréables; elles portent, pour tout vêtement, une ceinture qui fait plusieurs fois le tour de leur corps, et dont les franges retombent sur les cuisses pour couvrir les parties naturelles. Nous avons remarqué que les femmes mariées portoient des ceintures noires, et que celles des filles étoient blanches.

» On a cru apercevoir chez ce peuple des traces de maux vénériens; mais comme les femmes sont ici beaucoup plus chastes que celles des îles des Amis, et qu'elles n'ont jamais consenti à pousser la complaisance aussi loin, c'est un fait qui exige d'être éclairci et qui me paroît peu vraisemblable. Cependant nous avons vu peu de gens parfaitement sains. Des ulcères dans les différentes parties du corps y sont très-communs, ainsi que des gonflemens considérables dans les aines; mais ce dernier accident provient, sans doute, de l'usage qu'ils ont adopté de se lier la verge assez fortement pour empêcher la circulation du sang dans cette partie.

» Malgré l'épreuve que ces insulaires avoient faite de nos armes à feu, leur férocité ne s'est jamais démentie. Ils ne se sont presque jamais rassemblés près de nos embarcations, ou près de nos travailleurs, sans que quelques-uns d'entr'eux n'aient jeté des pierres et fait mine de nous attaquer; mais quelques coups de fusil tirés en l'air les ont toujours dispersés et nous en ont délivrés. Au reste, ces petites rixes particulières, quoiqu'elles aient été fréquentes, n'ont pas empêché la communication des pirogues avec les frégates; et les insulaires ont continué, jusqu'au dernier moment, de venir à bord pour traiter avec nous.

» La grande différence qui existe entre les habitans

de la Nouvelle-Calédonie, tels que les a dépeints le capitaine Cook, et tels que nous les avons vus, nous a fait un devoir de chercher à découvrir les causes de l'étrange contradiction qui se trouve entre le récit du navigateur anglais et le nôtre. Il me paroît très-raisonnable qu'à l'époque où le capitaine Cook a relâché à Balade, ces insulaires jouissoient de la paix, et que leur férocité naturelle qui étoit alors comme suspendue et assoupie, ne s'est développée qu'à la suite de quelque longue guerre qu'ils auroient eue à soutenir depuis son départ. Il me paroît aussi qu'un état de guerre qui auroit duré sans interruption pendant plusieurs années, peut suffire pour expliquer le changement que nous avons trouvé dans le caractère et les mœurs de ce peuple, sans qu'il soit nécessaire de supposer que, lors de notre relâche, le pays fût habité par une nouvelle race d'hommes. En effet, il n'est pas possible d'admettre que, dans l'espace de vingt ans, l'ancienne race eût été entièrement anéantie. Une pareille destruction auroit infailliblement entraîné une ruine totale; et quoique le pays eût considérablement souffert, il ne nous a cependant pas paru avoir éprouvé une aussi grande dévastation, puisque la culture n'étoit pas entièrement négligée.

» Nous jugeâmes que les habitans étoient en guerre pendant notre séjour à Balade, ou que les hostilités venoient de cesser, parce qu'on remarqua un très-grand nombre d'hommes dont les blessures étoient récentes. D'ailleurs, la chair humaine dont on les vit se nourrir, et qui ne pouvoit être que celle de leurs ennemis, annonçoit que les hostilités n'étoient pas d'une date bien reculée; car on ne peut pas supposer qu'ils eussent la cruauté de garder long-temps leurs victimes; la faim qui les presse ne leur permettroit pas ce raffinement de barbarie dont l'idée seule fait frissonner.

» Je suis disposé à croire que les effets laissés à Balade par le capitaine Cook, ont attiré la guerre aux habitans de ce canton; et que cette guerre n'avoit pas été heureuse pour eux, puisqu'il ne leur restoit rien de ce qu'ils avoient reçu en présent ou en échange. Notre passage pouvoit également leur être funeste. En effet, les divers objets que les Européens donnent aux peuples qu'ils visitent, doivent exciter la jalousie et la

cupidité de ceux qui n'y ont eu aucune part, et susciter des guerres sanglantes. Le butin que l'on fait dans ces guerres, dont l'unique objet est d'enlever à une peuplade des effets auxquels les peuplades voisines n'ont aucun droit, ne pouvant être considéré que comme un vol public fait avec violence, doit inspirer le goût des vols privés; c'est peut-être une des causes de l'introduction de ce vice parmi les habitans de la Nouvelle-Calédonie, s'ils en étoient effectivement exempts lorsque Cook les a visités.

» Un assez grand nombre de cases abandonnées nous fit encore mieux juger que ce pays avoit été affligé de quelque fléau : les marques de dévastation qu'on rencontroit presque à chaque pas, m'ont porté à croire que ce fléau étoit celui de la guerre. L'excès de la misère se faisoit particulièrement remarquer dans l'intérieur des terres : les femmes et les enfans qu'on y a rencontrés étoient de vrais squelettes, c'étoit un spectacle qui faisoit compassion. Les naturels qui vinrent à bord dans des pirogues ne parurent pas avoir autant souffert; la pêche, sans doute, fournit à leur subsistance. Probablement par une des suites inévitables de la guerre, plusieurs champs qui sembloient avoir été jadis cultivés, étoient en friche au moment où nous les vîmes; le sol, à la vérité, nous a paru être peu susceptible de culture. Les arbres y viennent mal; les cocotiers ne s'élèvent pas à la moitié de la hauteur de ceux des îles des Amis; l'espèce des bananiers y est excessivement petite. On a remarqué cependant quelques morceaux de terres en rapport; ce qui donne lieu de penser que l'art de la culture ne leur est pas entièrement inconnu. Des canaux d'arrosage et des sillons pratiqués avec assez d'intelligence, annoncent que c'est plus par paresse que par ignorance que les autres terrains restent en friche.

» L'éloignement que les habitans de la Nouvelle-Calédonie paroissent avoir pour les travaux de l'agriculture, est peut-être la première des causes qui ont rendu ce peuple anthropophage. N'ayant pas pu se résoudre à pourvoir à leur subsistance par une vie laborieuse, ils ont mené une vie errante et agitée qui les a réduits à manquer du nécessaire, et les a mis dans le cas de se livrer au plus révoltant de tous les excès. Tout semble lié dans l'ordre moral, ainsi que dans la nature où les

événemens les plus faits pour étonner ne proviennent souvent que d'un enchaînement dont la première cause est bien simple, et paroît n'avoir aucune proportion avec le dernier effet qu'elle produit. Quoi qu'il en soit, la paresse de ces insulaires ne peut être révoquée en doute: ils ne sortent de leurs cases que pour aller en course, et ils en sortent bien tard. Ils se rendoient tous les jours à l'endroit où nous faisions de l'eau et du bois, soit par curiosité, soit plus vraisemblablement encore dans l'espérance de nous piller; mais ils n'y arrivoient que quand le soleil étoit déjà fort élevé. Leur logement, très-resserré, et où ils allument sans cesse du feu pour se garantir de l'importunité des moustiques, les rend si frileux qu'ils n'osent pas s'exposer à la fraîcheur de la nuit. Ils paroissoient transis de froid quand ils venoient à bord les jours où le vent étoit frais; aussi recevoient-ils alors avec plaisir toutes les espèces d'habillemens qu'on leur donnoit, et s'en couvroient-ils très-volontiers.

» On a trouvé quelques arbres à pain, mais en petite quantité. MM. les naturalistes jugèrent qu'ils n'étoient pas de la bonne espèce. Comme ces arbres ne sont ni de l'espèce qu'on trouve aux îles des Amis, ni de celle qui croît à Amboine, nous en avons embarqué quelques plants; ceux que nous avions pris aux îles des Amis avoient assez bien réussi pour nous faire espérer qu'on pourroit conserver ceux-ci.

» Quoique l'on n'ait aperçu d'orangers dans aucune course, il paroît certain que cet arbre existe dans les environs de Balade: le fruit en a été vu entre les mains d'un naturel, et il m'a été remis par lui. Il est étonnant que l'île si fertile de Tongatabou n'en produise pas, et qu'on en trouve à la stérile Calédonie.

» Le jardinier-botaniste a semé à Balade une grande quantité de graines; mais on ne doit pas se flatter qu'elles aient réussi. Tout ce que nous avons remarqué dans le caractère et dans les mœurs des habitans, ne permettoit pas d'espérer que rien de ce qu'on auroit déposé dans cette contrée pût y prospérer; aussi n'ai-je pas voulu y laisser un bouc et une chèvre que je m'étois proposé d'y mettre à terre. Il est aisé de juger que nous n'avons pas retrouvé la race des cochons que

Cook leur avoit apportés; ces hommes féroces qui n'épargnent pas même leurs semblables, ne leur ont certainement pas donné le temps de se reproduire.

» Nous eûmes beaucoup de peine à faire notre eau; mais nous fîmes du bois avec une grande facilité. Il étoit important de se pourvoir à Balade de ces deux objets essentiels, parce qu'il auroit peut-être été moins aisé de se les procurer dans les divers lieux que nous avions à parcourir, où nous devions trouver des habitans non moins féroces, mais plus aguerris et plus nombreux que ceux de la Nouvelle-Calédonie.

» Le peu de ressource qu'offre cette grande île, les écueils dont elle est environnée, la férocité des habitans, la difficulté même d'y faire de l'eau quoiqu'elle y soit assez abondante, tout cela est fait pour en éloigner les navigateurs. Si ce n'eût été pour tâcher de découvrir des traces de M. La Pérouse, je me serois dispensé d'y venir une seconde fois; mais la continuité du rescif qui prolonge la côte occidentale nous ayant empêché d'y aborder l'année dernière, il étoit devenu nécessaire d'y retourner pour nous assurer si ce n'étoit pas sur ce même rescif que M. La Pérouse avoit fait naufrage. J'avois attribué à cette position vraiment singulière, qui semble isoler ces insulaires du reste du monde et doit les garantir de la visite toujours funeste des étrangers, les mœurs douces et simples que je croyois être leur partage, et la tranquillité dont je supposois qu'ils devoient jouir, d'après les récits du capitaine Cook et de M. Forster. Mais dès que nous eûmes connu ces hommes barbares, je trouvai que la barrière qui les environne est faite pour les contenir dans leurs limites, et pour empêcher qu'on aille se faire dévorer par eux; car c'est le sort auquel doivent s'attendre les infortunés navigateurs qui feroient naufrage sur des côtes aussi périlleuses, et seroient forcés de chercher un asile au milieu de ces féroces sauvages.

» Les diverses escarmouches qui eurent lieu pendant notre séjour à Balade, n'ont, à ce que j'espère, causé la mort à aucun des habitans; trois ou quatre furent blessés; et ce n'est qu'après des provocations réitérées que nous en vînmes à cette extrémité. Les insulaires des îles des Amis, moins méchans qu'eux, avoient été plus maltraités. Il y eut deux hommes tués à Tonga-

tabou, et deux des nôtres y furent grièvement blessés. Dans l'un et l'autre lieu, les naturels ont toujours été agresseurs, et l'ont été à plusieurs reprises avant que l'on se soit décidé à les repousser par la force. Les chefs de ces deux îles sembloient applaudir à la justice que l'on exerçoit contre les malfaiteurs qui cependant, je crois, étoient autorisés par eux-mêmes. Des sentimens exagérés d'humanité ont fait juger beaucoup trop légèrement, sans doute, que le capitaine Cook en avoit usé avec trop de rigueur à l'égard des insulaires du Grand-Océan; mais d'après ce qui nous est arrivé, il me paroît certain qu'il faut renoncer à les visiter, ou qu'il est indispensable de leur en imposer par une très-grande sévérité. Nous avons trouvé le souvenir de ce célèbre navigateur cher à plusieurs habitans de Tongatabou, et principalement à la famille de Fatafé, avec laquelle il avoit eu des relations plus particulières qu'avec les autres familles. Cependant, quelques habitans qui avoient été moins bien traités par lui, le taxoient de dureté. »

Ces détails, agréables et instructifs, doivent inspirer le désir de lire cette relation en entier. Toutefois, comme cet ouvrage est d'un prix élevé, et qu'il contient beaucoup de choses qui ne sont pas de nature à intéresser tout le monde, nous pensons que nos lecteurs en verront encore avec plaisir quelques extraits.

TABLE de la hauteur des Montagnes, des Collines et des Lacs de l'Angleterre; tirée de la Géologie de M. JAMESON, et communiquée par M. FRIEDLÆNDER.

ÉCOSSE.

COMTÉ DE MID-LOTHIAN.

	pieds anglais.
Logan-House-Hill, une des plus hautes de Monts Pentlands	1,700
Caernethan, une des Pentlands	1,700

pieds anglais.

Kirck-Yetton, une des Pentlands	1,544
Castle-Law	1,390
Spittal-Law	1,360
Arthur-Seat, aux environs d'Edinbourg	810
Braid-Hills	690
Dalmahoy-Hill	680
Salisbury-Craigs	550
Craiglockart-Hill	540
Corstonphine-Hill	470
Craigmillar	360
Calton-Hill, au voisinage d'Edinbourg	350

EAST-LOTHIAN.

Traprain-Law	700
Bass-Row	400

WEST-LOTHIAN.

Cairn-Naple	980
Cockleren	980
Hillhouse-Hill	698
Binny-Craig	680
Ardgath-Hill	540

BERWICKSHIRE.

Dunse-Law	630

SELKIRKSHIRE.

Black-House Heights	2,370
Hanginshaw	1,980
Ward-Law	1,900
Peat-Law	1,694
Meagle	1,480

ROXBURGHSHIRE.

Cheviot-Hills	2,682
Millenwood-Fell	2,000
Windhead-Hill	2,000
Tudhope	1,850

pieds anglais.

Wisp-Hill..... 1,830
Ruber's-Law..... 1,419
Eilden Hills, celle le plus à l'ouest, et la plus haute..... 1,300
Dunian's-Hill..... 1,024
Minto-Hill..... 858

PEEBLESSHIRE.

Dollarburn, suivant l'évaluation..... 2,840
Broad-Law..... 2,800
Glumseugh..... 2,200
Hillseleng..... 2,100
Dundroigh, ou *Druid's-Hill*..... 2,100
Minchmoor-Hill..... 2,000
Carden-Hill..... 1,400

LANARKSHIRE.

Tinto-Hill..... 1720, selon d'autres..... 2,432
Maison du maître mineur, à *Leadhills*, l'endroit le plus élevé qui soit habité en Angleterre .. 1,564
Westraw..... 1,000
La ville de *Lanark*..... 660

DUMFRIESSHIRE.

Hartfell..... 3,304

Observation. Il y a des calculs qui portent la hauteur de cette montagne à 2,800 pieds au-dessus de la mer. C'est probablement la hauteur, par rapport à l'élévation de cette montagne au-dessus de Moffat. On devroit mesurer avec plus de soin cette montagne, parce qu'elle paroît être la plus haute au midi de l'Écosse.

Black-Larg, près d'Ayrshire..... 2,890
Lowther-Hill..... 2,522
Ettrick-Pen, dans *Eskdale-Muir*..... 2,220
Queensberry-Hill..... 2,140
Cairn-Kinnow, près de Drumlanry..... 2,080
Tennis-Hill, dans *Tarres*..... 1,346
Langholm-Hill..... 1,204

pieds anglais.

Erickstaene-Brachead	1,118
Fond de la rivière *Clyde*, au-dessus *Elvan-Foot*	1,058
Constitution-Hill, près de Moffat	1,004
Burnswark-Hill	740
Moffat	582
Repentance-Tower	550
Ward-Law	326
Annan-Hill	256

WIGTON et KIRKEUDBRIGHT.

Criffle	1,895
Cairnsmuir	1,737
Ben-Cairn	1,200
Cairn-Harrah	1,100
Cairn-Pat	800

AYRSHIRE.

Carleton-Hill	1,554
Craig of Ailsa	940

ISLE D'ARRAN.

Goatfield	2,945

RENFREWSHIRE.

Misty-Law	1,240
Millston-Craig	820

STIRLINGSHIRE.

Ben-Lomond	3,262
Wood-Hills	1,620
Campsie-Hills	1,500

CLACKMANANSHIRE.

Ben-Cleugh, la plus haute sommité de *Ochils*	2,420

FIFESHIRE.

Lomond-Hills	1,650

PERTHSHIRE.

	pieds anglais.
Ben-Lawers	4,051 ou 4,015
Ben-More	3,870 ou 3,903
Beinn-Gloe	3,724
Bein-Deiry, ou le Mont-Rouge	3,550
Ben-Voirlich	3,300
Schihallien	3,281 ou 3,564
Ben-Ledi	3,009
Benivenon	3,000
Ben-Chochan	3,000
Ben-Chonzie	2,922
Benachally	1,808
Birnam-Hill	1,580
King's-Seat	1,238
Kinpurnie	1,151
Dunsinnan-Hill	1,024
Belmont-Hill	759
Barry-Hill	400

ARGYLESHIRE.

Cruachan	3,390 ou 3,300
Bedinam-braw, in Gleneve	3,150
Beinn-an-oir, la plus haute *Pap* de Jura	2,470
Beinn-a-Chaolois, la plus méridionale des Paps de Jura, qui s'élève au-dessus de « Sund of Isla ».	2,359

ANGUS OU FORFAR.

Cat Law	2,264
Dunnichen-Hill	720

MEARNS OU KINCARDINESHIRE.

Mount-Battock	3,450
Kloachnabane	2,370
Kerlavick	1,890

ABERDEENSHIRE.

Seairsoch	3,400
Gariaeh	3,000
Mulbrax-Hill	2,700

pieds anglais.

Peter-Hill 2,700
Buck-Hill 2,377
Cairn-Ferg 2,100
Fare-Hill 1,793
Cairn-Moncarn 1,020
Benachie 1,000
Mormond-Hill 810

BANFFSHIRE.

Knock-Hill 2,500
Lochavon-Hill 1,750

INVERNESSSHIRE.

Ben-Nevis, la plus haute montagne d'Angleterre ..... 4,380 ou 4,350
Cairngorum 4,050
Meal-Fourvoung 3,070
Craig-Phatrick 1,159

ROSSSHIRE.

Ben-Wevis 3,720

SUTHERLANDSHIRE.

Beinmore ou *Assynt* 3,903

CAITHNESSSHIRE.

Paps of Caithness 1,929

ANGLETERRE ET PAYS DE GALLES.

Snowden, Caernarvonshire 3,568
Cader-Idris, Merionethshire 3,550
Cross-Fell, Cumberland 3,390
Helvylln, Cumberland 3,324
Saddleback, Cumberland 3,050
Wharnside, Yorkshire 2,480
Ingleborough, ditto 2,380
Moel-Elian, Caernarvonshire 2,371

pieds anglais.

Rippon-Tor, Devonshire..... 1,540
Wever-Hills, Stuffondshire 1,500
Penmaên-Mawr, Caernarvonshire..... 1,400
Wrekin, Shropshire 1,400
Malvern-Hills, dans Herefordshire, au-dessus de la plaine 1,260
Ax-Egde-Peak, au-dessus de la ville de Derby. 1,200

IRLANDE.

Macgillicuddys' Reeks, dans le comté de Kerry, la plus haute montagne d'Irlande 3,404
Sliebh-Dorin, dans le comté de Londonderry.. 3,150
Knock-Mele-Down, montagnes qui divisent Corck et Tipperary, près de Waterford 2,700
Croagh-Patrick, comté de Mayo 2,666
Nephin, comté de Mayo 2,640
Mangerton, comté de Kerry, au-dessus du lac Killarney..... 2,505
Mourne-Hills, comté de Down..... 2,500
Commerach-Ridge, comté de Waterford..... 2,160
Croaghan-Kinshelly, baronie d'Arklow..... 1,850
Sawell, comté de Londonderry 1,600
Slenish-Monts, comté d'Antrim 1,390
Benbradagh, comté de Londonderry..... 1,300
Alt-Eglish-Hill, —— —— 1,300
Bengevenach, —— —— 1,250
Sliebh-Gallan, —— —— 1,250
Donald's-Hill, —— —— 1,200
Kedy, —— —— —— 1,100
Croneban, comté de Wicklow..... 1,000
Croaghmore, comté d'Antrim 600

ILE DE MANN.

Snafel, au centre de l'île..... 1,740

ESSAI

HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

SUR

L'ARCHIPEL DES ILES MARIANES,

SITUÉES DANS LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'OCÉAN PACIFIQUE;

Par BRATRING.

Traduit de l'allemand par M. *Bader.*

I. HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE CES ILES.

L'AMBITION de l'empereur Charles-Quint donna lieu à la découverte de ces îles. Les Portugais faisoient d'une manière très-lucrative le commerce des îles *Moluques* par la route ordinaire du Cap de Bonne-Espérance. En vertu du traité fait en 1494, à *Tordésillas*, l'Espagne avoit été exclue du droit de participer à ce commerce par la même route. Les Portugais ne s'étoient point doutés qu'on pût arriver à ces îles par une route différente. Cependant l'Amérique étoit décou-

verte, et des esprits spéculatifs eurent l'idée que si l'on parvenoit à faire le tour de cette partie du monde, on pourroit peut-être, en naviguant toujours à l'ouest, arriver à ces îles importantes.

Un marin habile, *Ferdinand Magelhaens* (Magellan), fixa sur cette idée l'attention de l'empereur, et assura qu'on pouvoit en effet doubler la pointe méridionale de l'Amérique. Charles-Quint accueillit ce projet, fit équiper une flotte de cinq vaisseaux, et en donna le commandement à Magellan. Guidé par son génie entreprenant, ce navigateur mit à la voile en 1519; il découvrit, entre le continent de l'Amérique et la Terre de Feu, le détroit qui porte encore son nom; et après bien des dangers il se fraya un passage dans la mer du Sud. Il dirigea aussitôt sa course au nord-ouest, et ne découvrit que deux îles incultes et inhabitées; mais l'insuffisance des moyens qu'on employoit alors pour déterminer la situation des lieux, fait qu'il est encore aujourd'hui impossible d'assigner à ces îles leur véritable position (1). Après une longue navigation sur cet immense océan, on aperçut, le 6 de mars 1521, dans la direction de nord-ouest, et par 12° de latitude septentrionale et 146° de longi-

(1) Selon toute probabilité, les îles qu'il appelle *Desventuradas* font partie du groupe des *îles Basses*.

tude (1), une petite île, et bientôt après, au sud-ouest, deux autres, mais beaucoup moins élevées et moins étendues que la première. Leur aspect riant engagea Magellan d'y prendre des rafraîchissemens.

Dès qu'on y eut abordé, les habitans environnèrent le vaisseau de leurs pirogues et le pillèrent. En écartant les gens de l'équipage au moyen d'une grêle de pierres et de bâtons, ils parvinrent même à traîner une des chaloupes sur le rivage. Magellan les châtia de leur insolence, brûla un grand nombre de leurs canots et de leurs huttes, et tua même quelques insulaires. Selon Pigafetta, l'un de ses compagnons de voyage, il donna à ce groupe d'îles le nom de *las islas de los Ladrones*, ou *îles des Larrons*, à cause du caractère des habitans. Mais selon *Herréra*, il les appela *las Velas*, à cause de leur forme, qui offroit quelque ressemblance avec une voile. Le 10 de mars il se remit en mer, et poursuivi de plus de cent canots, il se dirigea au sud-ouest sur les Philippines.

Une partie de cet Archipel étoit donc découverte. Mais quelle est celle de ces îles où Magellan aborda? Ce n'est assurément pas celle de

(1) D'après *Pigafetta*, l'un de ses compagnons de voyage; mais *Herréra* la place sous le 15° 48 de latitude septentrionale.

Guam, puisqu'on ne découvre point dans son voisinage les deux petites îles qui doivent être situées au sud-ouest. Il est probable que ce fut l'île de *Saïpan;* et dans ce cas, les deux petites dont il s'agit seroient celles de *Tinian* et d'*Agiguan.* Peut-être ces trois îles sont-elles situées plus au sud; mais en général il n'est guère possible de tirer des données certaines d'une relation aussi vague et aussi imparfaite que celle qui nous reste de l'expédition de Magellan.

Les différens journaux de ce voyage donnent quelques détails sur les productions naturelles de ces îles, sur les habitans et leur industrie. La dernière édition de *Pigafetta,* publiée par *Amoretti,* présente même une carte de ces îles où l'on a figuré une pirogue qui se balance sur les flots (1).

Cependant la découverte de ces îles n'intéressoit guère les Espagnols, car ils n'y trouvèrent ni métaux ni autres objets précieux, qui seuls pouvoient satisfaire leur cupidité. Mais elles auroient dû fixer leur attention comme lieu d'abor-

(1) Voyez *Pigafetta* dans l'ancienne traduction française, p. 19; et dans celle d'*Amoretti* (Paris an IX), p. 58-63.

Herréra, Décad. 2, l. 9, ch. 3.

Debrosses, t. I, p. 140-142.

Sprengel, Beitræge, t. IV, p. 33-36.

Bérenger, Collection, t. I, p. 18-21.

dage entre les deux Indes. Les *Moluques* ne cessèrent point d'être l'objet de leur ambition, et le nouveau voyage qu'on entreprit pour ces îles fut cause qu'on visita celles des Larrons pour la seconde fois.

Garcias de Loaysa, ou plutôt *Alphonse de Salazar,* qui lui succéda après sa mort, toucha à ces îles en septembre ou octobre 1526, dans son trajet du Pérou aux Philippines. Il aborda à une petite île qu'il appelle *Borta;* c'est probablement celle de *Rota,* autrement appelée *Serpana.* Il y trouva *Gonsalvo de Vigo,* matelot de la flotte de Magellan, qui y avoit été relégué avec deux autres (1). Les habitans, dont *Alphonse de Salazar* dépeint en peu de mots les mœurs et les usages, lui fournirent des fruits et des vivres en abondance. Il se rembarqua au bout de cinq jours (2).

L'amiral *Michel Lopes de Legaspi* ayant, en 1565, subjugué les Philippines, tous les navigateurs qui suivirent la même route relâchèrent aux îles des Larrons pour faire eau et prendre des rafraîchissemens. Mais tous ces voyages ne contribuèrent en rien à enrichir la géographie

(1) Preuve certaine que Magellan a été dans ces parages.

(2) Voyez *Herréra,* Décad. 3, l. 7 *et suiv.* *Debrosses,* t. I, p. 156.

d'une connoissance plus exacte de ces îles, puisque la cour d'Espagne avoit de bonnes raisons pour empêcher que ces découvertes ne fussent connues au-dehors; principe qu'elle a en quelque sorte suivi jusqu'à nos jours, quoique les motifs qui l'y avoient portée n'existassent plus depuis long-temps.

Thomas Cavendish fut le premier, après les Espagnols, qui visita ces îles. Après une navigation d'une quarantaine de jours dans l'océan Pacifique, ce capitaine anglais atteignit, le 3 janvier 1588, l'île de *Guam*, qui avoit été découverte par les Espagnols, et qui, plus que toutes les autres, offroit aux marins des rafraîchissemens en abondance. *Guam* est la plus grande et la plus méridionale des îles de cet Archipel. *Pretty*, l'éditeur de l'un des journaux du voyage de Cavendish, la place sous le 13° 40′ de latitude septentrionale. Les Anglais ne débarquèrent pas, et la relation ne parle que de quelques échanges de fruits et de poissons qu'ils y firent avec les insulaires (1).

D'après l'opinion commune, *Drake* fut le premier navigateur anglais qui visita ces îles. Il

(1) Voyez *Hackluit, Navig.*, vol. III, p. 818.
Purchas, Pilgrims, t. I, l. 2, ch. 4, p. 67 et 68.
Debrosses, t. I, p. 226.
Bérenger, Collect., t. I, p. 188-190.
Leipz. Histor. Bericht, t. I, p. 221 *et suiv.*

est vrai qu'il toucha, le 30 septembre 1579, à un groupe d'îles qu'il appela *the Islands of Thieves*; ou *îles des Larrons*, à cause du penchant que leurs habitans avoient pour le vol. Mais cet Archipel étoit situé sous le 8° de latitude septentrionale, et ne peut donc pas avoir été celui des *Marianes*.

Les aventures de Magellan avoient convaincu les Espagnols qu'il restoit encore d'importantes découvertes à faire dans la mer du Sud. Le vice-roi de Pérou y envoya *Alvaro Mendanna de Neyra*, qui partit de *Callao* en 1567. Après une navigation très-heureuse, il découvrit des terres d'une étendue considérable, qu'il prit pour le pays d'*Ophir de Salomon*. Sur le récit pompeux qu'il fit de cette découverte, le gouvernement espagnol l'envoya en 1595, à la tête d'une flotte, prendre possession des *terres de Salomon*. Cette fois il découvrit quantité d'îles, mais il ne put retrouver son pays d'*Ophir*. Mendanna mourut en route; et le pilote en chef, *Pedro Fernandez de Quiros*, ayant fait voile pour les Philippines, il toucha, le 3 janvier 1596, aux îles de *Guam* et de *Serpana*. Les habitans lui apportèrent des fruits et des poissons en abondance. Quiros ne descendit point à terre; mais dans le commerce d'échange qu'il fit avec les insulaires, il eut occasion de faire sur leur caractère des observa-

tions qui s'accordoient parfaitement avec celles de Magellan et de Cavendish (1).

Le succès qu'avoient eu les entreprises des Anglais engagea, en 1598, une société de négocians hollandais à envoyer, avec quelques vaisseaux, l'amiral *Olivier van Noort* sur la côte occidentale de l'Amérique. Noort fit plusieurs prises; et en partant du Chili il se dirigea au nord-ouest pour se rendre aux Indes orientales. Dans ce trajet il arriva le 16 septembre 1600 à l'une des *îles des Larrons*, qu'il prit pour celle de *Guam*. Il en fit le tour, et trouva qu'elle avoit 7 à 8 milles du sud au nord. Dans les échanges qu'il fit avec les habitans, il put assez connoître combien ils étoient portés au vol. Au reste, il ne s'arrêta que deux jours à cette île, et sa relation contient peu d'observations nouvelles (2).

(1) Voyez *Thévénot, Collection*.
Debrosses, t. I, p. 266 et 267.
Allgem. Histor. der Reisen, t. XVIII, p. 505 et 506 (en all.).

(2) Voyez *Recueil des voyages, etc., de la compagnie des Indes*, t. III, p. 83 et 84.
Voyage de van Noort.....
Debrosses, t. I, p. 302-304.
Allgem. Histor. der Reisen, t. II, p. 367 et 368 (en all.).
Bérenger, Collection, t. I, p. 238 et 239.

Il en est de même de celles de *George à Spielbergen* (1) et de *Schappenham* (2), qui visitèrent ces îles, l'un en 1616 et l'autre en 1625; cependant tous confirment les récits des navigateurs espagnols et anglais.

La plupart des navigateurs s'étoient bornés à *Guam*, pour y prendre des rafraîchissemens, sans s'occuper des autres îles de l'Archipel des Marianes. Les Espagnols, dont le galion faisoit annuellement le trajet de l'Amérique aux Philippines, avoient pu les visiter; mais cette découverte ne servit pas à les faire bien connoître. Cependant *Gemelli Carreri* parle de trois petites îles du nord de cet Archipel. Il est vrai que le galion espagnol, le *Saint-Joseph*, découvrit, en 1664, au nord des îles des Larrons, trois petites îles appelées *Tulas* ou *Tunas*, et dont le groupe porte aussi le nom de *Maug*. Mais ces îles ne sont pas situées, comme Gemelli le prétend, entre le 34° et 36′ de latitude septentrionale,

(1) Voyez *Speculum Navigationum*, Lugd. Bat. 1619; *in*-4°, obc., p. 82-84.

Debrosses, t. I, p. 348.

Bérenger, Collection, t. I, p. 293 et 294.

(2) Voyez *Journal van de Nassausche Vloot*, Amstel., 1626, p. 90-92 (en holl.).

Debrosses, t. I, p. 449.

mais sous le 20e 35'. Les Espagnols nommèrent depuis ces îles *S. Lorenzo* (1).

Depuis la découverte des *îles des Larrons*, il s'écoula près d'un siècle et demi sans qu'on en eût une connoissance plus que superficielle. Les Espagnols n'en avoient point pris possession et n'y formèrent aucun établissement. Ils ne les considéroient que comme un lieu de relâche dans la traversée d'*Acapulco* à *Manille*. Enfin, quelques jésuites demandèrent qu'on y envoyât des missionnaires pour y prêcher l'Evangile. Leurs vœux furent remplis pendant le règne de la reine douairière *Marie-Anne d'Autriche*. Vers l'année 1668, on y envoya quelques missionnaires qui firent beaucoup de prosélytes; et en l'honneur de leur souveraine, ils donnèrent à ces îles le nom de *Marianes*. Ces missionnaires reconnurent que ces îles étoient très-fertiles; et sur leur rapport, la cour y envoya une colonie et un gouverneur. Cette mission fut confiée, en 1678, à *Juan-Antonio de Solas*, qui aborda à *Guam* avec trente soldats, construisit dans cette île une citadelle, et prit solennellement possession de tout l'Archipel au nom de S. M. Catholique.

(1) Voyez *Gemelli Carreri*, éd. française, t. V, p. 295 et 296.

Peu à peu les missionnaires visitèrent aussi les autres îles de ce groupe, qu'on ne connoissoit pas même encore de nom. Cependant, les insulaires eurent bientôt sujet d'être mécontens des Espagnols, ce qui donna lieu à des soulèvemens dont les missionnaires furent les premières victimes (1).

Tel étoit l'état des choses sur les *îles des Larrons*, quand le capitaine anglais *Eaton*, et le pilote en chef *Coroley*, y arrivèrent. Ils jetèrent l'ancre le 14 de mars 1685, devant une petite île près de *Guam*, et trouvèrent cette dernière située sous le 13° 3′ de latitude septentrionale. Ils rapportent que la confusion y étoit alors à son comble. Les insulaires étoient en pleine révolte contre les Espagnols; trop foibles pour résister aux forces de leurs oppresseurs, ils quittèrent l'île pour s'établir dans une autre située à dix milles plus au nord. *Coroley* eut lui-même des preuves de leur perfidie; et le gouverneur espagnol lui fit dire qu'en exterminant la nation entière il l'obligeroit beaucoup. Mais aussitôt que leur vaisseau fut réparé, et que le gouverneur leur eut fourni des porcs et des fruits, les Anglais levèrent l'ancre le 1er d'avril pour faire voile aux Philippines. *Coroley* dit dans son journal qu'il n'auroit dépendu que d'eux de se rendre maîtres de *Guam*,

(1) Voyez *Le Gobien, Histoire des îles Marianes*. Paris, 1700, p. 1-41.

et que les habitans leur avoient souvent fait entendre qu'ils ne demandoient pas mieux. Le récit qu'il fait de ces îles est d'ailleurs plus satisfaisant que tout ce qu'en ont dit ses prédécesseurs (1).

Le premier navigateur qui, après eux, visita les îles des Larrons, au milieu des troubles qui y régnoient, ce fut *William Dampier*. Il arriva le 20 de mai 1686, avec le capitaine *Swan*, devant Guam, et jeta l'ancre sur la côte occidentale de l'île, qu'il place sous le 13° 21′ de latitude septentrionale. Tous les habitans qui avoient pris part à la révolte s'étoient enfuis, et *Dampier* n'y trouva plus que cent insulaires. Le gouverneur ayant fourni aux Anglais une grande quantité de porcs, de noix de coco, de riz et d'autres vivres, ils quittèrent l'île le 2 juin pour se rendre à *Mindanao*. Le Journal de *Dampier* contient sur cette île des observations peu nombreuses, mais très-intéressantes; elles traitent des productions du pays, des habitans et de leurs rapports avec les Espagnols (2).

(1) Voyez le *Journal de Coroley* dans le *Voyage de Dampier*, t. III.
Debrosses, t. II, p. 53-57.
Leipz. Historischer Bericht, t. II, p. 15-20 (en all.).
Bérenger, Collection, t. III, p. 292-296.
(2) Voyez *Voyages de Dampier*.
Debrosses, t. II, 72-78.
Leipz. Histor. Bericht, t. II, p. 503-507.
Bérenger, Collect., t. III, p. 220-225.

Les dissentions qui régnoient parmi les Espaglols prolongèrent leurs guerres avec les indigènes. Mais enfin *Joseph de Quiroga,* officier de mérite, ayant été nommé gouverneur en 1694, parvint à rétablir l'ordre et la tranquillité à *Guam.* Il jouissoit de l'estime et de la confiance des missionnaires, de la garnison et des insulaires. Il soumit toutes les îles de l'Archipel, ce que ses prédécesseurs avoient depuis long-temps tenté inutilement. Les habitans des îles de *Serpana* et de *Saïpan* se rendirent volontairement. Ceux de *Tinian* se réfugièrent sur les rochers d'*Aguignan;* mais attaqués de toutes parts, ils furent tous faits prisonniers. Cette victoire et l'humanité du vainqueur ayant été connues dans les îles septentrionales de l'Archipel, les habitans des neuf *îles de Gani* se soumirent aux Espagnols et reçurent le baptême. Tous ces événemens se passèrent en 1695, dans l'espace d'un mois. Le P. Charles le Gobien les rapporte dans son *Histoire des îles Marianes* (1). De tous les ouvrages qui traitent en particulier de cet Archipel, c'est le seul qui présente de l'intérêt, et dont on puisse tirer parti. L'auteur y a recueilli les différentes

(1) Voyez *Histoire des îles Marianes,* p. le *P. Charles le Gobien.* Paris, 1700; *in*-8°.

Seconde édition. Paris, 1701; *in*-8°, avec une carte générale de tout l'Archipel, et une autre de l'île de *Guam.*

relations des missionnaires, surtout celle du père *Louis de Morales*, et il donne des détails très-curieux sur la situation, les productions, les habitans, etc., de ce groupe d'îles; faute d'ouvrage plus récent, c'est encore aujourd'hui la source principale à laquelle on puisse avoir recours; car les navigateurs modernes se sont bornés à relâcher à l'une de ces îles, sans recueillir d'observations sur tout l'Archipel.

Gemelli Carreri prétend avoir touché à *Guam* en 1696. Sa relation ne contient que l'énumération des îles de ce groupe, et quelques observations sur leurs habitans; elle paroît être un ouvrage de cabinet. Il fixe d'une manière très-inexacte la situation de ces îles (1).

Le 11 mars 1710, le capitaine *Woodes Rogers*, *Etienne Courney*, *William Dampier* (dans son 4e voyage) et *Edward Cook*, après leur croisière dans la mer du Sud, jetèrent l'ancre devant *Guam*. Quoique leurs vaisseaux fussent équipés en corsaires, et que leur nation fût en guerre avec les Espagnols, le gouverneur les reçut fort bien, et leur fournit des vivres et des rafraîchissemens en abondance. Ils remirent à la voile le 21 du même mois. *Rogers* donne une description courte,

(1) Voyez *Gemelli Carreri*, *Giro del mondo*, trad. française, t. V, p. 275 *et suiv.*

Bérenger, *Collect.*, t. II, p. 358-361.

mais intéressante de cette île, de ses productions et du commerce paisible qui régnoit alors entre les Espagnols et les habitans. Le Journal de *Cook* contient aussi plusieurs observations remarquables, et qui s'accordent en général avec celles de *Rogers* (1).

Le Gentil de la Barbinais visita ces îles en 1716. Il arriva le 30 de mai devant celle de *Guam*, qu'il appelle aussi *Mariane*, et jeta l'ancre dans la rade d'*Umatta*. Il rapporte que les habitans n'étoient plus qu'au nombre de 1,500, et qu'une grande partie s'étoit réfugiée dans les montagnes pour y défendre leur liberté. Quelques jours après, ayant fait ses provisions, il partit pour la Chine. Sa relation est inexacte et peu intéressante (2).

John Clipperton, flibustier anglais, toucha le 13 de mai 1721 à *Guam* et jeta l'ancre dans la rade d'*Umatta*. Les échanges qu'il fit pour se procurer des vivres et des rafraîchissemens don-

(1) Voyez *Edw. Cook, Voyage to the Soult-Sea.* Lond., 1712; *in*-8°, p. 446-448.

Woodes Rogers, Voyage round the World. Lond., 1712, *in*-8°, p. 360-368.

(2) Voyez *Le Gentil de la Barbinais, Voyage autour du monde*, t. I, p. 146-155.

Allgem. Histor. der Reis., t. XII, p. 591 et 593.

Bérenger, Collect., t. IV, p. 40-44.

Debrosses, t. II, p. 223-225.

nèrent lieu à des hostilités; les Espagnols maltraitèrent son vaisseau et le forcèrent à quitter l'île. Sa relation ne contient que le récit de ses désastres (1).

Après avoir parcouru la côte de l'Amérique, l'amiral *George Anson* arriva en 1742 près des *îles des Larrons*, où il désiroit débarquer pour guérir les gens de son équipage, qui étoient attaqués du scorbut. Le 23 août il aperçut les îles d'*Anatacan* et de *Sérigan*; mais n'y trouvant point de mouillage sûr, il alla jeter l'ancre, le 27 du même mois, devant celle de *Tinian*. Peu de temps auparavant, les Espagnols avoient transporté à Guam les habitans de cette île. Elle ressembloit à un immense jardin, et étoit remplie de troupeaux, de porcs et de poules. Partout on remarque une culture très-soignée. Le capitaine *Anson* parle de cette île comme d'un paradis, et la place sous le 15° 8 de latitude septentrionale et le 114° 50′ de longitude à l'ouest d'*Acapulco*.

Après un séjour de deux mois, qu'il employa à guérir ses malades et à radouber son vaisseau, il remit en mer, muni de toutes les provisions dont il avoit besoin.

L'amiral *Anson*, ou plutôt *Walter*, rédacteur de son journal, entre dans beaucoup de détails sur le séjour qu'ils firent à *Tinian* et sur la beauté

(1) Voyez *Leipz. Histor. Bericht*, t. II, p. 208-212.

de cette île. Leur relation est accompagnée de plusieurs vues des îles de cet Archipel, et l'auteur y a ajouté une description et un précis historique de leur découverte. Cette relation contient plusieurs observations nouvelles, mais qu'il faut lire avec critique (1).

Vingt-deux ans après, en 1765, le capitaine anglais *John Byron*, et son compagnon de voyage *Gore*, après une navigation longue et pénible dans la mer du Sud, arrivèrent le 3 juillet à l'île de *Tinian*, et jetèrent l'ancre dans la rade où *Anson* avoit séjourné, pour faire radouber leur vaisseau. Mais cette île avoit entièrement changé de face : ses belles prairies étoient couvertes de broussailles et de joncs; le bétail étoit devenu rare et farouche; les mouches et les autres insectes s'étoient multipliés; en un mot, il eût été impossible d'y retrouver le tableau riant qu'*Anson* en avoit tracé. Pour accorder ces récits, il faut croire qu'ils sont exagérés l'un et l'autre. Au bout de neuf semaines, le vaisseau se trouvant remis en bon état et bien approvisionné, *Byron* partit le 30 septembre pour Batavia (2).

(1) Voyez *Anson's Voyage round the World.* Lond., 1748; *in*-4°, p. 304-344.
Allgem. Hist. der Reis., t. XII, p. 175-185.

(2) Voyez *Hawkesworth*, t. I, p. 115-122.
Leipz. Histor. Bericht., t. III, p. 73-76.
Bérenger, Collect., t. V, p. 224-231.

Le 19 septembre 1767, le capitaine anglais *Samuel Wallis* s'arrêta encore à la rade de *Tinian* pour y faire radouber son vaisseau et prendre des rafraîchissemens. Mais les porcs, le bétail et les poules qui s'y trouvoient autrefois en abondance, étoient devenus encore plus rares et plus farouches. Pour que cette île ne servît plus de lieu d'abordage et d'approvisionnement, les Espagnols avoient fait détruire ces animaux par des chiens. *Wallis* eut beaucoup de peine à se procurer des vivres, et ne resta que peu de jours à cette île. La chaleur qui régnoit dans les forêts épaisses dont elle étoit couverte, étoit étouffante.

La relation de Wallis ne contient que quelques observations générales sur les îles (1).

Le 10 de juin 1768, *De Pagès* vint à *Guam* sur le *galion d'Acapulco*, à bord duquel étoit un nouveau gouverneur pour les *îles Marianes*. Ce *galion*, qui avoit jeté l'ancre dans la rade d'*Agana*, à trois milles de la ville de ce nom, ne s'étant remis en mer que le 15 du même mois, *De Pagès* eut le temps d'examiner cette île. Ce-

(1) *Hawkesworth*, tome I, pages 498 *et suivantes*. *Leipz. Histor. Bericht*, t. III, p. 151 et 152. *Bérenger, Collect.*, t. V, p. 400-402.

pendant son journal ne contient rien de nouveau ni d'important (1).

Le 27 septembre 1772, les navigateurs français *Duclesmeur* et *Crozet*, dans leur trajet de la *Nouvelle-Zélande* aux Indes orientales, touchèrent aux *îles des Larrons*, et jetèrent l'ancre au port d'*Agana*, dans l'île de *Guam*. Ils débarquèrent les gens de leur équipage qui étoient atteints de scorbut. Malgré un temps de pluie continuel, ceux-ci se rétablirent en peu de temps. Les vaisseaux étant radoubés et approvisionnés, ils quittèrent l'île le 19 novembre. Un séjour de deux mois les mit à même de reconnoître exactement l'île de *Guam*. Le bon traitement qu'ils reçurent du gouverneur espagnol avoit rendu leur séjour très-agréable. *Crozet* fait de cette île une description très-avantageuse; il s'étend principalement sur ses habitans et leur industrie, et sur les colonies espagnoles. De toutes les relations qui parlent de Guam, la sienne offre le tableau le plus fidèle et le plus complet de cette île (2).

Dans sa traversée de *Mouterey* à *Macao*, le

(1) *De Pagès, Voyages autour du monde*, Paris, 1772, t. I, p. 133–136.

Bérenger, Collect., t. VI, p. 50 et 51.

(2) Voyez *Nouveau Voyage, à la mer du Sud*, par *Marion, Crozet, Duclès* et *Surville*, p. 180 *et suiv.*

malheureux *La Pérouse* arriva en 1786 à l'une des îles qui portent le nom de *Gani*, et qui sont situées au nord de l'Archipel *des Marianes*. Cette île n'avoit pas encore été visitée; il lui donna le nom d'*île de l'Assomption*, et trouva qu'elle étoit située sous le 19° 45′ de latitude septentrionale, et le 143° 15′ de longitude orientale. Il y jeta l'ancre le 14 décembre; mais en y abordant on n'y trouva que le cratère d'un volcan, des laves, des rochers escarpés sur les bords desquels croissoient quelques chétifs palmiers de coco. *La Pérouse* ne tarda pas à poursuivre sa route pour la Chine. On lui doit un calcul plus exact des latitudes de ces îles, et quelques détails sur celle de l'*Assomption* (1).

Le 1er août 1788, les navigateurs anglais *Marshall* et *Gilbert*, dans leur traversée du port *Jackson* à la Chine, aperçurent l'île de *Saïpan;* mais n'ayant trouvé aucun mouillage sûr, ils furent obligés de se contenter d'une provision de noix de coco et de choux palmiers, dont on avoit été chercher dans une chaloupe. Pour le soulagement des malades, ils jetèrent l'ancre devant *Tinian*, près de l'endroit où *Anson* et *Wallis* s'étoient arrêtés. Ils trouvèrent cette île telle que *Wallis* l'avoit décrite; et ils ne purent se saisir

(1) Voyez *Voyage de La Pérouse*, édit. *in*-8°, t. II, p. 343-348.

que d'un très-petit nombre des animaux domestiques qui y étoient devenus sauvages, tels que bœufs, porcs et poules : ils s'en dédommagèrent par une riche provision de noix de coco, d'oranges et de petits citrons. Au bout de huit jours ils se remirent en mer (1).

Le 16 septembre suivant, le capitaine anglais *Sever*, à son retour du port *Jackson*, jeta l'ancre dans la rade de *Tinian*. Le journal de ce voyage, rédigé par le lieutenant *Watte*, ne contient rien d'intéressant; il confirme cependant ce que *Byron* rapporte de la prodigieuse quantité de mouches qui s'y trouvent, et du naturel farouche des animaux autrefois domestiques (2).

Les derniers navigateurs européens qui aient visité ces îles, et qui en aient donné une description, sont le capitaine anglais *John Henry Cox*, et son lieutenant *George Mortimer*. Ils partirent d'*Unalaschka*, et vinrent jeter l'ancre devant l'île de *Tinian* le 12 décembre 1789 : ils virent paître de beaux troupeaux de bétail; mais quand ils descendirent à terre, ces animaux s'enfuirent dans les forêts où il étoit impossible de pénétrer. Le 13, ils abordèrent dans un autre endroit, mais

(1) Voyez *Forster's Magazin*, t. I, p. 191 et p. 208-212.

(2) Ibid., p. 175-177.

ils ne purent emporter que du bois et quelques fruits. Ce jour même ils partirent pour *Macao*. Le journal de Mortimer ne contient point d'observations nouvelles, mais il confirme celles d'*Anson* et de *Byron* (1).

La connoissance qu'on a des *îles des Larrons* est donc encore assez imparfaite. Il est vrai que les îles de *Guam*, de *Tinian* et de l'*Assomption* ont été souvent visitées et décrites ; mais les autres n'ont été aperçues qu'en passant, ou sont même encore entièrement inconnues. La seule relation qu'on ait de ces dernières est celle du P. *Moralès*, qui se trouve dans l'ouvrage du père *Le Gobien*. Il seroit donc à souhaiter qu'on envoyât quelque navigateur pour les reconnoître, ou que ceux qui se rendent du port *Jackson* à *Canton* y fissent quelque séjour et en déterminassent exactement la situation.

(1) Voyez *Geschichte der Reisen nach der Nord-West und Nordost-Kuste von Amerika*, von *G. Forster*, *in-4°*, t. III, p. 220-223.

II. DESCRIPTION DES ILES DES LARRONS.

1° NOMS DE CET ARCHIPEL.

On n'est point d'accord sur le nom que *Magellan* donna aux trois îles de ce groupe qu'il découvrit les premières. Selon *Pigafetta*, son compagnon de voyage, il les appela *las islas de los Ladrones*, à cause de l'adresse que leurs habitans avoient à voler. *Herréra* dit qu'il leur donna le nom de *las islas de las Velas latinas*, à cause de la forme triangulaire des voiles dont les habitans se servoient pour leurs canots. On a prétendu aussi que les *islas de las Velas* n'étoient pas les mêmes que les *îles des Larrons*, mais un autre groupe situé plus près des Philippines. Au reste, *Magellan* peut très-bien avoir donné deux noms différens aux mêmes îles, sans que *Pigafetta* le sût. Mais le nom d'*îles des Larrons* est le seul qu'elles aient conservé.

Dans la suite, les missionnaires espagnols leur donnèrent le nom d'*îles de Sainte-Marie* ou d'*îles Marianes*, en l'honneur de *Marie-Anne d'Autriche*, veuve du roi *Philippe IV*, aux frais de laquelle la mission y fut établie. Les Espagnols ne connoissent ces îles que sous ce nom.

Dans plusieurs géographies modernes elles sont désignées par le nom d'*Archipel de Saint-Lazare*.

C'est par une erreur de *Fabré*, premier traducteur du journal de *Pigafetta*, qui dit que *Magellan* découvrit le 16 de mars, à 30 milles à l'ouest des *îles des Larrons*, l'île *Zamal* et l'*Archipel de Saint-Lazare*. Si cette assertion étoit fondée, ces îles feroient naturellement partie du groupe des *Marianes*. Mais dans la traduction du même journal, publiée par *Amoretti*, il est dit que ces îles sont à 300 lieues de celles des *Larrons*. Il paroît donc que c'étoient les Philippines septentrionales, dont deux portent encore aujourd'hui les noms de *Samar* et de *Zéha*.

Selon le P. *Le Gobien*, les neuf îles du nord de l'Archipel des *Marianes* sont aussi appelées *îles de Gani*; mais cet auteur n'en dit point la raison. Les Espagnols leur ont encore donné le nom de *las islas de los Bolcanes*, à cause des volcans qui s'y trouvent. L'*île de l'Assomption* et celle de *Pagon* renferment encore aujourd'hui des volcans qui ne sont pas entièrement éteints.

2° SITUATION.

Cet Archipel est situé dans la partie septentrionale de l'*océan Pacifique*, entre les *Philippines* et les *îles Sandwich*, et s'étend presque en ligne droite du sud au nord. Des navigateurs français le placent entre les 141° et 144° de longitude orientale, à partir du méridien de Paris; et se-

lon le P. *de Moralès*, les premiers géographes qui en parlent fixent sa latitude septentrionale entre les 13° et 21°. Des navigateurs plus modernes ont rectifié ces données inexactes, sans cependant déterminer la position de la pointe méridionale de l'île de *Guam*.

Selon *Crozet*, le port d'*Agana*, sur la côte occidentale de *Guam*, est à peu près également éloigné des deux extrémités sud et nord de l'île, sous le 13° 26′ de latitude septentrionale, et sous le 141° 30′ de longitude orientale, à l'est du méridien de Paris. *La Pérouse* a déterminé la situation des îles du nord de l'Archipel : il place celle de l'Assomption sous le 19° 45′ de latitude septentrionale, et sous le 143° 15′ de longitude orientale, par conséquent à 30′ plus au nord que ne l'ont fait les missionnaires, ce qui peut se dire aussi des trois rochers de *Mangs (Maug)*, et de l'île *d'Uracas* qui est la plus septentrionale de toutes. Selon les observations de *La Pérouse*, cet Archipel ne peut s'étendre au-delà du 20° 20 de latitude septentrionale.

3° CLIMAT.

Quoique ces îles soient situées sous la même zone que le Mexique, les Philippines, le Bengale, l'Arabie heureuse, la Nubie et la plupart des contrées voisines du Sénégal, l'air y est néan-

moins très-tempéré à cause des exhalaisons de la mer, et il n'y fait pas à beaucoup près aussi chaud que dans ces divers pays. A certaines époques, la mer et les vents d'ouest y rassemblent beaucoup de vapeurs ; mais le vent du nord et les ouragans, qui sont très-fréquens dans ces parages, purifient bientôt l'air et lui rendent sa salubrité : depuis la mi-octobre jusqu'à la mi-juin, le vent alisé du nord y maintient constamment le ciel serein. Pendant le reste de l'année, où règne le vent appelé *mousson* d'ouest, c'est-à-dire pendant l'hiver des insulaires, le temps est très-variable et les orages sont très-fréquens. Pendant le séjour que le lieutenant *Watts* fit à *Tinian*, dans la saison pluvieuse, le thermomètre étoit à 87°.

4° PRODUCTIONS NATURELLES.

Lors de la découverte de ces îles par *Magellan*, tous les rafraîchissemens et productions qu'on pouvoit en tirer consistoient en poissons, noix de coco, dattes, et quelques autres fruits; on se les procuroit par des échanges. Depuis que les Espagnols ont pris possession de l'Archipel entier, ils ont naturalisé dans l'île de *Guam* des quadrupèdes, différentes sortes de grains, des légumes et d'autres plantes utiles qui s'y multiplient d'une manière étonnante. Le bétail, les porcs, les chèvres, les poules, les canards, etc.,

qu'on avoit transportés à *Guam* et à *Tinian*, sont devenus sauvages; ils vivent en troupeaux dans les bois et les montagnes, et il faut employer la force ou la ruse pour les prendre. On assure que leur chair est d'un goût exquis. Les bœufs sont grands, bien nourris, et ordinairement de couleur blanche; il n'y a que les oreilles qui soient noires. On les dresse au labourage, au transport et à la monte; on a enfin fait venir des Philippines et de l'Amérique des chevaux, des ânes et des mulets.

Le gouverneur *Tobias* fit venir des Philippines des cerfs qui ont peuplé les forêts. Dans les champs et les bois on trouve une grande quantité de tourterelles, de perroquets, de grives et de merles; et sur les bords des petites rivières il y a même des poules d'eau. Il y a à l'île de l'*Assomption* des *crabes* d'une très-grande espèce. A *Guam* les poissons, tant de mer que d'eau douce, sont très-abondans. Quoique les autres îles n'aient point de rivières, elles ne manquent cependant pas de sources. Parmi les poissons de mer il y en a beaucoup qui, sans être venimeux, sont néanmoins très-malsains et occasionnent quelquefois des crampes et d'autres attaques. Les tortues de mer, qu'on prend sur les côtes de Guam, sont très-grandes, mais les habitans et les Espagnols dédaignent d'en manger.

Les insectes, tels que les mouches, les morqui-

tos, les *centipèdes* et les fourmis noires sont en grand nombre dans toutes ces îles, mais surtout à *Tinian* et dans celles qui ne sont pas habitées; c'est un fléau dont les navigateurs ont eu beaucoup à souffrir.

Les îles des Larrons l'emportent sur la plupart des pays situés sous la même zone pour l'abondance des fruits exquis; car le grand nombre de sortes indigènes a encore été augmenté par celles d'autres pays, que les Espagnols y ont transplantées. Les îles inhabitées sont couvertes de forêts entières de cocotiers (dont il y a trois espèces différentes), d'orangers à fruits amers et à fruits doux, de citronniers à grands et à petits fruits (cette dernière espèce est la *limonia acidissima*) et de limoniers. L'albu, que dans ces îles on nomme *rima*, et qui est l'*arbre à pain* (sitodium altile), y est très-commun, comme dans la plupart des îles de l'océan Pacifique. Il fournit aux habitans de ces îles un aliment d'un usage ordinaire, et qui remplace le pain de farine. Les forêts sont remplies de *guajaves* (psidium *guajava*), de câpriers en arbres et en arbrisseaux, de bananiers ou *pisangs;* on trouve même dans l'île de l'Assomption, qui est d'ailleurs très-stérile, plusieurs espèces de pisangs que La Pérouse assure n'avoir vues nulle part. Quoique tous ces arbres viennent partout sans culture, cependant ceux qu'on cultive dans les plantations donnent

des fruits d'un meilleur goût. Les jardins de Guam sont remplis de *mangas* (mangifera indica) d'un fruit délicieux, d'*ananas* et de melons de toutes espèces.

Les insulaires, les missionnaires et la plupart des Espagnols ne vécurent d'abord que de poissons de mer, de rima et d'autres fruits. On a commencé peu à peu à cultiver des légumes, et il n'y a que quarante ans environ que le gouverneur *Tobias* a introduit la culture du riz, du froment, de l'indigo, du coton, du cacao et de la canne à sucre. Le produit du froment et du maïs y est prodigieux. *Crozet* assure que l'on trouve assez souvent de ces plantes qui ont douze pieds de haut, et qui portent huit à dix épis de dix pouces de long. Le capitaine *Gilbert* trouva dans l'île de *Tinian* un grand nombre de cotonniers sauvages.

5° INSULAIRES.

Cet Archipel étoit autrefois très-peuplé; le moindre îlot étoit habité. On prétend que *Guam*, *Rota* et *Tinian* avoient à elles seules au-delà de 50,000 habitans. Les premiers navigateurs qui les virent ne purent assez admirer leur haute taille et leur belle figure : ces insulaires ont payé bien cher leur civilisation; aujourd'hui le nombre des habitans de *Guam*, de *Rota* et de *Saïpan* est de 1,500 individus environ. Les autres îles sont entière-

ment désertes. L'attachement à leur liberté et leurs usages, des suicides, des épidémies, la peste et d'autres maladies, les armes et les chiens des Européens ont été les causes de la destruction presque entière de ces peuples. Le petit nombre de ceux qui ont survécu aux malheurs de leur patrie ont été transférés, il y a environ quarante ans, dans l'île de Guam.

Crozet peint de la manière suivante les descendans chrétiens de cette belle nation : « Ils sont, dit-il, petits, assez laids, noirs, et pour la plupart galeux, quoiqu'ils se baignent souvent. Les femmes sont en général belles, bien faites et de couleur rougeâtre : les deux sexes ont les cheveux très-longs; la civilisation les a rendus doux, généreux et humains. Mais ils ont contracté un vice que leurs ancêtres ne connoissoient point, c'est l'amour de la boisson ; ils s'enivrent souvent d'une liqueur forte qu'ils préparent avec des noix de coco. Ils aiment la danse et la musique autant qu'ils fuient le travail. Leurs amusemens ordinaires sont des combats de coqs qui, ainsi qu'à Londres, donnent lieu à des paris.

Les indigènes sont tous laboureurs. Chaque famille a ses terres, qui consistent en un jardin, un verger et un champ qu'on cultive avec la bêche. Outre l'agriculture qui est leur occupation principale, ils exercent plusieurs métiers; il y a parmi eux des artisans habiles, des menui-

siers, des charpentiers, des forgerons, des charrons, des briquetiers et des chauffourriers. Le gouverneur *Tobias* a introduit parmi eux, avec succès, le tissage du coton. Ils ont en général beaucoup d'industrie, et aujourd'hui les habitans de Guam ont rendu inutile l'importation, dans leurs îles, des objets de fabrication des autres colonies espagnoles.

6° GOUVERNEMENT.

Les îles des Larrons appartiennent au roi d'Espagne; le gouverneur qu'il y envoie est chef civil et militaire. Quatre ou cinq Espagnols remplissent, sous sa direction, les différentes charges civiles. Les navigateurs qui visitèrent ces îles dans les premiers temps de la domination espagnole, trouvèrent à Guam une garnison de 200 soldats européens. Mais *Crozet* ne parle que d'une milice de 200 indigènes qui portent l'uniforme et qui sont bien payés. Ils sont sous le commandement de quatre capitaines espagnols; la plupart des autres officiers sont des *mestiços* et des Indiens des Philippines. Les soldats cultivent les terres qui forment les *domaines royaux*, et dont le produit est destiné à leur entretien. Au reste, il seroit inutile de prouver que ces îles ne rapportent rien à l'Espagne, et qu'au contraire elles lui sont à charge.

7° DESCRIPTION PARTICULIÈRE DE CES ILES.

Sans compter les petites îles isolées qui se trouvent dans le voisinage des îles des Larrons, au nord, à l'est et surtout au sud, cet Archipel est composé de quinze îles, dont on connoît les noms.

On les distingue en méridionales et septentrionales.

A). *Iles Méridionales.*

1. *Guam* ou *Guaham*, autrement *l'île de Saint-Jean*, est la plus méridionale et la plus grande de toutes. Les premiers navigateurs qui l'ont visitée lui donnent 30 milles de circonférence; mais selon *Crozet* elle en a 40. Elle s'étend dans la direction du sud au nord. Le centre présente une chaîne de montagnes assez hautes, qui s'abaissent en une pente douce vers les bords de la mer. Les vallons qu'elles renferment forment des pâturages et des champs. Partout on trouve des sites pittoresques et agréables. Les montagnes sont couvertes de *cocotiers*, de citronniers, d'orangers, d'arbres à pain, de *guajaves*, de *pisangs* et de câpriers. Des sources et de petits torrens se précipitent de ces hauteurs dans la mer. Sous ce climat heureux, les arbres portent à la fois des

fleurs et des fruits, et l'été y est perpétuel. Les nombreux troupeaux de bétail, de chèvres, de porcs et de poules qui sont abandonnés, qui vivent et se nourrissent dans les forêts, et la grande quantité de fruits qui mûrissent sans culture, procurent aux habitans des vivres au-delà de leurs besoins. Guam, dont la population se montoit autrefois à 20,000 ames, ne compte aujourd'hui que 1,500 habitans.

Agana, ou *San-Ignatio de Agana*, est le chef-lieu de l'île. Il est situé sur la côte nord-ouest, à quatre milles au nord du petit port. C'est la résidence du gouverneur de tout l'Archipel; sa maison est grande et bien bâtie. Les rues sont tirées au cordeau, et les maisons des particuliers sont, pour la plupart, bâties d'une manière solide et en bois. Elles reposent sur un fondement en forme de grillage, qui s'élève à trois pieds au-déssus du niveau de la terre. Elles sont couvertes de bardeau et de tuiles; quelques-unes le sont de feuilles de palmiers. Les édifices publics sont construits de brique. L'église est bâtie dans le goût espagnol, et surchargée d'ornemens. Les bâtimens des jésuites sont aujourd'hui occupés par des moines de l'ordre de Saint-Augustin. Il y a aussi dans la ville des casernes spacieuses et un grand magasin royal à l'usage des soldats. La ville est entourée de fortifications et de beaux jardins; les places et les avenues sont plantées

de quatre rangées de cocotiers et de rimas qui rendent le séjour de cette ville fort agréable.

A quatre milles au sud d'*Agana*, sous le 13° 26′ de latitude septentrionale, et sous le 141° 30′ de longitude orientale, se trouve un port, le seul de tout cet Archipel qui soit sûr. Du côté du sud il est fermé par une langue de terre qui s'avance à deux milles dans la mer. Une rangée de rescifs de la même longueur le protège du côté du nord. L'entrée en est étroite, et défendue par une batterie bâtie de brique qui porte le nom de *Saint-Louis;* cette entrée est très-dangereuse à cause de la grande quantité d'écueils et de *madrépores* qui l'obstruent. Tous les navigateurs assurent que les rescifs qui bordent ces îles ne permettent pas d'y trouver un mouillage sûr. Le port d'*Agana* même ne peut contenir que quatre vaisseaux.

Outre la ville d'*Agana*, il y a encore vingt-un établissemens que les indigènes ont fondés sur les côtes. Chacun est composé de cinq ou six familles, qui vivent de blé, de légumes et de poissons. L'intérieur de l'île est inutile.

2. L'île de *Serpana*, de *Zarpana* ou de *Rota*, appelée aussi par les jésuites *île de Sainte-Anne*. Le P. *de Moralès* la place sous le 14° de latitude septentrionale, à sept milles de Guam. Elle a 15 milles de circonférence. *Anson* assure que de son temps elle étoit occupée par une colonie

d'insulaires, qui y cultivoient du riz pour le compte des habitans de Guam. C'est tout ce qu'on en sait.

3. L'île d'*Aguigan* ou d'*Aguiguan*, appelée par les jésuites *île de Saint-Ange*, est située à 15 milles de la précédente, et à un mille de la pointe la plus occidentale de l'île de *Tinian*, dont elle est séparée par un courant. Selon le P. *de Morales* elle a trois milles de circonférence, et est située sous le 14° 45′ de latitude septentrionale. Du reste elle est inconnue.

4. L'*île de Tinian*, appelée par les jésuites *Buena vista Mariana*, est, après Guam, celle qui a été visitée le plus souvent. Le P. *de Morales* lui donne 15 milles de circonférence, et la place sous le 14° 50′ de latitude septentrionale; mais selon le rapport d'*Anson*, elle est située sous le 15° 8′ de latitude septentrionale, et sous le 114° 50′ de longitude occidentale du méridien d'Acapulco. Le centre est occupé par des montagnes qui s'abaissent en pente douce jusqu'à la mer, et qui renferment des vallons charmans. Elle étoit autrefois dans l'état le plus florissant. Mais depuis que le petit nombre de ses habitans qui ont échappé aux fureurs des Espagnols, ont été transférés dans l'île de Guam, elle est entièrement déserte et inculte.

Le sol, quoique léger, est néanmoins très-fertile. Il n'y a point de rivières; mais *Anson* assure qu'elle ne manque point de sources. Le seul

mouillage de cette île se trouve à la pointe sud-ouest; cependant le fond en est hérissé de rochers de corail, qui souvent deviennent funestes aux vaisseaux qui y sont à l'ancre. Cette île abonde en noix de coco et autres fruits; mais les Espagnols ont détruit presque tous les bœufs et les porcs sauvages qui s'y trouvoient en grand nombre.

5. L'île de *Saïpan*, que les jésuites ont appelée *île de Saint-Joseph*, est à trois milles au nord de Tinian. C'est après Guam la plus grande de tout l'Archipel, et selon le P. *de Moralès* elle a 25 milles de circonférence; on fixe sa latitude septentrionale au 15° 22'. Au centre est une montagne pointue et qui se prolonge jusqu'à la mer. Cette île étoit autrefois très-peuplée; aujourd'hui il n'y a plus qu'une colonie peu nombreuse qui y a été envoyée de Guam avec un prêtre. Elle est d'ailleurs très-peu connue.

B). *Iles septentrionales*, ou *îles de Gani.*

6. L'île d'*Anatajan* ou d'*Anatacan*, à laquelle les jésuites ont aussi donné le nom de *Saint-Joachim*, est située, selon le P. *de Moralès*, sous le 17° 20' de latitude septentrionale, à 35 milles de *Saïpan*, et il lui donne 10 milles de circonférence. Cette île est très-élevée et très-montueuse; cependant son sol est fertile : elle est couverte de

cocotiers et de joncs. Elle est inhabitée et n'a ni mouillage ni sources.

7. L'île de *Paxaros*, citée sous ce nom par *Anson*, est marquée sur la plupart des cartes comme un simple rocher; mais c'est un îlot très-bas et de très-peu d'étendue, situé à l'ouest d'*Anatacan*, et du reste entièrement inconnu.

8. L'île de *Sarigan* ou *Sérigan*, appelée par les jésuites *île de Saint-Charles*, est à trois milles d'*Anatacan*; selon le P. *de Moralès*, elle a quatre milles de circonférence, et se trouve sous le 17° 35′ de latitude septentrionale. Vue de la mer elle paroît très-élevée; mais, ainsi que toutes celles qui suivent, elle est déserte et n'a point de mouillage.

9. L'île de *Guguan*, appelée par les jésuites *île de Saint-Philippe*, n'a été visitée par aucun navigateur. Selon le P. *de Moralès* elle a trois milles de circonférence, et est située sous le 17° 45′ de latitude septentrionale, à six milles de *Sérigan*.

10. L'île d'*Amalagan*, selon *de Moralès Alamagan*, que les jésuites ont appelée *île de la Conception*, est inconnue. Selon *de Moralès* elle a six milles de circonférence, et se trouve sous le 18° 10′ de latitude septentrionale, à trois milles et demi de *Guguan*.

11. L'île de *Pagon*, appelée par les jésuites *île de Saint-Ignace*, n'est, ainsi que la suivante, connue que par la description de *de Moralès*. Il

la place sous le 19°. de latitude septentrionale, à 10 milles d'*Amalagan*, et lui donne 14 milles de tour.

12. L'île d'*Agrigan*, appelée par les jésuites *île de Saint-François-Xavier*; *de Moralès* lui donne 16 milles de circonférence, et la place sous le 19° 4′ de latitude septentrionale, à 10 milles de celle de *Pagon*.

13. L'île d'*Assonsong* ou de l'*Assomption* est située, selon *de Moralès*, à 20 milles de la précédente, sous le 20° 15′, et selon *La Pérouse* sous le 19° 45′ de latitude septentrionale. Elle est élevée d'au moins 200 brasses au-dessus du niveau de la mer, et elle a la forme d'une quille. Sa circonférence n'est pas de six milles, comme *de Moralès* le prétend, mais de trois milles seulement. Au centre est un volcan dont la lave a couvert l'île entière jusqu'à 40 brasses de la mer. Ce volcan est continuellement entouré de nuages; son sommet est composé d'une matière noirâtre semblable au verre. L'odeur de soufre qui se répandoit de tous côtés lors du séjour que *La Pérouse* fit à cette île en 1786, et la lave toute fraîche qu'il y trouva, prouvent qu'à cette époque ce volcan n'étoit pas encore éteint. Sur le bord des précipices on trouve quelques chétifs cocotiers, des lianes, plusieurs espèces de pisangs et quelques autres plantes. Mais il n'y a aucun mouillage sûr.

14. Les îles de *Maug* ou *Mangs*, à cinq milles de celle de l'*Assomption*, sont trois rochers, de trois milles de circonférence chacun; il n'y a que des oiseaux. On les appelle aussi *Tulas* ou *Tunas*; les jésuites leur ont donné le nom d'*îles de Saint-Laurent*. Selon *La Pérouse* elles sont situées sous le 20° 5′ de latitude septentrionale.

15. L'île d'*Urac* ou *Uracas*, la plus septentrionale des Marianes, n'offre qu'un désert aride. Elle est à cinq milles de *Mangs*. *La Pérouse* prétend que sur les cartes on la place trop au nord, et il fixe sa latitude septentrionale à 20° 20′.

NOTICE

SUR MOZAMBIQUE (1);

Par M. EPIDARISTE COLIN,

DE L'ÎLE-DE-FRANCE;

Lue à la Société d'Émulation de l'Ile-de-France.

Me trouvant à Mozambique dans les mois d'août et septembre 1804, j'y pris quelques informations que je mis par écrit; ce sont ces notes éparses que j'ai rassemblées,

(1) Ce morceau sera apprécié par ceux qui savent combien les côtes de l'Afrique sont peu connues. La collection de *Ramusio*, *Lobo*, et d'autres écrivains portugais du seizième siècle, sont presque les seules sources où les géographes puisent leurs descriptions de cette partie du monde. Vers le commencement du dix-huitième siècle, Hamilton recueillit des notions sur l'Afrique orientale appartenante aux Portugais, et les publia dans l'ouvrage intitulé *Account of the East-Indies, London*, 1739. – Depuis lors nous n'avions plus rien appris sur ce pays. Le jésuite allemand *Thomann*, qui publia à Augsbourg, en 1788, les Mémoires de sa Vie et de ses Voyages, a commencé à jeter quelque jour sur ces contrées, et a donné le premier une Relation exacte des établissemens faits par les Portugais dans le pays des Nègres sur le fleuve Sena, et qui peuvent dans la suite leur être de la plus haute importance.

et qui forment la Notice que j'offre aujourd'hui à la Société d'Émulation.

Le pays dont je vais parler a des relations très-suivies avec nos colonies orientales, et les notions que les voyageurs nous en ont données ne se trouvent plus conformes à son état actuel. Je vais donc tâcher de décrire rapidement l'île de Mozambique; j'essayerai de peindre les mœurs actuelles de ses habitans, et de donner une idée de leur commerce. Je terminerai cette Notice par quelques mots en réponse à deux questions faites par la Société d'Émulation « sur le physique et le moral des diverses castes de » noirs de la côte d'Afrique, leurs habitudes et leurs » mœurs, et sur le régime à établir à bord des bâtimens » qui se livrent à ce commerce. »

L'île de Mozambique, située par 15° 15' de latitude méridionale, et 37° 56' de longitude orientale, éloignée d'une demi-lieue de la côte d'Afrique, n'a guère qu'une petite lieue dans sa plus grande longueur, et 600 toises dans sa plus grande largeur. Dans quelques endroits on peut aisément la traverser en cinq minutes. Elle est toute de sable, formée de débris de coquillages marins, et n'est propre à aucune culture, excepté pourtant le cocotier qui y devient superbe. L'île manque totalement d'eau; celle qu'on y consomme se renferme dans des citernes qui se remplissent dans la saison des pluies, et forment des magasins pour le reste de l'année. Presque chaque maison possède une citerne; il y

en a de si grandes, qu'elles contiennent jusqu'à 2,000 barriques d'eau. Cette eau devient un objet de spéculation : on la vend dans les temps de sécheresse où elle est fort rare, aux habitans qui se trouvent dans le port et aux personnes qui n'ont point de citernes; l'approche d'un grain fait baisser tout à coup cette marchandise de 50 pour cent.

L'île de Mozambique et la grand'terre sont très-basses. On distingue sur cette dernière deux montagnes nommées, à cause de leur figure, *la Table et le Pain;* elles sont situées à trois et quatre lieues de la mer. Ce sont ces montagnes qui indiquent au navigateur la position de Mozambique, car à deux lieues de la côte on n'aperçoit pas encore la terre.

L'année se partage en deux saisons : la saison brûlante qui se prolonge de septembre en avril; et la saison pluvieuse, d'avril en septembre. La chaleur, pendant la première saison, est encore augmentée par les sables et la chaux qui couvrent l'île; et un coup de soleil, même pour les habitans, y est très-dangereux et donne presque toujours la mort.

La ville est placée au milieu de la longueur de l'île; elle peut occuper la moitié de sa surface, et est assez régulièrement bâtie. On y remarque quelques maisons très-élégantes. Le Gouvernement, autrefois un couvent de jésuites; la douane, l'hô-

pital et quelques églises, méritent une attention particulière. Les maisons sont bâties de pierres de corail, qu'on teint en blanc ou en jaune; toutes sont argamassées.

Au nord-est de la ville se trouve la citadelle, qui n'en est éloignée que par une esplanade de 500 toises à peu près; elle est construite en pierres de taille, et offre la figure d'un pentagone régulier, dont trois côtés donnent sur la mer. Les vaisseaux qui viennent au mouillage du port en passent à portée de pistolet, et sont hélés par la sentinelle; la pointe méridionale de l'île présente un passage très-étroit et dangereux, gardé par un petit fort carré, élevé sur un îlot. Le port de Mozambique est entre l'île et la grand'terre; il y vente presque toujours bon frais, mais le mouillage est sain. On y trouve de 6 à 15 brasses d'eau, et la mer y marne de 15 pieds. La rade extérieure est à l'est de l'île et à l'ouest de deux petites îles inhabitées, couvertes de cocotiers et appelées *Saint-Yago* et *Saint-George;* c'est en dépassant ces îles que le pilote vient ordinairement à bord.

Lorsque les Portugais abordèrent à Mozambique, en 1498, ils y trouvèrent une ville et un roi qui la gouvernoit, et faisoit un commerce considérable d'ivoire avec l'Inde. Ce fut ce roi qui donna deux pilotes à Vasco de Gama pour conduire sa flotte à Calicut. Il paroît que dès

ce temps les Maures possédoient toute la côte d'Afrique et y avoient formé des établissemens considérables. Mozambique paroissant commode aux Portugais qui alloient à Goa, depuis le mois d'avril jusqu'en septembre, tant pour y relâcher que pour renouveler leurs provisions, ils s'y établirent et devinrent bientôt les possesseurs de l'île et de la côte. Cependant les nègres, secondés par les Arabes, se révoltèrent souvent et vinrent quelquefois au nombre de 15,000 à 20,000 hommes jusque vis-à-vis Mozambique pour détruire la ville et massacrer ceux qui l'habitoient; mais une telle armée sans discipline, et avec des armes si désavantageuses, fut toujours dissoute par la force ou l'adresse.

La population de Mozambique s'est formée de galériens envoyés de Lisbonne, et qui se sont mariés avec des négresses de la côte et quelques Indiennes de Goa. Actuellement encore Mozambique est le *Botany-Bay* des Portugais. Deux vaisseaux y arrivent toutes les années pour le ravitailler; ils sont chargés de bandits et de quelques soldats. Un particulier ne sort de cette île qu'avec l'agrément du capitaine général, et il ne peut retourner en Portugal sans l'autorisation du roi, que l'on obtient assez facilement, en envoyant à la cour des présens et en mettant dans ses intérêts le gouverneur; c'est le bon moyen d'obtenir une patente de réhabilitation. La popu-

lation actuelle de Mozambique peut s'évaluer ainsi :

Portugais d'Europe, de l'Inde et de Mozambique, femmes, enfans.	1,500
Garnison.	400
Prêtres.	90
Banians ou partie.	350
TOTAL.	2,340

Je ne comprends pas dans ce compte les esclaves, parce que leur nombre varie continuellement : je dirai seulement que dans chaque maison aisée il y en a pour le service 30 ou 40.

L'île de Mozambique ne fournit rien elle-même; c'est de la grand'terre, où chaque particulier a ordinairement une campagne, que viennent les provisions. Les légumes y sont mauvais, et plusieurs espèces essentielles, telles que l'ail, le céleri, etc., y manquent totalement. Ce sont les navires étrangers qui en apportent. On y cultive peu le riz, et moins encore le maïs, et on s'adonne entièrement au millet qui sert de nourriture à tous les noirs. D'où vient cette rareté des principales choses nécessaires à la vie? La terre est-elle là si ingrate qu'on ne puisse la cultiver? et le climat n'est-il point propre aux cultures qui font nos richesses aux Iles-de-France et Bonaparte? Non; mais le commerce des noirs

absorbe toute l'attention, et l'économie domestique y est entièrement négligée. Le café a été apporté à Mozambique; il a surpassé l'espérance de ses cultivateurs : eh bien! à peine prend-on la peine de le récolter (1).

Les bœufs sont très-rares, et l'espèce de quadrupède la plus commune est le porc. Le poisson est très-abondant sur toute la côte; il forme la principale nourriture du peuple. La volaille y est en grande quantité, et c'est primitivement de Mozambique que nous sont venues les poules noires. Il n'y a ni chevaux ni ânes.

Les créoles actuels de Mozambique sont d'un teint très-brun; on distingue dans leur figure le caractère de la nation portugaise. Ils sont généralement grands, mais mal faits : ceci provient sans doute de l'excès du libertinage auquel ils se livrent de bonne heure. Les femmes ont cette mollesse qu'entretient la chaleur du climat, et à laquelle l'habitude ne fait qu'ajouter : leur santé est foible, leur teint livide, leur démarche lente; elles sortent peu; et dans ce pays, où il n'y a de réunion qu'aux églises, la société est fort triste : on n'y connoît pas cette aménité, ces prévenances qui partout ailleurs en font le charme. Les sœurs,

(1) Il paroît, par les relations de *Thomann* et autres, que la côte, tant au nord qu'au sud de Mozambique, présente tour à tour des marais impraticables et des broussailles épaisses. (*N. d. R.*)

après leur mariage, semblent devenir étrangères l'une à l'autre, et cessent entièrement de se voir.

Cette apathie si peu naturelle provient, je crois, de la jalousie des maris : ils craignent, sans doute, que des sorties fréquentes ne donnent occasion à leurs femmes de faire des connoissances, surtout parmi les étrangers. Je n'affirmerai point ce que j'ai souvent ouï dire, que ces femmes si sages en apparence ne l'étoient point toujours dans le tête-à-tête.

A Mozambique, l'éducation est très-négligée; à peine y apprend-on à lire aux enfans. Les arts agréables y sont presque tous ignorés. Je n'y ai point connu de peintres ni de dessinateurs, mais bien trois ou quatre musiciens très-foibles qui étoient attachés à la cathédrale. Les enfans d'Européens vont ordinairement faire leurs études à Goa, et quelques-uns à Lisbonne : en revenant dans leur patrie, ils jouissent d'une grande considération; on les fait presque toujours officiers de milice.

Cette langue si douce, si coulante, dans laquelle le Camoëns décrit avec tant de charmes les douceurs de l'amour et la magnificence de la nature, le portugais a perdu, à Mozambique, jusqu'à son accent; il est tellement dégénéré, que les nationaux le comprennent à peine.

Le commerce, qui seul entretient cette ville et qui la rend la plus importante de la côte

d'Afrique, consiste en esclaves, en ivoire et en poudre d'or : la première branche de ce commerce est immense. Les négocians ont des agens qui pénètrent jusqu'à 250 et 300 lieues dans les terres pour faire les premiers achats et expédier les noirs par bandes de 4 à 500, sous la conduite d'un chef (ordinairement un soldat invalide), accompagné de noirs ladines (civilisés). Cette troupe marche à petites journées, et bien souvent pendant la nuit. Durant ce voyage, où l'on traverse des déserts, la troupe manque quelquefois de provisions, et ne se nourrit alors que de racines et de plantes qu'elle rencontre sur son chemin : elle arrive enfin à Mozambique, diminuée au moins de la moitié. Ces esclaves alors sont accablés de fatigue et de besoin, et ont déjà quelques symptômes de dysenterie.

On exporte, année commune, de Mozambique seulement, de 15 à 16,000 esclaves.

La seconde branche de commerce est l'ivoire; l'imagination cherche en vain comment on en peut rassembler une aussi grande quantité. J'ai vu des magasins remplis entièrement de dents d'éléphans et d'hippopotames, arrangées avec toute l'économie possible. On en exporte annuellement de 7 à 800 tonneaux. Les agens des négocians dans l'intérieur de l'Afrique, en traitant des noirs, traitent aussi de l'ivoire, et chaque nègre porte une ou plusieurs dents. Ces dents

pèsent de 40 à 60 livres; j'en ai vu quelques-unes dont le poids s'élevoit à plus de 80 livres.

Ce sont les vaisseaux de Goa qui exportent l'ivoire et qui le répandent ensuite dans l'Inde. Ces vaisseaux arrivent à Mozambique en juin, chargés de marchandises des Indes, de parfums et de poivre, et repartent à la fin d'août, avec un chargement d'ivoire, de poudre d'or, d'esclaves et de piastres.

La monnoie courante est la même qu'en Portugal, mais la piastre d'Espagne n'y est point étrangère. Le gouvernement, en ne mettant qu'une certaine quantité d'argent en circulation, en a su augmenter la valeur; la piastre d'Espagne, qu'il ne compte que pour quatre croisodes, passe à Mozambique pour six croisodes, au moyen d'une étampe marquée MR (Maria Regina). Ces piastres, avec une valeur idéale de 33 pour cent de plus, restent continuellement dans la colonie, et servent de point de comparaison pour les autres piastres non étampées, qui augmentent ou baissent suivant le besoin d'exportation de l'argent. Les navigateurs commerçant à Mozambique ont profité de cet avantage pour y introduire des piastres qu'ils avoient étampées eux-mêmes. Le gouvernement s'aperçut bientôt de cette fraude, et, pour y mettre fin, ordonna que les piastres antérieures à 1765, et étampées, auroient seules cours. Ces piastres

étant très-rares actuellement, il est difficile d'en introduire de nouvelles.

Une grande partie du commerce se fait par les Parsis, peuple venu du Guzurate; plusieurs d'entr'eux possèdent de grandes richesses, et tous sont courtiers des négocians portugais. La bonne foi et le désintéressement ne sont point leurs vertus; mais, sages et sobres, ils vivent entr'eux *comme des frères. Sectateurs de Zoroastre*, soit par crainte, soit par indifférence ils pratiquent peu les cérémonies de leur religion: cependant elle est tolérée à Mozambique; leurs propriétés, ainsi que leurs personnes, sont respectées, en payant néanmoins au gouvernement des impôts considérables. Je doute que Mozambique pût se soutenir avec quelqu'éclat, sans les Parisis qui l'habitent.

Les relations des Iles-de-France et Bonaparte avec la côte d'Afrique sont très-suivies; nous y portons des draps, des toiles, de la verroterie, du sucre, du girofle, et surtout des piastres; nous prenons, en retour, des noirs. Je ne peux fixer le prix qu'on les achète; il diffère à chaque instant, suivant qu'il se trouve à Mozambique plus ou moins de noirs et de traitans. Les marchandises payent vingt pour cent d'entrée, d'après un tarif de la douane, dont l'estimation est toujours forcée. Les piastres sont échangées contre d'autres piastres étampées, à raison de 66 piastres un tiers pour cent piastres

d'Espagne, et l'on prend en sus un droit de 2 et demi pour cent. Les droits de sortie pour les noirs sont de 17 croisodes par individu. Cette contribution, qui n'étoit autrefois que de 8 croisodes, a augmenté pour faire face aux dépenses qu'occasionnoit le rétablissement d'une chapelle en l'honneur de Saint-Sauveur; aussi les traitans ne ménagent-ils guère le saint dont l'asile leur coûte aussi cher.

Avec des droits si considérables, les affaires seroient fort difficiles, si l'on ne faisoit pas la contrebande. On ne déclare jamais toutes ses marchandises, et on risque peu de les voir confisquées; on cache ordinairement un tiers des noirs lors de la visite que la douane fait au moment du départ.

Mozambique a de grandes relations avec la rivière de Senna, à 30 lieues au sud; les Portugais y possèdent un établissement qui traite beaucoup d'ivoire et de nègres, et que les bâtimens caboteurs apportent à Mozambique. Les navires étrangers ne sont point reçus à la rivière de Senna.

Mozambique a aussi quelques relations avec Bombectoque; les Portugais y apportent des noirs que les Arabes font passer ensuite à la côte orientale de Madagascar, et leurs navires reviennent chargés de riz. Le commerce avec les îles Comore est peu important.

Il y a à Mozambique un évêque suffragant de Goa; il est nommé par le pape, sur la présentation de trois candidats qu'indique la cour de Portugal. Ses revenus sont considérables, et sa personne très-vénérée. La ville renferme cinq églises, dont deux couvens d'hommes qui ont des succursales à la grand'terre. La plupart des prêtres sont Canariens, et ont été ordonnés à Goa. Ils passent leur vie au milieu des festins et du jeu, et se conduisent généralement d'une manière très-déréglée.

La religion catholique, toujours pompeuse, étale ici sa magnificence : les autels sont riches, et les églises chargées de dorure. Les siéges y manquent; on s'y tient ou debout ou à genoux. Les coussins qui servent dans cette dernière position sont d'un grand luxe. Les femmes ne viennent à l'église que dans des espèces de hamacs formés d'une peau de tigre, dont les ongles sont garnis d'or et de pierres brillantes. Malgré l'appareil de dévotion et de recueillement des Portugais, il s'en faut bien qu'ils soient attachés à leur religion. J'en ai vu souvent s'égayer sur le sermon qu'ils venoient d'entendre, et dire que le prêtre lui-même n'en croyoit pas un mot.

L'administration de la justice est confiée à une junte, dont le chef prend le titre de *ministre;* elle connoît de toutes les affaires, et l'on n'en peut appeler qu'au capitaine général qui confirme

toujours la sentence du tribunal. C'est assez en dire pour faire entrevoir combien la fortune et l'honneur des citoyens sont exposés. Un étranger doit bien se garder d'intenter un procès à un particulier de cette île; il peut être certain que, quelle que soit la justice de sa cause, il la perdra toujours.

La cour de Portugal nomme le capitaine général, qui est indépendant du vice-roi de Goa. Tous les emplois, excepté ceux de la douane et de la junte, sont nommés par lui. Il ne reste que trois ans, ordinairement, à Mozambique, et va ensuite rendre compte de son administration à Lisbonne. Le nouveau gouverneur ne manque guère lui-même de se former des créatures, et il confère les places à ses amis ou à leurs protégés. Souvent aussi elles sont mises, pour ainsi dire, à l'encan : celui qui offre davantage pour avoir le commandement d'un établissement, l'emporte toujours sur ses concurrens, et se dédommage bientôt du sacrifice qu'il a fait par les rapines qu'il exerce envers les étrangers et les habitans eux-mêmes. Les plaintes portées contre les officiers placés par le gouverneur ne sont presque jamais écoutées.

Le gouvernement lève sur tous les habitans une contribution qui, jointe aux droits de douane, fait face à toutes les dépenses. Mozambique ne

reçoit de sa métropole que des armes, des munitions, et l'habillement des troupes.

On porte le plus grand respect au capitaine général. On ne peut passer sous ses fenêtres sans ôter son chapeau. Quand il sort, les cloches de toutes les églises sont en branle, les particuliers qui le rencontrent le saluent, et s'arrêtent jusqu'à ce que son cortége ait défilé.

Le gouverneur est chef d'une chambre de charité. Tous les six mois il va de porte en porte, dans un costume bourgeois et accompagné des autres membres de cette chambre, demander l'aumône pour les pauvres. Les habitans, pour se faire remarquer de leur général, rivalisent de générosité.

Je ne chercherai point à pénétrer les causes qui rendent malsaine l'île de Mozambique; mes foibles connoissances ne me le permettroient pas. Je crois cependant pouvoir avancer que des chaleurs excessives pendant le jour, et des nuits toujours fraîches, y contribuent bien moins que l'usage d'enterrer les morts à une portée de fusil de la ville, et dans du sable toujours humide. L'air est quelquefois infecté par l'odeur qu'exhalent ces corps, dont la décomposition ne se fait qu'avec peine et après beaucoup de temps. Les personnes riches, ou qui ont eu des places, sont enterrées dans les églises.

Je ne finirai pas cette notice sans remarquer combien les moyens de défense qu'offre Mozambique, en cas d'attaque, seroient foibles. La citadelle même, qui paroît si formidable, ne résisteroit point à deux frégates embossées; la plupart des canons sont sans affûts, et la garnison n'est nullement aguerrie.

EPIDARISTE COLIN.

NOTES

Sur le Physique et le Moral des diverses castes de Noirs de la côte d'Afrique, et sur le régime à établir à bord des bâtimens qui se livrent à ce commerce.

SANS doute il paroît affreux au premier coup d'œil d'arracher des hommes de leur patrie pour les jeter, après un voyage souvent long et toujours pénible, sur un sol étranger; mais quand on considère que les peuples de l'intérieur de l'Afrique sont en guerre depuis un temps immémorial, et qu'avant qu'on ne vînt chercher des esclaves sur leurs côtes, les prisonniers périssoient dans des tortures affreuses, on reconnoît que l'humanité, loin de s'indigner de ce commerce, a des grâces à rendre aux Européens qui font

échapper journellement tant d'infortunés à la barbarie de leurs compatriotes, maintenant utiles à l'agriculture, au commerce, et dont sans eux les ossemens auroient servi de trophées à leurs vainqueurs féroces.

On doit adoucir, autant qu'on le peut, les maux de ces malheureux; et comme un médecin habile n'emploie ses remèdes qu'après avoir bien étudié le tempérament de son malade, de même il faut que l'agriculteur connoisse les noirs, leurs mœurs et leurs habitudes, pour en tirer le meilleur parti possible.

Mes connoissances sont trop bornées pour que je puisse donner à cet égard des renseignemens certains; je me contenterai donc de rapporter ici quelques-unes de mes observations.

Les noirs que les traitans préfèrent à tous les autres sont les Macquois; ils arrivent à Mozambique bien portans, et n'ayant fait qu'un voyage de 30 lieues, et quelquefois moins. Ils supportent mieux les fatigues de la mer; ils sont plus gais, mais plus entreprenans et plus cruels que les autres noirs. Ce sont eux presque toujours qui suscitent les révoltes à bord, et il faut les surveiller avec soin. On les reconnoît à une marque ovale qu'ils se font sur les tempes, et dans laquelle il y a plusieurs bosses en forme de rayons, dont l'extrémité de l'œil est le centre. Ils ont aussi entre les deux yeux un ovale plus petit, et

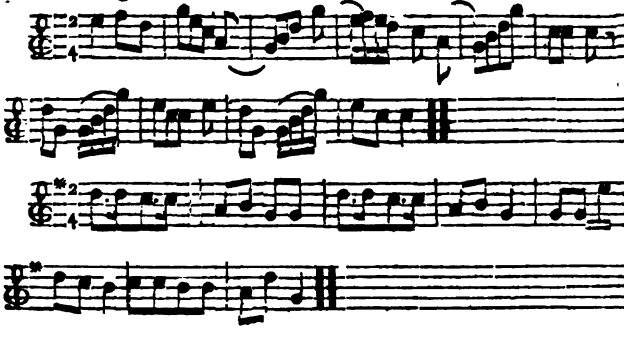
des lignes en festons sur le dos. Les Macquois méprisent les esclaves des autres castes, et ne veulent pas même manger avec eux. On est obligé, à bord, de les mettre à part.

Les Monjavas sont l'espèce de noirs la plus commune à Mozambique. On les reconnoît à l'aide des étoiles qu'ils se font sur le corps et sur les joues, ainsi qu'à deux ou trois barres horizontales au-dessous des tempes. Leur humeur est douce et chagrine; ils s'attachent beaucoup à leur maître, pourvu qu'ils n'en soient pas maltraités; ils sont mieux faits, en général, que les Macquois, mais bien moins robustes. Il faut observer que lorsqu'ils arrivent à Mozambique, ils ont fait un voyage de 250 lieues, et sont exténués de fatigues; c'est sans doute la cause qui en fait périr une si grande quantité à la mer. Ce peuple aime la musique à l'excès; ses airs sont courts, et on les répète plusieurs fois. On y distingue un chant plein de douceur, et des accords qui plaisent même à des oreilles exercées.

Je joins ici le dessus de trois airs que j'ai notés exactement; on s'apercevra facilement de leur analogie avec ceux que nous nommons *tséga* dans nos colonies.

Andante poco allegretto.

Allegro.



Les Maravis ont beaucoup de rapport avec les Monjavas, surtout du côté des mœurs; cependant ils ne sont pas aussi bien faits, et leur taille est plus petite. Ils aiment beaucoup la chair du chien, du chat, du rat, etc. Ils ont de grandes barres transversales sur le dos et sur la poitrine.

Les Jambanes sont généralement bien faits, mais ils sont méchans et très-hardis; il faut se méfier d'eux à bord, car ils sont aussi dangereux que les Macquois. La marque de leur caste est une rangée de points depuis le haut du front jusqu'au bout du nez.

Les Sofalas prennent ce nom de celui de leur

pays; ils ressemblent aux Jambanes, et ont à peu près le même naturel; ils marquent beaucoup de mépris et d'aversion pour les Monjavas et les Maravis, qui n'osent jamais les approcher. Les femmes de cette caste sont les plus belles de toute la côte; mais elles se défigurent en se faisant un trou au milieu de la lèvre supérieure, et souvent deux autres petits trous aux extrémités de la lèvre inférieure. Cet usage est commun à toutes les esclaves qu'on traite à Mozambique. On distingue les Sofalas par des lignes courbes qui descendent du front sur les tempes, et par des points sur les joues et sur le corps.

Les Macondés sont assez bien de figure, et ils sont surtout très-intelligens; ils ressemblent pour les mœurs, aux Sofalas. On les reconnoît à une ligne de petits points qu'ils se font sur la joue : elle prend du coin de l'œil et va en arrondissant se terminer à la tempe.

Voilà, je crois, les principales castes de noirs que l'on traite à la côte d'Afrique. Quoique différentes entr'elles, elles ont toutes des rapports communs. Je n'ai pu savoir quelle étoit l'analogie de leurs langues : il m'a paru que la prononciation des Macquois étoit rude, et celle des Monjavas douce et accentuée.

Je vais maintenant citer quelques faits sur la manière dont les nègres sont traités à bord des

navires de l'Ile-de-France qui se livrent à ce commerce.

Après les avoir achetés, on leur fait prendre ordinairement l'émétique pour leur débarrasser, dit-on, l'estomac, et on les envoie à bord où les plus forts d'entr'eux sont mis aux fers. Une nourriture réglée et abondante succède tout à coup aux racines qu'ils ont mangées pendant un long voyage, ce qui occasionne chez eux un bouleversement d'humeur qui en fait périr beaucoup. On part; le mal de mer, le peu d'air qui circule dans le lieu où ils passent la nuit, les vapeurs puantes qui s'exhalent de la cale, les baelles où ils déposent leurs excrémens et qu'on ne change que tous les quarts; les inquiétudes qu'ils doivent avoir, persuadés comme ils le sont que le dessein des blancs est de les manger, tout enfin ajoute encore à l'horreur de leur situation.

Avec une telle méthode de traiter ces malheureux, il n'est pas étonnant que la plupart des voyages, pour peu qu'on soit contrarié, deviennent si onéreux aux armateurs. Voici les moyens que je crois pouvoir être utiles à l'intérêt des navigateurs et des commerçans, et au bien-être des nègres.

Je dirai d'abord qu'on embarque infiniment trop d'esclaves sur les navires de traite. Celui sur

lequel se fit le voyage dont j'ai parlé ne jaugeoit que 100 tonneaux et n'avoit qu'un entrepont volant, et cependant il a exporté de Mozambique 318 noirs, et n'en a introduit à l'Ile-de-France que 128. Je pense que si ce bâtiment n'en eût pris que 200, c'est-à-dire deux par tonneau, il en seroit arrivé davantage.

Le gouvernement devroit jeter un regard sévère sur ce commerce, et ordonner surtout qu'il y ait un chirurgien-médecin sur chacun des navires qui font la traite. C'est ordinairement le second capitaine qui en fait les fonctions, et les remèdes qu'il fait prendre aux malades sont rarement ceux qui conviennent à la maladie.

On ne devroit mettre aux fers que le moins de noirs possible; cette captivité les chagrine. D'ailleurs je ne pense pas qu'en renonçant à cet usage les révoltes deviendroient plus fréquentes. Il y a des moyens de s'en garantir et de les appaiser, même lorsqu'elles semblent le plus animées. Tels sont les clous à broquette que l'on jette des hunes et qui couvrent le pont. Les noirs ne peuvent faire aucun mouvement sans risque de se blesser à chaque instant.

Les révoltes à bord des navires sont presque toujours causées par les femmes. Un nègre ne peut en voir une sans que ses yeux ne pétillent, sans que toute sa personne ne décèle les besoins

de son tempérament; dans l'espèce de délire qui l'agite, il ose tout affronter. Ayez donc soin d'éviter les communications des négresses avec les noirs; que la cloison de l'entrepont qui les sépare soit forte et solide, qu'ils ne puissent surtout s'entendre, et que la *rembarde* soit assez élevée pour que les noirs, que l'on place toujours du grand mât à l'étrave, ne voient pas les négresses qui sont placées derrière. Je voudrois aussi que l'on ne mît point de baelles dans l'entrepont : les miasmes putrides qui s'en exhalent sans cesse sont une des causes qui font périr tant d'esclaves; l'on pourroit les faire monter sur le pont deux ou trois ensemble pour satisfaire à leurs besoins. Cela donneroit beaucoup de peine, il est vrai, et obligeroit à laisser toujours une personne à veiller au panneau; mais aussi que de biens en résulteroient!

Le local où les noirs sont renfermés une partie du jour, et dans lequel ils passent entièrement la nuit, n'est pas assez aéré. On y brûle deux fois par jour de l'encens, mais cela ne change point totalement l'air. Il y reste toujours une odeur puante qui doit influer considérablement sur la santé des esclaves. Il seroit convenable, peut-être, d'établir quelques ventilateurs ou de faire usage d'autres moyens pour renouveler l'air plusieurs fois par jour.

Une autre observation, qui n'est pas moins importante, c'est que la nourriture qu'on donne aux noirs n'est pas assez variée : ils font deux repas, et c'est presque toujours avec du riz. Je croirois plus convenable de leur donner tour à tour du maïs, du riz, du millet et du biscuit. On refuse ordinairement de les laisser boire autant qu'ils le voudroient, dans la crainte de manquer d'eau ; mais si l'on en prenoit assez pour tout le voyage, que coûteroit-il de laisser l'eau à discrétion?

Les malades doivent être mis et traités à part. Leur hôpital est dans la chaloupe du navire, où ils ne sont pas à l'abri des intempéries du temps et des lames. Si l'on mettoit moins de noirs à bord, on pourroit avoir un hôpital mieux placé.

Il est essentiel d'entretenir la gaîté parmi la traite, de la faire chanter et danser deux fois par jour; il faut donc en conséquence faire provision de tambours et de fil d'archal pour les bombres.

Il faut avoir soin aussi de faire laver les esclaves lorsqu'ils montent le matin sur le pont, et éviter surtout de les laisser trop long-temps exposés aux rayons brûlans du soleil.

Je ne dirai rien du fléau destructeur qui fait

périr une si grande quantité de nègres : sur cinquante qui meurent, le seringot ou la dysenterie en emporte quarante-neuf. Les médecins rendroient un grand service à l'humanité s'ils trouvoient un remède qui pût guérir ou prévenir cette affreuse maladie.

MÉMOIRE

SUR LES

PAYS DE SOUAKEM (SZAUAKEN)

ET DE MASSUAH (MASSAUA),

Situés sur la côte occidentale du Golfe de l'Arabie; accompagné d'Observations sur quelques Pays limitrophes;

PAR M. U. J. SEETZEN.

Au Caire, 30 novembre 1808.

(*N. B.* Les Notices suivantes m'ont été communiquées par *Hadi Szaéid*, natif de Sennâr, capitale du royaume du même nom.)

LE territoire de Souakem et de Massuah est actuellement sous la domination du shérif de la Mecque, qui entretient un gouverneur ou aga dans chacun de ces deux endroits. Le pays est très-montueux, à l'exception de quelques plaines

sablonneuses ou couvertes de bruyères, le long du golfe. La chaleur est extrême sur la côte; mais le sommet des plus hautes montagnes se couvre de temps en temps de neige, et par-ci par-là on ressent des tremblemens de terre. On n'y trouve point de rivières; seulement dans la saison des pluies, des torrens se précipitent des montagnes pour se perdre dans la mer. En général on divise l'année en deux saisons, celle des pluies et celle de la sécheresse. Pendant cette dernière, l'eau des fontaines remplace l'eau de la pluie, dont on trouve pourtant toujours des mares assez considérables dans les montagnes.

On remarque parmi les productions du pays une pierre à feu blanche, dont on fabrique des pipes. Le sel marin se trouve en abondance sur la côte; le sel gemme vient de Mocha. La chaux se prépare avec une pierre blanche tirée de la mer, et qui paroît être une espèce de corail. L'argile est employée à fabriquer des vases à boire et à conserver l'eau. Il n'y a point de métaux, mais on reçoit de l'intérieur de l'Afrique de la poudre d'or et des anneaux épais de ce métal, qu'on essaye au feu pour en constater la pureté.

La culture principale de ce pays est celle du maïs (durra), qui remplace partout le froment et l'orge. A Tokar, le maïs et le millet donnent deux récoltes par an; la première est appelée

wuherro touatal, et la seconde *enakkarta*. Le maïs vert et grillé s'appelle *tokmueh*.

On cultive très-peu de tabac, parce qu'on peut le tirer sans difficulté de l'Yémen. Les melons d'eau y viennent naturellement en abondance et d'une grosseur prodigieuse. La canne à sucre est très-cultivée. On obtient la gomme en très-grande quantité de deux arbres nommés *otkill* et *hascha;* ce dernier se trouve en abondance dans les montagnes, et fournit le bois d'ébène qui fait un objet de commerce.

Les animaux de ce pays sont le bœuf à longues cornes, la girafe, la gazelle, grande et petite; le chameau, l'éléphant et la civette. Cette dernière se trouve sur le territoire de Massuah, et le musc qu'on en retire fait un article de commerce de cette ville. On y trouve encore une espèce particulière d'ânes, et une race de chiens qui se rapproche de l'hyène ou du loup.

Les sauterelles, qui paroissent ici en essaims innombrables, sont divisées en plusieurs espèces distinguées par leur couleur. Toutes ces espèces servent de nourriture aux habitans : on les prend en allumant un grand feu, dans lequel elles se précipitent en quantité. La manière de les préparer consiste simplement à les faire griller à un feu clair.

A quelques lieues de Souakem on prend deux espèces d'huîtres aux perles; les plongeurs y

descendent à plus de quarante brasses au fond de la mer pour rassembler ces coquilles, dont les perles sont ensuite transportées en Egypte. Les coquilles de Vénus (*cypræa arabica*) se trouvent à une petite profondeur sur les rochers. On les appelle *teéh dàbelût*, et on en vend seize pour un paré. On y pêche encore une plus grande espèce de ces coquilles nommée *teéh tôn*. Toutes les deux espèces sont recherchées par les nègres.

La ville de Souakem est située en partie sur une petite île stérile très près du rivage, en partie sur le rivage même. L'île, et la partie de la ville qui y est située, s'appellent *Ozok*; l'autre partie, située sur la côte, porte le nom d'*Okêf*. La partie située dans l'île est la plus considérable, et sert de résidence à l'aga. Les maisons sont bâties en pierres avec des toits en terrasses; ces maisons sont appelées *rochan*; les autres, situées sur la côte, ne sont construites que de jonc, et s'appellent *bekkâr*. Un petit îlot situé à côté d'*Ossok*, s'appelle *Tinchéteah*.

Tous les habitans sont Musulmans; on y trouve cependant de temps en temps des marchands chrétiens. La ville est tout à fait ouverte et sans enceinte, mais entourée de quatre forts avec quelques pièces de canon qui se trouvent dans l'île. Les forts sur la côte ont été détruits. Il y a dans l'île deux mosquées, dont l'une est destinée aux sectateurs de l'imam *Shaphey*, et l'autre à

ceux de l'imam *Mâlerik*. On y trouve encore sept écoles où l'on enseigne à lire et à écrire.

La ville de Souakem est le point de réunion de tous les pélerins de la Mecque qui viennent de l'intérieur de l'Afrique. Quelques marchands arabes, de même qu'une des principales maisons du Caire, y ont établi des comptoirs.

Les marchandises qu'on exporte de Souakem consistent en perles, nacre de perles, cornes de bouquetin et du bœuf à longues cornes, ivoire; peaux de bœufs et de moutons; beurre; fruits de paliure (*rhamnus paliurus*), en arabe *nébbek*; fruits secs du palmier, nommés *wanâh*; anneaux d'or épais qu'on reçoit des nègres; plumes et œufs d'autruche; bois d'ébène; musc (de Mas suah); miel; corail noir, nommés *jesues*; une espèce de musc blanc, nommé *djellâl*, qu'on tire des Indes, et dont une drachme est vendue une piastre; enfin, des esclaves nègres qui viennent de Sennâr, Abbarât, Halphaja, Darfour, Chendy, Kurtophan, Ily, Minnâmir et de l'Abyssinie.

Les objets d'importation sont des étoffes de coton, étoffes d'Inde blanches; des piastres, du fer, de l'acier; des sabres d'Europe, très estimés dans le pays; du tabac de Perse; de la verroterie, etc., etc.

Les monnaies reçues dans le pays sont des piastres, des écus et des quarts de piastres, qu'on

fait en coupant les parâs d'Egypte en quatre parties égales : un pareil quart s'appelle *maḥàllak*, et le parâ entier *diwane*. L'or dont on se sert dans le commerce est pesé; les anneaux d'or apportés par les nègres se payent vingt-quatre piastres l'once, après qu'ils ont été essayés. Les monnaies de Sanna et de l'Yémen n'ont point de cours dans ce pays.

La langue de Souakem est la même que celle des Bascharijîn's, des Hadindoas et des habitans des villes de Szigòla, Kâsch et Hallénga. Cette langue, parlée dans un petit district, est si pauvre, que tous les mots qui se rapportent à la religion, aux sciences et aux arts, sont empruntés de l'arabe, et ordinairement défigurés par un *t*, *j*, *i*, *o* ou *u* qu'on y ajoute. Cette langue est appelée *hàdindòa bahhaleh*.

La ville de Massuah est également située partie sur une île, partie sur le continent. La ville située dans l'île s'appelle *Harkiko*, et c'est là que réside le gouverneur; l'autre partie située sur le continent s'appelle *Okéf* (1). Massuah, où il y a une mosquée et quelques écoles, est le point de réunion des Abyssiniens qui quittent leur pays pour aller s'embarquer sur mer, ou qui y retournent. C'est encore là qu'on rassemble les esclaves

(1) *Dapper* dans sa *Description de l'Afrique*, *in-folio*, page 407, appelle cette ville *Arquico*.

de l'Abyssinie destinés à être vendus dans les pays circonvoisins. Il y a quelques pièces de canon, et une partie des habitans est armée de fusils; car ici comme à Souakem on ne se sert que de fusils, de pistolets, de sabres, de lances et de boucliers, au lieu de l'arc et des flèches.

La circoncision se pratique sur les enfans des deux sexes. Celle des filles est accompagnée d'une opération particulière, qui consiste à couper d'abord la partie réputée superflue, et de recoudre ensuite les lèvres, de manière à ne laisser subsister qu'une seule ouverture. Les lèvres se joignent au point que la veille du mariage on est obligé de les couper. Cet usage singulier et barbare doit subsister encore dans l'Abyssinie et chez plusieurs autres peuples occidentaux de l'Afrique.

Les vaisseaux employés sur cette côte se distinguent par leur grandeur, leur forme et leur construction. Les plus grands, appelés *okrâp* et *mirkâp*, sont destinés au voyage des Indes. Une plus petite espèce, nommée *odau*, est employée aux voyages à Szûr, Moskat, etc. Les plus petits portent le nom d'*addeeïma*, *taeïma* et *szembûk*. Les planches de ces vaisseaux sont jointes avec des clous, et enduites intérieurement avec une résine blanche nommée *endarûs*, qu'on tire de l'Yémen. A l'extérieur on les peint en noir. Les planches des canots sont pour la plupart cousues ensemble

avec des cordes faites de l'écorce d'une espèce de figuier et d'un autre arbre nommé *delleb*. Ces bateaux sont solides et excellens voiliers. Leurs voiles sont faites d'une étoffe de coton ou de nattes d'écorce de palmier, qu'on tire de Haddéde, Lohheija et Mocha.

Les habitans de ces contrées laissent croître leurs cheveux et les divisent en deux moitiés, dont l'une, qui retombe sur le front, s'appelle *teszûle;* l'autre, qui couvre la partie postérieure, est appelée *tànkulléh.*

Leurs instrumens de musique consistent en une espèce de flûte (*témbiloch*), d'un pied et demi de longueur, et faite de racines d'arbres creusées au moyen du feu. L'instrument principal est le *massanko,* espèce de lyre de forme conique, montée de cinq cordes, avec une table de résonnance à l'une de ses extrémités. On joue de cet instrument en frappant les cordes avec une courroie ou un morceau de fer. Les cordes sont faites de tendons de bœuf, et la table d'une boîte surmontée d'un morceau de cuir fortement tendu.

On n'y connoît ni montres, ni horloges, ni souliers; ces derniers sont remplacés par des sandales.

La peste exerce rarement ses ravages dans ces contrées; les maladies les plus fréquentes sont la

petite-vérole, qui emporte beaucoup de monde, le scorbut et la gale.

Il n'y a aucun métier à fabriquer des étoffes de coton à Souakem; ces étoffes y sont apportées de Sennâr et de Kurdophan. A Massuah on fabrique des étoffes grossières de coton, appelées *demmûr* et *gibberty*. On en fabrique également à El-Kâsch, Hollengo, etc. L'art de teindre le coton y est également inconnu; mais à Barbar, Chendy et Kurdophan, on teint le fil de coton de toutes couleurs, pour en faire ensuite des lisières, qu'on attache aux grandes pièces d'étoffe de coton blanches, nommées *mollèja*, qui forment, pour ainsi dire, le principal vêtement des habitans.

On ne se sert, pour labourer la terre, ni de charrue, ni de houe, ni de faux; on ne connoît pas les roues pour arroser les champs. La houe est remplacée par un bâton long et fort, et la faux par le sabre. On trouve cependant des roues pour élever l'eau à Chendy, Sennâr, Barbar et Dongalà.

Toutes les taxes du pays se réduisent à un droit sur les bestiaux, les grains et les fruits. Ce droit qui est d'un dixième, se perçoit en nature, et porte le nom d'*el-aschur*. Le droit sur le beurre est bien moins considérable; et on voit par-là que les revenus de ce pays ne sont d'aucune importance.

Quoique le shérif de la Mecque dépende en

quelque manière du chef des Wahabi's qui réside à Derréija, le gouverneur de Djidda soutient son indépendance, vu que cette ville est fortifiée. Les territoires de Souakem et de Massuah étant d'ailleurs immédiatement sous la domination de ce gouverneur, la doctrine des Wahabi's n'a pu y faire des progrès bien sensibles.

Les hommes et les femmes vont presque nus, à l'exception d'un morceau d'étoffe dont ils s'enveloppent les reins. Ce morceau s'appelle chez les hommes *wuhallak*, et chez les femmes *schâdir*. Un autre morceau, dont ces dernières s'entourent les hanches, s'appelle *teffuta*. Leurs bras sont chargés de plusieurs anneaux d'ivoire ou de corne noire qui vient de Mocha. Les femmes ont en outre des anneaux d'argent à la cheville du pied, et les deux sexes portent des boucles d'oreille. Les hommes même se fardent avec le *henna*, et les femmes en grand costume se servent de souliers à échasses (*kabkâb*).

Je m'informai auprès de *Hadgi-Szaéid* s'il n'y avoit pas de monumens d'ancienne architecture dans ce pays. Il m'indiqua les suivans :

A Taibe, dans le pays de Sennâr, et à trois ou quatre journées au nord de cette résidence, on trouve des monceaux de décombres d'une ville considérable, avec de grandes voûtes, des puits et des murs. Sur les pierres de ces ruines on remarque des figures d'hommes, d'animaux, de

maisons, la représentation du jeu *mànkalà*, etc. On y voit encore une femme assise dans un fauteuil, sculptée en pierre noire, et de grandeur naturelle, et un homme à cheval armé d'une lance et d'un sabre, avec une cuirasse et un casque, et dont le bras gauche est tout couvert d'inscriptions.

L'autre monument se trouve à Arrah, dans le pays des Arabes-Hâdindòa, à douze journées à l'ouest de Souakem. On y voit des maisons construites en pierres noires et des murs chargés de figures.

LETTRE

DE M. U. J. SEETZEN;

Faisant suite à son VOYAGE EN PALESTINE, *inséré dans le Tome VII de ces* ANNALES (1).

Saint-Jean-d'Acre, octobre 1806.

APRÈS mon retour de deux voyages que j'avois faits dans le Haurân et le Dschaulân, je fis une petite excursion à cheval dans le pays de Ledscha. Le 19 janvier de cette année je me mis en route pour mon grand voyage le long du désert, sur la côte orientale du Jourdain et de la mer Morte pour me rendre à Jérusalem. Ce voyage difficile et pénible n'étoit pas exempt de dangers. J'étois le premier Européen qui venoit examiner avec attention ces contrées célèbres, peuplées

(1) Cette lettre, adressée à M. de *Zach*, lui est parvenue en janvier 1809. Nous ne la donnons que comme un supplément à la Relation, imprimée dans ces *Annales*, t. VII, p. 137 *sqq*.

dès la plus haute antiquité, et florissantes du temps des Grecs et des Romains.

Les informations que j'étois obligé de prendre fixèrent l'attention des habitans, qui finirent par me regarder comme un espion, et ne voulurent jamais croire que le seul but de mon voyage étoit de chercher des plantes médicinales.

Les Chrétiens grecs auxquels je m'adressai, et dont il y a ici un assez grand nombre, s'imaginèrent que j'étois secrètement envoyé ou par la Russie ou par la France, pour examiner leur pays, et se persuadèrent que les armées chrétiennes ne tarderoient pas d'arriver. Ils me demandèrent à chaque instant s'il étoit vrai que les Russes ou les Français étoient en marche pour arriver chez eux? Je me gardois bien de les entretenir dans cette opinion, pour ne pas m'exposer à la vengeance des Musulmans. Je me contentai de leur dire que je n'en savois rien, et qu'il étoit beaucoup plus probable que les Wahabi's viendroient occuper leur pays plutôt que les Chrétiens.

Ce voyage me fournissoit encore l'occasion de m'accoutumer à toutes sortes de privations. J'étois obligé d'observer tout le grand carême des Grecs, pendant lequel il falloit s'abstenir de viande, de poisson, d'œufs, de lait, de beurre, et de fromage. J'étois réduit pendant plusieurs

jours au pain et à l'eau, et souvent même nous en manquions.

Je pénétrai pendant ce voyage assez avant dans les contrées méridionales, puisque, après avoir traversé le pays des Moabites, j'arrivai sur les limites de l'Arabie Pétrée, dans le district de Djebal.

Je rencontrois une quantité d'endroits totalement ruinés, dont j'ai recueilli les noms, dans l'espérance de rendre service à ceux qui s'occupent de l'étude des antiquités et de la littérature orientale.

Le premier endroit habité que j'ai trouvé après Kurrah, situé dans le pays des Moabites, étoit Bethlehem, bourg assez considérable, et dont les environs sont cultivés avec soin. Les habitans sont aussi connus par leur activité et leur industrie que par leur caractère turbulent et porté à l'insurrection. Le couvent, édifice vaste et solide, a plutôt l'air d'un fort que d'une maison consacrée à la religion. Cet édifice renferme trois couvens distincts, dont l'un appartient aux Francs, l'autre aux Grecs et le troisième aux Arméniens. La grotte, qui doit avoir été le berceau de Jésus-Christ, est décorée d'une grande quantité de lampes d'argent et de quelques bons tableaux. L'église, construite par l'empereur *Justinien*, est très-délabrée et menace ruine.

Bethlehem, de même que Jérusalem et Hébron, sont situés sur le sommet de la chaîne des montagnes, qui se dirige du nord au sud par la partie méridionale de la Palestine, et qui forme la ligne de séparation entre la mer Morte et la Méditerranée.

La ville de Jérusalem est située à deux lieues au nord de Bethlehem, sur une hauteur assez élevée, dont la pente, au nord-est, est très-rapide. Son circuit peut être estimé à trois quarts d'heure, et son enceinte, bien conservée, fait un assez bel effet, surtout du côté de la montagne des Oliviers. L'intérieur de la ville ne répond pas à l'idée qu'on s'en forme d'après l'extérieur; néanmoins il surpassa encore mes espérances. Les couvens des Francs, des Grecs et des Arméniens sont des édifices vastes et imposans, sans pouvoir être cités comme modèles d'architecture. L'église du Saint-Sépulcre est mal distribuée et surchargée d'ornemens sans goût. La grande mosquée, bâtie sur le terrain de l'ancien temple des Juifs, fait un très-bon effet, au milieu d'une des plus belles places que j'aie rencontrées dans tout l'empire ottoman; mais en qualité de Chrétien il ne m'étoit pas permis de pénétrer dans l'intérieur.

On m'a assuré que le nombre des pélerins ne s'étoit élevé cette année qu'à 1,500. J'étois le seul pélerin franc, et je m'y suis arrêté près de deux

mois. Après le départ des pélerins qui arrivent pour la fête de Pâques, le séjour de Jérusalem est triste et ennuyeux; je compte cependant y retourner. En quittant cette ville, je me rendis par Ramla à Jaffa où je m'embarquai pour venir à Saint-Jean-d'Acre.

Cette dernière ville doit sa réputation, dans les temps modernes, à *Dgèzar Pacha*. Après sa mort *Ismael Pacha* usurpa l'autorité, et fut battu et pris par *Sulaiman Pacha*, un des esclaves de *Dgèzar*, auquel la Porte a conféré le pachalik de Saint-Jean-d'Acre. La ville est petite, mais très-peuplée et bien fortifiée, parce que, outre l'ancienne enceinte, assez haute, *Dgèzar Pacha* a fait ajouter encore deux autres murs très-solides, dont l'intervalle est rempli de terre; ces trois murs sont en outre entourés d'un fossé sec, assez large et profond: du côté de la mer on a continué le mur, et l'entrée du port est défendue par un petit fort construit dans la mer.

La mosquée élevée par *Dgèzar Pacha* est d'une architecture élégante, et un des plus beaux ornemens de la ville dont les remparts ont été plantés de dattiers par le même pacha. Le produit des fruits de ces arbres est déjà estimé à 2,000 piastres par an.

Le pacha actuel, *Sulaiman*, est un homme d'un caractère tranquille et pacifique, qui fait peu à

peu oublier aux habitans les vexations et les cruautés de *Dgèzar*. Un consul français est arrivé ici depuis peu, et, à la paix générale, Saint-Jean-d'Acre pourroit recouvrer son ancienne importance dans la balance commerciale de l'Europe.

SUR

LE LANGAGE DES FLEURS;

Par M. Hammer.

Tous nos lecteurs ont entendu parler de ce langage mystérieux d'amour et de galanterie, qui se sert de fleurs pour exprimer ce que le sentiment a de plus tendre et de plus délicat. Les notices qu'on nous en a données d'après des romans, ou des voyages qui ressemblent eux-mêmes à des romans, sont si vagues et si imparfaites, qu'il est intéressant de les rectifier, en les puisant à leur source. C'est à lady Montagne que ce langage doit sa célébrité en Europe. D'autres voyageurs en avoient parlé avant elle; leurs récits excitèrent la curiosité de l'amie à qui elle écrivoit, et qui lui demanda à ce sujet les renseignemens contenus dans sa quarantième lettre.

Rien n'est plus vrai que le fond de cette lettre et les seize phrases qui composent ce qu'elle appelle une lettre d'amour; elles sont même assez fidèlement traduites. Mais rien n'est plus exagéré que ce qu'elle y ajoute :

« Il y a, je pense, plus d'un million de vers » destinés à cet usage. Il n'est point de couleur, » de fleur, de plante, de fruit, d'herbe, de » pierre ou de plume, qui n'ait son vers propre; » et vous pouvez quereller, faire des reproches, » expédier des lettres d'amour, d'amitié, de » compliment ou même de nouvelle sans jamais » salir vos doigts d'encre. »

C'est ce paragraphe qui a fait la grande réputation du langage des fleurs, dont on parle en Europe depuis un siècle, sans que nous soyions plus avancés dans la connoissance de ces hiéroglyphes d'amour, que nous ne le sommes dans celle des hiéroglyphes d'Égypte.

Voyons donc encore en quoi consiste ce langage des *harems*, jusqu'à quel point il mérite sa célébrité, et à quoi se réduit sa véritable valeur. Nous ne connoissons rien de semblable chez les autres peuples orientaux, de la Perse jusqu'à la Chine, et de la Tartarie jusqu'aux Indes. Le Persan a personnifié la rose pour en faire la maîtresse du rossignol, à laquelle il conte au retour du printemps ses peines amoureuses. L'Indou a consacré les fleurs à la divinité, et en a fait les attributs de ses différens dieux; mais ni l'un ni l'autre n'a imaginé de composer de ces fleurs un langage, quoiqu'elles soient le sujet intarissable des odes érotiques des Persans et des hymnes religieux des Indous, et quoique

l'imagination ardente des Arabes les personnifie souvent, et leur fasse tenir alors entr'elles des dialogues entiers.

Ce n'est donc qu'en Turquie, et seulement dans les *harems*, que nous trouvons ce langage mystérieux, aussi borné dans sa richesse que dans l'étendue de la sphère où l'on peut en faire un usage habituel. Un peu de réflexion suffit pour comprendre qu'un pareil idiome ne peut pas être perfectionné au point dont nous parle lady Montague, qu'il ne sauroit être un mystère, que par conséquent il ne peut jamais servir de moyen sûr à la correspondance des habitantes des *harems* avec ce qui est hors de leur enceinte. Une langue connue de tout le monde seroit peu propre à servir d'organe à deux amans auxquels le moindre signe d'intelligence coûteroit la vie. La communication des profanes avec l'intérieur des *harems* gardés par des eunuques, est si peu praticable, que toutes les bonnes aventures de ce genre que nous content les voyageurs, doivent être reléguées parmi les *Contes orientaux*. Mais supposé que, par une réunion inouie de bonheur et de prudence, un amant soit parvenu à trouver un moyen de correspondre, en dépit des murs et des eunuques, avec la dame de ses pensées, voudroit-il se servir d'un langage connu et visible, dont le secret seroit non seulement entre les mains du porteur, mais encore entre celles

de tous les eunuques et de toutes les rivales qui verroient le bouquet? Ou si ce langage n'est point généralement connu, comment l'amant peut-il supposer que sa maîtresse, venue des frontières de la Circassie ou de l'Abyssinie, en ait connoissance? Ce langage des fleurs n'existe donc point, ainsi qu'on le croit généralement en Europe, comme un chiffre d'amour pour des billets doux entre des hommes et des femmes, dont la liaison doit rester secrète. Il ne sert point aux communications que les habitantes des *harems* se hasardent peut-être à entretenir au dehors, à l'ombre du mystère, et au prix de leur tête. Il est même presqu'entièrement inconnu aux hommes, non seulement à ceux qui pervertissent les goûts de la nature, mais encore à ceux qui s'avouent adorateurs du sexe, et qui ont d'ailleurs l'esprit cultivé (1).

Cependant ce langage existe jusqu'à un certain degré, et dans les *harems* parmi les femmes elles-mêmes. Ce sont elles qui l'ont inventé dans le loisir de leur vie solitaire, et qui s'en servent comme d'un amusement, ou comme d'un chiffre pour des déclarations *lesbiennes*.

Plongées dans une profonde oisiveté, séparées

(1) Un Turc savant à Constantinople, auquel l'auteur de ce Mémoire demanda des renseignemens sur ce langage, s'en trouva fort offensé et répondit, avec indignation, qu'il n'étoit point esclave des femmes.

du monde et récluses pour le plaisir d'un seul homme, tourmentées du besoin de s'amuser et consumées de désirs, que leur inspirent un ciel brûlant et un tempérament ardent, elles ont donné aux objets qui se trouvent sous leurs yeux et sous leurs mains, aux fleurs, aux fruits, aux parfums, aux bijoux, un sens et des significations, comme nous en avons donné aux simples couleurs; elles s'en sont créé des moyens d'amusement et des signes de la pensée, pour composer dans le genre saphique un : *heureux qui près de toi, pour toi seule soupire !*

Ce sont les femmes, cette foible et intéressante moitié du genre humain, les femmes elles-mêmes, comparées tant de fois par les orientaux à ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre parmi les créatures, aux fleurs, aux parfums, aux bijoux, qui ont fait servir ces objets à un langage dont elles se servent entre elles.

C'est, comme nous l'avons déjà dit, une femme de beaucoup d'esprit, et douée d'un grand talent de peindre, c'est lady Montague, la Sévigné des Anglais, qui rendit la première ce langage célèbre en Europe. Elle y transplanta ce qui garantit la beauté des femmes, et ce qui les amuse : l'inoculation, et le langage des fleurs; comme Busbek, deux siècles auparavant, y avoit apporté un ouvrage de médecine et une fleur, le fameux manuscrit de *Dioscoride* et la *Syringa persica*. C'est

encore à des femmes grecques et arméniennes qui ont accès dans les *harems,* qu'il a fallu s'adresser pour obtenir les renseignemens ultérieurs qu'on communique ici aux lecteurs.

Pour saisir le génie de cette langue conventionnelle des *harems,* il faut entrer dans quelques détails sur le fond de l'idée qui en fait le principe, et la commenter ensuite par des exemples. Le petit nombre de ceux que cite lady Montague n'a point suffi jusqu'à présent pour donner une idée claire et précise du système de cette langue que nous allons développer. Son génie ne consiste point, comme on devroit naturellement le supposer, à saisir les rapports que l'imagination peut trouver entre des fleurs et des fruits, et entre les idées ou les sentimens qu'il s'agit d'exprimer. L'idée d'une pareille perfection n'est point entrée dans la tête, d'ailleurs assez romanesque, des créatrices de ce langage.

Elles se sont contentées de saisir des mots qui riment avec les noms de certaines fleurs et de certains fruits, et la rime une fois choisie et déterminée, elles ont arrangé à leur guise des propositions entières finissant par la rime donnée. De cette manière cette langue n'est point composée de simples mots ou phrases, mais de propositions entières dont une fleur ou un fruit rappelle le sens par le mot qui rime avec son nom. Ainsi, par exemple, voyant la poire *(armoude),* elles ne se sont guère

donné la peine de trouver des rapports entre ce fruit et une idée ou un sentiment quelconque, mais elles ont choisi parmi plusieurs mots qui y riment, celui d'*Omoude*, espoir, et remplissant ensuite la phrase, elles ont dit : *Armoude* veut dire : *Ver bana-bir omoude :* c'est-à-dire, *poire, donnez-moi de l'espoir;* ce qui est resté comme phrase reçue dans ce langage. La langue turque, riche en rimes, en a plusieurs pour chaque nom de fleur, ou pour tel autre objet dont on a fait choix, mais toutes les rimes ne sont pas reçues dans ce langage; il y en a seulement une ou tout au plus deux; et c'est la connoissance de ces rimes et des propositions qu'on y adapte, qui constitue la connoissance de cette langue.

Elle est poétique non seulement par les images qu'elle présente, mais encore par la rime, ou par les assonnances qui entrent dans son essence. Elle est hiéroglyphique par les signes reçus dont elle se sert pour exprimer non pas de simples idées, mais une suite entière d'idées ou de sentimens passionnés. Son dictionnaire n'est rien moins que volumineux. Nous n'en connoissons point de fait, et nous doutons fort qu'il en existe; du moins n'en avons-nous point pu découvrir, malgré toutes nos recherches, pendant un séjour de plusieurs années à Constantinople. Tous les trésors de cette langue ne vont pas beaucoup au-delà d'une centaine de signes et de phrases reçues. Nous donnons celles

que nous avons recueillies de la bouche des femmes grecques et arméniennes qui avoient des relations dans l'intérieur des *harems*, d'après l'ordre alphabétique turc des noms. La traduction rend la rime ou l'assonnance de l'original là où elle se présentoit naturellement; ou le sens seulement, là où la rime eût nui au sens, ou eût été même impossible à trouver, comme dans *musc*, *mastix*, *poivre*.

DICTIONNAIRE

DU LANGAGE DES FLEURS (1).

Ibrichime. Allaha Kaldi ichime.
Organsin. J'ai remis à Dieu mon destin.

Iplik. Surgoune dek sana Kostik.
Du fil. Fidèle jusque dans l'exil.

Armoude. Wer bana bir omoude.
Poire. Donnez-moi de l'espoir.

Ejderha kani. Djanimun djani.
Sang de dragon. Ame de mon ame. *Vous êtes ma flamme, ma seule passion.*

M. *Hammer* ayant cherché à imiter dans sa traduction les rimes et les assonnances turques, s'est souvent servi d'expressions triviales et même de quelques locutions vicieuses. N'entendant point la langue turque, nous n'avons osé corriger que les passages absolument contraires au génie de la langue française.

Nous avons également conservé l'orthographe de M. Hammer pour les mots turcs; elle se rapporte à la prononciation allemande dans laquelle les *u* équivalent à des *ou*.

Asma. Kapouma'basma.
Sarmens. Ma porte je vous la défends.

Aktchè. Gorursem seni jureghim oldi bagdchè.
De l'argent. Ta vue change mon cœur en jardin fleurissant.

Ekmek. Nijetim dir seni opmek.
Du pain. Je veux te baiser la main.

Igné. Sœzumi digné.
Aiguille. Ecoute ce que je babille.

Elma. Gel janıma.
Pomme. Viens près de moi *bon homme.*

Indji. Aldadursin beni.
Perle. Tu me trompes *fin merle.*

Indji. Sen guzellerun gendji.
Perle. Tu es le trésor des belles.

Indjir. Bornuma takdun bir ziudjir.
Figue. Ta chaîne m'intrigue.

Aoutche. Boulounmasi pek gutche.
Paume de la main. Vous le cherchez en vain.

Ouzoum. Benim iki gœzum.
Du raisin. Mes yeux.

Ok. Bourada jok.
Flèche. Non, il n'est pas ici.

Oun. Jureghim kandir butoun.
De la farine. Mon cœur saigne.

Oya. Gel sevelim doya doya.
Ourlet. Embrassons-nous de près.

Aiva. Derdundan oldum hira.
Du coing. Je suis accablé de chagrin.

Ipek. War jikghil kopek.
De la soie. Va-t-en, chien, que je ne te voie!

Beyaze ipeghun kalebi. Iki gœzumun tchelebi.
Echeveau de soie blanche. Maître de mes yeux.

Biber. Wer bize bir khaber.
Poivre. Donnez-nous de vos nouvelles.

Badem. Bulaim sana bir adem.
Amande. Je vous trouverai un homme.

Para. Oldi yureghim yara.
De la monnoie. Mon cœur n'est qu'une grande plaie.

Bal. Gœnulumi al.
Miel. Prends mon cœur.

Bakla. Gœlerim, sen batla.
Fève. Je ris, et toi, crève.

Benbe. Kalmadi djanim tende.
Coton. Mon ame s'en va, *dit-on.*

Portukal. Boyour, bir hafta bizde kal.
Orange. Restez huit jours dans ma grange.

Pol. Zehir yedirir bol bol.
Paillette. Elle l'empoisonne en cachette.

Poul. Derdume derman bul.
Jonquille. Guéris-moi, ma fille.

Boulout. Sen beni ounout.
Nuage. Bannis de ton cœur mon image.

Beyaze. Ederim size niaze.
Du blanc. Je vous prie très-humblement.

Tebechir. Aklimi bachima devchir.
De la craie. Ramenez ma raison égarée.

Teber. Yat da gheber.
Tubereuse. Péris, malheureuse!

Tahta. Beklerim sana bu hafta.
Planche. Je vous attends jusqu'à dimanche.

Turundje. Etme bizi aleme gulundje.
Citrons. Des rieurs épargne-moi les leçons.

Tel. Bou ghedje gel.
Fil de fer. Venez cette nuit, mon cher.

Toutoun. Severim œni buzbutoun.
Tabac. Mon cœur te chérit.

Touze. Janarim ghedje gundouze.
Du sel. Jour et nuit je languis pour toi, cruel!

Tiré. Gorursen beni titré.
Du fil. Tremble en me voyant, *sujet vil!*

Tchai. Gunduzlerumun ganechi ghedjelerimun aji.
Du thé. Vous, mon soleil, et vous, ma lune, avez donné la lumière à mes jours, à mes nuits la clarté.

Tchimchir. Akluni bachune devchir.
Du buis. Ramenez vos esprits.

Tchiraghe. Ichkun ile oldim tchiraghe.
Flambeau. Par amour je suis devenu votre client.

Tchekirdek. Edilur sana bir dek.
Pepin. On te joue un tour vilain.

Tchoka. Ustune bulunmaz beha.
Habits. Vous êtes sans prix.

Hassir. Olaim saha yessir.
Natte de paille. Je suis votre esclave.

Khiar. Beni oldururlar rakiblar.
Concombre. Mes rivaux me tuent.

Dartchine. Olursen gorurim khardjin.
De la cannelle. Ah! si tu meurs, je t'enterre, cruelle!

Dulbend. Severim seni hèlbend.
Turban. Je vous aime véritablement.

Zanbak. Opeim sen bak.
Des lys. Je t'embrasse : regarde, et ris.

Sakize. Severim seni ya kize.
Du mastic. Je t'aime, ô fille!

Selvi. Tez ghel gorursin beni.
Cyprès. Venez vite, vous me verrez.

Selvi. Daima severim seni.
Cyprès. Je vous adore à jamais.

Sunbul. Ikimiz bulbul.
Des jacinthes. Nous exhalons en rossignols nos plaintes.

Sogut. Wer bana bir agout.
Osier. Venez me conseiller.

Chahpoi. Ikimiz bir boi.
Violette. Nous sommes de la même taille.

Cheker. Yureghim seni tcheker.
Du sucre. Mon cœur soupire pour vous.

Chiché. Kail olmam bou iché.
Bouteille. Je n'y prêterai point l'oreille.

Saboun. Derdunden oldim zeboun.
Du savon. De chagrin j'ai perdu mon ton.

Satche. Beni alda katche.
Cheveux. Enlève-moi si tu veux.

Satche. Sen sin bachime tadche.
Cheveux. Tu es la couronne de ma tête.

Satche. Benden katche.
Cheveux. Va-t-en, gueux!

Satche. Derdime boul iladje.
Cheveux. Soulagez mes feux.

Sari. Tchekerim ah ou zari.
Du jaune. Je soupire et je languis.

Sitchian. Evdemi kotchian.
Souri. Est-il chez lui, votre mari?

Sirma. Yuzuni benden sirma.
Fil d'or. Ne détournez pas le visage.

Soghan. Elleruni bana kochan.
De l'oignon. Serrez-moi entre vos bras.

Saman. Sarilalim bir zeman.
De la paille. Entrelaçons-nous.

Tache. Bir jasdighe iki bache.
Rocher. Deux têtes sur un oreiller.

Toprak. Eski dostuni brak.
De la terre. Quitte ton ancien ami.

Toughla. Jolun docherse bana oghra.
Brique. Si c'est dans ton chemin, n'oublie point ma boutique.

Anber. Dostdan ver bana khaber.
Ambre gris. Que font les amis?

Oudagatchi. Bachimun tadji gonulimun iladji.
Du bois d'aloès. Couronne de ma tête, baume de mon cœur.

Fes. Umiduni benden kes.
Calotte. Renoncez à vos espérances.

Fistik. Olaim sana kostik:
Pistache. Plus je vous vois et plus je m'attache.

Karenfil sin harurun yok
Gondja gul sin, timarun yok
Ben seni tchokden sevèrim
Senun benden khaberun yok (1).

A la *rose* prête d'éclore,
A l'*œillet* l'on peut vous comparer;
Depuis long-temps je vous adore,
Mais vous semblez me dédaigner.

Kabak. Gel halime bak.
Citrouille. Venez, voyez ma situation.

Kilaboudan. Gœrmedim seni tchokdan.
De l'or filé. Depuis long-temps je ne t'ai point vu.

Kalem. Korkma weririm sana bir melhem.
Plumes. J'adoucirai vos amertumes.

Kahvé. Yetichur etme bana latifé.
Café. Ne te moque plus; c'est assez.

Kahwe findjani. Feda ederim sana bin djani.
Tasse à café. Je vous sacrifie mille vies.

Kourchoun. Isckden serchosch oldim senin itchoun.
Du plomb. Vous m'avez enivré d'amour.

Kaisi. Bulmadim senden ejisini.
Abricot. Vous êtes le meilleur lot.

Kakoulé. Gelurmisin makoulé.
Cardamome. Viendras-tu au rendez-vous ?

Kaghad. Olmayor yureghim rahat.
Papier. Mon cœur est toujours inquiet.

Kaghad. Terlerim saat saat.
Papier. Je me consume tout entier.

(1) Cette strophe, déjà donnée par lady Montague, est la seule, dans tout ce langage, qui soit de cette douceur. Ainsi, un *bouton de rose* et un *œillet* sont la déclaration d'un amour long-temps dédaigné.

Kirase. Gel eglenelim bir ase.
Cerise. Causons un moment.

Kiredje. Sewdighun war ise birinden waz ghetche.
De la chaux. Avez-vous deux amans? tournez à l'un le dos.

Kestanè. Gœzlerun mestanè.
Des marrons. Tes yeux sont des larrons.

Ghul. Ben aglarim sen ghul.
Rose. Je pleure; ris, toi.

Ghul. Derdunden oldim kul.
Rose. Tes tourmens m'ont réduit en cendres.

Ghulghuli. Benim gonulimin bulbuli.
Couleur de rose. Rossignol de mon cœur.

Kemur. Ben œleim size omur.
Charbon. Je vais mourir; vivez, vous.

Kehrubar. Sendé gozum war.
De l'ambre jaune. Tous les regards s'élèvent vers ton trône.

Leblebi. Ismun dir tchelebi (1).
Pois chiche. Ton nom est *belle et riche.*

Limon. Bir aghzun war dilun on.
Limon. Vous n'avez qu'une bouche et dix langues.

Mavi. Hazze ederim seni.
Bleu. Je l'adore comme un dieu.

Merdjan. Weririm sana bu djan.
Corail. Mon ame est dans votre sérail.

Mersin. Mevlam seni bana wersin.
Du myrte. Que le Seigneur vous donne à moi!

Misk. Bulunmaz sende fisk.
Du musc. Vous êtes sans défaut.

(1) Le *Tchelebi* turc répond en quelque manière au *gentleman* des Anglais, qui ne signifie pas, comme on sait, positivement un *gentilhomme*, un *homme noble*, mais seulement un homme vivant noblement, qui n'exerce pas une profession basse, quelle que soit sa naissance.

Mechiné. Yokdir echiné.
Du cuir. Vous êtes sans pareil.

Midié. Gonulim sana hedié.
Des moules. Je vous offre mon cœur.

Nar. Yureghim janar.
Grenade. Mon cœur brûle.

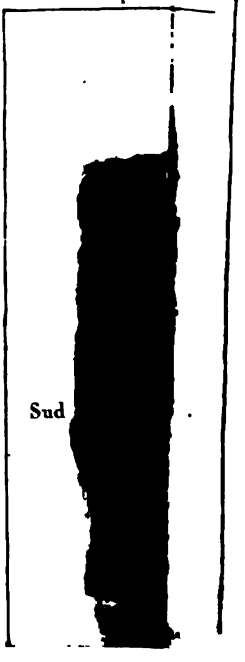
Nacara. Etme beni maskhera.
Nacarat. Ne te moque pas, ingrat!

Haoudje. Gonul wermek ghudje.
Carotte. Il est difficile de donner son cœur.

Havayi. Al benden haiati.
Couleur d'aurore. Ote-moi la vie qui me dévore.

Jasemi. Sen sev beni, benda seni.
Jasmin. Aime-moi bien; mon amour est égal au tien.

Jemeni. Diwané etdin beni.
Soulier. Vous me faites délirer.


Sud

NOTICE

D'UN ANCIEN

TOMBEAU DE WESTROGOTHIE.

Les monumens sépulcraux des Scandinaves sont au nombre de ceux qui intéressent le plus l'histoire ancienne de l'Europe. Quoique malheureusement l'usage des inscriptions ne date que du dixième siècle, et que les caractères runiques, avant cette époque, n'aient été employés que pour des opérations prétendues magiques, et comme moyen de communication entre les prêtres et les chefs de tribus, les tombeaux des Scandinaves n'en offrent pas moins les preuves manifestes de la haute antiquité de l'Odinisme et d'une sorte de civilisation bien antérieure à l'introduction de la religion chrétienne. Parmi toutes les nations de l'Europe barbare, c'est-à-dire non subjuguée par les Romains, les seuls peuples de la Scandinavie ont élevé des tombeaux construits avec art et de manière à se conserver entiers. La forme constante des grands tombeaux scandinaves les fait reconnoître même dans leurs ruines; ce sont toujours des chambres de figure

carrée oblongue, tracées la plupart dans la direction sud et nord, avec une entrée la plupart tournée à l'est, avec un peu de variation vers le nord et le sud; les parois et la couverture sont en pierres de grès, de trap ou de granit, la plupart aplaties; le tout est couvert d'un tas de moindres pierres et de gazon, formant une colline ou *tumulus* de figure circulaire.

Tels sont les tombeaux répandus dans toute la Scandinavie et dans les contrées entre la Basse-Elbe et le Zuydersée. Dans ces dernières contrées ils sont connus sous le nom d'*Hunenbedden*, c'est-à-dire, lits des Hunes, expression qui a donné lieu à beaucoup de conjectures (1). Il y en a un dans la Westrogothie qui porte le nom de *Giger-Ommen*, c'est-à-dire, fourneau de la magicienne; des dénominations approchantes sont données à plusieurs autres monumens de ce genre dans les divers cantons de la Scandinavie. Les Danois les appellent généralement *Jettehœy* ou *Kiempehœy*, colline des géans, ou simplement *Hœy*, colline, en islandais *Haug*, d'où Odin, le dieu des combats et le rénumérateur des héros morts, tira le surnom de *Hauga-Drottin*, le roi des collines ou des tombeaux.

Un des tombeaux les plus remarquables de ce genre est celui dont nous donnons ici la repré-

(1) Lettres minéralogiques, par *Camper*. Mém. sur les Huns franciques, *Annales des Voyages*, tome VI, p. 347.

sentation d'après la gravure originale publiée en Suède, et qui nous a été communiquée par M. *Arndt*, antiquaire et botaniste danois.

C'est sur la lande d'Axwalla, préfecture de Skaraborg, province de Westrogothie, que s'élevoit ce monument. Une colline presque ronde, de terre et de gazon, d'un diamètre de plus de 30 pieds, servoit de support à une seconde colline ou plutôt à un tas de pierres, au centre duquel étoit la chambre sépulcrale, figurée sur la gravure. Plusieurs coins des pierres qui servent de couverture à la chambre se montroient au jour. La colline portoit le nom d'*Ons-Kulle*, nom remarquable, puisqu'il pourroit être formé par syncope de celui d'*Odens-Kulle*, colline d'Odin (1).

La colline de pierres remplissoit un espace de 1640 pieds cubes, d'après M. Lindgren, qui l'a dessinée.

La chambre sépulcrale avoit 12 aunes (mesure de Suède) de long sur 4 aunes de large, sans y comprendre l'épaisseur des pierres, qui est généralement d'une aune. L'entrée, longue de 7 aunes et demie, étoit large d'une aune et demie. L'élévation de la chambre étoit de 4 aunes et demie, y compris la pierre de toit, épaisse d'une aune et demie.

(1) Comme par exemple, *Onsdag*, au lieu d'*Odensdag*.

Les dalles qui formoient les murs et le toit, étoient toutes de cette fameuse roche, connue sous le nom de *trap*, si commune dans les montagnes de Westrogothie, mais dont la nature est encore un sujet de contestation. Une de ces dalles, celle qui couvroit l'extrémité méridionale, a dû peser 36,835 livres, poids de Suède. Le sol de la chambre sépulcrale étoit aplani; il consistoit en quartiers de roche et en terre noire, recouverte à l'extremité d'un amas de cendre, mêlée de charbons, de l'épaisseur d'une aune.

Les squelettes, à l'exception d'un seul, étoient renfermés dans de petites loges en pierre, d'une aune carrée. Leur position accroupie se voit mieux par la figure gravée qu'elle ne sauroit être décrite. Rien n'indiquoit si les corps entiers avoient été placés de cette manière; ou si on les avoit d'abord réduits à l'état de squelettes. M. Lindgren (1) penche pour ce dernier parti.

Sur la pierre qui barroit l'entrée, on trouvoit une croix, en partie effacée, et qui paroît être le reste de cette figure, gravée sur quelques monumens sépulcraux de la Scandinavie,

⊕

C'est probablement le *Theta* des Grecs, la première lettre du mot *Thanatos*, mort. Ce n'est pas

(1) Lettre à M. *Tham*, intendant aulique. *MS.* communiqué par M. *Arendt*.

la seule trace d'une très-ancienne communication entre les Grecs et les Scandinaves. Tout l'alphabet runique, et toute la mythologie du Nord, en offrent des preuves multipliées.

A côté des squelettes on trouva divers instrumens et ornemens, savoir : un grand et un petit couteau à pointe droite, en *pierre à fusil* noirâtre; les morceaux d'un autre couteau, à pointe courbée comme une faucille, en pierre à fusil, jaune-gris; diverses *pointes de lances* de la même matière, d'un profil triangulaire et de 3 à 4 pouces de long, artistement dentelées; enfin, deux morceaux d'ambre jaune, dont l'un représente une perle percée d'un trou, l'autre offre l'image d'un marteau sans manche; c'étoit probablement l'emblême du marteau du dieu *Thor*.

Voilà les faits. Quant aux conjectures auxquelles ils pourroient donner lieu, elles sont trop incertaines pour nous y arrêter long-temps. On sait que les historiens du nord distinguent deux époques à l'égard des monumens sépulcraux : *l'âge des collines* (1) commence, selon l'opinion reçue, à la mort du roi *Dan Mykillati*, à l'an 250 après J. C.; *l'âge des búchers* (2) remonte au troisième Odin, dont les savans les plus profonds ne fixent qu'en hésitant l'époque à l'an 50, soit avant, soit après J. C. Notre tombeau ne semble appar-

(1) *Hauga-old.* (2) *Bruna-old.*

tenir ni à l'une ni à l'autre de ces époques; car d'abord, les squelettes qu'on y a trouvés, n'avoient point subi l'action du feu; les cendres qui s'étoient accumulées dans un coin de cette chambre sépulcrale; indiquent plutôt que l'on y a rendu un culte aux Dieux-Mânes ou aux ombres, probablement à la manière des Celtes. En second lieu, ce tombeau n'appartient point à *l'âge des collines*, dans l'acception ordinaire du terme; car les morts, à cette époque, mais surtout les morts d'un certain rang et susceptibles d'être enterrés dans un caveau aussi distingué que le nôtre, étoient toujours placés sur *un siége*, avec leurs armes, bijoux et chevaux à côté d'eux. L'usage de plier les cadavres ou d'en enlever les chairs pour les serrer dans une boîte d'une aune carrée, ne paroît jamais avoir été mentionnée dans aucun poème historique islandais; il est même si contraire aux idées des Scandinaves sur l'autre vie, qu'aucun homme un peu familier avec l'esprit de l'Odinisme, n'attribuera une semblable coutume à aucune nation *gothique*.

Nous pensons que ce tombeau appartient à une nation qui a occupé la Scandinavie avant l'arrivée des Goths, nation que les *Saga's* et même les plus anciens poèmes du Nord, désignent sous le nom d'*Iotes*, d'*Iotunnes* ou d'*Iætter*, c'est-à-dire géans. Selon l'opinion de Suhm, les Iotes étoient d'une race très-voisine des Goths, et parloient la même

langue; mais ne reconnoissoient point la divinité d'*Odin* ni celle de ses compagnons : ils adoroient les forces de la nature, personnifiées, et entr'autres le tonnerre, sous le nom de *Thor* (1); ils honoroient les ombres d'un culte particulier. Malheureusement l'existence de ce peuple n'est connue que de la manière la plus vague; et fût-elle même mieux connue, nous n'en serions pas mieux instruits sur l'âge de notre monument, attendu que plusieurs tribus d'Iotes se maintinrent dans divers coins de la Scandinavie, long-temps après l'arrivée des Goths.

Les Troglodytes, voisins de l'Egypte, enterroient leurs morts d'une manière assez semblable : ils lioient la tête du cadavre à ses pieds; le corps, ainsi ramassé, étoit porté sur une colline, où chacun, joyeux et riant, lui jetoit des pierres jusqu'à ce qu'on ne l'aperçût plus.

Un autre tombeau qui se trouve à *Kiwik*, dans la Scanie, et qui offre des figures d'hommes et de chevaux, pourra nous fournir le sujet d'une autre Notice.

(1) Plus tard, la mythologie Iotique et celle des Goths s'étant fondues ensemble, on représenta souvent les *Iottes* ou Géans comme des démons toujours combattus par *Thor*.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XXVII.

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie.

IV.

EXTRAIT DE QUELQUES LETTRES DE M. STAMATI BULGARI, *DE CORFOU, SUR LES GRECS MODERNES.*

.....La légèreté avec laquelle M. *de Villoison* a jugé le caractère des Grecs modernes, peut, en quelque sorte, être excusée, si l'on admet qu'il a mieux connu les habitans des villes où le despotisme des Turcs exerce sa fatale influence, que les campagnes où demeurent encore des tribus, dignes du beau nom de grec, par la noble simplicité de leurs mœurs, par leur hospitalité et leur courage.

.....Le grand nombre d'églises et de chapelles choque les yeux des voyageurs; cependant c'est un motif touchant qui les fait construire. Chaque famille grecque, pour ainsi dire, voudroit avoir sa chapelle, afin d'y pouvoir élever des tombeaux particuliers. Ces cha-

pelles sont quelquefois fondées par une réunion de plusieurs familles. Les fondateurs ont le droit de nommer le desservant qu'ils choisissent toujours dans leur famille.

..... On a souvent parlé des guerres civiles qui ont lieu parmi les Grecs modernes, de village à village et de famille à famille. Je vais en retracer un exemple dont j'ai une connoissance particulière.

Alefchi, un des quatre cantons de l'île de Corfou, en forme la partie la plus belle, la plus fertile et la plus riche. Les habitans sont courageux, fiers, vifs et gais; en général ce sont de beaux hommes, d'une figure agréable et spirituelle; la couleur de leurs cheveux est, chez les uns, noire, chez les autres d'un blond foncé. Lorsqu'un étranger arrive chez eux, ils se disputent l'honneur de le recevoir. Lorsqu'il s'agit de sauver quelque transfuge, pourvu que ce ne soit pas un voleur, ils exposent pour lui leur vie et leur fortune.

Les Alefchimiotes sont aussi fiers de leur nom que les nobles de l'Europe. Leurs richesses consistent en huile, blé, vin, coton, lin, laine, de l'excellent miel, du fromage et divers fruits.

On y fabrique des toiles, du basin piqué, des mouchoirs et des ceintures; ce sont les femmes qui s'en occupent. Elles relèvent leurs charmes naturels par une mise élégante: comme les anciennes Grecques, elles se forment avec leurs cheveux et quelques rubans couleur de rose ou vert, une guirlande autour de leur tête; un voile d'une fine mousseline jaune ou blanche, fabriqué par elles-mêmes, et garni en dentelle, tombe avec élégance jusqu'à leurs épaules et couvre avec grâce leur sein; elles se l'attachent à la partie droite de leur tête avec une épingle d'or à trois branches élastiques, surmontées de pierres fines ou de perles.

Cherchons maintenant la cause des guerres civiles qui ont ravagé, pendant deux siècles, ce canton, que la nature sembloit avoir destiné à être le séjour de la tranquille innocence.

Il faut attribuer l'origine de ce fléau au système pernicieux du gouvernement vénitien, qui n'envoyoit pour administrer les Sept-Iles, que des hommes avides et corrompus; ces malheureuses provinces étoient une proie sur laquelle on lançoit, chacun à son tour, tous les nobles qui avoient besoin de s'enrichir. Chaque provéditeur ne régnoit que trois ans; il se hâtoit donc de piller le pays, et n'avoit aucun motif pour chercher à se faire aimer du peuple. Delà, les vexations et les négligences les plus coupables; point d'énergie pour maintenir les lois; tout étoit vénal.

Les Alefchimiotes eurent entr'eux des querelles qui dégénérèrent en des rixes sanglantes; au lieu de faire intervenir la force armée, les provéditeurs aimèrent mieux laisser un libre cours à ces troubles, afin d'en faire le sujet d'un procès qui se terminoit, à chaque renouvellement du tumulte, par des amendes pécuniaires, et surtout par des cadeaux considérables pour le provéditeur. Lassés de ces vexations judiciaires, les Alefchimiotes résolurent de se faire justice eux-mêmes : la guerre civile éclata formellement et se perpétua par l'esprit de vengeance qui survivoit dans les partis à toutes les défaites.

La moindre dispute entre deux familles leur faisoit prendre les armes et courir dans les champs pour se battre; les autres familles s'en mêloient, car, à l'instar des puissances, elles faisoient des alliances; et pour qu'elles fussent durables, elles formoient des mariages entr'elles.

Quelquefois les femmes prenoient part à ces com-

bats, elles alloient découvrir les postes et les embuscades de l'ennemi qui, par respect pour le sexe, ne faisoit pas feu contr'elles, en se contentant de les renvoyer par les menaces.

Cette guerre cessoit lorsque les familles se voyoient exterminées, tant par les dépenses que par la perte d'hommes. Alors les hommes les plus considérés et les plus habiles se rassembloient pour traiter de la paix; on concluoit une amnistie générale, on posoit les armes, on s'indemnisoit mutuellement et on arrêtoit que désormais chacun pût vaquer à ses affaires sans être molesté de qui que ce fût.

Ces traités se concluoient dans une église où les parties contractantes se rendoient en masse. Après avoir fait serment sur l'Evangile, chacun prenoit du vin dans un verre et en versoit un peu en prononçant ces mots : Que mon sang puisse couler comme ce vin si je suis la cause de la rupture de cette paix sacrée.

Le même serment étoit usité chez les anciens Grecs : Homère en parle dans son Iliade.

La paix, dans le canton d'Alefchi, n'a jamais été de longue durée, et ces terribles querelles n'ont cessé qu'avec le monstrueux gouvernement de la république de Venise. Les Vénitiens qui se trouvoient dans les Sept-Iles peuvent se flatter d'avoir contribué à l'ignorance et à la corruption des habitans, mais non pas à les rendre plus braves. Lorsqu'il s'agissoit d'arrêter un Grec, toute la garnison vénitienne se mettoit sous les armes; on a vu souvent un Grec s'évader du milieu d'un fort détachement en renversant tous les soldats qui s'opposoient à sa fuite.

(La suite à un autre Cahier.)

Elementos de la Geografia astronomica, natural y politica de Espanna y Portugal; par D. ISIDORO ANTILLON. Madrid, 1808.

(PREMIER EXTRAIT.)

Une Géographie élémentaire ne paroît guère offrir matière à un extrait digne de figurer dans le Bulletin des sciences géographiques. Les livres de cette espèce, publiés en France, sont ordinairement des productions au-dessous de la critique. Il n'en est pas ainsi dans l'étranger : les géographies élémentaires des Allemands offrent des résumés méthodiques et exacts des recherches les plus récentes et les plus authentiques. Mais voici un ouvrage espagnol qui, sous le modeste titre d'Elémens, contient même des matériaux neufs, et qui, au lieu de n'être qu'une analyse, mérite lui-même que nous l'analysions.

Considérons d'abord la partie mathématique. L'auteur expose, dans la préface, p. xiij à xxxvij, les principes d'après lesquels il a construit la petite carte nouvelle qui accompagne son ouvrage. Les longitudes de cette carte sont comptées à l'est et à l'ouest du méridien du Séminaire des nobles de Madrid. Ce point de la capitale est à 2° 28′ 31″ à l'est de l'observatoire royal de l'île de Léon, près Cadix, ainsi que l'ont démontré les éclipses du soleil de 1803, 1804 et 1806, l'occultation du π du scorpion, en 1804, et celle d'Aldebarau en 1794. Un terme moyen entre les observations de l'éclipse du soleil de 1804, de l'occultation du π du scorpion, en 1804, de celle de l'α de la Vierge, en 1801, et du passage du Mercure, en 1799, observations vérifiées à Paris et à Madrid, a fixé la diffé-

rence de longitude entre le Séminaire de Madrid et l'Observatoire de Paris à 6° 3′ 23″, le Séminaire étant à l'ouest.

« Les cartes de Lopez, dit M. Antillon, n'ont pas pu servir de base unique à mon travail, attendu qu'elles contiennent les erreurs les plus graves et les contradictions les plus manifestes ». Ainsi, par exemple, dans les cartes particulières les villes de Molina et de Cuenca ont les positions suivantes :

Molina.	14°	42′	30″	long. E. de Ténériffe	41°	8	lat. N.
Cuenca.	14	30	15		40	10	

La carte générale de 1792 donne, au contraire, les positions que voici :

Molina .	14°	53′	20″	long. E. d. T.	41°	3′	30″ lat. N.
Cuenca .	14	38	0		40°	6	15.

La carte générale place la ville de Tafalla à 6′ 20″ au nord de Sanguésa ; la carte particulière de la Navarre met, au contraire, Sanguésa à 4′ 15″ au nord de Tafalla.

Les cartes particulières des provinces de Lopez se contredisent d'une manière non moins choquante. Dans celle de Navarre, la ville de Fitero, par exemple, se trouve à 15′ plus au nord que dans celle de Soria.

Le mauvais atlas de Lopez est pourtant le seul qui embrasse la totalité de l'Espagne ; on est obligé de s'en servir pour les détails de l'intérieur des provinces.

L'Atlas maritime de *D. Vincent Tofino* a fourni à M. Antillon la plus grande partie des côtes ; cependant il a cru devoir corriger Tofino sur les points suivans : 1° la position de Fuenterabia, pour laquelle il s'en rapporte à la *connoissance des temps* et aux triangles de Cassini ; 2° la longitude de Ferrol, que la comparaison des observations astronomiques de Don Manuel Herrera, de Méchain et d'autres savans l'obligent à placer 10 minutes plus à l'ouest que ne le fait Tofino, ainsi que l'ont

LIEUX.	LATITUDE N.	LONGITUDE. de Madrid.
Cordoba.	✱ 37° 52′ 13″	⊖ 1° 2′ 45″ O.
Escorial (couvent).	✱ 40 36 50	△ 0 25 35 O.
Espinosa de Monteros.	✱ 43 3 26	⊖ 0 9 57 E.
Ezija.	✱ 37 31 51	⊖ 1 22 19 O.
Ferrol.	✱ 43 29 30	✱ 4 29 14 O.
Figueras.	△ 43 16 1	✱ 6 41 15 E.
Fuenterabia	△ 43 21 36	△ 1 55 53 E.
Gibraltar (extrémité).	△ 36 6 42	△ 1 36 10 O.
Gijon.	✱ 43 35 19	⊖ 2 1 39 O.
Isla de Leon (obs.).	✱ 36 27 45	✱ 2 28 31 O.
Ciudad de Jviza. .	✱ 38 53 16	✱ 5 9 56 E.
Lagos.	✱ 37 6 0	△ 5 5 55 O.
Lerma	✱ 42 1 21	⊖ 0 1 55 O.
Lisboa (obs.). . . .	✱ 38 42 20	△ 5 25 25 O.
Lugo.	✱ 43 0 4	⊖ 3 51 2 O.
Luisiana.	✱ 37 31 26	⊖ 1 32 30 O.
Mahon.	✱ 39 52 20	△ 8 0 45 E.
Madridejos.	✱ 39 27 57	⊖ 0 10 15 E.
Malaga (le môle) .	△ 36 43 30	⊖ 0 41 54 O.
Manzanares	✱ 38 59 28	⊖ 0 20 24 E.
Mataro (clocher). .	△ 41 32 26	△ 6 10 2 E.
Medino del Campo.	✱ 41 17 8	⊖ 1 9 49 O.
Medina de Pomar .	✱ 42 55 41	⊖ 0 12 43 E.
Monjui.	△ 41 21 44	△ 5 53 7 E.
Monserrat (pic). . .	△ 41 36 15	△ 5 31 48 E.
Murviedro (château)	△ 39 40 56	△ 3 24 45 E.
Nestosa.	✱ 43 12 17	⊖ 0 17 29 E.
Ocanna.	✱ 39 56 33	⊖ 0 12 17 E.
Oporto (barre) . . .	✱ 41 11 15	△ 4 56 22 O.
Oviedo.	✱ 43 21 55	⊖ 2 13 14 O.
Palma (cathédrale).	✱ 39 34 4	✱ 6 21 43 E.
Pamplona (palais du vice-roi).	✱ 42 49 57	✱ 2 2 10 E.
Portugalete.	✱ 43 19 49	△ 0 39 40 E.
Puerto de Santa-Maria	✱ 36 35 5	⊖ 2 30 16 O.
Reus	△ 41 9 8	△ 4 50 23 E.

LIEUX.	LATITUDE N.	LONGITUDE de Madrid.
Rosas (chât. Trin.).	△ 42° 16' 6"	△ 6°53'21" E.
San-Sebastian . . .	* 43 19 39	* 1 41 25 E.
Santander	* 43 28 20	△ 0 6 54 O.
Santonna	* 43 26 30	* 0 16 0 E.
Sevilla	* 37 24 26	* 2 6 9 O.
Somosierra	* 41 6 56	☉ 0 6 30 E.
Tarifa (ilot)	* 36 0 30	△ 1 51 54 O.
Tarragona (cathédrale)	△ 41 7 6	△ 4 58 37 E.
Tembleque	* 39 41 5	☉ 0 10 39 E.
Tordesillas	* 41 30 12	☉ 1 18 35 O.
Tortosa (cathédr.).	* 40 48 46	* 4 17 6 E.
Trubla (fabr. royale)	* 43 19 57	☉ 2 2 33 O.
Valdepennas	* 38 45 5	☉ 0 17 37 E.
Valencia	* 39 28 45	* 3 19 5 E.
Vigo	△ 42 14 50	☉ 5 3 54 O.
Villacastin	* 40 48 12	☉ 0 36 40 O.
Villafranc de Vierz.	* 42 36 36	☉ 3 14 54 O.
Villalpando	* 41 51 10	☉ 1 40 8 O.
Villarta	* 39 14 43	☉ 0 16 44 E.
Utrera	* 37 9 53	☉ 2 5 6 O.
Xeres de Cabalieros	* 36 41 15	☉ 2 23 57 O.

On voit que l'orthographe de M. Antillon diffère souvent de celle des géographes français ; il se plaint beaucoup à cet égard, et à bien d'autres, des livres imprimés sous les noms de *Guthrie* et *Pinkerton;* il déclare que l'article Espagne, dans l'un et l'autre de ces ouvrages, est rempli d'erreurs graves.

Article communiqué par M. RAYMOND.

(La suite à un prochain Cahier.)

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE L'ILE-DE-FRANCE.

Séance du 16 juin 1809.

..... M. Epidariste Colin entretient la société d'un projet qui lui paroît réunir plusieurs avantages, celui de faire jouir les navigateurs et les commerçans de beaucoup de mémoires intéressans qui existent dans les archives de la société, et celui, en la faisant connoître elle-même du monde savant d'une manière avantageuse, de lui valoir, peut-être, de la part du gouvernement, la protection et les marques de bienveillance auxquelles elle a droit par l'utilité et la constance de ses travaux.

Le peu de moyens pécuniaires de la société, dit M. Colin, ne lui permettant pas de publier elle-même ses transactions, il me semble convenable qu'elle profite, pour mettre au jour les plus intéressans des mémoires déposés dans ses archives, de la facilité qu'offre à cet égard l'ouvrage publié en France par M. Malte-Brun.

Ce géographe a senti, continue M. Colin, que beaucoup de notices et mémoires de trop peu d'étendue pour former un ouvrage complet, se perdoient chaque jour dans le porte-feuille des particuliers. L'embarras des démarches à faire pour se faire imprimer, la crainte de n'avoir pas écrit assez purement pour pouvoir, sans s'exposer au ridicule, se présenter aux yeux du public, et mille autres causes empêchent encore la publication d'une foule d'articles qui seroient cependant d'un grand prix. C'est pour obvier à l'inconvénient grave qui en résulte que M. Malte-Brun s'est décidé à publier chaque mois un petit volume composé de ces sortes de mémoires,

qu'il a revus et dégagés avec soin de tout ce qui peut en rendre la lecture difficile ou désagréable. Un mémoire de M. Fressanges y figure déjà et a été accueilli favorablement; un autre, de M. Lislet Geoffroy, a été lu avec intérêt. Combien de notions, curieuses et importantes, n'offriroient pas, ajoute M. Colin, les relations de M. Dumaine, celles de M. Meyeur, celles de M. Chapelier et beaucoup d'autres fournies par MM. Cloupet, Leschenault, Capmartin, etc.?

M. Epidariste Colin demande que la société fasse l'envoi à M. Malte-Brun, par chaque occasion, d'un ou plusieurs des mémoires qu'elle possède, et que, pour rendre la tâche de ce géographe moins pénible, elle charge quelques-uns de ses membres de la révision de ces ouvrages.

La proposition de M. Colin est adoptée, et la société le charge de mettre sous ses yeux une note de ceux de ces mémoires susceptibles d'être insérés avec succès dans les *Annales des Voyages*. Le rapport devra être lu dans la séance du 28 juin, et les travaux que nécessiteront ces mémoires seront distribués entre les membres les moins occupés de la société.....

Signé Foisy, *président*. C. T. Pitot, *secrétaire*.

Séance du 28 juin 1809.

..... M. Epidariste Colin fait son rapport sur les mémoires dont l'envoi à M. Malte-Brun et l'insertion dans les *Annales des Voyages* peuvent être honorables à la société et utiles aux sciences. Après avoir développé le but que s'est proposé M. Malte-Brun, en publiant ses *Annales*, et les avantages qui doivent en résulter sous plusieurs rapports, il invite fortement la société d'Émulation à aider ce célèbre géographe dans un travail aussi

recommandable. Suivant M. Colin, les archives de la société peuvent, dès à présent, fournir des matériaux intéressans pour la composition de l'ouvrage de M. Malte-Brun, et la récapitulation qu'il fait d'une partie des mémoires fournis par plusieurs membres et correspondans de la société, en donne la preuve. Il demande en conséquence que l'envoi soit fait, par les premières occasions, de ces mémoires, et propose l'arrêté suivant, qui est adopté par la société.

« La Société d'Emulation de l'Ile-de-France prenant en considération les avantages marqués qui peuvent résulter, et pour les sciences en général et pour sa propre considération, de l'impression des mémoires géographiques et historiques mentionnés au rapport de M. Epidariste Colin, annexé aux présentes dispositions, décide,

1° Qu'il sera fait l'envoi à M. Malte-Brun, rédacteur des *Annales des Voyages*, par deux occasions différentes, et même trois s'il est nécessaire, des mémoires cités par M. Epidariste Colin.

2° Que ce géographe sera invité à faire paroître ces mémoires successivement, et dans l'ordre le plus favorable.

3° Que ceux de ces mémoires qui sont susceptibles d'être, soit corrigés dans leur rédaction, soit abrégés, s'il s'y trouve des détails inutiles ou contraires à l'esprit dans lequel sont composées les *Annales des Voyages*, seront confiés à cet effet à une commission composée de MM. Maingard, Pitot, Chomel, Colin et Vincent.

4° Le bureau chargé de l'exécution du présent arrêté, consultera, avant de faire l'envoi d'aucun de ces mémoires, leurs auteurs, et obtiendra leur agrément.

5° M. Malte-Brun sera inscrit au nombre des correspondans de la société; le bureau lui en donnera avis.

6° La société se fera porter au nombre des abonnés aux *Annales des Voyages*, pour deux exemplaires complets, à partir de la publication des premiers numéros de cet ouvrage.....

Signé Foisy, *président.* C. T. Pitot, *secrétaire.*

Pour copie conforme,

Le secrétaire-adjoint de la Société d'Émulation,
Epidariste Colin.

Rapport fait à la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, dans la séance du 28 juin 1809, sur les Mémoires géographiques et historiques à envoyer à M. Malte-Brun, pour être insérés dans les Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire; *par M. Epidariste Colin.*

Messieurs,

Lorsque vous apprîtes que M. Malte-Brun, célèbre géographe, faisoit paroître en France un ouvrage périodique destiné à répandre des lumières nouvelles sur la géographie, et dans lequel déjà avoient figuré, d'une manière assez avantageuse, deux des Mémoires que vous possédez dans vos archives (1), vous pensâtes qu'il convenoit de donner communication à ce savant des renseignemens, quelquefois précieux et toujours intéressans, que vous avez su réunir sur presque toutes les parties des Indes et

(1) La relation d'un Voyage fait à Madagascar par feu *Fressanges* et celle du Voyage de M. *Lislet* à la baie de Sainte-Luce.

des Colonies Orientales. Vous crûtes que la publication d'une portion de vos travaux sur la géographie serviroit à vous faire connoître avec bienveillance du monde savant, et ne pourroit d'ailleurs que jeter un plus grand jour sur quelques-unes des contrées qui nous environnent, et sur l'histoire des peuples qui les habitent. Pour ce qui regarde proprement la géographie, les Mémoires nautiques que vous avez rassemblés, serviront, sans doute, à rendre aussi exact qu'il peut l'être un plan de l'Océan indien; mais ces Mémoires, si précieux à tous égards, n'intéressant guère que les navigateurs, pour qui les plus minutieux détails sont importans, paroîtroient arides et ennuyeux à ceux qui, cultivant par goût la géographie, ne cherchent que les rapports que cette science peut avoir avec l'histoire, les sciences naturelles, les mœurs et le commerce. Vous m'avez chargé de vous indiquer les mémoires qu'il convient de faire parvenir à M. Malte-Brun, en l'invitant à les publier dans ses *Annales des Voyages*.

Je vais essayer de remplir vos vues, sans cependant répéter ce que vous savez tous sur le mérite de quelques-uns de ces ouvrages et sur le motif louable qui vous en a fait adresser quelques autres, dont le style négligé et la rédaction peu méthodique sont bien compensés par des notions utiles et des observations judicieuses.

Le *Cap de Bonne-Espérance* a souvent été visité par des voyageurs qui nous en ont donné des relations satisfaisantes; mais il présente toujours un vaste champ aux observations. M. *Capmartin*, qui n'y a fait qu'un assez court séjour, a cependant eu l'art de rendre très-intéressant le mémoire qu'il vous a lu sur ce pays célèbre, et je ne doute nullement qu'il soit accueilli favorablement en Europe.

Dans l'*Essai sur le cap de Bonne-Espérance*, que je voudrois faire connoître ici, il s'y rencontre aussi quelques notions qui peut-être un jour pourront devenir utiles au commerce de nos îles avec cette colonie étrangère.

Les *Établissemens portugais*, formés à la côte orientale d'Afrique, sont peu connus en Europe; la cour de Lisbonne a toujours jeté un voile mystérieux sur toutes ses colonies; et, malgré les relations suivies que nous entretenons avec Mozambique, Oyb, Quilimane, etc., nous n'avons encore que peu de renseignemens sur ces pays qui mériteroient pourtant d'être observés; mais la surveillance sous laquelle y vivent les étrangers, les a empêché jusqu'à présent de se procurer des données justes et certaines sur ces colonies importantes. Cependant la société possède quelques mémoires qui ne peuvent manquer d'exciter la curiosité publique, et ils pourront surtout être appréciés lorsque la paix, en revivifiant le commerce, donnera lieu à une infinité d'expéditions pour cette côte lointaine. Les détails que renferment ces écrits éclaireront le négociant, et serviront à rendre ses opérations plus sûres et plus profitables.

Sur l'*île d'Aujouan*, nous avons une notice de M. *Capmartin*, dans laquelle se trouvent des détails inconnus jusqu'alors. Je me propose aussi d'offrir bientôt à la société un essai sur les îles Comores, composé principalement d'après quelques journaux et notes que j'ai recueillies, et auxquelles je joindrai mes propres observations.

M. *Th. Pitot* a remis, de la part d'un négociant dont vous savez apprécier les talens, un mémoire détaillé sur le commerce des diverses parties de l'Asie, de la côte d'Afrique et des îles nombreuses qui se rencontrent dans l'Océan indien. Ce mémoire est le fruit des voyages de

l'auteur, et intéresse par la nature des objets qu'il traite et par la manière dont ces objets sont décrits.

A l'entrée de la mer Rouge se présente l'*île de Socotora*, qui jusqu'à présent n'a été que peu fréquentée par les Européens. La relâche qu'y fit un navire danois en 1805, sur lequel se trouvoient plusieurs Français, qui ont bien voulu me communiquer les notes qu'ils ont prises pendant le court séjour qu'ils y firent, m'a mis à même d'adresser une lettre à M. Malte-Brun, dans laquelle je rends un compte succinct des observations faites par les personnes dont je viens de parler.

Nous avons sur le commerce de la mer Rouge, sur les mœurs, lois, usages, forces militaires et population du pays d'*Yemen*, un mémoire écrit par un négociant qui a résidé long-temps dans ces contrées. Ce mémoire est rempli d'instructions intéressantes et de détails nouveaux.

Nos renseignemens sur l'Inde sont immenses, mais ils se trouvent dans un grand désordre. En attendant qu'on puisse les classer convenablement, on peut toujours envoyer au rédacteur des *Annales des Voyages* les deux chapitres du nouveau voyage de M. *Sonnerat*, qui ont pour titre : *Des productions de la côte Coromandel*, et *De quelle manière les Français doivent à l'avenir faire le commerce de l'Inde*.

M. *Froberville* a fourni sur l'île de *Ceylan* un essai historique, traduit, il est vrai, de l'anglais de Boyd, mais rendu plus intéressant encore par les notes qu'il a bien voulu y ajouter sur les mœurs des Chingulais, parmi lesquels il a vécu long-temps.

Une foule de Mémoires sur Java, Timor et quelques îles orientales abondent dans nos archives; mais il faudroit les revoir scrupuleusement et en retrancher surtout ce qui auroit déjà été dit par des voyageurs dont les re-

lations ont été publiées. Je me chargerai, à cet effet, d'examiner le Mémoire de M. T*** sur Java, et celui de M. *Roselly* sur Timor. — J'invite les membres de la société à s'emparer des divers journaux de M. Desglos; ils y trouveront à faire une moisson abondante de détails curieux.

Je ne parlerai point de la description des montagnes de Tingar et de Brama par notre correspondant M. *Leschenault;* ce naturaliste est actuellement en France, et je ne doute point que ce Mémoire, soigné sous tous les rapports, n'ait déjà trouvé sa place dans l'ouvrage que publie M. Malte-Brun.

La lettre de M. *Flinders* à la société, dans laquelle il rend compte de son naufrage sur un des bancs de corail, situés entre la Nouvelle-Galles méridionale et la Nouvelle-Calédonie, quoique renfermant beaucoup de détails nautiques, sera cependant accueillie par le public. Les conjectures que forment ce célèbre et infortuné navigateur sur l'issue malheureuse de l'expédition confiée à M. de La Pérouse, doit particulièrement intéresser les Français, et cette lettre ne peut manquer d'être lue avec avidité et par les savans qui recherchent tout ce qui peut agrandir la sphère de nos connoissances, et par les gens du monde qui, par une curiosité utile, acquièrent quelquefois une instruction solide.

Mais c'est surtout à l'égard de la grande et magnifique île de Madagascar que la société est riche en renseignemens nombreux, en notions nouvelles. M. *Dumaine*, dans les deux relations qu'il a écrites, rend des comptes fidèles sur tout ce qui peut intéresser la géographie, les arts et les mœurs des contrées qu'il a parcourues. Les notes de M. *Chapelier*, les fragmens de journaux qui nous restent de lui seroient des matériaux bien importans pour un ou-

vrage sur Madagascar; mais, je ne le dissimule pas, il faudroit, pour les mettre en ordre, corriger le style défectueux qui rend leur lecture peu attachante, et y consacrer un temps considérable. Eh! quel est celui d'entre nous qui peut disposer de son temps ? Cependant quelques papiers de M. Chapelier, retouchés légèrement, peuvent se détacher des autres, et doivent être envoyés à M. Malte-Brun, qui s'empressera sans doute de les insérer dans son recueil.

Un autre voyageur, aussi intéressant que ceux que je viens de nommer, doué de l'heureux don de bien voir, mais qui manqua, pour ainsi dire, d'instruction première, habita trente années parmi les Madégasses. Il a fait hommage à la société des relations étendues de ses différens voyages; il a peint un pays nouveau, puisqu'il a visité des provinces de cette île immense, où nul étranger, avant lui, n'avoit encore pénétré. Mais sa main peu exercée n'a tracé qu'un tableau qui a besoin, pour plaire, d'être retouché par un peintre plus habile. M. Froberville s'étoit chargé de ce travail que personne ne pouvoit mieux terminer que lui; mais des incommodités graves l'ont empêché de le continuer. Il a cependant donné connoissance à la société des *recherches sur les Madégasses* qui sont très-curieuses, et a extrait des journaux de M. *Mayeur*, la vie entière de *Ratsimalao*, le plus grand des rois qui aient régné sur ces peuples; mais ces écrits sont trop volumineux pour être insérés dans les *Annales des Voyages*. Quant aux autres Mémoires de M. Mayeur, il faut les considérer comme des mines riches à exploiter, et celui qui voudra s'en charger, rendra un service réel à la géographie et au commerce.

Les écrits de M. *Lebel* ne laissent pas que de contenir quelques renseignemens importans sur Madagascar, qu'il

faudroit dégager des détails longs et insignifians parmi lesquels ils sont confondus.

Enfin, M. *Fressanges* nous a laissé un fragment d'histoire de Madagascar, qui, pour paroître au jour et pour être apprécié comme il le mérite, ne demande qu'à être revu et légèrement retouché.

Je ne dois point oublier, en parlant de Madagascar, de citer l'excellente notice de M. *Capmartin* sur la baie de Saint-Augustin.

Le pays que nous habitons doit nous intéresser de préférence à tout autre; il doit nous importer beaucoup que l'Europe en ait une idée juste et précise, puisque c'est d'après les documens que l'on publiera à cet égard, que l'on jugera les îles de France et Bonaparte. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur ces colonies se sont plu, on ne sait trop pourquoi, à remplir leurs ouvrages d'assertions hasardées, d'erreurs remarquables et souvent injurieuses à leurs habitans. Pour donner de l'éclat à leur peinture, ils ont employé des couleurs brillantes, mais trop souvent fausses. Dans le nombre de ces voyageurs se sont particulièrement distingués MM. Bernardin de Saint-Pierre et Bory Saint-Vincent. Vous avez considéré, Messieurs, comme devoir principal de relever les défauts en tout genre et les opinions erronées contenues dans ces ouvrages, dont malheureusement le succès en France n'est point douteux, et déjà MM. Th. Pitot, Vincent, Capmartin et Motais-Narbonne se sont empressés de vous communiquer les observations qu'ils ont faites sur plusieurs parties de ces voyages. Je crois que la société a encore un devoir sacré à exercer : c'est celui de publier les réfutations de ces voyages; et, par-là, de démontrer que la vérité y est toujours sacrifiée au plaisir de faire une épigramme ou de dire une injure; que les auteurs, au

lieu de juger impartialement les objets qu'ils ont sous les yeux, rapportent tout à eux, et que, méprisant l'opinion générale et commune, ils se permettent d'énoncer avec assurance leur propre opinion. En vain, l'on me diroit que M. Malte-Brun, lié peut-être d'amitié ou d'estime avec MM. de Saint-Pierre et Bory, se refusera par bienséance à publier des écrits qui pourroient être pénibles à ces auteurs; je ne pense pas que cette considération, quelque plausible qu'elle paroisse, puisse empêcher l'insertion des morceaux dont je parle dans les cahiers des Annales des Voyages. *Les vues dans lesquelles nous travaillons*, dit M. Malte-Brun, *sont trop élevées et trop équitables pour s'accorder avec aucune espèce d'esprit de parti. La science véritable, les recherches sérieuses, les connoissances positives se trouvent, par leur nature même, placées hors de la sphère du moment, sous les yeux du monde savant et devant le tribunal de la postérité. Elles excluent donc également l'intolérance qui est la première vertu du parti, et la nullité qui est la seule neutralité dont aucun parti ne s'offense. Ce noble caractère, d'une indépendance respectable, appartient éminemment à une science qui, dans ses descriptions impartiales, embrasse ce vaste univers, et qui, élevée au-dessus de l'arène des factions, n'épouse d'autres intérêts que ceux du genre humain.* Ce passage, tiré mot à mot du prospectus de l'ouvrage que rédige M. Malte-Brun, a prévenu et répond encore suffisamment à toutes les objections qu'on pourroit faire, et autorise la société à ne point hésiter à lui envoyer ses observations sur les voyages de MM. de Saint-Pierre et Bory.

Mais il faut remplacer les notions fausses et dénuées de fondement que l'on donne d'un pays quelconque par des notions justes et positives, et sur lesquelles le géo-

graphe et l'historien puissent véritablement compter ; c'est à cet effet que je proposerai de faire également parvenir à M. Malte-Brun les notes historiques sur l'Ile-de-France, que M. Foisy a jusqu'à présent fait connoître à la société. Je sais que ces morceaux détachés font partie d'un ouvrage considérable qui a exigé des recherches longues et pénibles à son auteur, et qu'il ne se dispose pas encore à les publier ; mais les succès qu'obtiendront ces fragmens, décideront peut-être M. Foisy à mettre plus tôt la dernière main à cet ouvrage attendu impatiemment.

J'ai parcouru successivement les écrits que la société peut actuellement livrer à l'impression. Cette collection de Mémoires géographiques ne pourra qu'être reçue favorablement en France, et fera sentir les avantages immenses que le géographe et l'historien pourront tirer un jour de l'institution de la Société d'Emulation, et ainsi excitera peut-être le gouvernement à jeter un regard protecteur sur cette réunion de quelques hommes qui, malgré toutes les contrariétés qu'ils éprouvent, tous les obstacles qu'ils ont à surmonter, conserveront toujours la noble ambition d'être utiles à leurs semblables et de contribuer à la prospérité de leur patrie. Ces vues désintéressées, Messieurs, seront, n'en doutez pas, connues un jour du ministre éclairé qui règle les affaires de ces colonies ; mais en attendant que cet instant fortuné paroisse, redoublons et d'ardeur et de zèle, rendons plus vaste encore l'édifice que nous élevons à la science, et méritons d'avance les faveurs que sa justice répandra sur une association aussi essentielle au bien-être des Iles Orientales, qu'utile aux sciences et aux arts.

Je vous propose, Messieurs, de prendre l'arrêté suivant.

Nota. L'arrêté de la société se trouve dans les procès-verbaux de ses séances.

Renseignemens sur les îles Leckeo ou Lieu-kieu; extraits du Journal du vaisseau le Frederick *de Calcutta, dans son dernier voyage de Nangasaqui au Japon, en* 1803.

Les îles Leckeo, qui gisent par les 26° 5' et 28° 46' de latitude septentrionale, et entre les 127° 30' et 130° 10' de longitude orientale de Greenwich, sont toutes habitées et bien cultivées; elles produisent de très-beau riz, une espèce de petits pois appelée d'*holl*, et beaucoup d'autres grains, ainsi que des patates d'un très-bon goût, des citrouilles et plusieurs fruits et légumes de différentes espèces. On y trouve aussi des chevaux, des bêtes à cornes, des cochons et de la volaille très-belle.

L'île du nord-est, que nous avons nommée l'*Ile du Port*, produit du cuivre et du fer; elle est bien boisée; le sapin y devient très-beau, et seroit propre à la construction. On rencontre sur la côte beaucoup de corail et de coquillages, parmi lesquels on distingue la belle nacre de perle si recherchée en Chine.

Partout où nous descendîmes à terre, nous fûmes reçus par les habitans de la manière la plus amicale. Ils nous donnèrent toutes les informations que nous pouvions souhaiter, et parurent le faire avec plaisir, jusqu'à ce que nous leur demandâmes où demeuroit leur roi. Cette question sembla les frapper comme auroit pu faire la commotion que cause l'étincelle électrique; ils ne voulurent jamais répondre, et même quelques-uns d'eux évitoient soigneusement de faire mention en aucune manière de cet auguste personnage. S'en entretenir leur paroissoit un crime. En un mot, nous ne pûmes obtenir aucun détail sur ce qui le concerne.

Le costume des habitans est presque semblable à celui du Japon; mais ils paroissent d'un caractère bien différent, n'ayant rien de cet esprit d'indépendance et belliqueux qu'on trouve chez les Japonais.

L'agriculture les occupe entièrement. Nous ne vîmes aucune arme offensive, pas même d'arc ni de massue. Leur habillement ne peut guère convenir à un climat aussi froid que celui des îles Leckeo. Il consiste en plusieurs robes d'une étoffe aussi légère que la gaze, et qui doit être fort agréable en été, mais un peu froid en hiver.

Les maisons sont en pierres, couvertes de tuiles, et généralement bien bâties; elles sont presque toutes situées au milieu d'un jardin entouré d'une haie ou d'un mur.

Ces insulaires sont adroits et fort ingénieux en mécanique, si nous en jugeons du moins par plusieurs roues dentelées, et par d'autres pièces et machines très-bien exécutées, dépendant d'un grand moulin que nous vîmes dans l'île du Port. Nous avons aussi remarqué de belles salines qui produisent un sel très-blanc, ainsi qu'une jonque de 200 tonneaux, qui venoit d'être lancée, et plusieurs autres embarcations de moindre grandeur.

Les côtes de ces îles sont presque toutes ou formées de corail ou de granit, et la mer qui les baigne abonde en poissons, dont les habitans consomment une grande quantité. Ils ne vont à la pêche que pendant le beau temps, et n'emploient à cet effet que de petites pirogues, ou plutôt des arbres creusés.

Ces frêles embarcations, qui marchent très-bien, et qui portent chacune 4 ou 6 hommes, ne s'écartent pas de terre, et seroient incapables de résister à un mauvais temps ou à une mer un peu houleuse.

D'après la proximité de ces îles du Japon, on conçoit qu'il seroit facile d'établir un commerce avantageux avec ce dernier pays, si riche et si peuplé, les moussons ayant leur cours de manière à ne pas gêner la navigation.

Les îles Leckeo sont d'une étendue considérable, et consommeroient une grande quantité de draps, laine, verrotterie, cuirs, coton, poivre, sucre, épices et indiennes, toutes choses que les habitans nous parurent estimer beaucoup.

Les Européens sont très-ignorans sur ce qui regarde ces îles; nos géographes les placent, sur leurs cartes, dans une direction nord et sud, tandis qu'elles gisent du nord-est au sud-ouest. On y trouve peu de ports, mais les côtes sont saines et exemptes de dangers. Un vaisseau peut toujours s'en écarter et tenir la mer jusqu'au beau temps. Ordinairement il vente fort et il pleut beaucoup à la nouvelle et à la pleine lune. Le thermomètre fut, pendant notre séjour dans ce pays, depuis 74 jusqu'à 82 degrés. Le climat nous a paru tempéré, et il y fit presque toujours beau temps, avec une légère brise du nord-est.

Le voyage de lord Macartney en Chine, rapporte que la légation anglaise trouva à Pékin deux ambassadeurs des îles Leckeo; mais c'est une erreur. Les habitans nous ont assuré n'avoir eu aucune relation avec la Chine depuis plus de vingt ans, et ces ambassadeurs venoient sans doute de quelques îles plus occidentales.

La Pérouse fait, dans son voyage, mention des îles Leckeo, et ainsi que l'éditeur du *Naval Chronicle*, il pense qu'on pourroit établir avec ce pays un commerce avantageux.

Traduit par M. EPIDARISTE COLIN.

PRÉCIS DE LA GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du Monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du Globe; précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique; accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de Lieux; par M. MALTE-BRUN (1).

(PREMIER EXTRAIT.)

Nos lecteurs connoissent déjà le plan de cet Ouvrage par le *prospectus* qui a circulé avec le cahier XV de ces *Annales* (IIIe du tome V^e^), et qui n'étoit qu'un extrait du

(1) Cinq volumes in-8° d'environ 550 pages chacun, imprimés en grand format, sur beaux caractères neufs de philosophie, et papier carré superfin d'Auvergne; avec un Atlas de 24 Cartes géographiques, format in-folio, coloriées avec grand soin, et imprimées sur le quart du très-beau et fort papier *nom de Jésus*. Ces Cartes sont dessinées, d'après les idées de l'auteur, par MM. *Lapie* et *Poirson*, et gravées par d'habiles Artistes.

Le Tome Premier, de 550 pages, est en vente avec l'Atlas cartonné; prix du Tome Premier et de l'Atlas, 30 francs, pris à Paris, dont 6 francs à valoir sur la dernière Livraison; et 32 francs 50 cent. pour les recevoir (non cartonnés) *francs de port*, par la Poste. Le prix de l'ouvrage complet (en 5 vol. in-8° avec son Atlas) n'excédera pas 48 francs, pris à Paris. Le Tome II paroîtra sous peu. L'argent et la lettre d'avis doivent être *affranchis* et adressés à F. *Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10, à Paris.

(On sait que la Poste ne se charge jamais de Livres cartonnés. Les Personnes qui voudront l'Atlas cartonné devront le faire prendre à Paris, ou bien on le leur enverra à leurs frais par les voitures publiques. Ces deux moyens sont préférables pour éviter le froissement des Cartes.)

Discours préliminaire. « Nous nous proposons, dit l'Auteur, de renfermer dans une suite de discours historiques, l'ensemble de la Géographie ancienne et moderne de manière à laisser dans l'esprit d'un Lecteur attentif, l'image vivante de la terre entière, avec toutes ses contrées diverses et avec les lieux mémorables qu'elles renferment et les peuples qui les ont habitées ou les habitent encore. Cette tâche paroît immense, si nous considérons combien de détails variés il faut réunir dans un tableau de peu d'étendue; ce dessein paroît même téméraire, si nous réfléchissons sur la nature de la matière que nous devons traiter, matière qui ayant été abandonnée, chez les modernes, à des plumes plus doctes qu'élégantes, passe généralement pour n'admettre ni l'éclat des compositions littéraires, ni la profondeur des méditations philosophiques. »

Voici comment l'Auteur expose plus en détail le plan et la marche de son Ouvrage :

« Nous commençons, dit-il, par le tableau historique des progrès de la Géographie. Nous prenons cette science à son berceau. Moïse et Homère nous présentent d'abord les mappemondes de deux peuples antiques. Bientôt, à la clarté des étoiles, le navigateur phénicien traverse la Méditerranée et découvre l'Océan. Hérodote raconte aux Grecs ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dire. Le vaste système colonial de Carthage et les courses aventureuses de Pythéas de Marseille, font connoître l'occident et deviner le nord. La gloire d'Alexandre répand une vive lumière sur les contrées de l'orient. Les Romains héritent de la plupart des découvertes qu'avoient faites les nations policées de l'antiquité. Les Eratosthène, les Strabon, les Pline, les Ptolémée cherchent à coordonner ces matériaux encore imparfaits et incomplets. Puis la grande migration des peuples vient renverser tout l'édifice de l'ancienne Géographie : c'est en périssant

que les Grecs et les Romains apprennent combien le monde étoit plus étendu que leurs systêmes ne le faisoient paroître. Peu à peu ce chaos se débrouille, et avec une Nouvelle Europe, naissent les élémens d'une Géographie nouvelle. L'esprit des voyages se réveille; déjà il avoit inutilement conduit les Arabes et les Scandinaves, ceux-là aux Moluques, ceux-ci en Amérique; la science n'étoit point là pour recueillir le fruit de ces courses audacieuses. Plus instruits et non moins courageux, les Italiens et les Portugais, à l'aide de l'aiguille aimantée, parcoururent avec sûreté la haute mer. De toutes parts tombent les barrières qu'avoient élevées les préjugés et qui rétrécissoient l'horizon de la Géographie. Colomb nous donne le nouveau monde. Par mer et par terre, tous les peuples s'élancent dans la carrière des découvertes, et par leurs efforts réunis, le vaste ensemble du globe, malgré quelques ombres partielles, est enfin ouvert aux regards de la science. »

« Après avoir retracé ces époques de la géographie, nous en rechercherons les principes mathématiques, physiques et politiques. Nous emprunterons à l'astronomie ce qu'il faut nécessairement savoir sur la figure, la grandeur et les mouvemens de notre planète; à la Géométrie, les notions les plus nécessaires sur l'art de représenter, dans les bornes d'un dessin peu étendu, la forme exacte des terres et des mers; nous dirons comment on détermine la distance des lieux, et comment on compare les mésures diverses, usitées dans les divers pays. Passant ensuite au tableau physique du globe, nous contemplerons les grands traits de la nature, les montagnes dont se hérisse la surface de la terre, les mers qui la ceignent, les fleuves et les vallées qui la sillonnent; nous descendrons dans les cavernes et dans les mines; nous nous pencherons sur

les bords du cratère fumant ; en un mot, nous étudierons la structure du globe. »

« Après avoir pris connoissance des mouvemens de l'athmosphère et de la loi des températures, nous distribuerons dans leurs régions natales, les animaux, les végétaux, tous les êtres enfin que nourrit le sein inépuisable de la terre. Nous finirons par considérer l'homme dans son état naturel et politique ; nous classerons les races humaines d'après les nuances corporelles qui les distinguent, d'après les langues qu'elles parlent, les croyances qui les consolent ou les enchaînent, et les lois qui marquent l'essor de leur civilisation ou la profondeur de leur abrutissement. »

« Le globe terrestre a-t-il toujours été dans l'état que nous décrivons ? C'est une question qui n'intéresse pas moins l'histoire de l'homme que celle de la nature ; mais est-ce une question de géographie physique ? est-ce même une question que, dans l'état actuel des sciences, on puisse discuter avec fruit ? Nous n'entreprendrons point de la résoudre ; mais nous présenterons à la réflexion du Lecteur tous les faits dont l'imagination des géologistes compose de si brillans et de si vains systêmes. »

« Cette Introduction générale, cette théorie philosophique de la Géographie, remplira les deux Premiers volumes de notre Ouvrage. Les autres seront consacrés à la description successive de toutes les parties du monde. C'est ici qu'il nous a fallu de longues méditations, avant d'avoir pu trouver et arrêter la méthode qui réunît le plus de solidité et le plus d'agrément. Un ordre purement géographique paroissoit devoir anéantir les liaisons politiques et morales des divers tableaux que nous avions à présenter ; un ordre purement politique auroit nui à la description des montagnes, des mers, des fleuves, des

climats. Comment concilier, en quelque sorte, ces deux méthodes ? Il faut tenter plus d'une voie, il faut varier les moyens selon les obstacles qu'on se propose de vaincre. Esquissons, dans des introductions particulières, ces traits généraux qui appartiennent en commun à une partie du monde; plaçons, par exemple, le tableau des Alpes à la tête de la description de l'Europe, et celui des Cordilières, au commencement de la section consacrée à l'Amérique Méridionale. Plusieurs peuples, séparés dans l'ordre politique, ont-ils une origine, une langue, une histoire commune ? réunissons-les sous un seul point de vue; cherchons à former partout des masses bien arrondies et faciles à embrasser d'un seul coup d'œil; rassemblons en groupes naturels les petits états, et distribuons les provinces des grands empires, d'après la direction des montagnes et des fleuves; enfin, que toutes les comparaisons des divisions, au lieu d'embarrasser le discours, soient rejetées dans des tableaux synoptiques et analytiques. »

« Outre la disposition générale, il a fallu encore trouver la méthode particulière pour la description de chaque pays. Après avoir examiné toutes les prétendues classifications des objets de la Géographie spéciale, nous avons reconnu que c'est précisément l'emploi trop rigoureux de ces méthodes abstraites qui donne aux livres de Géographie tant de sécheresse. Grâces à ce vain appareil de science, la Géographie, cette image vivante de l'univers, ne semble en être que la froide et triste anatomie : la jeunesse la redoute, les savans la négligent, les gens du monde la dédaignent. Nous avons donc cru devoir suivre les principes généraux de l'art d'écrire; et variant d'après la nature des objets, non seulement le ton, mais même l'ordre de la description, nous avons cherché à inventer,

pour la peinture de chaque pays, un cadre particulier qui convînt à la grandeur relative des objets. Un pays offre-t-il le spectacle d'une riante culture? nous en détaillons avec soin les diverses productions. Est-il inculte? nous retraçons plus en grand le caractère que la nature lui a imprimé. Ici, dans un voyage supposé, nous énumérons sans sécheresse les villes de l'intérieur; là, navigateurs sans périls, nous voguons de port en port, d'île en île. Une nation joue-t-elle un grand rôle dans le monde civilisé? nous indiquons ses forces, ses ressources, ses intérêts. S'agit-il d'une peuplade sauvage? nous nous attachons davantage à peindre ses mœurs et sa manière de vivre. »

« Le choix des villes et des lieux remarquables que nous décrivons, est déterminé, tantôt d'après l'importance politique, tantôt d'après la célébrité historique. Nous prenons souvent la liberté de discuter, en passant, un point de Géographie critique, de résoudre un doute, de relever une erreur; nous ne nous interdisons pas non plus le plaisir de semer, au milieu d'une description topographique, des traits d'histoire ou des anecdotes relatives aux mœurs, et qui servent à fixer dans la mémoire les noms les plus difficiles à retenir. Pourquoi dédaigner de cueillir une fleur qui se présente à nos regards? Pourquoi une description du Monde ne ressembleroit-elle pas à notre terre elle-même, où les déserts les plus arides offrent de temps à autre une source limpide et de frais ombrages?

Le Premier volume qui vient de paroître, pourroit nous fournir matière à d'amples discussions; tout ce que la *Géographie ancienne* offre d'intéressant, mais d'obscur, tout ce que la *Géographie du moyen âge* présente de difficile et d'embrouillé, se trouve traité dans

un volume de 550 pages. On sent que ce travail ne sauroit être qu'une analyse succincte de tous les Auteurs de l'antiquité et du moyen âge; mais une semblable analyse conduit à mille questions incidentes; ici, c'est un voyage dont on nie la réalité: là, c'est une découverte qu'on n'a pas su retrouver avec certitude; le texte même des Auteurs et l'époque à laquelle ils vécurent, est souvent un sujet de contestation parmi les savans. Quelques journaux ont déjà assuré que l'Auteur du *Précis* avoit *vaincu toutes les difficultés*, éloge auquel nous n'osons souscrire; mais nous pensons qu'il a donné le résumé de l'Histoire de la Géographie, le plus complet qui existe dans aucune langue moderne, et qu'il en a dit tout ce qu'on pouvoit dire dans l'espace d'un volume.

Indiquons succinctement les matières traitées dans ce Premier volume.

A l'exception d'un Discours préliminaire sur la Géographie en général, et sur cet Ouvrage en particulier, ce Premier volume est consacré tout entier à l'histoire des découvertes et des systèmes géographiques antérieurs à nos jours. En voici les principaux articles. Dans le deuxième livre, l'Auteur, après avoir esquissé rapidement les notions géographiques des Hébreux et d'autres anciens peuples de l'Asie occidentale, expose en détail le système suivi par Homère, Hésiode, Eschyle et les chantres des Argonautes; système poétique et populaire, dont la connaissance est nécessaire pour expliquer le rôle que les îles Fortunées, les Hyperboréens, les Cimmériens et les Monts-Riphéens, ont joué dans la Géographie ancienne. Une mappemonde homérique donne l'explication des voyages des Argonautes et d'Ulysse.

Le troisième livre roule principalement sur les découvertes d'Hérodote: l'Auteur suit ce voyageur à travers les

trois parties du monde et termine en discutant le prétendu voyage des Phéniciens autour de l'Afrique. Dans le quatrième livre, on trouve la relation du voyage d'Hannon, amiral carthaginois, et le résumé des discussions auxquelles elle a donné lieu. Suivent les découvertes et recherches d'Eudoxus de Gnide, d'Hippocrate, de Xénophon et d'Aristote. Le cinquième livre contient un exposé général des découvertes dues à l'expédition d'Alexandre et aux entreprises des contemporains et des successeurs de ce conquérant; il se termine par une analyse des recherches de d'Anville, de Gosselin et d'autres, sur les diverses espèces de *stades* usitées parmi les anciens.

Les livres VI, VII, VIII et IX, offrent un abrégé de la *Géographie de Strabon*, fait sur l'original, et complété par tous les auteurs grecs ou romains dont les notions remontent aux trois derniers siècles avant Jésus-Christ. Dans ce tableau géographique, physique et historique des contrées connues de Strabon ou de ses contemporains, l'auteur a intercalé quelques discussions sur la position de Thule, sur le monument d'Adulis, et sur les voyages d'Eudoxus de Cyzique.

Les livres X, XI, XII et XIII sont principalement consacrés à une analyse de la *Géographie de Pline*, à laquelle on a joint les traits que fournissent Tacite, César et divers autres historiens et écrivains du premier siècle de l'ère chrétienne. On y remarque une discussion étendue sur les îles Fortunées, un ample extrait du *Périple de la mer Érythréenne*, et des détails sur la Germanie et la Gaule.

L'Histoire de la Géographie ancienne se termine dans le livre XIV, où se trouvent une analyse de Ptolémée, un exposé des opinions de Gosselin sur ce géographe grec, et un aperçu des voyages des anciens dans la Sérique ou le Thibet.

Le XVe livre présente le tableau de l'irruption des peuples désignés sous le nom de *Barbares*. L'auteur indique l'origine et les migrations des Huns, des Goths, des Vandales, des Bourguignons, des Francs, des Awares et d'autres nations. Il marque les principaux Etats nés du partage de l'Empire d'Occident, depuis l'an 500 jusqu'à l'an 900. Plusieurs cartes de l'atlas y ont rapport.

Dans le livre XVI, après avoir observé les derniers efforts de la Géographie dans l'Europe, l'Auteur peint l'état de cette science parmi les *Arabes*, et passe en revue les principales découvertes et connoissances de cette nation, en discutant le voyage des Almagrurim, la position du pays de Gog et Magog, et diverses autres questions obscures.

Le livre XVII présente les notions géographiques et les découvertes des *Normans* ou Scandinaves, et principalement une discussion étendue sur la découverte de Vinland, partie de l'Amérique septentrionale, en l'an 1001, et retrouvée en 1360, sous le nom d'*Estotiland*, d'après le vénitien Zéno, dont l'Auteur analyse la relation.

Après un aperçu général de l'état des études géographiques dans le moyen âge, de la manière de voyager, et des routes alors fréquentées, ainsi que de quelques cartes rares et célèbres, aperçu qui remplit le livre XVIII, l'Auteur emploie les deux livres suivans à examiner les relations des voyageurs, soit missionnaires, soit négocians ou autres qui, dans les 13e et 14e siècles, découvrirent et parcoururent les parties centrales et orientales de l'Asie. Carpin, Rubruquis, Marc-Paul, Oderic, Mandeville, Clavijo et autres, deviennent successivement ses guides; il discute les divers récits sur le *Prêtre-Jean* et son royaume.

Arrivé aux temps plus rapprochés de nous, l'Auteur, en réservant les détails pour la partie descriptive de son Ouvrage, expose rapidement dans les livres XXI et XXII les découvertes des Portugais en Afrique et en Asie, les voyages de Colomb, de Magellan et de tous les autres navigateurs modernes; en un mot, les progrès des connoissances géographiques dans toutes les parties du monde jusqu'à l'époque actuelle.

Les 24 cartes qui forment l'Atlas, ont été dessinées d'après les idées de l'auteur, par MM. Lapie et Poirson; elles sont gravées par des artistes avantageusement connus, et coloriées avec soin. Celles qui donnent les

systémes d'Homère, d'Eratosthènes, de Strabon et de Ptolémée, n'avoient jamais paru dans aucune Géographie universelle; elles sont pourtant bien nécessaires pour l'étude raisonnée de la géographie ancienne. Le *Monde connu des anciens* renferme toutes les corrections et augmentations faites depuis la mort de d'Anville, soit par M. Gosselin, soit par d'autres, et notamment par l'Auteur du Précis.

Les deux cartes de *l'Europe avant et après l'invasion des barbares*, donnent des détails absolument neufs sur la position géographique des nations pendant les quatriéme, cinquiéme et sixiéme siècles. La carte générale du *Moyen-Age* présente, pour la première fois, les connoissances des Arabes et les découvertes des Scandinaves; on auroit peut-être dû étendre le cadre de la carte à l'île de Madagascar et aux îles Moluques; on auroit pu faire deux cartes, l'une pour les Arabes, l'autre pour les Scandinaves; mais, dans un ouvrage destiné à l'instruction, on est obligé de viser à l'économie; le Pactole ne coule pas dans les académies ni dans les colléges, et pourtant il est désormais impossible qu'un Professeur puisse, en honneur et conscience, enseigner la Géographie sans avoir étudié cet Ouvrage. Il a donc fallu le mettre à la portée de toutes les bourses.

Dans les cartes modernes, toutes les nouvelles découvertes et observations ont été mises à profit. C'est principalement dans *l'intérieur de l'Afrique* septentrionale et australe, dans la *Nouvelle-Hollande*, dans les environs du *Mont-Caucase*, du *lac Aral* et de la *mer Caspienne*, sur les bords du *golfe Persique*, ainsi que dans le *Mexique*, sur les côtes du *Grœnland* et sur celles du *nord-ouest de l'Amérique*; enfin dans le *Bresil* et le *Paraguay* qu'il faut chercher les améliorations les plus importantes.

Les Lecteurs des *Annales* peuvent juger, par le *Tableau des découvertes des Scandinaves*, inséré *dans le Cahier suivant de ce Recueil*, quelle est la manière dont l'Auteur traite les questions scientifiques de l'histoire de la Géographie. Pour donner une idée du style et de la marche intéressante, il faudroit citer quelques passages; ce sera le sujet d'un deuxième et dernier extrait.

J.

NOUVELLES DIVERSES.

L'*Histoire de la Maison d'Autriche*, par M. *William Coxe*, traduite de l'anglais (1), paroît depuis un mois. Cet Ouvrage important ne doit pas être confondu avec les compilations que la curiosité du moment fait entreprendre à des auteurs faméliques. M. Coxe, animé du noble désir d'égaler les Hume et les Robertson, a puisé ses renseignemens dans les sources les plus respectables; les archives des gouvernemens lui ont été ouvertes; plusieurs hommes d'Etat lui ont communiqué des éclaircissemens jusqu'ici inconnus.

Des motifs, tirés de la prudence et de la politique, nous font suspendre l'analyse de cet Ouvrage, afin de la mûrir davantage.

Les connoisseurs de la littérature italienne font les plus grands éloges de l'*Histoire de la Révolution d'Amérique*, par M. *Botta*. Cet ouvrage, classique par son style, l'est encore par l'authenticité des renseignemens sur lesquels il est fondé. On nous en a promis un extrait.

M. le baron *de Schubart*, ambassadeur de S. M. Danoise, en Italie, vient de publier une traduction italienne d'une brochure très-intéressante pour l'histoire de nos jours; elle est intitulée l'*Assedio di Copenaghen*, c'est-à-dire le Siége de Copenhague. C'est le patriotisme le plus pur qui a dicté cet écrit au célèbre évêque de la Sélande, M. Munter, également recommandable comme théologien, comme voyageur et comme antiquaire, et, pour

(1) *Histoire de la Maison d'Autriche*, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à la mort de Léopold II (1218-1792). Par *William Coxe*, archidiacre de Wiltz, recteur de Bemerton, auteur de divers Voyages en Suisse et dans les royaumes du Nord, et éditeur des Mémoires des deux Walpole; traduit de l'anglais par *P. F. Henry*; avec une Carte des Etats de la Maison d'Autriche, après la paix de Vienne du 14 octobre 1809. Cinq gros volumes in-8°. Prix, 30 fr. pour Paris, et 38 fr. *franc de port*. A Paris, chez *F. Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

tout dire en un mot, un des hommes les plus érudits de notre siècle. Il méritoit d'avoir pour traducteur un homme d'Etat, un homme de lettres et un homme de bien; il ne pouvoit trouver ces trois qualités plus heureusement réunies que dans la personne de M. *de Schubart*.

Nous recevons à l'instant la réponse de M. *de Guigne* à une brochure que M. *Montucci* a publiée sous le nom supposé de *Sinologus Berolinensis*, et dans laquelle ce savant un peu bilieux a critiqué amèrement le *Voyage à Péking*. Cette réponse auroit été insérée dans ce Cahier si le temps eût permis de faire graver les caractères chinois. On la trouvera dans le Cahier prochain.

Les *Lettres Troyennes*, qui viennent de paroître, contiennent des observations critiques très-justes sur les ouvrages qui ont concouru pour le *prix décennal* d'histoire; l'auteur attaque vivement Rhulières, écrivain satirique et espion diplomatique plutôt que véritable historien; il n'épargne pas non plus *Sismondi*, qui a compilé une ennuyeuse histoire des républiques Italiennes du moyen-âge. Nous souscrivons à son opinion lorsqu'il dit que le *Tableau Historique des Nations*, par M. *Jondot*, méritoit bien plus une mention honorable que l'*Histoire de Catherine II*, par M. *Castéra*. Nous reviendrons sur ce concours intéressant.

Il paroît un *Manuel géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal* (1), extrait des meilleurs livres de ce genre, et propre à servir de guide à ceux que les événemens du jour appellent dans ces deux contrées.

(1) *Manuel géographique et statistique de l'Espagne et du Portugal*, où l'on trouve des notions exactes sur l'Etendue, le Sol, le Climat, les Productions et la Population de ces Pays; sur le Caractère et les Mœurs de leurs Habitans; sur le Gouvernement, les Finances, les Forces de Terre et de Mer, les Manufactures, le Commerce, l'Industrie, et l'état des Sciences, Arts, etc., etc. Un Volume in-8° de 535 pages, avec une Carte coloriée de l'Espagne et du Portugal. Prix, 7 fr. broché, et 8 fr. 75 cent. par la Poste, *franc de port*. A Paris, chez *F. Buisson*, Libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Neuvième Volume.

MÉMOIRE sur la destruction de l'île de Chrysès et du Volcan de Lemnos; par M. DUREAU DE LA MALLE. 4

PREUVES de la liberté des Femmes en Orient, ou leur sort comparé à celui des Anglaises; par MIRZA ABOU TALEB KHAN; traduit littéralement de la langue persane. 27

VOYAGE en Suède, fait dans les années 1808-1809; *par THOMAS HARRINGTON; traduit de l'anglais.* 46

EXTRAIT du Journal d'un Voyage en Mingrelie; par M. FÉLIX LAGORIO 76

VOYAGE de Milan aux trois lacs; traduit de l'italien par M. DEPPING. 129

ANECDOTES historiques sur l'Ordre de la Toison d'Or. 179

DESCRIPTION des diverses manières de Chasser, usitées dans l'Indoustan; par le colonel IRONSIDE; traduit de l'anglais. 213

VOYAGE à la Grande Chartreuse, en 1789; *par M. T*******.* 224

Essai historique et géographique sur l'Archipel des îles Marianes, situées dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique; par Bratring; *traduit de l'allemand par M.* Bader. 265

Notice sur Mozambique; par M. Epidariste Colin, *de l'Ile de France.* 304

Mémoire sur les pays de Souakem (Szauaken) et de Massuah (Massaua), situés sur la côte occidentale du Golfe de l'Arabie; accompagné d'Observations sur quelques pays limitrophes; par M. U. J. Seetzen. 329

Lettre de M. U. J. Seetzen, *faisant suite à son Voyage en Palestine.* 340

Sur le langage des fleurs; Dictionnaire du langage des fleurs; par M. Hammer. 346

Notice d'un ancien Tombeau de Wèstrogothie. 361

BULLETINS des Cah. XXV, XXVI et XXVII.

Correspondance critique sur l'Histoire et la Géographie. 88

Sur le faux Psalmanasar. 89

Observations sur le Voyage au Midi, de M. Millin. 91

Description des Hindous; par M. Solvyns. 15e *livraison de l'édition in-folio;* 6e *de celle in-4°.* 94

Tableau Géographique et Politique de la

Hongrie, de la Croatie et de l'Esclavonie, etc.; par M. DEMIAN. (Deuxième extrait.) 107

DESCRIPTION topographique et statistique de la France; par J. PEUCHET et P. G. CHANLAIRE. 116

*DESCRIPTION du Pachalick de Bagdad, suivie d'une Notice sur les Wahabis ect.; par M.***. (Premier extrait.)* 121

RECUEIL de traits mémorables, tirés de l'histoire du Danemarck, etc.; par OWE MALLING; traduit du danois par M. MOURIER. (Premier extrait.) 126

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie. 234

Extrait d'une Lettre sur le Passage des Huns à travers la Scandinavie. Ibid.

DESCRIPTION des Hindous; par M. SOLVYNS. 16e et 17e livraisons de l'édition in-folio. 245

VOYAGE à la recherche de La Pérouse, commandé par d'Entrecasteaux; publié par ordre de S. M. l'Empereur et Roi; rédigé par M. ROSSEL. (Deuxième extrait.) 250

TABLE de la hauteur des Montagnes, des Collines et des Lacs de l'Angleterre; tirée de la Géologie de M. JAMESON, et communiquée par M. FRIEDLÆNDER. 258

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie. 368

Extrait de quelques Lettres de M. STAMATI BULGARI, de Corfou, sur les Grecs modernes. Ibid.

ELEMENTOS de la Geografia astronomica, natural y politica de Espana y Portugal; par D. ISIDORO ANTILLON. 372

EXTRAIT des Procès-Verbaux de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France. 378

RAPPORT fait à la Société d'Émulation de l'Ile-de-France, sur les Mémoires géographiques et historiques à envoyer à M. MALTE-BRUN; par M. EPIDARISTE COLIN. 381

RENSEIGNEMENS sur les îles Leckeo ou Lieukieu, extrait du Journal du vaisseau le Frerick de Calcutta; par M. E. COLIN. 390

PRÉCIS de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau; par M. MALTE-BRUN. (Premier extrait.) 393

NOUVELLES DIVERSES, relatives à l'Histoire et à la Géographie. 403

DE L'IMPRIMERIE DE Mme Ve JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 20.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

TOME SECOND

de la Troisième Souscription,

ET DIXIÈME

de la Collection.

ANNALES
DES VOYAGES,
DE
LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE;
OU COLLECTION

Des Voyages nouveaux les plus estimés, traduits de toutes les Langues Européennes;

Des Relations Originales, inédites, communiquées par des Voyageurs Français et Étrangers;

Et des Mémoires Historiques sur l'Origine, la Langue, les Mœurs et les Arts des Peuples, ainsi que sur le Climat, les Productions et le Commerce des Pays jusqu'ici peu ou mal connus;

ACCOMPAGNÉES

D'un *Bulletin* où l'on annonce toutes les Découvertes, Recherches et Entreprises qui tendent à accélérer les Progrès des Sciences Historiques, spécialement de la Géographie, et où l'on donne des Nouvelles des Voyageurs et des extraits de leur Correspondance.

Avec des Cartes et Planches, gravées en taille-douce.

PUBLIÉES PAR M. MALTE-BRUN.

TOME DIXIÈME,

CONTENANT LES CAHIERS XXVIII A XXX.

A PARIS,

Chez F. Buisson, Libraire-Éditeur, rue Gilles-Cœur, n° 10.

1810.

ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

NOTICE

SUR LA

PROMENADE DES EAUX DOUCES

A CONSTANTINOPLE (1);

Extraite de Lettres inédites qui doivent former la suite des LETTRES SUR LA MORÉE, *etc.; par A. L.* CASTELLAN.

LE retour de la belle saison fait éprouver le désir de se rapprocher de la nature; et les simples jouissances qu'elle procure dans une contrée pa-

(1) M. Melling, auteur du Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore, fait graver en ce mo-

rée de ses dons, sont appréciées par les bergers comme par les rois.

Les souverains de la ville de Constantin alloient se délasser des plaisirs bruyans de leur capitale dans une maison de plaisance qu'ils avoient érigée aux Blaquernes, petite vallée située au fond du port de Constantinople : ils ne pouvoient choisir un lieu plus agréable; entouré de bois, ce vallon étoit arrosé de plusieurs ruisseaux qui traversoient en serpentant de belles prairies, et alloient ensuite se jeter dans le port. Ce lieu fut appelé les *Blaquernes*, du nom du prince qui régnoit dans le canton (1). Pulcherie, femme de Marcian, y construisit une église en l'honneur de la Vierge, que l'empereur Héraclius fit entourer de murs pour la garantir des incursions des Avares ou Hongrois. Le palais des Blaquernes étoit auprès de cette église, et il en est fait mention sous Justinien Rinotucete; Manuel Comnène

ment la vue des prairies de *Kiahad-Hané* ou des Eaux Douces. Il y a représenté le jeu du gérit beaucoup mieux que je ne l'ai décrit dans cette notice.

(1) Suivant Dionisius Bizantius. Guillaume de Tyr dit que ce palais étoit construit *in angulo civitatis juxta portum*. Nicetas le place aussi sur le port, comme fait Procope du temple des Blaquernes; Leunclavius dit que le palais des Blaquernes est celui de Constantin, dont les ruines se voient encore sous les murs de la ville, mais elles sont trop loin du port.

le rebâtit, orna les appartemens de peintures et de riches tableaux où toutes ses victoires étoient représentées, et le fortifia de murs et de tours. L'empereur Isaac l'Ange y ajouta d'autres fortifications; et lors du siége de Constantinople par les Français et les Vénitiens (1), le palais des Blaquernes existoit encore. Les Grecs avoient rompu un pont de pierre qui étoit sur la petite rivière qui se jette au fond du port; les Français le rétablirent, et tendirent leurs pavillons entre le palais dont ils se rendirent maîtres, et la ville.

Cette demeure des empereurs grecs fut détruite en même temps que leur empire, sans pour cela que la vallée perdît rien de ses charmes; et long-temps après, Amurat y fit faire des constructions sur les plans de celle de Marly, qu'il avoit fait demander à Louis XIV par Mehemet Effendi, son ambassadeur. Ce même endroit, qu'on appelle maintenant les *Eaux Douces* ou *Kiahad-Hané* (2), du nom d'un petit village qui s'y trouve, sert encore de promenade; et l'époque à laquelle le sultan fait mettre ses chevaux au vert dans les prairies de Kiahad-Hané est une sorte de fête pour

(1) Geoffroy de Villehardoin.

(2) Kiahad-Hané, fabriques de papier, que des Vénitiens avoient établies, et qui ont été détruites à l'instigation du gouvernement vénitien, jaloux de se voir enlever l'une des branches les plus importantes de son commerce avec Constantinople.

la nombreuse population de la ville, qui paroît se réunir toute entière en cet endroit.

Un voyageur doit rechercher avec soin ces sortes d'occasions; car ce n'est point dans les individus pris isolément qu'il doit chercher la physionomie d'un peuple, mais plutôt dans les circonstances où il se forme en grandes réunions: ainsi groupé, on peut bien mieux juger de son caractère, il se développe en quelque sorte par masses, et les détails disparoissent; il ne présente plus qu'un ensemble frappant qui doit vous donner la mesure de ses facultés morales et physiques. Ces considérations ont excité notre curiosité, et nous ne doutons pas que cette promenade ne nous fournisse quelques observations nouvelles.

Nous avons loué une caïque pour nous transporter à Kiahad-Hané; et quoique nous n'eussions que deux *paires de rames*, nous allions assez lestement pour voir se succéder d'une manière rapide une foule d'objets aussi nouveaux, que leur effet, leur forme et le contraste de leurs couleurs étoient bizarres. Le port a la forme d'une corne qui se replie un peu sur la droite. Après avoir laissé de ce côté plusieurs établissemens publics, tels que ceux de la marine, l'Ecole des Bombardiers, et du côté opposé le *Fanar* ou quartier des Grecs, le vieux sérail, etc., nous sommes arrivés à l'extrémité de la ville. Au-delà l'on n'aperçoit plus que quelques palais et harems plus ou moins

décorés, mais si légèrement construits qu'ils ne sont pas long-temps habitables. De ce nombre est *Kara-Haach* (arbres noirs), maison de plaisance du Grand-seigneur, où l'on a dépensé des sommes immenses, et qui a été abandonnée, nous a-t-on dit, parce que Sa Hautesse y avoit trouvé un reptile sur son sopha. La position de ce palais est charmante; au-dessus des murs de clôture l'on aperçoit la cime des arbres d'un très-beau jardin qui est abandonné comme le reste. Bientôt après l'on ne voit plus des deux côtés du port que des coteaux dont le terrain est nu et sans arbres; il paroît cependant susceptible d'être cultivé, et s'il ne l'est pas on n'en peut accuser que l'apathie des Turcs; ce contraste est tellement marqué, que si nous n'avions été dans ce moment entourés de caïques remplies de monde, et si les bords de la mer n'eussent été couverts d'habitans qui tous s'acheminoient vers le but de notre promenade, nous aurions pu nous supposer dans un pays désert, quoique nous ne fussions réellement qu'à une lieue de la ville.

Vers le fond du port, à l'endroit où il commence à se rétrécir, nous avons vu le nombre des caïques s'augmenter au point qu'on avoit peine à se frayer un passage, et l'embarras nous a paru inextricable lorsque nous nous sommes engagés dans des canaux étroits pratiqués au travers de joncs extrêmement touffus, qui forment

comme autant d'îles d'un beau vert. Les caïques étoient tellement pressées dans ces passages, qu'il ne falloit pas moins que l'habitude et l'adresse de nos conducteurs pour nous rassurer sur la crainte d'un naufrage peu dangereux, mais fort désagréable. Leur manœuvre est curieuse : dans ces sentiers tortueux ils passent rapidement à côté les uns des autres souvent sans se toucher ; et quelquefois dans un intervalle qui semble insuffisant, l'extrémité tranchante de la proue de la caïque s'introduit entre deux pareilles embarcations, faisant l'office du coin, elle les sépare, et au moyen de l'impulsion vigoureuse donnée par les rames qui se reploient alors en dedans comme des ailes, ils dépassent leurs rivaux ; ces rameurs s'en font un jeu et une espèce de défi : au reste ils sont fort polis ; et dans une confusion qui ressemble assez à celle d'un combat, on est surpris d'atteindre le but sans avoir été insulté, ni même avoir entendu la moindre vociférations. Notre modeste bateau à quatre rames étoit sans cesse dépassé par les gondoles des grand-seigneurs et des ministres turcs ; j'en ai déjà fait la description, mais cette fois j'ai encore mieux jugé de l'élégance de ces embarcations, qui sont certainement les plus jolies qui existent : elles sembloient voler à la surface de la mer, et brilloient autant de leur propre éclat produit par la dorure dont elles sont couvertes, que de celui que leur mou-

vement accéléré faisoit jaillir des eaux. Les rameurs, tous jeunes, de la même taille et choisis parmi les plus beaux hommes, sont vêtus uniformément de toile blanche, et quelquefois de mousseline. La beauté de leurs formes, la souplesse et la promptitude de leurs mouvemens et de leurs évolutions, offrent un spectacle très-agréable; le timonnier est ordinairement un beau vieillard à grande barbe; et les maîtres, assis sur des coussins, immobiles et détournant à peine leurs regards, fument paisiblement leur pipe, tandis que leur véhicule, lancé comme un trait, parcourt dans l'espace d'une minute plus de chemin que n'en pourroit faire un bon marcheur en un quart d'heure.

En débarquant aux Eaux Douces, on éprouve ce plaisir qui résulte toujours de l'ensemble harmonieux de la verdure, de l'ombrage et des eaux limpides distribuées sur un terrain inégal. La rivière se trouve resserrée en cet endroit dans un canal d'environ cent pieds de largeur, et dont les bords, revêtus en pierre, sont ombragés par des allées de très-beaux arbres. Ce canal forme plusieurs chutes peu élevées, mais qui occupent toute sa largeur. Entre les cascades l'on voit des kiosks revêtus de vives couleurs et de dorures; et le plus grand, qui forme perspective, est couvert d'une coupole en plomb doré; l'on y entretient la fraîcheur au moyen d'un bassin de marbre qui en

occupe le centre, et d'où s'élève un jet-d'eau. Au-dessous de l'appartement qui domine sur le cours de la rivière, l'on a rangé plusieurs vases de marbre d'où sortent également des jets qui retombent en cascades; enfin, au milieu du canal, se trouve un pont en bois, travaillé à jour et barriolé de rouge et de vert; l'on y monte par des escaliers suspendus sur des barres de fer recourbées, dont l'extrémité pose à terre. Ces escaliers aboutissent à un balcon en saillie où le sultan vient parfois respirer la fraîcheur des eaux et s'endormir voluptueusement au murmure produit par leurs chutes multipliées. C'est-là ce qu'on appelle le *Petit-Marly*, et certes ce local, où l'on pourroit réaliser les plus agréables créations du génie, mériteroit de passer entre les mains d'autres hommes que les Turcs, dont presque tous les ouvrages accusent cette précipitation puérile qui les fait se hâter de jouir le jour même, comme s'ils craignoient que le désir ne fût usé le lendemain.

Les vastes prairies qui s'étendent des deux côtés de la rivière étoient couvertes par une nombreuse population animée de la plus vive joie. Une jeunesse brillante de santé s'exerçoit à des jeux divers, qui tous ont beaucoup de rapport avec ceux des anciens.

Une troupe de ces jeunes gens, montée sur des chevaux arabes, parcouroit la plaine avec une

telle rapidité, que l'œil avoit peine à les suivre. Armés du gérit (1), debout sur les étriers, le corps penché en avant, ils se poursuivoient les uns les autres, et ce javelot à la main, ils s'attaquoient ou cherchoient à éviter leurs adversaires en décrivant des cercles immenses ou des contours sinueux : tantôt ils lançoient leurs chevaux avec la rapidité de la flèche, et tout à coup, les arrêtant avec adresse, ils esquivoient ainsi les atteintes du gérit lancé dans la direction qu'ils paroissoient devoir suivre et qui siffloit loin d'eux, tomboit sur la pointe et étoit atteint par le cavalier arrivé assez à temps pour le saisir au bond; s'ils le manquent, ils ne le ramassent pas moins sans descendre de cheval ni s'arrêter; il leur suffit de se baisser assez pour l'atteindre avec un crochet fait exprès et qui pend à l'arçon de la selle.

D'autres jeunes gens, distribués en deux bandes, postés en face les uns des autres, à une distance de quelques cents pas, se lançoient également le gérit, l'attendoient de pied ferme, le

(1) Le gérit est un bâton droit et léger, de quatre ou cinq pieds de long, et proprement une branche de palmier dépouillée de ses feuilles. La Numidie est nommée par les Arabes *Beled al Gerid*, parce qu'elle est abondante en palmiers qui se dépouillent de leurs feuilles à cause de la sécheresse du pays. Le jeu du gérit est nommé par les Turcs *girid oini*.

D'Herbelot, *biblioth. orient.*

détournoient ou le faisoient tomber à leurs pieds à l'aide de celui qu'ils tenoient à la main, et même quelquefois saisissoient adroitement au vol celui de leur adversaire pour le lui renvoyer, et cela plusieurs fois de suite.

Les vieillards étoient assis sur le gazon à l'ombre des arbres touffus qui bordent le canal; de-là ils jouissoient de la fraîcheur de l'ombrage et des eaux, et surtout du coup d'œil que présentoit la plaine couverte de gens dont les vêtemens variés, et presque tous de couleurs très-vives, sembloient parsemer le gazon d'une moisson de fleurs; ou bien, appelant des baladins et des lutteurs, ils se plaisoient à voir les mouvemens efféminés et lascifs des premiers qui, très-jeunes, d'une jolie figure, vêtus d'habillemens de soie brodés, portant des pendans d'oreilles, des chaînes d'or ou d'autres bijoux, et faisant voltiger autour d'eux des schals légers, ressembloient moins à des hommes qu'à des courtisanes avec lesquelles on ose à peine soupçonner qu'ils aient des rapports encore plus frappans.

J'ai décrit ailleurs les combats des lutteurs; j'ajouterai que c'est un des exercices que les Turcs préfèrent. Ils semblent mieux jouir du *dolce far niente*, de cette douce incurie, lorsqu'ils sont spectateurs d'actions vives ou de mouvemens violens; aussi recherchent-ils le spectacle des baladins, des danseurs de corde, des escamoteurs,

et en général de tout ce qui peut leur remuer vivement l'imagination sans les obliger de sortir de leur immobilité physique. Quelques-uns sont assis sur une estrade bien abritée des rayons du soleil et garnie de coussins; là, on aura peine à le croire, les jambes croisées et sans bouger de place, ils prennent leur fusil tout chargé des mains d'un esclave et tirent au blanc jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but.

Des jeux de toute espèce sont distribués çà et là, et ce sont les enfans et les jeunes gens qui y prennent part. Nous ne parlerons que de celui qui présente une roue plantée horizontalement au sommet d'un poteau : de l'extrémité de chacun de ses rayons pendent des cordes terminées par un gros nœud ou un court bâton sur lequel on se met à califourchon en tenant la corde embrassée : un homme fait tourner cette roue au moyen d'un levier; elle communique aux cordes un mouvement de répulsion qui tend à les faire écarter, et procure aux enfans le plaisir de courir ainsi les uns après les autres sans pouvoir s'atteindre.

Une foule de marchands parcourt l'espace de la promenade, ou bien ils établissent de petites boutiques qui bordent le canal et offrent l'apparence d'une foire. Ici ce sont des hommes portant sur leur tête un large plateau de bois, sur lequel sont posées en pyramide des soucoupes

remplies de fromages à la crême ou de lait caillé: d'autres vendent des morceaux de pâte roulés qui contiennent de la viande, ou des galettes très-minces et à peine cuites, saupoudrées de petites graines aromatiques. Le trépied dont ils se servent pour poser leur petite table ronde, couverte de fruits ou de friandises, est absolument pareil à ceux que les anciens portoient dans leurs cérémonies religieuses; il ne consiste qu'en plusieurs bâtons croisés et assujétis dans leur milieu et à leurs extrémités de manière à pouvoir se réunir ou s'écarter à volonté. Ces trépieds servent aussi d'échafaudage à de petites fontaines mécaniques qui représentent un temple arabesque, un kiosc orné de clinquant et de fleurs, et d'où s'élèvent de petits jets et cascades de sorbet au citron et à la rose. Ce joli édifice est entouré de vases de verre de formes et de couleurs variées; c'est dans ces coupes transparentes qu'on vous présente une boisson saine, agréable et glacée; si on le désire, on ajoute au sorbet une plus forte dose d'essence de rose contenue dans une bouteille dont le goulot long et terminé en pointe, ne laisse échapper à la fois que quelques gouttes de cette précieuse liqueur.

Si je n'ai point encore parlé des femmes, c'est qu'elles sont dans des endroits séparés dont l'entrée, gardée par des bostangis, est interdite aux hommes, et où elles ont leurs jeux, leurs amu-

semens particuliers; en passant devant la barrière on entend le bourdonnement confus d'un grand nombre de voix et les expressions d'une gaîté bruyante qui se mêlent aux sons des instrumens et aux clameurs des marchands. Ces barrières ne sont souvent autre chose qu'une corde tendue sur des piquets plantés de distance en distance, mais un homme qui oseroit pénétrer dans cette enceinte, nouvel Orphée, seroit déchiré par ces bacchantes; aussi n'y a-t-il point d'exemple d'un pareil attentat. On ne peut pas mieux juger de la beauté des femmes dans ces endroits que quand on les rencontre dans les rues, car elles sont enveloppées du large *féretgé*, et leur tête est entourée à plusieurs reprises d'un voile de mousseline qui ne laisse apercevoir que leurs yeux; mais la coquetterie, qui est dans tous les pays plus forte que la crainte, brave les défenses, excite le désir et indique au sexe le moyen de faire apercevoir ses attraits. Le féretgé, qui est ouvert par devant, et seulement croisé sans être attaché, peut s'entr'ouvrir un moment et laisser apercevoir la richesse des vêtemens de dessous; serrés à la ceinture, ils accusent la forme, la souplesse de la taille et modèlent les contours du sein, couvert d'une mousseline transparente. Une main potelée, dont les doigts sont ornés de brillans, sort de la large manche destinée à la cacher; le voile qui dérobe la figure s'écarte

au moyen d'un léger artifice; la jeune beauté n'incline modestement la tête que pour faire distinguer une bouche charmante qu'un sourire embellit encore; enfin, un pied furtif s'avance, joue avec les longs plis du féretgé et complète la revue de ses charmes, malgré toutes les précautions de la défiance orientale. Ces coups d'œil mystérieux et jetés à la dérobée; ces légères faveurs, que les femmes savent si adroitement distribuer; mille inventions pour hâter ou ralentir leur marche; la tête, qui se détourne en passant; un geste significatif et imperceptible font connoître à l'étranger les plus secrets mouvemens de la curiosité, du désir de plaire, et quelquefois de l'amour. Mais il faut se méfier de ces amorces attrayantes, dangereuses et quelquefois perfides. Si l'on négligeoit de consulter la prudence, pour un plaisir bien fugitif on s'exposeroit aux effets cruels de la vengeance, préparés par la jalousie et la haine superstitieuse des Turcs qui, après vous avoir fait tomber dans le piége, ne vous feroient grâce de la vie que pour vous forcer à prendre le turban.

A cette occasion, voici ce qui est arrivé, il y a quelques années, à un négociant [illegible]politain. Il avoit été un vendredi dans l'*Atmeidan* pour voir passer le Grand-seigneur qui, ce jour-là, comme on sait, traverse en cérémonie la place du Sérail pour aller à Sainte-Sophie. Parmi les spectateurs

l'étranger remarque une jeune Turque fort bien faite, et accompagnée d'une esclave; il les suit jusqu'auprès de la *Colonne Brûlée* où elles entrent dans le *Bazar* pour faire des emplettes; la jeune femme paroît éprouver du plaisir à être distinguée et le témoigne par quelques regards de bienveillance; le Napolitain enchanté la suit encore avec précaution jusque chez elle, et ne manque pas de venir rôder les jours suivans sous les fenêtres du Harem. Devenu plus hardi, un soir il hasarde une sérénade qui malheureusement est interrompue d'une manière très-brutale par le père ou le mari de la jeune beauté. Néanmoins le vendredi suivant il ne manque pas de se poster auprès de la mosquée, se flattant de revoir sa maîtresse, qui en effet ne tarda pas à paroître accompagnée d'une autre esclave chargée d'un gros paquet. Le Napolitain, ivre de joie, ne peut maîtriser ses transports; il s'approche pour parler à l'objet de son amour; mais un geste significatif lui commande la discrétion, et un sourire dont il est accompagné lui permet d'espérer; la belle voilée se remet en marche, et d'un regard elle indique à son amant qu'il peut la suivre; on prend un autre chemin qui mène vers le quartier des Juifs, connu pour servir de théâtre à de pareils rendez-vous; et, à la grande satisfaction du Napolitain, les deux femmes entrent dans une boutique de peu d'ap-

parence, et de là dans une pièce intérieure où il est invité de les suivre ; mais à peine y a-t-il pénétré que la porte se referme, et l'esclave jetant son féretgé montre à l'amant stupéfait et tremblant un vigoureux Turc à barbe noire, qui, d'une voix de tonnerre, et le menaçant de son candjiar, lui ordonne d'opter de suite entre le pal ou le turban : on déploie alors à ses yeux les vêtemens qu'on avoit apportés tout exprès; le pauvre Napolitain hésite, on le menace encore du terrible pal; alors il se met en devoir de prendre le turban et l'habit des fidèles serviteurs de Mahomet. Cependant il demande si en apostasiant il pourra se flatter d'épouser sa maîtresse; mais le Musulman observe qu'étant lui-même son mari, il ne peut la lui céder, et que d'ailleurs, suivant le Coran, il lui sera permis de prendre trois ou quatre autres femmes pour se consoler. Peu flatté de cette mauvaise plaisanterie, le néophyte va prononcer la fatale formule qui doit irrévocablement le faire changer de religion, lorsque le marchand juif lui suggère l'idée de se rédimer avec une forte somme; il en fait la proposition, intercède pour l'étranger, et obtient enfin que moyennant une réparation pécunière envers le Turc, et quelque reconnoissance envers lui-même, il sera renvoyé absous de ses criminelles tentatives. Le Napolitain consent à tout, signe quelques billets à ordre,

on lui ouvre les portes et il se hâte de sortir, à peine remis de sa frayeur, mais bien certainement guéri de son amour.

Pour jouir plus long-temps du spectacle de la joie publique, nous avons résolu, en retournant à la ville, de faire une partie du chemin par terre. Nous devions nous attendre à être témoins du résultat des excès auxquels se livre le peuple à la suite de ces sortes de fêtes; mais nous avons été surpris du calme et de l'ordre qui régnoient sur la route : nous n'avons rencontré qu'un petit nombre de gens ivres, et encore étoient-ils presque tous des Musulmans, sur lesquels le vin avoit produit un effet d'autant plus violent qu'ils y sont moins habitués; les Grecs et Arméniens qui, sans doute, s'étoient bien moins observés, conservoient tout leur sang-froid. C'étoient les femmes qui faisoient paroître une joie plus communicative et surtout plus bruyante. Elles étoient entassées dans les *arabas*, sorte de charrettes enjolivées, couvertes d'une toile en berceau, et traînées d'un pas extrêmement lent par de beaux bœufs enharnachés d'une manière pittoresque. Le babil ou les chansons de ces femmes s'entendoient de fort loin. En passant près de nous elles nous apostrophoient sans aigreur; et nos vêtemens étroits, et surtout nos chapeaux, excitoient leurs éclats de rire et leurs remarques joyeuses.

Cependant la nuit approchoit; et cette cohue

devenant fatigante et même dangereuse, malgré l'adresse des troupes de cavaliers qui fendoient la foule, nous nous sommes rembarqués pour retourner à Pera, contens de notre excursion, et nous faisant part mutuellement de nos observations, dont je ne trace ici qu'un abrégé qui doit suffire néanmoins pour donner une idée des amusemens du peuple turc.

VOYAGE

DANS

LA VALLÉE DE GLENCO

EN ÉCOSSE,

EXTRAIT D'UN OUVRAGE ANGLAIS INÉDIT (1);

Par M. DEPPING.

DANS un des volumes précédens (2), nous avons parcouru avec nos lecteurs une partie de l'Écosse, et nous en avons remarqué les curiosités : si, comme nous nous en flattons, ce voyage rapide ne leur a pas déplu, ils ne seront pas fâchés d'en faire un autre dont le but sera de connoître un des sites les plus pittoresques de ce pays. La première fois notre guide étoit un homme du monde accoutumé à n'observer qu'en passant; cette fois-ci c'est un penseur anglais, M. Macdonald, qui

(1) *Voyage en Écosse; par M. M.* (Macdonald). Il n'en a paru encore qu'une traduction allemande, faite sur le manuscrit par M. Soltau. Leipzick, 1808; 3 vol.

(2) Lettre sur l'Écosse, t. IV, cah. 2, Souscript. 1re.

nous fera le récit instructif d'une partie de son voyage, entrepris dans le noble dessein d'examiner sa patrie, et d'en étudier les beautés et les ressources.

On nous avoit fait, dit M. Macdonald, une description si effrayante des belles horreurs de *Glenco*, que nous n'aurions pas voulu quitter les montagnes d'Écosse sans avoir vu cette contrée la plus sauvage du royaume de la Grande-Bretagne, lors même que le nom d'Ossian n'auroit pas été un assez puissant motif pour nous attirer au séjour favori de ce grand poète. Nous quittâmes *Tyndrum*, situé dans la plus haute région habitable des îles Britanniques, et nous nous enfonçâmes dans la partie la plus montagneuse; mais quoique le temps fût beau, nous ne pûmes voir cependant que peu de sommités, parce qu'elles étoient enveloppées dans des masses grisâtres de nuages flottans. De temps en temps les rayons du soleil en percèrent les moins épaisses, tandis que les autres conservèrent leur sombre teinte et offrirent avec les premières ce contraste de jour et d'ombre, dont le mélange produit un si bel effet dans les paysages. Quelquefois des colonnes de vapeur descendoient du haut des montagnes dans la plaine, et sembloient s'y livrer des combats; d'autres fois leurs bases se fixoient sur la terre, tandis que leurs parties supérieures se confondoient sous les formes les plus bizarres;

souvent un nuage épais et noir étoit entouré de légères nuées d'un clair brillant : l'œil égaré par l'imagination sembloit reconnoître dans ces mélanges aériens des animaux, des paysages, des flottes.....

Les chemins sont généralement beaux et bien entretenus dans toute cette contrée, quelque âpre qu'elle soit par elle-même. A 9 milles de Tyndrum est le petit bourg d'*Inveraoren*, situé sur le bord d'un lac charmant. Mais après avoir passé cet endroit, tout change de face. Un marais immense et des eaux stagnantes remplacent le site pittoresque que le voyageur vient d'admirer : pas une maison, pas un arbre ne se présentent à ses regards dans toute l'étendue de l'horizon. Nous n'aperçûmes pas même un être vivant; tout nous offroit l'image d'un grand désert. Les glaciers de Savoie, les bruyères de Hanovre renferment du moins quelques traces de végétation : ici la terre n'est couverte que d'une poussière noire, dont la teinte lugubre ajoute encore à l'horreur de la scène; dans le lointain se présentent d'énormes rochers, dont les intervalles sont remplis de neige: on rencontre aussi quelques blocs de granit et de quartz à moitié décomposés, qui ont lutté pendant une suite inconnue de siècles contre le temps et les élémens.

Nous arrivâmes enfin aux confins des trois comtés, d'*Invernèss*, de *Perth* et d'*Argyle*; la na-

ture y a rendu superflue la démarcation des limites, car personne ne songe à réclamer son droit sur ce désert stérile, appelé dans le pays, *the Black Mount*, la Montagne Noire. Une mauvaise auberge où nous entrâmes ne changea point la triste impression que nous venions de recevoir de tous les objets environnans. Nous fîmes encore 4 milles à travers ces landes, lorsqu'enfin nous parvînmes à l'entrée de la fameuse vallée de *Glenco*. Les sommités des montagnes étoient dans ce moment couvertes de brouillards; les nuages descendoient peu à peu de tous les côtés, et se dissolvoient en pluie. Depuis le bas jusqu'à une élévation de 2 à 3,000 pieds, l'air étoit cependant serein, et nous distinguâmes assez bien tous les objets situés dans la profondeur. D'après ce qu'on m'avoit dit sur l'effet de ces nuages, je me réjouissois de les y trouver; cependant j'avois à craindre qu'ils ne m'ôtassent, vers le crépuscule, une partie de la perspective. Nous nous fîmes part de nos observations, quand tout à coup nous fûmes frappés par la vue d'un phénomène fort singulier. Toute la vallée que nous avions devant nous, depuis le bas jusqu'à une hauteur de quelques milliers de pieds, étoit bien éclairée, tandis qu'un voile noir, suspendu au-dessus de nos têtes, et embrassant toutes les montagnes, depuis la droite jusqu'à la gauche, nous en déroboit les sommités. A gauche, quatre lignes

sembloient unir ce voile majestueux à la rivière de *Cona;* et dans le chemin à droite une cascade bruyante se précipitoit d'une hauteur d'environ 1,000 pieds. Au fond de la vallée se montroient trois ou quatre grandes montagnes, dont l'une, terminée en cône, fermoit l'horizon et contrastoit par sa belle forme et sa pente couverte d'herbes, avec les rochers nus et horribles du nord-est. Le bassin de la vallée ressembloit en quelque façon à une cale de vaisseau. Au premier aspect de cette belle scène, nous poussâmes un cri d'admiration en nous élançant hors de la voiture.

Notre conducteur montagnard se réjouissoit de nous voir ainsi extasiés; mais son contentement fit bientôt place à une sensation pénible et douloureuse, occasionnée par la vue d'une contrée qui lui rappeloit le massacre horrible arrivé dans cette vallée en 1692, pendant le règne du roi Guillaume, et décrit par *Smollet.* Notre conducteur descendoit, comme il nous l'a avoué ensuite, de la malheureuse famille qui fut victime de cette cruauté. Quant à moi je me sentois pénétré d'admiration autant que saisi de frayeur: je souriois et je frémissois quand je comparois en idée tous les petits ouvrages des hommes avec ce que la nature avoit produit ici de gigantesque et d'imposant. Nous étions élevés plus de 200 pieds au-dessus de la vallée, et la descente que

nous allions entreprendre ressembloit à celle de l'Averne.

Nous nous mîmes en marche; mais plus nous avancions, plus la pente devenoit rapide : nos chevaux levèrent la tête comme s'ils craignoient d'être entraînés; et nos cochers, nés dans le pays plat, marmottoient des prières. Les montagnes paroissoient s'entasser de plus en plus au-dessus de nous et menaçoient de se joindre pour nous écraser. Toute la nature sembloit se déchaîner contre nous; car, outre les torrens qui nous environnoient, la pluie se précipitoit en torrens, et le vent siffloit avec violence dans les rochers; quelquefois des aigles se précipitoient du haut des nuées et fondoient sur les sombres abîmes où nos regards ne pouvoient les suivre. Quand nous arrivâmes aux bords de la *Cona*, nous n'entendîmes plus que le fracas des cascades et le sifflement de l'ouragan. Cependant, ce qui auroit dû causer de la frayeur à mes compagnons, surtout aux dames, ne fit qu'augmenter leur ravissement. Enchantés de cette confusion des élémens, nous restâmes exposés à la pluie jusqu'à ce que nous en fussions trempés, et nous avançâmes au moins un mille à pied pour admirer tout de plus près. Mais déjà le jour tomboit, il falloit songer à trouver une habitation, un gîte pour la nuit. Après deux heures de marche, nous

arrivâmes à l'auberge de *Balachaolish*, où nous nous remîmes de nos fatigues et passâmes la soirée de la manière la plus agréable : l'air et la marche nous avoient inspiré une gaîté extraordinaire, et peut-être n'y avoit-il pas dans toute l'étendue des îles Britanniques une société plus enjouée que ne l'étoit la nôtre dans ce misérable cabaret, au milieu de la contrée la plus sauvage de l'Écosse.

Le lendemain à notre lever nous trouvâmes la nature tout à fait changée. Les brouillards, quoiqu'ils roulassent encore en masses d'une montagne à l'autre, n'avoient pourtant plus cet aspect effrayant de la veille. Le soleil animoit de ses rayons bienfaisans toute la contrée, et prêtoit au tableau une teinte délicieuse. Dans les pays plats on n'a pas d'idée de la vivacité qu'ont les rayons du soleil parmi les hauteurs, et encore moins du contraste qui y règne entre l'obscurité des vallées et des lacs, et le brillant éclat des revers de montagnes, entre la sombre verdure des forêts et la nudité des rochers, entre la végétation du fond et la neige éternelle des sommités qui se perdent dans les airs. Ces oppositions singulières font naître dans l'ame du voyageur des sensations qu'il n'éprouve jamais dans les pays plats. Ici les plaisirs fatiguent; là, au contraire, au milieu de ces scènes sublimes, ils donnent du ressort aux forces vitales, et montent en quelque sorte l'ame

à un ton plus élevé. Toutes les petites tracasseries des sociétés disparoissent de notre mémoire en face des augustes objets qui frappent nos sens et s'en emparent à l'exclusion de toute autre impression.

Je fis à notre société la proposition de retourner à *Glenco* et d'en examiner les beautés avec plus de loisir et d'attention que la veille; on y consentit unanimement: nous montâmes en voiture et passâmes à travers les carrières d'ardoise, le long du beau lac de *Lochleven*, par un chemin des plus romanesques. Au bout de 4 ou 5 milles nous nous trouvâmes à l'entrée occidentale de la vallée. Là j'eus occasion de remarquer combien est différent l'aspect d'un même paysage selon qu'on le considère sous divers points de vue; d'ailleurs la différence du temps modifioit aussi beaucoup l'impression que faisoit sur nous la vallée le jour de la veille et du lendemain. C'étoit le plus beau temps que nous eussions eu pendant tout l'été. Les montagnes étoient visibles jusqu'aux dernières sommités, à l'exception d'une ou deux qui se cachoient au milieu de la région des neiges, dans une enveloppe de nuages. Ce fut surtout quand nous fûmes près de la maison de *Macdonald d'Achtrichton*, située entre deux montagnes formidables, que toutes les beautés de la vallée se développèrent à nos regards. Mais la route sembloit se terminer devant un rocher

perpendiculaire de 2000 pieds d'élévation, et du haut duquel des centaines de ruisseaux se précipitoient dans la *Cona*. A droite nous avions *Malmore*, célébré par Ossian; et à gauche, les siéges de *Dersegrena* et d'*Everallin*, épouses de Fingal: à quelque distance de nous couloit la *Cona*, et tous les objets qui nous entouroient nous rappeloient des passages des chants d'Ossian. Nous descendîmes, et après avoir confié le soin des voitures à nos domestiques, nous nous séparâmes pour aller examiner les beautés du *Glen* (1), les uns celles du règne minéral, les autres celles de la végétation. Quant à moi, je passai avec mon guide montagnard la *Cona*, et je me promenai sur les bords de cette rivière jusqu'à sa source, en suivant le cours de mes rêveries. Que ne puis-je exprimer et communiquer aux lecteurs toutes ces sensations singulières que j'éprouvai tour à tour, et dont le souvenir agit encore sur moi avec tant de charme! En arrivant au lac d'*Achtrichton*, formé par la Cona au milieu de la vallée, je sentois ma poitrine opprimée et j'avois de la peine à respirer.

La fragilité et l'inconstance des choses humaines, comparées à la puisssance, à la stabilité de la nature, me causoient un sentiment pénible; le sou-

(1) *Glen* signifie en écossais une vallée arrosée par des sources.

venir de la société me quitta; je me sentis transporté seul dans un nouveau monde. L'intervalle des époques disparut à mes yeux; les temps d'Ossian me parurent durer encore. Un doux repos succéda dans mon ame à la violence des premières sensations, et bientôt une joie pure la remplit toute entière. L'éclat des teintes variées répandues sur les montagnes, les forêts, les rochers et la nappe du lac, égayoit et animoit le beau tableau qui se présentoit devant moi: mon imagination se figuroit toute la contrée habitée encore par les héros d'Ossian; je voyois des milliers de chasseurs poursuivre les bêtes fauves dans les antiques forêts de Malmore, et les faire retentir du son de leurs cors belliqueux; mais au milieu d'une belle prairie, à l'abri des rochers, je croyois apercevoir de paisibles cabanes habitées par d'heureuses familles qui, à la fin de la journée et de leurs travaux, se délassoient en chantant des poèmes ossianiques : leur vie me paroissoit avoir quelque chose de pur et de céleste. Dans ce moment mon œil découvrit un endroit délicieux sur le bord du lac; je m'imaginois y être établi et partager ce bonheur avec l'amie de mon ame. Enchanté de cette félicité idéale, je me sentis tout d'un coup rappelé à moi par le bêlement des brebis qui s'approchoient; une jeune bergère, portant un fuseau à la main et entourée de deux jolis enfans, se présenta à mes yeux.

toute la vallée qu'une douzaine d'habitations passables. Cet abandon total me frappoit d'autant plus, que je savois qu'au temps du massacre dont j'ai fait mention, la population y étoit très-considérable. Mais M. M**, qui nous invita, le soir de notre excursion, à souper, expliqua ce changement, en me disant que toutes les maisons bâties de chaume et de bois avoient été incendiées dans la nuit du massacre, et que depuis cette catastrophe la population est allée toujours en déclinant. Au lieu de 500 ames qu'on y comptoit en 1692, la vallée n'en renferme plus aujourd'hui que 200. D'autres causes contribuent encore à la diminution de la population, non seulement dans la vallée de *Glenco*, mais aussi dans tout le reste de la Haute-Écosse : d'un côté la funeste manie des nobles, de préférer la multiplication de leurs troupeaux à celle de leurs sujets; et de l'autre l'émigration constante des Ecossais en Amérique : cette dernière coutume est un mal pour toute la nation; aussi le parlement l'a-t-il déjà prise en considération.

A huit heures du soir nous nous rendîmes à *Achtrichton-House* où nous trouvâmes plusieurs gentilshommes du voisinage assemblés pour danser. Leur costume et leur langage étoient à la fois simples et élégans. On ne parla qu'anglais par complaisance pour notre société, dont plusieurs n'entendoient point le galique.

J'ai remarqué que dans le haut pays tout homme de condition parle ordinairement anglais, et qu'on le parle mieux ici que dans le pays plat, et même dans le nord de l'Angleterre. La musique étoit composée de deux violons et d'une basse : on dansoit des *reels*, des *strathspeys* et d'autres danses écossaises sur des airs du pays fort agréables. Les danseurs observoient parfaitement la mesure, et montroient en général beaucoup d'adresse et de grâce.

Rien ne peut contraster davantage que cette riante assemblée comparée à l'aspect sauvage de la contrée au milieu de laquelle nous nous trouvions. Qu'on se figure dans un salon brillant la musique charmante de la danse, et dans une vallée déserte le fracas des cascades d'une rivière écumante; un appartement meublé et illuminé avec élégance, et en dehors d'énormes pans de rochers ensevelis dans une nuit profonde; une société gaie et aimable, et un désert où règne un silence lugubre! rarement des situations aussi opposées se trouvent être aussi voisines.

Je m'entretins avec notre hôte des poèmes d'Ossian, et j'appris qu'il croyoit fermement à leur authenticité: il m'en récita, en langue galique, une ou deux strophes qui avoient rapport à des usages du temps de Fingal. Les voici :

Elle me salua d'un air amical, auquel sa grâce naïve donnoit encore plus de prix. Ses enfans venoient à moi sans timidité; et voyant dans mes mains des minéraux que j'avois recueillis dans ma course, ils se mirent à sourire et montrèrent avec quelque fierté les fleurs qu'ils portoient dans un petit panier. Je m'entretenois avec la jeune paysanne en galique, quand j'entendis la voix de mes compagnons de voyage qui me rappeloient pour s'en retourner.

Je n'obéis qu'à regret à leur signal; et peu de temps après nous nous retrouvâmes tous auprès d'*Achtrichton-House*.

Chacun fit part à la société de ce qu'il avoit observé dans sa course et du plaisir qu'il avoit goûté.

Voici quelques observations générales qui furent le résultat de nos excursions particulières.

Le sol de la vallée est assez fertile et produit de bons herbages; la seule chose qui y manque, c'est du bois, dont on ne peut cultiver les plantations sans de grands obstacles, par la raison que presque toute la vallée sert de pâturage aux troupeaux de brebis qui, comme l'on sait, font beaucoup de tort aux jeunes plants, soit en mangeant les tendres rejetons, soit en y laissant leur laine, dont la graisse huileuse nuit à la végétation.

La longueur de la vallée est de 7 à 8 milles,

sur une largeur d'un quart à un mille et demi. De hautes montagnes la ceignent entièrement et ne laissent que quatre passages très-étroits. Du côté du nord elle est presque entièrement inaccessible à cause d'une chaîne de montagnes qui s'élèvent à plus de 3,000 pieds, et qui même menacent de s'écrouler et d'ensevelir la vallée. Celles du côté du sud sont encore plus hautes; mais soit que des révolutions subites y aient causé des ravages, soit que les torrens qui se précipitent de leurs sommités dans la Cona, y aient agi sur leurs masses pendant une suite de siècles, il s'y est formé des lacunes considérables. Quelques-unes ont plus de 4,000 pieds, entr'autres le *Biddenmar* et le *Pic-Gris*, qu'on regarde comme une des plus hautes montagnes de la Grande-Bretagne, et dont la cime septentrionale est toujours couverte de neige. Toutes ces montagnes sont composées de schiste, mêlé dans quelques endroits d'une pierre tendre (*whinstone*). Par-ci par-là on remarque des rochers perpendiculaires d'une hauteur énorme; et les torrens, en se précipitant de leurs sommets, forment de nombreuses cascades, depuis 200 jusqu'à 2,000 pieds de haut. Auprès de ces belles nappes d'eau on remarque quelquefois des arbres qui font dans cette contrée un effet charmant. Depuis l'entrée orientale de la vallée jusqu'à une distance de 5 milles, on n'y voit aucune maison, et en général il n'y a dans

mauvais poète, nous nous écrions : Il n'a jamais entendu la harpe d'Ossian! Bref, il n'y a pas de circonstance dans laquelle nous ne fassions allusion à notre barde national. Quand croyez-vous, demandai-je à M. M**, qu'Ossian a vécu? Seroit-ce avant ou après l'invasion des Normands, avant ou après l'introduction du christianisme? Je ne puis répondre à votre question, répartit-il, que d'une manière vague. Nous ignorons quel siècle l'a vu naître; selon les traditions il vécut avant que tout notre pays fût converti au christianisme; et à en juger par des passages de ses poèmes, il a existé avant que les Danois et les Normands s'emparassent de notre patrie. Il ne faut pas croire cependant que tous les poèmes que le peuple lui attribue soient effectivement son ouvrage. Ossian auroit-il employé cent années de suite à faire des vers, il n'auroit jamais pu composer tous ceux qui portent son nom. Très-souvent on reconnoît ceux de ses imitateurs à des termes forcés, à des expressions trop raffinées et à des idées qui sont le résultat d'un haut degré de civilisation.

Je priai ensuite M. M** de m'éclaircir deux doutes qui ont été énoncés par les adversaires d'Ossian, comme autant d'objections contre l'authenticité de ses poèmes; savoir : 1° comment un homme de la condition d'Ossian a-t-il pu faire ces poèmes? 2° comment ont-ils pu se conserver jusqu'à nous par la seule tradition?

Voici comment M. M** satisfit à ma curiosité.

Ossian, fils de Fingal, un des chefs de la Calédonie, vivoit dans la Haute-Écosse et passoit quelque temps en Irlande et dans les Hébrides. Probablement il a existé avant le dixième siècle de l'ère chrétienne. Sa demeure ordinaire paroît avoir été la vallée de *Glenco*, car il se nomme la *Voix de Cona*, et toutes les montagnes et collines des environs portent encore actuellement des noms qui se trouvent dans ses poèmes; mais apparemment il n'avoit point de demeure fixe: sans doute il menoit une vie errante, ainsi que toute sa tribu de guerriers-chasseurs; c'est ainsi qu'il visita toute l'Écosse occidentale et les îles, particulièrement le nord de l'Irlande. Il se peut même qu'il ait composé dans ce dernier pays quelques-uns de ses poèmes, et qu'alors les Irlandais soient un peu fondés à réclamer ce grand poète comme un de leurs compatriotes; d'ailleurs les Écossais et les Irlandais avoient anciennement la même langue, les mêmes usages et des liaisons très-étroites qui n'ont cessé que dans les derniers temps. Mais comme le dialecte des vers d'Ossian est celui d'Écosse, et que la plupart des noms propres dont il fait mention, par exemple, *Cona*, *Malmore*, *Morven*, *Benghulbin*, *Dunscaich*, etc., se rapportent à des lieux du pays écossais, on est fondé à croire que c'est en

Nuaira dhèireadh sealg an hèidh
Dhuarglamid na cèuda cù,
S'ionca danch, carb' agus adh
A thuitcadh sa bhail gachiul.
Philleamid le'r seilgtra Neòin,
Go Teamhra ceolmhor na'n teud
Am bu lionmhor cruit a's clar
S'ioma Bard a sheinnidh sgèul.

« Quand la chasse du gros gibier commença, » nous lâchâmes des centaines de chiens. Maint » cerf, maint chevreuil tomba sous nos coups, » partout où nous dirigeâmes nos pas. A la fin » de la soirée nous retournâmes à *Teamhra* » (Temora) avec les cordes mélodieuses. Là des » harpes et des repas nous attendoient, et maint » barde y chantoit les traits de l'histoire. »

Quant à ce qui regarde l'authenticité des chants ossianiques, je crois qu'il est ridicule de nier l'antiquité d'un ouvrage écrit dans une langue qu'on n'entend plus; les adversaires d'Ossian, en Angleterre (1), ont-ils fait autre chose? Pour peu qu'on voyage en Ecosse, il est facile d'apercevoir que le peuple y a généralement le goût de

(1) L'auteur auroit pu ajouter *et en France;* car aucun de ceux qui ont écrit chez nous contre Ossian et Macpherson, sans en exclure M. Chateaubriand, n'est capable d'entendre l'original, dont on veut pourtant nier l'antiquité. (*Note de M. Depping.* Le Rédacteur des *Annales* ne partage pas entièrement cette manière de voir.)

la poésie grave et mélancolique; ce trait du caractère national date sans doute de la plus haute antiquité : la nature semble avoir prescrit aux Écossais le genre de leurs poésies, et l'avoir conformé à leur contrée solitaire et sauvage.

Je regardois la question au sujet de l'authenticité des poèmes ossianiques comme assez importante pour faire de nouveau, quelques jours après, une foule de questions auxquelles M. M** fit les réponses les plus satisfaisantes. Je crois être agréable à beaucoup de lecteurs en transcrivant ici le résumé de notre entretien.

Je lui demandai d'abord si, dans sa jeunesse, et avant que Macpherson en publiât la traduction, il avoit entendu parler des poésies de cet homme fameux. Le nom d'Ossian, me répondit-il, m'est connu dès ma tendre enfance, ainsi qu'à tous mes compatriotes. Les proverbes et les sentences qui sont dans la bouche de nos montagnards et de nos insulaires se retrouvent toutes dans ses poèmes; et de tout temps on s'est amusé dans nos contrées à les apprendre par cœur et d'en réciter des morceaux dans les sociétés. Quand nous voulons désigner un vieillard abandonné de tout le monde, nous disons : Il est comme Ossian après les temps de Fingal. Pour peindre un combat glorieux où l'on se bat corps à corps, nous disons : C'est un combat des hommes de Fingal. Lorsque nous voulons désapprouver les vers d'un

manuscrits : néanmoins nos poètes ou bardes restèrent, même après la réformation, les conservateurs de notre littérature ancienne. Mais quand le siége du gouvernement fut transféré d'abord à la côte orientale de l'Écosse et dans la suite à Londres, ce changement causa la ruine totale de notre ancienne institution. Nos bardes n'étant plus entendus ni estimés par leurs seigneurs, résidant à Edinbourgh ou à Londres, disparurent insensiblement. J'en ai connu les deux derniers; c'étoient *Mac-Codrum*, le barde de sir James Macdonald; et *Mac-Vurich*, chez *Macdonald de Clauranald*. Comme les chefs de ces familles habitoient la partie la plus reculée de l'Écosse, et comme ils demeuroient presque toujours dans leurs terres aux Hébrides, ils conservèrent leurs bardes plus long-temps que les autres. Chez les bardes c'étoit un devoir d'apprendre les anciens poèmes et de les chanter; pour cela ils jouissoient des revenus d'une certaine étendue de terres et de quelques priviléges. Dans toutes les fêtes de leurs seigneurs ils étoient obligés de réciter les vers de nos anciens poètes, surtout d'Ossian; quelquefois aussi il falloit qu'ils en fissent eux-mêmes, comme aujourd'hui le poète de la cour (*Poeta Laureatus*) en fait d'office pour la maison du roi. Mais outre les bardes, beaucoup d'autres Écossais avoient le goût de la poésie et en gardoient les chefs-d'œuvre dans la mémoire : j'en

puis réciter moi-même plus qu'il n'y en a dans la traduction de Macpherson.

On ne peut concevoir jusqu'à quel point la mémoire s'exerce chez une nation qui écrit peu et qui fait le plus grand cas des vers transmis par ses ancêtres. J'ai entendu réciter au barde *Mac-Codrum* une quantité énorme de poèmes pendant trois semaines, sans qu'il répétât une seule fois les mêmes; il déclamoit cependant chaque soir, pendant au moins trois heures de suite; ces poésies avoient tant d'attraits pour nous autres gens du nord, que la maison où ce barde demeuroit étoit toujours remplie de monde de tout âge et de tout sexe, pour l'écouter et retenir ses paroles. Quelle difficulté y a-t-il donc de croire que les poèmes d'Ossian se sont transmis chez nous de père en fils, surtout quand on sait qu'on parvient dans nos montagnes à un très-haut âge, et qu'il ne falloit que quatorze à quinze hommes pour nous les faire parvenir? Je ne prétends cependant pas assurer que tous les poèmes d'Ossian se sont conservés jusqu'à nous, ni qu'aucun n'a été falsifié, surtout depuis que la langue anglaise s'est introduite chez nous, et que les intérêts du commerce nous ont mis en relation avec Londres et les villes les plus brillantes de l'Angleterre. Les poésies ossianiques n'ont point d'ensemble; ce sont des pièces détachées, relatives, pour la plupart, à des événemens ou des

Écosse qu'il a fait sa demeure habituelle. Aussi ses poèmes sont-ils, parmi toutes nos poésies nationales, celles que nous entendons le plus aisément; et c'est là même une des marques caractéristiques auxquelles nous les reconnoissons. On pourroit objecter que la tendresse de sentimens et les mœurs polies des héros d'Ossian s'accordent mal avec la vie errante et la rudesse du caractère de ses compatriotes. Mais tous ceux qui veulent juger de notre nation aux temps ossianiques sur son état actuel, tombent dans une grave méprise. Nous n'avons fait, depuis quelques siècles, que nous détériorer, et nous avions autrefois des sentimens plus délicats et des mœurs plus polies qu'aujourd'hui. Ce paradoxe n'en paroîtra plus un, lorsqu'on veut réfléchir sur ce que je vais dire. Nos ancêtres, accoutumés à l'usage continuel des armes et aux horreurs de la guerre, n'accordoient leur estime qu'à la bravoure et à la noblesse des actions. Tout ce qui étoit bas et vil attiroit leur mépris. C'est ce qui faisoit que chaque guerrier avoit la plus haute opinion de lui-même, et cherchoit à l'inspirer aux autres par des actions grandes et belles. Aussi la foiblesse pouvoit-elle compter sur sa protection, et l'innocence sur son bras défenseur. Comme dans ce temps les Écossais ne s'appliquoient point à l'agriculture, leurs femmes n'éprouvoient pas ce sort rigoureux qui a été leur partage dans les temps héroïques

chez les peuples agriculteurs. Mais aussitôt que les hordes scandinaves, que nous appelons *Loch-linnich*, envahirent notre partie, nous nous trouvâmes entre deux partis, et au milieu des haines les plus cruelles. L'ancienne religion (peu nous importe que ce soit celle des Druides ou une autre) céda au christianisme. Les Scandinaves nous pressèrent sur les côtes de l'ouest, et les Pictes et les Scots à l'est. Ces deux ennemis, plus nombreux et plus puissans que nous, portèrent dans nos contrées la barbarie; nos livres et notre instruction se perdirent peu à peu; les fureurs de la guerre et la superstition dégradèrent notre caractère national, et même nos traditions et nos poèmes se seroient perdus, si de nos anciennes institutions il ne nous étoit resté celle des bardes. Grâce aux seuls conservateurs de notre histoire et de notre poésie, nous fûmes préservés du moins de quelques suites funestes de la barbarie, jusqu'au temps de la réformation, où l'on livra au feu beaucoup de nos livres, même échappés à la fureur des pirates du Nord, sous le prétexte qu'ils renfermoient des traces de catholicisme. Nous n'avions point d'université, point de ville, point de forteresse où ces livres pussent se conserver; tous les documens anciens qui se trouvoient à *Jona*, chez les *lairds* et chez les prêtres catholiques, furent détruits sans miséricorde. C'est là ce qui explique la rareté actuelle de nos

milles, pendant lesquels nous longeâmes les côtes d'un lac appelé *Linné-Heloch*, et entouré de hautes montagnes qui forment une belle bordure à la nappe de ses eaux. La petite ville de *Fort-William*, que les habitans nomment *Inverlochy*, n'a rien de remarquable, si ce n'est sa situation ; elle étoit pourtant autrefois la résidence des rois calédoniens ; les baraques de la petite garnison, construites entre les bruyères et les montagnes, offrent un coup d'œil assez singulier. On n'y voit du *Ben-Nevish* que la cime couverte de neige, tout le reste étant caché par une autre montagne moins élevée. Nous employâmes cinq heures pour arriver depuis le *Fort-William* jusqu'à son sommet ; cette montée me fatigua plus que toutes les marches que j'avois faites en Suisse et ailleurs. Ce n'est pas que le chemin fût rapide ou dangereux ; mais il falloit traverser au milieu de la montagne une grande étendue de bruyère et de marais, ce qui fit que nous n'avançâmes qu'avec peine : cependant nous nous trouvâmes fort récompensés de nos fatigues par l'aspect dont nous jouîmes arrivés au haut de la montagne, et qui est un des plus beaux qu'on puisse s'imaginer, surtout quand le temps est serein comme il l'étoit le jour de notre excursion. Nos regards embrassoient à la fois tout le royaume et les deux mers qui le resserrent à l'est et à l'ouest. Ce qu'il y avoit de plus frappant

dans ce coup d'œil, c'étoient les îles, dont les plus proches s'élevoient au-dessus du niveau de la mer de quelques milliers de pieds, tandis que celles qui étoient éloignées de 50 à 60 milles, se confondoient dans le lointain avec l'horizon. On distinguoit cependant fort bien les deux pointes de l'île de Jura, appelées *the paps of Jura;* et celles de l'île de *Sky,* quoiqu'elles fussent à 60 ou 70 milles de distance; et la presqu'île de *Kingerloch,* au-delà du *Linné-Heloch,* paroissoit assez près pour pouvoir être atteinte dans l'espace d'une heure. Des vaisseaux de toute grandeur flottoient ou ne sembloient que passer légèrement sur les mers, les lacs et les canaux, et ajoutoient à la variété du tableau. Je dois avouer que, quelque prédilection que j'aie pour les sites de la Suisse, aucune vue de ce pays ne m'a paru comparable à celle dont je jouissois du haut du *Ben-Nevish.* Les lacs de Suisse, vus des cimes des montagnes, offrent un aspect trop sombre; ils n'ont point d'îles, ou s'ils en ont, ils ne paroissent plus alors que des étangs. Je suis cependant loin de comparer les détails des sites en Suisse avec ceux de l'Écosse; mais ceux qui aiment les vues de mer, animées par une navigation active, seront plus satisfaits de la vue de *Ben-Nevish* que de celle des contrées les plus pittoresques. La hauteur de cette montagne, à compter depuis sa base, est de 4,370 pieds; il n'est pas beaucoup plus élevé au-dessus du ni-

époques de notre histoire. Macpherson, loin d'être en état de composer ces poèmes, ne put pas seulement les traduire sans secours; et dans plusieurs morceaux sa traduction est fort mauvaise, par exemple dans l'Ode au Soleil et dans le poème de *Catricthura*. Des vieillards, aussi âgés que le père de Macpherson, récitent dans l'original les vers que celui-ci a traduits, et ils soutiennent qu'ils les ont su avant qu'il fût né. Tous les Écossais montagnards (au nombre de 400,000) croient à l'authenticité des poésies ossianiques qui, avec les ruines des anciens édifices, servent à prouver la civilisation de leurs ancêtres. Il n'y a que des étrangers nullement familiarisés avec l'ancienne langue du pays, qui puissent élever des doutes à cet égard. Nos manuscrits se sont perdus, comme je l'ai dit; mais néanmoins il en reste quelques fragmens qui remontent à 18 siècles, et renferment des poésies dans le goût de celles d'Ossian. Le major *Mac-Lachlan* vient de remettre à la société Écossaise des manuscrits qui répandent beaucoup de jour sur l'histoire politique et littéraire de nos contrées, et qui ont été trouvés dans la maison de l'aïeul de M. *Mac-Lachlan* où ils ont échappé pendant les troubles causés par la réformation, à la fureur du persécuteur Knoxe. La littérature galique est si peu cultivée aujourd'hui qu'on rencontre dans ces montagnes même, peu de per-

sonnes qui sachent lire un livre écrit dans cette langue; aussi, si on faisoit imprimer les Œuvres d'Ossian dans l'original, ils ne seroient entendus et achetés que de très-peu d'hommes, et la pauvre et petite tribu des montagnards ne retireroit jamais les frais que leur coûteroit l'impression; c'est par cette considération qu'on n'a pas encore pu se décider à publier les originaux; mais on s'occupe des moyens d'exécuter cette entreprise d'une manière économique, et bientôt on fera tomber toutes les objections d'elles-mêmes.

Ici M. M** se tut; je lui sus beaucoup de gré de sa complaisance, et ce ne fut pas sans peine que je me séparai de lui pour continuer mon voyage avec mes compagnons. Nous tînmes d'abord conseil pour décider quel chemin nous prendrions. Les hommes étoient d'avis qu'il falloit se diriger le long de la côte d'*Appin*, vers *Oban* en *Argyleshire*. Mais les dames souhaitoient visiter d'abord le fort *William*, et de voir le *Ben-Nevish*, la plus haute montagne de l'Angleterre, avant de nous tourner vers la partie méridionale. Nous cédâmes, comme de raison, à leur désir, et nous fîmes le trajet du lac de *Loch-Leven* pour entrer dans le comté d'*Inverness*, la province la plus considérable de l'Écosse et la seconde de la Grande-Bretagne, occupant à peu près la septième partie de toute la surface du premier royaume. Notre route fut assez agréable dans les 12 premiers

veau de la mer Atlantique. Vers le nord-est j'y remarquai un petit glacier; mais le rocher est presque taillé à pic dans cet endroit, ce qui m'empêcha d'en approcher. Toute la montagne est formée d'une masse de granit et de beau marbre jaspé. Il n'y a point dans le voisinage de traces d'anciens volcans. M. Faujas de Saint-Fond, qui a visité ces contrées en 1784, en trouve partout dans ces montagnes, où d'autres minéralogistes n'en voient pas une seule.

TABLEAU HISTORIQUE

DES

DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES

DES SCANDINAVES OU NORMANS,

ET SPÉCIALEMENT DE CELLE DE L'AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB (1).

Tandis que le peuple de Mahomet étendoit ses courses victorieuses jusqu'aux extrémités de l'orient, le peuple d'Odin, toujours agité d'un héroïsme fanatique, continuoit ses migrations qui avoient, depuis tant de siècles, ébranlé l'Europe.

(1) Ce morceau forme le *dix-septième livre* de la *Géographie Universelle*, dont le Rédacteur des *Annales* publie dans ce moment le *premier volume*, contenant l'*Histoire des découvertes et des progrès des connoissances géographiques*, depuis le commencement des temps historiques jusqu'à nos jours.

On le donne ici comme un échantillon de cet Ouvrage et comme le meilleur texte explicatif de la *carte des Voyages des frères Zeni*.

Les frènes des Goths, des Hérules et des Anglo-Saxons, reparoissent de nouveau sur la scène, sous les noms de *Normans*, de *Warégues*, d'*Ostmens* et d'autres : mais, arrêtées au centre de l'Europe par les rois d'Allemagne et de France, ces nouvelles excursions des Scandinaves durent principalement avoir la mer pour théâtre.

Après le neuvième siècle, il sortit du milieu de ces pirates des géographes instruits et des navigateurs avides de découvertes. La mémoire des services qu'ils ont rendus à la géographie nous a été conservée par le roi Alfred; par Adam de Brême; par l'*Heims-Kringla*, ouvrage historique de Snorron, écrit dans le douzième siècle; par diverses autres chroniques islandaises et par la carte de deux frères Zeni. La plus ancienne description claire et précise des pays du nord de l'Europe est celle qu'en traça le roi Alfred. Ce roi d'Angleterre, qui régna de 872 en 900, inséra dans sa traduction anglo-saxonne d'Orosius un extrait de deux relations scandinaves; dans l'une le norwégien *Other* retraçoit ses voyages depuis le *Halogaland* en Norwège jusqu'à la Biarmie à l'est de la mer Blanche, et, d'un autre côté, le long des côtes norwégiennes et danoises par le Sund jusqu'à la ville de *Hœthum* ou Sleswick : l'autre relation étoit celle d'un voyage du danois *Wulfstan*, depuis Sleswick jusqu'à *Truso*, ville

de commerce dans le pays d'*Estum* ou la Prusse(1).

Alfred comprend dans la Scandinavie les pays suivans : la Biarmie, la Finnmarkie, le Queenland, la Gothie, la Suède, la Norwège et le Danemarck. Le nom général, le plus ancien, pour désigner toutes les contrées de la Scandinavie, habitées par des Goths, paroît avoir été celui de *Mannaheim*, c'est-à-dire patrie des hommes (2).

La Norwège ou *Northmannaland* consistoit dans la côte occidentale de la Scandinavie, depuis la rivière Gotha jusqu'à Halogaland (3). Les côtes méridionales se nommoient *Viken*, c'est-à-dire le golfe ; c'est là qu'il faut chercher la ville de *Kiningesheal*, le Koughille moderne, nommé *Scyringesheal* par une faute de copiste (4).

La Finnmarchie ou le *Finmærk* est la Laponie actuelle, dont les habitans avoient la réputation d'être sorciers. Ayant passé cette extrémité de l'Europe, Other entra dans le grand golfe, nommé aujourd'hui la mer Blanche, alors *Quen-Sia*, mer

(1) *Langebek*, Scriptor. rer. Dan. II, 106. *Daines Barrington*, the anglo-saxon version from the historian Orosius by Alfred the great, etc. Londres, 1773. *Other et Wulfstan*, Peripl. ad calcem *Ari Frode*, ed. Bussæi. (2) *Eyvind Skaldaspiller*, poète du dixième siècle, chez *Snorron*, Heimskringla, I, c. 9, p. 10. (3) *Other*, ad cal. *Ari Frode*, 4 et 14. (4) Id. ibid. 14, 16. Alfs faga, 8.

des Quènes ou *Gandvik* (1). Il visita ensuite la *Biarmie* ou Permie; c'est la côte habitée par les Samojèdes le long de la mer Blanche près de l'embouchure de la Dwina. Les Permiens ou Biarmiens, peuple de la race finnoise ou scythique, s'étendoient jusqu'aux Bulgares vers les sources du Wolga. Le commerce des pelleteries et peut-être les mines de l'Ural les enrichissoient. Les princes norwégiens ravageoient souvent ces contrées (2).

Les noms de *Quènes* et de *Quenland*, par leur ressemblance avec le mot gothique qui signifie *femme*, donna occasion à tous les écrivains du moyen âge de placer dans l'extrême nord un royaume des Amazones (3). Les *Quènes* s'étendoient depuis la mer Blanche jusqu'à l'ouest du golfe Bothnique. Ils touchèrent à la frontière de la Norwège. Ces pays, peu habités aujourd'hui, n'étoient alors que des déserts couverts de forêts épaisses (4).

La Suède (ou *Suéonie*) avoit alors des bornes

(1) *Torfæi*, Hist. Norveg. I, 163 sqq. *Sohæning*, Géogr. norvég. 67. (2) *Chalcocondylas*, Corp. Byz. XVI, Lib. III, p. 55. Sturlangs saga, p. 46. Alfs saga, p. 6. Herrands saga, c. 7, p. 24. *Herberstein*, Comm. rer. Moscovit. 85, 164. *Müller*, Recueil sur la Russie, III, 339, VI, 161 sqq., etc., etc. (3) Geogr. ravenn. IV, 4 et 46. *Paul. Diac.* I, 15. *Adam. Brem.* ap. Lindembrog. 37, 58, etc. (4) *Alfred*, Orosius, p. 21-30.

bien plus resserrées qu'aujourd'hui ; d'ailleurs, les voyages d'Other et de Wulfstan ne les y avoient pas conduits. Il faut donc se garder de conclure du silence d'Alfred sur cette contrée, qu'elle étoit un désert inhabité. Le témoignage de Tacite, d'accord avec les historiens islandais, prouve assez que les *Sviones* ou *Sviar* (1) formoient dès le premier siècle et plus tôt, peut-être, une nation puissante et plus civilisée que les tribus de la Germanie. L'Hérodote du nord explique même le passage obscur où Tacite parle des *Sitones*, en nous apprenant qu'une partie de l'*Upland*, le pays des *Up-Sviar*, c'est-à-dire la haute Suède, formoient un État particulier qui, de sa capitale, prit le nom de *Sigtun* (2).

Alfred, en se bornant aux pays visités par Other, ne put nommer que la Scanie, *Schoneg*; la Blekingie, *Becinga-Eg*; le *Méore*, probablement une partie du Smoland ainsi que les îles d'Œland et Gothland. Adam de Brême, qui écrivoit deux cents ans après lui, fait mention de l'Ostrogothie et de la Vestrogothie, déjà connues de Jornandes, du Vermeland, et des villes de Birca, Sigtuna, et Scara (3). Il est le premier

(1) *Tac.* Germ. ci-dessus, p. 244. *Snorro*, Heimskringla, I, p. 527. (2) *Snorro*, I, 6. *Suhm*, II, 180. (3) De situ Daniæ, ed. Lindenbrog. c. 231, 232. *Murray*, Descriptio terrarum septent. sæculis IX, XI, p. 153.

qui ait nommé l'*Helsingie*, qui, long-temps déserte, avoit peut-être été, à une époque inconnue, la demeure des *Huns* scandinaves (1). Les noms des autres provinces de la Suède sont de temps plus modernes (2). Le royaume de Danemarck portoit déjà son nom et comprenoit les îles de Selande ou *Sillande*, de Langeland, Laland, Falster et autres, ainsi que le Jutland où la ville de Sleswik étoit célèbre, sous le nom de *Hæthum* (3).

Toutes les relations sur la Scandinavie, depuis le siècle de Pythéas jusqu'à celui d'Alfred, offrent des noms gothiques. D'un autre côté, la mythologie scandinave, conservée dans l'Edda, ne présente que des traits physiques, conformes à la nature des pays septentrionaux et des usages, pris dans la vie d'un peuple guerrier et navigateur : c'est un dieu qui invente l'art de patiner; c'est un demi-dieu dont les restes mortels sont brûlés sur un vaisseau lancé à la mer; dans le Valhalla même, le bruit des armes se mêle à celui des festins, et l'hydromel remplace le nectar à la table d'Odin. Tout cet ensemble des antiquités scandinaves, soit poétiques, soit historiques, concourt, avec la géographie, à nous montrer

(1) *Graberg*, Ann. des Voy. IX. (2) *Lagerbring*, Histoire de la Suède, I, c. 7, p. 301 (en suédois). (3) *Othar* et *Wulfstan*, Peripl. 16 et 18.

depuis les temps les plus reculés un seul et unique peuple, comme maître de la Scandinavie proprement dite.

Mais à l'est de la terre héréditaire des Goths, erroient les tribus nomades des Scythes et des Sarmates. C'est aux entreprises des Scandinaves que le dixième et le onzième siècles durent quelques notions positives sur ces nations. Déjà nous avons suivi Other et Alfred dans les régions lointaines des Permiens. D'autres guides nous feront connoître les pays que baigne la mer Baltique.

Jusqu'en 1157, la Finlande n'étoit que le repaire de sauvages qui exerçoient la piraterie, et qu'on appeloit *Finois* et *Kyriales*. Les Finois, que dans le premier siècle nous avons trouvés établis dans la Pologne actuelle, étoient déjà avant le sixième siècle en possession du pays qui a conservé leur nom (1); il paroît que des colonies finoises pénétrèrent même dans quelques cantons de la Scandinavie. Le golfe de Finlande est appelé *Kyriala-Botn* dans le dixième ou onzième siècle; c'étoit une des arènes les plus fréquentées par les pirates scandinaves (2). Les Suédois, devenus chrétiens, soumirent les côtes de la Fin-

(1) *Jorn.* Reb. Get. 82. *Paul. Diac.* I, 5. (2) *Halfdan Eistensons Saga, MSS.* de la collection d'*Arnas Magnæus*, à Copenhague, n° 340, p. 535.

lande vers la fin du douzième siècle. Dans cet intervalle on bâtit dans le midi du pays la ville d'Abo, nommée en finois *Turku*, du mot suédois *Torg*, qui veut dire une place ou marché. Trompé par ce nom, qu'il ne comprenoit point, Adam de Brême a placé des *Turcs* en Finlande. On bâtit aussi Tavastehus et Vibourg. La mer Baltique, nommée par les Scandinaves *Austur-Saltr*, c'est-à-dire, eau salée d'est, étoit le théâtre ordinaire où s'élançoit une jeunesse avide de combats et de pillage. Les côtes méridionales et orientales de cette mer portèrent les noms scandinaves d'*Austurveg*, route d'est, d'*Eystland*, contrée d'est, et autres semblables (1). Nous pensons que les mots *Epigia* et *Osericta*, ou plutôt *Esthia* et *Osterika*, chez Pline, sont des modifications de ces dénominations scandinaves sans doute très-anciennes. Mais les ténèbres de l'antiquité enveloppent les premières relations entre la Scandinavie et les régions orientales de l'Europe (2). Eginhard écrivit le premier une description de la mer Baltique, mais il n'en connoît pas l'extrémité orientale, et se contente de nommer les principales peuplades (3). Le danois Wulfstan,

(1) *Suhm*, II, 10; III, 117, etc., etc. (2) Id. II, 165, 168. (3) *Eginhard*, Vita Caroli M. ed. Schminkii, p. 63.

contemporain d'Other, en donna une description plus complète au roi Alfred. Il lui marque en particulier les îles les plus considérables, et outre celles dont on a déjà parlé, il indique l'île Bornholm sous le nom de *Burgendaland* (1), nom que les Scandinaves rendoient plus souvent par *Borgundar-Holm* (2), et qui rappelle d'une manière frappante les *Burgundi* ou Bourguignons, peuples autrefois voisins des Gothones sur les bords de la Vistule. Il donne l'embouchure de la Vistule pour le point de séparation entre le *Weonodland* ou le pays des Wendes et les contrées des Estiens. Il ne connoît pas encore *Jumne* ou Vineta (3), république célèbre, fondée cent ans plus tard par Palnatoke, soumise tantôt aux Normands et tantôt aux Vendes, et enfin détruite par l'archevêque Absalon (4).

La première description exacte et détaillée de la Prusse est due aux Normands; cependant ils ne parlèrent point de l'ambre jaune qui y est si abondant. Wulfstan fait mention de la Prusse sous le nom de *Witland*, nom dont on voit des indices dans les *Vidioariens* de Jornandes, dans les *Vitions* du géographe de Ravenne, et qu'une

(1) Peripl. pag. 18. (2) *Snorro*, I, c. 21, pag. 218. (3) *Langebek*, Scriptores Dan. t. I, 52, n. k. (4) Mag. Geogr. de Busching, VIII, 387. *Suhm*, III, 61, etc.

partie du Samland portoit encore dans le treizième siècle (1). Les Scandinaves donnoient généralement l'épithète d'Estiens à tous les peuples qui habitoient à l'est, à l'orient de la Vistule. C'est dans le pays des Estiens que Wulfstan trouva une ville nommée *Truso*, probablement sur le lac Drausen non loin d'Elbing. Ce navigateur nous apprend que les Estiens buvoient du koumis ou lait de jument, qu'ils n'enterroient point leurs morts pendant l'hiver, comme faisoient encore les Russes à la fin du seizième siècle (2), et qu'ils laissoient leur héritage, non point à leur parent le plus proche, mais au meilleur cavalier de leur tribu. Les écrivains islandais du onzième ou douzième siècle connoissent l'*Ermeland* (3), province de la Prusse, désignée aussi sous le nom d'*Ormaland* (4), et dont les habitans sont appelés *Ormoii* et *Wermiani* (5). Derrière ces contrées, Alfred plaçoit le *Wisluland*, ou le pays de la Vistule qui, dans les Sagas, porte le nom de *Poulina-land* ou Pologne (6). Plus loin, les Scandinaves, ainsi que nous l'avons vu, jetèrent les fondemens de l'empire russe, dont les

(1) Diplômes de 1264, cités par *Bayer*, Comment. Acad. Petrop. V, 359. *Dreger*, Cod. dip. Pomer. I, 476. (2) *Alfred's* Orosius, p. 19. (3) *Langebek*, II, 36. *Ari Frode* schedæ, c. 8, p. 50. (4) *Herrauds Saga*, p. 69. (5) *Thunmann*, Recherches, etc., 60. (6) *Orvar Odd's*, Saga, *MSS.* Arn. Magn., n° 340, p. 304.

Sagas parlent très-souvent en l'appelant *Gardarike*, c'est-à-dire l'empire de la *Cité*. Cette cité étoit la célèbre ville de Novogorod, que les Scandinaves appeloient *Holmgard* et *Austurgard* (1). Le port de Novogorod, sur le golfe de Finlande, se nommoit *Aldeiguborg*. Les liaisons entre les Wariégues-Russes et les autres Scandinaves, furent long-temps très-intimes; aussi les Sagas connoissent les États formés en Russie par les diverses branches de la famille de Rurik, tels que *Kiænugard* ou Kiow, *Palteskia* ou Polocz, *Muramar* ou Murom, *Sursdal* ou Susdal, et autres (2).

Depuis le neuvième siècle, les navigateurs scandinaves, connus sous les noms de Normans et d'Ostmans, visitèrent les îles et les côtes les plus reculées de la mer du Nord, qui auparavant étoient ou inconnues ou du moins peu fréquentées. Nous allons en parler dans un ordre moins chronologique que géographique.

L'Irlande, quoique très-éloignée de leur patrie, fut, suivant leurs écrivains, découverte de très-bonne heure, et même dès la fin du septième siècle (3). Le terme de la langue du pays, dont on se sert encore pour désigner un étranger,

(1) *Sulm*, II, 21, etc., etc. (2) Geog. island. *MSS*. Arn. Magn. n° 281, p. 151. *Orvar Odd's* Saga, 303-305, etc. (3) *Murray*, de coloniis scandicis in Insulis Britannicis, p. 71. in Comment. Gotting. t. III.

Danair ou Danois, confirme par son étymologie l'assertion qu'avant l'arrivée des Scandinaves, les Irlandais du nord n'avoient encore été visités par aucun étranger. Les Scandinaves, nommés ici *Ostmens* ou hommes d'est (1), fondèrent dans cette île les royaumes de Dublin, d'Ulster et de Connaught, qui leur payèrent long-temps tribut, et qui furent soumis par les Anglais depuis 1171, de même que les anciens habitans. Les vieilles chroniques disent même que dans le neuvième siècle, les Normans trouvèrent à l'ouest de l'Irlande une très-grande terre qu'elles appellent grande Irlande, ou le pays des hommes blancs. Mais les meilleurs critiques rangent cette découverte parmi les traditions fabuleuses (2). Les descendans des Scandinaves se maintinrent long-temps aux environs de Dublin, sans se mêler avec les indigènes (3).

Les Normans occupèrent plus tard (4) les îles de Shetland, *Jetland* ou *Hialtland*, qui firent pendant quelque temps partie du comté des Or-

(1) Comp. *Ihre*, Glossar. sviogoth. II, 322. *Schlœtzer*, Hist. du Nord, p. 302 (en all.) (2) *Thorkelin*, Fragments of english and irish history, p. 80. *Sprengel*, Hist. des Découvertes, § 20. (3) *Innes* essay on the ancient inhabitants of Britain, II, 453. *Petty's* Political survey of Ireland, 104. (4) *Cambpell*, political survey of great Britain, t. V, p. 677.

cades (1). Ce furent encore les flibustiers normans qui firent connoître plus exactement ces dernières îles, confondues souvent avec celle de Thule (2); ils chassèrent et exterminèrent les anciens habitans, nommés *Peti* et *Papa* (3), et qui sont probablement les Picti des auteurs romains. Il paroît même que les Islandais donnoient à toute l'Écosse le nom de *Pettoland* (4). Mais l'origine scandinave des *Picti* ou *Petti*, quoiqu'extrêmement vraisemblable, se rapporte à des siècles reculés qu'aucun rayon historique n'éclaire (5).

La province de Cathness, qui est la plus septentrionale de l'Écosse, formoit un État très-peu connu; mais dont les chants, attribués à Ossian, ont conservé quelques souvenirs. Cet État eut souvent, avec les Orcades, les mêmes souverains, qui portèrent leurs conquêtes dans les provinces voisines de Sutherland et de Ross, et même jusque dans celle de Fife (6). Il fut renversé par Guillaume, roi d'Écosse (7). Mais son souvenir

(1) *Orkneyinga Saga*, seu Historia Orcadensium ex edit. Jon. Jonaci. Hafniæ, 1730, p. 23-29. (2) Geog. Raven. Liv. V, ch. 31. (3) *Orkneyinga Saga*, p. 549. (4) *Snorro*, I, 390. *Nials Saga*, c. 86, p. 126. (5) Archæol. brit. I, 230-237. *O'Flaherty*, *Boethius*, etc. Comp. *Suhm*, Histoire de Danemarck, I, 299, trad. allem. (6) *Orkneyinga Saga*, p. 31-41. (7) *Dalrymple*, Annals of Scotland. t. I, p. 138.

existe encore dans la tradition du pays, ainsi que celui des Normans, ses fondateurs, à qui on attribue tous les monumens dont on découvre les ruines dans ces sauvages montagnes (1).

Les Normans avoient conquis en 893 les îles Hébudes des anciens, situées le long de la côte occidentale d'Écosse, et qui portèrent les noms de *Suder-Eyar*, îles méridionales, par rapport aux Orcades et au pays de Cathness. Elles firent peut-être partie du royaume de Man. Elles furent avec la presqu'île de Cantire, jusqu'en 1266, une dépendance de la Norwège (2).

L'audace ou le hasard conduisit, vers l'an 861, un bâtiment scandinave aux îles *Féroer;* cet archipel lointain sembloit annoncer d'autres terres; le vol des corbeaux confirmoit cet indice (3). Entre 860 et 872, trois navigateurs visitèrent l'*Islande*, île célèbre par les manuscrits qui y ont été conservés, par les services que ses habitans ont rendus à l'histoire du Nord, et par le nombre de descriptions géographiques qui en ont été faites. Les premiers navigateurs scandinaves indiquèrent la vraie circonférence de l'Islande d'une

(1) *Cordiners* Antiquities et sceneries of the north of Scotland, p. 40, 58, 80. *Alexander Pope,* on Caithness, Strathnaver, and Sutherland, *Pennant*, Tour throug Scotland, p. 318. (2) *Langebek*, Script. rer. Dan. t. III, p. 216. *Pennant*, Tour to the Hebrides, p. 257. (3) *Torf.* Norveg. Historia. II, l. 2, c. 2.

manière conforme aux observations modernes des astronomes français; on pouvoit, disoient-ils, faire le tour du pays en sept jours, et la circonférence étoit de 168 *vikur* ou lieues de 15 au degré (1).

Le *Groenland*, grande île ou presqu'île séparée de l'Amérique septentrionale par le détroit de Davis, fut découvert, suivant la plupart des chroniques, en 982, et peuplé en 986; suivant d'autres, il le fut dès 932. L'islandais *Eric Rauda* fut le premier qui s'y fixa. On a soutenu que ce pays, ainsi que l'Islande, étoit connu avant cette époque. Il en est fait mention dans un privilége accordé à l'église de Hambourg par Louis-le-Débonnaire, en 834 (2). Mais il est à craindre que ces documens n'aient subi quelque interpolation; car, même en supposant l'Islande et le Groenland découverts à cette époque, il seroit absurde de croire que des missionnaires y eussent déjà répandu la religion chrétienne. L'église de Hambourg aura voulu se donner des droits sur ces pays, et une pieuse fraude aura corrigé le document en question. Jusqu'en 1418, les colons norwégiens établis dans ce pays, avoient leurs évêques et payoient au saint-siége 2,600 li-

(1) Annales de Groenland, *MSS.* Arn. Magn. n° 758, p. 46. (2) *Lambec*, Origin. Hambourg, p. 36. *Torfæi* Groenlandia antiqua, p. 71.

vres pesant de dents de walross, pour dixme et denier de Saint-Pierre. On y avoit bâti deux villes, *Garda* et *Hrattalid*. Cependant les établissemens des Islandais n'y étoient guère plus solides que l'ont été depuis ceux des Danois sur la côte occidentale, ou ceux des Anglais à la baie d'Hudson. On n'alloit pas au Groenland aussi fréquemment ni d'une manière aussi suivie qu'aux autres colonies du Nord. Les voyages pour aller et revenir, duroient quelquefois cinq ans. En 1383, un bâtiment arrivant en Norwège, y apporta la première nouvelle de la mort de l'évêque de Groenland, décédé depuis six ans. On peut dire qu'il n'y avoit guère que des aventuriers très-hardis qui entreprissent ces voyages. Par la même raison, le Groenland étoit le pays des prodiges; on en débitoit les fables les plus incroyables. Par exemple, suivant Torfæus, un certain Hollur-Geit, suivi d'une chèvre, alla de Norwège au Groenland sur la glace. Il y avoit de grandes forêts dont les arbres produisoient des glands gros comme des pommes, et où l'on faisoit la chasse aux ours de mer (1). On voyoit dans la mer d'alentour des géans marins de chaque sexe et des rochers de glace aussi merveilleux que ceux que les Argonautes avoient rencontrés à l'entrée de la mer Noire. Le livre islandais inti-

(1) *Torfæi* Groenlandia antiqua, 25, 44, 105.

tulé *Miroir des rois*, en donne une idée plus juste (1). L'ancien Groenland ne différoit presqu'en rien du Groenland moderne; la côte, même en été, étoit entourée de montagnes énormes de glace, telles que les Norwégiens n'en avoient jamais vu dans leur patrie. Les colons établis sur cette presqu'île ne connoissoient pas le pain, et n'exerçoient point l'agriculture. Ils échangeoient des dents de walross et des peaux de veaux marins contre le bois dont ils avoient besoin pour se chauffer et pour construire leurs habitations. Ils avoient, il est vrai, du gros bétail et des brebis, tandis que les colons actuels, moins industrieux, n'ont que de ces dernières. La côte n'étoit habitée que dans les endroits où la pêche étoit abondante; l'intérieur du pays, rempli de montagnes et de vallées couvertes de neige et de glace, n'offroit pas un accès plus facile qu'aujourd'hui. Le nombre des colons étoit peu considérable et ne faisoit que le tiers de celui d'une grande paroisse de Norwège. On ne leur avoit donné un évêque qu'à cause de leur grand éloignement de la mère-patrie. La colonie scandinave en Groenland étoit divisée en deux cantons, l'un occidental, où il n'y avoit que quatre églises, l'autre oriental, où se trouvoient les deux

(1) *Speculum regale*, a. Kongs-skugg-sio, p. 184, 188, 191, 200.

villes, ou plutôt hameaux. Cette division a fait naître une grave erreur en géographie; on a cru que le canton oriental de l'ancien Groenland occupoit la côte opposée à l'Islande (1); et appliquant à ces régions encore inconnues les descriptions de l'*Austurbygd* ou du Groenland oriental, on y a tracé des golfes et des promontoires hypothétiques, et qui, peut-être, n'y existent point du tout. Cette géographie systématique de Torfæus et d'autres Islandais, a été renversée par un critique moderne (2).

En examinant les relations des premiers navigateurs, on voit qu'en partant de l'Islande pour aller au Groenland, ils se dirigeoient au sud-ouest, évitoient une côte entourée de glaces, et vue par le nommé Gunbiorn, doubloient la pointe de *Hvarf*, et faisoient ensuite voile au nord-ouest pour arriver à la colonie (3). En partant de Bergen en Norwège, pour aller à cette pointe de *Hvarf*, ils se dirigeoient droit à l'ouest, reconnoissoient les îles Shetland et Féroer, et voyoient

(1) *Arngrim Jonæ* specimen Island. II, 146. *Torfæus*, etc. (2) *Eggers*, sur la vraie situation de l'ancien Groenland oriental, dans les *Mémoires de la Société Économique* de Copenhague, IV, 239-320. (3) *Gripla, MSS.* islandais dans les Annales du Groenland, p. 39. *Landnamabok*, p. 101, sqq., etc. Carte *MSS.* de *Gudbrand Toriakson*, conservée à la bibliothèque royale de Copenhague.

des oiseaux arriver de l'Islande (1). En suivant ces deux routes sur une carte, on reste persuadé que la pointe Hvarf est l'extrémité méridionale du Groenland. Par conséquent, l'ancien Groenland oriental n'auroit été que la portion la plus orientale et la plus méridionale de la côte d'ouest. En effet, c'est là seulement que, pendant le mois de juin, une brillante verdure, quelques bosquets de bouleaux et le parfum des fleurs justifient le nom de *Terre-Verte* que les Islandais donnèrent à cette contrée. Plus haut, les glaces accumulées par le double effet du courant Polacie et du courant dit *du Golfe*, ont de tout temps dû repousser même les pirates les plus hardis. Enfin, les ruines des anciens hameaux et églises des Normans mettent le dernier sceau à cette explication. On en a trouvé beaucoup sur la côte sud-ouest; on a découvert jusqu'à sept églises. Après un espace absolument dépourvu de ruines, on en a encore trouvé au nord du cap de Désolation, mais en très-petit nombre. Ces deux séries de ruines indiquent, sans contredit, les emplacemens de deux colonies scandinaves (2).

La grande peste qui, vers le milieu du quatorzième siècle, ravagea l'Europe et dépeupla surtout le Nord, étendit ses ravages jusqu'au

(1) *Landnamabok*, p. 4. (2) *Thorhallesen*, rapport sur les ruines du Groenland (en dan.), p. 36, 100, etc.

Groenland. Le commerce avec cette colonie devint ensuite un droit régalien des reines de la Norwège. A ces causes de décadence se joignit enfin, en 1418, une invasion ennemie; une flotte vint, on ne sait pas d'où, attaquer la colonie déjà affoiblie; tout fut détruit par le fer et le feu (1). Cette flotte appartenoit probablement au prince *Zichmni* de Frislande, dont nous parlerons en exposant les voyages des frères Zeni.

Ces recherches sur la vraie position des colonies scandinaves en Groenland, nous conduisent à une question bien plus intéressante : les Normans ont-ils découvert l'Amérique avant Christophe Colomb? Nous ne pensons pas qu'on puisse hésiter à y répondre affirmativement après avoir lu les détails qui vont suivre.

En l'an 1001, l'islandais Biorn, cherchant son père au Groenland, est poussé par une tempête fort loin au sud-ouest; il aperçoit un pays plat tout couvert de bois, et revient, par le nord-est, au lieu de sa destination. Son récit enflamma l'ambition de Léif, fils de cet Eric Rauda qui avoit fondé les établissemens du Groenland. Un vaisseau est équipé; Léif et Biorn partent ensemble; ils arrivent sur la côte que ce dernier avoit vue. Une île couverte de rochers se

(1) Bulle de Nicolas V, ap. *Egede*, relation du Groenland, p. 87.

présente; elle est nommée *Helleland*. Une terre basse, sablonneuse, couverte de bois, reçoit le nom de *Markland* Deux jours après, ils rencontrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendoit une île; ils remontent une rivière dont les bords étoient couverts de buissons qui portoient des fruits très-agréables; la température de l'air paroissoit douce à nos Groenlandais; le sol sembloit fertile, et la rivière abondoit en poissons, surtout en beaux saumons. Étant parvenus à un lac d'où la rivière sortoit, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver : dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon; ce qui suppose que cette contrée devroit être à peu près par les 49 degrés de latitude. Un Allemand, qui étoit du voyage, y trouva des raisins sauvages; il en expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, c'est-à-dire pays du vin. Les parens de Léif firent plusieurs voyages au Vinland. Le troisième été les Normans virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'une petite taille, qu'ils nommèrent *Skrœlingues*, c'est-à-dire nains; ils les massacrèrent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avoient si gratuitement offensée. Quelques années plus tard, la colonie scandinave faisoit un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui leur fournissoient en abondance les plus belles fourrures.

Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur un de ses compatriotes, qu'il étendit mort sur la place; un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avoit procurées à quelques hommes entreprenans, engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé des établissemens stables; seulement on sait qu'en 1121, un évêque Eric se rendit du Groenland au Vinland, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens (1).

Révoquer en doute la véracité de rapports aussi simples et aussi vraisemblables, ce seroit outrer le scepticisme; mais, si on les admet, il est impossible de chercher Vinland autre part que sur les côtes de l'*Amérique septentrionale*. Cette partie du monde avoit donc été découverte

(1) *Snorro*, Hist. reg. sept. cap. 104-110. *Hauks-Bok*, ou Annales d'Islande par Hauk, descendant d'un des premiers navigateurs au Vinland : il écrivit vers l'an 1300. *MSS.* cités dans les ouvrages suivans : *Torfæi* historia Vinlandiæ antiquæ, Hafniæ, 1705. *Jonas Arngrim*, histor. Island. c. 9, 18, etc. *Suhm*, sur les navigations des Norwégiens du temps du paganisme, dans les *Mém. de la Soc. de Copenhague*, VIII, 80-84. Comp. *Celsius*, dissert. de itin. in Americam; Upsal, 1725; *Kalm* de itin. prisc. Scandin. in Americam; Abo., 1757.

par des Européens, cinq siècles avant Christophe Colomb; et cette découverte, la première qui soit historiquement prouvée, ne fut peut-être pas entièrement inconnue à l'habile et courageux Génois qui, le premier, sut ouvrir entre les deux hémisphères une communication suivie.

Car, sans parler ici d'un voyage douteux, attribué à *Madoc-ap-Owen* vers l'an 1170, nous possédons les documens authentiques des navigations exécutées dans le quatorzième siècle par les deux *Zeni*, nobles vénitiens qui, entrés en 1380 au service d'un prince des îles Féroer et Shetland, visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description qui, à travers beaucoup d'obscurités, confirme les relations islandaises, et qui a dû être connue de Colomb.

Cette assertion a besoin d'être prouvée; mais les preuves ne sauroient être tirées que de la *carte des navigations* des deux Zeni, et de la *relation* de ces voyages, publiées pour la première fois à Venise, en 1558, par un descendant de Nicolo Zéno (1), copiées depuis dans une foule d'ouvrages (2), et commentées de plus d'une

(1) Voyez le *Catalogue anglais des livres de Pinelli*, n° 1392. *Marcolini* n'en fut que l'éditeur. *Dalrymple*, note commun. à M. *Eggert*, l. c. p. 310. (2) La relation : *Ramusio*, navigazioni, II, fol. 222. *Hackluyt*,

manière (1). Voici des détails que nous croyons suffisans pour éclairer l'opinion de nos lecteurs.

La carte des deux Zeni, copiée d'après une vieille gravure sur bois, offre sous une graduation grossière, les pays suivans. Au midi, et du côté d'est, on voit *Scocia*, l'Écosse. Au sud-est se présente *Dania*, le Danemarck : la forme en est remarquablement exacte pour ce siècle; on reconnoît tous les détails de la côte occidentale du Jutland, les îles d'*Amere* ou Amro; *Salt* ou Sylt, et ainsi de suite jusqu'à la pointe de Bovenbergen, dont le nom est écrit *Bomienbergen*. A l'est on voit *Gocia*, la Gothie, et *Succia*; les côtes, quoique sans détails particuliers, offrent des contours assez exacts. Toutes les positions sont cependant trop au nord; la Norwège, *Norvegia*, ne commence qu'à 64 degrés. Le cap Lindesnes ou Der-Neus est nommé *Géranes*. On reconnoît Bergen dans *Pergen*, Trondhiem dans

navigat. vol. II, part. II, 121. *Hieron. Magiser*, septentr. novantiq., etc. Copies réduites de la carte : *Ruscelli*, trad. de Ptolémée, 1561 et 1574. Europe, tab. XVI. *Eggers*, l. c. p. 310. *Fac simile* de la carte : Dissertation de M. *Zurla*, Venise, 1808, et *Annales des Voyages*, tom. X.

(1) *Sprengel*, Hist. des Découvertes, §. 22. *Forster*, Découvertes faites au Nord, Liv. II, ch. 3, sect. 13. *Buache*, Hist. de l'Académie des Sciences, 1784. *Zurla*, Dissert., etc.

Trondo, et l'île de Tromsœ dans *Trons*; le cap *Stat* est marqué par son nom : on trouve jusqu'à des villages, tels que *Gasendel* ou Giesdal. A l'ouest de la Norwège on aperçoit un archipel nommé *Estland*, composé d'une grande et de plusieurs petites îles. La position, ainsi que les mots *Sumberoouit* (1) ou cap de Sumburg, *S. Magnus*, baie de S. Magne, *Bristund*, Bressa-Sound, *Scalogui*, Scallowag, et quelques autres, démontrent que ce groupe de la carte de Zéno représente les îles Shetland, appelées par les Norwégiens *Ietland*, *Hialteland* et *Hitland*. La carte donne même à un îlot de cet archipel le nom d'*Itland*. La position de l'Islande n'est pas moins évidente; on reconnoît, dans *Scalodin* et *Olensis*, les villages de Scalholt d'Hola; le dernier nom n'est évidemment qu'une abréviation de ces mots *Olensis episcopi sedes*. La partie orientale de l'Islande, découpée par plusieurs golfes profonds, est représentée comme un assemblage d'îles.

Jusqu'ici tout s'explique sans efforts; les difficultés vont se présenter. Au midi de l'Islande, au nord-est de l'Écosse, entre les 61 et 65 degrés de latitude, on aperçoit une grande île entourée de plusieurs petites. Cette terre, appelée *Frislande*, appartenoit au roi de Norwège, mais elle lui fut

(1) Covit., pour *Hovit*, tête, cap. en Scandin.

enlevée par un prince du nom de *Zichmni* (1) ou *Zicno* (2), qui, à l'instar des anciens héros normans, fondoit sa puissance et sa gloire sur des expéditions maritimes, pour ne pas dire des courses de piraterie. Cette île de Frislande est nommée, dans la vie de Christophe Colomb (3), de manière à laisser douteux si cet illustre navigateur l'a visitée en 1477, ou si c'est vers l'Islande qu'il avoit dirigé sa course; elle a été copiée, d'après la carte de Zéno, par beaucoup d'auteurs du seizième siècle (4). Le navigateur anglais Forbisher, en se dirigeant d'après la carte de Zéno (5), crut même l'avoir retrouvée à 26 degrés à l'ouest des Orcades; mais il paroît démontré que c'est la pointe méridionale du Groenland qu'il prit pour la Frislande, tandis qu'il appliqua le nom de Groenland aux îles situées au nord de la terre Labrador (6).

Lorsque les voyages réitérés des modernes eurent démontré qu'il n'existoit aucune terre dans la position indiquée par Zéno, les géographes se partagèrent d'opinion sur la Frislande. Orté-

(1) *Zeno*, ap. *Zurla*, p. 5. (2) *Marco Barbaro*, Discendenze patrizie, tom. VII. *MSS.* cité par *Zurla*, p. 29. (3) *Fernando Colon.* Vie de Christ. Col. c. 4. (4) *Cluver*, Introd. in univ. Geog. *Botero*, Relaz. del mondo. *Riccioli*, *d'Avity*, etc. (5) *Hackluyt*, tom. II, part. II, p. 62. (6) *Lœvenœrn*, Nouv. Mém. de la Société royale des sciences de Copenhague, III, 220-234.

lius avoit déjà soutenu que c'étoit une partie de l'Amérique septentrionale, et particulièrement de la Nouvelle-Angleterre, nom qu'on étendoit alors jusqu'aux environs de la Terre-Neuve (1). C'est probablement d'après ce passage d'Ortélius que Cluver parle de la Frislande comme d'un pays soumis au roi d'Angleterre. D'autres supposèrent que la petite île de *Bus* ou de *Biry*, au sud de l'Islande, étoit un reste de la Frislande qui avoit été submergée (2). Il y en eut qui osèrent considérer l'existence de la Frislande et même tout le voyage de Zéno comme une fable (3).

Une nouvelle explication s'est présentée à l'esprit d'un Français et d'un Danois qui nous semblent avoir trouvé la vérité par deux voies différentes (4). M. Buache a prouvé que la position géographique de la Frislande répond à celle de l'archipel des îles de Féroer. Zéno dit expressément que les îles d'Estland ou Shetland étoient *entre* la Norwège et la Frislande. La distance de vingt journées de navigation entre cette dernière terre et le cap méridional d'*Engroneland* ou

(1) *Ortel.* Theat. mundi, fol. 97. (2) *Delisle*, hémisphère occidental, 1720. (3) *Baudrand*, Diction. géog. *Tiraboschi*, storia letter. V, etc. (4) *Buache*, Mém. sur l'île de Frislande. Paris, 1787, dans l'Histoire de l'Acad. des Sciences pour 1784. *Eggers*, Mém. sur l'ancien Groenland, couronné en 1792, par la Société Économ. de Copenhague. *Mém.* de cette société, tome IV.

Groenland, évaluée à vingt lieues marines par jour, nous reporte vers les îles Féroer, dont la latitude correspond à celle de la Frislande. M. Eggers s'est plus attaché à démontrer l'identité des noms, tels que *Monaco* ou le Moine, rocher au sud de cet archipel; *Sorand*, ou Sorrey, pour *Sudereyan*, l'île la plus méridionale; *Sudero-golfo*, encore aujourd'hui appelée détroit de Suderoé; *Andeford* ou *Andefiord*, baie des canards, et d'autres ressemblances moins évidentes. Si à ces argumens on ajoute que Zéno, en nommant toutes les possessions du roi de Norwège attaquées par Zichmni, passe sous silence l'archipel de Féroer, et que, de l'autre côté, aucun écrivain islandais ne connoît la Frislande, l'identité de ces deux contrées, désignées sous deux noms différens, devient extrêmement vraisemblable. La grande étendue de l'île principale dans la carte de Zéno, provient sans doute de ce que le dessin original, très-délabré lorsqu'il fut copié, n'offroit qu'une image confuse des canaux qui séparent les îles de Féroer. D'ailleurs, les exagérations de ce genre sont très-communes dans les cartes du moyen âge. Quant au nom de Frislande, que Forbisher et les auteurs anglais écrivent *Freesland*, il semble n'être qu'une modification de celui de *Fereys-land*, ou terre de Féroer, dénomination pléonastique, il est vrai, mais analogue au genre des langues scandinaves.

Forster, qui d'ailleurs a très-mal expliqué le voyage de Zéno, observe qu'un comte *Sinclair*, possesseur des Orcades vers la fin du quatorzième siècle, pourroit bien être le prince *Zichmni* ou *Zéno* de ce voyageur (1).

Avant de parler des terres découvertes au sud-est de la Frislande, examinons le haut de la carte.

Au nord de l'Islande, on voit une immense péninsule semblable, par sa configuration, au Groenland, mais qui au nord-est va joindre la Norwège; il est vrai que la liaison n'est formée que par une ligne vague, où les mots « *mare et terre incognite* » indiquent les doutes de l'auteur. Toutefois la relation dit positivement que Nicolo Zéno, allant de l'Islande, et probablement de l'Islande orientale au nord, trouva une terre appelée *Engrouiland* dans le texte (2); mais qui, sur la carte, porte les deux noms d'*Engronelandt* et de *Grolandia*, l'un placé à l'ouest, l'autre à l'est. L'un et l'autre mot rappelle le Groenland; mais les noms particuliers ne répondent point à ceux que donnent les topographies très-détaillées des colonies scandinaves (3). Le seul endroit habité que la relation indique ressemble un peu à un château des fées, et a servi d'argument à ceux qui traitent de fabuleux tout le voyage.

(1) *Forster*, Découv. au Nord. l. c. (2) *Zurla*, p. 9. (3) *MSS.* islandais, extraits par *Eggers*, 285.

Dans l'*Engronslandt*, selon la relation, ou dans le *Grolandia*, selon la carte, Zéno trouva un monastère de frères prêcheurs, et une église dédiée à Saint-Thomas, située près d'une montagne qui jetoit du feu comme l'Etna et le Vésuve.

« Il y a, dit-il, dans cet endroit, une source » d'eau bouillante avec laquelle les moines » échauffent l'église, le monastère et leurs cham» bres; l'eau est encore si chaude lorsqu'elle est » parvenue à la cuisine, qu'on n'a pas besoin de » feu pour apprêter les mets. Pour faire le pain, » il suffit de mettre la pâte dans des pots de cui» vre, et de tenir ces vases dans l'eau; le pain » cuit de cette manière comme s'il étoit dans un » four. Il y a aussi, dans ce monastère, de petits » jardins couverts en hiver; on les arrose avec » cette eau, ce qui les garantit de la neige et du » froid qui, dans ces pays situés si près du pôle, » est extrêmement piquant. Par ce moyen, les » moines font venir des fleurs, mûrir des fruits, » et pousser diverses espèces de plantes qui vé» gètent aussi bien que si elles se trouvoient dans » des climats tempérés; au point que les sauvages » grossiers qui habitent ces contrées, étonnés de » ces effets qu'ils regardent comme surnaturels, » prennent les moines pour des dieux, et leur » portent divers présens, tels que des poules, de » la viande et différentes autres choses; ils ré-

» vèrent de plus les moines comme leurs sei-
» gneurs.

» Ceux-ci non seulement chauffent leurs mai-
» sons au degré qu'ils jugent convenable, mais
» en ouvrant leurs fenêtres, ils peuvent en un
» instant tempérer la chaleur à volonté. Ils n'em-
» ploient, pour les bâtimens de leur monastère,
» d'autres matériaux que ceux qui leur sont
» fournis par le volcan; ils prennent, à cet effet,
» les pierres brûlantes qui sont lancées en forme
» de scories ou fraisil par la bouche de la mon-
» tagne; et lorsqu'elles sont le plus chaudes, ils
» jettent de l'eau dessus: elles se dissolvent en-
» tièrement par ce moyen, et se convertissent en
» une bonne chaux qui se lie si bien après avoir
» été employée, qu'elle ne se détruit jamais. Les
» scories, lorsqu'elles sont froides, servent, au lieu
» de pierres, à faire des murs et des voûtes très-
» solides; car, lorsque ces matières sont une fois
» refroidies, elles ne peuvent être entamées que
» par un instrument de fer. Les voûtes faites avec
» ces scories sont si légères, qu'il n'est pas besoin
» d'appui pour les soutenir, et qu'elles se main-
» tiennent toujours entières. Ces facilités sont
» cause que les moines ont construit une quantité
» étonnante de murs et de bâtimens de diffé-
» rentes espèces. Les couvertures ou les faîtes de
» leurs maisons se font, pour la plupart, de la
» manière suivante: le mur est élevé d'abord per-

» pendiculairement à la hauteur qu'on veut lui
» donner; on le fait ensuite incliné et penché à
» peu près jusqu'à ce qu'il forme une voûte ré-
» gulière. On n'est cependant, dans ce pays,
» guère incommodé de la pluie; car la première
» neige qui tombe, reste gelée pendant l'espace
» de neuf mois, temps que dure l'hiver. Ils vivent
» d'oiseaux sauvages et de poissons; l'eau chaude
» du volcan, en se jetant dans un grand havre,
» empêche la mer d'y geler, ce qui attire en cet
» endroit une si grande quantité de poissons et
» d'oiseaux, que les religieux en prennent au-
» tant qu'il leur en faut pour leur subsistance,
» et pour celle d'un grand nombre d'habitans
» du pays qu'ils occupent continuellement, tant
» à bâtir qu'à la chasse et à la pêche, ainsi qu'à
» divers autres ouvrages et affaires relatives au
» monastère. Leurs maisons sont bâties autour de
» la montagne de chaque côté; la forme en est
» ronde; elles ont vingt-cinq pieds de largeur;
» elles s'élèvent en cône, au sommet duquel ils
» ménagent une petite ouverture pour avoir du
» jour et de l'air. Le plancher de la maison est
» si chaud, que le froid le plus rigoureux ne se
» fait point sentir dans l'intérieur de la maison.

» Il vient dans cet endroit, pendant l'été, un
» grand nombre de barques des îles voisines et
» du cap au-dessus de la Norwège, ainsi que de
» *Trondon* (ou Drontheim); elles sont char-

» gées de toutes sortes d'objets d'agrémens ou
» d'utilité, destinés pour les pères, qui donnent
» en échange des peaux de différens animaux et
» du poisson qu'ils ont fait sécher au soleil, ou
» qu'ils ont conservé au moyen du froid. Les
» moines reçoivent à leur tour du bois pour le
» chauffage et des ustensiles de bois très-ingé-
» nieusement sculptés, avec différens grains et
» du drap pour faire leurs vêtemens. L'échange
» des deux derniers articles, dont toutes les na-
» tions voisines ont besoin, aide les religieux à se
» procurer sans peine et sans dépense tout ce
» qu'ils peuvent désirer. Des moines de Norwège,
» de Suède et d'autres pays, mais principalement
» d'Islande, se rendent à ce monastère : on y
» trouve toujours, durant l'hiver, un grand
» nombre de barques qui ne peuvent sortir
» parce que la mer est tout à fait gelée, et qui
» attendent le retour du printemps.

» Les barques des pêcheurs d'Engroneland
» ont la forme d'une navette de tisserand; elles
» sont faites d'os d'animaux marins, recouverts
» de peaux de poissons cousues en plusieurs
» doubles; ces barques sont si imperméables et
» si solides, que, dans les plus grandes tem-
» pêtes, ceux qui les montent se contentent de
» s'y tenir tranquilles, peu inquiets de l'endroit
» où les vents et les vagues les porteront; bien
» persuadés d'ailleurs que leurs barques ne cou-

» rent pas risque d'être fendues ou submergées; » même s'il arrive qu'elles soient jetées sur un » roc, elles ne sont pas endommagées. Ils ont, » au fond de ces barques, une espèce de man- » che qui est toujours serrée fortement dans le » milieu; et lorsqu'il est entré de l'eau dans la » barque, ils la font couler dans une moitié de » la manche, dont ils lient le bout avec deux » morceaux de bois. Lâchant ensuite la manche » en bas et en dehors, ils évacuent l'eau. Cette » opération est répétée aussi souvent qu'il est » nécessaire, sans le moindre danger ni dom- » mage (1). »

Ce tableau des merveilles d'*Engroneland* offre probablement des fragmens d'une relation véridique, mal réunis, et surtout mal appliqués. Le fameux mont ignivome de l'Islande, les bains que les anciens habitans de cette île avoient construits en y employant des sources thermales, les églises et monastères du Groenland qui possédoient en domaine presque tout ce pays, les barques de cuir des esquimaux, toutes ces circonstances, vraies en elles-mêmes, auront été accumulées pour former l'ensemble fantastique que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Un peu de vanité chez Zénon le voyageur, ou un peu de négligence chez Zénon le rédac-

(1) *Zeno*, ap. *Zurla*, p. 9-12.

teur de la relation, ont facilement pu faire naître cette confusion. Conformément à ces explications, nous regardons la côte orientale du Groenland de la carte de Zéuon comme n'étant autre chose que la côte sud-est mal orientée et étendue outre mesure, peut-être d'après les récits ou inexacts ou mal compris de quelque Islandais.

A *plus de mille milles* à l'ouest de la Frislande, ou des îles Féroer, et au sud du Groenland, la carte et la relation de Zénon indiquent deux côtes nommées *Estotiland* et *Droceo*. Voici comment ces pays avoient été découverts. Une barque de pêcheurs de Frislande, jetée par une tempête très-loin à l'ouest, atterrit à une île nommée *Estotiland*, dont les habitans conduisirent les Frislandais dans une ville bien bâtie et bien peuplée, où demeuroit le souverain. Un interprète qui parloit *latin*, et qui avoit également été jeté sur cette côte par le hasard, se fit comprendre des naufragés, et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays; l'un d'eux, ayant pénétré dans l'intérieur, assura que l'île, moins étendue que l'Islande, étoit beaucoup plus fertile, qu'elle abondoit en toutes sortes de denrées, et que le centre étoit occupé par une haute montagne d'où sortoient quatre rivières. Les habitans exerçoient divers arts et métiers; ils avoient des caractères d'écriture qui leur étoient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trou-

voient des livres latins qu'ils n'entendoient point. Le commerce avec l'*Engroneland* leur fournissoit du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semoient du blé, buvoient de la bière, demeuroient dans des maisons de pierre, et naviguoient quoique sans le secours de la boussole. Les Frislandais, munis de cet instrument, furent chargés par le roi d'Estotiland, d'une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogeo* ou *Droceo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages; un seul Frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages, chacun voulant posséder un esclave aussi utile; transféré d'un maître à l'autre, il fut à portée de connoître toute cette contrée. Il assura que c'étoit un pays fort étendu et comme *un nouveau monde*. Les habitans, ignorans et grossiers, ne savoient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuoient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livroient des combats continuels. Le vainqueur dévoroit le vaincu. Plus loin au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés connoissoient l'usage des métaux précieux, bâtissoient des villes et des temples, mais offroient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles (1).

(1) *Zeno*, ap. *Zurla*, p. 13-16.

Tel fut le rapport du Frislandais, lorsqu'après de longues années, il revint de *Drogéo* et d'*Estotiland* dans sa patrie, devenue la conquête du prince Zichmni. Ce chef entreprenant se mit à la recherche des terres occidentales; mais, après avoir découvert une île nommée *Icaria*, il fut poussé vers les parages d'Engroneland. Les tentatives ultérieures qu'il aura pu faire nous sont restées inconnues, attendu que la suite de la relation de Zénon n'a pu être retrouvée.

Il nous semble que la description de l'Estotiland ne convient qu'à la Terre-Neuve, et non point à la terre Labrador. Les habitans, assez civilisés, nous paroissent être les descendans des colons scandinaves de *Vinland*, chez qui la boussole devoit être inconnue, et dont la langue, pendant trois siècles, avoit pu changer assez pour être devenue presqu'inintelligible aux pêcheurs de Féroer. Les livres latins, circonstance qu'on auroit difficilement pu imaginer, y avoient été portés par cet évêque groenlandais qui, en 1121, se rendit au Vinland pour y prêcher le christianisme.

La contrée de Drogéo seroit, dans cette hypothèse, la Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Angleterre.

Le nom d'Estotiland paroît scandinave; *Est-Outland*, en anglais, signifieroit terre extérieure d'est, dénomination qui convient à la situation de la Terre-Neuve à l'égard du continent d'Amérique.

Qu'on se rappelle maintenant toute cette série

de recherches; qu'on réunisse sous un seul point de vue les découvertes des Scandinaves dans les dixième et onzième siècles, et les voyages des frères Zeni dans le quatorzième, on restera persuadé que le nouveau monde a été visité par les peuples du nord dès l'an 1000, et l'on pensera, peut-être, que cette première découverte, historiquement prouvée, après avoir été constatée de nouveau en 1390, par le vénitien Zéno, a pu être connue de Colomb en 1477, lors de son voyage dans les mers du nord. Loin de nous l'intention de vouloir ternir la gloire de l'immortel Génois; mais un coup d'œil sur la carte montrera, même aux esprits les plus préoccupés, que la nature elle-même avoit désigné la Terre-Neuve pour recevoir la première les visites des Européens.

SUR

LE BANC DU NAUFRAGE

ET SUR

LE SORT DE M. DE LA PÉROUSE;

Par M. Mrs FLINDERS, commandeur dans la marine de S. M. Britannique.

Le célèbre navigateur anglais, M. Flinders, se trouvant comme prisonnier de guerre à l'Ile-de-France, a adressé à la *Société d'Émulation* de cette même île une lettre qui nous a été communiquée, et que nous croyons devoir insérer textuellement dans les *Annales des Voyages*. Les nobles sentimens de M. Flinders feront facilement oublier quelques longueurs, ainsi que les termes nautiques et les anglicismes de son style, que nous avons cru devoir conserver exprès, pour laisser à sa lettre tout son caractère original.

A M. le Président et MM. les Membres de la Société d'Émulation de l'Ile-de-France.

Plaines de Wilhems, Ile-de-France, le 17 janvier 1807.

MESSIEURS,

La position géographique du lieu que vous habitez, le patriotisme qui dirige vos travaux, et l'intérêt que vous prenez aux progrès des connoissances humaines, me persuadent que les observations relatives à la navigation occupent une place distinguée parmi les objets qui ont décidé l'institution de votre Société.

Le désir d'étendre le domaine de la science fut toujours le premier mobile de ceux qui s'intéressent au bonheur des hommes et cherchent à élever leur esprit. Tel fut aussi le grand objet de mon voyage vers l'Australie (1) et dans l'océan Pacifique.

(1) La grande île, appelée quelquefois Nouvelle-Hollande, est séparée, sous le rapport politique, en deux divisions. Les côtes de la partie ouest ont été découvertes et observées d'une manière très-imparfaite par les Hollandais, dans le voyage que leur génie leur fit entreprendre dans des vues commerciales, au commencement du dix-septième siècle. L'examen de la partie orientale fut commencé en 1770 par le capitaine Cook, et a été depuis terminé par des navigateurs anglais. La première est la Nouvelle-Hollande proprement dite, et la seconde porte le nom de la Nouvelle-Galle méridionale. J'ai cru

Les voyages de découvertes entrepris par les premiers navigateurs n'ayant pour but qu'un intérêt immédiat, furent souvent marqués par la rapine et la violence, et restèrent cachés avec soin aux regards du reste de la terre. Le premier but de ceux que notre siècle, plus éclairé et plus ami de l'homme, doit entreprendre, est de perfectionner nos connoissances acquises, d'en obtenir de nouvelles et de faire jouir les peuplades les plus éloignées des bienfaits de la civilisation.

L'humanité et la modération accompagnèrent partout les pas des navigateurs modernes; et les secrets qu'ils ont surpris, les mystères qu'ils ont dévoilés, deviennent bientôt par la publication une propriété commune à tous les peuples. Cette différence remarquable dans l'objet de leurs recherches et dans les avantages qui en sont le fruit, en rendant cette sorte de voyages d'un intérêt plus vaste et plus général, a inspiré en leur faveur un intérêt qui, loin d'être borné à la seule nation qui les fit entreprendre, a jusqu'à ce

convenable de les réunir sous une dénomination commune, et qui paraît étrangère aux droits respectifs de la Hollande et de l'Angleterre quant à la *priorité* de la découverte, et j'ai eu recours, à cet effet, au nom de terre Australe ou Australie. Mais il reste à savoir si ce nom sera adopté par les géographes européens.

(Note de l'Auteur.)

jour été partagé par toutes les nations civilisées, et les a déterminées à protéger et assister ces utiles expéditions.

Les malheurs qui ont frappé celle que j'avois l'honneur de commander affoibliront beaucoup les avantages dont j'avois osé me flatter qu'elle eût été la source, et peut-être même devrai-je m'interdire de communiquer quelques-unes des observations, trop peu nombreuses, que j'ai pu faire, avant qu'elles n'aient été soumises à la révision de mon gouvernement, avant qu'il n'ait été fait par ses ordres un choix des matériaux qui peuvent être jugés d'une utilité, d'une importance assez grande pour mériter d'être présentés au public. Mais persuadé que faire connoître quelques circonstances propres à empêcher des malheurs semblables à celui dont j'ai été la victime, et peut-être encore propres à diriger le zèle et les observations d'hommes instruits vers un objet qui intéresse la philosophie naturelle et la science hydrographique; persuadé qu'en agissant ainsi, je ne ferai que prévenir les intentions libérales de l'amirauté d'Angleterre, j'ai formé le projet de mettre sous vos yeux quelques observations sur les changemens extraordinaires dans la variation du compas, qui se manifestent à bord des vaisseaux, et qui paroissent provenir uniquement d'une cause à laquelle on n'a jusqu'ici

prêté que peu et même point d'attention (1). Je désire vous offrir aujourd'hui quelques remarques sur les deux bancs de corail découverts nouvellement entre la côte orientale de la Nouvelle-Galle méridionale et l'île de la Nouvelle-Calédonie, dans l'océan Pacifique ; ce second article réclame la priorité, puisqu'il se lie avec un objet qui intéresse le cœur de tous les hommes, mais plus particulièrement encore celui des Français. Je veux parler de la disparition de ce navigateur accompli, l'infortuné La Pérouse, autrefois habitant de cette île, et dont, à l'envi de ses com-

(1) M. Flinders, auteur de cette lettre, et que les malheurs de la guerre retiennent depuis six ans à l'Ile-de-France, a en effet adressé à la Société d'émulation de cette île une lettre relative aux causes de la variation du compas à bord des vaisseaux. Ses observations, qui doivent intéresser si vivement et les marins et les savans, quoique appuyées dans son opinion par des expériences réitérées avec le plus grand soin, ne sont cependant pas présentées par lui comme une autorité suffisante : il désire au contraire qu'elles donnent lieu à des recherches nouvelles de la part des marins distingués des îles de France et de la Réunion ; et la Société d'Émulation entrant dans les vues de ce navigateur, a communiqué sa lettre aux voyageurs de ces îles, zélés pour les progrès de la science, avec prière de ne rien négliger pour remplir l'attente du capitaine Flinders. *(Note de M. Epidariste Colin.)* Nous espérons recevoir cette lettre pour la publier dans les *Annales*.

patriotes, toutes les nations éclairées ont déploré la perte.

Le vaisseau armé de S. M. Britannique, *le Marsouin*, et le vaisseau marchand le *Caton*, de Londres, ont péri dans la nuit du 17 août 1803, sur le plus grand des deux bancs de corail. J'étois passager sur le premier de ces vaisseaux, et retournois en Angleterre avec les livres et les cartes de mes découvertes, mon vaisseau l'*Investigator* ayant été déclaré incapable de continuer le voyage. Ce banc, qui porte maintenant le nom de *banc du Naufrage*, gît au nord-ouest, 40° nord, et à 64 lieues est du cap de Sable, qui est la partie la plus voisine de la côte de la Nouvelle-Galle méridionale; il se trouve à 150 lieues de distance à l'ouest de la partie la plus rapprochée de la Nouvelle-Calédonie.

La plus grande étendue du banc du Naufrage est d'environ 20 milles dans une direction est et ouest, formant une ligne de corail qui peut avoir un quart et au plus un demi-mille de largeur. Cette étendue n'est point composée cependant d'une seule base solide, mais se divise en une foule de plus petits *pâtés* dont les plus importans sont au nombre de six; les séparations qui existent entre ces divers pâtés sont généralement d'un mille, et d'un mille et demi de longueur, et la profondeur de l'eau dans les deux pâtés situés le plus à l'est, est de huit, neuf et dix brasses, de sorte qu'un

navire peut passer entr'eux avec sécurité; je ne puis assurer si le passage est praticable dans les trois séparations à l'ouest, mais dans un cas difficile je n'hésiterai pas à le tenter. La partie supérieure du sable qui couvre quatre de ces six bancs de corail ne paroît pas avoir été couverte par la mer, au moins depuis long-temps. Ces bancs sont plus ou moins fréquentés par les oiseaux de mer : tels que le fou, l'oiseau-bête, la frégate, l'oiseau du tropique et le gannet qui s'y rendent pour se mettre à l'abri des tempêtes et pour y déposer leurs œufs. Le plan que je joins à cette lettre (1) suffisant pour expliquer la position particulière de ces quatre bancs de sable, je me bornerai à en donner une courte description en commençant par celui situé le plus à l'est, le plus considérable de tous et celui sur lequel les oiseaux de mer se réunissent en plus grand nombre.

Le diamètre de ce banc est d'environ un quart de mille; et comme la forme est presque circulaire, sa circonférence est à peu près d'un mille géographique. Cet amoncellement de sable sur les placards solides du corail, paroît avoir été formé par la mer à différentes périodes, pendant des hautes marées et dans les fortes tempêtes; depuis le temps où la surface de ce banc a commencé à paroître au-dessus des eaux, il a acquis un sol de deux ou trois pouces d'épaisseur, au-

(1) Ce plan ne nous est pas parvenu. *(N. d. Réd.)*

quel les oiseaux ajoutent encore chaque jour. Ce sol est maintenant revêtu d'une herbe rude, piquante et velue, et de quelques petits buissons parmi lesquels, dans le cours d'octobre et de septembre 1803, il étoit difficile de marcher sans écraser des œufs ou sans fouler aux pieds des petits, et sans avoir à chaque instant à résister aux attaques des oiseaux, qui, n'ayant jamais encore connu le pouvoir ni les dispositions de l'homme, défendoient sans crainte contre nous leur progéniture. L'état auquel est arrivé ce banc, semble lui mériter une désignation particulière, et nous le distinguâmes entre nous par le nom de *l'Ilot aux Oiseaux*. Ce ne fut cependant pas sur cette partie du banc du Naufrage que nos deux vaisseaux furent jetés, mais l'îlot ne se trouvant pas à une distance de plus de 7 milles de nous, et gisant au vent de notre asile, nos bateaux le visitèrent fréquemment et sans crainte d'être entraînés à la mer, pour nous procurer une quantité prodigieuse d'œufs d'oiseaux, et quelquefois une ou deux tortues; après de fortes pluies on pourroit recueillir sur cette île une petite quantité d'eau bourbeuse.

Le second banc de sable est celui près duquel le *Marsouin* et le *Caton* se perdirent, et auquel nous dûmes notre conservation; les officiers et équipages des deux vaisseaux y firent un séjour de près de deux mois, pendant que dans un des

bateaux je me rendois au port Jackson par une route de 250 lieues et revenois à leur secours avec les vaisseaux que j'avois pu me procurer; nous le distinguâmes sous le nom de *l'Ilot du Naufrage*. Sa longueur est de trois ou quatre cent *yards*, et sa largeur de cent ou environ. Après l'Ilot des Oiseaux, c'est le point le plus considérable du rescif, tant par son élévation que par son étendue. Son élévation est de quatre à six pieds au-dessus du point où s'arrêtent les marées, et s'il faut en juger par le nombre d'œufs d'oiseaux trouvés sur ce banc et par son aspect général, la mer dans ses plus fortes agitations n'en couvre jamais la superficie entière; ce sont les bords de ce rescif, qui, en s'étendant tout autour, à près d'un mille à la mer, brisent la violence des vagues et en défendent l'Ilot du Naufrage.

Je jugeai cependant, par l'absence de toutes les plantes que l'eau de la mer fait périr, que la partie supérieure de ce banc est souvent exposée à la pluie d'eau salée qui résulte du choc des vagues contre l'extérieur du rescif; car toute sa végétation se bornoit à quelques plantes marines. Je voulus éprouver toutefois si le sol de ce banc et celui de l'Ilot aux Oiseaux étoient susceptibles de développer d'autres plantes, telles que le maïs, l'avoine et la citrouille: j'en fis semer quelques graines. A l'époque où nous abandonnâmes le banc, les jeunes plantes étoient bien levées et

dans un état satisfaisant de végétation, il est possible qu'elles réussissent au moins en partie sur l'Ilot si les oiseaux ne les détruisent pas; mais je doute qu'il en puisse être de même sur notre banc; je pense que le cocotier y obtiendroit plus de succès, et j'ai vivement regretté qu'il ne s'en soit pas trouvé aucune noix, à cette époque, à bord du Marsouin: les vapeurs de la mer ne l'auroient pas détruit, et quelques jours un bosquet formé par cet arbre utile et majestueux eût averti le navigateur du danger; ou si dans l'obscurité, quelques infortunés privés de ce guide salutaire, s'étoient perdus sur le même banc que nous, ils en auroient tiré une nourriture et une boisson salutaire. Le navigateur qui répandroit un millier de noix de cocos, dans des positions semblables si communes dans les océans Indien et Pacifique, acquerroit des droits à la reconnoissance de toutes les nations maritimes et même de tous les amis de l'humanité.

L'expérience du malheur nous fait apprécier l'infortune des autres, et nous secourons avec un double empressement les maux que nous avons souffert nous-mêmes; le cœur humain, a dit l'éloquent auteur du Génie du Christianisme, est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour les blessures de l'homme que lorsque le fer les a blessés eux-mêmes.

Les deux bancs plus à l'ouest ont moins d'éten-

due et d'élévation que l'Ilot du Naufrage. Je les ai visités en me rendant au port Jackson, mais je ne suis descendu que sur le dernier à l'ouest; j'y ai trouvé aussi beaucoup d'œufs d'oiseaux, moins cependant que sur ceux dont j'ai parlé précédemment, et dont la description d'ailleurs peut convenir à tous les autres bancs.

Suivant les observations de mon frère S. W. Flinders, lieutenant dans la marine de S. M. britannique, la latitude du banc du Naufrage est de 22° 11′ 20″ sud, d'après dix hauteurs méridiennes du soleil, observées sur l'horizon de la mer et avec un horizon artificiel. Sa longitude a été fixée de 155° 35′ 31″ à l'est de Greenwich d'après une moyenne de 40 suites de distances de la lune, soit au soleil, soit aux étoiles à l'est et à l'ouest de la lune; le nombre des suites a été le même dans l'un et dans l'autre sens, et chaque suite étoit composée de six observations faites avec un excellent sextant, placé sur un pied mobile. La variation de l'aiguille aimantée qu'il a déterminée par un terme moyen, entre une grande quantité d'observations faites avec deux compas de la construction de J. Vaelkers, dans lesquels les aiguilles sont placées dans un sens vertical à la rose, y est de 11° 11′ vers l'est; l'inclinaison de l'aiguille n'y a pu être observée, les boussoles d'inclinaison ayant été laissées au port Jackson.

La marée est haute au banc du Naufrage trois heures avant le passage de la lune au méridien, et son élévation est de six à huit pieds anglais. La direction des courans est de l'est, mais j'en ai aussi trouvé un portant vers le nord-ouest, de cinq à six lieues par jour; il est occasionné sans doute par les vents du sud-est qui paroissent régner dans ces parages pendant la majeure partie de l'année; il est bon que les vaisseaux qui auront à passer près de ce rescif, se précautionnent contre ces courans dont le plus ou moins de force du vent peut augmenter ou diminuer la violence, et dont la direction peut changer et tourner plus au nord ou à l'ouest, si les vents eux-mêmes viennent à en changer.

Je ne puis déterminer d'une manière exacte la profondeur de la mer dans la partie sud ou au vent de l'île; mais s'il faut en juger par analogie avec d'autres bancs de corail, trouvés en pleine mer et par notre position lors du naufrage du *Marsouin*, où nous avions d'un côté de ce navire seulement quelques pieds d'eau, pendant que de l'autre on trouvoit dix-sept brasses, il est à croire qu'à moins d'une encâblure des brisans on ne trouve plus de fond. Au nord j'ai rencontré à vingt ou vingt-deux brasses un assez bon fond de sable; la partie la plus élevée du banc du Naufrage portoit alors du sud-est au sud-sud-ouest, à la distance d'environ un mille;

le vaisseau et les deux schooners que j'avois obtenus au port Jackson pour venir délivrer mes compagnons, sont restés à l'ancre dans cette position, et passablement en sûreté pendant quatre jours; on s'apercevra cependant aisément que ce mouillage n'est tenable que lorsque la direction du vent est entre le sud-ouest et l'est-sud-est.

Je vais maintenant vous parler, Messieurs, du second écueil nouvellement découvert, et qui gît au sud, 12° est, à 19 lieues du banc du Naufrage, et par la latitude de 23° 7′ sud, et 155° 48′ de longitude orientale; on ne doit pas cependant accorder une confiance aussi entière à cette position qu'à celle déterminée plus haut, n'ayant pu observer la dernière qu'à une distance de 5 à 6 milles, et déduire la latitude que d'une observation faite à midi, c'est-à-dire trois heures auparavant; je n'ai pu distinguer dans l'éloignement où j'étois qu'un banc de sable nu, moins grand en apparence que celui du Naufrage, et j'ai vu voler dans les environs une quantité considérable d'oiseaux; je ne doute nullement que ce banc ne soit point le plus élevé d'un recif de plusieurs milles de circonférence : il se pourroit même qu'il fît partie d'une chaîne du genre de celle du banc du Naufrage, et que nous n'en vissions que la partie la plus orientale; je suis plus porté à croire cependant que ce n'est qu'un seul pâté

de corail le long de la côte voisine de la Nouvelle-Galle méridionale. Il y a des bancs de corail considérables que j'ai reconnu s'étendre à la distance de trente lieues du rivage, et que je crois même s'avancer à la mer dans la partie parallèle au banc du Naufrage, à plus de quarante lieues; ces rescifs commencent près du cap de Sable et s'étendent au nord presque parallèlement à la côte. C'est une barrière qui ne se termine qu'au détroit qui sépare l'Australie de la Nouvelle-Guinée. Il est important de connoître la liaison qui peut exister entre les deux bancs décrits ci-dessus et les rescifs qui bordent la côte.

En nous dirigeant de la partie ouest du banc du Naufrage vers le port Jackson, nous prîmes notre direction au sud-ouest vers la *Tête-Indienne*, promontoire de la Nouvelle-Galle méridionale, et en nous écartant de la ligne droite d'environ cinq lieues à l'ouest; cette route nous conduisit à environ trente lieues derrière le second banc dont j'ai parlé plus haut; mais nous n'aperçûmes aucun rescif, banc ou île, ce qui prouve que s'il existe quelque liaison avec la barrière de la Nouvelle-Galle méridionale, ce ne peut être que par quelques pâtés placés à des distances extrêmement éloignées les unes des autres; cette liaison cependant ne me paroît pas probable.

En retournant au banc du Naufrage sur le

schooner *le Cumberland*, je m'assurai que dans l'espace de 20 lieues à l'ouest de ce banc, il n'existe aucun danger. Voilà donc un espace d'au moins 20 lieues et probablement de plus, qui sépare le banc du Naufrage dans cette partie de la barrière qui lui est parallèle; je n'ai pu rien ajouter à ces deux faits pour prouver la certitude de cette séparation, à cause de la position où je me trouvai.

Il me reste maintenant à vous faire part de mon opinion sur la perte de La Pérouse, l'objet des regrets universels, et d'exposer les raisons sur lesquelles elle est fondée.

En réunissant du bois pour faire du feu sur le banc du Naufrage, le premier soir qui suivit la perte de nos bâtimens, mes matelots trouvèrent et brûlèrent un morceau de bois fortement endommagé par les vers et presqu'entièrement pourri. Je fus instruit trop tard de cette circonstance; mais le maître du *Marsouin*, homme instruit dans ces sortes de matières, et digne de toute confiance, m'assura que ce morceau de bois étoit bien certainement un débris de quelques vaisseaux naufragés, et suivant toutes les apparences, avoit fait partie de sa poupe. Je suis loin de regarder comme improbable que ce débris ait appartenu à la *Boussole* ou à *l'Astrolabe*, puisque l'intention du navigateur français fut toujours d'explorer la côte opposée de la

Nouvelle-Calédonie, qui se trouve au vent du banc du Naufrage et qui, suivant M. d'Entrecasteaux, ne paroît pas être moins dangereuse que celle de la Nouvelle-Galle méridionale. M. La Pérouse dans sa lettre à M. Fleurieu, datée de la baie d'Avatscha le 7 septembre 1787, annonce son intention de se réparer dans la baie de la Reine-Charlotte à la Nouvelle-Zélande, et d'employer ensuite six mois à visiter les îles des Amis, la côte sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie, l'île Santa-Cruz de Mendana, la côte sud de la terre des Arsacides, et celle de la Louisiade jusqu'à la Nouvelle-Guinée; le 28 septembre 1787 il écrivoit encore : *les ordres que je viens de recevoir ne changent rien à mon plan pour la suite de mon voyage, excepté que je toucherai à Botany-Bay;* et enfin, dans une lettre datée de ce dernier endroit et adressée à M. de Fleurieu, le 7 février 1788, il dit : *Vous apprendrez sans doute avec plaisir que la perte que j'ai éprouvée en cette occasion* (aux îles du Navigateur), *ne changera rien au plan que je me suis fait pour le reste de mon voyage.*

D'après ces divers passages de lettres de La Pérouse, il est probable que, soit en accostant, soit en quittant la Nouvelle-Calédonie, ce navigateur a rencontré, comme moi, quelqu'un des écueils que recèle cette mer, et que moins heureux, il n'a trouvé auprès de lui aucun banc

hospitalier sur lequel il pût réunir son équipage et tirer des vaisseaux naufragés les moyens de le faire subsister. Lorsque le *Marsouin* se perdit la nuit sur le banc du Naufrage, ce bâtiment prit heureusement vers le rocher une direction qui nous permit de sauver les bateaux et la majeure partie des provisions et munitions de toute espèce; mais le *Caton* penchant de l'autre côté, et présentant son pont à la lame, fut bientôt mis en pièces, et au bout de peu de temps tout ce qu'il renfermoit fut ou brisé ou emporté par la mer : après vingt-quatre heures, quelques débris de ce vaisseau restoient à peine pour annoncer son naufrage. Tel fut sans doute le sort de l'*Astrolabe* et de la *Boussole*, et s'il en fut ainsi, le voisinage même d'un banc de sable laissé à découvert par la mer, n'eût pu que prolonger de quelques jours la malheureuse existence de ceux qui auroient pu s'y rendre à la nage. Combien dut être affreuse la situation de La Pérouse pendant la nuit de son naufrage! Mais son ame magnanime ne céda pas même sans doute encore au désespoir. Sans doute il se flatta que l'*Astrolabe* avoit échappé au naufrage, ou qu'au moins en se perdant elle s'étoit jetée dans une position moins exposée à la violence des flots, et pendant cette nuit de douleur il chercha à consoler ses compagnons d'infortune, moins courageux que lui, en leur communiquant ses dernières espé-

rances; mais quand le matin vint dissiper les dernières illusions en montrant à tous les yeux l'*Astrolabe* prête elle-même à disparoître sous chacune des lames qui se brisoient contre elle et les infortunés qu'elle recéloit encore, lui exprimant de loin un dernier adieu, ô! La Pérouse, mon cœur me dit les agonies qui durent alors déchirer le tien! Quoi! tes yeux ont vu tes infortunés compagnons de danger et de gloire tomber l'un après l'autre épuisés et mourant dans les abîmes de la mer! Quoi! tes yeux ont vu les fruits de tant de travaux vastes et utiles perdus pour l'univers..... Quoi! ta famille..... Ah! ce tableau est trop pénible pour que je puisse le continuer; mais du moins lorsque tout espoir humain t'abandonnoit, le dernier bien que Dieu donne aux bons, un rayon consolateur vint briller à tes yeux et te montrer au-delà de ces flots furieux qui brisoient ton vaisseau et arrachoient de tes bras tes derniers compagnons, un autre asile ouvert à tes vertus par l'ange de compassion. Il est bien à penser, Messieurs, que telle fut la fin de cet excellent navigateur qui doit être à jamais regretté; malheureusement trop de circonstances se réunissent pour confirmer cette opinion. Outre les bancs étendus qui bordent les côtes de la Nouvelle-Calédonie et de la Nouvelle-Galle, nous connoissons dans cette mer neuf différens bancs de corail, placés entre les deux côtes que je viens d'indiquer.

Les deux bancs décrits dans la première partie de cette lettre;

Les deux découverts par M. Bougainville, situés à environ 190 lieues au nord-ouest du banc du Naufrage;

La batture de Diane, par le même, au nord-ouest, 6° nord, 160 lieues; le bas-fond de la Booby, vu par M. Ball, à environ 168 lieues à l'est-nord-est;

Le bas-fond de la Bellone, à environ 82 lieues dans la même direction; le bas-fond de Bampton, à 70 lieues au nord-est du banc du Naufrage; et les îles et bas-fonds vus par le vaisseau le *Souverain*, et qui paroissent faire partie de ceux qui s'étendent si loin de l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie : tous ces bancs, et d'autres plus au nord, gisent dans l'espace compris entre la Louisiade et la Nouvelle-Guinée au nord, la Nouvelle-Calédonie à l'est, la Nouvelle-Galle méridionale à l'ouest, et au sud une ligne tirée depuis le cap de Sable jusqu'à l'île des Pins; peu de bâtimens ont traversé cette mer sans y découvrir quelques nouveaux bancs de corail; et il n'y a point à douter que plusieurs autres *placards*, encore inconnus, n'y existent, particulièrement du côté de la Nouvelle-Calédonie. Je voudrois que l'on donnât à cet espace le nom de la mer de Corail.

J'ai toujours nourri l'opinion que l'infortuné

La Pérouse s'étoit perdu dans cet espace; et dans mon examen de la côte opposée de la Nouvelle-Galle méridionale, un de mes premiers soins, en débarquant, a toujours été de rechercher si quelques débris de vaisseaux naufragés ne se trouvoient pas mêlés aux écumes jetées par la mer sur le rivage. Je n'en ai point trouvé, probablement parce que mon examen particulier ne s'est étendu jusqu'ici, le long de la côte orientale, que jusqu'au cap Palmerston, à 21° et demi de latitude sud, et conséquemment les débris des vaisseaux naufragés près de la Nouvelle-Calédonie, et portés à la côte de la Nouvelle-Galle par les vents généraux du sud-est, n'ont pu venir à ma connoissance. Une longue suite d'infortunes, en suspendant le cours de mes voyages, m'a empêché d'explorer avec soin toute la côte, et de reconnoître d'une manière sûre le lieu qui a vu périr tant de citoyens braves et généreux, et de recueillir, peut-être, quelques débris précieux de leurs voyages.

Ce travail seroit fait aujourd'hui; mais maintenant que les débris du *Marsouin* et du *Caton* sont charroyés depuis plus de trois ans sur ces mers, un obstacle bien grand doit s'opposer à l'accomplissement de ces espérances.

Je termine ici les observations que j'avois recueillies sur ce sujet et sur les deux bancs découverts par moi, et que j'ai cru dignes de vous être

soumises. Je m'estimerai heureux si elles peuvent servir à préserver de la mort un seul individu ou fournir quelques renseignemens propres à faire découvrir le sort de l'expédition commandée par M. La Pérouse. Dans l'incertitude où je suis des obstacles que ma détention peut opposer aux communications que je désire vous faire, j'attendrai, Messieurs, votre consentement avant de vous adresser mes observations sur le premier sujet mentionné dans cette lettre. Quelle que soit votre décision à cet égard, permettez-moi de vous assurer, Messieurs, des vœux ardens que je forme pour le succès de votre louable institution, et du respect et de la considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur

MATHIEU FLINDERS.

BULLETIN

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXVIII.

Revue des Ouvrages Historiques publiés récemment en Allemagne.

L'érudition historique des Allemands a souvent été l'objet de nos regrets et de nos éloges; nous avons souvent répété aux Français le conseil de profiter des travaux de leurs voisins dans ce genre; mais on nous a reproché de ne pas indiquer d'une manière assez détaillée quels sont les ouvrages allemands qui pourroient être utilement traduits ou extraits. C'est au défaut d'espace et à l'abondance d'autres matériaux qu'on doit attribuer le retard que nous mettons quelquefois à parler dans ce Bulletin des productions étrangères. Nous allons réparer cette faute à l'égard des ouvrages historiques publiés en Allemagne depuis peu, et principalement pendant les années 1808 et 1809.

L'*Histoire ancienne*, déjà épuisée par les travaux des savans du dernier siècle, n'a pas été l'objet de beaucoup d'ouvrages marquans. La discussion que le célèbre philologue Wolf a fait naître sur la personne et les écrits d'Homère, a donné lieu à une autre dispute sur l'antiquité de l'emploi des caractères d'écriture ou lettres. M. *Hug*, professeur à Fribourg, dans le grand-duché de Bade, a publié à cette occasion un *Essai sur l'antiquité*

des lettres (1). Il en fait remonter l'usage au-delà du siècle d'Homère. Nous donnerons un extrait de ce que cet ouvrage contient de plus intéressant.

L'habile historien de Charlemagne, M. *Hegewisch*, à qui l'on doit un ouvrage classique sur les finances des Romains, a publié un travail très-estimable sous le titre: *Fragmens Géographiques et Historiques sur les colonies grecques* (2). Il développe très-bien les motifs qui les firent établir; il retrace leur état florissant et les causes de leur décadence. Ce livre est toutefois d'une érudition plutôt agréable que profonde.

L'excellent livre de M. le professeur *Heeren*, de Gottingue, qui a pour titre: *Idées sur la politique, les rapports et le commerce des principaux peuples de l'ancien monde* (3), et qui avoit été traduit en français par M. Desaugiers, sur la première édition, en a eu depuis une seconde où l'auteur a apporté beaucoup de soin. Il y a mis à profit, en traitant de l'Égypte, les travaux récens de savans français sur ce pays, l'ouvrage de M. Denon et les Mémoires sur l'Égypte, etc. Le premier volume traite des peuples de l'Asie; le second de ceux de l'Afrique.

Nos lecteurs connoissent déjà un autre ouvrage de M. Heeren, intitulé: *Essai sur l'influence des Croisades*, couronné par la troisième classe de l'Institut.

Les savans ont déjà dans leurs bibliothèques le *Lexicon universæ rei nummariæ veterum, et præcipuè Græcorum et Romanorum, cum observationibus antiquariis, geographicis, chronologicis, historicis, criticis, et passim cum explicatione monogrammatum* (4), que publia vers la fin du siècle dernier M. le pasteur *Rasche*. Dans les premières années de ce siècle, l'auteur a donné des supplémens et additions à cet important ouvrage. Il en a déjà paru deux volumes, dont le second va jusqu'à la lettre H.

M. le professeur *Bredow*, qui vient de donner récemment de nouvelles notes sur le livre de Tacite *De mori-*

(1) Fribourg, 1807; in-8°.

(2) Altona, 1808; in-8°.

(3) Gottingue, 1804; 2 vol. in-8°.

(4) Lipsiæ; 6 vol. in-8°.

bus Germanorum, a mis au jour, en 1806, une édition nouvelle de *la Vie de Charlemagne, par Eginhard*, avec de très-bonnes notes et des variantes. La meilleure édition d'Eginhard, avant M. Bredow, fut celle de *Schmink*, 1711, in-4°, avec divers commentaires et une biographie très-détaillée de l'historien. Le travail de M. Bredow l'emporte sur celui de ses devanciers.

Il a paru, en 1807, une édition d'un autre historien du moyen âge, de Dithmar, dont la chronique est si importante pour la connoissance du dixième et du onzième siècles. En voici le titre : *Dithmari, episcopi Merseburgensis, Chronicon, ad fidem codicis qui in tabulario regio Dresdæ servatur denuo recensuit, J. F. Ursini, J. F. A. Kinderlingii et A. C. Wedekindi passim et suas adjecit notas J. A. Wagner, conrector Gymnasii Merseb.* (1). Quelques savans ont reproché aux nouveaux éditeurs d'avoir altéré en plusieurs endroits le texte de Dithmar tel qu'il avoit été donné par Leibnitz, sans raison suffisante et par prédilection pour leur manuscrit de Dresde. Mais tout le monde convient que les notes sont parfaites, qu'elles jettent le plus grand jour sur toutes les parties de cette chronique; et qu'aucun annaliste latin du moyen âge n'a été traité par ses éditeurs et critiques avec autant de soin que Dithmar l'est dans la présente édition.

On a vu paroître, pendant ces dernières années, une suite de profondes recherches sur l'histoire du moyen-âge, par M. le professeur *Hullmann*, de Francfort sur l'Oder. On a de lui une *Histoire des finances en Allemagne, pendant le moyen-âge*, 1805; et une *Histoire de l'origine des droits régaliens en Allemagne*, qui sert d'appendice à la première. Précédemment l'auteur avoit écrit une dissertation sur les redevances en nature des vassaux et sujets féodaux, qu'il a fondue dans son Histoire des finances. Puis il a donné une *Histoire de l'origine des états en Allemagne*, trois parties, la dernière en 1808. M. Hullmann a remporté deux prix à la Société royale de Gottingue : l'un des Mémoires couronnés a pour titre : *Sur l'histoire de l'administration des domaines en Allemagne;* l'autre est une *Histoire du commerce byzantin jusqu'à la fin des croisades.* L'un et

(1) Nuremberg, 1 vol. in-4° de 320 pages.

l'autre ont été imprimés en 1808. Les sciences historiques ont encore de très-grands services à attendre de ce jeune savant.

L'Histoire des croisades prend un nouvel intérêt par la manière dont la traite M. *Wilken*, professeur à l'université de Heidelberg. Cet historien étant très-versé dans la littérature orientale, met à profit des matériaux restés inconnus à la plupart de ceux qui ont travaillé avant lui sur ces mémorables guerres. Le premier volume de l'Histoire des croisades, de M. Wilken, renferme le récit de la première expédition; l'on attend avec impatience le second. Un autre écrivain, M. *Hacken*, a entrepris aussi d'écrire l'histoire des guerres saintes; il en a publié le premier volume : sa narration est vive et animée. Avant l'un et l'autre, M. *Spalding* avoit donné une Histoire du royaume de Jérusalem, ouvrage rempli de recherches savantes.

Les Bavarois nomment avec satisfaction l'*Histoire de Maximilien de Bavière*, par M. *P. Ph. Wolf*, dont le premier volume a paru à Munich, 1807. L'auteur étant mort avant que d'avoir pu terminer ce bon ouvrage, la continuation en a été confiée à M. *Breyer*, son confrère à l'académie royale de Bavière, et qui a déjà donné des preuves d'un grand talent historique, en traçant une méthode neuve pour l'étude de l'histoire universelle.

L'histoire de l'Europe septentrionale a été enrichie d'un ouvrage très-important. *Nestor* ou *Annales russes dans leur langue originale* (l'esclavon), *comparées, traduites et interprétées* par A. L. *de Schlœtzer*, professeur d'histoire et de politique à l'université de Gottingue, chevalier de l'ordre de Saint-Wladimir, etc. Cet ouvrage est le résultat principal des travaux d'une vie entière, consacrée à l'étude de l'histoire et des sciences politiques, surtout à l'histoire des nations placées au nord et au nord-est de notre continent. Cette partie des Annales de la grande famille humaine est peut-être une des moins exactement connues en France, et en général dans l'occident de l'Europe? Ici se trouve éclaircie, non seulement la vieille chronique du moine *Nestor* (le Grégoire-de-Tours de la Moscovie) qui nous révèle l'origine obscure et le lent accroissement du plus vaste empire qui existe, mais encore l'histoire des rapports de ces peuples esclavons avec tous leurs voisins, avec l'empire de Byzance et avec l'Europe occidentale. Dans les notes,

commentaires, excursions et autres pièces critiques qui accompagnent la traduction de l'annaliste russe, M. de Schlœtzer, avec l'érudition, la force et la finesse d'esprit qui le distinguent, a comparé, rapproché, éclairci les divers points de contact de l'histoire des anciens Moscovites avec celle des autres peuples aux mêmes époques; ce qui fait de cet ouvrage une des sources les plus pures et les plus abondantes de l'histoire générale des nations modernes d'une partie de l'Europe et de l'Asie. Le premier volume renferme une introduction à l'ancienne histoire de Russie, où l'on trouve les vues les plus lumineuses et les plus piquantes sur l'essence et la méthode de la critique historique et générale. Le second renferme l'histoire ancienne de Russie, ou les temps avant Rurick et le règne de ce prince; le troisième traite de celui d'Oleg; et le quatrième de celui d'Igor. On attend le cinquième qui est sous presse. L'ouvrage entier devoit être de douze volumes; mais la mort de l'auteur fait craindre que la continuation n'en puisse avoir lieu.

L'opinion de M. Schlœtzer sur l'origine des fondateurs de l'empire russe, qu'il fait venir de la Scandinavie, a été combattue par un jeune savant, M. *Gustave Ewers*, membre de l'académie impériale des antiquités russes. M. Ewers s'efforce même d'en établir une autre dans un Essai publié à Riga, en 1808. Selon lui ces fondateurs venoient du sud, et étoient de la nation des Chazares. Le fils du commentateur de Nestor, M. *Christian de Schlœtzer*, professeur d'histoire et d'économie politique à l'université de Moscou, qui marche sur les traces de son père, et à qui plusieurs ouvrages ont déjà acquis une célébrité personnelle, a répondu à plusieurs objections de M. Ewers, en rendant compte de son livre dans une feuille hebdomadaire qui s'imprime à Mittau, en Courlande. Il vient récemment de donner de nouvelles preuves de son talent historique en écrivant sur l'origine des Slaves qui ont peuplé la Russie, à l'occasion d'un sujet de prix proposé par l'académie impériale des antiquités russes de Moscou; et si son mémoire, jugé le meilleur de ceux qui avoient concouru, n'a pas été couronné, c'est uniquement parce que l'auteur est lui-même un membre de la société, et par cette raison exclu du concours.

Un écrivain qui s'est acquis une très-grande célébrité

dans un genre différent, M. *de Kotzebue*, vient de s'élever tout à coup à un rang distingué parmi les historiens, en publiant les quatre premiers volumes d'une *Histoire ancienne de la Prusse* (1). Dans cette Histoire M. de Kotzebue s'efforce de remonter aux temps les plus reculés, à l'époque fabuleuse, pour ainsi dire, de la Prusse, et même avant celle où le commerce de l'ambre jaune fit soupçonner l'existence de ce pays aux peuples méridionaux. L'auteur suit toutes les révolutions de ce pays jusqu'en 1466, époque de la paix de Thorn. Un demi-siècle après, la paix de Warsovie, la réformation et la sécularisation de la Prusse, jusque-là soumis aux chevaliers Teutoniques, forment une nouvelle époque dans l'histoire de la Prusse comme dans celle de toute l'Europe. On attend sous peu les volumes V et VI qui termineront cette Histoire, liée aux Annales de tout le Nord pendant le moyen-âge, à celles de Pologne, de l'Allemagne et de la ligue Anséatique. Jusqu'ici son ouvrage est écrit avec force, avec dignité, en un mot, dans le style qui convient à l'histoire. Depuis cinq ans, M. de Kotzebue, redevenu habitant des bords paisibles de la Baltique, recueille sur le grand objet qui l'occupe les lumières éparses dans les bibliothèques et les archives des villes, des gouvernemens, des monastères et des particuliers, soit en Prusse, soit en Russie, en Pologne, et dans les autres contrées voisines. Il a trouvé partout de précieux matériaux. Mais une fortune singulièrement propice a mis entre ses mains, à Kœnigsberg, un trésor littéraire qui surpasse tout ce que tant d'autres dépôts avoient pu lui offrir. Les *Archives secrètes de l'ordre Teutonique* lui ont été ouvertes; il a pénétré le premier dans ce sanctuaire, jusqu'alors fermé pour l'histoire. M. de Kotzebue donne, dans sa préface, un aperçu de ce que renferment ces archives, et il est douteux que jamais un homme de lettres se soit trouvé à même d'exploiter une mine aussi riche et encore vierge. Un tel avantage suffiroit pour assurer au nouvel historien de la Prusse la supériorité sur tous ses devanciers. Voilà donc une nouvelle preuve que l'étude des belles-lettres peut s'allier heureusement avec des travaux plus austères; c'est un exemple de plus à ajouter à ceux de Thomas

(1) Riga, 1808.

Corneille et de Voltaire, du danois Holberg et de l'allemand Schiller, qui ont été à la fois historiens et poètes dramatiques.

On sait déjà en France que la Suisse a trouvé en M. *Jean de Muller* un historien digne d'elle ; et c'est assez louer cet auteur, pour qui connoît, dans toutes les périodes de son existence, la nation suisse, nation aussi étonnante, peut-être, parmi les peuples européens que ses Alpes le sont parmi les montagnes de notre continent. Les Allemands accordent assez généralement à M. de Muller le premier rang parmi les historiens vivans. Les uns le comparent à Tacite ; d'autres, avec plus de raison, le nomment le Thucydide de l'Helvétie. Sans doute que la grave majesté de son style, la vigueur de ses tableaux, la grandeur de ses vues, la richesse de son imagination; enfin, sa manière vraiment antique, autorisent en quelque sorte cette comparaison ; mais nous ne dissimulerons pas que le style de M. de Muller offre souvent quelque chose d'affecté, d'obscur, et d'ampoulé. Un autre genre de mérite dans M. de Muller, c'est celui des recherches les plus laborieuses, les plus profondes et les plus exactes. L'historien suisse conduit les Annales de sa patrie depuis l'origine de la nation, à travers tout le moyen-âge, en développant toutes les relations qu'eut la Suisse avec la France, l'Italie et l'Allemagne; ce qui rend ce bel ouvrage un complément indispensable à l'histoire de ces diverses contrées. Les premiers volumes ont été réimprimés, revus et augmentés, en 1806. Leur illustre auteur, malgré les occupations du nouveau poste qu'il occupoit en Westphalie, publia, en 1808, six mois avant sa mort, la première partie du cinquième volume, qui commence par la vie inquiète et la fin malheureuse du duc de Bourgogne Charles-le-Téméraire, et va jusqu'aux dernières années du quinzième siècle. La suite devoit comprendre l'Histoire de la réformation et des événemens qui l'ont accompagnée en Suisse. Quelle main osera maintenant achever ce monument resté imparfait!

On va publier une *Histoire Universelle* en 24 livres, ouvrage posthume de M. de Muller.

La grande *Histoire d'Allemagne*, par feu M. *Schmidt*, continuée par M. *Milbiller*, vient enfin d'atteindre sa conclusion. Le dernier volume a paru à Ulm, en 1808. Cet ouvrage distingué à tant d'égards, est partagé en Histoire ancienne et en Histoire moderne de

l'Allemagne. La première section est de cinq forts volumes; la seconde de dix-sept. M. Milbiller, qui a très-habilement continué Schmidt, a aussi donné un abrégé de cette grande Histoire.

Un autre ouvrage important vient aussi d'être terminé; c'est la savante et judicieuse *Histoire de la ligue anséatique*, par M. le professeur *Sartorius*, de Gottingue. Le troisième volume, qui a paru en 1808, se termine à l'an 1669, où l'auteur fixe l'époque du dernier acte public de cette confédération jadis si florissante, mais qui depuis long-temps étoit sur son déclin. Un quatrième volume, qui est annoncé, contiendra seulement les pièces justificatives. On doit regarder cet ouvrage comme l'un de ceux qui répandent le plus de lumière sur l'histoire du moyen-âge, sur celle du commerce et celle de la politique des Etats du Nord. Les recherches auxquelles s'est livré M. Sartorius sont immenses, ainsi que le prouvent les notes et les appendices de son livre.

M. Becker a écrit une *Histoire de la ville de Lubeck*, sa patrie, ancienne capitale de la Hanse-Teutonique. Le troisième et dernier volume in-4° de cette Histoire a paru à Lubeck, chez Rœmhild, en 1806.

M. *Ruhs*, savant élève de l'université de Gottingue, attaché à la bibliothèque de celle de Greifswald, dans la Poméranie suédoise, a donné une *Histoire de Suède*, sans doute la meilleure qu'on ait de ce pays, en trois volumes in-8°. L'édition in-4° qui a paru de ce même ouvrage, fait partie de la grande Histoire universelle, par une société de gens de lettres, qui paroît à Halle depuis nombre d'années. Cette Histoire de Suède en occupe les volumes 63, 64 et 65.

Il manquoit une bonne Histoire de la Hongrie. M. le docteur *Fessler*, à qui divers ouvrages littéraires ont acquis beaucoup de célébrité, en a commencé une en six volumes in-8°. On annonce que le premier volume a paru, et l'on s'en promet beaucoup. Cette histoire se distinguera, à coup sûr, par des vues ingénieuses et par un style animé; nous ignorons si le docteur Fessler, littérateur brillant, possède des connoissances solides sur la matière qu'il a entrepris de traiter.

Depuis 1806, M. le baron de *Hormayer* a fait paroître à Tubingue, chez Cotta, partie par partie, une Histoire du Tyrol. Ce savant écrivain, qui publie aussi, volume

par volume, un *Plutarque autrichien*, s'est proposé pour modèle le célèbre historien de la Suisse. Les Annales des Tyroliens, peuple montagnard, ami de la liberté et des lois, religieux, devoué à ses princes, sont très-intéressantes pendant tout le moyen-âge, et se lient à celles de tous les autres Etats de l'Europe centrale. Elle n'avoit pas encore été traitée d'une manière satisfaisante. Comme une quantité de fables et de fausses traditions défiguroient cette Histoire, et qu'il importoit d'abord de les écarter, M. de Hormayer a rejeté ce travail préliminaire qui étoit indispensable, mais minutieux et épineux, dans les *Mélanges critiques et diplomatiques* qui ont paru avant l'Histoire du Tyrol, et qui, de même que cette Histoire, offrent beaucoup d'intérêt, tant par les pièces originales qui y paroissent pour la première fois que par la critique exacte et judicieuse avec laquelle l'auteur discute plusieurs points obscurs et difficiles.

M. *Mannert*, l'un des hommes de lettres les plus laborieux et les plus instruits, soit en histoire, soit en géographie ancienne et moderne, a donné, en 1807, son précieux travail sur les temps les plus reculés de la nation bavaroise. Il a pour titre : *La plus ancienne Histoire de la Boyarie et de ses habitans, tirée des originaux* (1).

Un ouvrage qui, encore qu'il soit écrit en allemand, doit inspirer en France un intérêt particulier, puisqu'il traite des destinées d'une ville devenue française, c'est l'*Histoire de Trèves*, par M. *Wittenbach* (2), bibliothécaire de cette ville. Peu de villes méritent autant l'honneur d'une histoire particulière que Trèves, cette ancienne rivale de Rome. Les recueils de Brower et de Hontheim ne sont que des compilations. Outre les matériaux connus, M. Wittenbach a fait usage de plusieurs pièces manuscrites ignorées jusqu'à présent. La première partie de son ouvrage, imprimée en 1807, comprend l'Histoire des anciens Trévirois, considérés comme peuple gallo-belgique; la seconde, 1808, l'état de Trèves sous la domination des Romains; la troisième, 1809, l'état de Trèves sous les Francs; la quatrième et dernière offrira l'Histoire de cette ville, comme faisant

(1) Nuremberg; 1 vol. in-8°.

(2) Trèves, chez Schwell; 4 vol. in-12.

partie de l'empire germanique jusqu'à la dernière conquête et sa réunion à la France. Le livre est enrichi de planches qui représentent les principaux monumens et débris de ce sol, si riche en antiquités.

(La fin à un autre Cahier.)

MÉMOIRES de l'Académie Celtique, ou Recherches sur les antiquités celtiques, gauloises et françaises, publiées par l'Académie Celtique. Paris, 1807—1809, *Cahiers I—X* (1).

Don Ulloa raconte, dans ses *Noticias americanas*, que les Indiens ont une disposition naturelle à ne pas croire ce qu'on leur affirme avec beaucoup de chaleur. Si, par exemple, un missionnaire leur dit que le diable est méchant, ils répondent : Il ne nous a jamais fait de mal, mais *cela peut être;* si au contraire on leur fait l'éloge de la bonté d'un saint, ils répliquent avec le même sang-froid : *Cela peut être.* Il faut avoir un peu de cette incrédulité indienne lorsqu'on lit les Mémoires de l'académie celtique; moyennant cette petite précaution, on peut s'intéresser à cette lecture, et même en tirer assez de fruit.

On pourroit chicaner cette académie sur le titre de *Celtique* qui n'est pas juste, puisque les antiquités belgiques et aquitaniques pourroient par-là sembler exclues du cercle de ses recherches; mais pourvu que les Mémoires qu'elle publie servent à éclaircir les époques

(1) Il paroît chaque mois un cahier de ces Mémoires, d'environ 150 pages, in-8°, orné de gravures, ce qui formera par an trois volumes de 500 pages chacun, terminés par une table des matières. Le prix de la souscription des douze cahiers, formant trois volumes in-8°, est de 25 francs pour Paris, et 32 francs, *franc de port*, par la poste, jusqu'à la frontière de France. On souscrit à Paris, chez L. P. Dubray, imprimeur, rue Ventadour, n° 5.

obscures de l'Histoire de France, nous lui pardonnerons volontiers un petit caprice. Pierre Ier voulut passer pour un habile arracheur de dents, le cardinal de Richelieu pour un grand poète; ainsi une académie peut bien avoir la manie de s'appeler Celtique, quoique ce soit précisément l'Histoire des Celtes et du Celticisme qu'elle connoisse le moins. Feu M. Cambry, qui a le plus contribué à l'établissement de cette société, étoit un homme de beaucoup de savoir et d'imagination; mais préoccupé de ses Celtes, il mettoit de la vanité à peupler de colonies celtiques toute l'Europe; il en rencontroit même les vestiges dans tous les coins de la terre. Beaucoup de membres de l'académie ont hérité de cette manie, et remplissent leurs Mémoires des idées singulières qui émanent du système de M. Cambry. Toutes les langues du monde dérivent, selon eux, du celtique. Il n'y a sur la terre d'antiquités dont ils ne fassent un monument celtique. Le culte des orientaux est, selon eux, dans le plus intime rapport avec la religion de nos ancêtres; ils font jouer entr'autres un très-grand rôle au soleil et à la lune, dont ils voient les symboles dans chaque objet qu'ils rencontrent. On apprend par exemple, dans un Mémoire inséré dans le dixième cahier, qu'anciennement les *craquelins* de Lorraine représentoient ces deux astres : je crois que si les boulangers de ce temps revenoient au monde, ils seroient fort surpris d'apprendre qu'ils ont fait tous les jours de la vie des symboles du soleil et de la lune, sans s'en douter. M. Johanneau, le secrétaire de l'académie, et un de ses membres les plus actifs et les plus instruits, a une prédilection particulière pour le soleil; aussi en trouve-t-il partout des monumens qui en sont l'image. La fameuse idole des anciens Saxons, appelée *Irmensul*, n'est, selon lui, que la représentation de cet astre. Ce qui l'égare dans la plupart de ses suppositions, ce sont les fausses étymologies qu'il établit à l'aide de quelques connoissances dans les langues du nord : il sait qu'en allemand *herr* veut dire seigneur, *mann* homme, et *saule* statue ou colonne, dont il conclut que *Hermensaul* ou *Irmensul* signifie la *statue du Seigneur des hommes*, c'est-à-dire *du Soleil*. (*Cahier VII.*) Je n'ai que deux petites objections à faire contre cette étymologie; c'est que 1° cette manière de former un mot composé de plusieurs autres, est tout à fait contraire au génie des langues du nord : on y fait bien des

ampositions de deux ou trois substantifs; mais alors le mot déterminatif précède toujours celui qu'il détermine; ainsi, pour exprimer la montagne de Mars, on ne dit point *Bergmars*, mais *Marsberg*; cette règle est générale, et se trouve aussi bien dans la langue saxonne que dans l'allemand; 2° où M. Johanneau a-t-il trouvé que l'idole révérée par les Saxons sous le nom d'Irmensul *étoit le Soleil, ainsi que tous les autres dieux des anciens peuples, sous quelques noms, sous quelque attribut qu'on les ait honorés?* Passe pour les orientaux, qui voient toujours le soleil dans toute sa beauté et en éprouvent les bienfaits; mais je doute beaucoup que dans des temps où le climat de Paris ressembloit à celui de la Sybérie, si toutefois l'empereur Julien ne s'exprime pas par hyperbole, le soleil ait paru assez beau aux sauvages habitans du sol marécageux de la Westphalie, pour qu'ils en fissent un dieu. Je pense qu'ils faisoient bien plus de cas d'un gros arbre qui leur fournissoit de bonnes bûches pour se chauffer. Jusqu'à présent on n'a pas encore appris que les anciens Germains aient adoré autre chose que des fétiches, et il est presque certain que l'idole appelée Irmensul n'étoit qu'un gros tronc d'arbre. Si M. Johanneau avoit consulté le septième volume des *Supplémens au Dictionnaire de Sultzer* (*Leipzick*, 1803), il y auroit trouvé des détails sur Irmensul et Néhélenia, bien plus satisfaisans et judicieux que dans Meibom, qu'il s'est donné la peine de traduire, et qui ne décide rien. Son amour pour le soleil lui fait encore faire une fausse étymologie, en voulant redresser une grosse méprise du comte de Sorgo, qui prétend prouver, dans un long Mémoire, que les Grecs ont emprunté beaucoup de mots de la langue *slave*, et qui cite entr'autres le mot *vid*, qui signifie le dieu qui voit, et qui a la même signification que dans le grec le mot *theos*, que M. de Sorgo dérive du slave *theome*, voir. M. Johanneau cherche, comme de raison, à démontrer au partisan des Slavons que ces barbares-là n'ont pas appris aux Grecs à parler; le mot grec *theos*, Dieu, dit le secrétaire de l'académie, ne peut donc venir du slave *theome*, voir, mais plutôt du grec *theô*, courir, *attribut distinctif du soleil*: et voilà M. Johanneau aussi errant que son astre favori! On est généralement d'accord que *theos* ne vient que de *theaomai*, inspecter; c'est parce que la divinité voit tout, et non parce qu'elle est courante, qu'on l'a appelée *Theos*.

La prédilection pour le soleil conduit M. Johanneau encore plus loin. On sait qu'il existe à Venise un lion en marbre, avec des inscriptions faites en caractères inconnus. M. Akerblad a jugé qu'ils étoient runiques, et et M. Bossi soutient qu'ils sont étrusques; M. Johanneau est de la même opinion; et puisque ces inscriptions sont gravées sur des bandes, assujetties et liées par deux autres bandelettes qui forment comme deux nœuds aux deux extrémités, il présume qu'on leur a donné cette forme *pour imiter la disposition des étoiles, qui sont comme autant de caractères de l'écriture du ciel, qui marquent la route du soleil dans l'écliptique.* Cette dernière conjecture n'est pas plus heureuse que la précédente; et quant à l'opinion de M. Bossi, il n'est pas facile de la discuter, à moins de savoir parfaitement la langue runique, qui n'est point connue dans le midi de l'Europe, où il n'en existe point de monumens. Je doute fort que MM. Bossi et Johanneau en connoissent seulement bien les caractères. Du reste, l'incertitude qui règne depuis long-temps parmi les savans au sujet de cette inscription, a engagé un savant danois, M. Arendt, qui a employé une grande partie de sa vie à l'étude de la langue runique, à faire exprès le voyage de Venise, pour examiner ce monument curieux. Il a communiqué à M. le rédacteur de ces *Annales* le résultat de ses recherches, qui ne font que confirmer ce que je viens de dire.

Cependant toutes ces discussions ne roulent que sur des mots, et ne tirent pas à conséquence; mais on trouve dans les Mémoires de l'académie Celtique quelques erreurs d'un genre plus grave et plus dangereux; ce sont celles qui, ayant en apparence pour objet le culte des anciens peuples, touchent également à celui que nous professons aujourd'hui. J'ai déjà relevé ailleurs (1) cette fausse opinion énoncée par M. Lenoir, dans le quatrième cahier de ces Mémoires, que la *plupart de nos cérémonies religieuses qui nous sont parvenues par succession de temps ne sont que des parodies des anciens mystères.* Il seroit bien triste que les travaux de l'académie Celtique n'aboutissent qu'à mettre notre religion au-dessous de celles des peuples barbares de l'antiquité, et à nous

(1) Soirées d'hiver, tome IV.

faire regarder les chefs de l'église comme des parodistes de l'idolatrie. Sans doute M. Lenoir n'a pas songé aux suites dangereuses que pourroit avoir ce faux principe s'il étoit accrédité, et heureusement on n'en trouve pas beaucoup de semblables dans la collection de ces Mémoires; mais le peu qu'il y en a suffit pour inspirer aux lecteurs de la méfiance contre toutes les matières qui y ont trait au culte et aux principes religieux.

Il est en général à regretter que l'académie Celtique ne mette pas plus de choix dans les Mémoires qu'elle admet à la publication; il y a beaucoup de choses entièrement inutiles ou du moins peu instructives; et si elle n'avoit publié que la moitié des cahiers mis au jour jusqu'à présent, ce nombre auroit, je crois, plus satisfait les lecteurs, et donné au public une plus haute opinion des objets dont elle s'occupe. Beaucoup de matières sont susceptibles d'être discutées verbalement, et pourroient fort bien occuper l'académie dans ses séances; mais pourquoi les imprimer? Il est vrai qu'elle déclare à la tête de l'ouvrage, que « chaque membre peut émettre et soutenir ses opinions personnelles en fait de langues et d'antiquités; et que l'académie, en les publiant, ne doit pas être censée les approuver, puisque, persuadée que c'est du choc des opinions et de la liberté de la discussion que peut résulter la vérité, elle se fait une loi de laisser le champ libre aux opinions contraires et de ne se lier par l'adoption d'aucun système ». Mais bien souvent il ne résulte de ce choc que du bruit, et la vérité reste au fond du puits.

Je ne vois pas non plus à quoi bon d'insérer dans la collection de ces Mémoires des traductions qui traitent de matières étrangères au but de cette académie; c'est affoiblir l'intérêt que tout Français devroit prendre à un recueil destiné à lui faire connoître les monumens, les usages et les mœurs de ses ancêtres. Ce but est sans doute un des plus intéressans que puisse se proposer une association de savans; et il ne me reste plus pour la suite de cet article, que la tâche agréable de faire connoître aux lecteurs les moyens par lesquels l'académie Celtique réalise ce vaste plan. D'abord le grand nombre de ses associés la met en état d'avoir des renseignemens sur les coutumes, les monumens, les traces de langage et autres objets d'antiquités qui se sont mieux conservés au fond des provinces que dans les grandes

villes; plus la collection des Mémoires qu'elle publie s'agrandira, plus l'état civil, moral et littéraire de la France ancienne sera éclairci, et plus le domaine de l'histoire de notre patrie gagnera d'étendue. Déjà les cahiers publiés jusqu'à ce jour renferment des Mémoires très-curieux, instructifs et piquans. Il suffit, pour le prouver, de citer la dissertation *des Sénats des Gaules*, par M. Dulaure; le *rapport* de M. Lenoir *sur la démolition de l'ancienne église de Sainte-Geneviève de Paris;* la *Dissertation historique sur Courseult et les Cursolites*, par M. Denoual de la Houssaie; la *Notice sur les cérémonies des mariages dans le Bas-Léon*, par M. Legonidec; celle sur la cérémonie du *Cheval-Mallet*, par M. Thomas de Saint-Mars; celle sur la situation du *Paradis des Gaulois*, par M. Johanneau; la *Lettre sur les pierres druidiques*, par M. Baudouin; l'origine du mot celtique *Daougun*, et celle du culte de *Saint-Sul et du Denier à Dieu*, par M. Johanneau; les *Lettres de M. Vaugeois sur la pierre du Diable de Namur;* la *Revue des principaux monumens du Musée français, considérés sous le rapport de l'Art*, par M. Lenoir; les *Recherches sur les mœurs des habitans des landes de Bordeaux*, par M. de Caila.

Je serois sûr de faire plaisir aux lecteurs en transcrivant ici tous ces articles; mais comme il faut se borner, je ne citerai que deux ou trois passages qui pourront donner une idée du reste, et confirmeront ce que je viens d'avancer relativement à l'intérêt qu'ils inspirent.

Voici d'abord un récit très-curieux des cérémonies des mariages dans la partie de la Bretagne connue sous le nom de *Bas-Léon*, par M. Legonidec.

« Le jour des nôces, lorsqu'on a cessé de manger, un des chefs de famille se lève, impose silence et récite les grâces; il adresse une prière au ciel pour la prospérité des nouveaux époux, et n'oublie pas les parens morts dans l'année. Aussitôt que le chef de famille s'est rassis, l'on commence à entonner des hymnes latines; à ces hymnes succèdent des cantiques en langue bretonne, et le concert se termine par des chansons. Insensiblement les jeunes gens s'échappent de la tente pour se rendre au lieu destiné à la danse. Les danses se font toujours, soit au son de la musique, soit à la voix. Tantôt on se tient en rond, l'homme présentant le petit

doigt et la femme le second doigt; tantôt on se sépare deux à deux et l'on saute l'un devant l'autre.

» Les deux nouveaux époux, au lieu de se tansporter à la danse, en sortant de table, vont se placer aux deux côtés de la porte de la cour; là l'époux, tenant une bouteille d'une main et une tasse d'argent de l'autre, présente du vin bénit à ceux qui, trop éloignés pour rester jusqu'au soupé, se disposent à gagner leurs demeures. L'épouse, de son côté, offre du gâteau bénit, dont tous les partans rompent un morceau.

» Lorsqu'il ne reste plus que les personnes qui doivent assister au soupé, les nouveaux mariés vont enfin joindre les danseurs; mais pendant toute cette journée ils ne peuvent danser qu'ensemble. L'heure du soupé étant venue, tout le monde se place à table, à l'exception des nouveaux époux qui, après avoir été servis dans le cours de la journée par leurs plus proches parens, les servent à leur tour sans s'asseoir un instant à table. A la fin du soupé, les deux époux ayant chacun un verre de vin à la main, vont faire le tour de la table et trinquent avec tous les convives. Après avoir achevé cette petite politesse, ils se retirent et vont s'habiller pour se mettre au lit. Dans cet intervalle tous les convives se transportent à la chambre où doivent coucher les nouveaux époux. Ces derniers, entièrement vêtus de blanc, se rendent d'abord dans la pièce voisine, et vont ensemble se jeter aux pieds des auteurs de leurs jours, dont ils réclament la bénédiction. Cet acte de piété, autant que de soumission, étant accompli, la nouvelle mariée toute en pleurs, précédée de la fille d'honneur, qui tient une chandelle allumée, entre dans la chambre où toute la nôce est réunie. Là elle se présente devant chaque personne à qui elle donne un baiser. Chacun alors lui fait un souhait. Celui-ci lui souhaite beaucoup d'enfans, celui-là le bonheur; l'un la paix, l'autre la santé; d'autres une longue vie, etc..... Après s'être assurée qu'elle n'a oublié personne, la nouvelle mariée présente la main à la fille d'honneur qui lui aide à monter sur un coffre toujours placé devant le lit, et elle entre, en présence de tout le monde, dans le lit nuptial.

» Le nouveau marié, précédé du garçon d'honneur, qui porte également une chandelle allumée, fait aussi le tour de la chambre, baise tout le monde et reçoit des

souhaits de chacun, mais il ne pleure pas. Lorsqu'il a pris place à côté de sa femme, le garçon d'honneur ferme le lit et s'assied, avec la fille d'honneur, sur le coffre dont j'ai déjà parlé. Ceux-ci restent à leur poste jusqu'au moment où la chandelle (1), usée entièrement, est sur le point de leur brûler les doigts; car, on remarquera que l'on n'emploie point de chandelier dans cette occasion. Aussitôt que les nouveaux époux sont réunis, un des assistans entonne le *Veni Creator*. Bientôt tous les autres joignent leurs voix à la sienne, et il se forme un chœur que les fumées du vin rendent souvent très-discordant. A cette hymne succèdent des chansons, dont le chant se prolonge presque jusqu'au jour. Les nouveaux mariés n'ont garde de dormir au milieu d'un si grand tapage, et de peur que cela ne suffise pas, on s'amuse à les agacer continuellement. Le garçon et la fille d'honneur font tous leurs efforts pour les défendre; mais ils ne peuvent se servir que d'une main, dans la crainte que leurs chandelles ne viennent à s'éteindre.

A l'approche de l'aurore, on porte aux deux époux une soupe au lait, dont tous les morceaux de pain sont attachés par un fil, et on leur donne à chacun un os en guise de cuiller. Ils sont obligés de manger cette soupe jusqu'au dernier morceau. Comme à cette heure la chandelle des gens d'honneur est éteinte, ceux-ci n'ont plus le droit de défendre les approches du lit. De ce moment on ne cesse de tracasser les époux jusqu'à ce qu'ils se lèvent.

» Les nouveaux mariés passent ordinairement les trois premières nuits de leur mariage dans la continence; et pour éviter la tentation, il n'est pas rare de voir des jeunes femmes aller coucher avec leur sœur ou leur amie, la seconde et la troisième nuit. Le lendemain des nôces, les nouveaux mariés prennent le grand deuil et font chanter un service solennel pour leurs parens décédés. S'il y a des abeilles dans la maison où l'on fait une nôce, on ne manque pas d'habiller leurs ruches en rouge, ce qui se fait en posant sur chacune d'elles un

(1) C'est sans doute de cet usage qu'est venue l'expression proverbiale : Tenir la chandelle.

morceau d'écarlate ou autre drap de même couleur. Les Bretons se figurent que les abeilles quitteroient leurs demeures si on ne les faisoit participer à la joie qui anime leurs maîtres. C'est dans les mêmes vues qu'on les met toutes en deuil lorsqu'il meurt quelqu'un dans la maison. »

Ces cérémonies nuptiales amènent comme d'elles-mêmes une autre matière, traitée d'une manière très-curieuse par M. Johanneau; son Mémoire est intitulé: *Origine étymologique et mytologique du mot celtique daougan, qui signifie cocu; du mot français cocu, et d'un usage singulier relatif à ces deux noms injurieux.* « Je prie le lecteur, dit l'honnête M. Johanneau, de me pardonner l'indécence de cette expression; je vais tâcher, par les étymologies de ces deux mots, de faire connoître les idées primitives que nos ancêtres y ont attachées »....

» Ces noms injurieux de *daougan* (qui en breton signifie *deux chants*) ou de *cocu*, donnés au mari outragé au lieu d'être donnés à l'auteur de l'outrage, à celui qui, comme le coucou, a introduit de sa progéniture dans un lit étranger, doivent venir, selon moi, de l'usage abusif d'une figure de mots très-ordinaires dans toutes les langues, celui de prendre le nom de l'agent pour celui du patient, l'actif pour le passif, et réciproquement, et je puis encore donner la raison de l'application singulière qu'on en a faite dans le cas présent. Ce qui a causé sans doute cet abus, qui a des suites très-graves, comme on sait, dans la société, c'est qu'on a supposé qu'à l'exemple de certains oiseaux qui chantent quand ils ont pondu, le mari qui venoit de goûter les douceurs de l'hymen dans le lit nuptial, chantoit ou devoit chanter sa victoire; que l'adultère, au contraire, qui avoit monté secrètement, et, comme dit le proverbe, sans tambour ni trompette, dans un lit étranger, n'osant chanter la sienne ni s'en vanter, le mari, comme le *coucou*, devoit être censé *chanter pour deux* quand il avoit joui des embrassemens de sa femme. »

Ce seroit peut-être mon tour de demander pardon au lecteur de l'explication naïve de M. Johanneau; mais dans l'espoir que mon excuse sera dans la nouveauté du sujet, je continue de citer:

« Un usage singulier et extraordinaire que j'ai appris dans les voyages que j'ai faits, il y a environ un an,

pour la recherche des antiquités celtiques et druidiques, dans l'intérieur de la France, vient confirmer l'étymologie et l'origine que je donne des noms de *daougan* et de *cocu*. Dix à douze personnes de Cléry, près d'Orléans, réunies pour me donner des renseignemens, m'ont assuré que d'après un usage ancien, dans la commune rurale de la même ville, le soir ou le lendemain des nôces, je ne me rappelle pas lequel des deux, les père et mère des époux, après les avoir conduits dans la chambre nuptiale et fermé la porte sur eux, faisoient asseoir le nouveau marié le derrière dans un bassin plein d'eau, lui faisoient chanter trois fois le chant du coq, *cocorikè*, faisoient mettre la mariée à genoux devant lui et lui faisoient répondre trois fois, *cocodè*, qui est le chant de la poule après qu'elle a pondu. Cet usage presqu'incroyable, est cependant dans l'esprit de l'ancienne religion druidique; car il me paroît une suite du culte du coq et de la poule des Gaulois, considérés l'un comme le symbole de la puissance virile, l'autre de la fécondité de la femme, et tous les deux comme une image de ce qui se passe dans l'union conjugale. Il est en outre en rapport avec le nom latin *galli* des Gaulois, et confirme ce que j'ai avancé ailleurs que ce nom ne signifie que les *coqs* dont nous révérons encore le symbole dans la *cocarde* en forme de crête de coq, et dans les coqs au-dessus de nos clochers pyramidaux. » *(Cahier VIII.)*

Ce qui doit singulièrement réjouir les *coqs à deux chants*, c'est qu'il est plusieurs fois question d'eux dans ces mémoires; et puisque j'ai eu la hardiesse de mettre sous les yeux du lecteur la petite dissertation de M. Johanneau, qui, comme on voit, ne s'occupe pourtant pas toujours du soleil, je ne risque plus rien en la faisant suivre par la description de la *fête de Saint-Gengoult* en Lorraine, par M. Lerouge.

« Saint-Gengoult, porté sur le calendrier au 11 de mai, est dans Commercy une occasion de plaisanteries et de farces; ce saint martyr est pour toute la ci-devant Lorraine, le grand patron des maris dont les femmes ont violé la foi conjugale; le jour de sa fête il se faisoit une procession dans les rues de la ville, composée des hommes présumés c.... et qui vouloient bien, dans cette circonstance, faire rire le public à leurs dépens. Celui qui consentoit à passer pour un avéré c... portoit une bannière surmontée de bois de cerf et ornée de rubans

jaunes. Les hommes invités à la procession de Saint-Gengoult et qui consentoient à s'y rendre, portoient de gros bouquets jaunes, ornés de rubans de la même couleur. Cette plaisanterie se terminoit par un repas où chacun témoignoit beaucoup de gaité. Le même jour, les maris désignés par l'opinion comme c.... trouvoient le matin, à leur porte, des bois de cerf en nature, ou tracés au crayon, ou un bouquet jaune, ou quelqu'inscription plus ou moins satirique. » *(Cahier X.)*

Je pourrois ajouter à ce sujet, ce que dit M. Baudouin, relativement aux *pierres branlantes*, chefs-d'œuvre d'équilibre qui s'appellent presque tous, dit-il, *la pierre aux c....*; mais il est temps de terminer. Lorsque les cahiers suivans auront paru, nous en rendrons compte. Quant à la partie typographique de ces mémoires, on ne peut s'empêcher de remarquer que cette collection est au-dessous de celle publiée par les antiquaires anglais, sous le titre d'*Archæologia britannica*. Je sais que ce n'est pas la faute de l'académie; pour faire paroître ces mémoires sous une forme honorable, il lui faudroit des fonds, que notre génération frivole refuse malheureusement à toutes les entreprises qui n'ont pour objet que les sciences. Je voudrois parier que la société du *Rocher de Cancale* peut faire plus de dépenses pour ses repas, que l'académie Celtique pour l'impression de ses mémoires.

(*Article de M.* DEPPING.)

Note. En parlant du *lion de Venise*, ci-dessus p. 121, j'aurois dû renvoyer MM. Bossi et Johanneau à l'ouvrage intitulé *Bautil*, publié à Stockholm, en 1750, par *Gœranson*, où l'on trouve 1,173 monumens runiques, gravés sur bois. Il y en a environ 1,000 chargés d'inscriptions sur bandelettes, semblables à celles du lion de Venise. M. *Cambry* connoissoit très-bien ce livre, qui est à la bibliothèque impériale.

VOYAGE
A L'ILE DE SOCOTORA.

L'ILE de Socotora est très-peu connue, et cependant sa position, devant l'embouchure du golfe Arabique, a souvent fait penser qu'elle pouvoit devenir un poste commercial d'une certaine importance. Les détails que donne la lettre suivante peuvent servir à faire apprécier cette île qui, par sa stérilité, paroît ressembler à la côte d'Ajan, dont elle est voisine.

Au Rédacteur des Annales des Voyages.

Port Napoléon, Ile-de-France, 15 septembre 1809.

MONSIEUR,

J'AI pensé que quelques détails sur l'île de Socotora qui est peu fréquentée par les Européens, pourroient paroître intéressans aux nombreux lecteurs de vos *Annales des Voyages;* je les ai rédigés sur les notes qui m'ont été communiquées par MM. Michel, J. E... et Le Q..., dont la véracité m'est connue; et d'ailleurs les faits que je rapporte m'ont été encore garantis par différentes autres personnes qui se trouvoient sur le même vaisseau que ces messieurs.

La *Charlotte*, navire danois destiné pour Tranquebar et sur lequel MM. Michel, J. E..... et Le Q..... s'étoient embarqués à l'Ile-de-France en qualité de passagers, se trouva par suite de circonstances qu'il est inutile de rapporter, considérablement affalé dans l'ouest de Ceylan. Il y avoit vingt-six jours que ce vaisseau étoit à la mer, et la majeure partie de l'eau et des vivres étoit déjà consommée. L'on craignoit d'éprouver des calmes qui, en alongeant la durée de la traversée, auroient forcé le capitaine à mettre à la ration son équipage et les personnes de la chambre; c'est afin d'obvier à ces inconvéniens que l'on résolut de relâcher à Socotora, dont on n'étoit éloigné que de 15 à 20 lieues. Les notions que l'état-major et les passagers de la *Charlotte* avoient sur cette île, se bornoient à savoir qu'il y existoit une baie où les vaisseaux étoient à l'abri, et qui présentoit des facilités pour faire de l'eau.

Le 14 avril 1805, on aperçut la terre dans le nord-ouest, et bientôt après on s'en approcha assez pour juger de l'extrême aridité de cette île. La chaîne des montagnes qui l'entoure dans cette partie est totalement dénuée d'arbres et de verdure; ces montagnes sont escarpées et coupées perpendiculairement depuis la moitié de leur hauteur jusqu'au sommet, et leur base est recouverte de sable blanc, quelquefois de terre mêlée de rocaille, et qui s'étend jusqu'au bord de

la mer; on y aperçoit de fort loin quelques cavernes et gouffres profonds.

Cette terre stérile cesse d'être inabordable dans une partie de la côte septentrionale où se trouve la baie de Tamarida, dans laquelle la *Charlotte* mouilla le 16 avril au matin, à environ une lieue de la plage.

Pendant les jours précédens, l'imagination des officiers et passagers de ce navire s'étoient peint Socotora comme le dépôt des richesses de la Perse et de l'Arabie; ils croyoient y faire les spéculations les plus avantageuses. Cette île d'ailleurs étoit indubitablement un paradis terrestre où l'on devoit trouver les fruits les plus délicieux et les habitans les plus affables.

A peine le vaisseau fut-il mouillé, que les craintes les plus vives succédèrent aux flatteuses illusions dont on s'étoit bercé. Quels étoient les mœurs, le caractère des habitans? quelle langue parloient-ils? qui descendroit le premier à terre? Telles étoient les questions qu'on se faisoit mutuellement lorsqu'on vit trois hommes qui, placés sur un *catimaron*, se dirigeoient vers le vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés le long du bord un palefrenier arabe qui étoit sur la *Charlotte*, s'aperçut qu'ils parloient sa langue et servit d'interprète. Ces insulaires annoncèrent qu'ils venoient de la part du Saïb ou gouverneur pour connoître ce que désiroit le capitaine du navire; celui-ci

leur répondit qu'il demandoit la permission de faire de l'eau et d'acheter quelques provisions ; on l'assura qu'il trouveroit dans le pays tout ce qui lui seroit nécessaire et que le Saïb seroit charmé de le voir. Les manières ouvertes de ces Arabes, la confiance qu'ils paroissoient mettre dans les Européens, dissipèrent toutes les craintes, et le capitaine résolut d'envoyer à terre. Quelques personnes croyoient prudent de s'armer ; mais M. J. E. leur observa qu'en cas d'attaque, ils seroient trop peu nombreux pour se défendre, et qu'il valoit mieux se livrer entièrement à la bonne foi de ces insulaires. Cet avis prévalut. En conséquence, on fit mettre la chaloupe à la mer pour aller faire de l'eau, et MM. J. E....., Michel et deux Danois descendirent dans le petit canot. Arrivés à terre, ils trouvèrent un homme qui paroissoit les attendre ; il étoit vêtu de toile bleue, et son habillement étoit négligemment jeté sur son corps de la même manière à peu près dont les Madégasses arrangent leur pagne ; à son côté étoit un poignard en forme de croissant. Il prit aussitôt la main à chacun de ces messieurs en signe d'amitié, ce qui dissipa leurs alarmes pour un instant ; mais à peine eurent-ils fait dix pas, qu'ils virent venir à eux une quantité d'hommes armés comme le premier, et ignorant alors que les Arabes ne marchent jamais sans armes, leurs anciennes craintes commencèrent à

se réveiller; ces gens ne montrèrent cependant aucune mauvaise disposition à leur égard, et les engagèrent seulement à passer chez le Saïb.

Nos voyageurs feignirent une curiosité et une satisfaction surtout qu'ils étoient bien loin de ressentir; on leur fit traverser un fort grand cimetière rempli de tombes régulièrement construites, et la vue de ce lieu ne contribua pas à égayer leur imagination; ils entrèrent ensuite dans une petite cahutte bâtie en boue; à peine y furent-ils, que tous les Arabes s'y précipitèrent en foule; les quatre Européens crurent que c'en étoit fait d'eux; ils sentirent bien quelle inconséquence ils avoient commise en se livrant ainsi, sans aucun moyen de défense, à un peuple dont ils ne connoissoient ni le caractère ni les superstitions, et qui pourroit abuser de la facilité qu'il avoit de se rendre maître d'eux; mais ils ne témoignèrent aucune crainte, et ils furent certains depuis que les Arabes n'avoient eu d'autre dessein que celui de les examiner plus à leur aise. Par le moyen de l'interprète, les insulaires répondirent avec beaucoup de complaisance aux questions que leur adressèrent MM. Michel et J. E....., mais on fit bientôt sortir ces derniers de cet appartement où leurs premières sensations avoient été si pénibles, pour les conduire chez le Saïb.

Ce chef étoit assis sur une natte et vêtu de

toile bleue, comme ses gens, ne portant d'ailleurs aucune distinction extérieure. Le respect qu'on sembloit lui témoigner le fit seul reconnoître ; ses ministres étoient venus les uns après les autres ; après l'avoir salué en lui prenant la main droite et en la secouant avec force, ils se placèrent à ses côtés. M. Michel fit présent au Saïb d'une pièce de mousseline brodée en or qui parut lui faire plaisir, et on l'informa du but de la relâche du vaisseau ; il répondit que le capitaine pouvoit regarder son île comme sa propriété et ses sujets comme ses esclaves. Cette réponse mit chacun parfaitement à son aise, et aussitôt on donna ordre de remplir les pièces à eau qui étoient dans la chaloupe. Le Saïb bientôt après, fit servir à nos Européens du lait de chèvre en abondance qu'ils trouvèrent excellent, et l'espèce de ces animaux étant fort belle à Socotora, ils témoignèrent le désir d'en acheter quelques-uns, qui leur furent donnés aussitôt pour deux piastres chaque.

En prenant congé du Saïb, ce chef les pria de lui accorder une grâce qui étoit de visiter ses malades et d'administrer à ceux-ci les remèdes que leur expérience dans l'art de la médecine devoit leur indiquer. MM. Michel et J. E..... ne purent s'empêcher de rire de cette marque de confiance à leur égard, et ils surent que cette demande leur avoit été faite, parce qu'un vais-

seau qui avoit relâché à Socotora, il pouvoit y avoir quatre ans (suivant le dire des naturels), leur avoit fourni quelques palliatifs qui leur avoient apporté du soulagement. Aussitôt Abdallah, intendant du Saïb qui paroissoit lui être très-attaché, les conduisit chez son père et leur montra une plaie horrible que ce vieillard avoit à la main.

N'étant pas plus médecins les uns que les autres, chacune des personnes embarquées sur la *Charlotte* fit un aveu naïf de son incapacité; mais sur les nouvelles instances de tous les insulaires, elles observèrent qu'elles étoient à la merci des Arabes, et qu'il seroit prudent de se rendre à leurs désirs en les prévenant toutefois que les remèdes qu'ils alloient mettre en usage n'agiroient sensiblement qu'au bout de quinze jours; si leurs drogues ne réussissoient pas, le navire seroit alors hors de leur puissance; à combien de médecins, la modestie à part, nos voyageurs ne ressembloient-ils point?

Comme M. J. E..... avoit porté plusieurs fois la parole pendant cette espèce de délibération, les naturels en conclurent qu'il étoit le docteur, et ses compagnons charmés de se débarrasser de la corvée qui les menaçoit tous, les confirmèrent dans leur croyance. Il joua le mieux qu'il put son rôle de Sganarelle, et un instant après on l'introduisit dans différentes maisons; il faisoit

ses visites en vrai médecin d'hôpital; à peine chaque malade avoit-il le temps de lui montrer ses plaies, car c'étoit là le plus souvent les maux qu'il devoit guérir. Cependant il observa encore un grand nombre d'individus attaqués d'une espèce de lèpre dégoûtante, et qui ne promettoit rien moins qu'une mort prochaine. Ces graves incommodités parurent provenir à M. J. E.... d'une corruption dans le sang, qu'il attribue à la nourriture naturelle de ce peuple; elle consiste principalement en dattes, viandes et poisson. La terre ne produisant presque rien à Socotora, le peu de grain qu'on y consomme vient de Mascate par deux barques qu'on y envoie chaque année.

En parcourant les maisons de ses malades, M. J. E..... observa que jamais les hommes n'entroient les uns chez les autres, sans auparavant frapper et se nommer, probablement pour donner aux femmes le temps de se retirer chez elles; aussi, à l'exception de quelques esclaves africaines, n'en a-t-il vu aucune. Les traits agréables des hommes lui font cependant présumer qu'elles doivent être fort belles.

M. J. E..... n'ayant rien sur lui qui pût lui servir de remèdes, promit de leur en porter le lendemain, et après avoir fait une promenade aux environs de la ville, il s'en retourna à bord avec les personnes qui, avec lui, étoient descendues à terre.

Le lendemain, pendant que ceux qui avoient fait des emplettes, disposoient ou l'argent ou les objets qui devoient les acquitter, M. J. E..... s'occupoit sérieusement à préparer les médicamens qu'il destinoit à ses malades; il prit quelques onguens et force cérat pour les plaies ordinaires; et pour les cas qui lui avoient paru embarrassans, il se munit aux dépens de sa toilette, de plusieurs pots de pommade afin de faire le moindre mal possible, s'il ne faisoit aucun bien. Quant chacun fut prêt, M. J. E..... s'embarqua avec sa pharmacie; il touchoit à peine à terre, qu'il se vit entouré de plusieurs patiens qu'il fit mettre sur une ligne, et il distribua de l'onguent à l'un, de la pommade à l'autre. Ses compagnons trouvèrent que pour un docteur impromptu, il s'en tiroit avec assez d'aisance; si l'on eût cru tous ceux qui alors vinrent se plaindre, il n'y auroit pas eu un seul individu en bonne santé dans toute la ville de Tamarida.

Ceci prouve, ce me semble, que ces insulaires n'ont aucune idée de la médecine, et dès qu'ils sont attaqués d'une maladie, ils laissent à la Providence le soin de la guérir; ceux qui avoient réellement besoin des secours de l'art, paroissoient n'avoir jamais apporté aucun soulagement à leurs maux, et languissoient jusqu'à ce qu'une mort affreuse vînt terminer les souffrances qu'ils enduroient.

Outre ces drogues, M. J. E..... avoit pris son fusil, et pour donner aux insulaires une idée de son effet, il tira d'assez loin sur une bande d'hirondelles de mer; il obtint une telle réussite, que les spectateurs frappés d'étonnement lui demandèrent à voir la poudre et le plomb, examinèrent le tout fort attentivement, et leur enthousiasme fut porté à un tel point, que l'un d'eux, sans se douter, je pense, des dangers auxquels il s'exposoit, fut se porter contre un mur et vouloit absolument servir de but à M. J. E..... On s'imagine bien qu'il refusa cette proposition; hélas! c'étoit bien assez de ses emplâtres.

Ce fait qui m'a surpris, vous surprendra pareillement, Monsieur; je croyois que les relations de Socotora avec l'Arabie étoient assez fréquentes pour qu'on eût dans cette île une connoissance parfaite des effets de la poudre à tirer; cependant toutes les personnes qui ont relâché à Tamarida assurent que les habitans y sont encore dans l'âge d'or, sous ce rapport, et qu'un coup de fusil est une chose fort étonnante pour eux. Comment se refuser au témoignage de tant de témoins oculaires?

Vers midi, les Européens descendus à terre se rendirent à la maison d'Abdallah, qui étoit convertie en un marché; ils n'y trouvèrent que des cabris, des moutons, quelques volailles, des dattes confites et de l'aloès; ils ne purent se

procurer aucune espèce de légumes, et il paroît d'après les renseignemens qu'on leur a donnés, que l'île en est absolument dénuée; mais ils achetèrent une cinquantaine de cabris, vingt moutons, quelques chèvres et beaucoup de volailles. Les insulaires ne voulurent rien leur donner pour des objets de quincaillerie, et tous les marchés se firent en piastres qu'ils convoitoient avec une avidité qui les forçoit de se tenir sur leurs gardes contre la tentation que leur argent auroit pu occasionner.

Dans l'après-dînée, l'eau de la *Charlotte* étant faite, on se disposa à embarquer les achats faits dans la matinée, et le capitaine prévint le Saïb qu'il appareilleroit à la nuit. Alors ce gouverneur fit demander le paiement de l'eau que l'on avoit prise et le droit d'ancrage qu'on lui devoit, et il notifia qu'il exigeoit à cet effet 500 piastres qu'il lui somma de payer avant de se rembarquer; le capitaine, épouvanté de ce prix excessif, ne put s'empêcher de faire des remontrances et déclara qu'il étoit dans l'impossibilité de satisfaire aux demandes du Saïb; il ajouta que ces sortes de secours ne se payoient jamais, et qu'il étoit décidé à n'accepter aucune de ces conditions. Aussitôt le Saïb répondit qu'il ne laisseroit embarquer personne avant que ce paiement ne fût effectué, et il fit mettre sa milice sous les armes. Le capitaine de la *Charlotte*, MM. Michel, J. E....

et deux Danois qui se trouvoient à terre n'ayant avec eux qu'un fusil à deux coups et une paire de pistolets chargés à plomb, ne pouvoient guère employer ces armes contre des hommes qui les menaçoient déjà, et cependant ils ne pouvoient souscrire à ce que l'on exigeoit d'eux; 500 piastres ne se seroient peut-être pas trouvées à bord du navire, et le Saïb avoit refusé de diminuer cette somme; ils entrèrent donc en arrangement et proposèrent quelques denrées en paiement, notamment du riz; quelles furent la surprise et la joie de nos voyageurs, lorsque la réponse du Saïb leur fit connoître que, prenant en considération le peu de moyens pécuniaires qui leur restoient, il acceptoit volontiers la proposition qu'on lui faisoit; mais qu'il demandoit en riz la charge de cinq hommes. Le capitaine, satisfait de cet arrangement qui lui permettoit de donner 20 piastres au lieu de 500, promit qu'aussitôt son arrivée à bord, on enverroit dix sacs de riz. Alors le Saïb persista à ne point le laisser embarquer, ainsi que les personnes qui étoient avec lui, et à leur grand étonnement un des officiers du gouverneur apporta avec un chiffon de papier, une plume taillée et de l'indigo broyé qu'il présenta au capitaine; afin qu'il demandât à bord la quantité de riz convenue. M. Michel pense que ce papier et cette plume devoient provenir du vaisseau qui avoit relâché à Socotora quelques années avant la *Charlotte*.

Les insulaires, en attendant le retour de l'embarcation qui étoit allée charger le riz, causèrent beaucoup avec les personnes qui se trouvoient à terre, et leur apprirent qu'il existoit une autre ville moins considérable que Tamarida de l'autre côté de la péninsule qui s'avançoit à la mer. M. Michel et deux Danois formèrent alors le projet de la visiter le lendemain matin, dans le cas où le navire ne pourroit appareiller pendant la nuit; ils s'y rendirent en effet dans un des canots de la *Charlotte*, et après une navigation de quelques heures, ils abordèrent sur une plage sablonneuse où gisoient çà et là quelques paillotes. Cette seconde ville de Socotora, si on peut la nommer ainsi, n'est habitée que par une vingtaine de familles. Après l'avoir parcourue et avoir examiné, pendant une heure, ce qu'il y avoit de plus remarquable, la chaleur étant excessive, M. Michel et ses compagnons cherchèrent un lieu pour les abriter des rayons du soleil, et ils découvrirent dans un verger de dattiers au bord de la mer, une caverne formée de trois morceaux énormes de corail appuyés l'un contre l'autre, adossés à une montagne et formant un dôme de plus de 20 pieds de haut. Cette caverne servoit aux Arabes à y enfermer leurs troupeaux. M. Michel eut la curiosité de la mesurer, et il lui trouva 22 pieds de profondeur sur 10 de largeur. Une grande ouverture sur le devant de 8 à 9 pieds

servoit de porte d'entrée, et une autre sur le derrière plus petite que la première, par laquelle un homme seulement pouvoit passer, ressembloit assez à une porte dérobée. Nos Européens se reposèrent dans ce bel endroit et y prirent un léger repas, tandis que la curiosité des insulaires étoit pour eux un sujet de divertissement; la vaisselle et les bouteilles surtout paroissoient être à leurs yeux des objets trop nouveaux pour ne pas exciter leur admiration et leur envie.

On acheta des Arabes un bœuf, une vache et son veau, le tout pour 15 piastres; et en les faisant embarquer dans le canot de la *Charlotte*, il fut convenu que M. Michel et deux de ses compagnons, qui ne pouvoient sans courir beaucoup de dangers, risquer de retourner à bord dans cette embarcation, parce qu'elle se trouvoit déjà trop chargée, se rendroient par terre à Tamarida, et arrivés là attendroient que le navire les envoyât chercher. Ils partirent donc à quatre heures de l'après midi, ayant heureusement avec eux un conducteur de chameaux, qui, sous la promesse d'une récompense, s'engagea à les guider par le chemin le plus court. Dans cette marche pénible, nos voyageurs escaladèrent trois montagnes d'une aridité vraiment étonnante, et couvertes partout de cailloux de la nature de la pierre à fusil; ils rencontrèrent beaucoup de ca-

bris sauvages qui se laissoient approcher de très-près, et enfin ils arrivèrent à sept heures et demie du soir à Tamarida, et se rendirent dans la soirée à bord de la *Charlotte* qui leva ses ancres et appareilla vers huit heures du matin.

Les notes qui m'ont été communiquées, s'accordent à présenter Socotora comme une île dont l'extrême aridité la rend presque stérile. Ses productions commerciales pour l'exportation ne consistent qu'en *mosunbrun*, gomme que les Arabes retirent de l'aloès, et qui, après avoir été recueillie et renfermée dans des peaux, se durcit sous la cendre chaude et acquiert la consistance du bray-sec ; en cinabre ou sang-dragon qui est aussi une gomme de la couleur du carmin, et en une grande quantité de dattes dont les habitans et les animaux font leur principale nourriture, et qui vient vraisemblablement de l'intérieur, car on ne voit qu'un très-petit nombre de dattiers aux environs de la ville. Les vaisseaux en relâche ne peuvent donc espérer retirer de cette île d'autres vivres que des moutons et cabris qui y sont d'une très-petite espèce, mais excellens, quelques volailles et très-peu de bœufs. Les légumes et les grains y manquent totalement; cependant M. J. E..... prétend qu'on y trouve en abondance des papangayes, des calebasses et des melons d'eau d'une très-mauvaise qualité.

Les habitans de Socotora, originaires de l'A-

rabie dont ils parlent la langue, sont, comme je l'ai déjà dit, gouvernés par un chef dépendant de l'Imam de Mascate. Leur commerce extérieur se borne d'un côté à cette dernière ville, et de l'autre à celle de Zanzibar également soumise au même prince, d'où ils tirent les esclaves mozambiques qui les servent. Leurs vaisseaux pour faire ces voyages, ne sont autre chose qu'une espèce de double schellingue, à peu près semblable à celle qu'on emploie dans l'Inde pour naviguer le long de la côte. Une grande voile carrée leur sert à profiter du vent lorsqu'il vient de l'arrière, et dans le cas où il souffleroit d'une autre partie, ils ont recours aux avirons. Leur caractère paroît être exempt des défauts des peuples à demi civilisés.

Arabes dans toute la force du terme, relativement aux marchés qu'ils contractent et aux piastres dont ils sont avides, ils ne commirent cependant aucune violence pour s'en approprier pendant la courte relâche du navire la *Charlotte*, quoiqu'à cet égard ils eussent eu beaucoup de facilité; ils ne donnent rien pour rien, et exigent même le paiement des objets qu'ils vendent avant de les livrer; ils ne se font d'ailleurs ni scrupule ni honte d'obséder les étrangers par leur importunité, afin d'obtenir d'eux quelques présens. Du reste, ce peuple est obligeant, serviable même, ainsi que vous aurez pu le remarquer, Monsieur,

par la lecture de cette lettre. M. Michel me l'a peint comme jaloux à l'excès de ses femmes; les demandes réitérées que faisoit ce Français à la plupart des habitans pour voir leurs femmes et leurs filles, ne servirent qu'à les faire cacher plus soigneusement: ils répondoient qu'ils n'en avoient point; et lorsqu'il cherchoit à entrer dans la maison pour s'en assurer, ils savoient le retenir par le bras et l'engager à n'en rien faire.

Les talens des habitans de Socotora n'offrent rien de remarquable; cependant plusieurs d'entr'eux montrèrent différens ouvrages qui parurent ingénieusement travaillés. Leurs poignards surtout, dont les manches sont toujours en argent, sont ouvragés avec assez de délicatesse. L'effet des armes à feu, ainsi que je l'ai déjà fait connoître, les surprit beaucoup, et tous unanimement ignoroient la manière de s'en servir; les pistolets excitoient leur admiration : ils concevoient à peine qu'une arme aussi petite pût causer autant de mal, et ils prioient sans cesse nos voyageurs d'en faire l'essai sur tout ce qui se trouvoit à leur portée.

La ville de Tamarida située au fond de la baie à laquelle elle donne ce nom, s'aperçoit de fort loin, et l'extrême blancheur des maisons qui sont construites en pierres de corail et enduites de chaux, tranche beaucoup avec la teinte sombre des montagnes à laquelle cette ville est adossée,

et lui donne un air de propreté auquel le reste ne répond pas. La forme des maisons est carrée; elles sont *argamassées* (1) et n'ont pour la plupart qu'une porte et deux ou trois petites fenêtres fort hautes et grillées. L'intérieur est partagé en deux corps-de-logis par une petite cour : celui du devant est le logement des hommes, celui de l'arrière est probablement celui des femmes. Leurs dimensions n'excèdent pas vingt pieds sur chaque face. Jetées au hasard comme un jeu de cartes, ces maisons ne forment aucune rue droite. Les temples, absolument ronds et surmontés d'un dôme, ressemblent assez aux sucriers de porcelaine faits en Chine; quelques figures grotesques sont dessinées sur les murailles, et l'on y remarque aussi plusieurs ornemens en terre cuite.

Ce peuple paroît aimer beaucoup la musique et l'écoute avec des transports difficiles à exprimer : un mauvais racleur de violon étoit embarqué sur la *Charlotte*, et joua par hasard quelques contre-danses au moment où se trouvoient à bord plusieurs Arabes. A peine le premier son se fit-il entendre, qu'ils accoururent tous vers le ménétrier et ne cessèrent point par des prières et des louanges excessives à l'engager à continuer; ils l'écoutoient avidement en faisant toutes sortes de

(1) C'est-à-dire munies d'une terrasse ou toit plat en terre battue.

contorsions causées par le plaisir qu'ils éprouvoient.

On avoit sans doute beaucoup vanté au Saïb la musique européenne, puisqu'il se rendit à bord et demanda à entendre le violon en imitant le mouvement de ceux qui en jouent. Il eut lieu de se louer de la complaisance du ménétrier, et se retira très-satisfait.

Je regrette beaucoup, Monsieur, de ne pouvoir renfermer dans cette lettre qui est déjà trop étendue, des notions plus particulières sur les mœurs des insulaires de Socotora, sur les productions et l'intérieur de cette île. Le court séjour qu'y ont fait les personnes qui m'ont prêté leurs observations, ne leur a point permis de se procurer des renseignemens autres que ceux que je viens de vous soumettre.

A la paix, lorsque les communications que l'Ile-de-France entretenoit avec toutes les parties de l'Inde seront rétablies, et lorsque cette colonie redeviendra le point central du commerce des Français dans cette portion du globe, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour obtenir des renseignemens plus circonstanciés sur Socotora, et mon premier soin sera de vous les faire connoître. J'ai l'honneur d'être, etc., etc.,

EPIDARISTE COLIN.

Notes historiques sur l'île de Socotora; par le RÉDACTEUR.

L'intéressante lettre de M. Colin qu'on vient de lire, nous donne une idée de l'état moderne de Socotora ; il sera utile à la plupart de nos lecteurs et commode aux savans de trouver ici réunies dans un petit espace, les notions qu'on avoit acquises précédemment sur cette même île, notions qui paroissent avoir entièrement échappé à la plupart des géographes.

Le *Périple de la mer Erythrée*, attribué à un certain Arrien d'Alexandrie, et qui probablement n'est qu'un *Manuel des Commerçans et Navigateurs*, composé principalement dans le premier siècle, contient la description suivante de l'île de Socotora, connue alors des Grecs sous le nom d'île de *Dioscoride*.

« Cette île est grande, mais couverte de sable » ou de marais. Dans les rivières on voit des cro- » codiles, beaucoup de serpens, et de grands » lézards dont les habitans mangent la chair et » dont la graisse fondue leur sert en guise d'huile. » L'île ne produit point d'alimens; il n'y vient » ni blé ni vin. Les habitans, en petit nombre, » n'occupent que la côte septentrionale tournée » vers le continent (l'Arabie); ils sont tous venus » du dehors; ce sont des Arabes, des Indiens, » des Grecs qui y débarquent pour chercher des

» objets de commerce. On y trouve des tortues » de toute espèce dont les écailles servent à faire » des tablettes pour écrire et d'autres petits ou- » vrages; on y trouve encore le *cinabre indien* » (c'est-à-dire le sang-dragon) qui se récolte » comme une gomme sur les arbres.... Les mar- » chands y apportent du blé, des toiles de coton » et des esclaves femelles. » Le *Périple* ne nomme point *l'aloès* parmi les productions de l'île; cependant cette substance aromatique y venoit très-probablement alors comme aujourd'hui, puisqu'on la vendoit à *Kané*, port de l'Arabie Heureuse appartenant à la *région aromatifère*, dont le prince, nommé *Eléasus*, régnoit aussi sur Socotora. Les Arabes ont de tout temps vendu, comme originaires de leur pays, les marchandises qu'ils reçoivent d'ailleurs.

Les revenus de l'île étoient affermés; le prince y entretenoit une foible garnison.

Les auteurs arabes et les voyageurs du moyen âge ont souvent nommé Socotora, mais sans en donner une relation circonstanciée; ils parlent principalement de la religion des habitans qui paroissent, à une certaine époque, avoir été Chrétiens. L'*Edrisi*, en remarquant que la plupart des insulaires de Socotora étoient Chrétiens, les considère comme le reste d'une colonie envoyée dans l'île par Alexandre-le-Grand. Le géographe persan, cité par d'Herbelot, est dans la même idée.

Philostorgius, écrivain du Ve siècle, nous apprend que cette colonie se composoit des *Syriens* qui, encore, lors du séjour de l'auteur, parloient la langue syriaque. C'étoit encore, lors de l'arrivée des Portugais (1), l'idiome dans lequel les Chrétiens de Socotora célébroient le culte divin. Abulfeda dit que ces Chrétiens suivoient le Nestorianisme, tandis que les Portugais les appellent Jacobites ou Monophysites. Ces deux versions sont également vraies; il s'est trouvé dans l'île des habitans de l'une et de l'autre secte. Asseman cite un évêque Jacobite de Socotora pour l'an 1593, selon l'ère des Grecs (2); et il démontre aussi qu'il y a eu dans cette île des Nestoriens dont l'évêque étoit soumis d'abord à un métropolitain de Perse, ensuite à celui de Malabar (3). Quant à l'*archevêque* donné à cette île par Marc-Paul, c'est une erreur excusable dans une relation aussi rapide que la sienne.

Les Portugais qui ont visité cette île dès 1503, et qui en 1508 s'en rendirent maîtres, nous en ont laissé plusieurs descriptions. Dans la *Vie d'Almeyda*, on lit « que l'île est traversée de » l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes es-

(1) *Barros*, decada II, lib. I, cap. 3. *Juan de Castro.* Hechos d'*Almeyda*, etc.

(2) *Assemani*, biblioth. orient., tom. II, p. 456.

(3) *Id.*, ibid. III, part. II, p. 602, *sqq.*, 780. *La Croze*, Histoire du christianisme des Indes, p. 39.

» carpées; que le vent du nord pousse les sables » de la mer jusque sur ces hauteurs, et que ces » sables mouvans y empêchent la naissance des » plantes et des arbres. Dans quelques vallées abri- » tées on voit croître le meilleur aloès, que les » Arabes nomment *sabr al sokotori*, et que l'on » récolte au mois d'août. Il y vient aussi des pom- » miers et des dattiers. »

Juan de Castro, en avouant tous ces faits, ajoute que la stérilité de l'île n'est due en grande partie qu'à la paresse et à l'ignorance des habitans. « L'île renferme beaucoup de vallées propres à » la culture; les montagnes sont couvertes de » *basilic* et d'autres herbes odoriférantes; le bé- » tail y abonde : on y trouve du sang-dragon. »

Socotora étoit en 1503, comme du temps d'Auguste, dépendante d'un royaume arabe que les modernes appellent *Sadchar* ou *Fartach*, et qui répond à la *Regio aromatifera* des anciens. Niebuhr nous apprend que de son temps cette île étoit soumise à un prince résidant à Keschin. Mais de temps à autre ces liens politiques paroissent s'être relâchés; en 1541, Juan de Castro trouva l'île dans une anarchie complète, sans aucun souverain reconnu. Il semble même, d'après la lettre de M. Colin, que l'autorité, actuellement exercée au nom de l'Imam de Mascate, n'est pas très-fortement établie.

Au commencement du dix-septième siècle,

quatre voyageurs visitèrent l'île de Socotora ; ce furent Middleton, dans l'an 1610, Dounton et Saris deux ans plus tard, et Thomas Roe en 1624. Ce dernier donne des renseignemens très-curieux sur les habitans de l'île. Il les divise en quatre classes :

1° Arabes libres, maîtres des côtes.

2° Serfs arabes.

3° Les *Bediognes*, anciens habitans des montagnes de l'intérieur, Chrétiens-Jacobites, fuyant toute communication avec les Arabes.

4° Une peuplade de sauvages qui n'a point de maisons, mais qui fait sa demeure sous les arbres ou plutôt parmi les buissons. Seroient-ce des Faquirs indiens ?

Thomas Roe et Dounton nous apprennent que la sécheresse du climat de Socotora est souvent extrême ; que les pluies y manquent quelquefois deux années de suite ; qu'on y trouva de leur temps toute sorte de bétail, mais qu'il étoit maigre ; enfin que la filasse d'aloès fournit aux habitans la matière première d'une grosse toile dont ils habillent leurs esclaves.

La Roque, dans son Voyage d'Arabie ; Gentil, dans celui des mers de l'Inde, et Niebuhr, n'ont rien pu ajouter à ces notions sur l'état physique et civil de Socotora. Gentil lui donne vingt lieues de long sur huit à neuf de large ; mais la largeur de l'île n'atteint pas à sept lieues.

Socotora, malgré sa stérilité et malgré le défaut d'un port sûr, doit toujours être considérée comme propre à devenir un point de relâche, et un poste militaire très-important dans un système d'établissemens commerciaux, qui dépendroit d'une grande colonie, établie soit en Egypte, soit à Madagascar.

NOUVEAU VOYAGE

DANS

L'ARABIE HEUREUSE,

Ou *Remarques sur le commerce de la mer Rouge, et quelques idées des Mœurs, Usages, Lois, Forces militaires, Revenus publics, Population du pays de l'Yémen de l'Arabie-Heureuse, puisées sur les lieux, en* 1788; *par M.* CLOUET *de l'Ile-de-France.*

COMMERCE.

Le commeree de la mer Rouge a pris un accroissement très-sensible depuis que l'abbé Raynal a écrit sur cette partie.

Si, comme je l'ai reconnu dans mes voyages, cet auteur célèbre a manqué de vérité sur certaines contrées de l'Inde, dont il a tracé la situation avec l'état des peuples qui les habitent, on ne doit sans doute l'attribuer qu'au défaut de matériaux instructifs, ou à des notes inexactes.

Je lui dois cependant la justice que le peu qu'il a écrit de l'Arabie Heureuse est assez vrai; il a seulement négligé quelques détails qui, sans être très-essentiels pour l'histoire, m'ont paru de

quelque intérêt pour le commerce et pour la connoissance des mœurs et des usages des Arabes qui habitent le voisinage de l'Océan indien. On les trouvera dans ce petit recueil de notes, résultat de mes observations et de mes recherches.

Moka reçoit aujourd'hui 30 bâtimens de Suratte et de Bender-Abassy, de différentes grandeurs, chargés de toutes espèces de marchandises.

Gedda en reçoit 50, au nombre desquels il y en a 5 ou 6 du Bengale, richement chargés.

Le produit de toutes ces cargaisons peut être évalué à 40 millions, argent de France; elles en ont coûté 25, y compris les frais. Ce produit, réalisé en espèces d'or ou d'argent, va grossir les trésors de l'Asie pour n'en jamais sortir.

Le commerce de l'Europe avec Moka se borne à deux ou trois vaisseaux tous les ans. L'Amérique ayant pris rang parmi les nations commerçantes, commence à figurer, pour les achats de café, dans la part que les Européens prennent au commerce de Betelfaky.

Les objets d'échange dans ces opérations, propres au pays, sont le fer plat, très-large, que les habitans emploient pour les charrues; de l'acier; un peu de fer carré; du cuivre à chaudronnier; de l'étamure; du plomb en saumon; du vieux fer; du drap londrin, première et seconde qualités.

Une opération destinée pour Moka ne doit

avoir en ces articles que le quart des moyens à employer pour ses retours, sur lesquels on peut espérer un bénéfice de trente-cinq à quarante pour cent. Une plus grande quantité se vendroit mal si elle n'étoit accompagnée d'une valeur de trois fois plus en piastres d'Espagne.

Les Anglais et les Arméniens établis dans les divers comptoirs de l'Inde, sont, de tous les peuples, ceux qui profitent le plus des avantages du commerce qui se fait en Arabie. Les Français n'y figurent pour rien.

J'appelle ne point figurer dans une branche de commerce aussi intéressante, quand nous sommes bornés au seul marché de Moka, où nous paroissons avec un vaisseau d'Europe, qui ne peut obtenir un chargement de café, unique objet qui l'attire, qu'en apportant de l'argent effectif pour en payer les trois quarts, tandis que les Anglais, dont les rapports s'étendent sur toute la surface du monde commerçant, échangent cette denrée, quand il leur convient d'en avoir, avec le produit des marchandises manufacturées sur leur territoire de l'Inde.

Les Parsis de Suratte et les Banians du Guzurate importent considérablement de marchandises communes aux marchés de Moka et de Gedda.

Les Anglais et les Arméniens importent au contraire les marchandises les plus fines, et conséquemment les plus chères. Cette disposition de

leur part est combinée d'après le prix du fret, ou les frais d'armement. Si les navires leur appartiennent, les marchandises de valeur qu'ils envoient ordinairement à Gedda ont cet avantage, qu'elles se vendent à un bénéfice égal à celles qui sont d'une qualité commune, et ne supportent qu'un fret ou des frais infiniment moindres.

Les bâtimens maures qui se destinent pour la mer Rouge ont soin de se munir d'un passeport anglais qui, en leur donnant le droit de mettre le pavillon de cette nation, leur économise cinq pour cent sur les droits de douane, tant à Moka qu'à Gedda.

Les pélerins qui vont à la Mecque des diverses contrées du Malabar, du Guzurate, de l'Indus et qui ne sont que des marchands pacotilleurs, conciliant les diverses parts religieuses avec leurs intérêts, se rendent soit à Suratte, soit à Bender-Abassy, pour profiter des premiers bâtimens qui vont à Gedda. Ils payent un passage modique, parce qu'ils embarquent leurs vivres; mais ils sont tenus au fret de huit pour cent sur leurs marchandises.

Après que les pélerins ont vendu leur pacotille, et qu'ils se sont prosternés, selon l'usage, devant l'image du grand prophète, aux pieds duquel ils déposent l'offrande qui absout toutes leurs fautes, ils se rembarquent sur les premiers navires qui retournent au Malabar, avec l'argent

ou l'or qu'ils ont reçu en échange, et se rendent de là chez eux pour entreprendre de nouveau, l'année qui suit, le même voyage.

Outre les toiles que l'Arabie reçoit de l'Inde tous les ans, on y importe des soieries, des épices de toute espèce, du cardamome, du gingembre, du safran, du benjoin, du sucre candi et en poudre, du bois d'aigle des Maldives, de Sumatra et Bornéo; celui de Cochinchine est trop cher.

Le Bengale fournit, particulièrement au marché de Gedda, une quantité considérable de malmoles et mousselines de toute espèce; le sucre candi est en poudre.

Gedda, à proximité de l'église sacrée, attire à lui des peuples immenses des contrées les plus éloignées. Ils y trouvent tout ce qui peut satisfaire leurs besoins et leur luxe. Les caravanes, protégées par leurs propres forces, garantissent le transport jusqu'à leur destination, et les vaisseaux de Surate y contribuent aussi, en se chargeant des marchandises qui sont envoyées pour être distribuées aux Echelles qui avoisinent son port.

Un usage établi par le gouvernement de l'Yémen, exige que le prix des marchandises à vendre et celui des cafés qu'on veut acheter, soient fixés de gré à gré par le corps des marchands de la ville, assemblés ordinairement chez les subrécargues; on appelle cette coutume le *premier contrat.*

Cette institution est d'autant plus nuisible aux intérêts d'une opération d'Europe que, malgré la liberté laissée à l'étranger de discuter ses intérêts, de remporter ses marchandises si le prix ne lui convient point, de se refuser à des achats de cafés, si, par un accord concerté, on les tient trop chers, il ne s'en trouve pas moins dans une sorte de dépendance à laquelle, après bien des débats, il est obligé de se soumettre; car le corps des marchands sait bien qu'une opération combinée de loin, soumise d'ailleurs à la mousson, qui empêche de se transporter ailleurs pendant cinq ou six mois, ne sauroit être changée si elle n'a la certitude d'un meilleur résultat, et ce sont précisément cette certitude qui manque, et le retard impossible à éviter, qui condamnent l'étranger à un sacrifice plus ou moins grand sur la vente de ses marchandises et sur les cafés à acheter à Betelfaky.

Ici l'intelligence d'un subrécargue est d'un grand secours, afin d'éviter les effets d'un accord secret, mais facile à pénétrer entre les marchands qui, à l'appui de ce privilége, cherchent à faire payer le café au-dessus du cours. Ce subrécargue doit se montrer ferme et patient dans ses résolutions, mais toujours juste en offrant le prix courant duquel il doit s'assurer en secret d'une manière exacte. Je dis patient, parce que les Arabes, connoissant le caractère inquiet

des Européens, cherchent à en profiter et à gagner, en traînant en longueur la conclusion du marché, la différence du prix sur laquelle on est en discussion.

La dernière séance des assemblées, qui termine enfin le marché, se tient chez le gouverneur. Celui-ci, intéressé en secret à vendre le plus cher possible le café aux Européens, a l'air de gronder les marchands d'être aussi exigeans, et conclut à une ou deux piastres au-dessus du cours. Il scelle le marché d'une aspersion d'eau rose, d'une tasse de café et d'une fumée de bois d'aigle que chacun des contractans reçoit.

De ce premier contrat l'acheteur limite la quantité à tant de chameaux, usage du pays, qui se compose de deux sacs par chameau, pesant environ un *bar;* il est libre ensuite d'acheter comme il veut et de choisir les qualités. Celle que l'on reçoit de cet achat forcé est en général médiocre.

Betelfaky est l'entrepôt des cafés de l'intérieur, et conséquemment le marché le plus renommé de l'Arabie Heureuse. Il est situé à 40 lieues de Moka, à 8 des ports de Loheya et Houdéda, à 12 de l'entrée du territoire où se cultive le café: cette ville, sur une pleine aride de sable brûlant, est le séjour le plus insupportable que je connoisse pour des Européens.

Les marchands de la Turquie et de la Perse

vont y faire leurs achats de café. Les qualités médiocres sont celles qu'ils recherchent de préférence, parce qu'elles coûtent moins cher.

Tandis que les achats de café se font à Betelfaky, celui des gommes et quelques autres drogues médicinales s'opèrent à Moka, par l'entremise d'un des courtiers, sous l'inspection d'une personne attachée à l'opération; ces derniers objets n'étant pas les principaux qui attirent les navires d'Europe en Arabie, ne sont point assujettis à la formalité du premier contrat.

Le mois de mai est l'époque où les meilleures qualités de café descendent des terres. Les Européens chargés des opérations partent de Moka en petites caravanes, accompagnés des courtiers de leur nation; cinq jours après ils sont rendus à Betelfaky. La route se fait sur des bourriques ou des chameaux. On voyage après les fortes chaleurs du jour et une partie de la nuit, ainsi que cela se pratique dans toute l'Arabie.

Les poids, dans le pays de l'Yémen, sont désignés par *bar, saracella* et *man;* les mesures, par *toman.*

Le bar à Moka est de 450 livres, le saracella 30 liv., le man 10 liv.

A Betelfaky le bar est de 740 liv., le saracella de 18 et demie, et le man le dixième du saracella.

Le toman est une mesure pour les grains, qui

donne un point relatif à la qualité. Le toman de riz, par exemple, pèse 190 liv. net.

Les droits d'entrée et de sortie sont de 2 ½ pour cent.

Pour le fisc 1 pour cent; pour le seraf, plusieurs autres petits droits ou présens d'usage, dont la plus grande partie est relative aux cafés et qui peuvent s'évaluer à 2 pour cent.

Pour fixer un terme plus précis à l'égard des frais à supporter dans une opération pour Moka, je prendrai pour base celle dont je fus chargé en 1788; elle fera connoître le prix auquel le café est revenu en Europe.

Le bar de café coûta 89 piastres trois quarts d'achat primitif; les droits, frais de commissions, transport et dépenses de séjour, s'élevèrent à 12 piastres par bar; ajoutant à ces deux sommes l'assurance de 8 pour cent en temps ordinaire, et 70 piastres de fret par tonneau, deux bars de café formant le tonneau, le café revient en Europe à 21 sous 1 den. la livre, la piastre à 5 liv. 8 s.

Depuis cinquante ans les cafés en Arabie n'ont éprouvé de variation sensible que dans les cas des mauvaises récoltes, et l'augmentation n'a jamais été au-delà de deux ou trois piastres par bar.

Avant le traité des Français, de 1737, avec l'Yémen, qui eut lieu à la suite de la prise de Moka par la compagnie des Indes, le commerce

de cette dernière avoit été horriblement vexé; des exactions sans nombre avoient été commises par les gouverneurs de Moka et de Betelfaky. Ce traité, appuyé par la force des armes et celle d'une juste réclamation, rétablit les choses dans l'ordre où elles devoient être; et les affaires de la nation n'ont souffert d'autre altération que celle relative à ce premier contrat, dont M. Nicolas, chargé de l'expédition, auroit pu exiger l'abolition.

Le commerce de l'Arabie Heureuse est entièrement dans les mains des Banians du Guzurate, établis de père en fils dans le pays. Le gouvernement protège ces espèces de cosmopolites qui, comme les Juifs, consacrent leur vie à méditer la ruine des individus qui se livrent à eux sans précaution. Ces Banians écoutent avec une tranquillité stoïque les reproches mérités par leur turpitude. Le gouvernement des villes qu'ils habitent leur impose une taxe proportionnée à l'étendue du commerce qu'ils font, ou suivant leurs richesses présumées.

La sûreté du commerce européen, relativement aux transactions, réside dans ses courtiers. Ils sont garans envers le fisc des droits d'entrée et de sortie; ils répondent de la conduite des individus employés dans une opération.

L'exportation des cafés hors le territoire peut s'élever, année commune, à 70 millions pesant.

Cette quantité paroîtra sans doute exagérée si on la compare à l'ancien temps, où elle ne passoit pas, dit-on, 15 millions. Je dirai seulement pour ma justification, qu'ayant pris le relevé à la douane de Betelfaky de la quantité expédiée pour Gedda l'année précédente, il montoit à 205,000 balles, de 300 livres chaque; si on ajoute celle de huit millions pesant qui s'envoient en Perse, les deux millions restant ou environ, doivent bien être la part exportée en Afrique, dans l'Inde et en Europe.

On doit considérer que le café, devenu insensiblement objet de première nécessité, la consommation progressive en a, par une suite naturelle, étendu la culture en Arabie comme dans les colonies.

Les cafés destinés pour les états de la Turquie, les marchandises venant de l'Inde sur des navires maures ayant la même direction, celles qui viennent d'Europe, par la voie de Suez, sur des bâtimens turcs, pour l'Arabie et le golfe de Perse, sont, par obéissance à une loi de la religion, transportés en premier lieu à Gedda où ils payent un droit de treize pour cent qui se partage entre le chérif de la Mecque et le grand-seigneur.

Le motif de ce privilége résulte du prestige adroit de la politique de Mahomet, qui voulut non seulement perpétuer son système religieux

en attachant à l'église sacrée, instituée avant lui par Abraham, l'idée sublime de l'unité de Dieu, mais encore faire de sa patrie le centre du commerce de l'univers, et lui procurer, par l'union de l'intérêt au fanatisme, une prospérité digne de ses grandes vues, et du génie qui les dirigeoit.

Les navires européens destinés pour Suez, ne sont point tenus de s'arrêter à Gedda pour y payer cette espèce de transit exigé sur les Maures et les Mahométans; ils sont obligés aux droits de douane de huit pour cent s'ils y font commerce.

La gomme, objet intéressant pour le commerce, n'est considérée, dans les opérations de la mer Rouge, que comme article secondaire. Son prix d'achat est à peu près le même que celui du café; mais l'encombrement étant beaucoup plus considérable, rend le fret plus cher, sans espoir d'une vente en Europe plus avantageuse; elle est ordinairement bien plus lente.

La monnaie qui circule dans le pays d'Yémen est la piastre, ou écu de l'Empire, et une petite pièce d'argent très-altérée, frappée au marteau sous le nom de *cabir* et de *cammacis*. Ces deux derniers se distinguent par leurs poids différens, et conséquemment la valeur qu'elles ont dans le public, de laquelle il va être parlé.

Les comptes s'établissent en piastres de terre, monnaie idéale qui diffère de vingt-un et demi pour cent en valeur réelle de celle d'Espagne et de l'écu de l'Empire.

Quatre-vingts cabucts à Moka représentent la piastre de terre, et quarante d'un poids infiniment plus fort à Betelfaky, font la piastre d'Espagne. Cent-vingt camarcies à ce dernier lieu, sont le représentatif de la piastre de terre.

Les piastres sont pesées comme toutes les matières d'or et d'argent qui circulent. On se sert d'un poids arabe nommé *lokia*, qui se divise en dix parties appelées *kasalas*, et ceux en fractions, $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$.

Une piastre, ou écu de l'Empire, pour être recevable, doit peser 8, $\frac{5}{4}$ kasalas, et 100 piastres de poids 87 okias, 5 kasalas faisant 11 marcs 2 onces 2 gros.

Depuis que le commerce a pris de l'extension à la mer Rouge, les piastres d'Espagne portées à Moka par les Européens, jouissent d'un bénéfice de quatre ou cinq pour cent dans l'échange qui se fait avec les écus de l'Empire venant de Gedda. Ceux-ci étant d'un titre altéré, présentent une perte aux Indes, lieu de leur destination.

Nos courtiers, dépositaires des fonds destinés aux achats, profitoient seuls de l'avantage de cet échange au préjudice des opérations; et de tous les temps ils avoient été très-soigneux à empêcher qu'il ne fût connu. Je fus certainement le premier chargé d'un armement qui découvrit cet abus de confiance, par les recherches que je ne cessois de faire sur tout ce qui pouvoit intéresser le com-

merce. J'en fis de vifs reproches à ces courtiers qui, comme je l'ai déjà dit, en parlant de leurs principes, m'écoutèrent tranquillement sans répondre un mot.

Si les relations commerciales de l'Europe avec l'Inde, par la mer Rouge, pouvoient s'établir sur des bases solides, conformes au besoin où se trouve la France de rétablir son commerce maritime, l'Arabie Heureuse lui présente une des branches intéressantes, de laquelle on pourroit tirer le plus grand parti. Ses productions concourroient à rétablir cette ancienne splendeur que la communication des deux parties du monde avoit seule procurée aux républiques de Grèce et d'Italie.

Malheureusement le territoire qui sépare les deux mers, est une propriété défendue à la fois par les peuples qui l'habitent, et nos ennemis les Anglais, toujours tremblant sur leurs établissemens de l'Inde, et conséquemment intéressés à retenir dans le néant l'industrie française.

Le territoire de l'Yémen produit de l'indigo de qualité médiocre et de l'opium ; ces deux objets se consomment dans le pays.

Des manufactures de toiles communes commençoient à s'établir. Les Banians, en général industrieux, de société avec les gouverneurs des villes qu'ils habitent, faisoient venir des ouvriers de la côte Malabar; les cotons du Guzurate y étoient employés

Si les Arabes, à l'exemple de ces hommes intelligens et laborieux, pouvoient sortir de cette léthargie dans laquelle ils végètent depuis des siècles, ils se mettroient à même de se passer des manufactures de l'Inde, et cesseroient d'être les tributaires de l'industrie étrangère.

Les propriétaires des terres à cafés, qu'on appelle *Bédouins*, sont en général riches, parce qu'ils aiment le travail. Cinquante à soixante lieues en longueur, sur vingt en largeur, sont cultivées avec un soin infini. Les grains nourriciers y sont abondans, ainsi qu'une partie de nos fruits d'Europe; il est vrai que le climat de cette partie, qu'on peut comparer à celui de l'Ile-de-France, favorise toutes ces productions.

Il est connu qu'on ne peut naviguer dans la mer Rouge qu'avec la mousson. Les vents soufflent neuf mois de l'année de la partie du sud, c'est-à-dire depuis la fin d'août jusqu'au quinze de mai; dès-lors le vent varie du nord au nord-ouest, et continue de même jusqu'à la fin d'août.

Mœurs, Usages, Lois, Forces militaires, revenus publics, Population du pays d'Yémen.

Les peuples de ces contrées ont des mœurs et des principes qui diffèrent d'une ville à une autre.

J'ai remarqué qu'à Moka, ville maritime, la jalousie des Arabes pour leurs femmes étoit moins forte que dans celles de l'intérieur.

Dans la première, les femmes se hasardent volontiers à des rendez-vous que les Européens cherchent à obtenir, quels que soient les dangers à courir; dans les secondes, elles sont farouches.

Soit esprit de religion, soit que les femmes trouvent des charmes à la barbe longue des Arabes, elles font en général peu de cas des Européens qui rasent la leur. Voici un exemple qui caractérise la bizarrerie de leur goût, et mérite d'être raconté.

Un négociant riche de Betelfaky, nommé *Seraphy*, avec lequel je m'étois lié d'amitié, par la facilité que nous avions de converser en portugais qu'il parloit assez bien, avoit une sœur que l'on disoit être jolie. Je lui témoignois le désir de la voir en secret et en sa présence. Il me fit des objections fondées sur les dangers à courir. Si nous sommes découverts, me dit-il, vous aurez à lutter contre les effets du fanatisme, qui peuvent être portés aux excès les plus grands; et moi je serai puni par une amende très-forte en argent, à moins que vous ne consentiez à vous faire Arabe. Ceci me fit faire des réflexions sur les douleurs à éprouver dans l'opération; et j'avoue qu'en m'exposant aux satellites de Mahomet, je redoutois bien plus le couteau du circonciseur, que les poignards dont j'étois menacé, et que je savois pouvoir faire tomber des mains en abandonnant au fanatisme quelques petits fragmens de ma

peau. Ce sacrifice, qui opéroit ma conversion, sauvoit également l'argent de Seraphy.

Malgré les dangers qui se présentoient à ma pensée, ma curiosité me porta à faire de nouveaux efforts auprès de mon ami, pour qu'il voulût bien me faire voir sa sœur; pressé par mes instances, il conçut l'idée assez singulière de me marier à elle. Il m'invita à laisser croître ma barbe, et à embrasser la religion de son pays; il m'assuroit qu'un derviche de sa connoissance étoit très-habile pour les opérations, et que dans celle qu'il me faudroit subir, je n'éprouverois presque point de douleur. Je lui répondis qu'attaché, comme tout homme doit l'être, à la religion de mes pères, je ne céderois à son invitation que dans le cas où je serois assez heureux de plaire à sa sœur, et que c'étoit-là un préalable nécessaire pour décider ma croyance. Dès qu'il n'y a que cela qui vous arrête, me répliqua-t-il, je fais taire mes craintes. Je vais, en conséquence, prendre des mesures pour écarter les dangers, et ce soir vous serez présenté à ma sœur. Cette résolution, aussi subite qu'inattendue, me fit éprouver, dans le moment, une de ces sensations qui nous replient sur nous-mêmes, et qui nous font voir, mais trop tard, nos imprudences. Cependant je ne voulus rien en faire connoître; et à onze heures du soir, étant en costume arabe, je fus conduit, par Seraphy, à l'appartement de sa sœur, qui, parée

et parfumée selon l'usage, nous attendoit entourée de ses femmes.

Dès qu'elle me vit, elle dit à son frère que je ne lui plaisois point, parce que je n'avois point la barbe longue. Je lui fis répondre que je la laisserai croître; non, non, dit-elle, en me passant la main sous le menton. Jamais il ne pourra avoir une longue barbe; je ne le veux pas pour mari! Il falloit me retirer humilié de n'avoir pas été trouvé du goût de cette charmante captive, et très-content de me voir rendu chez moi sain et sauf.

Cette jeune personne étoit véritablement belle, mais son costume bizarre, ses ongles longs et peints, sa poitrine couverte de dessins baroques qui représentoient, selon le goût arabe, les emblêmes de l'amour, n'avoient rien de séduisant pour un Européen.

Ce que j'ai trouvé de parfaitement bien entendu chez les Arabesses, est la manière dont elles teignent le bord de leurs yeux avec une composition noire, qui, en la prolongeant des deux côtés de la tempe, les fait paroître bien fendus et très-vifs, et ajoute à leur beauté naturelle.

Les Européens ont la liberté de se promener sur l'argamasse (1) des maisons qu'ils occupent à Moka. Dans les villes de l'intérieur cela leur est défendu; les habitans de ces villes ont voulu éviter l'inconvénient qui existe en effet à Moka, où les

(1) Espèce de terrasse.

maisons des Européens étant fort élevées, dominent sur une grande partie des autres, et laissent voir à l'œil profane des Chrétiens, qui promènent leurs regards curieux, les Arabes couchés ordinairement, le matin, avec une de leurs femmes sous une varangue ouverte.

Les jeunes personnes à marier ne jouissent point, comme celles de nos climats, du plaisir de voir à leurs pieds le mari qui leur est destiné. Par un renversement d'idées qui montre le défaut de civilisation, et surtout le mépris des hommes pour les femmes, la fille promise à un homme qu'elle n'a jamais vu, dont la demeure est quelquefois à cent lieues de la sienne, est obligée de l'aller joindre. S'il arrive, ce qui n'est que trop ordinaire chez ce sexe foible et fragile, d'avoir égaré ou plutôt brisé par la force du tempérament, l'anneau conservateur de la virginité, elle est renvoyée sans pitié à sa famille qui la livre à la sévérité des eunuques et des verroux, gardiens de l'abstinence.

Chez les Chrétiens, la cloche appelle les fidèles pour assister à l'office divin. Ici c'est un derviche qui, tous les jours à midi, monte à une galerie extérieure de la mosquée, où il crie à tue-tête que tous ceux qui ont mangé, bu, lavé, etc., aient à venir prier Dieu et chanter les cantiques.

Il est permis aux Européens de monter à cheval à Moka, mais s'ils vont promener hors la ville,

seule distraction dont ils jouissent, ils sont obligés de sortir et de rentrer par la porte Sandal. On ne peut passer qu'à pied par celle de Babelmandel, et devant la porte du gouverneur. La porte Chadly est un lieu sacré par lequel aucun Européen ne peut passer sans être exposé à se voir maltraité par la populace.

Betelfaky n'ayant point de murailles, le gouverneur logé dans le fort à côté de la ville, laisse aux Européens la liberté de se promener partout à pied et à cheval; mais de tous les temps les subrécargues s'étoient soumis à ôter leurs souliers avant d'entrer dans la salle d'audience. M. de Moncrif, agent du roi et de la compagnie, à l'exemple de ses prédécesseurs, avoit également consenti à cet acte humiliant. Je m'y refusois, tout simple particulier que j'étois, et je déclarois que je m'en retournerois sans faire aucun achat, s'il falloit m'y soumettre. Le gouverneur me fit répondre que j'en étois le maître. J'ordonnois, en conséquence, mes préparatifs pour le surlendemain; quand il vit que ce départ étoit sérieux, qu'il alloit être privé des droits qui lui revenoient sur les opérations que j'avois à traiter, il me fit dire que je serois reçu comme je le voudrois, sur conditions que je n'en parlerois point à M. de Montcrif, qui devoit arriver quelques jours après. C'est-là où je l'attendois, et où je présumois bien qu'il en viendroit, pour m'ériger en représentant mo-

mentané de la nation, et obtenir, par une conduite ferme, l'abolition d'un asservissement aussi dégradant que peu senti par mes devanciers, et particulièrement par l'agent du roi et de la compagnie. Je fis dire à ce gouverneur que s'il ne s'agissoit, dans la discussion présente, que d'un amour propre personnel, je consentirois avec plaisir à tout ce qu'il pourroit exiger de moi; mais que la dignité française, depuis trop longtemps avilie dans les personnes de cette nation qui étoient successivement venues traiter à Betelfaky, exigeoit de ma part, puisque l'agent du roi n'avoit pas voulu lui en faire la demande, que je lui rappelle les termes du traité de 1737, qui n'assujettissoit les Français à aucun usage humiliant; qu'il falloit que celui dont il étoit question fût anéanti pour toujours, ou que nous renoncerions à jamais à traiter en Arabie. Après deux jours de pourparler, par le moyen des agens employés dans la négociation, il fut convenu que les Français ne s'humilieroient plus.

M. de Moncrif, tout étonné de ma réussite; qui auroit dû plutôt être la sienne s'il eût fait son devoir, me remercia, et finit ensuite par porter plainte contre moi à l'administration de Pondychery, du refus que je lui avois fait de déposer, à la chancellerie de Moka, un compte exact de mon opération.

Tout le monde connoît la défense de Mahomet

pour le vin, mais j'ai peu vu de pays où les liqueurs fortes soient aussi recherchées qu'en Arabie par les gens du peuple.

Ce goût pour l'eau-de-vie, que je vis dominer chez les Arabes d'une classe commune, me donna l'idée d'essayer s'il existoit chez ceux d'un état élevé. Plusieurs grands Sayds venoient me voir journellement, et, selon l'usage, ils acceptoient l'offre du sorbet. J'ordonnois d'y mettre de l'eau-de-vie sans les en prévenir; ils le burent avec plaisir, et quelques-uns d'eux trouvèrent à cette liqueur un goût si séduisant, qu'ils me prièrent de leur en céder quelques douzaines de bouteilles que je leur envoyai en cadeau, et qui me valurent beaucoup de remercîmens.

Ces détails paroîtront sans doute fastidieux; mais quand il s'agit de faire connoître les mœurs et les usages d'un peuple dont les pratiques de religion se trouvent en point de contact avec le goût d'une chose qu'elles défendent, il me semble utile de dénoncer à l'histoire les moyens qui sont employés en secret pour s'en affranchir; et je dirois comme l'abbé Raynal en s'adressant aux souverains : « Si vous voulez que vos lois soient observées, qu'elles ne contrarient jamais la nature. »

Sana, capitale de l'Arabie Heureuse, est à soixante lieues de Betelfaky. Sa situation est belle, ses environs sont rians et bien cultivés.

L'Imam ou le prince d'Yémen est dans une telle

défiance des grands du pays, que les premiers emplois dans les gouvernemens sont donnés à des esclaves affranchis soit par lui ou ses prédécesseurs.

Le code qui régit les peuples de cette contrée, est le Coran. Toutes les actions de la vie ressortent au tribunal du souverain; et le roi ou ses délégués sont les dispensateurs de toutes les grâces.

Les propriétés sont garanties par le gouvernement, moyennant une somme une fois payée.

Les revenus du fisc ne sont pas, comme dans les pays de l'Europe, la dépouille d'un peuple qui fournit, en gémissant, aux profusions des souverains et de leurs courtisans; ils se bornent au profit des douanes établies sur tous les passages.

Dans un cas extraordinaire de guerre qui menace le pays d'une invasion, chaque citoyen est soldat; il se fournit d'armes et de vivres. Le transport des besoins de l'armée s'opère par des réquisitions.

Si l'Imam entreprend une guerre par esprit de conquête, il est obligé d'acheter les soldats et de les payer de son trésor particulier. L'esprit de propriété et d'indépendance qui règne, ne lui permet point de comprimer les habitans par la force; elle seroit repoussée et son pouvoir anéanti.

Soixante mille hommes de mauvaise troupe, tant infanterie que cavalerie, composent l'armée constamment sur pied. Point de discipline, nulle idée de tactique militaire. Les fortifications con-

sistent en des murailles très-élevées, défendues par des canons de calibres différens, placés sur des espèces d'échafauds construits en mauvais bois, revêtus d'un argamasse; le dessous sert de logement aux soldats.

Les Arabes n'ont de confiance, pour la sûreté de leur pays, que dans la cavalerie. Une circonstance leur a cependant prouvé qu'elle ne sauroit les garantir contre les entreprises des Européens.

J'ai déjà parlé de la prise de Moka par les Français en 1737, et des motifs qui engagèrent la compagnie à cette expédition; mais je ne suis point entré dans des détails sur le siége et sur l'événement singulier qui accéléra la reddition de la place.

Les Arabes, instruits à temps des intentions hostiles des Français venus en force pour les attaquer, se hâtèrent d'appeler du secours. Vingt mille hommes, tant infanterie que cavalerie, défendoient la ville; dix-huit cents Européens ou Cipayes descendirent à terre pour l'attaquer.

Les Français, après avoir placé l'artillerie de siége et les mortiers, malgré le feu mal dirigé de l'ennemi, qui, au lieu d'empêcher la descente, s'étoit enfermé dans la ville, se firent jour contre les remparts, au moment où le commandant de la place se disposoit à faire une sortie avec la moitié de son monde, dans laquelle il assuroit

qu'il n'échapperoit pas un seul Français. Une bombe, lancée à propos et aperçue par les Arabes, les attira en foule pour voir ce que cela pouvoit être; elle tomba dans la cour de la douane européenne, éclata au même instant, et tua quarante personnes. Dès ce moment l'épouvante s'empara des troupes; ils répétoient avec effroi qu'un homme de l'armée française avoit eu assez de force pour jeter, avec une main, de la distance où l'on étoit, une boule aussi grosse, contenant quelque diable infernal qui lui étoit dévoué, et qui, par l'effet meurtrier produit sous leurs yeux, annonçoit une supériorité invisible à laquelle il étoit impossible de résister; ils crioient qu'il falloit se retirer; et en effet ils prirent la fuite. La ville, livrée aux Français par cet événement extraordinaire et presque risible, força le roi de l'Arabie Heureuse au traité dont il a été question.

Les revenus du fisc, bornés au profit des douanes et aux droits sur la mutation des propriétés particulières de l'Yémen, sont évalués à six ou sept millions de piastres.

Avec cette somme les dépenses de souveraineté sont acquittées. Chaque soldat reçoit une paye de quatre piastres par mois, qui lui servent à sa nourriture et à son entretien. Les officiers ont vingt piastres; les gouverneurs, officiers civils et les ministres de la religion, ont des droits de douane et des profits particuliers plus ou moins

conséquens qui leur sont affectés. De-là résultent des vexations sans nombre dans l'exercice de leur pouvoir, qui servent à les maintenir en fonctions et à perpétuer les abus.

La justice civile et criminelle est du ressort du gouvernement et du seraf de chaque ville; elle est sommaire. Un criminel convaincu est absous s'il peut payer une somme d'argent proportionnée au délit. S'il est pauvre, il paye sur-le-champ de sa tête. Les affaires civiles sont également à la merci de la cupidité; c'est pourquoi les discussions d'intérêt se jugent presque toujours par voie d'arbitres. Si, comme cela arrive souvent, on ne peut accorder les deux parties, le sabre en décide. Le premier blessé reconnoît avoir perdu le procès.

La population du pays est d'environ dix millions d'habitans; l'industrie n'ayant point de ressort qui agisse en leur faveur, la majeure partie est dans la misère. Heureusement pour elle, que les vivres y sont abondans et à très-bon marché, et que l'usage continuel du café, dont l'indigent ne peut avoir que la pellicule à prendre en infusion, lui procure, à ce qu'il m'a paru, une boisson agréable et un peu nourrissante.

Depuis les bords de la mer jusqu'à la chaîne des montagnes qui bordent l'intérieur du pays, les plaines y sont arides et brûlantes. On y cultive néanmoins quelques grains qui servent à la

nourriture des animaux; il est rare d'y voir tomber de la pluie, tandis que dans l'intérieur elles sont abondantes depuis novembre jusqu'en mars. Dans les autres mois de l'année, une rosée qui se répète tous les matins, rafraîchit l'air et procure à la végétation une vigueur soutenue.

Les pluies, trop abondantes dans certains quartiers où se cultive le café, y font naître les qualités qu'on nomme *caïria* et *godon*. Celui qu'on nomme l'*ouden* est meilleur; il coûte deux piastres de plus par *bar*.

TABLEAU

DES

MOEURS, DES USAGES ET DE L'INDUSTRIE

DES HABITANS

DU PAYS DE VORARLBERG,

DANS LE ROYAUME DE BAVIÈRE,

D'après M. JOSEPH ROHRER; par le RÉDACTEUR (1).

Aux lieux où le lac de Constance, si souvent agité par des tempêtes soudaines, reçoit dans son superbe bassin les eaux tumultueuses du

(1) Nous avons annoncé à nos lecteurs l'intéressant ouvrage de M. *Rohrer* sur les mœurs, les usages et l'industrie des *nations autrichiennes*. Une traduction pure et simple de ce livre ne seroit plus de saison; M. Rohrer a suivi la méthode dite *statistique*; il a considéré chacune des grandes races auxquelles les peuples autrichiens appartiennent sous les rapports de la *constitution physique*, de l'*habillement*, de la *nourriture*, des *occupations* et de la *religion*.

De cette méthode, il résulte des aperçus généraux et des rapprochemens instructifs, propres à intéresser celui qui veut connoître l'état de la monarchie

Rhin naissant, plusieurs vallées romantiques s'élèvent doucement depuis les bords rians de ce lac jusque vers les arides sommets du mont Arleberg, ou mont des Aigles, chaîne qui, formant la première terrasse du Tyrol, sépare les sources de l'Inn, soit de celles du Lech et de l'Iller, rivières tributaires du Danube, soit de celle du Brégentz qui se jette dans le lac. Ce petit canton, placé entre les anciennes limites du Tyrol, de la Suisse, de la Souabe et de la Bavière, offre encore le spectacle de cette vie pastorale que la civilisation a fait disparoître du reste de l'Allemagne.

La nature a rapproché dans ce petit territoire des horreurs et des charmes. En passant le mont Arlberg on éprouve quelquefois un ouragan glacial qui met la vie du voyageur dans le danger le plus imminent. Les voitures sont renversées et brisées; les yeux, pleins de sang, ne

autrichienne en 1804. Mais on n'y trouve nulle part le tableau complet d'une nation ou même d'une peuplade; l'ensemble historique et géographique est sacrifié au but de la *statistique*. Nous avons donc cru faire une chose agréable à nos lecteurs en réunissant dans un seul cadre les traits épars qui appartiennent à chaque nation ou peuplade remarquable parmi celles que M. Rohrer a dépeintes. Son ouvrage ne sera que le *magasin* où nous puiserons les matériaux. Nous commençons par le portrait des habitans du Vorarlberg, devenus sujets bavarois, et si souvent nommés dans la triste histoire de l'an 1809.

voient plus la lumière du jour qu'à travers un voile lugubre; le visage se couvre d'un givre qui bientôt forme une croûte de glace; les membres se roidissent, et la poitrine est opprimée par une odeur sulfureuse. Ce vent terrible s'appelle le *Haderer*, c'est-à-dire *le Querelleur*, et sort constamment d'un même ravin, nommé *Kalte-Egge*, c'est-à-dire *la fonte froide*. On peut juger par ce trait du climat des hautes vallées du Vorarlberg, qui d'ailleurs ont leurs ouvertures tournées du côté du nord. Dans celle dite *Klosterthal* la neige couvre la terre pendant neuf mois de l'année. Mais en neuf ou dix semaines la chaleur du soleil et la bonté du sol y font germer l'herbe deux fois, et fournissent chaque fois une fenaison abondante. Les habitans de cette vallée répandent l'engrais par-dessus le champ encore couvert de neige, méthode qui accélère beaucoup le développement de la chaleur intérieure du terrain. Ceux de la vallée de *Montafon*, plus judicieux, renoncent à l'agriculture et se livrent exclusivement à l'entretien des moutons. Ces animaux bravent ici une froidure très-vive. Le pasteur ne tremble qu'en voyant son bélier s'approcher des glaciers, parce qu'il sait par expérience que si le bélier se précipite dans quelque abîme couvert d'une neige perfide, tout le troupeau l'y suivroit par un instinct irrésistible. Dans le canton de *Sonneberg* les paysans nourrissent une grande quan-

tité de limaçons, qu'ils vendoient autrefois dans les riches monastères de la Haute-Souabe, et qui étoient portés par les bateaux d'Ulm jusqu'à Vienne, où les gourmands les recherchoient.

Le comté de *Feldkirch* doit à un climat plus doux ses blés, ses vignes, ses cerisiers; néanmoins il n'offre point le spectacle d'une fertilité générale. Les habitans du comté de *Hohenembs* voient leur horizon, resserré par des montagnes, s'obscurcir par la fumée de la tourbe qui leur sert de combustible; au défaut de chevaux ils s'attellent eux-mêmes à la charrue, au nombre de quatre à six. Même aux environs de Brégentz des forêts de sapins et de mélèzes indiquent une température froide; cependant les vergers, les haies vives, la beauté des blés et la gaîté du peuple y présentent souvent les images les plus riantes, surtout quand le soleil couchant réfléchit ses rayons dans le vaste miroir du lac de Constance, un des plus grands de l'Europe.

Il n'est pas étonnant que les premiers missionnaires chrétiens, en pénétrant dans ces régions sauvages et romantiques, crurent entendre la voix des esprits et des démons dans le sifflement des vents, dans les cris des oiseaux et dans le frémissement des feuilles. Encore aujourd'hui l'ame de l'habitant du Vorarlberg est remplie de terreurs religieuses. Les jeunes filles n'osent sortir après vêpres sonnées, crainte de tomber dans

quelque piége que les esprits infernaux leur auroient tendu. Beaucoup de personnes du sexe portent sur le bras des signes de la croix, gravés dans la chair à force de coups d'aiguilles et de frictions, faites avec la poudre à canon. Cet usage rappelle le *tatouage* des Otahitiens. L'enthousiasme religieux des femmes, entretenu par la solitude et les sites romantiques au milieu desquels elles passent leur jeunesse, en décide souvent les plus belles et les plus intéressantes à s'ensevelir dans un couvent. Mais ce qui étonnera bien plus nos lecteurs, c'est d'apprendre que la vénération dont certains arbres étoient l'objet parmi les anciens païens, n'est pas encore éteinte dans les cœurs de plusieurs habitans du Vorarlberg; il y a des familles qui conservent comme une propriété sacrée et inaliénable, de vieux arbres autour desquels elles se rassemblent pour réciter à genoux les prières de l'église. Bénie soit la mémoire de l'ecclésiastique inconnu qui a eu assez de philosophie pour laisser subsister ce beau reste de paganisme à côté des institutions chrétiennes!

On montre, non loin de Brégentz, une pierre creusée dans toute sa longueur, et sur laquelle *Saint-Gall* a dû se reposer une nuit lors de sa mission dans ces contrées. Selon une ancienne tradition, on n'a qu'à dormir une nuit sur cette pierre pour être guéri de la fièvre.

Les superstitions des habitans du Vorarlberg ne les empêchent pas de se livrer avec succès à tous les genres d'industrie. Ils fournissent aux cantons suisses voisins du bétail, du beurre et du sain-doux; ils en reçoivent du coton que leurs femmes filent pour les manufacturiers de Saint-Gall. Dans deux villages, savoir à Saint-Jean-d'Hæchst et Dornbirn, il se trouve de nombreux métiers pour faire de la mousseline; quelques habitans du dernier endroit fréquentent même les foires de Vienne, de Grætz et de Bude; il y en a qui possèdent une fortune de 50,000 florins. L'esprit vif et entreprenant de ces montagnards les aide à imiter tout ce qui frappe leurs regards; on trouve ici des peintres, des mécaniciens, des luthiers et d'autres artistes qui ont tout appris d'eux-mêmes. On a vu de jeunes paysans construire des forte-pianos, pour l'usage de leurs sœurs, dessiner des cartes géographiques et se composer des appareils électriques.

C'est dans les montagnes que l'esprit humain se développe avec cette énergie surprenante; les habitans des villes de Brégentz, de Pludentz et autres montrent moins de talent naturel.

C'est surtout dans le canton nommé *Forêt de Brégentz* que le voyageur voit avec plaisir des femmes à la taille svelte, aux traits réguliers, au teint délicat, assises à l'ombre des cerisiers pour broder de la mousseline. Loin de fuir à l'aspect

d'un étranger, ces belles personnes se lèvent avec grâce, vont au-devant du voyageur fatigué et lui offrent, d'un air modeste et enjoué, leurs corbeilles pleines de cerises en automne, et au printemps de fraises. Aucune rétribution n'est acceptée; ces enfans de la nature exercent l'hospitalité par instinct plutôt que par raisonnement. Le même esprit règne, quoiqu'avec des modifications, parmi les aubergistes : jamais ils ne font des demandes injustes; l'étranger jouit chez eux de la sûreté la plus parfaite. Dans la simplicité de leur cœur, les aubergistes croient honorer leur hôte en le faisant asseoir à leur propre table, où tout le monde mange dans le même plat, usage qui, même parmi une nation très-propre, ne laisse que d'être dégoûtant.

Le costume des filles dans le canton de la *Forêt* relève infiniment les charmes dont la nature les a douées. La robe, d'une toile noire et éclatante, accuse, à travers ses nombreux plis, toutes les formes du corps; elle est bordée de rubans de couleur; le fichu, de batiste fine, qui couvre la gorge, est garni d'une broderie élégante. Le ceinturon qui ferme la robe est placé avec beaucoup de goût, directement au-dessous du sein; c'est sur ce ceinturon que l'amante timide brode en or et soie les initiales du nom de celui que son cœur a choisi pour époux. Avant d'être nubiles, toutes les filles portent des

manches rouges; dès qu'elles éprouvent les changemens physiques qui les avertissent de leur destination, elles mettent des manches noires. L'usage et l'opinion défendent aux jeunes gens d'adresser aucune parole d'amour aux filles qui portent encore des manches rouges; au contraire, dès qu'une jeune personne a quitté cet emblême de l'enfance, les adorateurs de ses charmes lui font la cour avec beaucoup de liberté: l'auberge est le rendez-vous avoué de la jeunesse des deux sexes, et quoique la première galanterie consiste à offrir un verre de vin, la décence et la modestie y sont peut-être mieux observées que dans les sociétés du grand monde. Le mariage est le seul but que se propose un jeune homme du Vorarlberg, en adressant ses vœux à celle qui a touché son cœur; s'il arrive que l'amour devance l'hymen, et que les résultats d'une faute deviennent visibles à des regards profanes, la fille est forcée, par ses camarades, à ne plus porter les cheveux retroussés dans un nœud et fixés par une grosse épingle d'or ou d'argent; elle est obligée de mettre un petit bonnet blanc, indice de sa honte. Aussi les familles, en accélérant l'union du couple amoureux, préviennent presque toujours ce scandale.

Ce peuple, si doux, si hospitalier envers l'étranger désarmé, devient redoutable quand on attaque ses foyers ou quand on blesse ses an-

tiques usages. L'emploi des fusils de chasse lui est familier; il ne redoute ni les frimas ni les privations. Dès leur plus tendre jeunesse les habitans du Vorarlberg sont accoutumés à marcher pieds-nus dans la neige; et le premier jeu de leur enfance consiste à glisser du haut des montagnes dans de petits traîneaux, exercice extrêmement périlleux. Leur constitution physique répond au genre de vie qu'ils mènent; ceux des côtes du lac de Constance sont moins robustes; parmi les montagnards eux-mêmes les habitans de *Dornbirn* se distinguent par une taille et des formes gigantesques; un jeune garçon de vingt ans, de ce village, possède plus de forces que l'homme de 50 ans, le plus robuste, d'un autre canton.

Le Vorarlberg jouissoit, sous le gouvernement autrichien, d'une liberté presque égale à celle des cantons suisses. Les paysans et les bourgeois envoyoient leurs représentans à une espèce de diète à laquelle le clergé et la noblesse du pays avoient en vain cherché à se faire admettre. Le président des États étoit le seul individu noble qui paroissoit à la diète, composée des députés de trois villes de Brégentz, de Feldkirch et de Pludentz, et des *ammans* ou maires de vingt-trois bailliages. Il régnoit dans cette assemblée le meilleur ordre et une dignité qu'on n'a pas toujours observée dans les sénats des grandes

nations. La diétine du canton dit *de la Forêt de Brégents* se rassembloit tous les ans pour l'élection d'un *landamman*. L'assemblée étoit composée de tous les habitans mâles qui avoient reçu le sacrement de la sainte cène ; ils étoient généralement au nombre d'un mille. A un signal donné par le commissaire autrichien qui présidoit l'assemblée, tous se mettoient à genoux et adressoient au ciel de ferventes prières pour les diriger dans le choix d'un magistrat. La prière finie, ils se levoient et couroient de toutes leurs forces vers *trois vieux arbres* qui étoient censés représenter les trois candidats proposés par le commissaire. On comptoit ensuite le nombre d'individus rangés autour de chaque arbre, et on proclamoit *landamman* celui qui avoit vu le plus grand nombre s'assembler sous son arbre. Les chapeaux lancés en l'air et les cris de *vive l'empereur! vive le landamman!* terminoient cette fête politique.

DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE DE LA MAGNÉSIE (1);

Traduite du grec moderne par M. Deppino.

Presque tous les géographes modernes, en parlant de la Magnésie, placent ce pays dans la Macédonie; c'est précisément comme si de la

(1) Cette Description est tirée de la Géographie publiée à Vienne en 1791, en grec moderne, par deux moines de Thessalie, Daniel et Grégoire. Je me crois obligé d'avertir les lecteurs, que j'ai dû traduire ce morceau librement, à cause du style par trop populaire dans lequel l'original est rédigé. J'ai aussi supprimé les fréquens passages dans lesquels les auteurs, dont le seul but étoit de faire un ouvrage pour le peuple, haranguent presque chaque village pour en exhorter les habitans à ouvrir les yeux sur la situation présente de leur patrie, et à s'unir tous contre les Turcs, leurs maîtres. Sans examiner jusqu'à quel point les auteurs sont fondés à adresser à leurs compatriotes de pareilles déclamations, je m'en suis tenu, dans la traduction, aux détails qui ont un rapport direct avec la géographie et les matières traitées dans ces *Annales*.

Normandie on feroit un canton de l'Angleterre, ou de la Belgique une province de l'Espagne, par la raison que ces pays ont été une fois réunis sous un même sceptre. On doit savoir que les rapports politiques sont souvent bien différens des rapports géographiques entre plusieurs pays. Il est vrai que Strabon place aussi la Magnésie dans la Macédoine; mais il faut observer que ce géographe n'a fait qu'adopter le système politique des Romains de son temps, qui avoient réuni la Magnésie à ce royaume; auparavant, les rois de Macédoine, en étendant leur puissance de l'Olympe jusqu'aux pays méridionaux, avoient fait de la Magnésie une province particulière.

Il n'est pas très-facile de déterminer au juste quelles ont été les limites de l'ancienne Magnésie; aussi les savans sont-ils à cet égard d'opinion différente : les uns en étendent les frontières au nord jusqu'à l'embouchure du Pénée, d'autres y comprennent encore la moitié de l'Olympe; et de l'autre côté le territoire d'Olosson, aujourd'hui *Elassón*. Quant à nous, il nous suffit de savoir que le pays de Magnésie est une langue de terre ou presqu'île renfermée entre le golfe Thermaïque et le golfe Pélasgique, et ressemblant par sa forme, à une branche d'arbre; qu'il s'étend depuis l'isthme jusqu'à Tempé, et qu'à l'ouest il est borné par le fleuve. La presqu'île même

forme en grande partie le golfe Pélasgique, dont l'embouchure est étroite, et a à gauche, dans la Magnésie, le promontoire d'Aïante, et à droite, dans le Phtiotide, celui d'Antre.

Sur les hauteurs maritimes, à l'est de Demétriade, étoit la petite ville de Neilie, et celle d'Ormenio, éloignée de Demétriade de sept stades; selon Strabon, lorsque Demétrius fonda Demétriade, il fit passer les habitans de ces deux endroits dans sa nouvelle ville. Au sud, là où finit le golfe, étoit Aïante. Du côté de l'est, au fond d'une petite baie, étoit la ville de Magnésie; la côte qui s'étend de cette ville au nord-est se termine par le promontoire de Sépie, célèbre dans l'histoire par la défaite de la flotte des Perses; puis elle le retourne et s'étend dans le nord-ouest. Dans cette partie étoient la ville de Sépie, puis celle de Castanaïa ou Castanéa, Hupsos, Risa, Oluzon, Eriume et Mélibée, patrie de Philoctète.

Magnésie, capitale du pays du même nom, située sur la côte orientale de la péninsule, au fond d'un petit golfe. On dit que Dolope, fils d'Hermès, mourut dans cette ville et fut enterré dans le promontoire. Il y a encore deux autres villes qui portent le nom de Magnésie; elles sont toutes deux dans l'Asie Mineure, l'une qui existe encore aujourd'hui dans la Lydie, et l'autre sur le fleuve Maïandre. C'est auprès de la première que

fut découvert l'aimant qui, d'après le lieu, reçut le nom de *magnète.*

Pausanias dit, en parlant de la Magnésie, que l'on trouva, dans un lieu nommé *le rocher de Caddinos,* la plus ancienne image de la mère des dieux. Les Magnésiens, dit le même, battirent Archélas, général de Mithridate, qui marchoit contre eux, et lui tuèrent beaucoup de monde. Il paroît, d'après cela, qu'ils sauvèrent en partie les Romains.

Demétrias, ville jadis grande et puissante, au haut d'une colline rocailleuse assez élevée, dans une situation charmante; on y jouit d'une vue très-agréable sur le golfe Pélasgique, à une lieue du port où est maintenant le château de Golos. Cette ville, fondée par Demétrius, étoit autrefois célèbre par son agréable situation et par sa splendeur, étant la résidence des derniers rois de Macédoine, qui regardèrent cette ville comme la clef de la Grèce. On peut encore juger aujourd'hui de son ancienne force par les murs qui, dans quelques endroits, sont assez bien conservés, ainsi que des portes et des réduits taillés en partie dans le roc. Quant à la ville même, elle n'est plus qu'un pauvre bourg qui porte le nom de *Goritza.*

Cette presqu'île est le mont Pélion, tant célébré par les poètes; mont très-haut et présentant la forme d'un cône tronqué; les extrémités en

sont garnies de hauts arbres; dans la partie inférieure, on remarque surtout de grands platanes et des châtaigniers, dont il y a des forêts entières vers le milieu de la pente; plus bas, croissent toutes sortes d'arbres fruitiers, tels que cerisiers, noisetiers, pommiers, poiriers, pruniers et figuiers, ainsi que des vignes. Tout ce terrain est arrosé par de belles et nombreuses sources.

Au milieu de ces forêts épaisses on trouve vingt-quatre villages situés, pour la plupart, sur des rivières d'une eau extrêmement claire. On divise ces villages en *bacouphies* (Βακούφια) et en *chasies* (Χασια) (1). Les bacouphies sont au nombre de quatorze, sans compter les *machalades*.

Les (Μαχαλάδες) quartiers, qui ont toutes une administration particulière, sont situés dans le territoire de Macrinitza qui en est encore la métropole. Le privilége, d'après les chefs particuliers, appartenoit aussi anciennement à un autre bourg nommé *Argalatè* qui, encore aujourd'hui, est compris dans la liste des lieux seigneuriaux.

L'administration de ces bacouphies est excel-

(1) L'auteur ne dit point quelle est la signification de ces deux mots turcs. Tout ce que j'ai pu apprendre à cet égard des gens nés dans ce pays-là, c'est que les Turcs appellent *bacouphies* les biens appartenans à une mosquée.

lente, puisqu'ils ressortent immédiatement de la ville et ont partout de puissans protecteurs. Les Turcs n'ont point le pouvoir d'y entrer ni d'y exercer quelque acte d'autorité. Ils établissent des églises où ils veulent : leurs impôts sont très-modiques et ne grèvent point les individus, puisqu'ils ne payent que le dixième seulement.

Les biens communs appartenant à tous les bacouphies sont administrés par les préfets de Makrinitza, et les biens particuliers par les chefs de chaque canton qui dépendoient de ceux de Makrinitza, les uns plus, les autres moins, d'après les divers degrés de leur autorité. Ils prennent un *bastanza* de Constantinople qu'ils établissent à Makrinitza, pour qu'il y fasse faire les corvées, punir les coupables et présider le conseil.

Du reste, le gouvernement des bacouphies est un des plus ressemblans à ceux des autres États d'Europe, et les habitans seroient certainement très-heureux si l'ignorance et la dureté des préfets, et la division qui règne entre les divers endroits, ne remettoient pas ces endroits au niveau des autres cantons de la Turquie.

Les *chasies*, quoiqu'en moindre nombre que les bacouphies, ne forment point un corps comme ceux-ci, mais chacun a sa constitution et ses liaisons particulières avec quelques-unes des chasies voisines. La valeur d'impôts qu'ils ont à payer dépend totalement des Turcs, qui les augmentent

selon la circonstance et selon le caprice des gouvernans. Ils n'ont pas, comme les bacouphies, le privilége de bâtir des églises; enfin, ils éprouvent toute la rigueur du gouvernement auquel ils obéissent.

Malgré cela, les *chasies* pourroient beaucoup adoucir leur sort et jouir de l'aisance des bacouphies, si elles entendoient mieux leur intérêt général et si elles étoient toutes animées d'un véritable patriotisme. Tous ces villages sont de la religion des Chrétiens orientaux, excepté celui de Golo, habité entièrement par les Turcs, et celui de Lachonie, où il y a des Turcs et des Grecs.

Quant aux mœurs des habitans, elles annoncent en général une civilisation parfaite; il y a dans presque tous les villages des écoles de grec, et l'on y trouve des hommes fort instruits, surtout parmi les prêtres, qui s'adonnent avec beaucoup de zèle aux fonctions de leur état.

Les principales productions de la Magnésie sont la soie, les olives et les figues; la première est commune à tous les cantons, les deux autres se trouvent plus ou moins dans quelques-uns d'eux, et dans quelques autres bien davantage. On trouve des jardins plantés d'orangers et de citronniers; les pommes, les poires, les cerises, les prunes, les pêches et les amandes, y sont en grande quantité et d'un goût exquis. Il en est de même

des légumes, tels que pois, fèves et lentilles. Le sol y produit aussi du coton et du lin.

Le principal objet de commerce de la Magnésie c'est la soie, ensuite l'huile, les olives, ainsi que les figues et autres fruits, surtout à Lechonie où ces productions ont une maturité très-précoce; on a des exemples que les cerises y parurent au milieu de mars.

Parmi le bétail de la Magnésie, on remarque beaucoup de moutons et de chèvres, dont le nombre, dans quelques parties, fournit aux besoins du pays, tandis que dans d'autres il n'y en a qu'une petite quantité. Les habitans de ces cantons achètent, aux foires qui se tiennent dans le reste de la Thessalie, des troupeaux de bœufs et d'autres animaux employés au labourage, tels que mulets, chevaux et ânes. Quant au gibier, la Magnésie renferme des cerfs, des sangliers, beaucoup de lièvres, de grandes perdrix, des pigeons, des grives, des bécasses dans le temps des figues, et beaucoup de faisans dans l'hiver; il y vient aussi des oies et des canards sauvages. La mer, qui baigne cette presqu'île, contient diverses sortes de poissons, surtout le long des côtes du canton d'Argalate, qui est aussi riche en moutons et en chèvres, dont le beurre et le fromage sont renommés. C'est-là que l'on trouve des poissons qui ne sont point dans les autres cantons. Les rivières n'en fournissent point, parce que toutes

celles qui arrosent ce pays ne sont que des torrens occasionnés par les pluies, excepté dans la partie occidentale où les torrens, dans les lieux resserrés entre les montagnes, forment une sorte d'étangs, dans lesquels viennent quelques espèces de poissons, surtout des merlans et des anguilles.

La presqu'île se partage, selon sa situation, dans deux parties, celle de l'est et celle de l'ouest; dans la première, l'air est plus humide et plus froid, à cause des torrens qui descendent du haut du Pélion et traversent ce pays en partie, sur lequel, vers midi, le soleil ne darde plus qu'obliquement ses rayons; d'ailleurs, ce pays est garanti contre les vents par de hauts arbres; aussi l'hiver y est-il plus rude que dans la partie occidentale; et les habitans y sont, en été, sujets à la dysenterie, tandis que dans l'autre c'est la fièvre maligne qui les affecte le plus, ceux surtout qui travaillent à la terre.

La vue dont on jouit dans la Magnésie est une des plus agréables, particulièrement du haut des montagnes d'où les regards embrassent une vaste étendue de terre et de mer. Aux pieds du spectateur s'étendent des terrains cultivés et plantés d'arbres, dont la verdure forme un contraste frappant avec les sommités stériles des hautes montagnes que l'on découvre dans le lointain.

Les fruits de la partie orientale ne sont pas

aussi exquis ni aussi estimés que ceux de l'occidentale, ce qui vient de l'humidité extraordinaire de l'air; aussi n'y en a-t-il que très-peu: le froment n'y vient point; on trouve peu d'huile et encore moins de figues; à Zagore on en manque absolument. C'est pour cela que les hommes sont obligés d'émigrer pour chercher ailleurs leur subsistance, et les femmes de faire toutes sortes d'ouvrages : à Zagore, entr'autres, où la soie est plus belle que dans les autres cantons, elles excellent dans le métier de couturière, ainsi que dans l'apprêt des étoffes. Il n'y a point de port dans la partie orientale, mais seulement quelques rades.

Dans la partie septentrionale l'air est en général sain comme dans l'est, mais moins humide, et l'hiver y est plus modéré.

La vue de cette partie est également charmante, puisque le regard s'y étend sur des plaines entrecoupées de montagnes et de collines, et plantées de vignes, d'oliviers, de figuiers et d'autres arbres fruitiers. L'horizon est borné par la mer. Les habitans de cette contrée paroissent plus actifs et plus attachés à l'intérêt commun que ceux de l'autre, sur lesquels le climat humide semble exercer une influence funeste.

Les ports situés sur le golfe Pelasgique sont beaux et en assez grand nombre.

L'endroit le plus remarquable de tous ceux de

la Magnésie, tant par son étendue que par la prééminence dont il jouit sur les bacouphies, est *Makrinitza* (Μακρινίτζα), éloigné de deux lieues du port où est la forteresse. Située dans un terrain rocailleux, à l'entrée de la presqu'île, à l'ouest, et entourée de montagnes des deux côtés, ce lieu sert de boulevard à toute la Magnésie, et l'a souvent garantie des invasions des ennemis, qui n'osoient y pénétrer avant d'être maîtres de Makrinitza. Il contient environ 1,000 habitations, sans compter celles de deux *machalades* qui y appartiennent, et qui renferment ensemble 150 à 200 habitations. La plupart des maisons, grandes et belles, sont bâties en pierre, comme celles des autres endroits de la Magnésie, et jouissent d'une vue admirable.

Les objets de commerce à Makrinitza sont la soie, le blé, le vin et le miel; les environs ne produisent que peu d'huile et point de figues. L'agriculture n'y est pas considérable à cause du manque de bêtes de somme, qu'on est obligé de faire venir de la Haute-Thessalie et de la Macédoine : les habitans sont presque tous fabricans ou artisans; les hommes font des souliers, des besaces, des bonnets, des sacs, dont ils pourvoient tous les autres cantons, et les femmes filent du coton à la manière des femmes de Golos, de Portaria et des autres villages voisins. Les habitans de Makrinitza aiment la bonne chère et

sont presque tous gais et contens; ils aiment la liberté et ont un penchant naturel à vouloir dominer; c'est pour cela qu'ils sont fiers d'être habitans de Makrinitza qui a, comme on a dit plus haut, la prééminence sur tous les *bacouphies* de la Magnésie.

A trois quarts de lieue au-dessus de Makrinitza est situé le village de *Golos* (Γόλος), avec 700 habitations, dont la plupart, bâties en pierre et élevées de deux étages, sont situées au haut et les autres sur la pente ou au pied d'une colline; elles sont toutes occupées par des Chrétiens, dont les mœurs different cependant peu de celles des Turcs leurs voisins; ils se livrent à des emportemens dangereux dans les conversations et les repas, et ils aiment les plaisirs et les dépenses.

La situation de Golos ne le cède en rien à celle de Makrinitza; du haut de la colline sur laquelle une partie du village est bâtie, les regards embrassent la grande plaine qui s'étend du pied de la colline à une grande distance, et qui est toute plantée d'arbres fruitiers et autres. Une partie en appartient aux habitans de Golos, et une autre aux Turcs, qui y ont élevé de beaux pavillons où ils viennent passer la belle saison. On distingue cette partie par le nom de *Peribolie.*

A une lieue au-dessous de Golos, sur les bords

de la mer, est le château de *Golo*, petit, mais bien fortifié et muni d'un port considérable. Sous un autre gouvernement que celui des Turcs, Golo pourroit jouer, parmi les villes de la Grèce, un rôle très-important, étant tellement située qu'elle forme l'échelle de toute la Haute-Thessalie; mais ces barbares ne jugent point à propos d'augmenter la population dans les contrées soumises à leur domination, ni même de stimuler l'activité et l'esprit d'industrie et de commerce parmi les habitans. Tout se réduit aux affaires qui se font chaque samedi à une foire qui se tient dans cet endroit.

A environ une lieue à l'est du château, se voient les ruines de l'ancienne Demétriade, situées au haut d'une montagne rocailleuse; on appelle cet endroit aujourd'hui *Goritza*. Au milieu de l'enceinte de ce hameau est la ruine d'une église, derrière laquelle on voit un ravin assez considérable, qui est traversé par une source, et où, les jours de fête, on célèbre l'office en présence d'une foule de monde qui y vient des environs. L'archiprêtre de ce canton prend son titre de la ville de Golos, aux environs de laquelle il résidoit autrefois, en qualité d'évêque, dans un monastère situé sur le sommet d'une montagne qui s'appelle encore aujourd'hui *Episcopè* (évêché). Mais les Turcs l'ont forcé d'établir sa résidence

à Zagore, et depuis quelque temps il a été élevé au rang d'archevêque.

Portaria (Πορταριὰ), à trois quarts de lieue au-dessus de Golo et environ une lieue à l'est de Makrinitza, beau village, avec plus de 600 maisons, dont la plupart sont grandes, hautes et bâties avec goût. Les habitans exercent tous des métiers; et les hommes, aussi bien que les femmes, travaillent à l'apprêt des fils et des lisières de soie, des ceintures, etc. Ce travail leur fournit une subsistance honnête; ils vivent frugalement; du reste ils sont gais et jouissent tranquillement de l'influence du climat qui est pur et sain, et leur donne un teint frais et fleuri. La situation de ce village est charmante et laisse jouir d'une vue délicieuse. Chaque cinquième jour de la semaine il s'y tient une foire à laquelle viennent beaucoup d'habitans des environs. Portaria fait partie des *chasies*.

Catèchôri (Κατηχώρι), bourg peu éloigné de Portaria, et contenant plus de 100 maisons.

Drakia (Δρακιὰ), à l'est de Portaria, village considérable, contenant près de 600 maisons, dont la plupart sont grandes et ont une belle façade; elles sont entremêlées d'arbres fruitiers et de ruisseaux. Situé au milieu d'un ravin, ce village ne jouit point d'une vue étendue, pas même sur la mer. Les habitans trafiquent par terre avec

Larisse, Phersale, Trikkala et les environs. Etant très-laborieux et sobres, ils s'acquièrent ordinairement la bienveillance de leurs supérieurs. Ce village est au nombre des *bacouphies*.

Saint-Laurent (Ἅγιος Λαυρέντιος), à plus d'une lieue à l'est de Drakie, village avec près de 400 maisons, dont plusieurs se font remarquer par leur grandeur et leur beauté; on y jouit d'un air très-pur et sain et d'une vue délicieuse. Le terrain est arrosé par des ruisseaux d'une eau très-claire. Les productions y sont en quantité suffisante et d'un bon rapport; les oliviers, entr'autres, y viennent mieux que dans les autres cantons. Les habitans sont presque tous à leur aise : ce village a pris son nom d'un ancien couvent situé un peu au-dessus. Plus bas il y a une *machalade* qui y appartient.

Saint-George (Ἅγιος Γεώργιος), à l'est de Saint-Laurent, grand et joli village, jouissant d'un air pur et d'une vue charmante. Les habitans de cet endroit (Ἁγιωργίτοι) ne sont pas animés d'un esprit patriotique comme ceux de Saint-Laurent, et ne s'occupent que de leurs différends et de leurs intérêts particuliers, sans se soucier des intérêts généraux de leur patrie.

Lechonie (Λιχόνια), au sud de Saint-George. Ce village, divisé en deux parties, la citérieure et l'ultérieure, est habité par les Turcs et les Grecs; ceux-ci se livrent presque tous à l'agriculture. Lechonie est le plus bel endroit de toute la Mag-

nésie, tant par sa situation que par son intérieur; il est au bout d'une plaine fertile de deux lieues de long et d'une de large; cette plaine, arrosée de ruisseaux purs et limpides, et plantée d'arbres fruitiers et de très-hauts peupliers, se termine au pied du mont Pélion. Les maisons de Lechonie sont grandes et belles, et jouissent d'une vue libre. Les productions de la terre, surtout les légumes, y viennent très-bien et y mûrissent plus tôt que dans les autres cantons de la Magnésie, et même de toute la Thessalie. Les Grecs et les Turcs qui y demeurent n'ont point conservé le caractère particulier de leurs nations, et n'ont point d'autre différence dans leur manière de vivre que celle de leurs diverses religions. Un peu au-dessus de Lechonie est une *machalade* habitée également par des Turcs et des Grecs.

Pinakatais (Πινακάτες), petit bourg à environ une demi-lieue à l'est de Saint-George, est situé sur une petite colline, et derrière une autre plus grande, qui dérobe presque entièrement la vue de la mer à ses habitans, dont les mœurs diffèrent peu de celles des habitans de Saint-George.

Bizitza (Βιζίτζα), à une lieue et à l'est du bourg précédent, est un assez grand bourg avec quelques belles maisons; il formoit autrefois une machalade de Saint-George, et il n'y a pas long-temps qu'il en a été détaché pour être gouverné

par ses propres magistrats. Les habitans en sont paisibles et honnêtes.

Méliais (Μελαῖς), village avec environ 300 maisons, à trois quarts de lieue de Bizitza et à une demi-lieue de la mer. Une partie de cet endroit, située derrière des collines, est privée de la vue de la mer, tandis que l'autre, située vers le nord, jouit d'une vue extrêmement belle; les regards y peuvent embrasser une plaine riante et terminée à une demi-lieue de Méliais par deux collines, une vaste étendue de mer, la partie de la Magnésie terminée par le promontoire d'Aïante; à droite se présentent les montagnes d'Eubée et une partie de la Phtiotide, derrière laquelle s'élèvent d'autres montagnes, dominées à leur tour par le Parnasse, et à l'ouest par le Pinde.

Les habitans cultivent avec soin leur terrain, et possèdent beaucoup d'oliviers et de mûriers. Les productions dont ils font le plus de commerce avec l'étranger, sont la soie, l'huile, les figues et les olives; il y a aussi du vin, du froment et d'autres sortes de blé, un peu de miel et beaucoup de fruits de diverses espèces, dont on exporte également une quantité considérable. La proximité des deux mers, situées à l'est et à l'ouest du village, facilite ce commerce. Les habitans ont aussi une quantité suffisante de bétail, et en général tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; et ils meneroient une vie paisible et heu-

reuse sans les jalousies et les haines intestines qui malheureusement les divisent, et en les animant les uns contre les autres, les rendent presque insensibles aux maux de leur patrie.

Méliais possède une partie du mont Pélion et une *machalade* située sur la mer. Du reste ce village est au nombre des *chasies*, et est soumis, avec d'autres villages, à la juridiction d'un aga de Larisse qui les achète de la Porte, selon la coutume des Turcs.

Nechôri (Νεχώρι), village avec 250 maisons et une machalade qui en contient une cinquantaine, est situé à trois lieues et à l'est de Méliais, dans une contrée un peu élevée, dont l'air est très-pur et sain, et où l'on jouit d'une vue fort agréable. A l'exception de la hauteur sur laquelle ce village est situé, il n'y a point de montagnes dans les environs; la mer est à peu de distance de là, tant à l'est qu'à l'ouest; de ce côté-ci il y a aussi un peu de terre cultivée. Les Nechorites ont en général le teint frais, et leurs femmes sont jolies. Dans la partie orientale du territoire de Nechôri on voit encore les débris d'un ancien château, qui n'étoit pas éloigné de l'ancienne ville de Magnésie, fameuse par son nom qu'elle a donné à cette partie de la Thessalie que nous avons entrepris de décrire.

Argalastè (Αργαλαστή), à quatre lieues et au sud-est de Nechôri, village composé de plus de 400

maisons, et situé en partie dans une plaine qui n'est qu'à un peu plus d'une lieue de la mer. La situation de ce village, renfermé entre deux mers, est très-belle; le sol, arrosé par de nombreuses sources, produit d'excellens herbages pour le bétail, particulièrement pour les moutons, les chèvres et les vaches; aussi le beurre et le fromage y sont-ils d'un goût exquis. Les côtes de la mer, à l'ouest du village, ainsi que dans la partie orientale du golfe Pélasgique, sont très-poissonneuses; on y pêche des poissons délicieux, entr'autres une sorte que les Grecs appellent *lepidi;* ce sont des poissons très-gros et longs, et du poids de 30 à 35 *ocades* (1); ils ne se trouvent point ailleurs, et on ne les voit même dans cette contrée que dans le mois de mai seulement. Il y a encore une autre sorte particulière de poissons appelés *kapanoi.* Les habitans d'Argalatè sont en général bien faits; ils tirent un parti avantageux de la position de leur village et de la proximité des deux mers. Argalatè est du nombre des *bacouphies;* anciennement c'en étoit même le chef-lieu.

Laucos (Λαῦκος), au nord d'Argalatè, village assez beau et faisant partie des *bacouphies.*

Bromiri (Μπρομίρι), à l'est de Laukos et dans

(1) Une *ocade* pèse un peu plus d'une livre de France.

la partie orientale de la presqu'île, village également compté au nombre des bacouphies.

Après Laucos la presqu'île se resserre peu à peu au point, qu'à la distance d'une lieue vers le sud, l'espace entre la mer, au sud-est, et le golfe Pélasgique n'est plus que d'une demi-lieue. Après cela elle s'élargit un peu et forme une montagne qui s'étend de l'est à l'ouest, et que les anciens appelaient *Tiseion* (Τισεῖον), donnant à la pointe la plus occidentale le nom de promontoire d'Aïante (Αἰάντιον Ἀκρωτήριον), sur lequel il y avoit une ville portant le même nom. Cette partie est aujourd'hui presque entièrement inhabitée; on n'y trouve qu'un seul village appelé *Trikeri* et situé à la pointe méridionale. Ce village est compté au nombre des îles dépendant pour le spirituel de l'évêque de Skopelos, et pour le temporel du capitan-pacha. La raison en est, qu'anciennement les habitans de Trikeri occupaient une île également appelée Trikeri, et située au milieu de l'embouchure du golfe Pélasgique, mais qu'ils furent forcés d'abandonner par suite des vexations qu'exerçaient sur eux les pirates. Ils s'établirent donc alors à l'endroit où est maintenant le village de Trikeri; et comme ce terrain appartenoit à Argalatè, ils sont convenus avec les habitans de ce village-ci, de leur payer annuellement une somme de 700 piastres (γροσία). *Trikeri* est situé sur une hauteur presque entière-

ment dépourvue de grands arbres et de sources vives; quoique le terrain en soit d'un bon rapport, les habitans tirent généralement leurs moyens de subsistance de la mer; aussi les hommes sont-ils presque tous marins et amassent des sommes considérables. Ceux de la première et seconde classe ont des chaloupes et trafiquent avec la ville; ceux de la troisième vendent des éponges de mer et des *octapodes*, animal de mer commun dans cette contrée.

L'île de Trikeri, ou l'ancien Trikeri, portoit autrefois le nom de *Cicinthe* (Κίκινθος). Ce village est aujourd'hui entièrement abandonné et ruiné, à l'exception d'un petit monastère éloigné de Magnésie d'une lieue; à l'ouest il y a aussi quelques chartreuses.

A une lieue et à l'est du continent, on trouve encore une autre petite île nommée *Prassoude* (Πρασσούδα), plantée d'oliviers; il n'y a d'autre bâtiment qu'un joli petit monastère habité par trois cénobites. Un peu plus vers l'est il y a une troisième île; c'est celle d'Alatas (Ἀλατᾶς): elle est d'une forme longue, mais étroite; le terrain en est propre au labour, et produit des oliviers, des vignes, etc. On y trouve également un monastère entouré de murs et habité par deux ou trois cénobites. Cette île est située tout à l'extrémité de la partie occidentale et méridionale de la Magnésie.

Le premier endroit que nous rencontrons dans la partie occidentale, en allant du sud au nord, c'est le petit bourg de *Propante* (Προπάντε), qui n'est qu'une machalade de *Méliais*. A trois lieues et au nord-est de Propante est *Zankarade* (Τζαμαράδα), village avec plus de 400 maisons, tellement écartées les unes des autres par des jardins et des allées de marronniers, que ce village est divisé en quatre machalades, dont chacune a une église particulière. Les habitans, tant hommes que femmes, sont en général bien faits et ont beaucoup d'esprit naturel. Comme leur territoire n'est pas d'une grande fertilité, les hommes vont dans d'autres pays, et les femmes filent du coton. Zankarade est au rang des *chasies* et possède deux petites machalades. En sortant du village on remarque à droite, sur une hauteur, les ruines d'un ancien château.

Mourisè (Μούρτσι), village situé au sud-est du précédent, et compté au rang des *bacouphies*.

Kissos (Κισσός), village et bacouphie, sur une hauteur, à peu de distance de Mourisè.

Anélis (Ανήλιο), petit village et bacouphie, situé derrière une montagne qui, en hiver, lui dérobe presque entièrement la vue du soleil; c'est cette position qui a donné au village le nom d'Ανήλιο, *sans soleil*.

Makreiarachi (Μακριαράχι), bourg du nombre des bacouphies, situé au haut d'une autre mon-

tagne. Tous ces endroits n'ont pas une situation agréable, et à l'exception de Propante, ils sont même privés d'un terrain assez fertile pour fournir à la subsistance des habitans; aussi vivent-ils des différens produits de leur industrie, tels que soie filée et autres; ils sont obligés d'acheter presque toutes leurs provisions : en hiver, lorsque le mont Pélion est couvert de neige, ils souffrent beaucoup. En faisant le tour de la montagne sur laquelle est situé le village de Makreiarachi, nous remarquons celui de *Zagore* (Ζαγορά) sur la pente du mont Pélion et à une bonne lieue de la mer. Les maisons de ce village, dont le nombre se monte à plus de 500, sont pour la plupart entourées de maronniers plantés si près l'un de l'autre, que chaque maison semble être située au milieu d'une forêt; elles sont réparties de manière à former quatre grands quartiers, ceux du *village ultérieur* (πέρα χωρα), de Sainte-Cyriaque, de Saint-George et de Saint-Sauveur; ce dernier est le plus grand de tous, et a, comme les autres, une église particulière, mais plus grande et plus fameuse que celles des trois autres quartiers, ayant été bâtie par les rois chrétiens, mais dans un mauvais goût; l'intérieur en est très-obscur. En hiver le village de Zagore, avec les forêts de châtaigniers, forme un triste aspect et ressemble à un grand désert, d'autant plus que les loups, à l'abri des bois alors couverts de

neige, viennent infester jusqu'à l'intérieur de ce village. La plupart des habitans vont gagner leur vie dans l'étranger, et ils y réussissent d'autant mieux qu'ils sont laborieux et honnêtes de leur naturel. L'école grecque qui existe à Zagore étoit anciennement très-réputée pour les bonnes études; et les élèves qui en sortoient alloient en répandre la renommée jusqu'à Constantinople, à Smirne et en Egypte, soit qu'ils se livrassent aux sciences, soit qu'ils exerçassent le commerce ou un art quelconque. En général les Zagoriens ont l'habitude de se répandre au-dehors et de s'établir dans d'autres cantons; aussi en trouve-t-on beaucoup à l'extrémité de la Magnésie depuis Larisse; c'est ce qui fait qu'on donne indistinctement à tous les habitans de cette contrée le nom de Zagoriens. Le village de Zagore a donné naissance à deux hommes illustres, qui ont rendu de grands services à leur patrie : l'un est *Constantin Maurice*, qui fut premier médecin des princes Nicolas Maurocordate et de son fils Constantin ; l'autre, *Johannes Princos* qui, après avoir acquis par son commerce en Hollande, une grande réputation et beaucoup de richesses, en employa une grande partie à faire du bien à ses compatriotes. Il envoya entr'autres de la Hollande à sa ville natale une belle bibliothèque composée de presque tous les auteurs grecs et de beaucoup d'ouvrages

écrits en d'autres langues; il fonda en outre un salaire annuel pour le maître de l'école grecque, et fit l'acquisition de plusieurs maisons pour servir de logement aux maîtres et aux disciples étrangers. Il faut dire à la honte des Zagoriens qu'ils ne se sont jamais montrés bien sensibles à tant de bienfaits que leur prodiguoit un compatriote plein de zèle pour leur avancement. Au-dessous de Zagore, vers la côte, on trouve quelques jardins plantés de citronniers et d'orangers.

Le promontoire de *Choreuto* (τὸ Χορευτὸ), qui est l'*échelle* de Zagore, au lieu de ports n'a que quelques rades, et est, comme toute la côte orientale de la Magnésie, très-funeste aux vaisseaux.

Au nord-est de Zagore, il y a un petit bourg du nom de *Pori*. En doublant un petit cap situé au-dessous de cet endroit, nous rencontrons un autre petit bourg appelé *Mintzélais* (Μιντζιλαις); c'est à ce lieu que commence l'*Eparchie* d'*Agée* qui forme une partie de la Magnésie, et s'étend le long de la côte depuis la presqu'île jusqu'aux bords du Pénée. Ce pays renferme plusieurs villages, dont nous allons décrire seulement les plus remarquables, d'après les renseignemens qui nous ont été fournis par des personnes nées et élevées dans cette contrée.

Agée (Ἀγιὰ), village chrétien vers le nord-est de l'Ossa, avec environ 600 maisons, dont la

plupart sont situées agréablement, et environnées de jardins et de vergers; une petite rivière appelée *Mèlaulako* traverse ce joli endroit. Les habitans se livrent à la culture de la terre qui y est très-fertile; ils fabriquent toutes sortes d'ouvrages, entr'autres des gazes, des crêpes et des dentelles, que l'on vend au-dehors et qui rapportent des sommes considérables. Autrefois les procédés de la fabrication des dentelles leur étoient inconnus; il n'y a pas très-long-temps qu'un instituteur d'enfans, habile dans ce métier, vint s'y établir; pour avoir à lui seul tout le gain, il travailloit toujours en cachette; mais à la fin on vint à bout de connoître ses procédés, qui bientôt se transmirent de l'un à l'autre. On a aussi commencé depuis quelque temps dans ce village à apprêter la soie, dont le débit est également très-lucratif pour les habitans. Ils récoltent en outre assez de blé pour pouvoir en exporter une partie, de bon vin, du coton, qu'on apprête également dans le village, pour l'expédier ensuite pour d'autres pays, particulièrement l'Allemagne, et beaucoup d'autres productions utiles. Favorisés par la nature, et jouissant des fruits de leurs travaux, les habitans d'Agée pourroient être très-heureux, si leur ignorance, leurs petites passions et leurs discordes continuelles n'y mettoient pas de grands obstacles.

Agée a la prérogative d'être le chef-lieu de

l'Eparchie de ce nom. Il est soumis, quant au spirituel, à l'archevêque de Demétriade, qui y a un siége épiscopal où il réside une partie de l'année. Agée est éloignée six lieues de Larisse, vers le nord, deux lieues de la mer, vers l'ouest, et six lieues d'Ampélakie, vers le sud.

Desen (Δεσεν), bourg chrétien avec 150 maisons, est à trois quarts de lieue et au sud d'Agée. Les habitans en sont presque tous laboureurs, et quelques-uns tisserands; ils récoltent du blé, un peu de soie et autres productions. Ils nourrissent aussi une quantité considérable de moutons. *Desen* est soumis pour le spirituel à Demétriade.

Thanatou (Θανάτου), village chrétien, avec 400 maisons, est situé sur une pente au nord-est d'Agée et à une lieue de la mer. On y récolte des vins et de la soie. Thanatou ressort de Demétriade pour les affaires ecclésiastiques.

Karitza (Καρίτζα), bourg chrétien, avec 150 maisons, à trois quarts de lieue et au nord-est de Thanatou, contre une montagne très-escarpée. La principale récolte y consiste en figues et en châtaignes. Les habitans vivent de la tisserande-rie et du transport de bois qu'ils font pendant toute la belle saison avec leurs bateaux *saloniques*. Karitza ressort également, comme les deux villages précédens, de Demétriade.

Ampelakie (Αμπελάκια), village chrétien, sur les

confins septentrionaux du mont Ossa, dans un terrain escarpé et abondant en sources, à une demi-lieue de la rive droite du Pénée, et à trois lieues de la mer, vers l'ouest. Cet endroit renferme environ 550 maisons, dont quelques-unes sont belles et bâties à l'européenne. Il a beaucoup gagné par le commerce des cotons, que les habitans filent en quantité : c'est-là leur principal moyen de subsistance. Ils en expédient beaucoup en Allemagne : plusieurs d'entr'eux font ce commerce en grand, ont des établissemens et des dépôts dans les grandes villes, telles que Smirne, Constantinople, Vienne, Leipzick, etc. Ils font aussi des envois d'autres marchandises de Turquie. Les marchands d'Ampelakie jouissent d'un grand crédit dans l'étranger, ayant la réputation d'être en général fidèles, sincères et fortunés. Ampelakie a une école de grec classique, fondée par l'évêque actuel de Thessalonique, qui a rendu des services importans à ce village comme à plusieurs autres endroits de son diocèse. C'est de cet évêque qu'Ampelakie dépend relativement au spirituel ; pour le temporel, ce village, comme celui d'Agée et les autres lieux de l'Eparchie d'Agée, sont sous la juridiction de Larisse, qui est éloigné du premier de six lieues vers l'est.

Rapsianè (Ῥάψιανη), village chrétien vis-à-vis du précédent, situé dans un climat sain, sur une pente au pied de l'Olympe et à une demi-lieue

de la rive droite du Pénée. Il renferme près de 700 maisons, toutes habitées par des Chrétiens. L'eau y est en quantité suffisante et d'une bonne qualité. Rapsianè est à six lieues de Larisse, dont il ressort pour les affaires civiles. Les habitans de Rapsianè, depuis quelque temps, se livrent beaucoup à la fabrication et à la vente des cotons rouges; et c'est uniquement à cette branche de commerce que ce village, autrefois pauvre et obscur, doit sa prospérité croissante. Il y a, comme à Ampelakie, une école d'ancien grec, due également à la munificence de l'évêque *Platamônos Dionysios*, dont le nom mérite un des premiers rangs dans la liste des grands hommes qui, dans les temps modernes, ont illustré leur patrie, la Grèce. Après avoir fait l'énumération succincte de tous les lieux de la Magnésie, nous compléterons cet article par la description de deux îles situées dans le voisinage de ce pays.

La première est celle de *Skiathe* (Σκιαθα), située vis-à-vis du village de Bromèri en Magnésie. Son nom vient de deux mots grecs Σκιὰ Ἄθω, c'est-à-dire *ombre de l'Athos*, parce que du temps que le soleil est du côté oriental de l'équateur ce mont projette son ombre jusque dans l'île. La circonférence de Skiathe est de 30 milles, et sa forme celle d'un triangle scalène. Le climat en est très-sain et le terrain couvert de collines et de plaines. C'est sur les collines que sont placées toutes

sortes de grands arbres, tels que sapins et autres; dans les plaines on rencontre des vignes, des figuiers, et pour l'ordinaire des oliviers sauvages.

Dans le sud de l'île il y a un port très-vaste et très-sûr, qui porte le nom d'*Oraïocastro* (Ωραιόκαστρο). Les environs du port présentent un terrain plat; mais dans le fond s'élève une petite péninsule en forme de colline, sur laquelle il y avoit autrefois un château dont on voit encore les restes; c'est sur l'isthme qui joint cette péninsule au continent qu'étoit l'ancienne ville. On y remarque une espèce de lac ou plutôt un golfe ayant une île, situé dans son embouchure : l'eau du lac est salée; il renferme beaucoup de poissons et de cancers de mer. Comme il a deux embouchures, l'une à l'est et l'autre au sud-ouest, les vaisseaux peuvent y pénétrer commodément et s'y mettre à l'abri des vents.

Sur la plage située du côté du sud-est, on voit un autre lac dont l'eau est douce, et qui renferme une grande quantité de merlans et d'anguilles. Dans les beaux jours du mois de juin et de juillet ces poissons viennent à l'air et se rassemblent en foule sur la surface de l'eau, ce qui procure un spectacle très-intéressant.

La principale production de Skiathe c'est le vin, dont la qualité est cependant inférieure à celle de Skopelos. On nourrit à Skiathe un nom-

bre suffisant de chèvres, dont la chair succulente a une grande réputation, ainsi que le fromage et le beurre qu'on y fait du lait de ces animaux. Le terroir de Skiathe est très-fertile et pourroit être abondant en productions excellentes si les habitans n'étoient pas trop paresseux et trop insoucians pour le cultiver avec soin. Rien n'est plus frappant que de voir cette belle et délicieuse contrée habitée par des hommes sales, stupides, dépourvus de toute activité d'esprit, et dont la nonchalance est une ingratitude signalée envers la nature qui les a comblés de ses dons.

Le seul endroit de cette île est le village de *Skiathe,* situé à l'extrémité septentrionale sur un rocher très-élevé et escarpé de tous les côtés; cette position formidable le devient encore plus par la mer qui baigne en partie la base du rocher. Il n'y a pas de sentier qui conduise au sommet: on ne peut y arriver que par le moyen d'un pont de bois que les habitans peuvent couper en cas de besoin; d'ailleurs ce pont est fermé d'une porte et défendu par quelques fortifications établies sur la sommité qui forme une petite plaine. Skiathe a environ 200 maisons qui, à l'exception de trois ou quatre, ne sont que de misérables cabanes. L'évêque de Larisse, auquel l'île de Skiathe est soumise, y a une résidence. Quant au civil, l'île dépend du capitan-pacha, qui y envoie un woïvode (Βοϊβοδας) pour percevoir la

dixme et pour juger conjointement avec les baillis du lieu les différends qui s'élèvent entre les insulaires. Ce woïvode est presque toujours un Chrétien. L'ancienne ville de Skiathe étoit, comme nous avons dit, auprès du lac. Ce ne fut qu'à la décadence de l'empire romain que les habitans, continuellement harcelés par les pirates qui faisoient de fréquentes invasions dans l'île, prirent la résolution de s'établir sur ce rocher inaccessible. Vers le milieu du siècle dernier, ils voulurent reprendre leur ancien établissement auprès du lac; mais infestés de nouveau par les pirates, ils furent forcés de se retirer encore une fois sur la hauteur. Nous apprenons qu'ils viennent de former un bourg dans un lieu désert de l'Eubée, appelé *Limnè*.

Il y a dans l'île de Skiathe beaucoup de restes d'antiquités; il y avoit autrefois deux villes : celle de Skiathe fut prise et détruite par Philippe, roi de Macédoine.

La seconde île située dans les environs de la Magnésie, c'est celle de *Skopelos* (Σκοπέλος); elle est un peu plus vers l'est que Skiathe, mais sous un climat également pur et sain. L'étendue en est moindre que celle de Skiathe, et le terroir beaucoup moins fertile, n'ayant pour base qu'un banc énorme de rochers qui fait tout le tour de l'île; c'est ce qui lui a donné le nom de *Skopelos*, rocher. Malgré cela les habitans de Skopelos ti-

rent, par leur industrie, de ce sol un parti bien plus avantageux que ceux de l'île voisine n'en tirent du leur. Les hauteurs y sont couvertes de sapins et d'autres arbres à fruits ou sans fruits; et dans les plaines on trouve de nombreuses vignes qui produisent cet excellent vin de Skopelos, principale branche de commerce de cette île, et connu dans les villes de Turquie et d'autres États de l'Europe. Les habitans récoltent aussi d'excellentes olives et figues; une quantité de soie suffisante à leurs besoins; des oranges et des citrons.

Toutes les parties de l'île sont charmantes; mais elles cèdent en beauté et en agrément à la plaine qui, située auprès du village, s'étend de l'est à l'ouest, et qui est plantée d'orangers, de citronniers, de pommiers, de poiriers, de figuiers, de vignes et d'autres arbres fruitiers.

Douze sources, après être sorties de la terre, à très-peu de distance du village, se réunissent pour former une rivière, et arrosent cette plaine délicieuse. C'est là aussi que les habitans viennent puiser l'eau dont ils ont besoin, car il n'y a point de sources dans l'intérieur de l'endroit. Dans la partie occidentale de l'île, à 3 ou 4 lieues du village, il y a un beau port du nom de *Panermo;* il y en a un autre également beau au sud-est, c'est celui d'*Agnôtas.*

Le village de Skopelos est dans la partie orientale, sur un petit golfe où il n'y a point de port.

Les maisons de cet endroit, bâties en partie sur une hauteur avançant dans la mer, et en partie dans la plaine, sont au nombre de 1,200, la plupart assez hautes par-devant et ayant des toits plats par derrière; elles sont percées d'un grand nombre de croisées. Il y a dans Skopelos douze églises et plusieurs monastères. L'évêque, qui aujourd'hui a le titre d'évêque de Skiathe et de Skopelos, y fait sa résidence. Pour le civil, l'île est sous la dépendance du capitan-pacha. L'impôt que les habitans de Skopelos, ainsi que ceux de Skiathe, sont obligés de payer, est d'abord la dixième partie de leurs revenus, puis 3 piastres (γρόσια) pour chaque marié et 1 pour chaque garçon; en formant un établissement il faut également payer une certaine somme. Du reste, les habitans de Skopelos, ainsi que ceux des autres îles de la Grèce, jouissent d'une plus grande liberté que les autres Grecs d'Europe.

Dans la partie occidentale de l'île, sur une hauteur, vis-à-vis d'Oraïocastro, est une machalade nommée *Glossa* (γλῶσσα), avec 50 à 60 maisons; la situation en est belle, et le terrain, arrosé par d'abondantes sources, produit plusieurs sortes de fruits. Ce bourg est à 3 quarts de lieue de la mer.

On ne voit dans toute l'étendue de Skopelos aucune trace de villes anciennes; et, ce qu'il y a de singulier, l'histoire ne fait pas la moindre mention de l'ancien état de cette île.

A l'est du village est située la petite île de *Saint-George*, avec un édifice religieux, tantôt désert et tantôt habité par un cénobite.

Lidromie ou *Chilidromie* est une autre île, éloignée de Skopelos de 3 ou 4 milles; le sol en est entièrement rocailleux et ne produit que quelques sapins et cèdres, un peu d'arbres fruitiers, etc. Le seul bourg qu'il y a n'est composé que de 60 à 70 maisons, pour la plupart mauvaises et malpropres.

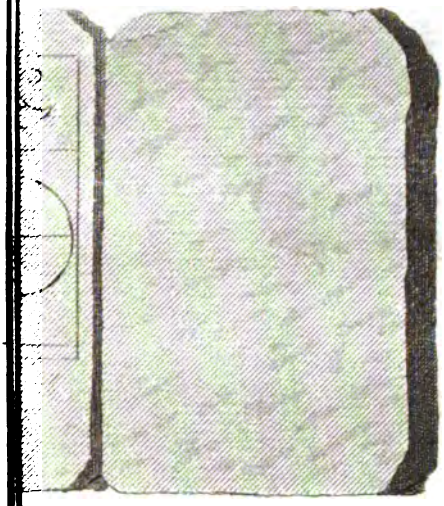
A l'est de Lidromie il y a encore d'autres petites îles, désertes en grande partie; celles de *Kera*, *Pepéri*, *Skantsoura* et *Gioura* contiennent seulement un édifice religieux. Dans les deux dernières on trouve des ruches dont le miel surpasse en délicatesse celui du mont Himette. Les chamois font leur séjour dans ces lieux solitaires.

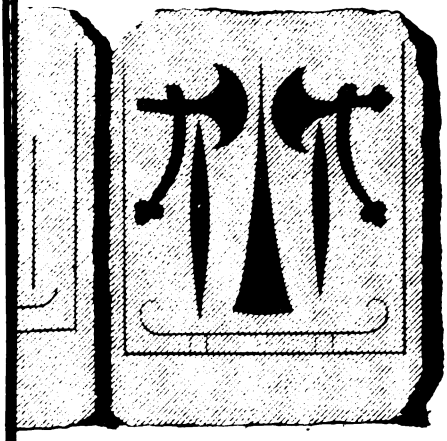
NOTICE
DU MONUMENT DE KIWIK
EN SCANIE.

Le monument dont la partie la plus essentielle est représentée dans la gravure ci-jointe, se trouve en Scanie, province la plus méridionale de la Suède, dans l'arrondissement d'Albo, paroisse de Melby, à 900 pas du hameau de Kiwik, et à 400 du rivage de la mer Baltique.

Un *tumulus* ou colline sépulcrale, formée de grosses pierres, s'élève à une hauteur de trois aunes; sa circonférence est de 400 pas. Au centre de cette élévation, connue sous le nom de *Breda-rær*, c'est-à-dire la colline large, on a trouvé, il y a peut-être plus d'un siècle, une chambre sépulcrale, semblable à celle que nous avons décrite dans notre Cahier précédent, longue de sept aunes, large de deux, et formée de dix grandes dalles de pierre, qui probablement avoient été recouvertes par deux ou trois autres dalles, dont les fragmens se trouvent à côté.

Les huit dalles latérales de la chambre sépulcrale, représentées dans la gravure, paroissent offrir une allégorie qu'aucun antiquaire encore n'a su expliquer. Des figures d'hommes, gros-





sièrement tracées, les uns nus, les autres déguisés, à ce qu'il semble, sous un masque d'oiseau, à l'instar des Egyptiens dans leurs processions, un seul habillé, des personnes qui semblent frapper sur deux chaudrons, comme au temple de Dodone, quelques-uns donnant du cor ou portant des vases à la main, un seul monté sur un char à deux roues, attelé de deux espèces de quadrupèdes, plus loin la figure du *theta* ou l'initiale de *thanatos* (la mort) quatre fois répétée, des lignes droites et ondoyantes, des chevaux galopant sans guide; enfin, une sorte de faisceau d'armes, dans lequel on ne reconnoît distinctement que deux haches; voilà l'ensemble du dessin énigmatique que la gravure ci-jointe présente à la sagacité des antiquaires.

On ne sait pas par quelle main ni en quelle occasion ce tombeau a été ouvert; on ignore si l'on y a trouvé des ossemens ou des objets quelconques qui auroient pu nous donner quelque idée sur l'époque et la nation à laquelle appartient ce monument singulier et unique.

Aux environs du *tumulus*, et dans les collines de sable de *Raflund*, on a découvert des monnoies d'*Antonin-le-Pieux*, d'*Hadrien*, de *Commode*, d'*Albin* et de *Julius Nepos*. Mais ces monnoies romaines nous autorisent-elles à considérer le monument comme ayant été construit par quelque prince des Goths, revenu d'Italie,

et qui aura voulu orner son tombeau d'une représentation des triomphes romains? ou à supposer qu'une armée romaine seroit pénétrée en Scandinavie et y auroit laissé ce muet témoin d'une expédition, restée, comme tant d'autres, inconnue aux écrivains historiques? Ces idées (1) ne paroissent pas propres à nous conduire à l'explication de ce monument où rien, ce nous semble, ne rappelle les Romains.

Nous livrons cette énigme à la discussion des savans, en les invitant à nous communiquer leurs conjectures.

(1) *Specimen historicum de monumento Kiwikensi*, per *S. Lagerbring*.

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.

N° XXIX.

Correspondance critique sur l'Histoire et la Géographie.

V.

LETTRE SUR LES REMARQUES FAITES PAR M. MONTUCCI, *SUR LE VOYAGE A PÉKING, DE M.* DE GUIGNES.

Paris, ce 15 janvier 1810.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous communiquer les réflexions que vous m'avez demandées sur les remarques faites par M. Montucci (1) de Berlin, sur mon Voyage à Péking. Vous les trouverez sans doute extrêmement courtes; mais chargé par le gouvernement de faire le Dictionnaire

(1) L'auteur de ces remarques ne se nomme pas, mais comme page 73 il avoue être le même que celui qui a publié à Londres, en 1804, les lettres sur la littérature chinoise, il est évident que c'est M. Montucci. Je me proposois de ne point répondre à M. Montucci, mais un exemplaire de ses remarques ayant été remis à l'Institut par un de ses membres, je me suis vu forcé de rompre le silence.

chinois, et obligé de consacrer la majeure partie de mon temps à ce travail, afin de pouvoir terminer en trois ans (terme qui m'est fixé) un ouvrage pour lequel M. Montucci (1) en demande dix, en y employant chaque jour quatorze ou seize heures, quoiqu'il propose de lui donner près de moitié moins d'étendue que je ne projette de le faire, vous comprendrez, Monsieur, qu'il me reste bien peu de temps pour me livrer à des discussions polémiques.

Lorsque mon Voyage à Péking parut, l'année dernière, plusieurs journaux en parlèrent diversement. Les uns, en juges exempts de toute partialité, et ne voyant dans mon ouvrage que le rapport naïf et véridique d'un voyageur, en rendirent un compte favorable. D'autres, dont le système sur l'antiquité des Chinois et sur les prétendues connoissances de ce peuple en astronomie, se trouvoit contrarié par mon récit, s'élevèrent contre mon livre, sans avoir aucunes preuves à donner pour réfuter ce que j'avançois d'après les livres et les originaux chinois. D'autres enfin, qui désiroient donner des secondes éditions de livres qui n'apprennent rien sur la Chine qu'on ne connoisse déjà, et qui n'osoient le faire, parce que les voyages plus récens des Macartney et des Barrow les rendoient superflues, critiquèrent mon voyage sans l'entendre, par la seule raison que sa publication nuisoit à leurs intérêts pécuniaires. Un nouveau critique se présente sur la scène. Également guidé par l'intérêt, il annonce clairement ses vues et son projet (2), celui de faire le Dictionnaire chinois; et comme il sait que le gouverne-

(1) Montucci, page 151.

(2) *Idem*, page 156.

ment m'a chargé de ce travail (1), il a pensé qu'il n'y avoit d'autres moyens pour faire changer cette disposition que de dire affirmativement que je ne savois pas le chinois.

En répondant à M. Montucci, je conserverai mon caractère de voyageur, c'est-à-dire que je serai constamment impartial; je parlerai des fautes qu'il a commises comme j'ai parlé dans mon voyage à Péking des maisons, des ponts, des tours, des bateaux et des animaux qui ont attiré mon attention sur ma route. Peu sensible aux injures que me dit M. Montucci, injures qui toujours décèlent la foiblesse d'un critique, plutôt que de prouver son bon droit, je les passerai sous silence, et porté même à excuser M. Montucci, d'après la phrase de son ouvrage, que je vais rapporter, je le traiterai comme un homme auquel je dois des remercîmens.

« Les voyages (2) de M. de Guignes renferment avec » bien plus de variété que tous les autres ouvrages de » cette espèce un nombre d'observations sur presque » toutes les sciences et tous les arts connus. C'est ici que » le philosophe, le géographe, le négociant, le marin, » l'astronome, le financier, l'artiste, l'architecte, le ma- » thématicien; enfin, tout amateur des connoissances » humaines peut trouver des pages qui l'amusent ou qui » l'instruisent, et qui lui fournissent des occasions d'admi- » rer ou de censurer l'auteur. »

Arrêtons-nous à ce dernier mot, et comme d'après la brochure que j'ai sous les yeux il ne porte que sur mon peu de savoir en chinois, examinons si c'est avec raison

(1) Le décret de S. M. l'empereur est du 22 octobre 1808, et par conséquent plus de deux mois avant la publication de mon Voyage à Péking.

(2) Montucci, pages 9, 63.

que M. Montucci censure ou corrige certains caractères que j'ai employés dans ma table des empereurs chinois.

Lorsque j'ai placé à la tête de mon ouvrage la table des empereurs avec leurs noms en caractères chinois, je n'ai pas eu la prétention de faire un livre classique, mais j'ai cherché uniquement à montrer au lecteur qu'un nom de prince, quoique prononcé de la même manière que celui d'un autre, n'étoit pas toujours le même, et en différoit totalement par les caractères. En faisant ma table je n'ai point nommé M. Mentzel, parce qu'il a écrit en allemand, langue que je n'entends pas ; d'ailleurs la table (1) de M. Mentzel, outre que les caractères en sont très-mal faits, étant tirée, comme il le dit lui-même, d'un traité composé à la Chine pour les petits enfans, elle m'a paru manquer d'une autorité suffisante. En un mot j'ai écrit mon ouvrage en voyageur, c'est-à-dire en homme qui parle d'après ce qu'il a appris ou vu, sans s'étayer du témoignage de personne; aussi ne me suis-je point servi du P. de Mailla, parce qu'ayant les originaux en chinois, il m'étoit inutile de consulter ce que ce missionnaire a publié sur l'histoire chinoise qu'il a, suivant le P. Amiot (2), *comprise et compilée à sa façon.* Mais si M. Montucci a lu ces deux auteurs et les missionnaires qui ont parlé de la langue chinoise, comment peut-il m'objecter que je n'aurois pas dû employer dans ma table des caractères (3) écrits dans le style des imprimés, où les traits se multiplient et font par conséquent une trop grande confusion à l'œil, au lieu que dans la forme manuscrite ils se présentent plus clairement?

(1) Imprimée à Berlin en 1696.

(2) Lettre du P. Amiot, Péking, 1778.

(3) Montucci, page 25.

Ce n'est pas avoir la moindre notion de la langue chinoise que d'avancer une pareille assertion. Les caractères imprimés et les caractères bien écrits sont exactement les mêmes : la seule différence c'est que certains traits dans les caractères écrits à la main, sont plus ou moins droits, ou plus ou moins inclinés, tandis que dans l'impression ces mêmes traits doivent être exactement perpendiculaires ou horizontaux. D'ailleurs, si M. Montucci avoit vu des livres chinois imprimés, il seroit convaincu qu'on ne se sert jamais dans l'impression des caractères usités pour l'écriture.

Quant à ce que dit cet écrivain (1), que j'ai violé les règles des langues orientales en plaçant mes caractères de gauche à droite au lieu de droite à gauche, j'ai suivi en cela l'exemple des Chinois qui, dans certains cas, ainsi que je l'ai vu pendant mon voyage, écrivent de cette manière. J'ai de plus sous les yeux un cahier de phrases chinoises, qui m'a été envoyé de Péking par les missionnaires, dont les caractères, au nombre de plus de cinq mille, sont écrits de gauche à droite : au surplus c'étoit la seule manière que je pouvois employer, pour que mes lecteurs ne se trompassent point en lisant. En effet, si au lieu d'écrire de gauche à droite 乾隆

KIEN - LONG,

comme je l'ai fait, j'eusse écrit de droite à gauche, en mettant la prononciation sous chacun des caractères, on auroit lu 隆乾, et je demande si le lecteur

LONG - KIEN.

auroit pu deviner que je voulois parler du dernier em-

(1) Montucci, page 27.

pereur chinois que j'ai vu à Péking ? J'ai donc eu raison d'écrire mes caractères comme je l'ai fait, et je m'étonne que M. Montucci se récrie si fort contre moi, puisque lui-même, à mon exemple, a pareillement écrit de gauche à droite les caractères (1) 程邈 Tchim - Mo (2), au lieu de les écrire, comme il l'exige, de droite à gauche 邈程.

Si M. Montucci s'est trompé étrangement en prétendant que les caractères imprimés différoient des caractères écrits, il se trompe encore davantage en disant (3) que la prononciation des caractères diffère essentiellement lorsque les caractères ne sont pas les mêmes; et pour en être persuadé il suffit d'ouvrir un dictionnaire chinois pour reconnoître qu'une prononciation quelconque appartient à un grand nombre de caractères, quoique ces mêmes caractères soient d'une contexture totalement différente; car on dit 天 TIEN, *ciel*; 田 TIEN, *champs*; et 電 TIEN, un *éclair*.

D'après cette idée bizarre de M. Montucci sur les caractères chinois, cet auteur s'étonne que les caractères

(1) Montucci, page 113, ligne 10.

(2) M. Montucci accuse à tort le P. de Mailla d'avoir écrit Tching-Miao, au lieu de Tching-mo. Le caractère Mo est le même que le caractère Miao, et peut se prononcer de cette manière.

(3) Montucci, page 16.

祖 tsou et 武 vou soient répétés autant de fois dans ma table que cela est nécessaire; mais si j'ai répété ces deux caractères plusieurs fois, c'est que leur signification étant partout la même où ils sont employés, il étoit impossible de leur en substituer d'autres sans faire une faute grossière.

M. Montucci auroit désiré que j'eusse donné la table des empereurs avec les dénominations d'années exprimées en caractères chinois, et pareillement les noms de mon itinéraire. Quoique M. Montucci prétende (1) que j'ignore totalement la table chronologique des empereurs avec les dénominations d'années, j'ai cette même table depuis 207 ans avant J. C., jusqu'au règne de Kien-Long en 1736, avec les noms d'années et les cycles exprimés en caractères chinois; j'ai mon itinéraire avec tous les noms des lieux également en chinois; mais ces deux morceaux étoient absolument inutiles pour les lecteurs, et d'ailleurs m'auroient coûté prodigieusement à exécuter. En parlant des dénominations d'années, M. Montucci accuse le P. de Mailla de s'être trompé en disant qu'elles sont encore en usage, tandis que lui (2) soutient au contraire qu'on ne s'en sert plus depuis 1644; assertion assez étrange de la part d'un homme qui se vante de connoître parfaitement l'histoire chinoise, et qui cependant ignore que le nom de Kien-Long, qui a abdiqué en 1796, n'étoit qu'une dénomination d'années, puisque les princes chinois ne reçoivent un véritable ou dernier nom qu'après leur mort et leur inauguration dans la salle des ancêtres.

(1) Montucci, page 23.
(2) *Idem*, page 22.

Passons à l'examen des caractères de ma table (1) des empereurs. 2205 ans avant J. C. 夏 Hia. M. Montucci prétend que je me suis trompé et que j'ai mis par erreur la clef 夂 tchy au lieu de la clef 又 souy. Si M. Montucci se fût donné la peine d'ouvrir un dictionnaire purement chinois, il auroit vu que la clef souy est souvent faite comme la clef tchy : de plus, qu'il consulte l'ouvrage sur la chronologie des empereurs chinois, fait par ordre de l'empereur Kien-Long, intitulé Ly-Tay-San-Youen-Kia-Tsé, ouvrage envoyé à la bibliothèque impériale, ainsi qu'à mon père, par le P. Amiot, il y verra (2) que l'empereur a écrit le caractère Hia de la même manière que moi, non pas parce que ce prince, le premier lettré de son empire, s'est trompé, mais parce que dans l'impression la clef Souy, qui entre dans la composition du caractère Hia, est très-souvent privée de la pointe saillante qui la différencie avec la clef Tchy.

2197 ans avant J. C. 啟 Ky. M. Montucci soutient que le gra-

(1) Lorsque j'ai voulu publier cette table, j'ai remis à l'imprimerie impériale les caractères chinois écrits de ma main : ils ont été donnés au graveur, qui les a exécutés de son mieux. J'en ai corrigé plusieurs ; mais l'imprimerie impériale ayant accepté du graveur les caractères sans m'en prévenir, les corrections n'ont pu être faites, et plusieurs caractères sont restés imparfaits. En outre le clissage et la presse ont contribué ensuite à augmenter les fautes, ce dont M. Montucci convient lui-même, page 28.

(2) Table des Emp. Kien-Long, page 4.

veur a oublié un trait, et que je ne m'en suis pas aperçu. L'extrémité du trait supérieur à droite a été cassée en imprimant, mais le nombre des traits y est toujours, et si M. Montucci savoit le chinois il auroit vu que ce manque involontaire n'altéroit en rien le caractère KY, puisque je pouvois le faire d'une manière plus abrégée sans rien changer à sa signification.

2082 ans avant J. C. HOAY. Il est certain que le graveur a oublié le point supérieur, si toutefois il n'a disparu à l'impression; mais cet oubli est bien pardonnable, puisque dans la même table des empereurs (1), dont j'ai parlé plus haut, l'empereur KIEN-LONG a omis également le *point* en question.

1981 ans avant J. C. KIONG. Telle est la vraie forme de ce caractère : il est vrai que j'ai mis un point de trop dans le caractère de ma table; mais ayant suivi pour guide l'ouvrage de Kien-Long, j'ai fait la même faute que ce prince (2), faute assurément bien excusable, et moins impardonnable que celle que commet M. Montucci qui, en voulant me faire une leçon, donne pour modèle un caractère faux et qui n'existe point dans le dictionnaire chinois; car il a employé dans la formation de son caractère la clef PAO, au lieu de la clef KIONG.

(1) Table des Emp. de Kien-Long, page 5. (2) *Idem*, page 6.

1154 ans avant J. C. Tchéou. On voit ici avec quel plaisir M. Montucci cherche la plus légère occasion de critiquer, car n'est-il pas évident que j'ai employé la clef Tsun, et non la clef Po, puisque le point, dans mon caractère, est à gauche et non à droite, ainsi qu'il est placé dans la clef Po; de plus, que l'extrémité inférieure de ma clef Tsun remonte, tandis que dans celle de la clef Po elle finit en pointe. M. Montucci a cru me prendre en défaut, mais il s'est trompé : la clef que j'ai mise est la vraie, et sa signification le prouve; seulement la portion du trait horizontal a été cassée à la partie gauche, et il est aisé de s'en convaincre par la petite élévation qui est restée à l'endroit de la fracture.

676 ans avant J. C. Hoay. L'empereur Kien-Long s'étant servi dans sa table chronologique (1) d'un caractère semblable au mien, je crois qu'on n'a aucun reproche à me faire.

571 ans avant J.C. Ling. M. Montucci me reproche avec raison que le caractère que j'ai employé n'est pas exact; mais s'il avoit voulu être de bonne foi, il auroit reconnu que la faute ne m'appartenoit pas, puisque le même caractère Ling étoit exactement fait dans le nom du prince Ling-Ty, à l'année 168 après J. C.

175 ans après J. C. Tchou-Yo. C'est ici où l'auteur des remarques me taxe d'ignorance et s'étonne que j'aie choisi un mauvais nom au lieu d'en avoir pris un meilleur dans

(1) Table des Emp. de Kien-Loug, page 16.

Mentzel, Couplet et Mailla. Mais ne m'approuvera-t-on pas de n'avoir pas copié des auteurs étrangers à l'histoire chinoise, et d'avoir plutôt suivi à la lettre la table des empereurs faite par KIEN-LONG, dans laquelle (1) cet empereur donne le nom de TCHOU-YO au prince qui régna l'en 473 après J. C.? Ai-je dû, après une telle autorité, écrire un autre nom?

499 ans après J. C. TCHOU-PAO-KUEN. Il en est de même pour ce prince; le nom que je lui ai donné est celui qui a été mis par KIEN-LONG (2). J'avoue ici que mon graveur a supprimé deux petits points dans le caractère PAO; mais si M. Montucci me fait un reproche fondé, il auroit dû, en me critiquant, ne pas offrir pour modèle un mauvais caractère. Son second caractère PAO est faux, puisqu'il y a fait entrer cinq traits inconnus , au lieu du vrai caractère EUL.

552 ans après J. C. FY. A l'aspect de ce caractère M. Montucci recule d'effroi et crie à l'anathême. Est-il possible, dit-il (3), que M. de Guignes, après un long séjour à la Chine, ne ressente pas une sorte d'horreur en profanant la divine composition des caractères, et qu'il ait négligé dans le caractère FY tant de traits que, tel qu'il est, il n'est pas tolérable dans un livre d'une certaine élégance?

(1) Table des Emp. de Kien-Long, page 26. (2) *Idem*, page 27. (3) Montucci, page 56.

Que dira-t-on de cette pathétique exclamation, lorsqu'en examinant le caractère Fv que j'ai employé on reconnoîtra qu'il a le nombre prescrit de quinze traits qui entrent dans sa composition; enfin, qu'il n'y a aucun trait de plus ou de moins; mais qu'uniquement on peut reprocher au graveur de n'avoir pas assez fait sentir l'un des deux petits points qui sont à droite de ce même caractère? N'est-il pas surprenant que M. Montucci veuille donner des leçons d'écriture chinoise, quand la plupart des caractères de sa brochure sont mal écrits et faits d'une manière à ne pouvoir entrer dans aucun livre imprimé?

J'ai expliqué plus haut, dans une note, la raison pour laquelle quelques-uns des caractères gravés dans ma table des empereurs pouvoient être répréhensibles; mais j'ose me flatter qu'après avoir étudié la langue chinoise dès mon enfance, après avoir travaillé à la Chine avec des lettrés, après avoir écrit plus de quarante mille caractères chinois, j'ai pu acquérir un peu d'habitude à les former, à compter les traits qui les composent, à connoître les clefs dont ils dépendent, et surtout à savoir l'origine et la formation de ces mêmes caractères. Appelé, au moment de partir pour Péking, devant les premiers mandarins de la province de Quanton, qui désiroient s'assurer si j'avois quelque notion de la langue chinoise, je leur montrai un petit dictionnaire dans lequel j'avois écrit les caractères chinois avec leur explication; et je peux dire que le vice-roi et les grands qui l'entouroient en marquèrent leur satisfaction; certes c'étoit beaucoup dans un pays où un seul caractère mal fait, inséré dans une requête, la fait rejeter comme une copie informe.

On me pardonnera de parler de cette circonstance;

mais elle prouvera que lorsqu'il s'agit d'écrire des caractères chinois, je peux me permettre de dire que je n'y suis pas entièrement étranger. Finissons mon examen par un dernier exemple.

1691 ans après J. C. Hy. On aura de la peine à croire que des Européens qui n'ont qu'une légère idée d'une langue aussi difficile que celle des Chinois, prononcent hardiment sur les caractères, y ajoutent des clefs inutiles et se croient enfin plus habiles que les Chinois eux-mêmes. Si M. Montucci avoit ouvert un dictionnaire chinois, il auroit vu qu'il n'étoit pas nécessaire d'ajouter la clef Jin à la gauche du caractère Hy, puisque ce caractère se trouve rangé sous la clef Kiou; dans la classe des caractères de neuf traits. L'addition faite par M. Montucci est superflue, et la preuve est que l'empereur Kien-Long s'est servi dans sa table chronologique (1) de ce même caractère Hy sans y ajouter cette clef Jin. Il est vrai que M. Montucci dira peut-être que Kien-Long ne savoit pas le chinois; mais les talens de cet empereur, en littérature, sont trop connus à la Chine, et même en Europe, pour qu'on puisse le soupçonner un instant d'avoir ignoré la forme d'un caractère chinois. C'est un reproche qu'on peut faire au contraire, à juste titre, à M. Montucci qui, non content d'avoir ajouté une clef inutile au caractère Hy, la

(1) Table des Emp. de Kien-Long, page 36.

compose de treize traits, tandis qu'il n'en a réellement que douze.

D'après cet exposé, on voit que c'est à tort que M. Montucci m'accuse d'avoir employé de mauvais caractères, de ne pas les connoître ou de ne pas savoir les écrire; et l'on conviendra sans peine qu'avant de parler en maître et de taxer les autres d'ignorance, il faudroit pour cela avoir des titres et montrer qu'on est soi-même irréprochable.

M. Montucci a publié à Londres, en 1804, une petite notice sur les caractères chinois, notice extraite entièrement des ouvrages des missionnaires, ainsi qu'il en convient lui-même (1). Dernièrement, en 1808, il a fait imprimer à Berlin une lettre de *Studiis Sinicis*, adressée aux académiciens de Saint-Pétersbourg pour implorer leur appui à l'effet d'obtenir de l'empereur de Russie la place d'interprête en langue chinoise, vacante par la mort de M. de Leontieff. Mais cette lettre, que M. Montucci avoit composée sans aucun secours, et qui m'a été envoyée de Berlin, étoit tellement inférieure à sa notice imprimée à Londres en 1804, que j'ai pensé qu'il étoit avantageux pour l'auteur lui-même de n'en faire aucune mention.

Quant à ce que M. Montucci dit dans ce dernier ouvrage sur la langue chinoise, c'est une répétition de tout ce qu'il a écrit précédemment, ou de ce qu'on trouve dans les ouvrages des missionnaires; mais cet exposé est si confus qu'il est impossible de s'y reconnoître, ce qui n'est pas étonnant, car l'auteur n'ayant, comme il le confesse lui-même (2), que de légères connoissances élémentaires dans la langue chinoise, il a dû nécessairement répandre une grande obscurité sur un

(1) Montucci, page 73. (2) *Ibid.*, page 144.

sujet qu'il n'entendoit pas, et qu'il ne traitoit que d'après les autres. D'ailleurs il importoit peu à M. Montucci d'écrire clairement; il lui étoit indifférent d'être ou de ne pas être compris par ses lecteurs, pourvu qu'il réussît à leur persuader, en répétant à chaque page, et pour ainsi dire à chaque ligne, que j'étois un ignorant. Cependant si, comme le dit M. Montucci, je me suis exprimé sur la langue chinoise comme l'ont fait les missionnaires, si j'ai les mêmes idées qu'eux, il s'ensuit évidemment que ces écrivains sont aussi des ignorans; c'est ce qu'on aura de la peine à croire quand on pense aux travaux de ces hommes recommandables en tout genre. On sera très-étonné, d'après tout ce que je viens de dire, de voir un Européen qui, avouant lui-même sa propre foiblesse, qualifie les autres du titre d'ignorant; mais que dira-t-on lorsque, prenant un vol plus hardi, se dépouillant de cet enthousiasme dont il se « disoit pénétré pour la langue hiéroglyphique des » Chinois, qu'il trouvoit supérieure à toutes les langues » alphabétiques (1); sortant du ravissement et de l'extase où il étoit en contemplant la divine composition » des caractères chinois (2), ce même Européen ose attaquer le mérite du célèbre KANG-HY (3); prétend » que les dictionnaires chinois sont mal conçus, que » la théorie des clefs est absurde (4), qu'arranger les » caractères selon les clefs d'après l'analogie de leur » signification avec celle d'une des clefs dont ils sont » composés, c'est faire des vocabulaires semblables aux » labyrinthes de l'antiquité (5); que cette analogie entre » les caractères est funeste, même absurde (6); et qu'il » est inutile de rapporter un caractère à la clef la moins

(1) Montucci, page 41. (2) *Ibid.*, pages 57 et 150. (3) *Ibid.*, page 130. (4) *Ibid.*, page 127. (5) *Ibid.* (6) *Ibid.*

» saillante, parce que sa signification s'y rapporte (1); » qu'il faut au contraire examiner les caractères, en saisir les groupes les plus frappans, et en faire la clef, » les supprimer ensuite s'ils se rapportent à peu de caractères, et les mettre dans la liste des caractères irréguliers (2); enfin, que les dictionnaires qu'on fait » pour les étrangers ne doivent jamais être sur le même » plan que ceux de la nation (3). »

Je laisse aux personnes qui connoissent et ont étudié les langues à prononcer sur cet amas monstrueux d'assertions ridicules, et à juger si c'est avec raison que M. Montucci blâme l'ordre et la confection des dictionnaires chinois. Novateur en tout, ce critique prétend également que les tons qui différencient la prononciation des caractères ne sont qu'au nombre de quatre, tandis qu'on en reconnoît généralement cinq. Quoique M. de Guignes, dit-il, ait en sa faveur toute la cénobie de Péking avec les propagandes de Rome et de Naples, et une douzaine d'auteurs célèbres en Europe, par-dessus le marché, je ne les crains pas, et je soutiens qu'il n'y a que quatre tons (4); prétention extravagante, et que n'auroit pas M. Montucci s'il connoissoit l'ouvrage intitulé Hiu-Chy-Chue-Ouen (5), le plus ancien dictionnaire des caractères antiques dont l'auteur Hiu-Chin, qui vivoit sous Ho-Ty des HAN, l'an 89 après J. C., a classé tous les caractères qui entrent dans son dictionnaire sous cinq tons.

Il est facile de s'apercevoir que M. Montucci s'est fait un système nouveau qu'il veut suivre dans la composition de son dictionnaire, non pour faciliter l'étude de

(1) Montucci, page 128. (2) *Ibid.*, page 129. (3) *Ibid.*, page 130. (4) *Ibid.*, 137. (5) Cet ouvrage est à la bibliothèque impériale.

la langue chinoise, mais parce qu'étant peu versé dans cette langue (1), et ne pouvant découvrir les clefs qui composent les caractères, il trouve plus facile d'en créer de nouvelles, sous lesquelles il classera à sa fantaisie les caractères, sans s'inquiéter s'ils y ont le moindre rapport. D'après cette méthode, les caractères n'auront plus de connexion ensemble, et leur origine et leur formation étant perdues et dénaturées, la langue deviendra inintelligible pour quiconque voudra travailler sur les livres chinois.

C'est ce que je vais prouver en rapportant des caractères tirés de l'ouvrage même de M. Montucci.

Pourquoi, dit cet écrivain (2), le caractère

Muen, *graine de légume*, a-t-il pour clef le caractère

Ho, *grains*, plutôt que le caractère

Yen, *grenier?* La réponse n'est pas difficile; c'est qu'il n'y a aucune analogie entre une *graine de légume* et un *grenier*, et qu'il y en a au contraire avec *grains*. En second lieu c'est que le caractère Muen est le même qu'un autre caractère, dont la prononciation et la signification sont les mêmes, et qui a pour clef le caractère Tsao, *herbes:* or, il est évident que si l'on met le premier caractère Muen sous la clef Yen, *grenier*, au lieu de le placer sous la clef Ho, *grains*, les deux caractères Muen n'auront plus le moindre rapport entr'eux.

Il faut faire le même raisonnement pour les deux ca-

(1) Montucci, page 144. (2) *Ibid.*, page 128.

ractères 嬴 Yng et 嬴 Lo. Le premier signifie *une belle femme*, et se trouve judicieusement placé sous la clef 女 Niu, *jeune fille*. Le second signifie *ôter son habit*, et répond très-bien à la clef 衣 y, *habit*, dont il dépend. Mais si d'après M. Montucci on rapporte (1) ces deux caractères aux groupes supérieurs, c'est-à-dire à des clefs imaginaires et insignifiantes, quelle analogie y auroit-il entre ces caractères et ces mêmes clefs?

On sera convaincu, d'après ce qu'on vient de voir, que ce n'est pas au hasard que les Chinois ont rangé leurs caractères; et l'on verra que M. Montucci, en se proposant de changer la marche qu'ils ont suivie, bouleversera le système de la langue, en renversera les principes fondamentaux et fera un dictionnaire à l'usage duquel on sera obligé de renoncer. En effet, supposons qu'on ait appris le chinois dans le dictionnaire de M. Montucci, dont les caractères sont placés sous des clefs nouvelles, comment s'y prendra-t-on si l'on veut chercher dans un dictionnaire purement chinois un caractère quelconque, soit parce que ce caractère n'existe pas dans le dictionnaire de M. Montucci, soit pour en avoir une explication plus détaillée? Accoutumé à des clefs factices, on cherchera vainement dans les dictionnaires chinois le caractère qu'on désire; on sera donc obligé de revenir à la méthode des Chinois, d'étudier les clefs qui sont

(1) Montucci, page 129.

placées à la tête de leurs dictionnaires, en un mot de recommencer entièrement à apprendre la langue.

Concluons que M. Montucci parle un peu à la légère, que ses connoissances dans la langue chinoise ne sont pas encore bien étendues, et espérons qu'il reconnoîtra un jour que les Chinois, en composant leurs dictionnaires, ont eu des motifs qu'il seroit utile pour lui de connoître avant que de vouloir s'ériger en réformateur. J'aime à croire que M. Montucci ne verra dans cette lettre qu'un conseil salutaire, et nulle envie de lui nuire. J'espère même lui prouver un jour que je sais mettre de la différence dans la publication d'une table chronologique faite pour les curieux (1) et un ouvrage classique destiné à l'étude de la langue chinoise.

Chargé par le gouvernement, au commencement de l'année 1809, de publier le dictionnaire chinois, j'ai déjà préparé des matériaux pour plus d'un tiers des caractères qui doivent le composer, et qui surpasseront vraisemblablement le nombre des caractères que contient le dictionnaire chinois et latin, manuscrit de la bibliothèque impériale. J'ai même déjà remis, le 8 novembre 1809, au ministre de l'intérieur, deux cahiers contenant mille caractères entièrement achevés et prêts à être envoyés sur-le-champ à l'imprimerie impériale. En faisant ce travail je transcris mot à mot le dictionnaire de la bibliothèque, en suivant également le dictionnaire original en chinois, soit pour la traduction,

(1) Lorsque j'ai inséré dans le second volume de mon Voyage un abrégé de la grammaire chinoise, mon but n'a été que d'en donner à mes lecteurs une légère idée; et dès-lors il étoit inutile de l'accompagner de caractères chinois; c'est ce dont se seroit convaincu M. Montucci s'il avoit voulu lire la note qui est à la page 396 du IIe vol.

soit pour mettre la véritable prononciation des caractères, soit enfin pour les écrire exactement. Quant à ce dernier article, tous les caractères nécessaires à l'impression ayant été gravés par les soins de MM. Fourmont, de Guignes et des Hautesrayes, on doit être rassuré sur la bonté de leur exécution.

Ayant apporté avec moi, de la Chine, quatre dictionnaires chinois et latins, et plus de deux mille phrases chinoises, dont tous les caractères sont accompagnés de leur traduction et de leur prononciation; ayant en outre plusieurs dictionnaires chinois, soit des caractères antiques, soit des caractères modernes, et un grand nombre d'ouvrages chinois que m'a laissés mon père, et dont plusieurs même manquent à la bibliothèque impériale; j'ose me flatter qu'à l'aide de tous ces secours je pourrai parvenir, dans le temps qui m'est prescrit, si toutefois je n'éprouve aucun retard ni aucune difficulté, à justifier le choix du gouvernement en mettant au jour un ouvrage (1) que l'Europe savante attend depuis si longtemps.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur

DE GUIGNES,

Correspond. de la 1re et de la 3e classe de l'Institut.

« *Fundgruben des Orients* », c'est-à-dire *Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs. Ier Cahier, de 84 pages, in-folio.* Vienne, 1809.

(PREMIER EXTRAIT.)

Nous avons fait connoître le plan de ce recueil, destiné à répandre des notions authentiques et nouvelles sur les

(1) L'ouvrage est maintenant sous presse.

pays que l'on comprend vulgairement sous le nom d'*Orient*, c'est-à-dire, la Perse, l'Arabie, la Turquie d'Asie et l'Egypte. Nous ne pouvons mieux faire l'éloge de cette intéressante entreprise qu'en donnant un aperçu des morceaux qui composent ce premier cahier.

1. *Sur les constellations des Arabes et les noms propres de quelques étoiles*, en arabe; par M. *Hammer*. Ce mémoire, écrit en allemand, attache autant par l'éclat du style que par la nouveauté des détails; il est accompagné d'une gravure représentant les sept planètes. Le génie de la *lune* est un jeune garçon efféminé, qui tient dans ses mains une faucille en forme de croissant; sa tête est ornée d'une guirlande de perles. *Mercure* est figuré dans l'attitude d'un écrivain ou d'un secrétaire, occupé à écrire sur une tablette qu'il appuie sur ses genoux. *Mars*, appelé par les Arabes *le Turc des cieux*, tient dans une main son épée nue, et dans l'autre une tête qu'il vient de couper. *Vénus* est caractérisée par une lyre ou guitare qu'elle pince; c'est l'occupation favorite des beautés orientales, enfermées dans les harems. Le soleil ou plutôt la *déesse* de cet astre, a la tête entourée de rayons, et tient avec ses mains la crinière des deux lions, symboles de la force. Cette image rappelle en quelque sorte un passage de l'antique poème scandinave, *Voluc spá* que voici :

Sol varp sunnan,	*Sol injecit ab austro*,
Sinni mana,	*Socius lunæ* (1)
Hendi inni hægri	*Manum dextram*
Um himin Io-dyr.	*Celestibus equis.*

Jupiter a la figure d'un monarque asiatique; un superbe turban marque sa dignité; il est occupé à signer

(1) Proprement *Socia Luni*.

un décret. *Saturne* frappe tous les yeux par son image bizarre ; il est debout, ses pieds sont tendus roidement au dehors ; il a *sept bras* dans lesquels il tient sept symboles, le fléau d'Osiris, un petit drapeau, un chapelet, un disque partagé en carrés, une verge, une hyène tuée et une couronne. Nous engageons M. Hammer à faire des recherches sur la signification de ces symboles ; il dit que Saturne est considéré par les Arabes comme un démon malfaisant et comme le protecteur des brigands ; mais le fléau d'Osiris et la bête féroce qu'il vient de tuer, semblent indiquer qu'on lui attribue aussi de bonnes qualités.

2. *Traduzione di alcune odi ed epigrammi persiani del Molla Giami.* Il faut se rappeler qu'on admet dans le recueil des Mines de l'Orient, des morceaux écrits dans les principales langues vivantes de l'Europe. Ces traductions qui peuvent intéresser les littérateurs orientalistes, sont de M. *Tommaso Chabert.*

3. *Macamat Hariri; la huitième assemblée* (ou chapitre) *de cet ouvrage*, en français et en arabe. Nous reviendrons sur ce joli conte, dont la traduction élégante est due à M. le comte *de Rzewuski*, protecteur éclairé de la littérature orientale et le principal soutien des *Mines de l'Orient.*

4. *Notizie sull' origine della religione dei Drusi, raccolte da vari istorici arabi.* L'auteur de ce morceau, M. *Giuseppe Bokti*, parle du mémoire de M. *Venture*, inséré dans les *Annales* (1) ; il auroit pu faire attention à la note dans laquelle nous avons hasardé une conjecture, appuyée de beaucoup d'indices historiques, et d'après laquelle nous regardons les Druses comme une nation bien

(1) Tome IV, p. 571.

antérieure à la naissance du système religieux qu'ils suivent.

5. *Sur le langage des fleurs;* par M. *Hammer.* Cet intéressant morceau, écrit en français, a été inséré presqu'en entier dans le dernier cahier des *Annales;* on trouve dans les Mines de l'Orient le texte turc du vocabulaire des fleurs.

6. *Extrait d'une lettre de M. l'assesseur Seetzen à M. de Hammer* (en allemand). Cette lettre est écrite de Kahira (Caire), le 10 juillet 1808; après le retour de M. Seetzen de son voyage dans le *Feyoum;* elle est trop remplie de détails curieux pour pouvoir être analysée dans un simple extrait; nous en donnerons la substance dans un cahier suivant. Cette lettre est accompagnée de quelques *logogriphes arabes.*

Dans une note, p. 55, M. Hammer nous apprend que l'original des *Mille et une Nuits* n'est point écrit ainsi que l'on avoit cru jusqu'ici; il est en *persan.*

7. *Extrait d'une lettre de M. Drovetti, commissaire-général des relations commerciales de France en Egypte, à son chancelier M. Asselin;* nous donnerons cette lettre dans un autre extrait.

8. *Vers de l'ambassadeur ottoman, à l'occasion de* sa visite de l'académie impériale des langues orientales, à Vienne, en turc et allemand.

9. *Lettres de M. le docteur Morpurg à M. Seetzen,* en allemand. Nous en ferons connoître le contenu.

Ce premier aperçu doit déjà faire sentir à tous les hommes instruits, combien le recueil des *Mines de l'Orient* est important et digne du plus grand succès.

Dissertation sur l'origine de la Boussole; par M. AZUNI, membre du Corps législatif, etc. Deuxième édition.

Nous ne pouvons mieux faire connoître l'objet et le contenu de cette intéressante dissertation, qu'en nous servant des paroles employées par M. *Roger*, collègue de M. Azuni, et littérateur célèbre, lors de la présentation de cet ouvrage au corps législatif.

« M. Azuni, déjà connu du monde littéraire par ses *Voyages de Pythéas*, ses deux ouvrages sur l'histoire géographique, politique et naturelle de la Sardaigne, son *Droit maritime de l'Europe*, et son *Dictionnaire universel de Jurisprudence commerciale*, M. Azuni n'a point désespéré de connoître à quelle époque et à quelle nation appartiennent la découverte et l'application de la propriété directive de l'aimant. Les anciens ne la connoissoient pas; des constellations que les nuages déroboient souvent à leur vue, les guidoient seules sur le vaste Océan, et Horace voyant son cher Virgile prêt à s'embarquer pour Athènes, étoit réduit à invoquer pour lui l'éclat propice des deux astres gémeaux, symbole de leur tendre amitié. Aussi ces expéditions fameuses qu'ont agrandies de tout leur génie les écrivains de Rome et de la Grèce, n'étoient que de courts et timides trajets, comparés aux courses journalières de nos pêcheurs.

» Il est un peuple qui prétend à une antiquité plus reculée que tous les autres peuples dont nous parle l'histoire. Des Européens ont paru ajouter foi à sa chronologie mensongère, peut-être afin d'en combattre plus avantageusement une autre que nous étions dans l'habitude de

respecter, et ils ont enrichi les Chinois qui ne s'en doutoient pas, de toutes les sciences et de tous les arts qui sembloient devoir être le résulat d'une si longue civilisation. L'usage de la boussole étoit du nombre; mais des autorités respectables et multipliées prouvent que les Chinois n'ont fait que vieillir dans une longue enfance, et que leurs idées sur les lois du monde physique ne différoient pas beaucoup de ces préjugés ridicules qui forment toute la science des peuples barbares, avant que des missionnaires, voulant leur porter notre foi, réussissent seulement à leur porter une partie de nos connoissances. Ils ont reçu la boussole en même temps que la table des logarithmes et les divers instrumens de mathématiques, d'astronomie et d'art nautique.

» Les Arabes, peuple éteint qu'on a vu briller à son tour sur la terre, par les arts, par les lois et surtout par la guerre; les Arabes ont aussi trouvé des écrivains qui se sont plu à leur attribuer l'invention de la boussole. L'importune manie d'innover dans la science des faits passés, cette manie qui a enfanté les savantes chimères du P. Hardouin, et de quelques autres, a pu seule inspirer les auteurs d'une telle opinion. Ils ont été punis de leur témérité; ils n'ont pas même su donner l'apparence de la probabilité à un système que le silence absolu des auteurs orientaux suffisoit pour démentir.

» M. Azuni, après avoir ainsi écarté les Chinois et les Arabes du concours, par des raisonnemens toujours fondés sur le témoignage ou le silence de l'histoire, examine successivement les titres en vertu desquels plusieurs nations de l'Europe prétendent à l'honneur d'avoir inventé la boussole. Il fouille profondément dans les antiquités de notre moyen âge; il rapproche, compare et explique tous les mouvemens qu'il en exhume. Une foule d'indices pres-

sans paroissent déposer d'abord en faveur des Français, les plus hardis, les plus heureux navigateurs au temps de nos premières croisades. Bientôt un témoignage frappant, formel, irrécusable, vient donner à une opinion plausible, mais encore douteuse, le caractère de la certitude et même de l'évidence. Un poète français, composant au milieu du 12e siècle, a décrit la propriété directive de l'aimant et l'usage de la boussole, alors appelée *marinière* ou *marinette*. Chez aucun peuple de l'Europe, aucun autre monument littéraire aussi ancien ne fait mention de cette inappréciable découverte. Est-il trop hardi d'affirmer après cela que les Français en sont les auteurs, et que les Amalfitains, auxquels les autres nations de l'Europe sembloient consentir à l'attribuer, comme pour se l'enlever plus sûrement les unes aux autres, n'ont réellement fait que la perfectionner ? En tout temps et chez tous les peuples, la fleur de lys, armoirie de notre ancienne maison royale, a décoré l'aiguille de la boussole. Cette figure ne semble-t-elle pas être la marque de l'origine, et pour ainsi dire le cachet de la propriété, conservé par l'antique habitude et devenu durable comme la chose même sur laquelle il a été d'abord imprimé ? »

« Les nations, envieuses de notre gloire, pourront fermer les yeux à la clarté d'un résultat qui blesse leur orgueil, et, pour s'en venger, essayer d'épaissir encore les ténèbres au sein desquelles M. Azuni a porté la lumière des faits et du raisonnement ; mais les Français ne croiront pas céder à un mouvement aveugle de vanité nationale, en adoptant l'opinion de M. Azuni ; et tous lui sauront gré sans doute d'avoir revendiqué en faveur de sa nouvelle patrie un avantage dont on l'avoit injustement dépouillée. Il n'est pas de Français à qui sa dissertation ne fît honneur et pour les sentimens dont elle est remplie, et pour le style dans lequel ces sentimens sont exprimés. »

Nous saisissons cette occasion pour recommander le travail de M. Azuni sur les Voyages de Pythéas; il y a réuni de très-bons argumens historiques en faveur de l'authenticité de ce voyage, niée par M. Gosselin, d'une manière un peu tranchante. Nous avons démontré dans le *Précis de la Géographie Universelle* que l'apparente absurdité de ce voyage disparoît, et que toutes les opinions de l'antiquité à cet égard s'expliquent par l'estimation de deux espèces de *stades* d'une valeur différente, employées dans les diverses éditions de la relation de Pythéas. On peut considérer l'authenticité du voyage de Pythéas, comme démontrée, du moins jusqu'à ce que l'on ait réfuté les argumens de M. Azuni, et les nôtres.

Mouvemens de la Population.

— Divers journaux donnent les résultats suivans des naissances et des décès dans trente villes d'Europe.

	naissances.	morts.
Augsbourg	997	1,459
Berlin	4,676	6,907
Berne	389	504
Carlsruhe	352	256
Cassel	870	759
Constance	148	134
Copenhague	3,257	4,351
Francfort-sur-le-Mein	1,220	1,183
Gotha	385	389
Hall-en-Wurtemberg	178	190
Hambourg	3,867	3,604
Harlem	678	745
Heilbornn	278	234
Kœnigsberg	2,216	2,515
Lausanne	269	220
Londres	19,612	18,680
Lubeck	1,076	511
Manheim	548	634
Munich	2,125	2,483

Nuremberg	771 naissances.	889 morts.
Neufchâtel.	95	118
Odensée.	206	206
Ratisbonne.	607	719
Reutlinguen.	372	247
Rotterdam.	2,079	2,120
Stralsund	469	434
Stutgard (sans catholiques) . .	771	688
Ulm.	550	686
Vienne.	12,266	20,218
Zurich.	444	364

Les listes officielles ont donné les résultats suivans du mouvement de la population dans ces deux duchés et leurs dépendances.

Duché de Sleswick.	6,759 naissances.	6,887 morts.
Duché de Holstein	9,327	7,847
Ville d'Altona.	792	664
Seigneurie de Pinneberg. . .	877	683
Comté de Rantzau	460	358
	18,215	16,439

Le surplus des naissances a donc été de 1,776 individus. Il faut observer que, sur les côtes occidentales du duché de Sleswick, il a régné une épidémie.

D'après le recensement de l'an 1808, le canton *Thurgovie* avoit 76,671 habitans, dont 59,750 réformés et 16,921 catholiques. Il y avoit eu 2,885 naissances, 2,437 décès, par conséquent un surplus de 428 naissances. La milice du canton consiste en 3,537 hommes.

(La suite à un prochain Cahier.)

TABLEAU STATISTIQUE

DES

ILES D'AMBOINE ET DE BANDA,

Suivi des Remarques générales sur les Iles des Épices; par un Anglais qui y a séjourné depuis l'occupation de cette Ile par les forces Britanniques; traduit par M. MOREAU.

L'ILE d'Amboine est située par les 3° 30' latitude méridionale et 128° 40' longitude est de Greenwich. Deux profondes baies, qui ne sont séparées que par un isthme d'un mille de largeur, partagent l'île en deux parties inégales; la baie du côté de l'ouest a les deux tiers environ de la largeur de l'île, et forme un havre commode et sûr; celle du côté de l'est est beaucoup plus petite, et n'offre qu'un havre très-dangereux, tant par son mauvais mouillage, que par les rochers qui bordent ses côtes. C'est pourtant cette partie que les Portugais ont choisie pour leur principal établissement, et pour y élever leur principale forteresse, nommée *le fort Vittoria;* et les Hollandais, leurs rivaux plus actifs et leurs vainqueurs, ignorant, à ce qu'il semble, les avantages de la

plus grande baie, chargèrent aussi leurs vaisseaux à ce fort, et en firent le siége de leur gouvernement dans les îles des Epices.

Le fort Vittoria est un hexagone irrégulier; il a un fossé et un chemin couvert du côté de la terre, et du côté de la mer, un ouvrage à cornes qui pourroit faire une assez bonne défense, s'il n'étoit dominé par deux rangées de collines à la distance de 700 à 1200 verges. Si les ingénieurs qui ont donné le plan de ce fort, s'étoient avancés deux milles plus haut, du même côté de la baie, ils auroient trouvé une position qui réunit tous les avantages pour une forteresse, et toutes les commodités pour une ville.

La ville d'Amboine est très-propre, et bâtie avec autant d'élégance que de régularité. Les rues se croisent à angles droits; les maisons ont rarement plus d'un étage, à cause de la fréquence des tremblemens de terre. Entre le chemin couvert et la ville, il y a une esplanade de près de 250 verges, terminée par une rangée de jolies habitations et par un double rang de muscadiers: c'est là que demeurent les principaux habitans. Il y a deux églises bien bâties dans les quartiers du gouvernement hollandais, l'une pour les Européens, l'autre pour les Malays chrétiens. Dans cette dernière, le service est célébré en langue malaye. Tous les autres bâtimens publics sont dans le fort, excepté la *maison de la ville*, joli bâtiment de deux

étages, en face de l'esplanade. La ville est bien fournie d'eau, qui, encore qu'elle ne soit pas de la meilleure qualité, est saine et bonne à boire. Quant à celle que prennent les vaisseaux, elle est d'une source courante, très-vantée par les naturels pour ses excellentes qualités; elle est du côté nord du havre. Du pied d'une cascade du rocher, à peu de distance du lieu où l'on charge, on l'apporte directement dans les barques.

L'aspect général de l'île est des plus remarquables et des plus pittoresques. Les épaisses forêts qui couvrent les montagnes, la verdure perpétuelle des vallées, de rians hameaux, et partout la plus riche culture, présentent le spectacle varié de tout ce que la nature est susceptible de produire dans les climats tropiques. Les deux parties de l'île, séparées par le bras de mer dont nous avons parlé plus haut, s'appellent *Leytemore* et *Hitor*. Le Leytemore est d'un peu moins de moitié de l'autre; mais, comme le fort Vittoria y est situé, il y a plus d'habitans, et les terres y sont plus cultivées que dans le Hitor.

Pour la facilité de la récolte des clous de girofle, les Hollandais ont formé plusieurs petites résidences subordonnées à l'établissement principal, qui comprend la province d'Amboine et ses dépendances. Il y a sept grands districts et vingt-quatre petits, tous dans la division de Leytemore, sous la surveillance immédiate du gou-

verneur. Les résidens subordonnés sont chargés chacun de six ou dix négreries. Il faut excepter le résident de Saparoua, qui est en même temps gouverneur de la province de Lauk; elle contient quatre districts, au sud-ouest d'Amboine, avec les petites îles de Saparoua et de Noessalant. La première contient treize districts, et la seconde sept. Ces îles produisent une grande quantité de très-beaux girofles, et cette résidence est la plus importante pour le gouvernement. L'île de Harockoe, avec les districts de Tolochor, Tengatinga et Tial, dans la péninsule de Hitor, forment une province sous les ordres d'un résident. Tous les districts que nous venons de nommer, produisent beaucoup de girofliers; et il est très-strictement défendu d'en cultiver dans d'autres parties de l'île. Toute la côte de Céram, qui est divisée en trente-sept districts, est subordonnée aux trois résidences de Saparoua, Harockoe et Hila; les autres lieux dépendans du gouvernement d'Amboine, sont Bomo, Manipa et Saway : chacun d'eux a une petite résidence de deux ou trois districts, qui lui sont subordonnés.

Ces districts ou négreries s'appellent aussi *régences*, et les officiers qui y commandent sont distingués par les titres de régens, rajahs, pattirs et orankaios. Les régences des trois principaux rajahs de Noessanive, Kulary et Zoya ont le privilége d'être héréditaires dans les familles en pos-

session. Ce sont encore les descendans des Portugais qui se sont les premiers établis dans l'île. Tous les autres régens sont nommés par le gouverneur, qui, dans cette circonstance, est obligé, pour régulariser son choix, de se soumettre aux anciennes coutumes et aux préjugés des gens du pays. Leur respect pour les droits de la consanguinité les entraîne si loin, que les familles conservent une généalogie en forme, enregistrée au secrétariat du gouvernement, et sur laquelle s'appuient les premiers droits d'un candidat à une régence vacante. Quand ce cas arrive, les *Bangsas*, ou gens de familles enregistrées, se font délivrer, au secrétariat, une copie authentique de leur généalogie, à laquelle ils joignent une requête où ils exposent les fondemens de leurs prétentions. Le gouverneur, à qui les pièces sont présentées, les envoie, si bon lui semble, à son conseil, qui consulte les anciens des districts sur les qualités du candidat, et sur l'opinion qu'il a donnée de lui. C'est d'après le rapport des anciens qu'on fait la nomination définitive.

Outre les régens de chaque district, les anciens sont investis d'une certaine autorité, suivant leur rang. Ils sont divisés en trois classes de *Capalla-Saus* ou doyens, et ils ont un droit de tant pour cent sur les girofles que leurs districts ont produits. C'est aussi toujours parmi eux que sont choisis les surveillans du labourage et les surin-

tendans des lieux particulièrement réservés à la culture des girofliers.

Tous les gérens des provinces d'Amboine, de quelque distinction qu'ils soient, sont dépendans de la compagnie, qui est non seulement souveraine absolue dans l'île, mais même propriétaire actuel du sol. Toutes les terres sont dans sa possession immédiate, à l'exception de quelques champs qui appartiennent à des bourgeois ou autres particuliers qui ont la permission d'aliéner les terres avec défense d'y cultiver les girofliers. Toutefois, quoique la compagnie prétende sur le sol un droit de suzeraineté, elle reconnoît qu'on ne peut pas dépouiller les habitans des différens districts d'une partie quelconque de leurs propriétés, sans leur donner un dédommagement suffisant, particulièrement quand leurs terres produisent des girofliers qui, étant considérés comme propriété héréditaire des planteurs, sont regardés comme inviolables.

Dans tous les districts où on cultive le giroflier, les terres qui sont réservées à ces plantations, ont été partagées parmi les habitans : ces portions sont appelées *daty-lands*. On tient un registre exact de leur produit ; on compte tous les girofliers tous les ans, et l'on tient note de leurs qualités. On est obligé, sous peine de mort, de porter tous les ans le produit entier de ces arbres aux magasins de la compagnie.

Cependant les *daty-lands* ne sont pas exclusivement destinés à la culture des girofliers; mais dans chaque district, et partout où ces arbres fleurissent, on les compte, et on tient registre du nombre. On prend un très-grand soin de tous, et on veille à ce que leur terre soit bien sarclée, et qu'ils soient bien abrités. Lorsque de jeunes girofliers viennent à pousser dans quelques autres parties du district, on les transplante dans les *daty-lands*, à moins qu'il n'y ait déjà assez d'arbres.

Le giroflier monte jusqu'à la hauteur de 40 ou 50 pieds; ses branches s'étendent, et ses feuilles sont longues et pointues. Dans un sol favorable; il commence à porter ses cloux à seize ans; à vingt ans, il a atteint sa perfection, et continue de produire, sans un déclin sensible, jusqu'à quarante ou cinquante ans. Quelques arbres donnent jusqu'à trente livres de cloux; mais la quantité moyenne pour chaque arbre, l'un portant l'autre, ne va pas à plus de six livres. C'est dans les profondes vallées, bien abritées par les montagnes et les bois, dans un terreau noir, presque sec, que le giroflier vient parfaitement; cependant il exige des pluies fréquentes dans la plus grande partie de l'année, et de grandes chaleurs au temps de la récolte.

La récolte des cloux commence ordinairement à la fin d'octobre, ou au commencement de novembre, et continue jusqu'en février. Il y a,

en avril et en mai, une seconde récolte, mais d'une qualité bien inférieure.

La manière de recueillir les cloux est tout à fait particulière. Chaque cultivateur porte la quantité qu'il a recueillie à un endroit où on la pèse; là, on enregistre exactement son nom et la quantité qu'il a remise; mais, à moins que les cloux ne soient absolument secs, on ne marque pas tout ce qu'ils pèsent; et, s'il s'y trouve la moindre humidité, la compensation, pour ce qu'ils perdront en séchant, rend l'estimation tout à fait arbitraire.

Quoique le prix nominal, auquel les cloux doivent être payés, soit de près de 4 *shellings* 8 *pences* la livre, la somme effective, qu'on dit de récolte, est bien inférieure à cause des déductions qui sont faites dans l'évaluation de la denrée et dans le paiement du cultivateur. La principale retenue est de vingt pour cent sur le poids des cloux, au profit du gouverneur et des employés de la compagnie. En outre, il y a encore quelques petites déductions pour le régent et les principaux anciens du district, puis pour le rajah ou l'orankaio.

La totalité des cloux est exactement portée aux magasins de la compagnie, aux conditions que nous venons de dire. Le droit de vingt pour cent, en surplus du poids, est établi depuis long-temps par le gouvernement de Batavia; il est prélevé sur le produit annuel, qu'on estime, l'un portant l'autre, à 600,000 lb. de cloux, et partagé dans les proportions suivantes.

Vingt pour cent sur 600,000 de cloux font 120,000 lb., qui, à raison de 56 rixdollars par *bhaar* (1), valent 12,218 rixdollars 8 $\frac{1}{3}$ styvers. Ce produit étoit divisé autrefois en cent parts ; mais depuis l'arrivée de la compagnie de Wurtemberg, il l'a été en cent deux, pour laisser à cette compagnie sa part du bénéfice commun. Voici le tableau du partage :

			rixdol.	st.
Le gouverneur reçoit	40	parts qui valent	4791	21
Le second	13		1557	10 $\frac{1}{3}$
Le commandant des troupes .	4		479	7 $\frac{1}{4}$
Le résident de Saparoua . . .	7		830	24 $\frac{1}{4}$
Le résident de Hila	7		830	24 $\frac{1}{4}$
Le fiscal	6		718	34 $\frac{1}{4}$
Le résident de Harockoe . .	3		359	17 $\frac{1}{4}$
Le résident de Larique. . . .	3		359	17 $\frac{1}{4}$
Le chef de la comptabilité de la guerre.	3		359	17 $\frac{1}{4}$
Le secrétaire du gouvernement.	3		359	17 $\frac{1}{4}$
Le capitaine du corps de Wurtemberg.	2		239	27
Le chirurgien en chef	1		119	37 $\frac{3}{4}$
L'adjudant-maître.	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le teneur de livres pour les marchandises	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le résident de Bouro	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le teneur de livres pour le militaire.	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le secrétaire de justice . . .	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le teneur de livres et secrétaire de la cour de justice .	1		119	37 $\frac{3}{4}$
Le lieutenant-commandant d'artillerie.	1		119	37 $\frac{3}{4}$
A partager entre 7 lieutenans et enseignes des troupes . .	2		239	27
Dito entre 3 actionnaires de la compagnie de Wurtemberg.	1		119	37 $\frac{3}{4}$
	102		12218	8 $\frac{1}{3}$

(1) Poids d'environ 550 lb.

Le droit nommé *Hassal-gilt* est divisé en dix parties, dont une est retenue dans toutes les négreries pour l'orankaio de Mardika : c'est un village d'hommes libres, qui n'ont point de champs de girofliers à cultiver, mais qu'on emploie à certains services. Cet orankaio a le titre de *gratady de Mardika*. Six autres dixièmes appartiennent au rajah, ou orankaio de la négrerie ; et les trois restantes aux anciens, qui se les partagent entre eux.

Quoique nous ayions porté la quantité de cloux, l'un dans l'autre, à 600,000, elle varie considérablement. Le tableau que nous donnons ci-dessous est celui de l'entier produit de toutes les provinces, sous le gouvernement d'Amboine, pour l'année 1774.

	Daties.	Arbres portant fruits.	Arbres à moitié de leur croissance.	Jeunes arbres.	Nombre total des arbres.
Sous Amboyna..	...683.	..25,018.	...11,702.	.2,890.	...39,610.
Saparoua...	...827.	..25,875.	....1,595.	..655.	...28,112.
Noessalant.	...331.	..10,583.	....2,586.	.5,872	...16,841.
Harockoe.	...816.	..20,322.	....3,004.	.1,725.	...25,051.
Hila.....	...507.	..15,322.	....1,173.	..916.	...17,410.
Larique....	...213.	...8,817.	....2,161.	.1,694.	....12,672.
	..3,421.	.105,927.	...22,020.	11,749.	..139,696.

Le produit de tous ces arbres monte à,

	bhaar.	lbs.		lbs.
A Amboina.....	103	22.....	Total....	56,672.
Saparoua et Noessalant.	933	450		513,600.
Harockoe.....	879	144		998,594.
Hila	10	525		5,825.
Larique.....	27	506		15,356.
	1,254	347		690,047.

La population d'Amboine et de ses dépendances est très-exactement connue par chaque district. Il y a des hommes chargés de tenir un compte régulier du nombre des familles, et dans le mois d'août, ils forment les listes des naissances de toutes classes: ces listes sont envoyées au secrétariat du gouvernement, et c'est sur elles qu'on forme les registres généraux pour toute l'île. Sous le gouvernement hollandais on avoit l'usage de les envoyer à Batavia. D'après ces registres, il paroît qu'il y avoit à Amboine, et dans ses dépendances, avant la prise de possession des Anglais, 45,252 habitans, dont 188 étoient européens, 17,818 chrétiens protestans, les autres mahométans; il y avoit en outre un petit nombre de Chinois, et les *Alsores* ou indigènes idolâtres, qui se distinguent par l'inhumaine pratique de couper la tête à leurs voisins, de sang-froid, pour la moindre querelle, et ce qui est plus horrible encore, par l'opinion que ce crime leur fait honneur, et que, par conséquent, l'estime dont ils jouissent entre eux doit être en proportion des assassinats qu'ils ont commis.

Dans beaucoup de districts il y a des écoles et des ministres protestans pour la propagation de la foi chrétienne: les frais de ces institutions sont très-peu de chose, et le bien qui en résulte est très-grand, car l'expérience a prouvé que les habitans

des districts chrétiens étoient beaucoup plus dociles aux lois que les mahométans : il y a des districts où les Chrétiens et les Mahométans sont mêlés; mais les mariages entre eux sont prohibés sous les peines les plus sévères.

Les Hollandais sont infiniment plus polis dans cette île qu'ils ne le sont à Banda; cela vient de ce qu'Amboine est dans ces parages l'établissement qui approche le plus de Batavia tant sous le rapport de la richesse que sous celui de l'importance, et de ce que Banda a été dans l'origine le lieu de bannissement des criminels des autres établissemens hollandais. Les Hollandais à Amboine sont pour la plupart mariés à des femmes du pays, du sang européen depuis dix générations; et ils ne montrent pas la moindre envie de retourner dans leur patrie : sans doute, c'est parce qu'ils considèrent que leurs femmes, qui ne sont guère plus que les premières esclaves de leurs maisons, sont peu faites pour être admises dans les sociétés d'Europe.

Les dames ont un goût très-vif pour les brillans habits : elles se parent de toutes sortes de bijoux; mais, surtout, elles mettent beaucoup d'orgueil à habiller les femmes qui les servent, avec magnificence et affectation. La danse est leur amusement favori, si l'on peut appeler danse une triste et grave promenade, que ces dames exécutent au son des airs vifs et animés. Elles aiment aussi

la musique ; et, dans beaucoup de maisons, elles font apprendre à leurs esclaves à jouer de différens instrumens.

On ne peut guère vanter les manières et le caractère des naturels du pays. Leur extérieur, grossier et sauvage, annonce assez juste leurs mœurs et leurs habitudes, qui ne diffèrent guère de celles des autres peuples malays. Partout où le climat et le sol donnent comme d'eux-mêmes l'abondance, le travail et l'industrie étant moins nécessaires, les hommes inclinent à l'indolence : il en est bien ainsi à Amboine ; mais pourtant on y trouve souvent des esprits actifs, capables de former des entreprises hardies, et de les suivre à travers tous les hasards. Toutefois, leurs résolutions souvent perfides, cruelles et capricieuses, leur sont suggérées par un instinct de bravoure qui tient plus à leur nature animale, qu'aux dispositions réfléchies d'une ame forte et courageuse. Féroces et implacables dans leurs ressentimens, il est aisé à leurs meneurs de les animer aux crimes qu'ils veulent leur faire exécuter, et de les charger d'horribles commissions, surtout quand leurs passions sont stimulées par l'opium, dont ils font un grand usage, comme tous les autres Orientaux. Ils sont brutaux et inconsidérés ; ils se laissent entraîner dans un moment aux plus criminelles extravagances ; et, un instant après, on voit succéder à leur rage une insouciante apathie dans

laquelle ils ne sont pas dangereux. Quand ils commettent un crime, quoiqu'ils sentent parfaitement toute son énormité, ils n'en considèrent pas les conséquences, et ils sont aussi peu capables de s'en repentir. Il faut se bien défier de l'artifice dont ils sont pleins, et de leurs vengeances qu'ils poussent à l'excès. Ils paroissent peu craindre la mort, et quelquefois même ils la bravent; de sorte que les exécutions publiques font peu d'effet sur eux, à moins qu'elles ne soient accompagnées de ces tortures plus qu'horribles, que la politique hollandaise a souvent employées. Quelquefois aussi ils sont accessibles à la honte; et le bannissement hors de leur pays, ou de leurs maisons, leur est plus sensible que toute autre peine; et cette considération avoit engagé les Hollandais à condamner la plupart des criminels au bannissement, ou bien à de pénibles travaux, plutôt qu'à la mort. Ce n'est donc que par une exacte et juste observation des qualités et des passions de ce peuple, qu'on peut le gouverner sans risques.

L'habillement des naturels de ces îles est partout exactement le même. Les hommes portent un justaucorps d'étoffe de coton bleu ou noir, relevé autour de la ceinture et des reins, et les femmes, un vêtement de même genre, avec une juppe de la ceinture aux pieds. Les femmes des rangs les plus distingués portent un habillement

à peu près de la même façon, mais d'une étoffe beaucoup plus fine, manufacturée dans l'île de Macassa. L'habit des Mahométans n'a rien de différent, excepté le turban, qui les distingue des naturels chrétiens, qui s'habillent à l'européenne. Il semble que les Hollandais se soient appliqués particulièrement à établir parmi les habitans des distinctions de rangs, sans doute dans la vue de tirer d'eux de l'argent pour les exceptions. C'est ainsi que personne, d'un rang inférieur au rajah, n'a le droit de porter l'épée ou la canne à pomme d'or; il n'y a que ces mêmes personnes à qui les gardes de la garnison rendent les honneurs quand ils passent devant eux; et si quelqu'un d'un rang inférieur usurpoit ce privilége, il seroit mis à une très-forte amende. Toutes ces distinctions futiles, si peu propres à inspirer de l'émulation à des esprits généreux, semblent pourtant flatter singulièrement ce peuple frivole.

Quoique le sol d'Amboine pourroit produire bien plus que les vivres nécessaires à ses habitans, leur aversion pour le travail et pour le labourage est telle, que les neuf dixièmes de cette terre féconde restent en friche. Il en résulte qu'elle est absolument dans la dépendance de Java pour ses fournitures de grain et de bétail; mais, comme les habitans originaires du pays vivent surtout de sagou, et que l'île en produit abondamment, et comme elle a aussi une grande quantité de pois-

son, presque tous les vivres qu'on tire de Java, sont pour l'usage des Européens et des naturels chrétiens.

L'indolence qui a empêché les habitans d'Amboine d'élever du bétail et de cultiver les terres, est aussi la cause de leur ignorance totale dans les arts mécaniques ; ils ne savent pas seulement manufacturer les étoffes grossières dont ils s'habillent ; il faut qu'ils les tirent de Java et du Bengale.

L'état de dépendance où se trouve l'île, donne aux résidens des provinces, aussi bien qu'aux officiers qui commandent les différens postes, l'occasion de faire un commerce très-lucratif avec les paysans qui sont sous leur autorité. Ils tirent tous les ans des magasins de la compagnie des fournitures très-considérables des articles nécessaires pour les indigènes, particulièrement d'étoffes bleues, qu'ils font acheter ensuite à un prix exorbitant; et encore, pour leur donner les moyens d'acheter ce dont ils ont besoin, les résidens leur prêtent de l'argent à usure; de sorte qu'ils réduisent ces malheureux à l'alternative de souffrir les vexations les plus horribles, ou de recourir à la fraude, s'ils ne veulent se passer des objets dont la nature et l'usage leur ont fait une nécessité. Au reste, il paroît que les Hollandais, dans les derniers instans de leur gouvernement, avoient reconnu, sinon la tyrannie, au moins la fausse impolitique de ces

abus, et qu'ils avoient pris quelques mesures pour les arrêter; car nous trouvons une ordonnance du conseil, qui défend aux résidens de retenir aux paysans dans leur dépendance, sous prétexte de sommes dues à eux personnellement, plus de deux tiers de l'argent qui provenoit du prix de leurs épices. Si la vente de ces marchandises aux naturels étoit réglée par des principes de justice, et ménagée avec prudence et équité, cela pourroit non seulement être d'un bénéfice considérable pour le peuple, mais encore une source de lucre pour le gouvernement. On établiroit des facteurs pour la vente des marchandises dont on sait qu'ils font cas; et il y auroit cinquante pour cent à gagner en fournissant les habitans régulièrement et abondamment, à un prix à leur portée. Il n'y a que le résident de Saparoua qui fasse aujourd'hui ce commerce; et il fournit non seulement les habitans des deux îles, qui sont sous son commandement immédiat, mais encore, concurremment avec les résidens de Harockoe et d'Hila, ceux du côté méridional de la province de Céram, qui payent généralement en sagou et en argent.

Entre les productions naturelles de l'île, on devoit s'attendre à compter de l'indigo d'excellente qualité et d'une belle couleur; mais les Hollandais en ont découragé la culture par deux raisons: la première étoit d'empêcher les naturels de

s'enrichir par cette branche d'industrie, de peur qu'ils n'en vinssent à assurer leur indépendance; la seconde, de protéger le commerce de l'indigo, que leur mère-patrie faisoit avec les Indes occidentales, et de prévenir le tort que la concurrence n'auroit pas manqué de lui faire.

Le sucre vient ici dans sa plus grande perfection; mais on n'a encore rien fait pour encourager la manutention. Le café se trouve en abondance dans toute l'île ; et pour peu qu'on en soignât la culture, il égaleroit en qualité le plus parfait café moka.

On pourroit cultiver le blé très-avantageusement sur les belles collines qui environnent la ville d'Amboine : le sol et le climat lui conviennent également. Il y vient une grande quantité de blé de Turquie. Le riz sec et le riz de montagne ne sont pas non plus inconnus ici ; mais on y a donné fort peu d'attention. Le fruit à pain croît naturellement dans l'île ; mais il n'y a que le bas peuple qui en fasse usage. Le cacaoyer y vient bien ; mais on en néglige totalement la culture.

Il y a une grande variété de fruits ; il faut compter parmi les plus délicieux le manguste, le rumboste et les plus grosses et les plus belles mangues du monde. Il y a quelques espèces de ces dernières qui ne se trouvent pas dans l'Inde ; il y en a une qui ressemble si exactement à la prune blanche du Mogol, qu'on n'en peut trouver la

différence qu'au goût : c'est la véritable mangue. Le kanary est une sorte d'amande que les naturels aiment beaucoup ; il est plus agréable et plus sain que celui de Banda ; il est fort gros, et donne beaucoup d'huile. Dans les deux îles, l'arbre du kanary sert aux mêmes usages ; il abrite le giroflier et le muscadier.

La culture du muscadier a été défendue bien des années à Amboine, comme celle du giroflier l'est actuellement dans toutes les îles des Epices, à l'exception de celle-ci. Il y a environ onze ans que s'étant aperçu que les cloux que Banda produisoit ne suffisoient pas, à beaucoup près, aux demandes, et peut-être dans la vue d'épargner un établissement à Banda, on favorisa la culture de cette denrée à Amboine, en donnant une prime d'un rixdollar de plus que ce qu'on accordoit dans la première île pour le cent de cloux avec le macis. Les habitans du Leytmore, animés par cet encouragement, entreprirent les premiers de cultiver dix mille arbres ; mais l'expérience a montré qu'ils s'étoient trompés dans leur spéculation trop hâtive, et qu'ils n'étoient pas en état de tenir cette promesse inconsidérée ; car, dans le moment même, il n'y a pas dans toute l'île la moitié de ce nombre.

Si la culture des végétaux étoit suffisamment soignée, l'île en produiroit une quantité considérable de toute espèce et de la meilleure qualité.

Des racines bonnes à manger, et de toutes sortes, s'y trouvent en grande abondance, particulièrement l'igname et la patate douce. La vente de ces espèces, considérablement augmentée depuis que l'île est au pouvoir des Anglais, a engagé les fermiers à en porter régulièrement au marché des approvisionnemens considérables.

A l'égard des animaux, cette île n'en a pas beaucoup d'espèces différentes. Ceux qu'on trouve le plus souvent dans les forêts, sont le daim et le sanglier; et, par une négligence ou une indolence inconcevable, il n'y a point de moutons, ou du moins il n'y en a qu'un très-petit nombre, que quelques personnes tiennent plutôt par curiosité que pour l'usage. Il n'y a pas non plus de bétail pour le labourage, ni même assez de vaches pour fournir du lait aux habitans européens.

Les oiseaux les plus remarquables à Amboine sont les lurys, dont quelques-uns sont d'un plumage magnifique, les cockatores et les casawarys. Ces derniers deviennent extrêmement gros. Une chose qu'on peut regarder comme singulière, c'est qu'il n'y a dans l'île ni moineaux francs, ni corneilles.

Un naturaliste et un botaniste trouveroient sans doute à Amboine ample matière pour leur instruction et leur amusement; car même ceux qui n'observent que par hasard, y rencontrent beaucoup de curiosités naturelles qui attirent leur at-

tention. On y trouve un bois appelé *bois fleuri* à cause de la couleur et de la variété de son grain ; les uns le croient une racine d'arbre, les autres une excroissance sur les troncs : la première supposition semble la plus probable. On l'apporte ordinairement de Céram, qui produit encore d'autres bois d'une belle qualité et d'une grosseur prodigieuse. On dit que les montagnes de l'île contiennent des mines d'or ; mais, soit qu'il y en ait ou non, on n'en exploite pas.

A la tête du gouvernement d'Amboine il y a un gouverneur en chef, puis un conseil composé de quatre membres, dont les appointemens sont peu de chose, mais qui ont plusieurs droits à prélever; le principal est le vingt pour cent sur le poids des cloux dont j'ai déjà parlé.

La justice est rendue, dans les petites affaires, par le fiscal, qui n'a pas le droit d'infliger de punition plus sévère que la prison, et le fouet pour quelques délits assez légers. Cependant, son pouvoir est si redouté, que ceux qui paroissent à son tribunal employent toute sorte de moyens pour modérer sa sévérité, quand ils ne peuvent obtenir leur élargissement. Dans plusieurs districts, les régens, assistés des anciens de la première et seconde classe, sont autorisés à juger les contestations ordinaires entre les paysans, en matière civile; mais il y a appel de leurs décisions au *land-council* : c'est une cour composée de six

des principaux de l'établissement, et de quatorze régens; mais, dans toutes les affaires importantes, civiles ou criminelles, il n'y a que le conseil de justice qui soit compétent pour juger en dernier ressort; c'est le second membre du conseil qui préside cette cour; il y a sept autres membres, sans compter le secrétaire. Leurs procédures, quoiqu'il n'y ait pas d'avocats, sont extrêmement dispendieuses pour les parties: c'est le secrétaire du tribunal qui fait les fonctions d'avocat, et remplit toutes les formes, tant pour le défendeur que pour le demandeur. Les frais sont relatifs à la nature et à l'importance des causes; toutes les amendes sont partagées entre la cour et une caisse établie pour des objets de charité; mais on ne trouve dans les comptes de l'administration des orphelins, ni dans ceux de l'église, aucune mention de sommes versées par la cour de justice; de sorte que, si ces messieurs sont charitables, ils ont le double mérite d'exercer leur bienfaisance dans le plus profond secret. Quand il y a condamnation, aucune sentence ne peut être exécutée sans la sanction du gouverneur, qui peut toujours casser les décisions de la cour, et qui a par conséquent le pouvoir de faire grâce au malheureux coupable.

Non seulement les lois, mais encore tous les autres actes, même les passe-ports pour aller de district à district, sont sujets aux taxes du

timbre et du sceau ; le prix de ces taxes est toujours porté au compte de la compagnie, et revient au trésor. Les taxes et les revenus de l'île, quand elle étoit sous le gouvernement des Hollandais, étoient peu de chose, et encore étoient-elles impolitiques, si elles n'étoient même iniques.

Leur montant annuel, d'après un état de septembre 1795, est comme il suit :

	rixd.
Le privilége de la vente du rack, par an	5,590
Droit d'importation et d'exportation	5,530
Taxe sur le jeu.	1,196
Taxe sur les bazars (marchés) .	1,710
Imposition sur les Chinois. . . .	512
Droit de tuer les cochons. . . .	250
Droit de taverne	26
Total . .	14,814

Les seules de ces taxes qu'on puisse peut-être regarder comme bienfaisantes, sont celles sur le rack et le jeu. A l'égard du droit d'importation et d'exportation, il s'y trouvoit six mois d'arriéré à l'arrivée des Anglais. En recherchant la cause de ce fait, on trouva qu'il étoit occasionné par une suspension des droits sur toutes les marchandises du Bengale et de Surate, subséquente au temps où la taxe avoit été affermée, et avant

qu'aucune remise eût été accordée au fermier; mais, comme il a paru que l'ordre avoit été obtenu à Batavia par des moyens injustes, le fermier fut dispensé du paiement de l'arriéré, et les droits furent continués, conformément aux principes d'après lesquels ils avoient été levés dans l'origine. Il n'y a pas d'autres impositions sur les terres que le monopole de leurs meilleures productions; mais les habitans sont grevés d'une infinité de droits dus au gouvernement : un des plus onéreux est le service auprès du gouverneur, quand il fait sa ronde tous les ans dans les provinces et leurs dépendances.

Quand le gouverneur fait cette tournée, qu'on appelle *expédition du hongy*, il prend à sa suite un détachement des troupes, et tous ceux des principaux de l'établissement qu'il veut nommer pour l'accompagner. Comme elle se fait par mer, un certain nombre de régens escortent le gouverneur dans leurs *orambays* (barques), équipés à leurs dépens, selon l'usage établi et conformément aux instructions qui leur sont données à leur nomination. Au commencement d'octobre, le gouverneur fait publier ce qu'on appelle *la proclamation du hongy;* et, vers le 18 du même mois, il s'embarque avec une grande pompe, suivi de tous les régens des districts qui sont sous les ordres immédiats du gouvernement suprême.

Il commence par la visite du district de Hila, où il est rejoint par les principaux personnages

de cette résidence ; il continue ensuite de la même manière dans toutes les autres provinces et leurs dépendances, voyant toujours s'augmenter sa suite, jusqu'à ce qu'ayant fait le tour complet de l'île, il retourne dans sa capitale. L'objet de cette expédition est de donner au peuple une grande idée du pouvoir et de la magnificence des Hollandais ; de surveiller la pleine exécution du décret qui ordonne de couper les girofliers partout ailleurs que dans les terres, spécialement désignées pour leur culture, et en même temps de recevoir les plaintes du peuple, et d'y faire droit.

Autrefois, l'expédition employoit pour son transport de grands *carracoras*, ou vaisseaux semblables aux yachts ; mais, comme les équipages exigeoient des dépenses énormes, la compagnie hollandaise, depuis vingt-un ans, les a remplacés par des *orambays*, comme étant non seulement moins dispendieux, mais encore plus faciles à manœuvrer. Cependant la pompeuse absurdité de cette vaine parade la rend encore très-onéreuse au peuple, et, en même temps, elle empêche qu'elle n'ait la véritable utilité qu'on auroit pu tirer d'une visite dirigée par le bon sens et la prudence. Telle qu'elle est, elle n'est d'aucun profit, excepté pour le gouverneur, qui gagne, à cette occasion, des sommes très-considérables, attendu que tout régent qui veut se dispenser d'y assister, paye cent rixdollars pour cette exemption.

Les droits particuliers que les habitans ont à acquitter, tant pour l'expédition de *hongy* que pour d'autres services quelconques, sont spécifiés dans un code d'instruction, qui fut publié par ordre de la compagnie il y a quelques années. Les mémoires d'où nous avons tiré cette description, contiennent la traduction de ce code; mais nous ne le croyons pas assez important pour l'insérer ici; il est en cinquante articles, dont la teneur et l'esprit général nous surprennent beaucoup, quand nous songeons au bon sens des Hollandais, et à leur habileté pour le commerce. Au lieu de présenter un recueil de réglemens salutaires et bienfaisans, il impose, de la manière la plus dure, les prohibitions impolitiques d'un despotisme, qui, en pesant sur les dernières classes, et les opprimant, dessèche dans leurs sources les canaux de la richesse et de la prospérité publique, et finissent par appauvrir et énerver un pays. On voit, par l'esprit général de ces réglemens, que, depuis cent cinquante ans, le gouvernement d'Amboine a pris à tâche de décourager la culture, de contrarier toute tentative pour établir des manufactures, et de s'opposer à toute espèce d'amélioration qui auroit pu procurer au peuple les objets dont il a besoin. Le peuple est garrotté dans la plus pitoyable pauvreté et dans la dépendance la plus accablante, et même privé des objets les plus nécessaires à la vie, attendu que le prix des vivres

s'est accru progressivement, sans que le prix du travail ait été augmenté en proportion. Les Hollandais, en considérant combien ce peuple est déchu de sa richesse et de sa population, ce qui est universellement reconnu, et en réfléchissant sur la justice commune due à des hommes qui veulent rester sujets fidèles et paisibles, auroient dû, par un sentiment d'humanité, joint à celui d'une sage politique, remettre aux malheureux habitans d'Amboine beaucoup des droits et des services qu'on en a rigoureusement exigés jusqu'ici : c'est ce qui, à l'arrivée des Anglais, a engagé ces hommes, naturellement impatiens, à faire une tentative pour rompre leurs fers par une explosion forte et soudaine, et pour se délivrer eux-mêmes d'une tyrannie si impitoyable.

Les mesures suivantes ont donc été proposées pour soulager les naturels du pays de l'oppression dans laquelle ils gémissent, toutefois sans abandonner le droit exclusif sur leurs épices. Elles ont été calculées sur deux principes : le premier, d'un monopole décidé; le second, de leur accorder assez d'indulgence et de priviléges pour tranquilliser leurs esprits, et pour les engager à se soumettre avec joie à un gouvernement qui veut pourvoir amplement à leurs besoins; les encourager par tous les moyens possibles, exciter chez eux l'industrie, favoriser les arts, les protéger contre les invasions et le pillage des pirates, et

établir un système de police qui promette la prospérité, et qui contribue au bonheur de la nation.

Pour un peuple non seulement accoutumé à être libre, mais encore qui a une haute idée de la liberté, il n'y a rien qui paroisse si oppressif que de se voir obligé de donner son travail et les fruits de son industrie à des conditions tout à fait déraisonnables. Il est donc évident qu'un des premiers moyens de calmer le mécontentement général, et par conséquent de jeter les fondemens d'un gouvernement paisible et stable, seroit de dispenser les paysans de tout le travail qu'on exigeoit d'eux anciennement, travail auquel, bien que le temps semblât l'avoir consacré, les habitans ne se sont jamais soumis qu'avec des réclamations continuelles, et par la seule appréhension d'être contraints par la force, et d'attirer sur eux des exactions encore plus cruellement oppressives. Ainsi, dans tous les cas, il faudroit leur donner un prix honnête et justement proportionné à celui des provisions et des autres nécessités de la vie. Mais il est à craindre que, par un changement trop soudain dans des coutumes anciennes, ce peuple, trop disposé à rompre toutes mesures, ne fût porté à des extrémités opposées, et au refus total de tous travaux quelconques. Il faudroit donc que l'indulgence, quant aux nouveaux salaires, fût compensée par l'obligation indispensable et précise de fournir un nombre d'ouvriers proportionné à la popula-

tion des districts, toutes les fois que le gouvernement le requerroit.

Par la même raison, le prix des épices seroit augmenté de façon à indemniser le cultivateur pour son travail, et à l'engager à soigner les arbres aussi bien que les fruits; car il en feroit alors volontairement un objet de son attention, et ce ne seroit plus, comme aujourd'hui, un devoir exigé. Il faudroit en même temps maintenir, dans toute sa force, l'obligation stricte de délivrer au gouvernement la totalité des fruits, et renouveler les réglemens contre la contrebande. Pour cet effet, il est à croire qu'il suffiroit d'élever à six pences, sans déduction, le prix qui est actuellement de quatre, avec une déduction de vingt pour cent. On pourroit continuer à percevoir le *barrat*, ou *taxe d'Hassel:* non seulement parce qu'il fait partie du revenu des rajahs et des anciens, et qu'il est payé en reconnoissance de leur autorité, mais parce que dans tous les cas on peut le considérer comme un tribut volontaire du peuple lui-même.

Les montagnes et les bois d'Amboine, où des forces régulières ne peuvent pas pénétrer, offrent une retraite sûre à des mécontens. Il faudroit y ouvrir de grandes routes, de faciles communications avec toutes les parties du pays; cette mesure paroît très-favorable pour augmenter les forces dans les mains du gouvernement, et en même temps pour déterminer et marquer positi-

vement les limites de chaque district : c'est ce que les Hollandais ont totalement négligé, et, par conséquent, ce qui sera pour nous le plus difficile et le plus dispendieux à exécuter : toutefois, en obligeant chaque district à faire ses routes, la dépense seroit bien diminuée.

Les subsistances de ces îles étant précaires, c'est un objet de la plus haute importance d'y encourager l'agriculture ; et, pour cela, il paroîtroit à propos de donner d'abord des primes suffisantes à ceux qui cultiveroient le riz et le froment des montagnes ; et bientôt les bénéfices de la culture deviendroient assez clairs aux yeux du peuple lui-même, pour qu'on n'eût pas besoin de continuer ces primes.

Mais un des premiers pas pour généraliser la culture, c'est l'introduction du bétail dans l'île qui en manque absolument ; il faciliteroit les opérations des fermiers, et il contribueroit à la subsistance du peuple. Il est donc nécessaire d'abord de faire venir des endroits, qui offriront le plus de facilité, du bétail de toutes les espèces utiles aux travaux, et surtout de former des établissemens pour la multiplication des vaches. Or, cela peut s'exécuter en fort peu de temps, en distribuant aux rajahs de tous les districts, chacun en proportion de l'étendue de son territoire, un certain nombre d'animaux mâles et femelles de chaque espèce, chevaux, bœufs, moutons, et en

ne prenant rien du tout pendant trois ou quatre ans sur les animaux nouvellement nés. Après ce temps, le gouvernement en fourniroit à prix fixé. Les rajahs et les paysans devroient y trouver non seulement les avantages d'un labourage amélioré, mais encore une propriété permanente. Si, dans ce plan, on regardoit l'achat des bestiaux comme trop onéreux pour les donner, on pourroit les regarder comme prêtés sans intérêt, jusqu'à ce que leur grande multiplication rendît le paiement en nature extrêmement aisé.

En attendant que l'amélioration de l'agriculture mît les habitans en état de se procurer eux-mêmes assez de grain pour leur consommation, il est absolument nécessaire de leur fournir du riz et d'autres provisions. Ils auront besoin aussi, dans tous les temps, d'étoffes de différentes sortes et d'autres articles de manufactures. Il faudroit continuer à les fournir tous les ans, comme faisoit le gouvernement hollandais, de riz de bonne qualité et d'autres articles de marchandises, suivant les besoins du peuple; et si on se comportoit en cela avec prudence, il en coûteroit peu à la compagnie, parce qu'elle pourroit tirer de la vente un profit raisonnable, qui compenseroit peut-être les dépenses de fret et les pertes. En outre, les vaisseaux de ces transports pourroient remporter au continent de l'Inde assez d'épices pour y remplir les magasins; et de là, ensuite,

on en disposeroit pour le compte de la compagnie de la manière la plus convenable aux besoins.

Il est évident qu'il faudroit donner à Amboine de nouveaux réglemens sur ces principes généraux ; ils ne seroient pas moins agréables au peuple, qu'avantageux à la compagnie. Il y a bien encore d'autres objets moins importans, sur lesquels il faudroit porter l'attention, dans le plan d'un gouvernement définitif pour ces îles. Je prendrai la liberté d'en indiquer quelques-uns.

Il paroîtroit fort à propos d'envoyer dans l'île un certain nombre de jeunes gens, qu'on tireroit des écoles établies dans nos provinces de l'Inde. Ces jeunes gens, déjà bien versés dans notre langue, acquerroient une connoissance parfaite de la langue malaye, et seroient des interprètes fidèles entre le gouvernement et les naturels; ils nous délivreroient de la nécessité de nous en rapporter, pour ces communications, à des Hollandais, et deviendroient les fondemens d'un établissement d'écoles anglo-malayes sur le plan de celle des Hollandais.

Quant aux forces militaires nécessaires pour maintenir dans ces îles le bon ordre et la sûreté générale, ce que je propose ici seroit suffisant :

1 commandant des troupes;
3 compagnies d'infanterie européenne;
½ compagnie, *idem*, artillerie;

6 compagnies d'infanterie du pays;
1 adjudant du fort;
1 inspecteur des magasins;
1 ingénieur (et si l'on vouloit construire un nouveau fort, 1 capitaine et 2 lieutenans);
1 payeur, commissaire des grains et des approvisionnemens;
1 sergent-major;
1 sergent quartier-maître;
4 sergens surnuméraires;
1 compagnie de pionniers.

Avant que de donner des vues générales sur la situation de toutes les îles des Epices, relativement aux Etats voisins, il est nécessaire de dire quelque chose de Banda. Cet établissement, actuellement séparé et distinct, pourroit peut-être plus convenablement être mis sous l'autorité du gouverneur d'Amboine, parce que, outre qu'il est le moins important pour ses ressources, on a souvent senti les inconvéniens des liaisons de commerce et autres, qu'il avoit formées avec plusieurs provinces et districts en guerre avec le gouvernement d'Amboine.

QUELQUES DÉTAILS PARTICULIERS SUR LES ILES DE BANDA.

Les îles de Banda sont situées à 180 milles au sud-sud-est d'Amboine; elles sont au nombre de dix, savoir : Banda-Neira, Gonong-Api, Banda-

Lantoir, Pulo-Ay, Pulo-Rondo, Rosingen, Pulo-Pisang, Craka, Capella et Sonangy. Banda-Neira est le siége du gouvernement suprême de toutes ces îles. Il y a dans Gonong-Api un volcan qui donne continuellement de la fumée avec un petit bruit pétillant. La surface de l'île est couverte d'une quantité de soufre et de craie. Il n'y a aucun signe de végétation à un tiers de la hauteur où se trouve la bouche du volcan. Du côté de la mer la descente est rapide; mais du côté du havre la pente s'adoucit, et on voit quelques plantations avec quelques chaumières. L'intervalle entre Banda-Lantoir et ces deux îles, forme un très-bon havre avec deux goulets à l'est et à l'ouest. Les vaisseaux peuvent s'y retirer dans les deux moussons. Ces détroits sont bien défendus par plusieurs batteries de canon, particulièrement celui de l'ouest; il est, de plus, très-resserré. Entre Gonong-Api et Banda-Neira, il y a un troisième détroit au nord; mais il n'est praticable qu'à de très-petits bâtimens. Pulo-Ay est à environ neuf milles à l'ouest de Gonong-Api, et Pulo-Rondo à environ quatre milles plus loin, et un peu plus au nord. Les Anglais ont eu autrefois un comptoir dans cette dernière île; mais dans le temps où ils furent chassés d'Amboine, ils furent aussi obligés d'abandonner cette place; et les Hollandais n'ayant pas jugé à propos d'habiter l'île, elle est bientôt devenue comme

déserte. Pulo-Pisang est située à peu près à deux milles au nord-est de Banda-Neira; il y vient quelques beaux fruits: on y voit aussi du macis et des cocos; mais il n'y a pas du tout de muscade. Rosingen est à environ sept milles au sud-est de Banda-Lantoir; elle produit du macis et de l'igname; elle nourrit quelques troupeaux : on y envoie ordinairement les criminels d'Amboine, et ils sont employés à cultiver la terre pour le gouvernement suprême. Les trois autres îles ne sont guère que de petits rochers stériles.

Le muscadier n'est cultivé que dans les quatre premières de ces îles; car les Hollandais jugèrent qu'il falloit en défendre la culture dans les autres îles, à cause de leur éloignement du siége du gouvernement qui y facilitoit la contrebande. Leurs montagnes sont escarpées; et il y a, depuis leur sommet, une espèce de terre plate, qui s'étend presque d'une extrémité de l'île à l'autre. Les îles de Banda sont toutes élevées; mais à l'exception de Gonong-Api (1), qui n'est, pour ainsi dire, qu'une lave, elles offrent un terroir gras et noir, partout couvert d'arbres, surtout de muscadiers. L'amandier s'y trouve aussi en abondance; on en tire beaucoup d'utilité, tant pour les abris qu'il donne aux muscadiers, que pour son propre fruit. Il y a encore du bois

(1) Gonong-Api a 1940 pieds d'élévation au-dessus de la mer.

de sandal et beaucoup d'autres arbres qui y viennent naturellement. Sur les côtes de la mer, dans ces différentes îles, il y a des arbres de toutes espèces, qu'on laisse venir parce qu'on croit qu'ils défendent en temps d'orages les muscadiers des émanations de la mer, qui leur sont très-nuisibles.

Le fort Nassau est la principale fortification des îles de Banda; il est situé sur le côté méridional de Banda-Neira : c'est un petit fort carré, avec un fossé plein d'eau, défendu du côté de la mer par un ouvrage à cornes. Les troupes sont en quartier dans ce fort, et on y tient aussi les greniers publics, mais les magasins pour les muscades et et les girofles sont de l'autre côté de la forteresse, près de la maison du gouvernement. Au-dessus du fort Nassau, sur une éminence, se trouve le château de Belgica : c'est un vieux bâtiment pentagone, flanqué de tours rondes à ses angles; il est entouré d'une muraille à petits bastions; mais il n'a point de fossés. On dit que ce sont les Portugais qui l'ont bâti. La forteresse la plus importante ensuite est dans l'île de Banda-Lantoir : on l'appelle le fort Hollandia ; il commande le premier goulet dans le havre de Lantoir ; mais les ouvrages sont très-foibles, et presque nuls pour la défense du côté de la terre.

A la première vue, il semble que la situation de cette forteresse la rende infiniment préférable

à toute autre, dans ces îles, pour servir de résidence au gouvernement, non seulement parce qu'elle est la plus fortifiée; et qu'elle commande tout par sa situation, mais aussi parce qu'elle est la plus grande et la plus riche en épices. Cependant le mauvais air qui y règne est un désavantage majeur; et le grand nombre de maisons qui y tombent en ruine montrent que les tentatives pour la peupler ont été sans succès. On dit aussi que l'eau y est malsaine; et on attribue des effets nuisibles aux vapeurs volcaniques qui descendent quelquefois de Gonong-Api. Ces notions semblent confirmées par la triste expérience de la compagnie de Wurtembierg, qui a été autrefois en garnison dans ce fort, et qui a eu, en deux mois, sur cent individus, huit morts et quarante malades à toute extrémité.

Outre les forts dont je viens de parler, il y a un grand nombre de redoutes et de postes militaires autour de toutes ces îles, soit pour empêcher la contrebande, soit pour protéger les plantations et les villages des côtes contre la piraterie et les invasions des corsaires *Papouas*, dont ces mers sont infestées. Ils viennent dans de grands bâtimens, et souvent ils débarquent et enlèvent des habitans et tout ce qu'ils peuvent surprendre; mais ils sont rarement assez hardis pour attaquer quand ils prévoyent de la résistance. Les deux redoutes de Kyk et de Kap, toutes deux situées

sur le côté méridional de Gonong-Api, étoient, dans l'origine, destinées à défendre le goulet de l'ouest du havre Lantoir; mais, à la suite de l'éruption du volcan, en 1778, et du terrible ouragan qui en même temps dévasta toutes ces îles, la lave coula en si grande abondance, qu'elle forma un promontoire considérable entre ces batteries et le goulet qu'elles devoient défendre, de sorte qu'elles n'ont plus guère d'utilité. Cependant quelques améliorations importantes qu'on vient de faire aux batteries de Batavia et de Sebergorberg, ont mis le goulet de l'occident dans un parfait état de sûreté. Une nouvelle batterie vient d'être élevée du côté nord-est de Banda-Néira, et il seroit très-difficile d'entrer de force dans le havre par le goulet de l'est.

La forme de ce gouvernement est différente de celle d'Amboine. Il ne s'y trouve en tout que les gens de la compagnie, quelques bourgeois et des esclaves. Comme ils n'ont pas d'autre objet que la culture des muscadiers, les affaires du gouvernement ne sauroient y être bien compliquées. Cependant il forme aujourd'hui un établissement distinct, qui consiste dans un gouverneur, un conseil de trois personnes et un secrétaire, ensuite une cour de justice régulière, comme à Amboine; mais le gouverneur de Banda n'étant soumis à aucune inspection, encore moins à aucun

contrôle d'une autorité supérieure, sa volonté peut être considérée comme la seule loi reconnue dans l'établissement.

La compagnie hollandaise étoit seule propriétaire du sol, aussi bien que des esclaves employés à sa culture. La récolte des muscades étant le seul objet qu'on ait là en vue, celles des îles qui en produisent sont partagées en un certain nombre de plantations ou *parks*, comme on les appelle, qui sont tenues par des bourgeois du pays, descendans des Hollandais qui s'y sont établis les premiers. Un certain nombre des esclaves qui appartiennent à la compagnie, est affecté à chaque *park*, et les tenans les employent à la culture des muscadiers. Ils sont obligés d'envoyer tous les jours les deux tiers de leurs esclaves aux parks pour nettoyer les arbres, cueillir les fruits mûrs, ramasser ceux qui peuvent être tombés pendant la nuit; et pour cela, chaque esclave porte avec lui un petit panier et une houe.

Quand les muscades sont apportées, le macis est enlevé et gardé dans des corbeilles pour sécher au soleil; les muscades dans leurs écales sont mises dans une *maison à sécher* construite exprès; elles y restent sur des claies exposées à l'action d'un feu lent, et à la fumée, pendant environ trois mois. Quand elles sont sèches, on brise leurs écales, et l'on met le fruit à l'instant dans le *chunam* (la chaux): cette opération est nécessaire pour le

préserver des vers et d'autres insectes. Il faut beaucoup d'expérience, et même de sagacité pour déterminer combien de temps juste on doit laisser les muscades dans la chaux; car quand on les retire trop tôt, elles sont bientôt attaquées par les vers; et si elles y restent trop long-temps, elles sont brûlées, et ne peuvent plus servir. Quand on les a retirées de la chaux, on les nettoie, et on les met en balles de deux cents livres pour les embarquer. Le macis est emmagasiné tous les mois, et les muscades le sont tous les trois mois; ils sont payés tous deux à chaque livraison, le macis à 7 ½ styvers (sou hollandais) la livre, et les muscades à 2 ½. Cependant on fait sur ce prix une déduction de 17 pour 100 pour le poids des épices; ensuite une de 10 pour 100 au profit de la compagnie: c'est une reconnoissance de leur droit sur le sol; et une de 7 pour 100 au profit des gens de la compagnie. Les 7 pour 100 sont une ancienne coutume; mais l'impôt additionnel de 10 pour 100 n'a été levé que depuis quelques années avant l'arrivée des Anglais.

La quantité de muscades et de macis n'a pas été considérable pendant plusieurs années: cela est venu d'une négligence inconcevable dans leur récolte. Mais depuis l'arrivée de M. Boeckholtz, le dernier gouverneur hollandais, le produit s'étoit beaucoup accru, et la récolte de la demi-année, qu'on a trouvée dans les magasins quand

les Anglais ont pris possession de l'île en 1796, montoit à 81,618 lb. de muscades, et à 23,885 lb. de macis : c'étoit le produit de la première demi-année de son gouvernement. La récolte de la demi-année suivante a produit autant; et on peut, avec assurance, présumer que le produit des années à venir, au moyen d'une direction convenable, montera, l'une portant l'autre, à ce qui est énoncé dans le tableau d'estimation joint à ce mémoire. Ce tableau est établi sur les calculs les plus modérés des personnes les plus instruites et les plus expérimentées des îles des Épices.

Le muscadier parvient à la grosseur du poirier. Ses feuilles ressemblent à celles du laurier; il commence à porter des fruits à dix ans, et le fruit s'améliore et devient plus abondant, jusqu'à ce que l'arbre ait atteint l'âge de cent ans. Il faut absolument qu'il soit à l'abri des ouragans auxquels ces îles sont quelquefois exposées. Beaucoup de muscadiers se trouvent sur les flancs escarpés des montagnes, où ils ne peuvent jeter de profondes racines, et où, par conséquent, ils ne peuvent tenir contre des coups de vent subits. On assure que la perte immense que les plantations de muscadiers ont essuyée par l'ouragan de 1778, étoit une conséquence de ce que les amandiers qui les abritoient avoient été abattus.

La muscade, lorsqu'elle est mûrie sur l'arbre, est belle et curieuse à voir. Elle est à peu près de

la grosseur d'un abricot, et d'une couleur qui en approche, avec une marque creuse tout autour; sa forme a quelque chose de celle de la poire. Quant elle est parfaitement mûre, l'écorce s'ouvre à l'endroit de la marque, et découvre le macis, d'un rouge obscur, qui grossit et couvre en partie la fine écale de la noix qui est noire.

Les personnes chargées de surveiller les *parks* et le séchage des muscades et du macis, s'appellent *forestiers;* elles doivent faire des rapports exacts au gouverneur de l'état des différens parks et de la quantité d'épices que chacun a produite; en outre, il y a des directeurs de parks qui les visitent tous les mois pour voir si les arbres sont bien soignés et plantés aux distances prescrites les uns des autres, et aussi pour observer si les forestiers mettent dans leurs fonctions l'exactitude et la vigilance convenables.

Comme presque toutes les parties de ces îles sont consacrées à la culture des muscadiers, elles n'ont ni fourrage pour des bestiaux, ni grain pour la subsistance des habitans; Batavia les approvisionne tous les ans, comme Amboine, de riz et d'autres denrées.

Tous ces réglemens ont été donnés par le dernier gouverneur hollandais, qui étoit arrivé environ seize mois avant que les Anglais prissent possession des îles de Banda. Avant son arrivée, beaucoup de planteurs étoient dans la dernière

détresse ; ils étoient redevables de sommes considérables pour des avances de riz et d'argent faites en différens temps par les anciens gouverneurs. Cette circonstance et les grandes pertes qu'ils avoient essuyées par l'ouragan terrible de 1778, avoient totalement ruiné leurs fortunes particulières et leurs plantations. Dans cette situation déplorable, l'impitoyable avarice du gouvernement hollandais avoit aggravé leur misère, en les contraignant de livrer leurs muscades au prix réduit à trois farthings (trois liards d'Angleterre) par livre, et le macis à un prix encore au-dessous. Sous le poids de ces maux accumulés, les habitans sentirent renaître l'esprit qui avoit animé leurs pères aux temps de leur sauvage indépendance ; leurs remontrances furent fermes et déterminées. Ils réclamèrent la propriété des terres sur le fondement de leur hérédité imprescriptible, et en même temps ils procédèrent à se les distribuer entre eux. L'insensibilité des Hollandais ne leur laissoit sans doute nul remords des excès oppressifs qui avoient réduit ce pays à une si déplorable situation ; mais ils eurent la prudence d'écarter, par des mesures conciliatoires, le danger qui les menaçoit ; et quand ils virent que la fureur du peuple ne pourroit être appaisée que par de grandes concessions, ils les firent de bonne grâce. Cependant l'inaction générale, et par suite, l'état négligé des plantations

demuscadiers que l'insurrection avoit occasionnés, avoient réduit le produit annuel des épices de 600,000 lb. poids, à 50,000 lb. Alors le gouvernement suprême de Batavia jugea à propos d'adopter le plan de réforme proposé par M. Boeckholtz, et de le nommer gouverneur des îles de Banda. Un des premiers actes de son gouvernement fut la remise totale des anciens arrérages que l'on considéroit comme dus à la compagnie par plusieurs planteurs, et que la plupart d'entre eux n'étoient pas en état de payer. Il fit aussi quelques sages réglemens sur la tenue des esclaves; il éleva le prix des épices du bas taux où il étoit à celui auquel il est maintenant fixé.

On regarda ces changemens comme très-propres à engager les planteurs à donner plus d'attention à la culture des muscadiers, et par conséquent à en augmenter le produit annuel. Mais, quelque spécieuse que soit cette supposition, elle est pourtant dépourvue de vérité; car, en examinant à fond la chose, on verra que le système de réglement établi par M. Boeckholtz, avec les couleurs de la justice, porte la teinte du despotisme, et découle en effet des principes les plus absolus. C'est ce que je vais démontrer suffisamment. D'abord la remise de la dette, dont le gouvernement hollandais se fait un mérite comme d'un acte d'indulgence, ne doit pas être considérée comme tel. La plus grande partie provenoit d'avances de riz

et d'autres articles de subsistances, faites aux planteurs pour leur usage personnel et pour celui de leurs esclaves; sans quoi ils auroient péri, et l'établissement périssoit avec eux. Assurément, les planteurs ne s'étoient jamais attendus à être inquiétés pour ces avances. Quand elles leur avoient été faites, ils les avoient considérées comme un don pour leur existence qui en dépendoit; quant à ce qu'ils devoient d'argent prêté, quoiqu'il y eût quelques particuliers qui, par leur négligence et leur paresse, se trouvoient dans l'impossibilité de l'acquitter, sans engager leurs propriétés, cependant le grand nombre de planteurs auroient mieux aimé rester en possession de leurs *parks*, et payer ce qu'on pouvoit justement leur demander, que de se voir, sous prétexte de la remise de cette dette, privés d'une possession si longtemps disputée, et à laquelle ils se croyoient des droits incontestables; bien plus, il paroît que quelques-uns des planteurs avoient acheté leurs terres de la compagnie; et la compagnie, en se faisant rendre par force la propriété de ces terres, faisoit un acte de mauvaise foi, un acte dérisoire et tyrannique, qui appeloit sur elle les reproches les plus sévères, et justifieroit la vengeance la plus exemplaire.

Il y a, dans les quatre îles qui produisent la muscade, cinquante-sept plantations et mille sept cent huit esclaves; mais il n'y a rien de régulier

ni dans la division des plantations, ni dans la distribution des esclaves; et ce seroit un pas des plus importans vers l'amélioration de ces îles, si l'on portoit une attention scrupuleuse à ce que les plantations fussent plus proportionnées, et leurs bornes plus positivement déterminées. Des informations plus exactes ont appris aussi qu'il faudroit ajouter au service des plantations encore huit cents esclaves pour en porter la culture au plus brillant état.

Le manque d'habitans dans ces îles semble malheureusement imposer la nécessité d'entretenir le nombre que nous venons de dire d'esclaves publics; et cependant quand on compare le peu d'ouvrage qu'ils font avec la dépense de leur entretien, on peut dire que leur service est le plus coûteux qu'on puisse employer. Quand il se trouve à faire quelque travail un peu considérable, le gouvernement est obligé de prendre à gages le peu d'artisans libres qui veulent bien travailler, et des esclaves des particuliers, dont le travail est au profit de leurs maîtres qui y gagnent beaucoup.

Outre les vivres que les îles de Banda tirent tous les ans de Batavia, elles en reçoivent encore des fournitures très-considérables en marchandises, coutellerie, quincaillerie, etc., qui se vendent à l'enchère quatre fois par an, ou bien en tout temps, quand le gouverneur sait que les

habitans sont en état de payer; sur tous ces articles, il y a un profit de cinquante pour cent. Les bourgeois et les marchands chinois établis ici non seulement achètent toutes les marchandises qui sont vendues pour le compte de la compagnie, mais encore toutes celles qui sont vendues par les particuliers; car, outre leur propre consommation, les marchands chinois exportent les articles dont nous venons de parler, aux îles d'Aarou, à la Nouvelle-Guinée, à Céram, aux îles du sud-ouest, qui ont un commerce considérable avec celles de Banda en retour, ils rapportent de Céram du sagou en pain et en farine, et quelquefois du daim salé. Ils rapportent d'Aarou des perles, des plumes et des écailles de tortues. Ces îles fournissent aussi des esclaves.

Les îles qui gisent au sud-ouest du Banda sont très-basses et environnées de rochers et d'écueils. Les naturels sont, comme ceux de la Nouvelle-Guinée, d'un caractère perfide et de mœurs très-sauvages; ce qui n'empêche pas les Hollandais d'avoir avec eux un commerce très-suivi.

Ces îles, qu'on nomme du sud-ouest, sont au nombre de sept, dont la principale est Kissier: c'est la demeure du résident ou gouverneur de toutes. Sa garnison est de cinquante hommes, dont quelques-uns servent dans les îles voisines. Tout ce qu'on tire de ces îles, c'est un peu de bois de sandal, du daim salé et quelques esclaves.

Les Hollandais représentent les habitans comme excessivement féroces : il paroît que c'est une race intermédiaire entre les Caffres d'Afrique et les *Papouas* ou naturels de la Nouvelle-Guinée ; leurs cheveux ne sont ni si courts et laineux que ceux des premiers, ni si longs et si touffus que ceux des seconds ; mais, dans leurs traits, ils ont des ressemblances avec ces deux nations.

Dans les derniers rapports sur Banda et les îles du sud-ouest, qui sont toutes sous le même gouvernement, le dénombrement de tous ces peuples étoit comme il suit (1) : les îles de Banda contiennent 5,763 habitans, dont 119 européens ; et les îles du sud-ouest en contiennent 36,266 naturels, dont 2,322 qui se sont convertis au christianisme. Il paroît, par cet état, que la population des îles du sud-ouest est considérable, et cependant les Hollandais en tirent très-peu de parti. Quoiqu'un si grand nombre des habitans de ces îles ait embrassé le christianisme, il paroît pourtant que la religion a eu fort peu d'effet sur leurs mœurs ; et, à moins que les Hollandais n'aient pris possession de ces îles, uniquement pour empêcher toute autre puissance d'Europe de s'établir dans aucune situation qui leur eût ouvert un débouché de commerce avec

(1) Les îles d'Aarou, quoique dépendantes du gouvernement de Banda, ne sont pas comprises dans ce dénombrement.

les îles des Epices, ils ont fort mal calculé en dispersant leurs troupes, et étendant leurs possessions à des lieux si éloignés, si incommodes, si peu profitables et si dangereux.

Toutefois, comme il n'est pas moins opposé à la politique, que contraire aux dispositions des Anglais d'étendre leurs conquêtes par de tels motifs, ou de former des établissemens sur de tels principes, il est inutile de nous occuper de ces îles dans les propositions que nous avons à faire pour l'amélioration du commerce des épices à Banda.

Les îles de Banda ont eu jusqu'ici un gouvernement particulier. Cette circonstance a eu de mauvais effets. La grande distance de Banda au gouvernement suprême de Batavia a rendu difficile de découvrir les abus qu'on dit avoir existé pendant plusieurs années dans l'administration de cette île. Les gouverneurs n'avoient ni surveillance, ni contrôle à craindre; les membres du conseil, qui n'avoient qu'une autorité nominale, ne s'occupoient que de leur avantage particulier, et ne se servoient du pouvoir dont ils étoient investis, que pour tromper la compagnie dont ils le tenoient. Non seulement ils faisoient passer les épices dans les îles voisines pour leur propre compte, mais même ils fournissoient aux naturels des armes à feu et des munitions militaires dans le temps même que ceux-ci étoient en guerre avec le

gouvernement d'Amboine. Ainsi, en comparant la valeur des îles de Banda avec le mal que les vices de leur gouvernement particulier ont produit, il paroît essentiel de les mettre sous l'autorité du gouverneur d'Amboine. Il seroit à portée, par la proximité du lieu de sa résidence aux établissemens subordonnés, d'être informé de tout ce qui s'y passeroit; de régler leur commerce avec les pays adjacens, d'envoyer régulièrement les fournitures, et d'en recevoir les retours et les produits des plantations; enfin de punir toute infraction aux lois. Par ce moyen, les affaires des îles des Epices pourroient être conduites avec l'union et la consistance nécessaires pour étendre leur commerce, et pour consolider leurs forces.

A l'égard de la contestation entre la compagnie hollandaise et les bourgeois, relativement à la propriété du sol que les derniers réclament, quoiqu'il fût de la justice de notre gouvernement d'y faire droit, la discussion en seroit fort peu intéressante pour nos lecteurs; car il ne peut être bien important de déterminer quel est le propriétaire nominal du sol, quand tout le produit est dans les mains du gouvernement. Cependant, comme le défaut de population semble être le plus grand obstacle aux améliorations, il faudroit encourager les planteurs à augmenter le nombre de leurs esclaves; et, pour les intéres-

ser au produit du sol, il faudroit leur donner le privilége d'en transférer la propriété.

La compagnie est obligée actuellement de fournir les îles de Banda de riz et d'autres vivres à un prix si bas, qu'il en résulte pour elle des pertes considérables; elle est aussi sujette à des charges vagues et indéfinies pour de nouveaux bâtimens et des réparations de magasins, etc., tous objets qui, dans le compte général des fournitures, sont considérés comme déductions sur la valeur des épices. Ce seroit donc non seulement une grande épargne pour la compagnie, mais encore une chose des plus avantageuses pour les planteurs eux-mêmes, d'augmenter le prix de leurs épices, mais de les charger de toutes les dépenses qui auroient rapport aux constructions et aux réparations de bâtimens, et enfin de payer eux-mêmes leur riz; toutefois, le gouvernement le leur fourniroit, mais à titre de marchandise, et sans éprouver les pertes auxquelles cette obligation l'exposoit jusqu'à présent.

En examinant ce point avec les personnes les plus impartiales et les mieux informées de Banda, il nous a paru évident que cet arrangement seroit très-agréable au peuple, et vraisemblablement le plus avantageux possible à l'Etat. Quant à l'augmentation qu'il faudroit au prix des épices, 7 den. $\frac{1}{2}$ pour les muscades et 15 d. pour le macis satisferoient pleinement les planteurs.

Comme la contrebande est devenue très-ordinaire dans les îles de Banda, et que la compagnie est par-là fraudée d'une grande quantité d'épices, il faudroit porter une loi sévère contre ceux qui les achètent, et que la peine pour les vendeurs fût la confiscation de leurs biens.

VUES GÉNÉRALES

SUR TOUTES LES ILES DES ÉPICES.

En considérant Amboine comme le siége du gouvernement suprême de ces îles, tous les rapports des établissemens subordonnés seroient transmis au gouverneur aussi souvent qu'on auroit des occasions favorables. Le gouvernement suprême donneroit tous les encouragemens possibles à l'agriculture et à la multiplication du bétail dans les îles adjacentes, particulièrement à Pulo-Ronda, où l'on pourroit donner des propriétés aux fermiers qui s'y établiroient, pour les mettre dans le cas d'approvisionner leurs fermes; mais ce seroit à condition qu'ils s'opposeroient à la culture des muscadiers; en même temps, on prendroit toutes les mesures possibles pour transporter ces arbres à Amboine; et, à mesure qu'ils se multiplieroient dans cette île, on couperoit tous ceux des autres îles. Ainsi, avec le temps,

toute la culture de cette précieuse denrée seroit concentrée dans Amboine, où elle a déjà une qualité supérieure, et où les plantations auroient l'avantage d'être sous la surveillance immédiate du gouvernement suprême. Par ces mesures, les établissemens subordonnés seroient en état de fournir toutes les îles des Epices de bétail et de grain. Les dépenses de l'Etat en seroient considérablement diminuées, en ce qu'il ne faudroit plus qu'un établissement, tant pour le gouvernement interne que pour la défense de ces possessions.

Quelle que doive être la décision à l'égard de ces îles, soit qu'on juge plus avantageux pour la Grande-Bretagne d'en garder la possession, soit qu'on préfère de les rendre à la Hollande, il convient toujours ici d'envisager la chose dans la première supposition, et, en conséquence, de proposer pour leur administration ce qui peut les améliorer, les rendre du plus grand avantage possible pour l'Etat, et en même temps procurer le bonheur des habitans.

Les îles des Epices ont des liaisons très-étroites avec les royaumes de Ternate et de Tidor, et les nombreuses îles qui en dépendent, y compris toutes celles entre ces Etats et la Nouvelle-Guinée. Amboine et Banda ont été toutes les deux sous la domination du roi de Ternate ; et les Hollandais, par courtoisie, lui payent encore tous les ans une

somme, quoique dans le fait ce soit lui qui leur soit tributaire.

Le seul objet que les Hollandais aient eu en vue en rendant les Etats de Ternate et de Tidor leurs tributaires, a été d'empêcher qu'ils ne fissent des plantations d'épices; car, malgré la quantité de poudre d'or qu'ils en tirent, la perte que leur coûte cet établissement monte à 50,000 liv. par an, sans parler de ce qu'ils perdent d'hommes dans les différentes garnisons. Il paroît donc utile, non pas seulement d'ôter ces îles aux Hollandais, mais de les remettre comme provinces libres aux naturels. L'obligation que nous auroient ces princes les engageroit à faire avec les Anglais telles conditions qui nous assureroient exclusivement le commerce de leurs épices.

L'île de Macassar, quoique de peu de conséquence pour Amboine et Banda, si on la compare avec elles pour la culture des épices, est cependant d'une grande importance pour notre commerce dans ces mers, parce qu'elle est en tout temps à portée de fournir une grande quantité de vivres à nos vaisseaux, et qu'elle se trouve précisément dans la route de nos bâtimens chinois, tant pour aller que pour retourner.

On sait déjà que les principaux rajahs de l'île de Célébes ont dernièrement manifesté leur haine pour les Hollandais qui ont fomenté des dissen-

tions parmi eux : ainsi, les mettre en état de sortir de l'infériorité où les Hollandais affectent de les tenir, seroit sans doute le meilleur moyen de les attacher aux Anglais, et de les disposer à nous donner la préférence pour le commerce. Alors, dans certains cas pressans, ils pourroient bien fournir nos îles des Epices, de ce qui leur manqueroit de grain et de bétail.

A l'égard du commerce qui a eu lieu depuis quelques années avec les îles au nord-est de Céram, et des tentatives que nos vaisseaux marchands du Bengale ont faites pour former ici un établissement, on conçoit que si la politique a autorisé cette mesure dans le temps où elle a été adoptée, maintenant que les Anglais sont en possession des îles des Epices, elle auroit les effets les plus préjudiciables. Les armes à feu et les munitions militaires sont les principaux articles de commerce que nos vaisseaux portent dans ces îles; et les introduire chez des peuples qui sont tout au plus dans l'enfance de la vie sociale, ne peut qu'arrêter leurs progrès dans la civilisation; ce seroit leur fournir les plus sûrs moyens de succès dans les hostilités contre leurs voisins, qu'il est de notre intérêt de protéger; c'est en même temps les mettre en état de piller nos propres vaisseaux, et peut-être dans quelque temps d'envahir nos possessions. Il faudroit donc que ce commerce fût prohibé, sous les peines les plus sévères.

Dans la dernière insurrection à Amboine, on a pris aux naturels des mousquets à la marque de notre compagnie des Indes orientales. Ils avoient été apportés du Bengale aux îles de Waronu sur la côté nord-est de Céram; de là, ils avoient été transportés à Harockoe, où ils avoient été échangés pour des cloux de girofle, comme l'ont avoué ceux dans les mains desquels on les a pris.

Pour obvier à cet inconvénient, il est nécessaire d'empêcher nos marchands dans l'Inde de commercer avec l'île de Jernote et ses dépendances, sans la permission ou l'ordre du gouvernement d'Amboine ; il est nécessaire de faire de cette dernière île le marché exclusif des possessions anglaises dans les mers de l'est, puisqu'elle peut fournir à tous les besoins réels des îles environnantes d'une manière également avantageuse aux naturels et aux Anglais.

Peut-être qu'une philosophie spécieuse considéreroit comme plus généreux, et par conséquent comme d'une politique plus bienfaisante, d'ouvrir un commerce libre, et de laisser les armateurs particuliers partager le commerce lucratif des îles des Epices; mais l'expérience prouve assez que le commerce exclusif des épices est essentiel pour faire tourner ces établissemens lointains et dispendieux au profit de la mère-patrie. Ce monopole, sous des règles sages et équitables, ne produiroit pas seulement un re-

venu considérable à l'État ; il tendroit aux intérêts et au bonheur des naturels beaucoup plus sûrement que si on les exposoit aux troubles et à l'anarchie ; car les jalousies qui naissent d'un commerce libre, ne manqueroient pas de les produire chez des hommes d'un caractère si violent. D'après ce principe, il faudroit donc défendre aux naturels tout commerce (excepté en cas d'urgence) avec d'autres vaisseaux que ceux envoyés par la compagnie ; il faudroit que les chefs fussent responsables au gouverneur d'Amboine, qui seroit investi du pouvoir d'imposer telle amende, ou d'infliger telle punition qu'il appartiendroit aux contrebandiers, suivant la grandeur ou les circonstances du délit.

On connoît le penchant des Malays à la piraterie, et j'en ai déjà parlé dans ce Mémoire. Ce penchant est nulle part plus redoutable que parmi les peuples qui habitent les îles voisines des Moluques, nommément les Papouas, ou naturels de la Nouvelle-Guinée, les peuples de Magindanao, Sooloo et Borneo. Il est donc essentiel, non seulement au repos, mais même à la sûreté des îles des Epices, d'avoir un certain nombre de vaisseaux de guerre qui croisent dans ces mers. Les Hollandais tenoient toujours en mer, pour cet objet, plusieurs chaloupes, chacune de 16 canons ; mais ces chaloupes étoient d'une construction trop grossière ; elles n'étoient pas en état de poursuivre

les voiles malayes au vent. Il vaudroit donc mieux pour les Anglais avoir cinq goëlettes armées pour ce service particulier; il les faudroit du port de 80 à 100 tonneaux. Il faudroit que ces bâtimens fussent, par leur construction, bons marcheurs; qu'ils pussent, dans les calmes, aller à avirons (ou larges rames); ils seroient montés de 12 ou 14 canons, avec quelques pierriers; environ 30 hommes, dont 10 Européens. Cette force, appuyée au besoin d'une des frégates de Sa Majesté, si elle étoit sagement employée, sous la direction du gouvernement d'Amboine, suffiroit pour empêcher toute piraterie. En même temps, elle empêcheroit aussi la contrebande, et rempliroit l'objet de recueillir les épices des îles subordonnées, et de les transporter à Amboine, où elles seroient toutes chargées pour l'Europe.

En considérant combien il seroit facile de chasser les Hollandais des îles de Célèbes, Ternate et Tidor, comme nous l'avons déjà fait entendre, une petite extension de cette force marine nous mettroit à portée de faire un commerce très-avantageux avec ces îles. Toute la poudre d'or que les Hollandais en tirent maintenant seroit donnée en échange des produits de nos manufactures d'Angleterre et de nos colonies des Indes; et il n'y a pas de doute que cette branche d'un commerce lucratif, qui est maintenant dans les mains des Chinois, ne passât dans celles des

Anglais, à qui leur esprit entreprenant, secondé de leur habileté dans la navigation, ne peut manquer de donner une supériorité décidée sur toutes les nations rivales.

Comme Amboine est la place la plus convenable, tant par sa situation que par ses ressources naturelles, pour en faire non seulement la capitale de nos possessions dans les îles des Epices, mais encore le chef-lieu de l'Archipel de l'est, sa force, et ce qu'elle peut opposer de résistance aux attaques de l'étranger, doivent être un des premiers objets de notre attention. Quoique ses fortifications, dans l'état actuel, suffisent bien pour la mettre à l'abri de toute attaque des naturels, elles ne sauroient pourtant tenir contre des troupes régulières. Si donc on se déterminoit à s'y établir positivement, il faudroit bâtir un nouveau fort à Amboine. Ce point mérite bien toute l'attention de notre ministre des affaires de l'Inde; et il seroit digne de la politique généreuse de notre compagnie des Indes de consacrer une partie du premier profit qu'elle retireroit de ces îles, à la construction d'un ouvrage qui leur procureroit une sûreté permanente.

Les batteries et les redoutes qui ont été élevées à Banda, avec la force qu'on propose d'envoyer à cet établissement, suffiroient très-certainement à sa sûreté, parce qu'il n'est nullement probable qu'un ennemi voulût employer des forces bien

considérables contre une place qui n'offre par elle-même aucune ressource, où il n'y a pas de magasin d'épices, où l'on ne dépose aucunes richesses, et où une tentative sans succès entraîneroit les plus fatales conséquences. Enfin, Banda, si l'on n'est pas d'abord en possession d'Amboine, ne seroit pas long-temps tenable; et, quand elle le seroit, elle ne payeroit pas les dépenses qu'il faudroit faire pour la défendre.

Il ne reste donc plus qu'à réunir sous un même point de vue ce qu'exige l'établissement civil et militaire des Moluques, et de faire un calcul exact des dépenses qu'il entraîneroit; enfin, d'estimer, au plus juste possible, les avantages qu'on peut se promettre de ces possessions. Mais, avant de présenter cet état, il faut faire remarquer premièrement que les dépenses de fret de tous les bâtimens de transport, tant des troupes que des vivres et des marchandises, peuvent être regardées comme couvertes par le profit de cinquante pour cent sur les articles importés pour l'usage des naturels, et qu'en conséquence je n'en ferai pas mention dans le tableau suivant; ensuite, qu'une connoissance plus parfaite de ces mers, et une plus grande expérience des saisons et des vents régnans dans ces parages, montreront qu'on peut entretenir une communication constante avec Amboine, et qu'on peut porter dans cette île, très-facilement et à très-peu de frais, des denrées de

toutes espèces, et en remporter de même les épices au moyen de l'expédition et du retour de nos vaisseaux de Chine, et cela, sans les détourner beaucoup de leur route ordinaire. De même, en considérant les avantages vraiment importans que la nation peut retirer du commerce étendu qu'elle ouvriroit avec les îles du Levant, et de ce nouveau débouché pour les produits de nos manufactures, je ne crois pas devoir faire entrer dans cette note la dépense qu'occasionneroit une force navale, qu'on pourroit entretenir soit dans les détroits de Macassar, soit dans les îles du nord; mais les frais d'équipement des schooners armés que j'ai déjà proposés, faisant partie du nouvel établissement, ils seront, comme de raison, comptés au nombre des dépenses qu'il occasionnera. Tout se bornera donc à estimer les frais de l'établissement civil et des forces militaires et de marine, ainsi que le prix des épices payé aux naturels, et un fonds pour l'extraordinaire. Le montant de ces dépenses étant balancé avec l'évaluation du produit net annuel des épices, sur lequel on peut compter, l'un portant l'autre, avec une administration convenable, cette balance montrera clairement les avantages réels que l'on peut trouver dans la possession des îles des Epices.

ÉTABLISSEMENT CIVIL.

1 gouverneur.	10 assistans.
1 sous-gouverneur.	10 commis aux écritures.
2 secrétaire.	10 commis.
4 facteurs.	3 chapelains.

environ l. 22,500 par an.

ÉTABLISSEMENT DE LA MARINE.

5 brigantins de 56 pieds de quille, 20 pieds de bau et 10 pieds de cale, chacun de 14 canons et 30 hommes, dont 10 européens, premiers frais 13,000 roupies, chacun portant 8 pour cent d'intérêt..... l. 594 0 0

Frais de navigation, de munitions, d'usé et déchirage, 1,400 roupies par mois..... 9,600 0 0

10,194 0 0

Dépenses accidentelles, employés dans les différens départemens, frais de munitions et de radoubs, écoles, etc., estimés..... 4,317 0 0

ÉTABLISSEMENT MILITAIRE

Sur le pied de guerre au complet (1).

	par mois. pag.	f.		par an. pag.	f.	p
Compagnies européennes d'infanterie avec un lieutenant-colonel et 1 major.	5,056	18	60	60,677	15	0
1 ditto, ditto, artillerie...	1,546	14	60	18,556	9	0
Un bataillon de 10 compagnies infanterie des naturels, avec 1 lieutenant-colonel et 1 major.....	5,407	39	0	64,895	6	0
2 capitaine et 2 sous-ingénieurs	265	31	40	3,189	0	0
2 compagnies de pionniers, et en conséquence 2 officiers.....	856	36	40	10,282	18	0

(1) La *pagode* contient 168 *fanum*, le *fanum* 4 *pices*. La pagode vaut 8 ½ *shellings*.

1 quartier-maître et 1 commissaire des vivres.....	93	31	40	1,125	0	0
1 commis, *ditto*, *ditto*....	56	10	40	675	0	0
2 adjudans	117	21	0	1,410	0	0
1 maître de baraque.....	93	31	40	1,125	0	0
1 inspecteur et 2 commissaires des munitions....	56	10	40	675	0	0
1 maître des munitions....	43	5	20	517	21	0
2 sergens-majors	8	0	0	96	0	0
2 quartiers-maîtres-sergens.	8	0	0	96	0	0
6 sergens surnuméraires...	30	0	0	360	0	0
2 chirurgiens ..... 4 aides chirurgiens..... 4 sous-aides	550	21	0	6,606	0	0
Total...	14,190	19	60	— 0,285	27	0

Sommes payées aux naturels pour leurs épices.

600,000 lb. de cloux à 6 d. par lb....	l.	15,000	0	0	
200,000 lb. de muscades à 7 ½ par lb...		6,250	0	0	
50,000 lb. de macis à 15 d. par lb....		3,125	0	0	
Total payé pour les épices.....	l.	24,375	0	0	

Estimation de la vente des épices ci-dessus, déduction faite des dépenses de fret et autres charges.

600,000 lb. de cloux à 8 s. pour lb.....	l.	240,000	0	0	
250,000 lb. de muscades et macis à 20 s. pour lb.....		250,000	0	0	
	l.	490,000	0	0	

Dépense totale des établissemens civils, militaires et de marine, frais extraordinaires et sommes payées pour les épices.	125,000	0	0	
Il existe, après toutes charges possibles, une balance annuelle en faveur de l'Etat en livres sterling	l. 365,000	0	0	

Dans l'état que nous venons de donner, les charges ont été portées au taux le plus haut, tandis que le produit des épices et le prix qu'on les peut vendre ont été évalués au plus bas. A l'égard du girofle, si l'on observoit qu'il y a des demandes pour une plus grande quantité que celle que j'ai énoncée, je puis assurer, sans le moindre doute, qu'il ne faut pas trois ans aux plantations bien ménagées pour produire le triple de cette quantité, et environ 600,000 lb. par an de muscades et de macis. C'est le nombre de livres que Banda produisoit avant l'ouragan de 1778.

Tout examiné, en considérant les profits qu'on doit attendre du commerce des épices, et les avantages que promet la vente des produits de manufactures d'Angleterre et des colonies indiennes, auxquelles ce commerce ouvrira sans contredit un débouché aussi étendu que facile, nous nous croyons fondés à conclure que ces îles peuvent produire tous les ans à la GRANDE-BRETAGNE un revenu clair d'UN DEMI-MILLION STERLING.

APERÇU

Sur l'Origine des Plantes céréales, et leur Introduction dans le Continent Européen; par M. A. Dureau de La Malle.

Si l'origine des plantes alimentaires répandues aujourd'hui dans les cinq parties du monde, est enveloppée de profondes ténèbres; si, à travers la nuit des temps, il est difficile de découvrir l'aurore de la civilisation européenne qui tient essentiellement à l'introduction et à la culture des plantes céréales, cette époque cependant présente un si grand intérêt, et a eu une si grande influence sur le bonheur de la société, que cet aperçu ne sera peut-être pas jugé tout à fait inutile. Quant à moi, je m'estimerai trop heureux s'il réussit à appeler sur ce sujet l'attention des savans botanistes dont la France s'honore, et s'il peut jeter quelques foibles lumières sur cette partie de l'histoire des plantes, de l'agriculture et de la civilisation.

Je rappellerai en peu de mots que l'utilité de ces graines qui firent succéder la vie agricole à la vie nomade, et le règne des lois à celui de la vio-

lence, fut si universellement reconnue que, dans la plus haute antiquité, on en attribua le bienfait à des êtres supérieurs, ou que cette seule découverte éleva plusieurs mortels jusques au rang des dieux.

La poésie n'a pas manqué de célébrer dans ses chants le souvenir de ces bienfaiteurs de l'humanité. Ils ont inspiré au tendre et voluptueux Tibulle (1) ces vers pleins de grâces et d'élégance, dont je hasarde une bien foible imitation :

Rura cano, rurisque deos: his vita magistris
Desuevit quernâ pellere glande famem.

« Je chante la campagne, je célèbre les dieux des champs; c'est par leurs conseils que

L'homme des durs besoins ne sentit plus la gêne,
Et pour le doux froment quitta le gland du chêne.

Juvénal même (2) oublie le fiel de la satire pour payer un juste tribut de louanges aux auteurs de cette admirable culture. C'est en faisant l'éloge de la frugalité qu'il s'écrie : « O mes enfans! gagnons avec la charrue le pain qui suffit aux repas! Vous serez loués par les dieux des champs; le doux froment est le prix de leurs soins, est dû à leurs bienfaits; le froment qui a fait naître chez

(1) Liv. II, él. I, v. 37. (2) Sat. XIV, v. 182.

l'homme le dégoût pour le chêne, son antique nourriture :

Panem quæramus aratro
Qui satis est mensis : laudant hoc numina ruris,
Quorum ope et auxilio, gratæ post munus aristæ,
Contingunt homini veteris fastidia quercus.

Triptolême est, comme on le sait, l'un de ces dieux ruraux, consacrés par la reconnoissance des Grecs. Il étoit fils d'Eleusinus et de Cothonée; il fut nourri par Cérès, qui lui donna l'immortalité, et lui confia son char attelé de dragons, afin qu'il semât des blés sur tout le globe, et qu'il répandît le goût de l'agriculture. On lui attribue aussi l'invention de la charrue. Valérius Flaccus (1) l'a célébrée en vers dignes d'un aussi grand service. Il fait souhaiter à Jason, pour arriver en Colchide, les ailes de Persée,

Où les dragons ailés du roi cher à Cérès,
Qui des bienfaits du soc instruisit les guérets,
Et qui, semant des blés la richesse ignorée,
Décrédita le gland par la moisson dorée.

Aut currum, ut sævos frenasse dracones
Creditus, ignaras Cereris qui vomere terras
Imbuit, et flava quercum damnavit arista.

Mais quittons le riant pays des chimères, où cependant la vérité se montre assez clairement

(1) Argonautiques, liv. I, v. 68.

nous le voile des ingénieuses allégories. Prenons une route plus certaine, et marchons le flambeau de l'histoire à la main.

Le froment paroît être originaire de Sicile : c'est du moins l'opinion de Diodore de Sicile (1), dont l'autorité est ici d'un grand poids, et que fortifie encore un passage d'Homère (2). Diodore dit que jusqu'au temps où il écrit, le blé vient sauvage en Sicile. *Μέχρι τοῦ νῦν φύεσθαι τοὺς ἀγρίους διαμαζομένους πυροὺς.* Il nomme même les campagnes de Léontium. Vous lisez dans Homère : « Les Cyclopes se fiant aux dieux, ne plantent ni ne labourent, mais des moissons d'orge et de froment viennent chez eux sans qu'ils aient besoin de semer ni de labourer ». Cérès fut trouvée dans les prairies d'Enna, si abondantes en violettes : aussi la Sicile lui rendait-elle un culte particulier, et il est probable que ce fut de cette contrée que Triptolême apporta en Grèce le froment et l'art du labourage.

Plusieurs passages intéressans des anciens rendent assez vraisemblable l'opinion que la plupart des espèces de blés d'Europe sont originaires du nord de la Perse et de l'Inde, où elles croissent spontanément. Le froment d'été, suivant Strabon (3), croît naturellement dans le pays des Musicains, province du nord de l'Inde. J'avais

(1) Liv. V, c. 2, p. 222, ed. Wesseling. (2) Odys., lib. I, v. 105. (3) Liv. XV, p. 1013.

entendu quelques personnes douter de l'existence du blé sauvage en Asie, et croire qu'il n'y étoit devenu tel qu'après y avoir été cultivé; mais l'observation de M. Sprengel, que le blé qui devient quelquefois sauvage en Europe, ne continue pas à se propager dans le même endroit, détruit ces objections, et M. de Humboldt même s'est désisté de l'opinion contraire, et a eu la noble franchise de l'avouer (1).

Un fragment de Bérose (2) nous apprend que la Babylonie, c'est-à-dire la plaine entre l'Euphrate et le Tigre, produisait spontanément le blé sauvage, l'orge, le sésame et le lupin. Le botaniste Michaux, qui avoit voyagé en Arménie et en Mésopotamie, m'a assuré, ainsi qu'à M. Desfontaines, avoir observé l'épeautre sauvage près d'Hamadan, et en avoir trouvé des pailles dans l'argile de la tour dite de Nembrod.

L'orge appelée par Pline *Antiquissimum frumentum*, se trouve sauvage, selon Moïse de Chorène (3), sur les bords de l'Araxe ou du Kur en Géorgie, et suivant Marc-Pol (4), dans le Balaschiana, province de l'Inde septentrionale. Il s'étendit par la route du commerce des Indes dans la Phrygie et jusque dans l'Attique, le premier pays de la Grèce qui l'ait cultivé. *Hordeum*

(1) Tableaux de la Nature, t. I, p. 165. (2) Ex Alexandr. Polyhistor. descript. à Syncello, Chronograph., p. 28. (3) Geograph. Armen., p. 366. (4) Ramusio, t. II, p. 10.

Indis sativum et silvestre, dit Pline (1). Théophraste atteste aussi ce fait curieux (2).

Le culte de Cérès, ou Cybèle, qui est phrygienne, et à qui toute l'antiquité attribue l'honneur d'avoir fait connoître les plantes céréales, atteste aussi que l'orge fut apportée de la Phrygie dans la Grèce. Aux fêtes d'Éleusis, le prix des athlètes vainqueurs était une mesure de l'orge recueilli dans la plaine voisine, dont les habitans, instruits par Cérès, ont les premiers cultivé cette espèce de blé (3). Selon Pline, l'orge fut la première plante céréale cultivée, et la première employée à la nourriture des hommes (4).

Le blé dur, ou *triticum durum*, paroît avoir été apporté, dès la plus haute antiquité, de l'Afrique aux habitans de l'Italie, et pendant trois cents ans le peuple romain ne connut que cette nourriture, qu'ils nommoient *far adoreum* (5): c'est encore le blé dont Ovide fait mention dans ses fastes (6):

Farra tamen veteres jaciebant, ferra metebant,
Primitias Cereri farra resecta dabant.

Le seigle, au contraire, *secale*, vient du nord. Pline (7) dit qu'il étoit fort cultivé chez les Tau-

(1) Liv. XVIII, ch. 13. (2) Hist. Plant. lib. IV, c. 5. (3) Anacharsis, t. V, p. 514, ch. 67. Pausanias, lib. I, cap. 38. (4) Pline, XVIII, 705. (5) Verrius cité par Pline, liv. XVIII, ch. 7. (6) Lib. II, v. 119. (7) Lib. XVIII, c. 40, p. 119.

rins, peuple des Alpes. Les Romains ne le connurent que très-tard.

L'olyre que les Romains nommoient *arinca*, étoit indigène en Égypte, et c'est cette sorte de blé que désigne Diodore (1), en disant qu'Isis trouva l'orge et le blé parmi les plantes sauvages, et qu'elle en apprit l'usage aux Égyptiens (2).

(1) Lib. I, c. 10 et 34. 43 (2) Voyez l'excellente Dissertation de M. Heyne, Origin. panific. in Opusc. Académic., t. I, p. 330; M. Sprengel, Antiquit. Botanic., et M. de Humboldt, Tableaux de la Nature, t. I, p. 163, trad. française.

QUELQUES DÉTAILS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA COLONIE DE SIERRA-LÉONA.

Tous les amis de l'humanité applaudirent, il y a dix-huit ans, à la tentative de quelques Anglais qui, excités par M. *Wadstrom*, Suédois, s'étoient réunis pour fonder en Afrique une colonie qui devoit introduire ~~dans ce vaste~~ continent les principes de la civilisation européenne, y naturaliser la culture du cafier et de la canne à sucre, et ainsi préparer de loin l'abolition de l'esclavage des nègres, et de ce commerce affreux au moyen duquel on peuple les colonies des Indes occidentales. La colonie de Sierra-Léona paroît avoir éprouvé divers désastres, suite de cette malheureuse guerre entre la France et l'Angleterre, qui répand ses funestes influences sur toutes les parties du monde. Mais il paroît aussi que le courage des philanthropes de Londres ne s'est point ralenti, et que la colonie est non seulement rétablie, mais même dans un véritable état de prospérité. C'est ce que démontrent deux morceaux

publiés dans les journaux anglais, et dont on nous a communiqué la traduction.

I. *Lettre datée de* Sierra-Léona, *16 avril* 1809.

« Le gouverneur et les membres du conseil, accompagnés d'un détachement de milice et d'un corps nombreux d'habitans, se sont rendus sur les bords d'une rivière, connue sous le nom de *rivière aux Cochons*, à cause de la grande quantité de *sangliers* qui se trouvent dans le voisinage, et ont posé la première pierre d'une ville qu'on doit y bâtir sous le nom de *Kingston en Afrique.*

» L'emplacement fixé et vers lequel on a déjà pratiqué une route, est à cinq milles du chef-lieu dans les terres, et l'endroit paroît bien choisi, vu l'excellente qualité du terrain dans tout le voisinage; l'eau y est en outre abondante, l'emplacement formant un angle à l'embouchure des deux rivières les plus considérables de la colonie; et il paroît presque impossible à un ennemi de pénétrer aussi loin, sans s'exposer à une perte considérable.

» Un grand nombre d'Africains, principalement de la tribu *Bambéra*, qui ont été employés à construire la route, s'étant construit des maisons et ayant réuni leurs troupeaux au pied de la montagne de *Leicester*, à peu près à moitié chemin

entre l'ancienne et la nouvelle ville, on leur a donné toute espèce d'encouragement pour les engager à y faire un établissement permanent, qui, d'après sa situation, a pris le nom de *Leicester*. Plusieurs des anciens habitans de la colonie, qui aiment naturellement à se voir protégés par un poste avancé, ont en conséquence repris la culture de leurs fermes, qu'ils avaient en grande partie abandonnées depuis l'attaque des indigènes en 1802.

» Le 5 de ce mois, les Africains vendus dans l'étendue de cette colonie, ont été réclamés au nom du roi, avec l'intention de poursuivre les vendeurs au criminel, d'après l'acte qui abolit ce commerce, aussitôt que le juge de la vice-amirauté sera arrivé.

» Nous avons appris de *Gorée* qu'on a réussi à se procurer du continent opposé, deux dromadaires mâle et femelle, avec un petit; ils doivent être envoyés dans cette colonie par la première occasion. C'est aux soins de M. Heddle, chirurgien des armées à *Gorée*, que nous devons ce présent. Quoique le dromadaire ne convienne peut-être pas à présent aux districts cultivés de la colonie, la possession de cet animal domestique ne peut manquer d'être utile par la suite pour le commerce et les découvertes dans l'intérieur. — En même temps on continue à s'occuper du plan très-plausible d'introduire le bœuf comme bête

de somme, et il remplira, quoiqu'imparfaitement, le même but dans les cantons où le dromadaire ne sera pas introduit. On s'en sert déjà avec le plus grand succès dans les travaux publics.

» Quantité de chevaux ont été importés de *Gorée* et du voisinage.

» Il y a quelques semaines que les habitans de quelques districts dans le voisinage de la colonie, indignés de la cherté des marchandises européennes, s'imaginèrent d'établir un blocus dans tous leurs ports. Pour y parvenir, ils envoyèrent une grande flottille de dix canots, qui fut stationnée vis-à-vis l'île du Léopard, avec ordre d'intercepter tous les bateaux qui essayeraient d'éluder le blocus. — L'amiral africain, sans doute emporté par son zèle, outre-passa même ses ordres; il saisit un bateau appartenant à un habitant de la colonie, et après en avoir rudement maltraité le maître, le renvoya avec ordre d'annoncer « qu'il étoit venu pour arrêter tous les bateaux, excepté ceux qui étaient destinés pour le gouverneur, et que, dans ce dernier cas, il les laisseroit passer, pourvu que le gouverneur donnât sa parole qu'ils lui appartenaient ».

» On avance l'établissement pour l'éducation des cadets; on se propose d'y élever de jeunes Africains, qu'on placera ensuite comme officiers dans l'armée d'Afrique. — Un des maîtres d'école, envoyés d'Angleterre, a été attaché à cet établis-

sement. — Le projet est de donner aux cadets l'uniforme de la milice et le pain comme aux soldats. On leur apprendra d'abord à lire et à crire; et, avec le temps, les mathématiques, l'arabe et la littérature anglaise. On s'attachera surtout à les accoutumer à l'obéissance et à la discipline.

» Une des casernes du fort *Thornton* a été appropriée à l'usage des cadets; et, outre le maître d'école dont on a parlé plus haut, on a mis à la tête de l'établissement un sergent du corps Royal-Africain.

» Deux pièces d'artillerie sur leurs affûts de campagne, sont presque complétées. — On est enfin parvenu à faire des routes, et la colonie jouira bientôt de la facilité des charrois, dont elle a été privée jusqu'ici.

» Le port de *Sierra-Leona*, qui avoit besoin de réparations, occupe dans ce moment une multitude de bras; on croit possible de le rendre capable de contenir quatre fois autant de vaisseaux qu'auparavant. »

II. *Extrait du Journal d'un Missionnaire, depuis octobre* 1807 *jusqu'à janvier* 1808; publié par ordre de la *Société pour les Missions de l'Afrique et de l'Est.*

Le 15 *octobre.* — « Je quittai *Sierra-Léona*, et fis voile dans un vaisseau de la compagnie pour *Rio-Pongas.*

Le 18 *octobre* — » Vers dix heures du soir, j'arrivai chez *Fantinami*, qui me fit le meilleur accueil, ainsi que tous ses gens.

Le 20 *octobre.* — » Je demandai à *Fantinami* s'il n'y avoit pas un terrain que je pusse acheter pour former notre établissement. Il me répondit ce qui suit : « Les chefs de ce pays ne vendent pas de terre; mais quand un blanc veut s'établir ici, il peut choisir l'emplacement qui lui convient. Ensuite il fixe un jour pour inviter tous les chefs des villes et villages voisins. Lorsqu'ils sont assemblés, il faut que le blanc tue un bœuf et le partage entr'eux; il faut en outre qu'il donne à chaque chef une certaine quantité de poudre, de rhum et de tabac. Les différens articles de dépenses peuvent s'élever à 90 piastres, et les habitans appellent ce festin *dantika*. Lorsque le blanc a rempli cette formalité, les chefs lui donnent possession du terrain; il peut en faire ce que bon lui semble, et y demeurer aussi long-temps qu'il lui plaît. Si, au bout d'un certain temps, il juge à propos de le quitter, il peut vendre la maison qu'il a bâtie sur le terrain même ».— Je demandai en outre à *Fantinami*, si je ne pouvais pas payer de suite ce *dantika* pour moi et pour mes frères, ou s'il étoit nécessaire que chacun d'eux le payât? — Il me répondit que si je voulois payer le *dantika* de suite, le terrain m'appartiendroit; mais que lorsque mes frères arriveroient, chacun

d'eux seroit tenu d'en faire autant. — Il me conseilla, en conséquence, d'attendre leur arrivée, et de donner un *dantika* général qui ne seroit guère plus dispendieux que celui que je serois obligé de donner pour moi seul.

Le 31 octobre. — » Aujourd'hui, j'ai visité *Mongepacké*, qui commande dans ce canton. — Il demeure à environ deux milles d'ici, dans le fond des bois, où il vit comme un hermite. — Sa maison n'est pas grande, mais la propreté règne dans l'intérieur. — *Fantinami* me servoit d'interprète. Je dis à *Mongepacke* que moi, et probablement trois autres personnes, désireroient s'établir dans son pays pour trafiquer, non pas en esclaves, mais en tels articles qui nous conviendroient, et que nous comptions vivre des produits de ce commerce. — J'ajoutai qu'un de nos principaux objets étoit d'apprendre le langage de *Souso's*, afin de pouvoir, avec le temps, être en état d'apprendre aux enfans les arts des Européens. — Il parut satisfait, et dit que nous pouvions vivre tranquilles dans son pays. — La plupart des indigènes trouvent qu'il est ridicule que nous voulions apprendre le *Souso* et élever les enfans à l'anglaise; d'autres regardent cela comme fort singulier et presque inconcevable; mais quelques-uns entrevoient l'avantage que leurs enfans pourront en retirer, et témoignent la joie que leur cause notre arrivée.

» Les femmes ici ne sont pas élevées au travail ; sur cent à peine en trouve-t-on une qui sache coudre ; c'est une occupation qu'elles abandonnent aux hommes. — *Fantinami* me dit dernièrement qu'il désireroit que nous menassions aussi des femmes avec nous, dont le bon exemple ne pourroit manquer de produire de bons effets sur le sexe de ce pays. — Je lui dis que j'étois de son avis ; mais il faut d'abord que les hommes s'assurent si on peut vivre en paix dans ce pays, et alors il pourra être à propos d'y introduire des Européennes.

» Plusieurs marchands d'esclaves ont dissipé les capitaux qu'ils avoient apportés dans ce pays. — Dans le fait, la plupart meurent endettés, laissant leurs enfans illégitimes en bas âge, et sans moyens de se procurer d'autre éducation que celle des indigènes.

Le 14 novembre. — » Aujourd'hui, *Fantinami* a fait une offrande. J'ai été étonné de la superstition qu'il a montrée. — Pour faire cette offrande, il a pris deux cornes de chèvres qu'il a mises dans un plat d'étain ; il s'est ensuite mis à genoux devant le plat, les mains sur les cornes et parlant tout bas. J'étais sorti un peu auparavant, et je rentrai pendant la cérémonie. — Je lui demandai ce qu'il faisoit ; il me répondit, je prie Dieu, et je fais une offrande pour un de mes gens qui est malade à quelques milles d'ici.

Le 10 décembre.—» Cinq des gens de *Fantinami* ont été joindre le *Seema*.

» Le *Seema* est une espèce de secte à la tête de laquelle sont ordinairement les chefs du pays. Dans le mois d'octobre (mais pas tous les ans régulièrement), un des chefs de cette secte réunit quelques jeunes gens, et leur donne des fêtes pendant plusieurs jours, qu'ils emploient à sauter et à danser; il leur donne aussi du riz et quelquefois leur distribue un bœuf tué exprès pour l'occasion.—Pendant ces jours de fêtes, ils vont quelquefois dans leurs villages danser et sauter, et, par ce moyen, se procurent de nouveaux prosélytes; et j'ai appris que plus de deux cents jeunes gens de ce district seulement s'étoient rendus au *Seema* cette année.

» Personne ne sait en quoi consiste ce *Seema*, excepté ceux qui y sont initiés. On croit qu'une des principales cérémonies consiste à manger quelques mets extraordinaires, mais tout ce qu'on dit à ce sujet n'est que supposition. Aussitôt que le *Seema* est formé, les candidats sont conduits par leurs chefs dans les bois, ce qui vient d'avoir lieu il y a quelques jours. Ils doivent y rester trois mois. Leurs parens ou leurs maîtres leur font passer des provisions, mais elles ne peuvent leur être remises que par ceux qui ont déjà été initiés, et il n'est permis à nulle autre personne de les approcher. Si, pendant leur

séjour dans les bois, ils aperçoivent une femme, ils la tuent à l'instant. Si un homme tombe entre leurs mains, il est durement maltraité, à moins qu'il ne se rachète chèrement.

Au bout de trois mois, ils quittent les bois et voyagent de villages en villages. Mais ils sont obligés de faire un grand bruit sur les routes avec leurs tambours, afin d'avertir les passans de se retirer. Ils sont obligés de faire la même chose en approchant d'un village, afin d'avertir les habitans de se cacher dans leurs maisons avant leur arrivée, car ils n'ont pas la liberté d'entrer dans les maisons. La personne qui les aperçoit, soit sur la route, soit dans les villages, est sûre d'être maltraitée, surtout si c'est une femme. Ils exceptent seulement ceux qui ont été initiés au *Seema*. Quant aux blancs, ils n'osent pas les maltraiter, et ils les excusent en disant qu'ils ne sont pas obligés de connoître les coutumes du pays. Un peu avant la saison des pluies, ils se séparent, et chacun retourne chez soi. Après leur retour, ils s'abstiennent pendant quelques semaines de parler aux femmes; ils mangent modérément et font journellement de fréquentes ablutions.

» *Fantinami* m'a dit que son maître, qu'il a servi plus de vingt ans, acheta une fois un esclave qui avait été jadis initié au *Seema*. Son maître lui offrit de lui donner sur-le-champ sa liberté s'il vouloit lui dire ce que c'étoit réellement que le

Seema, et ce qu'il avoit fait dans les bois; mais l'esclave, malgré l'amour de la liberté, ne voulut jamais dire le secret à son maître. A la fin, on le mit dans un bateau pour le mener vendre. Son maître lui demanda de nouveau: « Veux-tu » me dire ce que c'est que le *Seema*, et ce que » tu as fait dans les bois, non seulement tu ne » seras pas vendu, mais même tu auras ta liberté » sur-le-champ. » L'esclave répliqua : « Maître, » je vois bien que je serai vendu dans un pays » étranger; j'ai grande envie d'être libre, et je » suis bien sûr que vous me donneriez ma liberté » si je vous disois ce que c'est que le *Seema*, et » ce que j'ai fait dans les bois; mais je n'ose ni » ne peux vous le dire. » Et ce pauvre esclave se laissa vendre en conséquence plutôt que de découvrir son secret.

» *Mongepacke* est un des chefs principaux du *Seema*, et, avec les autres chefs de village, contribue à étendre cette pernicieuse coutume.

» Les femmes ont aussi entr'elles une espèce de *Seema*, mais qui n'est pas aussi sévère que celui des hommes. En joignant la secte, la prosélyte est circoncise par une des anciennes; elle doit aussi, à ce que j'ai ouï dire, se tenir pendant quelques temps isolée dans un bois ou dans un pré, où l'opération s'est faite, et où nul homme ne l'approche. Ce *Seema* n'a pas lieu tous les ans; il y a souvent cinq ou six années d'intervalle.

Plusieurs des habitans sont convaincus qu'une femme reçue à ce *Seema* ne sauroit être infidèle à son mari; et celui-ci en conséquence refuse rarement à sa femme la permission de se faire initier.

Le 25 avril.—» On a tenu ici un *kolingi*, auquel plusieurs personnes des villes et villages voisins sont ordinairement invitées. Le *kolingi* est une espèce de fête à l'honneur d'un mort, donnée par le plus proche parent. Pour cette occasion, on prépare une grande quantité de *gurgioere* (vin extrait de racines), de vin de palmier et de vin de miel, qui se distribuent aux convives, qui souvent s'enivrent horriblement. Pour les adultes, on donne ordinairement trois *kolingies*; mais la cérémonie n'a pas lieu pour les enfans. »

VISITE DES ESPAGNOLS

A LA

NOUVELLE-GALLES MÉRIDIONALE.

Fragment d'un Voyage inédit de Malaspina (1).

Ce fut en 1793, au milieu du mois de mars, que *Malaspina* entra au port de Jackson avec ses deux vaisseaux destinés à une expédition de découvertes. Les Anglais lui firent un accueil très-amical, et il y resta pendant vingt-sept jours. On permit, pendant ce temps, aux naturalistes et aux ingénieurs espagnols, d'entreprendre quelques voyages dans l'intérieur du pays, d'y lever des plans, de dessiner les objets curieux; ils n'éprouvèrent pas les moindres obstacles de la part des Anglais.

Le mémoire suivant, qui contient les remarques des Espagnols, et dont la plus grande partie est due au botaniste de l'expédition, le célèbre *don Luis Née*, intéressera le lecteur sous plusieurs rapports, en le comparant aux relations d'un

(1) Publié dans les *Mélanges espagnols*, par M. *Fischer*, en allemand.

Philipps, White, Hunter, Tenche, Collins, Barrington et Péron.

L'Anglais *Collins* a fait une mention circonstanciée de cette visite des Espagnols. « Le 12 mars 1790, dit-il, le signal fut donné à l'isthme méridional; et le lendemain, à midi, deux vaisseaux espagnols jetèrent l'ancre devant notre port. Un officier qui aborda, nous apprit que c'étoient les deux vaisseaux dont on nous avoit annoncé l'arrivée, dès 1790, avec l'ordre de leur marquer tous les égards imaginables. Ils se nommoient *la Descubierta* et *la Atrevida;* le commandement du premier étoit confié à *don Alexandre Malaspina;* celui du second, à *don Joseph de Bustamante.* Depuis quatre mois et demi, ils étoient absens de l'Europe, faisant un voyage de découverte. Dans ce moment, ils arrivèrent, après un trajet de quatre-vingt-seize jours, directement de Manilla, et avoient quitté la Zélande depuis quinze jours. Les vaisseaux étoient bien construits et distribués conformément au but du voyage; sur tous les deux il se trouvoit, outre l'équipage ordinaire, un botaniste et un peintre.

» Malaspina avoit visité toutes les possessions espagnoles dans l'Amérique méridionale et dans les autres régions, et exactement fixé leur position géographique. Il avoit également pris des renseignemens sur le genre de vie qu'on y mène, sur les mœurs des différens pays, leur commerce,

productions, mines, agriculture, sur l'importance des colonies pour la mère-patrie. Il paroît qu'on avoit choisi soigneusement des officiers propres à remplir ces vues. C'est avec la plus grande sincérité et franchise que Malaspina fit l'éloge, si bien mérité de notre immortel Cook. Il assura que c'étoit un vrai plaisir que de suivre ses traces.....

» Les Espagnols demandèrent la permission d'ériger un observatoire : elle leur fut accordée sans délai, et le gouverneur ordonna en même temps de leur prêter *gratis* les secours dont ils pourroient avoir besoin dans tous les autres cas. Au reste, rien ne fut épargné pour amuser les étrangers autant qu'il étoit possible, afin de leur prouver que l'on trouve encore de l'hospitalité loin de la mère-patrie..... »

« Le port Jackson, c'est ainsi que s'exprime le voyageur espagnol, situé, selon nos observations, sous le 33° 49' 40" de latitude méridionale, et sous le 157° 58' 23" de longitude orientale de Cadix (1), est la plus mauvaise partie de la colo-

(1) Cette position est proprement celle de la pointe septentrionale des terres qui forment l'entrée du port. « Le commodore espagnol, dit Collins, communiqua » au gouverneur ses observations astronomiques, d'après » lesquelles la longitude étoit à 151° 18' 8" est de Green- » wich, et la latitude 33° 51' 28" sud. »

nie, parce que la contrée, qui n'est composée que de sable et de bruyère, n'est pas propre à l'agriculture. Les habitans ont cependant, quoiqu'avec beaucoup de peine, tâché de cultiver quelques champs dans la proximité de leurs demeures. Le sol paroît plus fertile à une demi-lieue d'Espagne du port Jackson, aux deux côtés de la baie. Le port même est sûr, et à l'abri des tempêtes; l'endroit du débarquement est superbe; on y trouve aussi en abondance de l'eau et du bois, quoique l'on soit obligé d'aller chercher l'eau à une certaine distance. La police peut servir de modèle, chose admirable dans une colonie composée de pareilles gens.

Bientôt après notre arrivée, don Luis Née prit la résolution de faire une excursion à Botany-Bay; et un beau jour, à quatre heures du matin, il se mit en route accompagné de quelques soldats. Tout le long du chemin, il n'aperçut que quelques arbres et des broussailles; le reste n'étoit à peu près que des landes arides, et à l'exception de quelques fosses remplies d'eau de pluie, il ne remarqua pas une seule source.

Il y a par conséquent peu d'endroits propres à l'agriculture; le meilleur sol se trouve dans une plaine dont l'étendue se monte environ à une demi-lieue, qui est située à moitié chemin, et entourée de petits monticules. Ici, la terre est couverte d'une poussière noire; aussi don Luis Née

y fit-il la découverte de plusieurs espèces de melaleuca (*leptospermum scoparium.* Forst.) C'est pourquoi il la jugea susceptible de la culture de l'orge et du froment.

A peu près à une demi-lieue de Botany-Bay, non loin de la côte, on entre dans une petite vallée, où l'on trouve une source jaillissante d'eau douce. La plus grande partie du terrain est marécageuse; mais en laissant écouler les eaux, on pourroit le rendre fertile. Plus loin, on passe la rivière, et l'on arrive ensuite au rivage.

La côte entière, telle que don Luis Née l'a examinée, à plus d'une lieue du côté de l'orient, étoit couverte d'une énorme quantité de plantes, malgré le sol sablonneux. Don Luis Née y trouva entr'autres trois espèces de l'*atriplex*, dont l'une étoit l'*atriplex fruticosa;* trois espèces de *convolvulus*, dont l'une ressembloit à la *soldanella;* deux espèces de *ranunculus*, et trois de *geranium*, l'une semblable au *geran : Columb.*, et l'autre au *geran : grossularioid : Linn.*

Il trouva de même dans un bourbier quelques espèces de jonc, trois *droseras* d'un genre nouveau; et à quelque distance de la mer, le casuarina, le *conocarpus procumbens*, plusieurs espèces de *banksea*, et quelques plantes cryptogamistes remarquables. Dans l'intervalle du rivage aux collines qui s'étendent plus loin dans le pays, il rencontra une grande quantité de marais et d'é-

tangs pleins d'une eau salée, que cependant on peut boire. C'est à cette occasion que la situation de l'isthme de Banks à Botany-Bay fut fixée à 34° de latitude méridionale et 157° 55′ 30″ de longitude orientale de Cadix.

Les naturalistes espagnols firent un second voyage à Paramatta, à 16 lieues espagnoles vers l'occident du port Jackson. Ils suivirent à cet effet le bras de mer qui entre dans les terres, et aperçurent aux deux bords plusieurs endroits propres à l'abordage, sûrs et spacieux. Les deux rivages sont garnis d'un rang de rochers peu élevés, et couverts d'une grande quantité d'arbrisseaux et de broussailles.

A moitié chemin, les Espagnols aperçurent, à la rive gauche, quelques maisons et des champs cultivés, que don Luis Née se proposa d'examiner. A cet effet, on mit pied à terre, et remarqua avec plaisir que le sol étoit gras et suffisamment couvert de blé de Turquie et de toutes sortes de légumes, tels que des choux, de la salade, des melons, des raves, des haricots. Don Luis Née trouva en même temps la *tetragonia herbacea* et *fruticosa*, et plusieurs espèces de l'atriplex; les habitans de la colonie sembloient cependant ignorer encore qu'elles peuvent servir d'aliment.

Il rencontra encore le *lythrum salicaria*, trois nouveaux genres de *lobelia*, le geranium ci-dessus nommé, trois bancsias, etc., tous à une petite

distance les uns des autres. La culture des champs parut plus belle dans le voisinage de Paramatta, de quart d'heure à quart d'heure, à mesure qu'on avançoit.

En arrivant à Paramatta, l'on servit aux Espagnols, pour la première fois, de la viande de kangarou, et ils la trouvèrent, sinon meilleure, du moins tout aussi bonne que du bœuf. Ils visitèrent ensuite la nouvelle demeure du gouverneur, bâtie sur une colline, à l'endroit où doit finir la grande rue de Paramatta. Dans le beau jardin situé à l'entour, ils remarquèrent une quantité d'excellens arbres fruitiers, tels que des grenadiers, et presque toutes les herbes potagères de l'Europe. Les couches étoient garnies de fraises, parmi lesquelles on vit fleurir le *geranium inquinans* et *zonale*, ainsi que le *cheiranthus incanus*, dans tout l'éclat de leur beauté. Les ceps de vigne plantés du côté méridional paroissoient être d'une bonne nature, et quelques grappes que les Espagnols trouvèrent heureusement chez le jardinier étoient d'un goût exquis. On vit aussi sur les couches des melons et des arbouses en abondance.

Devant la maison du gouverneur, du côté de nord-ouest, se trouve le grand atelier général où les maréchaux, les serruriers et les charpentiers pourvoient aux besoins de la colonie; leurs ouvrages paroissent bons. Vers le nord sur une

petite hauteur sont placés la maison du gardien et plusieurs autres bâtimens qui servent d'étables au bétail; plus bas, on a changé une vaste étendue de champs en prairies artificielles, où l'on peut faire paître les bestiaux à leur aise; car une quantité prodigieuse de vaches, de taureaux, de brebis, de chevaux et de chèvres, ont été transportés ici tant du Cap de Bonne-Espérance, que du Bengale et même de l'Angleterre; et il paroît qu'on réussit à les élever.

Quant à la soi-disante ville de Paramatta, elle n'est composée, à l'exception des demeures des officiers à côté de l'endroit du débarquement, que d'une seule rue droite et large, dont les maisons sont séparées par de grands intervalles, et dans un éloignement aussi considérable que la portée d'un coup de pistolet. Elles ne sont toutes que d'un étage, les unes construites en pierres de taille, les autres en tuiles d'une teinte blanche, mais la plupart en planches épaisses; ces dernières cependant sont garnies de tuiles en dehors. Chaque maison a son jardin, où l'habitant plante ses légumes, surtout des pommes de terre (*solanum tuberosum*), des pommes d'amour (*solanum lycopersicum*) et la *physalis pubescens*: Linn. Chaque habitant de la colonie est le maître de cultiver, outre son terrain limité, autant de terre inculte qu'il pourra. Plusieurs parmi eux ont profité de cette permission, et ont même planté de la vigne

qui prospère à merveille. Cependant les Espagnols s'aperçurent bientôt que ces vignerons ne possédoient pas les connoissances requises, et l'on se fit un plaisir de leur donner à cet égard les instructions nécessaires.

Les Espagnols restèrent deux jours à Paramatta, et retournèrent ensuite par terre au port Jackson. Ce chemin est un peu plus long que l'autre, parce qu'on est obligé de s'éloigner souvent des côtes à cause des petits bras de mer et des baies; au reste, la route ne leur paroissoit pas pénible. Le sol, absolument inculte, n'a pas l'air d'être infertile; car il est couvert d'une quantité d'arbres et de broussailles touffues, parmi lesquelles on a surtout remarqué l'*eucalyptus robusta* (c'est ainsi que M. Smith l'a nommé par la suite) qui perd une substance résineuse semblable à la gomme; on a plus encore distingué des buissons d'une hauteur de 12 pieds, parmi lesquels se trouvent des mimoses curieuses, des espèces de cytisus et autres. On crut aussi apercevoir des indices d'un sol ferrugineux.

A peu près à moitié chemin du port Jackson, et à une distance assez considérable du rivage méridional du grand bras de mer, les Espagnols trouvèrent une contrée superbe. Il y avoit de l'eau en abondance; et cinq habitans de la colonie, dont les champs étoient bien cultivés, y avoient établi leur demeure. Ce sol excellent s'étend jusqu'à cinq

lieues du port Jackson, où tout d'un coup il commence à devenir stérile et pierreux. Les Espagnols virent cependant avec plaisir que quelques habitans près du port Jackson, amenoient du terreau noir sur des charrettes pour améliorer le sol.

Il résulte de ces observations que le sol de la Nouvelle-Galles méridionale change dans plusieurs endroits : il est sec, pierreux et peu fertile à Botany-Bay, moins stérile au port Jackson, et vraiment fertile à Paramatta. Quant à ces dernières contrées, on peut, avec quelque travail, parvenir à les cultiver avec plus de succès que toutes les autres parties de la colonie. Le gouvernement, de son côté, ne négligera certainement rien de ce qui peut contribuer à l'amélioration de l'agriculture et à l'augmentation de l'industrie.

Parmi les mesures qu'il faudroit prendre à cet effet, on peut compter l'emploi de l'eau de source, moyennant des pompes, l'institution de la culture des abeilles, la plantation du *smilax sassaparilla*, dont les feuilles remplacent ici le thé, et la culture d'une quantité de plantes qui fournissent de la résine et des gommes. Don Luis Née examina un arbre de cette dernière espèce, semblable à l'aloès, sur les feuilles duquel il trouva beaucoup de gomme-goutte. On doit encore ici faire mention du *dracaena draco*, qui, dans la Nouvelle-Galles, est d'une grandeur et d'une épaisseur prodigieuses, au point qu'on en

a distingué un qui avoit plus de quinze pieds de diamètre. Bornons ici nos observations sur le pays et ses productions, et faisons-en quelques-unes sur les habitans.

Pour leur forme extérieure (ce sont là les termes du rapport espagnol), nous sommes obligés d'avouer, pour rendre hommage à la vérité, que, malgré les portraits flatteurs qu'en ont publiés MM. Philipps et Hunter, nous n'avons jamais vu dans nos longs et grands voyages des êtres aussi laids qu'eux; ils ressemblent plutôt à desorang-outangs qu'à des hommes.

A l'exception d'une espèce de manteau qui couvre leurs épaules, ils sont tous, sans distinction d'âge et de sexe, absolument nus; et, sous ce rapport, ils paroissent être encore au dernier degré de la civilisation. Leurs cheveux, entrelacés de dents de kangarou, sont crépus, leurs yeux petits et rapprochés; ils ont le nez fort large et retroussé, et ont coutume d'en percer les cartilages pour y porter des plumes et des os; ils ont la bouche grande, le ventre gros, les jambes tout à fait dépourvues de mollets et d'une extrême longueur, ainsi que les cuisses, les bras et les mains; au reste, ils paroissent être d'une complexion robuste.

Le *scrotum* est gros et difforme, et les parties sexuelles de l'homme et de la femme sont extraordinairement velues. Les femmes ont les mamelles

longues et pendantes, et toutes le petit doigt de la main gauche plus ou moins coupé. La peau des deux sexes est couverte, dès sa naissance, d'une étoffe laineuse, courte et compacte, qui ordinairement est plus épaisse et plus longue sur l'échine qu'ailleurs, et qui ne disparoît qu'à l'âge viril. La peau prend alors une teinte d'un brun foncé, sans être noire, ce qui varie cependant souvent selon les couleurs et les onguents dont ils se servent.

Les femmes ont, par exemple, coutume de se peindre la figure en ponceau; elles prennent à cet effet le suc d'une espèce de lis (*xanthorhea*, Smith). On remarque, entr'autres, sur le corps des deux sexes, une quantité de raies et de lignes. Les femmes font preuve d'une lasciveté dégoûtante; et même de petites filles de huit ans paroissent déjà infectées d'une pareille dépravation. C'est avec horreur que les Espagnols s'aperçurent aussi chez eux des progrès du mal vénérien.

Cette race d'hommes mène une vie affreuse. Des arbres creux, des rochers fendus ou des cabanes de branches leur tiennent lieu de demeure; ils se nourrissent de racines, d'oiseaux et de poissons. Si un temps orageux les empêche d'aller à la pêche ou à la chasse, ils dévorent sans répugnance des cadavres à demi-pourris. Ils pêchent d'ailleurs avec tant d'adresse, et montrent tant d'agilité à la chasse, que les Espagnols se plaisoient à les regarder dans ces exercices.

Leurs barques sont faites d'écorce, et liées par derrière avec du jonc ; elles ne peuvent généralement contenir que trois personnes. Leur manière de pêcher consiste à blesser les poissons avec le harpon aussitôt qu'ils se montrent sur la surface, et puis à les aller chercher au fond, en quoi ils surpassent les meilleurs plongeurs.

Les armes qu'ils emploient à la chasse et à la guerre sont des lances, des arcs et des massues. Les lances ont huit à dix pouces de longueur, et on les jette avec une grande adresse, en les plaçant sur une planchette un peu plus courte, qu'on pose sur l'épaule gauche. Les Espagnols furent témoins qu'un pareil lancier atteint le but proposé à une distance de trois cents pas.

Les flèches sont pourvues d'arêtes pointues, et s'enfoncent plus qu'à moitié dans la plaie ; les massues enfin sont garnies des plus dures coquilles, et l'on ne s'en sert que dans les duels. Les habitans de la Nouvelle-Hollande font encore usage de boucliers d'une espèce de liége. »

Ici finit le fragment du voyage de Malaspina, qui prouve au moins les connoissances et la pénétration du naturaliste espagnol. Ce qui suit est un supplément du célèbre *Cavanilles*, qui éclaircira la courte description qu'on vient de faire des armes dont se servent les habitans de la Nouvelle-Hollande.

« Les armes des habitans de la Nouvelle-Hollande,

dit ce savant physicien, telles qu'on les voit au cabinet royal d'histoire naturelle dans la collection d'effets et ustensiles exotiques, et surtout de ceux des Terres océaniques, attestent le peu de civilisation du peuple où elles sont en usage. Sans ornement, sans le moindre embellissement, elles paroissent à peine convenables à leur but.

Leur harpon, par exemple, n'est autre chose qu'un bâton de six à sept pieds de longueur et d'un pouce de largeur, avec quatre petites barres à l'extrémité, auxquelles est attaché un même nombre d'arêtes fortes et pointues. Le bâton est d'un roseau foible et léger, et les petites barres sont au contraire d'un bois fort et lourd. Le premier paroît être d'une plante de l'espèce des monocotylédones, l'autre m'est absolument inconnu.

Les lances, qui ont neuf pieds de longueur et un pouce de largeur, sont ordinairement composées de trois pièces, dont celle du milieu est la plus longue. On attache à la pointe une arête très-forte, qui semble provenir d'un grand poisson. Le genre de bois m'est inconnu, mais j'ai remarqué que la pièce du milieu étoit beaucoup plus légère que les autres.

Quant à la machine, de laquelle on fait partir les lances, elle n'est composée que d'une planchette de trois pieds de longueur, sur un pouce et demi de largeur et deux lignes d'épaisseur, au bout de laquelle est attaché un petit

morceau de bois, semblable à une mince bordure. Si le Nouveau-Hollandais veut jeter sa lance, il appuie la planchette contre l'épaule gauche, y pose cette arme et la lance ensuite avec la main droite contre son adversaire.

Je profiterai de cette occasion où il a été question des genres de bois de la Nouvelle-Galles, pour faire une observation sur l'opinion de M. White. Selon lui, toutes les espèces de bois qui se trouvent dans ce pays, doivent aller au fond dans l'eau. Je puis cependant assurer que j'ai remarqué absolument le contraire dans sept espèces différentes, en partie des plus lourdes (comme, par exemple, l'eucalyptus robusta) que don Luis Née a rapportées de la Nouvelle-Galles. Il y a apparence que M. White n'a fait ses expériences qu'avec du bois vert. »

Qu'il nous soit permis de citer, avant de finir, encore un passage de Collins, où il parle du départ des vaisseaux espagnols. « Les officiers espagnols, dit-il, après avoir terminé leurs observations astronomiques, nous firent connoître leur dessein de s'embarquer incessamment; mais auparavant le gouverneur, et tous les officiers de la colonie, furent régalés à bord de la Descubierta; et le lendemain, à celui de l'Atrevida. Chaque fois, l'arrivée du gouverneur fut annoncée par neuf coups de canon, en arborant en même temps le pavillon; c'est ainsi qu'on fait les honneurs aux

lieutenans généraux au service de l'Espagne. Le repas fut servi à la manière espagnole, et tout y étoit en grande abondance. On porta, au bruit du canon, les toasts suivans : A la santé des deux souverains, et à la prospérité de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galles méridionale !

« Malaspina remit, pour l'ambassadeur espagnol à Londres, un paquet de dépêches qu'on devoit lui faire parvenir par la première occasion qui partiroit pour l'Europe, et l'on fit voile le 12 avril 1793. Les Espagnols ne nous apprirent jamais au juste quelle seroit la route qu'ils tiendroient par la suite, mais l'on fut instruit qu'ils comptoient être encore absens de l'Europe pendant quatorze mois, et qu'ils s'étoient proposés de visiter les îles des Amis et de la Société, ainsi que la côte méridionale de l'Amérique. »

« Comme c'étoit notre sincère désir de rendre aux étrangers leur séjour aussi agréable que possible, nous fûmes vivement pénétrés du regret qu'ils paroissoient éprouver en nous quittant. Notre cercle d'amis étoit bien borné, et il n'en étoit que plus douloureux pour nous de nous séparer de ces personnes aimables et instruites, dont nous garderons ici un souvenir éternel. Au reste, pendant leur séjour parmi nous, il régnoit la plus grande intelligence entre leurs gens et les nôtres. »

SUR M. D'ANVILLE

ET SUR

L'ÉDITION DE SES ŒUVRES COMPLÈTES.

Il y a long-temps que nous nous sommes proposé d'orner la collection des Annales du portrait de M. d'*Anville;* nous avions espéré de pouvoir l'accompagner de l'annonce de la publication de ses *Œuvres complètes,* promises par M. *de Manne.* Si notre espérance à cet égard n'a pas été remplie, la faute n'en doit point être attribuée à M. de Manne qui, fidèle à ses engagemens envers le public, a déjà fait imprimer le premier volume de cette édition, mais qui n'ose avancer dans son entreprise avant de se voir encouragé par un nombre de souscripteurs suffisant pour l'indemniser de ses dépenses. Or, croiroit-on que la collection des Œuvres complètes du plus célèbre géographe dont se vante la France, collection composée de morceaux devenus très-rares, et qu'on recherche à haut prix, n'ait trouvé, dans la propre patrie de l'auteur, que *cinquante-six* souscripteurs, tandis qu'en Allemagne et en An-

Lecerf, del. et Sculp.

Sans sortir de Paris, mesurant l'univers,
Un mortel a régné sur la terre et les mers;
Le Gange et l'Amasone et Memphis et Byzance,
Tout a subi les loix que dictoit sa science.
Ce mortel, c'est D'ANVILLE, et du Strabon français,
L'art offre au Monde ici les purs et nobles traits.

Mentelle.

gleterre *trois cent cinquante* personnes aient brigué l'honneur de coopérer à cette entreprise?

Un savant anglais qui nous demande avec impatience des nouvelles de cette édition, annoncée dans les *Annales*, ayant appris la cause qui en retardoit la publication, nous écrit ce qui suit:

« Le peu de zèle qu'on montre en France pour » les OEuvres complètes de d'Anville, semble » assez bien marquer la différence qui existe entre » la *vanité nationale* des Français et l'*orgueil patriotique* des Anglais. Qu'on parle géographie » devant un Français, absolument étranger à » cette science, il vous répétera bien haut le nom » de l'*immortel d'Anville*; il vous donnera à entendre que ce grand homme a épuisé toutes » les mines de la géographie, et n'a rien laissé à » faire à ceux qui sont venus après lui; enfin, il » vous insinuera, plus ou moins poliment, que » tous les géographes anglais, allemands, italiens » et autres, ont fort peu de mérite en comparaison » de ce Ptolomée français. C'est sur ce ton que » parlent vingt journalistes de Paris, très-persuadés, sans doute, qu'ils défendent *la gloire* de » leur pays et de leur nation. Mais quand il s'agit » de souscrire pour une édition des OEuvres de » cet « *immortel géographe français* », alors tous » ces patriotes si zélés retombent dans l'inertie la » plus complète; la *gloire nationale* n'a pas assez » d'empire sur eux pour leur arracher une foible

» somme d'argent ou seulement l'inscription de » leur nom sur une liste de souscription ; que » dis-je ? ils ne font pas même la facile dépense » de quelques phrases pour rappeler à un public » l'utilité d'une semblable entreprise et l'honneur » qu'elle feroit à la nation. Ce n'est pas ainsi que » nous agissons en Angleterre, etc., etc. »

Nous avons cherché ce que nous pouvons répondre à ces reproches.

D'abord, on pourroit dire que les deux ou trois éditions de *Guthrie* et celle de *Pinkerton* (qu'on a voulu faire passer pour deux), ont coûté au public français une somme très-considérable et presqu'en pure perte; ce qui nous rend aujourd'hui trop pauvres pour acheter les Œuvres de d'Anville, même au prix modique auquel M. de Manne nous les offre. Mais cette réponse seroit mal fondée, attendu que la partie du public qui admire Guthrie et Pinkerton est absolument différente de celle qui sait apprécier d'Anville.

Un bon et loyal Allemand a pensé que notre indifférence pour d'Anville venoit d'une source plus honorable. « Les Français, dit-il, toujours justes ap- » préciateurs du mérite des étrangers, ont sans » doute reconnu que les travaux de d'Anville sur » la géographie ancienne, partie principale de ses » œuvres, ont été surpassés, sur plusieurs points, » par les recherches modernes d'un *Mannert*, » d'un *Voss*, d'un *Brédow*. Sans doute, en lisant

» les ouvrages de ces géographes allemands, ils » croient moins avoir besoin de ceux de d'Anville. » Ce bon Allemand se trompe lourdement; il n'y a pas dix individus en France qui lisent Mannert, Brédow ou Voss : nous avons même vu l'un de nos savans journalistes affirmer gravement « qu'en Alle- » magne il n'y a pas un seul véritable géographe, » mais uniquement des *hommes écrivant sur la* » *géographie.* » Enfin, les six ou huit individus qui, en France, lisent les ouvrages allemands qu'on vient de nommer, ne sont certainement rien moins qu'indifférens pour le mérite de d'Anville. En jouissant des perfectionnemens qu'a éprouvés l'édifice de la géographie ancienne, ils sont plus que personne remplis d'admiration pour celui qui en a posé les véritables fondemens. Que dis-je ? N'est-ce pas en Allemagne qu'on a démontré que plusieurs travaux de d'Anville conservoient encore un mérite supérieur à ceux par lesquels on a voulu les remplacer; que sa *carte d'Asie*, par exemple, offre dans sa partie centrale des choses que M. Arrowsmith a mal fait de changer? N'est-ce pas en Allemagne qu'on a le mieux profité du Mémoire de d'Anville sur *les Sources du Nil*, en examinant jusque dans les moindres détails toute la relation de *Bruce* (1)? N'y cite-t-on pas avec respect son immortelle *Description de l'Egypte*, sa *Notice de la Gaule*, quoique susceptible d'amélio-

(1) Voyez l'Afrique de *Bruns*.

rations; son excellent Mémoire sur l'*Euphrate et le Tigre*, ses curieuses Recherches sur les *Antiquités géographiques de l'Inde*, ses Mémoires sur *la mer Caspienne*, sur *le lac Asphaltite*, sur *Jérusalem*, *Constantinople* et *Rome*, sur *le golfe d'Ambracie*, sur l'*expédition de l'empereur Héraclius?* Si Mannert a trouvé d'Anville en défaut à l'égard des côtes méridionales de l'Arabie heureuse et de la position du fameux *cap Syagros*, il ne relève ces imperfections qu'avec les plus grands ménagemens. Si l'ouvrage intitulé *Etats formés de l'Empire Romain*, ne se trouve plus au niveau de la science, la faute en est sans doute aux Allemands, aux *Gatterer*, aux *Thunmann*, et autres, qui ont donné une face nouvelle à la géographie du moyen âge; mais ces savans ne manquent jamais l'occasion de rendre justice à leur illustre maître. Enfin, pour tout dire en un seul mot, le *Traité des Mesures itinéraires des anciens* est regardé en Allemagne comme le code de la géographie ancienne, susceptible à la vérité de quelques corollaires; tandis qu'en France les sectateurs exclusifs d'un certain système, pleins de confiance dans leurs *stades astronomiques*, ne daignent presque pas faire attention aux opinions contraires de d'Anville, qui méritoient au moins l'honneur d'une réfutation.

Certes, ce ne sont point les hommes familiers avec l'érudition allemande, qui entretiennent le

public dans son indifférence pour la mémoire de d'Anville.

Nous pensons que la véritable cause de cette disposition du public, doit être cherchée dans les fausses idées qu'on répand sur la nature et le rang de la géographie considérée comme science. Il y a des savans, il y a des ignorans également zélés pour décrier cette branche des connoissances humaines. Selon quelques dessinateurs de cartes, il ne devroit être question en géographie que des longitudes et latitudes; tout ce qui, dans le tableau moral et historique, intéresse le sentiment et élève l'ame, n'est à leurs yeux qu'une parure étrangère par laquelle des *charlatans* usurpent cette faveur publique, qui devoit être réservée exclusivement à des dissertations sur la projection *stéréographique, conique, cylindrique* et autres. Les gens de lettres vont à l'autre extrême : ils ne veulent admettre dans la géographie que les parties historiques, les détails susceptibles d'être traités en style élégant et fleuri. C'est ainsi que chaque classe de savans a ses préjugés à part sur la géographie qui, étant une *science mixte*, offre naturellement beaucoup de parties dans lesquelles les hommes, étrangers à l'ensemble de la science, se croient des juges compétens. Mais au moins, les erreurs des hommes instruits peuvent se corriger. Que faire, au contraire, avec ces gens

qui ne voient dans toutes les sciences que la *partie scolastique*, qui ne trouvent d'admirable que les abrégés élémentaires, et qui, mesurant tout à leur toise, s'imaginent que la géographie n'est qu'une *étude d'enfant*, parce qu'en effet eux-mêmes ils ne savent pas plus de géographie qu'ils n'en ont appris dans leurs classes? Aux yeux de ces gens, un misérable *Dictionnaire de Vosgien*, ou un *Abrégé de Guthrie*, mérite plus d'attention que le mémoire le plus savant sur un point obscur de géographie ancienne, ou que l'analyse géométrique d'une projection nouvelle, ou la description topographique d'un canton inconnu.

Voilà la classe d'écrivains qui a nui à la publication des Œuvres de d'Anville; voilà les gens qui, dans leurs sots éloges, réunissant indistinctement les ouvrages de ce savant et les *Abrégés de Pinkerton*, ont fait oublier au public les idées justes et exactes qu'il devoit se former d'une collection des *Œuvres Géographiques*. Il ne s'agit point d'enseigner *aux petits enfans* où étoit situé Babylone, et quelles étoient les frontières de la Gaule; il n'est pas non plus question d'amuser *les grands enfans*, en leur dépeignant des cascades, des glaciers, des cavernes, des jardins et des palais. C'est une suite de recherches savantes sur diverses questions de géographie, que les Œuvres de d'Anville doivent présenter à ceux qui étudient cette science pour elle-même. Les

Mémoires et les Traités de d'Anville sont indispensables pour les savans. Les uns contiennent des vérités encore utiles; les autres renferment des erreurs savantes, dont la connoissance peut conduire à des recherches plus heureuses; ceux-là offrent de grands résultats; ceux-ci nous montrent, par l'exemple, la vraie méthode pour parvenir à des résultats : tous ils sont précieux, et tellement recherchés des amateurs, qu'un volume coûte de 12 à 24 francs, et au-delà. Dans la collection, on les aura à un prix inférieur de deux tiers. Voilà le vrai point de vue sous lequel on doit envisager l'édition de d'Anville, par M. de Manne. Puissent ces mots, que nous écrivons à la hâte et dans la chaleur du premier sentiment, rappeler l'attention et la faveur du public sur une entreprise qui en est parfaitement digne!

BULLETIN
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE.
N° XXX.

CORRESPONDANCE critique sur l'Histoire et la Géographie.

VI.

EXTRAIT D'UNE DISSERTATION SUR L'ILE DE SAINT-JEAN DE LISBOA, PAR M. ÉPIDARISTE COLLIN, DE L'ILE-DE-FRANCE.

L'île de Saint-Jean de Lisboa, dont les habitans des Indes orientales s'entretiennent journellement, existe-t-elle ? Cette question a occupé la Société d'émulation de l'Ile-de-France, qui pensoit avec raison que, dans le cas où cette île se retrouveroit, sa proximité supposée de cette colonie devoit, sous tous les rapports, nous la rendre très-intéressante, puisqu'en étendant la culture coloniale, elle augmenteroit nécessairement notre commerce, et nous ouvriroit de nouvelles sources de richesses et de jouissances. La Société s'empressa donc de rassembler tous les renseignemens qui pouvoient jeter quelque clarté sur l'existence de Saint-Jean de Lisboa. Un de ses membres qui se trouvoit alors à l'île Bonaparte (en 1805), ob-

tint de madame veuve *Adrisse Desruisseaux* la communication des matériaux que possédoit feu son mari, qui, en 1787, avoit formé le projet d'en faire la découverte. Il envoya encore à la société un Mémoire fort ancien, trouvé dans les archives de l'intendance, sur la relâche qu'un nommé *Boynot* fit dans l'île de Saint-Jean de Lisboa, ainsi que quelques autres articles précieux. La Société, de son côté, recueillit tous les détails qui avoient servi aux navigateurs qui ont vainement cherché cette île; elle se procura les journaux de leurs expéditions; elle trouva aussi dans les cartes de la direction du génie *un plan de Saint-Jean de Lisboa*, dont elle ne put connoître l'origine; les anciens registres du conseil supérieur furent consultés et fournirent encore des notions nouvelles. Quelques personnes qui prennent un vif intérêt à la prospérité de leur pays et à l'accroissement des lumières, lui ont fait également parvenir des renseignemens nombreux et importans. Cette masse de matériaux se trouvoit la plus complète que l'on eût réunie sur l'île de Saint-Jean de Lisboa, et la Société nomma une commission, dont M. Epidariste Collin fut membre, pour les examiner et lui en faire un rapport; mais malgré l'attention et les soins que l'on mit à discuter ces pièces, on n'en put tirer aucune conséquence naturelle, tant il y avoit de contradictions et de différences entr'elles. La commission pensa qu'il étoit impossible d'établir un travail solide sur de telles bases; elle l'abandonna, et c'est alors que M. Collin hasarda quelques conjectures sur Saint-Jean de Lisboa, dans une dissertation qu'il lut à la Société d'émulation le 13 janvier 1806. Ce savant a bien voulu nous en communiquer l'extrait suivant :

« Mon opinion, aux yeux de bien des gens, passera sans doute pour singulière et erronée; mais il a semblé à

plusieurs personnes qui ont eu connoissance de ma dissertation, que l'hypothèse que j'établissois à l'égard de cette île extraordinaire, contenoit la vérité. Les bornes que je me suis prescrites dans cet extrait m'empêchent de développer tous les motifs de mon opinion. Je vais seulement indiquer la marche que j'ai suivie, et mettre le lecteur instruit à même de prononcer sur la solution que je donne à ce problême important.

» J'ai essayé de prouver 1° que les Portugais ont formé un établissement à l'île de Saint-Jean de Lisboa, qu'ils ont ensuite évacué pour se rendre à Patte sur la côte d'Afrique; 2° que les recherches faites pour retrouver cette île entre les 23° et 30° degrés de latitude australe, indiquent qu'elle n'existe point sur ces parallèles; 3° que l'île n'a pu être détruite par un tremblement de terre; 4° enfin, qu'en comparant la description qu'on nous a laissée de Saint-Jean de Lisboa, avec celle d'une autre île encore très-connue, ces deux îles n'en sont qu'une.

» Après quelques digressions sur le voyage de Gama, sur l'ancien système de colonisation des Portugais dans l'Inde, et sur le silence de la plupart des historiens à l'égard de Saint-Jean de Lisboa, j'établis qu'au moment où les Hollandais montrèrent dans ces parages leur pavillon victorieux, le Portugal avait trop de colonies pour pouvoir espérer de les conserver, et que cette puissance sentit la nécessité urgente de rallier ses forces, afin de résister au moins sur quelques points à ses heureux vainqueurs. C'est en se conformant à ce système, que l'île de Saint-Jean de Lisboa fut évacuée, et que ses habitans ont été emmenés à *Patte*, sur la côte de Zanguebar.

» Il existe parmi les chartes déposées à Mozambique, le procès-verbal d'évacuation et l'inventaire des effets

transportés de cette île à la côte d'Afrique; ces pièces sont authentiques, et leur existence ne peut être mise en doute. Pendant mon séjour à Mozambique, mes efforts pour en prendre connoissance ont été infructueux, mais le secrétaire du gouvernement m'a assuré qu'elles faisoient partie des archives, et plusieurs personnes, tant à Mozambique qu'à l'île de France, peuvent certifier de l'existence de ces pièces.

» Or, puisqu'il existe un procès-verbal d'évacuation, puisqu'il existe encore un inventaire des objets qu'on retira de Saint-Jean de Lisboa, il faut en conclure que cette île a réellement existé, et que les Portugais y ont eu une colonie dans le XVIIe siècle.

» Cependant on pourra encore, malgré les deux pièces dont je viens de parler, nier l'existence de Saint-Jean de Lisboa au moyen du raisonnement que voici : « Les » gouverneurs que la cour de Portugal envoie ordinai- » rement dans ses colonies sont des gentilshommes rui- » nés, qui, ne restant en place que pendant un temps » limité, profitent toujours de tous les moyens de faire » une fortune rapide; pourquoi ne voudriez-vous point » qu'ils eussent supposé l'existence d'une colonie pour » s'approprier les dépenses qu'on devoit nécessairement » y faire ? Cela s'est vu, cela peut donc être arrivé pour » Saint-Jean de Lisboa ».

» Je répondrai que si Saint-Jean de Lisboa n'eût existé que pour accroître la fortune de quelques gouverneurs, son nom, loin de se conserver jusqu'à nous, se seroit perdu depuis long-temps. Les gouverneurs eussent eu intérêt de cacher au vulgaire ce nom supposé, puisque s'il eût été su, le charlatanisme, exposé au grand jour, les auroit mis dans le cas d'être sévèrement punis; mais nous voyons, au contraire, que Saint-Jean de Lisboa

étoit alors aussi connu que l'île Rodrigue, par exemple, l'est aujourd'hui de tous les navigateurs.

» Les plus anciennes cartes, celles de Texeira, de Vankeulen, de Letters, etc., placent cette île différemment, mais entre les 27° et 30° degrés de latitude.

» Les renseignemens nombreux qui m'ont été fournis, lui assignent aussi mille positions, et Boynot, dans le mémoire que j'ai cité, la met par 27° 30', et par 75 de longitude est du méridien de l'île de Fer.

» L'on voit que si une de ces positions étoit exacte, cette île se rencontreroit sur la route des vaisseaux qui, d'Europe, vont aux Indes, à Batavia, à la Nouvelle-Hollande, et quelquefois à l'Ile-de-France.

» Supposons un moment que cette île gise entre les 27° et 30° degrés de latitude australe. Est-il probable que depuis deux siècles quelques navires ne l'ayent vu, et n'ayent déterminé invariablement sa position ? Non, sans doute. Pourtant on a fait des expéditions pour la trouver, et parce que les recherches ont été infructueuses, on a cru que l'on s'étoit mal pris pour chercher cette île.

» M. de Kerguelen, dans ses deux voyages à l'île que les Français ont nommée *Terre de Kerguelen*, et que le capitaine Cook a prétendu appeler *Ile de Désolation*, a cherché vainement Saint-Jean de Lisboa. L'infortuné Marion est aussi allé à sa découverte sans avoir eu plus de succès. Je vais parler d'une expédition dont on devoit attendre le résultat le plus avantageux, et qui cependant confirme que cette île ne gît point dans les parages où l'on croyoit la trouver.

» En 1772, M. de *Saint-Félix*, alors lieutenant de vaisseau, partit de l'Ile-de-France à la fin de juin, montant la corvette *l'Heure du Berger*, ayant sous ses ordres le brick *la Curieuse*. Il remonta jusqu'au 69° degré de

longitude orientale de Paris, en parcourant successivement les parallèles compris entre le tropique et le 30e. degré de latitude. Ces corvettes avoient le soin de se conserver à une distance de trois lieues, ce qui leur faisoit observer un espace de dix à douze lieues, et elles mettoient en panne toutes les nuits. Elles relâchèrent, le 9 septembre, à Madagascar, sans avoir eu le moindre indice de terre.

» Il arriva plusieurs fois que l'on cria *terre*, à bord d'une des corvettes. M. de Saint-Félix, cherchant à éviter les reproches qu'on auroit pu lui faire un jour, porta la complaisance jusqu'à courir sur cette terre fantastique, et les équipages désabusés virent toujours qu'un nuage trompeur avoit été cause de leur erreur.

» Ce voyage fait avec tant d'exactitude et par un officier dont les talens sont si connus, auroit dû suffire pour prouver que Saint-Jean de Lisboa n'existe point dans sa position où les anciens navigateurs l'ont placée.

» Cependant on essaya encore de la retrouver, et sans parler de l'expédition de M. Forval en 1780 et de quelques autres entreprises faites depuis la révolution, je chercherai à détruire les conséquences d'un fait avancé par M. Gauthier. Ce marin estimable dit avoir eu connoissance dans sa croisière d'une grande quantité d'oiseaux, ce qui suppose ordinairement la proximité de terre. Je sais que la direction que les oiseaux suivent au coucher du soleil, indique toujours la terre; mais M. Gauthier ne dit point dans son journal qu'ils se soient dirigés vers un point plutôt que vers un autre. Un simple banc de poissons pouvoit donc être l'objet qui rassembloit ces oiseaux en si grande quantité.

» Parmi les personnes qui croient à l'existence de Saint-Jean de Lisboa, il n'en est point qui assurent y être

descendu; mais on leur a dit seulement dans leur enfance que *tel* et *tel* y avoient abordé. D'autres, mais en bien petit nombre, prétendent avoir vu cette île en passant. Les renseignemens que j'ai eus sous les yeux sont remplis de ces assertions hasardées et qui diffèrent extrêmement entr'elles, tant sur la longitude de l'île que sur l'aspect qu'elle présente au navigateur. Je suis convaincu que si ces dernières personnes veulent se donner la peine de pointer leurs routes, en ayant égard à toutes les circonstances de leur voyage, elles se trouveront avoir eu connoissance de la partie la plus méridionale de Madagascar, qui offre des pointes avancées en mer et dont l'aspect est souvent fort différent.

» On est obligé de convenir que toutes les expéditions faites depuis quarante ans pour retrouver Saint-Jean de Lisbon, et le passage fréquent des navires de toutes les nations, prouvent que cette île n'existe point dans les parages où l'opinion vulgaire la place.

» Ici on me dira sans doute : « Il est probable que l'île » n'est point dans la position fixée par les anciens géo- » graphes; mais parce qu'on ne la trouve plus, faut-il se » persuader qu'elle n'ait jamais été? Un volcan, un trem- » blement de terre, peuvent l'avoir fait disparoître de la » surface du globe, et peut-être qu'aujourd'hui les vais- » seaux sillonnent l'espace qu'elle occupoit autrefois ».

» Certes, si un tremblement de terre avoit fait disparoître entièrement Saint-Jean de Lisbon, il faudroit croire que ce fléau ait été unique dans son espèce. Comment donc seroit-il resté inconnu? Le tremblement de terre qui, en 1755, bouleversa totalement la ville de Lisbonne, mais *sans anéantir son territoire*, se fit sentir le même jour jusqu'aux extrémités de l'Europe. Au même instant où cette scène effroyable se passoit en Portugal, l'Afrique étoit pareillement ébranlée : les villes de Fez et de Me-

quines dans le royaume de Maroc, éprouvèrent un renversement presque total. Plusieurs vaisseaux, en revenant des Indes occidentales, ressentirent en pleine mer des secousses violentes et extraordinaires; les îles Açores furent en même temps vivement agitées, et ce fut encore vers cette époque que la ville de Quito fut entièrement détruite, et l'on voudroit que l'île de Saint-Jean de Lisboa soit abîmée dans les flots, sans que Madagascar, la côte d'Afrique, l'Inde même n'aient ressenti au moins une secousse légère dans un si terrible déchirement de la nature!

» Consultez tous les historiens, ouvrez tous les journaux, vous ne verrez aucun trait qui ait rapport à ce prétendu tremblement de terre, ce qui fait justement présumer qu'il n'a pas eu lieu, et que Saint-Jean de Lisboa doit exister encore.

» Dans ce dernier article de ma dissertation, je cherche à prouver que Saint-Jean de Lisboa existe encore, non pas dans la position où l'ont mis les anciens géographes, mais bien dans la place qu'occupe une île très-connue.... L'Île-de-France.

» Tous les anciens auteurs se sont accordés à écrire que l'île de Saint-Jean de Lisboa a deux bons ports et d'excellentes eaux, qu'elle est bien boisée, qu'on y trouve beaucoup de cochons et de chèvres sauvages, une grande abondance de gibier et de fruits, et que cette île peut avoir trente lieues de tour.

» *Boynot* dit qu'on y trouve une grande anse que forme un port avec une petite île au milieu, qu'on y voit plusieurs montagnes boisées assez hautes, mais une surtout plus remarquable; que le pays est arrosé de plusieurs rivières, mais qu'aucunes ne sont navigables; enfin, qu'il est rempli de gibier, de lièvres, de cochons sauvages, et que l'île a de trente à trente-cinq lieues de circonférence.

» Un voyageur qui n'auroit fait, pour ainsi dire, que descendre à l'Ile-de-France, et à qui on en demanderoit une description, ne la feroit-il point telle que celle que nous a laissée Boynot ?

» L'anse dont il parle, n'est-elle pas aujourd'hui le port impérial ? L'île du milieu n'est-elle point l'île la Passe ? La montagne remarquable ne fut-elle pas appelée depuis *le Piton du Bambou ?* Avons-nous une rivière navigable ? Nous possédons encore les animaux dont Boynot nous donne les noms, et dans le plan trouvé aux archives du Génie, on reconnoît facilement la configuration (très-grossière il est vrai) de l'Ile-de-France.

» Enfin, pour admettre que ces deux îles n'en font qu'une, il n'y a qu'une objection forte qu'on pourroit m'opposer ; c'est celle qu'on tireroit de la différence des latitudes.

» Cette différence entre les deux îles est trop considérable, me dira-t-on, pour présumer que ce soit la même ? Cette objection, embarrassante au premier abord, cesse bientôt de l'être. N'avons-nous pas vu toutes les anciennes découvertes des Espagnols dans l'océan Pacifique, se retrouver successivement dans les divers voyages des navigateurs modernes autour du monde, à une *latitude* souvent bien différente de celle qui leur avoit été donnée ?

» D'ailleurs, n'étoit-il point de la politique des Portugais, ainsi que je le fais pressentir dans ma dissertation, d'assigner à cette île une latitude trompeuse, en la plaçant où elle n'étoit pas, afin de persuader aux Hollandais que son existence étoit chimérique ? Ceux-ci devinèrent le stratagême, et ne s'abusèrent point sur une position fixée faussement à dessein.

» Ne seroit-il pas encore possible qu'une erreur d'un géographe dans les chiffres de la latitude, erreur qui aura été répétée par les autres, ait changé la latitude de 19 en celle de 29 ?

» Boynot, que j'appelle encore à mon secours, prétend être descendu dans cette île, retournant au fort Dauphin à Pondichéry, ce qui abrégea beaucoup sa route. Il avoit embarqué deux flibustiers avec lui, auxquels il avoue devoir la connoissance de cette île. Or, si Saint-Jean de Lisboa eût été placé par 28 degrés de latitude, est-il probable qu'en partant du fort Dauphin, Boynot eût fait une route opposée, pour ainsi dire, à celle qu'il devoit tenir pour arriver plus tôt dans l'Inde? Non; mais Boynot eut connoissance de l'*Ile-de-France*, ce qui abrégea sa route.

» J'avance encore dans ma dissertation d'autres faits qui viennent affermir mon hypothèse; et je termine par dire que l'île de Saint-Jean de Lisboa où les Portugais ont formé jadis une colonie, ne peut avoir existé par 24 à 30 degrés de latitude; que les recherches faites à cet égard et le passage continuel des vaisseaux de toutes les nations prouvent assez ce fait, et je conclus que les descriptions que nous avons de Saint-Jean de Lisboa, et les faits que j'ai cités, sont suffisans pour faire conjecturer que *Saint-Jean de Lisboa* et l'*Île-de-France* ne sont qu'une seule et même île. »

Note du Rédacteur des Annales. Nous adopterions sans hésitation l'ingénieuse hypothèse de M. Collin, s'il y avoit moyen d'écarter une objection que ce savant n'a pas prévue. Les cartes du seizième siècle indiquent distinctement les Iles-de-France et de Bonaparte sous les noms portugais de *Mascareinas* et *Santa-Apollonia* ou *Apolline;* au-dessous de cette dernière, à 26 degrés de latitude, et plus près de Madagascar, se trouve *San-Juan de Lisboa.* Il faudroit donc supposer dans ces cartes une double erreur, pour admettre l'hypothèse de M. Collin. Peut-être San-Juan de Lisboa n'est-elle qu'une des petites îles jointes à la côte de Madagascar.

VII.

DEUXIEME LETTRE SUR LE VOYAGE DE M. MILLIN DANS LES DÉPARTEMENS DU MIDI.

Beaucaire, 25 octobre 1809 (1).

MONSIEUR,

Un voyage assez long, que j'ai fait en Provence, ne m'a pas permis de vous adresser plus tôt la suite de mes observations sur l'ouvrage de M. Millin. On lit dans cet auteur estimable, tome 3 pag. 427 :

« C'est le préfet, accompagné des membres du conseil » de département, et du corps municipal de Beau- » caire,..... qui fait l'ouverture de la foire. Le cortége, » éclairé par des torches, passe à cheval, le 21 au soir, » dans les principales rues de la ville..... et le préfet » annonce, au son d'une musique militaire, que les » marchands peuvent jouir du droit *de franchise*. »

Il seroit difficile de réunir plus d'erreurs en aussi peu de mots. Jamais le préfet, jamais les membres du conseil de département n'ont assisté à cette cérémonie. Elle se fait en plein jour; et le cortége, à la tête duquel se trouve le maire, va modestement à pied. Enfin, on n'annonce pas aux marchands qu'ils peuvent jouir du droit de franchise, parce que, depuis 1790, il n'y a plus de franchise.

(1) Nous avons retenu cette lettre depuis cinq mois; nous espérions de la voir ensevelie dans notre porte-feuille; mais les instances réitérées et pressantes de plusieurs de nos abonnés, demeurant à Beaucaire, nous forcent à la publier.

On remarque dans le même ouvrage, p. 420 :

« Les bateaux du Haut-Languedoc, de Bordeaux, de » la *Bretagne* et *de plusieurs ports de l'Océan*, arrivent à » Beaucaire, par le canal de communication des Deux-» Mers. »

On n'a jamais vu à Beaucaire de bateaux venant de la Bretagne et des ports de l'Océan ; la forme de ces bateaux et leur mâture ne leur permettent pas de naviguer sur le canal de communication des Deux-Mers, où l'on ne voit guère que des barques à fond plat et d'une construction particulière.

M. Millin ajoute, p. 430 :

« *Les franchises* de la foire ne *sont* réellement accor-» dées que pour trois jours ; mais on a trouvé le moyen » d'en prolonger le temps, en ne regardant pas les fêtes » de Sainte-Madeleine et de Saint-Jacques comme des » jours utiles..... En 1769..... M. l'intendant trouva » moyen d'obtenir un jour de plus..... Depuis ce temps » la foire dure six jours. »

Tout cela étoit en partie vrai avant la révolution ; mais en 1790, la durée de la foire fut fixée à sept jours, et le décret impérial du mois de janvier 1807, est entièrement conforme, à cet égard, aux lois rendues depuis la destruction des franchises et des privilèges.

On lit encore, p. 426, note première :

« Louis XIII a pourtant établi, sur toutes les mar-» chandises, un droit de réappréciation : ce droit étoit » réduit à un abonnement de quinze cents livres par » an. »

M. Millin confond ici le droit d'abonnement et celui de réappréciation. S'il eût lu attentivement le Traité historique sur la foire de Beaucaire, qu'il cite pag. 425, il y eût vu que le droit d'abonnement établi en 1621, ne

subsista qu'en 1634; qu'à cette époque il fut remplacé par le droit de réappréciation. S'il eût ensuite fouillé dans l'Encyclopédie méthodique, Dictionnaire du commerce, tome 2, p. 443, il se fût assuré que le droit de réappréciation produisoit 25,000 liv. par an. Le même ouvrage, Dictionnaire des finances, article Beaucaire, lui eût appris que le droit d'abonnement rétabli en 1702, tomba bientôt en désuétude, et qu'en 1775 il y avoit plus de quarante ans qu'on ne l'avoit perçu.

On lit enfin, p. 418:

« Celui qui fait l'entreprise des cabanes du champ de » foire en retire un produit considérable, attendu le haut » prix qu'il met à leur location. »

Le gouvernement retire depuis long-temps le produit du bail à ferme du champ de foire. Le fermier n'a pas le droit de mettre un prix à la location des cabanes; ce prix est fixé par le bail et n'a pas varié depuis un assez grand nombre d'années.

Tous les détails que nous donne le célèbre académicien, me faisoient espérer de trouver dans son ouvrage un tableau fidèle des avantages de la foire de Beaucaire, et de l'influence qu'elle peut avoir, tant sur le commerce intérieur de la France que sur les rapports commerciaux de cette puissance avec les nations étrangères. Mon attente a été trompée; M. Millin a cru plus utile de nous dire, p. 422:

« Que les filles publiques se rendent ordinairement à » Beaucaire, de Nîmes, de Marseille, d'Avignon et des » autres villes voisines; qu'il y en a pour tous les goûts, » pour tous les états et à tous les prix; que les unes feignent de vendre de la petite mercerie ou des rafraîchissemens; que les autres, logées dans les quartiers » les plus éloignés, y attirent les porte-faix, etc. »

Il a préféré de nous apprendre, p. 425, 426 :

« Que sept ou huit bohémiens, cantonnés à l'extré-
» mité du pré opposé au Rhône, près de la montagne,
» sous un abri formé de quelques branches d'arbres,
» font une cuisine de Lucifer; et que les plus pauvres
» mendians vont y chercher, pour quelques sous, des
» alimens dignes de ceux qui les préparent et de ceux
» qui s'en nourrissent. »

Il a trouvé nécessaire de nous instruire aussi, p. 423: qu'à la foire de Beaucaire, « les médecins y soignent » les malades, les chirurgiens y pansent les blessés..... » et l'apothicaire y débite ses drogues, etc., etc. »

Ces dernières vérités sont certainement incontestables et n'ont pas besoin de commentaire (1). Il n'en est pas de même de ce que dit notre voyageur, lorsqu'il ajoute, page 427 :

« Que le jour de Sainte-Madeleine on célèbre une
» messe en musique avec toute la pompe possible; que
» cette messe est suivie d'une procession dans laquelle
» on portoit autrefois solennellement une statue de la
» sainte, en argent massif; mais qu'on se contente *au-*
» *jourd'hui* d'une image de bois doré; et que tous les
» corps assistent à cette cérémonie, et la rendent plus
» imposante. »

Lorsqu'il assure, p. 416, 417 :

« Que les marchands de laine et les drapiers doivent
» loger alternativement dans la Grande rue et dans la
» rue Haute; que les baux qu'on leur fait sont confor-
» mes à cette disposition; et qu'ainsi la même maison

(1) Ces détails, dans le cadre où M. Millin les a placés, n'offrent point cet air ridicule que notre correspondant leur prête en les isolant. (*N. d. R.*)

» est louée à des drapiers pour 1803, 1805, 1807, et à » des marchands de laine pour 1804, 1806, 1808, »

Je suis forcé de m'écrier que rien de tout cela n'existoit à l'époque du voyage de M. Millin.

Ces nombreuses erreurs sont, ainsi que je l'ai observé dans ma première lettre, une suite de la confiance accordée par le savant voyageur, à des ouvrages apocryphes ou bien à des ouvrages imprimés long-temps avant la révolution. Les premiers lui ont dit ce qui n'a jamais existé; les autres lui ont appris ce qui n'existe plus. Je l'invite donc à refaire entièrement l'article de Beaucaire. Je l'engage surtout à citer des autorités plus graves que le petit poème burlesque, en vers languedociens, intitulé *l'Embarras de la fieire de Beaucaire*, et à ne pas parler des franchises de cette foire mémorable, ainsi qu'il l'a fait, pages 427, 430, 431, parce que tout le monde sait très-bien qu'il n'existe aujourd'hui de franchises pour aucune foire de l'empire.

J'ai l'honneur d'être, etc.

ISIDORE DE FORTIS,
Ancien officier de Marine.

VIII.

EXAMEN DES DÉCOUVERTES FAITES EN AFRIQUE, DE M. DONOVAN.

Londres, 16 janvier 1810.

Au Rédacteur des *Annales*, etc.

..... Les bruits répandus par quelques journaux sur le grand voyage de M. Donovan à travers l'Afrique australe, ont encore besoin de confirmation. Je ne suis pas en état, Monsieur, de vous fournir à ce sujet aucun

éclaircissement positif. Voici l'extrait fidèle des articles publiés dans le *Literary Panorama*, et qui paroissent contenir tout ce qu'on sait à l'égard des entreprises de ce voyageur.

Cap de Bonne-Espérance, 24 mai 1809.

« Il y a environ dix mois que M. Donovan, lieutenant du 33e régiment d'infanterie, M. Cowan, aide-chirurgien, et douze Hottentots quittèrent cette ville, avec l'intention de pénétrer, s'il étoit possible, par terre jusqu'à *Mozambique*. — Si cette entreprise réussit, elle surpassera tous les voyages d'Afrique connus jusqu'ici, la route que les nouveaux voyageurs doivent tenir traversant des pays *totalement inconnus aux Européens* (1). — On reçut la semaine dernière des lettres de ces messieurs qui avoient deux mois de date. — A cette époque, ils s'étoient avancés *deux fois plus loin qu'aucun autre voyageur, leurs lettres étant datées du 24e degré de latitude sud, et du 28e degré de longitude est* (2). — Il paroît, par les renseignemens qu'ils avoient reçus, que, dans douze ou quatorze jours, en continuant leur route vers le nord-est,

(1) On n'a qu'à regarder la carte de l'*Afrique australe*, dans l'atlas du *Précis de la Géographie universelle*, pour se convaincre du peu de justesse de cette expression. Les contrées occupées par les diverses tribus des *Betjouanas* ou *Bouschouanas*, s'étendant depuis le 26e jusqu'au 20e degré de latitude, joignent, à peu de chose près, les pays des Hottentots au Monomotapa. Toutes ces contrées étoient donc *connues*, quoiqu'imparfaitement. (*N. d. R.*)

(2) En cherchant sur la carte le lieu correspondant à cette longitude et latitude, on trouve la peuplade betjouane des *Mouroulhong* et des *Choja*, déjà placée sur la carte précitée, d'après la relation de M. Lichtenstein; voyez les *Annales des Voyages*, V, 351 sqq. Ainsi, les voyageurs anglais n'avoient dépassé que d'une trentaine de lieues le village de *Litakou*, déjà connu par l'expédition de MM. Trutter et Sommerville, extraite par Barrow. Toutes leurs

ils comptoient arriver à un endroit où les blancs ont coutume de venir de *Mozambique* (plus probablement de *Sofala*) pour trafiquer; de sorte qu'il y a tout lieu d'espérer que cette entreprise périlleuse sera heureusement exécutée. — Le pays dans lequel ils se trouvoient alors est fertile; la seule découverte d'importance qu'ils paroissent avoir faite à la date de leurs lettres, est celle de *chameaux sauvages*, qu'on ne connoissoit pas encore comme habitans de l'*Afrique méridionale*. — Cette découverte inattendue pourra devenir très-avantageuse à cette colonie, où, dans plusieurs endroits, le voyageur fait quatre ou cinq journées de chemin sans trouver une goutte d'eau; et considérant la force du *chameau*, qui porte des fardeaux considérables, cet animal utile remplacera peut-être ces énormes charrettes que huit, dix, et même seize bœufs, ont bien de la peine à traîner sur les routes sablonneuses et rocailleuses du Cap. — Il sera probablement difficile, au moins pour quelque temps, de juger des autres avantages que cette colonie pourra retirer de cette expédition. »

DEUXIÈME LETTRE.

« Dix-huit mois après le départ du détachement sous les ordres du capitaine *Donovan*, on fut instruit au Cap de son arrivée à *Lootako* (Litakou), village très-considérable, découvert depuis quelques années, et parfaitement décrit dans le Voyage de M. *Barrow* à la Cochinchine. On ignoroit depuis ce qu'étoient devenus les voyageurs, et on commençoit à craindre pour leur existence, lorsque le gouverneur du Cap a reçu la nouvelle de leur arrivée dans le voisinage des établissemens portugais,

découvertes semblent donc se borner à une confirmation de la description des contrées des Betjouanas, donnée dans les *Annales des Voyages*. (*N. d. R.*)

situés sur la côte de *Mozambique* (1). Il paroît que dans un espace de plus de mille lieues (*leagues*) qu'ils ont parcouru (2), et qu'*aucun Européen n'avoit visité avant eux* (3), ils n'ont pas rencontré un seul peuple dans l'état vraiment sauvage. Ils ont été reçus, partout, avec cordialité, et le pays leur a fourni des chameaux et des dromadaires. — Ils ont été singulièrement frappés de la forme des habitations, de leur propreté, de la manière dont elles étoient meublées, et du système d'esclavage qui existe dans cette partie intérieure de l'Afrique (4). — Ces voyageurs alloient se mettre en route pour la ville de *Mozambique*, où le gouvernement se proposoit d'envoyer un bâtiment pour les ramener au Cap. — Le commandant de cette expédition, M. Donovan, est le fils d'un riche particulier du comté de Wexford. Il a environ vingt-cinq ans et six pieds de haut. Il jouit d'une constitution robuste, et est excellent dessinateur (5).

(1) En examinant la direction de la route de ces voyageurs, il est évident que, pour arriver à la ville même de Mozambique, ils ont dû passer par le Monomotapa, pays rempli de postes portugais. Or, ce pays ne peut pas être considéré comme inconnu. Il est plus probable qu'ils n'ont été qu'à Sofala. (*N. d. R.*)

(2) L'expression, *mille leagues*, est très-équivoque; si ce sont des lieues marines, cette mesure nous conduiroit jusque sous l'équateur. Il est donc probable qu'il ne devroit être question que de milles anglais. (*N. d. R.*)

(3) Nous avons déjà dit que ces contrées avoient été en grande partie visitées, et qu'elles étoient connues en gros par la relation de M. Lichtenstein. (*N. d. R.*)

(4) Il seroit difficile d'admettre cet état de civilisation et de mœurs pacifiques plus au nord que le Monomotapa, attendu que les anthropophages les plus cruels, nommés *giagas*, demeurent entre le Congo et le lac Maravi. (*N. d. R.*)

(5) Le voyage de M. Donovan peut avoir des résultats intéressans; il peut même offrir quelques découvertes importantes. Mais il ne semble pas s'étendre aussi loin que les relations exagérées des journaux ont fait présumer. (*N. d. R.*)

Précis de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du Monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du Globe; précédée de l'Histoire de la Géographie chez les Peuples anciens et modernes, d'une Théorie générale de la Géographie Mathématique, Physique et Politique; accompagnée de Cartes, de Tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une Table alphabétique des noms de Lieux; par M. Malte-Brun.

(Deuxième et dernier extrait.)

Il nous reste à faire connoître cet ouvrage sous le rapport du *style*; on sait assez que c'est le côté le plus foible des livres de Géographie qu'on avoit publiés jusqu'à présent; leurs auteurs sembloient s'être donné le mot pour justifier l'opinion de Pomponius Mela, qui déclare la Géographie peu propre à recevoir les ornemens de l'éloquence. Quelques citations mettront les lecteurs des *Annales des Voyages* à même de juger si M. *Malte-Brun* s'est écarté avec succès de la route vulgaire.

Voici comment l'auteur retrace les motifs qui dirigeoient les voyageurs-missionnaires du moyen âge. « C'étoit la voix du souverain pontife qui leur ordonnoit de franchir tant de fleuves glacés et tant d'âpres montagnes pour aller fléchir le cœur des sauvages monarques du désert, et pour détourner sur l'empire de Mahomet l'orage qui menaçoit les peuples chrétiens. C'étoit l'image de la religion éplorée qui, au milieu d'affreuses solitudes,

ou parmi des hordes plus affreuses encore, brilloit devant leurs yeux comme un astre consolateur. Pleins de cette image céleste, ces pieux voyageurs traversèrent, sans armes, les pays de vingt peuples féroces, et parurent avec un front calme devant ce trône hérissé de fer, d'où les paroles de la destruction sortoient pour ensanglanter dans le même instant les bords du Hoanghe et ceux de la Vistule. »

Il y a peut-être d'autres morceaux où l'on trouvera un coloris trop poétique pour un ouvrage de science; tels paroîtront à quelques juges sévères la péroraison qui termine ce volume; mais voici des tirades qui nous semblent avoir le véritable ton de la bonne histoire : il s'agit des fameux *Ostrogoths*.

« Que ne m'est-il permis, dit l'auteur, de m'arrêter quelques instants pour rendre un juste hommage à la grandeur morale d'un peuple, vainqueur des vainqueurs de la terre! Nous aurions vu les Ostrogoths rétablir en Italie l'ordre civil et administratif, faire de nouveau respecter le sénat romain, élever ou restaurer plus de monumens qu'ils n'en avoient détruit, réprimer les dissensions des sectes chrétiennes, dessécher les marais, protéger le commerce, et en un mot, se conduire de manière que le grand roi Théodoric osa dire à ses sujets romains : Imitez mes Goths; ils joignent à votre civilisation la vertu de leurs ancêtres; ils savent combattre leurs ennemis et vivre en paix entr'eux. J'aurois encore peint cet illustre descendant d'Odin, arbitre des rois et des peuples, plaçant ses sœurs ou ses filles sur les trônes des Visigoths, des Bourguignons, des Thuringiens et des Vandales, adoptant pour fils le roi d'Hérules, et concevant ainsi d'avance le grand système de la fédération européenne. Mais le plan de cet ouvrage, etc. »

D'autres journaux ont déjà indiqué le portrait des *Hérules* et celui des *Finnois* comme des morceaux bien écrits; nous pourrions en distinguer d'autres, mais nous aimons mieux citer le simple récit historique que voici:

« Un compagnon de Mendanna, animé du même esprit et brûlant d'être le Christophe Colomb du *continent austral*, partit de Lima avec une expédition destinée, selon les expressions d'un historien espagnol, « à gagner » des ames au ciel et des royaumes à l'Espagne ». Les vœux de la religion et ceux de l'ambition ne furent point exaucés; mais la géographie dut au voyage de *Quiros* la découverte d'un grand nombre d'îles; l'Océan Pacifique ne parut plus un désert immense. On a reconnu les principales découvertes de cet habile navigateur; son île *Sagittaria* répond à la célèbre *Otaïti;* on retrouve la *Terre du Saint-Esprit* dans la principale île de l'archipel auquel le capitaine Cook a voulu imposer le nom de *Nouvelles-Hébrides*. Une de ces îles, appelée *Manicolo* ou Mallicolo, étoit, selon les rapports des indigènes, un grand continent. L'imagination bornée des insulaires et l'œil fatigué du navigateur se trompent souvent sur l'étendue des terres qui, au sein des vastes mers, reposent et charment la vue. Quiros n'eut guère une étoile plus heureuse que Mendanna : ce fut en vain qu'avec des couleurs dont deux siècles n'ont pu effacer ni la vérité ni la vivacité, il peignit les avantages physiques de cette nouvelle partie du monde, les mœurs de ses habitans, la conduite à tenir envers eux; en vain conjura-t-il son roi, « par l'amour de Dieu », de ne point laisser tant de travaux, tant de veilles, une si noble persévérance rester sans fruits pour le monde et pour la patrie. On ne lui fournit que des moyens peu proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Ses nobles vues sur la civi-

lisation des insulaires de la mer du Sud furent méconnues par les foibles descendans du grand Charles-Quint; cette *œuvre de piété et d'humanité* fut indignement abandonnée. Quiros et Mendanna furent les derniers héros de l'Espagne; avec eux s'éteignit cet esprit entreprenant qui avoit conduit les Colomb aux Antilles et les Cortès dans le palais de Montézuma. »

Les digressions sur l'état moral des nations, semées avec art dans cet ouvrage, offrent comme autant de points de repos aux lecteurs que fatigueroient des discussions géographiques sans fin. On lira avec fruit le tableau suivant des usages des anciens Indiens.

« Les notions historiques des anciens sur les institutions et usages des Hindous, étoient plus avancées que la géographie proprement dite : la division par castes les avoit frappés; mais en prenant des subdivisions pour des classes principales, ils en comptèrent *sept* au lieu de quatre (1). Dans celle des *sophistes* ils confondoient mal à propos les sages Bramins ou *Brachmanæ* avec les *Faquirs*, dont le séjour sous le vaste ombrage des arbres de Banians, la nudité saintement obscène et les tortures volontaires étonnèrent les Macédoniens (2). Les *Germanes* de Strabon paroissent être les *Schamans* ou prêtres de la religion de Bouddha. La caste des cultivateurs ou fermiers respectés au milieu des guerres, payoit alors, comme aujourd'hui, le quart du produit de ses champs (3). Cette classe, avec celle des pasteurs et chasseurs, forme la caste de Waisya, d'où sont depuis sortis les négocians. Les artisans et ouvriers de toute espèce appartiennent à la caste des Tchoudres : celle des guerriers est connue

(1) *Arrian*, Ind. 11. *Strab.* XV, 1029. *Diod.* II, 40. (2) *Arr.* l. c. *Strab.* XV, 1026. *Curt.* IX 1. (3) *Arr.* Ind. c. 12. *Diod.* l. c.

sous le nom de Tchatries : mais les deux dernières classes dans lesquelles les anciens placent les inspecteurs et les conseillers du roi, sont évidemment des divisions arbitraires. L'esclavage, connu parmi les Indoscythes (1), ne l'étoit pas parmi les vrais Indiens (2). Rien n'indique la déplorable existence de la classe des Parias; mais les rois paroissent déjà revêtus d'un pouvoir despotique et entourés d'un nombreux sérail. Doué d'une belle taille, l'Indien se couvroit la tête d'un turban de coton, chargeoit son nez et ses oreilles de boucles d'or, se teignait la barbe de diverses couleurs, et laissoit descendre jusqu'au milieu de la jambe ses longs habits de coton (3) : le riz leur fournissoit une boisson spiritueuse; arrangé en *pilaw*, ce grain étoit leur nourriture ordinaire : les chasseurs seuls mangeoient la chair des animaux (4); la musique, la danse et un long repos à l'ombre d'un parasol charmoient les loisirs de ce peuple efféminé. Les gens distingués savoient écrire; mais les caractères des Indiens, tracés sur des feuilles de palmier, ont dû offrir une foible garantie à leurs antiquités douteuses (5). Les femmes étoient déjà dans l'usage de s'immoler sur le tombeau de leurs époux.

» La chasse aux éléphans, les ravages du tigre, le retour périodique des pluies, l'irrigation des rivières se trouvent dans les descriptions de Strabon et d'Arrien avec une exactitude comparable à celle des modernes. Néarque semble indiquer la canne à sucre et la boisson spiritueuse qu'on tire de son jus (6); mais ni les monts où naissent les diamans, ni la côte où croissent les per-

(1) *Onesicrit.* ap. *Strab.* (2) *Arr.* 10. *Diod. Sic.* II, 39.
(3) *Arr.* Ind. 16, 17. Exped. V, 4. *Strab.* XV. (4) *Strab.* XV, 1033. (5) *Curt.* IX, 15. *Strab.* 1034. (6) *Nearch.* ap. *Strab.* XV, 1027.

les, n'étoient connus de ces auteurs. Strabon rapporte comme un ouï-dire que l'Inde fournissoit une partie des aromates que l'Arabie Heureuse envoyoit aux peuples de l'empire romain (1). »

La peinture suivante de la cour de Tamerlan se fait lire avec intérêt; elle est extraite du Voyage de *Ruy Gonsales Clavijo*, ambassadeur castillan.

« Les tentes nombreuses où mangeoient la cour et les principaux Tartares, étoient revêtues de brocard d'or, d'étoffes de soie précieuses, enrichies de perles, de rubis et d'autres pierres fines : on y voyoit des tables d'or; les plats, les vases pour boire étoient d'or, d'argent, de faïence (2) et de porcelaine. Les convives étoient régalés avec de la chair de cheval bouillie et rôtie, avec du mouton, du riz et des fruits. On servoit aux envoyés des portions si énormes, qu'elles auroient suffi pour les nourrir eux et leur suite pendant un an. Les moutons et les chevaux bouillis ou rôtis étoient posés sur des brancards revêtus en or, portés par des chameaux que les domestiques conduisoient aux écuyers tranchans. Il y régnoit une semblable profusion de boissons. Les convives s'enivroient avec du vin et du *coumis*. Celui qui buvoit le plus avoit le titre de *bahadar*. Pour rehausser davantage l'éclat de la fête, on jetoit de temps en temps aux personnes présentes des pièces d'or et d'argent ou même des turquoises. Avant de partir, les ambassadeurs visitèrent la ville de Samarcand; elle n'étoit pas plus grande que Séville, mais beaucoup plus peuplée, et avoit des faubourgs immenses avec de grands jardins et des vignobles : Tamerlan y avoit transporté et établi plus de cent cinquante mille hommes tirés des pays qu'il avoit conquis,

(1) *Strab.* XV, 1018. (2) *De barro vedriado.*

surtout des ouvriers en soie de Damas et des fourbisseurs de Turquie et d'autres endroits. A cette époque, Samarcand faisoit encore un grand commerce; les Russes et les Tatares y apportoient des cuirs, des pelleteries et des toiles; il y venoit des étoffes de soie, du musc, des perles, des pierres précieuses et de la rhubarbe du Cathai. Il falloit six mois pour se rendre de Samarcand à Cambalou, capitale du Cathai, et l'on en employoit deux à traverser des déserts. Cette ville avoit aussi des relations avec l'Inde, d'où elle recevoit les épiceries fines, telles que le girofle et le macis. »

Nous pourrions encore nous étendre davantage sur cet ouvrage, sans courir risque d'ennuyer nos lecteurs; mais comme l'auteur est en même temps le rédacteur principal de ces *Annales*, une analyse plus longue, en prenant l'air d'un éloge déguisé, blesseroit cette délicatesse littéraire dont les coopérateurs de ce recueil ont constamment donné l'exemple.

J.

Histoire des Républiques italiennes du moyen âge; par M. Sismondi, 8 vol. *in*-8°.

L'Histoire de la République romaine, écrite par les plus beaux génies de l'antiquité, et par les savans les plus distingués des derniers siècles, est de toutes la plus universellement connue : on nourrit avec raison la jeunesse de l'étude de ce peuple, si grand, si glorieux, et dont les destinées ont fixé en quelque sorte celles de l'univers. Le vif intérêt qu'avoit excité la république, fait étudier encore les Révolutions de l'Empire romain, de-

puis que ce colosse, ayant perdu sa liberté et son énergie, ne traînoit plus qu'une honteuse existence dans le sein des vices et de l'esclavage. Quant aux temps modernes, l'Italie est suffisamment connue depuis le seizième siècle. Après le règne de l'empereur Charles-Quint, tous les États de l'Europe ont formé comme une vaste république, dont les parties sont tellement liées entr'elles, qu'on ne peut plus les séparer pour s'attacher à un seul peuple; et que chaque homme, en apprenant l'histoire de sa nation, apprend celle du monde policé. Ces deux périodes, également lumineuses pour l'Italie, sont séparées par le moyen âge, nom que l'on donne plus précisément aux dix siècles qui se sont écoulés entre la chute de Rome et celle de Constantinople. C'est l'histoire de l'Italie dans ces âges obscurs, dans ces temps qu'un grand historien moderne (1) a appelés *les siècles du mérite ignoré*, qui fait le sujet de l'ouvrage de M. *Sismondi*.

Les républiques italiennes du moyen âge, dont l'affranchissement s'opéra graduellement depuis le dixième au douzième siècle, ont eu, pendant tout le temps de leur durée, l'influence la plus marquée sur la civilisation, sur le commerce, sur la balance politique de l'Europe.

Parmi ces petites républiques d'Italie, brilloient *Florence*, la moderne Athènes, *Pise*, redoutée des Sarasins, *Gênes* et *Venise*, illustres rivales dans la carrière des conquêtes maritimes; ces États sembloient retracer dans les treizième et quatorzième siècles une image de cette immortelle Grèce, l'objet des éternels regrets de tout esprit libre et noble. Venise et Gênes survécurent à la chute de la liberté générale. La première restoit, à la fin du quinzième siècle, maîtresse d'un grand territoire en Lombardie, des côtes de la Dalmatie, des îles Ionien-

(1) Jean de Muller.

nes, de Candie et de Chypre. Dépouillée de ses comptoirs en Crimée et sur la mer Noire, Gênes retomba dans un état de foiblesse, d'où le génie dédaigné de Colomb auroit seul pu la faire sortir. Cependant, les autres républiques italiennes virent sortir de leur propre sein les usurpateurs qui leur enlevèrent le plus précieux bien d'un peuple; les Médicis, les Este, les Gonzaga, les Visconti, changèrent ainsi Florence, Modène, Mantoue et Milan, et d'autres États libres, en autant de duchés.

Mais l'essor que l'esprit républicain avoit donné à ces peuples, survécut à la perte de la liberté, et, en se dirigeant vers les beaux arts et les belles-lettres, fit naître l'immortel siècle de Médicis et de Léon X. Ce siècle a exercé la plume de beaucoup d'historiens; les républiques qui l'avoient préparé, sont restées inconnues au commun des lecteurs, parce qu'une vie entière ne suffiroit pas pour étudier leurs histoires particulières, et que personne n'a entrepris encore de les faire marcher ensemble dans une histoire générale, et de les réunir sous un seul point de vue. On a pu écrire l'histoire des Suisses, parce que leur association présentoit un point central facile à saisir; on a pu écrire l'histoire de la Grèce, parce que la gloire d'Athènes attiroit tous les regards sur cette république illustre, et permettoit de placer dans l'ombre les nombreux Etats alliés ou rivaux des Athéniens; mais l'Italie du moyen âge se présentoit comme un labyrinthe formé d'Etats égaux et indépendans, labyrinthe dans lequel chacun a craint de s'engager. Nous ne dissimulons point ce défaut capital de notre sujet, dit M. *Sismondi*, mais nous espérons que le lecteur nous tiendra compte des efforts que nous avons faits pour en triompher.

Nous qui depuis long-temps désirions lire l'histoire de M. Sismondi dans son ensemble, nous avouons n'en avoir

jamais interrompu la lecture sans regret, sans le plus vif empressement de la reprendre; l'ordre qui règne dans toutes les parties de ce grand travail, les immenses recherches qu'ils supposent dans l'auteur, la manière dont elles sont classées, le style généralement clair, précis et grave qui règne dans la narration; tous ces avantages par lesquels cet ouvrage historique se distingue éminemment de tous les autres du même genre, tous ces avantages, nous le répétons, méritent à l'histoire des républiques italiennes une place dans toutes les bibliothèques.

L'auteur a divisé en deux portions presque égales la période de près de onze siècles, qui sépare l'histoire de l'empire d'Occident d'avec le règne de Charles-Quint; les six premiers siècles ont précédé et préparé la naissance des républiques; les cinq derniers comprennent toute la durée de leur existence. L'auteur n'a voulu traiter que sommairement la première de ces périodes; et les six premiers chapitres de cet ouvrage sont consacrés, comme une espèce d'introduction, à donner quelque connoissance de ces temps qui couvrent de leur obscurité la renaissance des vertus publiques au sein de la barbarie, et les développemens du caractère national. Au septième chapitre l'auteur entre plus précisément dans l'histoire, et depuis la paix de Worms entre l'église et l'empire, en 1122, il suit les nouvelles républiques dans leurs efforts pour affermir leur indépendance, et dans la guerre de la liberté qu'elles soutinrent contre Frédéric Barberousse, jusqu'au temps où, l'une après l'autre, elles succombèrent à la force ou à la trahison, et furent toutes asservies.

Écoutons encore M. Sismondi sur les moyens qu'il a mis en œuvre pour se rendre digne du titre glorieux de fidèle historien.

« Plus un sujet historique est compliqué, plus il faut de travail pour rassembler les matériaux qui lui appartiennent. Chaque État a son histoire et ses documens séparés; chacun demande une étude particulière. Au bas des pages, j'ai cité les livres et les titres auxquels j'ai eu recours et les autorités sur lesquelles je m'appuie : pour le faire, j'ai séjourné cinq ans en Toscane, patrie de mes ancêtres; trois fois depuis, j'ai parcouru l'Italie presqu'entière, et j'ai reconnu tous les lieux qui furent le théâtre de quelque grand événement. J'ai travaillé dans presque toutes les grandes bibliothèques; j'ai visité les archives de plusieurs couvents. L'histoire de l'Italie est intimement liée à celle de l'Allemagne; j'ai fait aussi le tour de cette dernière contrée, pour y rechercher les monumens historiques; enfin, je me suis procuré, à tout prix, les livres qui répandent quelque lumière sur les temps et les peuples que j'ai entrepris de faire connoître : il doit m'être permis de parler de tout le travail que j'ai fait, si je puis ainsi engager le lecteur à m'accorder sa confiance. »

On ne peut que louer en général l'esprit d'impartialité et d'indépendance dans lequel l'ouvrage de M. Sismondi est écrit; cependant, quelques personnes lui ont reproché d'être trop républicain à la fois et trop *papiste;* il est difficile pour un Italien qui aime sa patrie, de ne pas tomber dans quelqu'exagération à cet égard. En effet, l'Italie, au douzième siècle, eut beaucoup gagné à être unie en confédération sous l'autorité paternelle des papes; les invasions des empereurs d'Allemagne durent trop souvent rappeler les temps des Huns et des Goths. Mais il y a beaucoup à parier que si M. Sismondi eût étudié à fond les travaux des Allemands sur cette époque de l'histoire, il eût mieux apprécié les vertus de quelques empereurs, et moins vanté le caractère de plusieurs de ses compatriotes. En un mot,

M. Sismondi est plus *guelfe* qu'il ne convient à un historien. L'auteur des *Lettres troyennes* observe encore avec raison que l'enthousiasme de M. Sismondi lui fait donner de l'importance à des détails minutieux et ignobles, défaut qui rend souvent fatigante la lecture d'un ouvrage d'ailleurs si intéressant et si nécessaire à tous les amis de la véritable histoire.

NOUVELLES DIVERSES.

Voyage de M. de Krusenstern.

Le premier volume de la relation de ce voyage, écrite en russe, vient d'arriver à Paris; l'auteur en a adressé un exemplaire à M. *Leclerc*, fils, coopérateur de l'*Histoire de Russie*, par M. Leclerc père; ce savant s'occupe déjà sans relâche de la traduction de cet important ouvrage. Ce voyage offrira des détails intéressans et nouveaux sur cette partie du nord-ouest de l'Amérique qui est occupée par les Russes. L'expédition de M. de Krusenstern s'est encore étendue aux îles du Japon, à celle de Tchoka, occupée par les Russes, et à l'embouchure du fleuve Saghalien ou Amur. Les observations astronomiques de M. Horner et celles des naturalistes Tilesius et Langsdorf enrichiront plus d'une science.

Au lieu de donner un journal nautique, M. de Krusenstern a écrit d'un style simple et noble l'histoire de son voyage, et l'a rendue intéressante pour toutes les classes de lecteurs. L'auteur se fait principalement remarquer

par sa modestie. Son épigraphe le prouve : « *Les marins écrivent mal, mais avec assez de candeur.* »

L'atlas de l'ouvrage russe sera augmenté d'une carte : c'est la carte originale des découvertes faites par les vaisseaux *le Castrikom* et *le Breskès*. M. Leclerc nous écrit qu'il doit cette communication à l'amitié d'un savant géographe. Le voyage original aura trois volumes *in*-4°; la traduction sera *in*-8°.

Voyage de M. Humboldt. — Cette grande et intéressante publication continue toujours avec succès; il vient de paroître la première livraison de l'*Atlas pittoresque* accompagné d'un texte très-curieux, qui donne la description de plusieurs monumens mexicains et de quelques belles vues des Cordillières; l'extrait que nous avons fait, ayant une étendue proportionnée à l'importance de l'ouvrage, n'a pu entrer dans ce bulletin; il paroîtra dans le N° XXXI.

Influence des Croisades. — Nous avons annoncé et analysé l'ouvrage de M. *Heeren*, de Gottingue, sur la question proposée par la troisième classe de l'Institut; savoir : *quelle a été l'influence des croisades sur la civilisation de l'Europe?* On sait que le prix a été partagé entre M. Heeren et M. Maxime de Choiseul d'Aillecourt; ce dernier vient de publier son Mémoire (1) qui justifie parfaitement l'honorable distinction dont il a été l'objet. Il suffit sans doute à la réputation naissante de M. de Choi-

(1) Chez *Tilliard*, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, n° 16. Un vol. in-8°.

seul d'Aillecourt d'avoir été jugé dans cette lutte l'égal d'un érudit célèbre; mais comme son Mémoire, plus élégamment écrit que celui de son concurrent, offre en même temps quelques détails particuliers et neufs, nous devons à nos lecteurs de leur en donner une idée. Nous remplirons très-prochainement ce devoir agréable.

Mémoires de l'Académie celtique (1). — Les onze premiers numéros de cette collection ayant été l'objet d'une critique assez sévère dans un bulletin précédent, il est de notre impartialité d'avouer que les trois cahiers, publiés depuis, offrent un choix beaucoup plus judicieux et une récolte bien plus riche de faits curieux que ne le faisoient les cahiers antérieurs. La saine érudition de M. *Eloi Johanneau* balance de plus en plus les assertions vagues et les recherches futiles des fanatiques qui vouloient soumettre au joug d'un *celticisme* exclusif toutes les antiquités européennes. Nous donnerons, sous peu, un extrait de ces cahiers.

Relation de Dourry Effendy, ambassadeur de la Porte Ottomane, auprès du roi de Perse, traduite du turc, et suivie de l'*Extrait des Voyages de Petis-la-Croix*, rédigé par lui-même (2). — Ces relations intéressantes, insérées d'abord dans le précieux Recueil publié par M. Millin, sous le titre de *Magasin encyclopédique*,

(1) Chez *Alex. Johanneau*, au Muséum des monumens français, rue des Petits-Augustins.

(2) Un volume (avec une préface de M. *Langlès*), chez *Ferra*, rue des Grands-Augustins, n° 11.

nous auroient offert une moisson assez riche de traits relatifs à l'histoire morale des nations d'Orient; mais, comme beaucoup de nos lecteurs les ont déjà lues en entier, nous devons nous borner à citer les traits suivans. Le roi de Perse, après avoir reçu les complimens de l'ambassadeur ottoman, lui demanda : *Votre maître, a-t-il le cerveau sain?* Cette manière de demander des nouvelles de la santé de quelqu'un, paroît être générale dans l'Orient. En parlant du sultan, son maître, l'ambassadeur dit toujours par respect *Leurs Majestés;* mais en nommant Dieu, il dit au singulier *Sa majesté le Créateur.* Nous devons rendre grâce à M. Langlès, au nom du monde savant, du zèle toujours actif qu'il montre pour la publication des ouvrages utiles, enterrés dans les bibliothèques, zèle dont les *Annales des Voyages* ont éprouvé et continueront à éprouver l'heureuse influence.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans les Trois Cahiers qui composent ce Dixième Volume.

NOTICE sur la Promenade des Eaux douces à Constantinople, extraite de Lettres inédites qui doivent former la suite des Lettres sur la Morée, etc.; par A. L. CASTELLAN. 5

VOYAGE dans la vallée de Glenco en Ecosse, extrait d'un Ouvrage anglais inédit; par M. DEPPING. 23

TABLEAU historique des Découvertes géographiques des Scandinaves, et spécialement de celle de l'Amérique avant Christophe Colomb; par le RÉDACTEUR; avec une copie de la Carte des frères Zeni. 50

SUR le banc du Naufrage et sur le sort de M. de La Pérouse; par M. M^ieu. FLINDERS, commandeur dans la marine de S. M. Britannique et prisonnier de guerre à l'Ile-de-France. 88

VOYAGE à l'île de Socotora. 129

NOUVEAU voyage dans l'Arabie-Heureuse; ou Remarques sur le commerce de la mer Rouge, et quelques idées des Mœurs, Usages, Lois,

Forces militaires, Revenus publics, Population du pays de l'Yémen de l'Arabie-Heureuse, puisées sur les lieux, en 1788; par M. CLOUPET, de l'Ile-de-France. 154

TABLEAU des Mœurs, des Usages et de l'Industrie des habitans du pays de Vorarlberg, dans le royaume de Bavière, d'après M. JOSEPH ROHRER; par le RÉDACTEUR. 181

DESCRIPTION topographique de la Magnésie, canton de la Grèce; traduite du grec moderne par M. DEPPING. 191

NOTICE du Monument de Kiwik en Scanie. 226

TABLEAU statistique des îles d'Amboine et de Banda, suivi de Remarques générales sur les Iles des Épices; par un Anglais qui y a séjourné depuis l'occupation de cette Ile par les forces Britanniques; traduit par M. MOREAU. 257

APERÇU sur l'Origine des Plantes céréales, et leur Introduction dans le Continent Européen; par M. A. DUREAU DE LA MALLE. 321

QUELQUES Détails sur l'état actuel de la colonie de Sierra-Léona. 328

VISITE des Espagnols à la Nouvelle-Galles méridionale. Fragment d'un Voyage inédit de MALASPINA. 340

SUR M. D'ANVILLE et sur l'édition de ses Œuvres complètes. 356

BULLETINS des Cah. XXVIII, XXIX et XXX.

Revue des Ouvrages historiques publiés récemment en Allemagne. 109

Mémoires de l'Académie Celtique, ou Recherches sur les antiquités celtiques, gauloises et françaises, publiées par l'Académie Celtique. 118

Correspondance critique sur l'Histoire et la Géographie. 229

Lettre sur les Remarques faites par M. Montucci, sur le Voyage à Péking, de M. de Guignes. Ibid.

« *Fundgruben des Orients* », c'est-à-dire *Mines de l'Orient, exploitées par une société d'amateurs. (Premier extrait.)* 248

Dissertation sur l'origine de la Boussole; par M. Azuni, membre du Corps législatif, etc. 252

Mouvemens de la population. 255

Correspondance critique sur l'Histoire et la Géographie. 364

Extrait d'une dissertation sur l'île de Saint-Jean de Lisboa; par M. Épidariste Collin, de l'Ile-de-France. Ibid.

Deuxième Lettre sur le voyage de M. Millin, *dans les départemens du Midi.* 374

Examen des Découvertes faites en Afrique, de M. Donovan. 378

PRÉCIS de la Géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, etc.; par M. MALTE-BRUN. (*Deuxième et dernier extrait.*) 382

HISTOIRE des Républiques italiennes du moyen âge; par M. SISMONDI. 388

NOUVELLES DIVERSES. 393

DE L'IMPRIMERIE DE Mᵉ Vᵉ JEUNEHOMME,
RUE HAUTEFEUILLE, n° 20.

NON-CIRCULATING BOOK

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.

DUE AS STAMPED BELOW

AUG 28 1999

12,000 (11/95)

NON-CIRCULATING BOOK

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C041221711